This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

38

Per. 3945 c. 79/58

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE,

PUBLIÉE.

PAR MM. H. CARNOT ET P. LEROUX.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, ASSOCIATION.

TOME LVIII.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 26.

AVRIL-MAI 1833.

Digitized by Google

« Toutes les sciences sont les rameaux d'une même tige. »

BACON.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

PHILOSOPHIE.

DE L'INFINITÉ DU CIEL.

Hoc enim cœlum est in quo vivimus, et movemur, et sumus, nos et omnia mundana corpora.

(KEPLER.)

On peut regarder la création comme étant une matière bornée et temporelle, et l'homme comme étant la fin principale de cette construction. Cette doctrine est celle des Hébreux; mais il y reste beaucoup de mystères, même en se tenant aux phénomènes qui se passent à la surface de la terre. On peut aussi regarder la création comme s'étendant indéfiniment dans l'espace et dans le temps. Alors, pour ne point tomber dans l'athéisme, il faut considérer que la volonté de Dieu fait éprouver à cette création une modification continuelle, que l'homme n'y est point isolé, et que la justice de Dieu est un centre auquel tous les termes de cette série infinie viennent s'unir; autant que nous pouvons voir, c'est la puissance divine qui, ne connaissant ni repos ni fatigue, prolonge son œuvre au-delà du septième jour

Digitized by Google

où elle fit l'homme, afin de faire à sa suite l'humanité. Là également il reste beaucoup de mystères, tant sur la terre que dans les autres lieux; mais là où les mystères sont nécessairement infinis, il est évident que l'esprit ne saurait en être maître, à moins d'être lui-même infini, ce qui n'appartient qu'à Dieu.

L'idée de l'espace telle que notre intelligence la perçoit s'étend naturellement jusqu'à l'infini; car de la conception même de l'espace il résulte qu'on ne saurait lui concevoir une fin. A quelque grandeur que l'imagination s'élève, arrivée à l'extrémité de cette grandeur, elle est comme à son point de départ, et il lui reste encore la même force pour recommencer la même mesure, et poursuivre sa route vers l'infini. Il faut donc nier le sentiment naturel que nous avons de l'espace, c'est-à-dire la bonté du Créateur, qui nous a donné ce sentiment, ou convenir que l'espace est nécessairement illimité : aussi voit-on que ce point n'est aucunement contesté, même par ceux qui ont prétendu que la création matérielle était une chose limitée. Cette différence entre l'idée de l'espace et l'idée de la création tient à ce que la première est d'une simplicité plus élémentaire, et que par conséquent il n'est point aussi facile de s'égarer en raisonnant à son sujet. Il est cependant possible de s'assurer que l'espace étant illimité, on doit en conclure que les mouvemens corporels ne sauraient être une propriété particulière d'une région déterminée de son étendue.

Ce principe est d'une importance fondamentale.

Autrefois la terre était regardée comme le centre de l'univers, et même, peu s'en faut, comme l'univers lui-même : le firmament n'etait guère autre chose qu'un plafond semé d'étoiles pour l'illumination de la nuit (1). Alors l'homme, pour comprendre

(1) Je sais bien que la théorie du mouvement planétaire de la terre a été enseignée dès la plus haute antiquité; elle est entrevue dans les livres orientaux, et Pythagore la fit connaître dans la Grèce. L'immense éloi-

Digitized by Google

quelle était sa valeur et son rang dans l'ordre de la création, n'avait pour ainsi dire besoin que du secours de son imagination et de ses yeux : il pouvait comparer sa taille à celle de l'univers, et sa place y demeurait sensible. Pour se figurer le gouvernement du Créateur, il suffisait d'amplifier un peu le gouvernement d'un grand roi. Notre âge a été forcé de quitter ce point de vue si facile. Les astronomes, en levant vers les cieux un regard plus exercé que celui de nos pères, ont reculé la voûte du firmament jusqu'à un prodigieux lointain ; ils ont pu mesurer la distance de la terre au soleil, en prenant la terre elle-même pour compas ; mais quand ils ont voulu mesurer la distance du soleil aux étoiles, ils n'ont plus trouvé dans leur géométrie de compas assez grand. On en était donc ainsi venu à mettre l'incommensurable dans l'univers, et l'incommensurable était un pas vers l'infini. Mais Copernic et Galilée, en dévoilant l'immensité de la création matérielle, ne faisaient qu'ébranler la croyance humaine sans lui donner une base nouvelle. Les hommes, qui jusque là avaient vécu sur un sentiment de leur existence si tranquillement assis au centre de cet univers construit à leur mode, se trouvaient soudainement transportés dans un monde inconnu,

---

gnement de la sphère des étoiles était aussi dès lors fort bien apprécié par quelques uns. Archimède, dans son traité *De arenæ numero*, a renfermé dans les paroles suivantes l'opinion d'Aristarque : « *Sphæram fixarum tantum esse remotam a sole ut circulus in quo ponit terram circumferri, eam habeat proportionem ad distantiam stellarum inerrantium quam centrum sphæræ habet ad ejus superficiem.* » C'est, en d'autres paroles, ce célèbre théorême de l'astronomie moderne que la parallaxe annuelle des étoiles n'a pas de valeur sensible.

Mais il est incontestable que ces doctrines sur la grandeur de l'univers n'ont jamais été généralement adoptées ni par les nations anciennes ni par celles du moyen âge. Elles ne pouvaient pas l'être, parceque d'une part elles étaient en désharmonie avec les croyances religieuses, et que de l'autre elles n'étaient point encore appuyées sur des preuves incontestables et mises à la portée de chacun.

Digitized by Google

ainsi que des enfans qu'on aurait tirés violemment de leur paisible et modeste demeure pour les jeter à l'aventure au milieu d'un étrange et tournoyant spectacle. Ils se regardaient en quelqne sorte comme perdus, eux qui jusque là avaient cru pouvoir prendre la mesure de l'univers en prenant la mesure de leurs provinces, et qui voyaient maintenant que la terre tout entière n'était plus qu'un grain de poussière ballotté dans l'espace au travers du tourbillon des astres. Jadis l'intelligence pouvait tenir accouplées sans trop de désaccord ces deux idées, l'homme et Dieu; présentement entre l'homme et Dieu venait s'interposer toute cette distance qui sépare notre pays de la sphère des étoiles; et, le matérialisme aidant, rien ne s'opposait plus à ce qu'en proportion des merveilleux circuits de tant de soleils, nos chétives actions ne fussent plus qu'un accident oublié du principe créateur sur le dernier des atomes. Chose singulière! le sentiment du néant de la nature humaine se développait donc à mesure que l'esprit humain devenait plus capable du sentiment de la grandeur. Mais de ce que l'on aurait été admis à contempler une partie de la majesté du ciel, serait-ce donc une raison de prendre en dédain le séjour de la terre? serait-il vraiment besoin de se faire indifférent aux affaires d'ici-bas, par considération de la sublimité de celles qui les dominent? et la vérité serait-elle une possession si funeste, qu'elle dût nous condamner à ne plus oser lever les yeux au-dessus de notre tête sans nous laisser envahir par l'effroi d'une oppressive immensité?

Tout cela serait juste et naturel, en effet, si la création était bornée dans son immensité. L'homme, en portant son attention sur la grandeur de l'espace que son œil traverse pour arriver jusqu'aux étoiles les plus lointaines, et en revenant ensuite sur le peu de chemin qu'il lui faut pour arriver jusqu'à la terre où reposent ses pieds, pourrait s'effrayer avec sagesse d'une si redoutable disproportion, douter de la providence, et s'écrier avec amertume dans sa douleur : « Que suis-je donc pour vous, ô

Digitized by Google

mon Dieu, en présence de cette grandeur que vous avez faite dans l'univers? et de quel poids peserais-je dans la balance qui suspend dans l'étendue cette masse immense qui m'environne! » Si la création était bornée dans son immensité, il en résulterait que toutes choses possèdent nécessairement leur grandeur, non point seulement une grandeur relative de l'une à l'autre, mais leur grandeur absolue, leur grandeur devant Dieu. En effet, il existe alors dans l'univers une mesure fixe, une unité à laquelle l'on peut et l'on doit rapporter toutes choses; et cette mesure fixe, cette unité, c'est la grandeur même donnée à l'univers.

Dans une création infinie, cela n'est plus. Toutes les créatures, sous le rapport de leur grandeur matérielle, deviennent absolument égales devant Dieu. Ni la grandeur du soleil, ni celle de l'orbite des planètes, ni celle de la sphère sidérale aussi loin que s'étendent notre pensée et nos regards, ne peuvent nous contraindre à nous humilier dans notre petitesse. La vue de Dieu embrasse sous le même angle l'immense circuit des astres dans le ciel et le dernier mouvement d'un insecte sur son herbe. L'homme, avec la conscience de sa sainteté morale, ne s'étonne plus devant l'étendue des spectacles matériels; il peut, sans se réduire, contempler les étoiles, comme il contemple la poussière, et dire au soleil, à l'orbite des planètes, à la sphère sidérale : « Que m'importe votre grandeur! Dieu ne vous regarde pas pour mesurer qui je suis. Voyez au-delà de vous-mêmes, et bientôt il vous paraîtra que sous le rapport de la grandeur matérielle notre condition est à peu près commune. » Dès lors, en effet, on ne prend plus une idée vraie de la nature de l'univers en amplifiant l'idée de la dimension, telle que notre esprit la conçoit. L'infini n'est pas le très grand : c'est quelque chose de tout autre; car il se trouve toujours par-dessus toute grandeur, et si élevée que soit cette grandeur, il ne connaît pas même de rapport avec elle.

L'erreur capitale de beaucoup de gens me paraît donc venir

Digitized by Google

de ce qu'ils ont confondu fort à tort deux choses essentiellement différentes, savoir ce qui est fort grand et ce qui est infini. Pour avoir vu dans l'espace jusqu'aux étoiles les plus reculées que leurs yeux pouvaient atteindre, ils ont pensé qu'ils avaient vu la création tout entière, tandis qu'ils n'avaient fait qu'y découper une sphère d'un rayon égal à celui de leur vue; pour avoir porté dans leur imagination cette sphère et les astres qu'elle renferme, ils ont pensé qu'ils y avaient porté l'univers, tandis que ce n'en était vraiment qu'un atome, et que, dans l'épaisseur de cet atome trop vaste pour eux, il ne leur était plus même possible de démêler la terre. Insensés qui, mal avisés dans leur ambition, se hasardaient à changer un sentiment lucide et vrai de leur demeure pour un sentiment nébuleux et faux du reste du monde, parcequ'il leur semblait trouver dans ce dernier plus de grandeur, et qui ne comprenaient pas qu'il faut laisser à Dieu le panorama de l'univers qui n'est qu'à lui seul, sous peine de tomber bientôt dans l'abîme, et de perdre en même temps la conscience de la terre où il nous a mis et celle de l'existence qu'il nous y a donnée.

J'ai essayé dans ce qui précède de montrer la diversité des conséquences auxquelles on est conduit, suivant que l'on admet que l'univers sidéral occupe une région bornée dans l'espace, ou qu'il l'occupe tout entier. Que les étoiles s'étendent jusqu'à l'infini, c'est bien évidemment ce que l'observation de nos sens ne saurait en aucune façon constater; car, de ce que nous apercevons un point dans l'étendue, il résulte précisément que ce point n'est pas situé à l'infini. Il y a là une question d'un tout autre ordre que celles où l'astronomie ordinaire peut avoir prise. On ne saurait en avoir de solution directe qu'en se plaçant sur le terrain ardu et difficile de la théologie transcendante. Néanmoins il m'a toujours paru qu'il était possible de jeter sur ce sujet une lumière satisfaisante, en y arrivant avec une simplicité toute géométrique par le raisonnement indirect.

Digitized by Google

Supposons pour un instant que, suivant le témoignage de nos sens, le nombre des astres soit en effet limité. Alors imaginons que l'on enclave l'amas entier de la matière dans un cube d'une capacité suffisante, et que, par des plans équidistans et parallèles à ceux de cette figure, l'espace soit quadrillé dans toute son étendue en cubes semblables à celui qui contient les étoiles ; il est évident que, toutes choses étant parfaitement égales pour tous ces cubes, il ne saurait y avoir de raison à ce que l'un d'eux fût matériel sans que son voisin le fût pareillement ; donc de ce que la matière occupe un point de l'espace, elle l'occupe tout entier (1).

Ce raisonnement n'a de force que pour montrer qu'il ne peut pas y avoir une différence essentielle telle que celle du vide au plein entre tous ces élémens de l'espace ; mais il n'oblige pas à conclure que tous ces élémens ont nécessairement la même composition astronomique, ce qui établirait, contrairement à la réalité, l'homogénéité de l'univers. On conçoit fort bien que la symétrie permette une certaine variation d'un élément à l'autre. Dans une sphère rien n'empêche que les élémens puissent changer continuellement du centre à la surface, pourvu que ce soit par une variation concentrique ; donc, dans une sphère infinie, les élémens ne sont astreints par aucune nécessité à présenter une composition matérielle exactement identique.

Mon intention, en m'appuyant sur cet exemple, est seulement de laisser voir comment il peut y avoir symétrie sans homogénéité ; je ne voudrais certes pas être obligé de conclure que l'univers soit en effet soumis à la variation concentrique. L'univers est infini, et nous ignorons quelles sont toutes les symétries possibles dans l'infini ; nous ne saurions en avoir aucune idée, car

(1) L'espace éthéré qui avoisine les astres n'est pas vide, puisque les phénomènes lumineux et bien d'autres sans doute y ont place. Si l'univers était borné, au-delà de sa surface on ne devrait rencontrer que la nuit et le froid absolus, le néant.

Digitized by Google

l'étendue infinie n'affecte pas une de nos formes géométriques plutôt qu'une autre : elle ne possède pas de surface. Je n'ai jamais douté cependant que l'univers ne soit construit sur les plans de la plus parfaite géométrie; mais sans doute que notre esprit n'est point capable de s'élever à l'intelligence d'un tel calcul, et qu'alors même que nous connaîtrions exactement les mouvemens et les masses des étoiles, ces astres nous paraîtraient encore comme aujourd'hui confusément répandus dans le ciel. Si au contraire l'univers était réellement fini, comme quelques uns le prétendent, il faudrait nécessairement qu'il occupât dans l'espace la forme sphérique, et que toutes ses parties fussent soumises à la variation concentrique. Car le monde ayant alors une surface extérieure, et tous les points de cette surface se trouvant semblablement disposés par rapport au reste de l'espace, il n'y aurait pas de raison s'il existait quelque inégalité extérieure pour que cette inégalité fût en un point plutôt qu'en un autre; et si l'intérieur présentait quelque particularité, en le divisant par un plan diamétral quelconque, il ne pourrait pas se faire que cette particularité se trouvât dans l'un des deux hémisphères sans se retrouver symétriquement dans l'autre. Il faut prendre bien garde que c'est là un argument capital, et qu'il donne une grande solidité à l'opinion que j'agite en ce moment. Leibnitz, qui partait de l'hypothèse du fini de la création matérielle comme d'un principe incontestable et sacré, en employait victorieusement un tout semblable pour nier la réalité de l'espace. Il faut donc nier comme lui la réalité de l'espace, c'est-à-dire la rectitude de nos sentimens naturels, ou accorder que l'univers ne saurait être qu'infini. Cette vérité était ce que Pascal sentait profondément lorsque dans une phrase célèbre, frappée par son génie, il déclarait que la circonférence de l'univers n'était nulle part.

L'espace est donc peuplé tout entier par les phénomènes matériels; mais quel est l'ordre établi parmi les mondes qui s'y balancent? Quand je considère l'harmonie qu'il nous est donné de voir parmi les mouvemens des infiniment petits qui compo-

Digitized by Google

sent les corps, et que je me pénètre de toute la force de cette contemplation, je ne puis guère douter qu'il n'y ait pareillement une harmonie de nos mondes à l'égard de l'univers. Si la formule de cette harmonie nous était donnée, et si, prenant la terre pour appui, nous en faisions l'application aux masses sidérales qui nous avoisinent, notre calcul déterminerait dans l'espace la position du centre unique vers lequel elles gravitent toutes ensemble. Agrandissons successivement par la pensée le rayon de la sphère dans laquelle la pénétration de notre vue nous atteste les astres, et toujours, dans cette succession, nous arriverons à assigner à toutes ces sommes partielles d'univers un centre, variable par rapport à nous, mais lié par un rapport harmonique à la série des centres précédens, et déterminé par là même. Donc à la limite cela serait encore. Donc l'univers infini a un centre (1).

Entre l'espace et le temps la liaison est si intime que les mêmes raisonnemens peuvent presque partout se transporter de l'un à l'autre. D'ailleurs si l'univers est infini, j'ai bien de la peine à comprendre comment il serait complet s'il n'était pas éternel; et s'il y a un Dieu, comment ce Dieu

(1) Il est ici question du centre de gravité, et par conséquent du centre de mouvement, et non point du centre de figure. Ce dernier étant uniquement relatif à la surface, et l'univers n'ayant point de surface, il est évident que rien ne saurait y déterminer un pareil centre. Pascal a fort bien exprimé cette indétermination en disant que le centre est partout. Il n'en est pas de même du centre de gravité, parcequ'il dépend, non de la surface, mais de la distribution intérieure de la masse. La masse générale de l'univers formant, selon notre croyance, un système symétrique, le centre de gravité devient une chose déterminée par cette seule raison. Qu'il soit à une distance infinie de nous et par conséquent aussi de tout autre astre que nous puissions concevoir, peu importe: il se trouve là, et non partout; il existe. Dire que l'univers a un centre, ce n'est donc qu'une manière concise d'exprimer que la série infinie des astres n'est pas une suite confuse, mais qu'elle est composée suivant une loi régulière: la première vérité est une conséquence de la seconde.

Digitized by Google

serait vivant s'il n'était pas créateur. Donc la création n'a point de date; elle n'est pas située dans un point isolé du temps, et la main de Dieu la conduit sans relâche dans une interminable variation. Si Pascal avait osé renverser les barrières imaginaires que la Genèse de Moïse et la Consommation des tems de Jésus élevaient autour de sa raison, il serait sorti triomphant peut-être du cercle fatal où s'acheva sa vie; c'était un combat dans les abîmes que cette discorde entre sa foi religieuse au peu de durée du monde et sa croyance philosophique en son infinité. Au lieu de se borner à voir dans l'univers transitoire qui apparaissait devant lui, une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, il aurait sans doute percé le tems du même coup dont il perçait l'espace, et nous aurait résumé dans une proposition plus générale et plus précise tout ce que les philosophes commencent d'entrevoir aujourd'hui : Que la Création est un mouvement universel dont la continuation est à tous les instans et l'origine à aucun.

Ni la grandeur ni la durée, ce que nous nommons la matière, ne sauraient donc avoir de valeur absolue devant Dieu. La matière n'est que pour nous et non pour lui. Pour connaître les choses, il n'a pas besoin des intermédiaires qui nous sont nécessaires; il sent l'univers comme nous nous sentons nous-mêmes sans nous toucher et sans nous voir, et il sent en lui bien mieux que nous ne sentons en nous. Il n'a point créé la matière et les êtres; il a créé les êtres, et de la seule nécessité de leurs rapports mutuels est venu la matière. Par cela même que nous sommes finis, la matière nous est à la fois un obstacle et une aide; c'est par elle que nous distinguons ce que nous devons savoir des êtres nos voisins, et c'est aussi par elle que nous nous témoignons à eux : il n'y a pas de matière qui ne représente une idée (1), il n'y a pas d'idée qui se puisse faire jour sans

(1) L'obscur caillou, long-temps roulé avec dédain par le pied des pas-

Digitized by Google

matièré. C'est par elle que nous trouvons un appui dans la création, mais c'est aussi par elle que nous y sommes enchaînés. A mesure que l'essence de la vie se dégage et se personnifie, ces conversations des êtres leur deviennent plus étendues et plus faciles; mais il n'y a que Dieu seul que l'on puisse concevoir en dehors de toute communication matérielle, à cause qu'il est infini et qu'il vit en lui. Quant aux autres êtres, quelques efforts que l'on fasse, il faut bien rester persuadé qu'ils ne sauraient se manifester les uns aux autres à moins d'occuper un lieu spécial et de s'y mouvoir : nos raisonnemens ne peuvent aller à l'encontre de cette nécessité des existences finies, et, comme le montrent toutes les mythologies, nos imaginations s'y accordent.

Quels sont, à l'égard de toutes les diversités des créatures, toutes les diversités que ces communications dans le temps et dans l'espace peuvent subir? Gens de la terre, nous l'ignorons; nous ne savons par nous-mêmes que les facultés octroyées à notre vie actuelle, et nous n'avons de relations sensibles qu'avec des êtres moins parfaits que nous et qui ne peuvent guère nous instruire. Le nombre des possibilités est immense, celui de nos moyens est bien court. La lumière éclaire l'univers; elle est dans le temps et dans l'espace, et cependant les coquillages attachés au fond de l'océan sont aveugles et ne la connaissent pas. Les hommes parlent et s'entendent; leur voix est dans le temps et dans l'espace, et les muets ne la connaissent pas. L'odorat de

---

sans, sert maintenant au géologue à distinguer dans le passé quelqu'un des grands mouvemens de l'océan et de la terre; pour celui qui sait le comprendre, même sous une seule face, ce n'est plus l'obscur caillou, c'est une inscription importante de l'écriture monumentale de la nature. Il en est de bien des choses comme de ce caillou : une forme a toujours une cause, et partant une signification. Mais nous ne savons pas lire dans tous les alphabets; nous sommes bien souvent comme ces Bedouins qui vivent parmi les hiéroglyphes de l'Egypte, et qui en bâtissent leurs cabanes sans songer et sans comprendre.

Digitized by Google

certains animaux nous étonne, et nous ne saurions fixer des bornes à l'admirable puissance de la vue par laquelle nous connaissons les lieux sans y demeurer. Tous ces phénomènes que nous apprécions, et tous ceux que nous pouvons pressentir, viennent-ils de la différente combinaison des mêmes forces élémentaires? L'industrie de l'homme achève bien des choses avec un peu d'argile, celle de Dieu bien davantage : plus grande la puissance, plus simples les armes. D'ailleurs, quand on peut comprendre toutes les variétés des corps par la seule variété du groupement de leurs atomes, quelle obligation de supposer que les atomes eux-mêmes soient de plus d'une nature (1)? Quand il n'y a qu'un infiniment grand, comment pourrait-il y avoir des infinimens petits de tant de sortes? Un atome n'est pas plus une sphère de matière que l'univers n'en est une lui-même; il est aussi faux de s'en faire une imagination en diminuant excessivement l'idée que nous avons d'un corps, que de se faire une imagination de l'univers en augmentant cette idée dans le même

(1) Les seules qualités inhérentes à l'idée de matière sont l'impénétrabilité et l'étendue. La matière sidérale est soumise à la gravité; la matière éthérée, qui paraît remplir tout l'espace, et qui remplit du moins tout celui que nous voyons, en est apparemment affranchie. Leurs élémens sont-ils les mêmes? Aucune expérience ne le prouve, aucune ne saurait le nier. Pendant long-temps on a cru la matière terreuse et la matière aérienne essentiellement différentes; mais la solidité n'était qu'une qualité secondaire.

Quant à la matière pesante, des tentatives ont déjà été faites à la suite des travaux de la chimie moderne pour montrer que les atomes indécomposés ne sont pas véritablement simples, mais seulement indécomposables par les forces de décomposition dont nous disposons jusqu'ici. Les poids de tous les atomes, si on les avait rigoureusement obtenus, se trouveraient sans doute des multiples exacts du poids de l'atome simple. La prétention de transmuer les métaux a évidemment été chez les alchimistes ambitieuse et mal soutenue, mais nous ne sommes pas fondés à dire qu'elle soit en elle-même absurde et folle.

Digitized by Google

rapport. Les infinis, l'infiniment grand et l'infiniment petit, si voisins du même principe dans leur extrémité, nous échappent tous deux; nous vivons entre eux avec la conscience des élémens de l'un et des sommes de l'autre, mais nous ne saurions les posséder eux-mêmes; c'est en eux que consiste l'absolu de la création, et, relatifs que nous sommes, nous ne la touchons que par les apparences.

Bien que la matière existe, ce n'est donc point en elle que nous devons chercher le principal : elle exprime, mais elle ne sent pas, elle ne pense pas. La grande différence qu'il y a d'elle à l'intelligence et à la vertu, c'est que d'elle nous n'éprouvons rien qui ne tienne uniquement à notre fini, et des deux autres rien qui ne tienne en même tems à Dieu. Une telle différence dans les choses est au-dessus des atteintes de la comparaison. Les astres que nous jugeons si grands ne sont pas même des grains de poussière quand nous les rapportons à Dieu, tandis que la raison qui est son bienfait ne perd pas de sa grandeur pour être rapportée à lui qui en est l'auteur, ni la piété qui est notre reconnaissance pour être rapportée à lui qui en est l'objet. L'intelligence, c'est-à-dire la liberté, est ce qui dégage notre existence et la consacre devant Dieu. La vertu, c'est-à-dire la charité, est ce qui la rattache à l'humanité et à Dieu par l'humanité : par elle, dit Saint Paul, nous savons que nous vivons en Dieu, et que Dieu habite en nous et qu'il nous a donné de son souffle. L'intelligence nous montre les plans de Dieu, et la vertu nous associe à son œuvre. Si étroites que puissent être ces choses lorsqu'on les prend dans notre direction, il y a cependant en elles un élément infini, et cet élément infini est leur chemin vers Dieu (1). C'est donc en elles

(1) Le but auquel je tends ne souffre point ici de plus grands développemens sur ces graves questions. Je ne puis cependant m'empêcher d'attirer un instant l'attention sur la division principale qu'il convient d'établir dans les passions humaines. Les unes, que je crois pouvoir comprendre sous ce chef principal, amour de l'humanité, attachant l'âme à

Digitized by Google

seulement, et non point en la matière, que nous devons chercher appui pour juger l'univers : il y a là un mètre, ailleurs il ne saurait y en avoir.

C'est se contenter de la superficie des choses, sans leur demander leur essence, que de ne voir en cette terre qu'un grand corps portant sur lui d'autres corps. Il ne faut pas toujours juger avec le compas ou la balance; il ne faut pas regarder l'humanité comme un appendice subalterne de la surface, parcequ'elle ne fait qu'y jeter un peu de bruit et de poussière. Il faut tenir cette planète sous nos pieds comme elle y est vraiment, et nous habituer à ne l'estimer qu'à la mesure de notre sens moral. Sans doute, malgré notre étude et nos efforts, nous ne percerons jamais qu'une partie de son mystère; car il y a en elle une signification que nous ne saurions comprendre dans toute son étendue : cette signification est pour nous une chose; pour les autres mondes qui nous voient, elle en est une autre; les causes de ce que nous éprouvons sont obscures, les causes de ce qu'éprou-

---

des choses éternelles, tendent nécessairement à accroître d'une manière absolue sa puissance et sa sainteté; les autres, attachant uniquement l'âme aux choses qui ressortent des conditions particulières de cette vie, ne sauraient évidemment produire aucun effet, soit en bien, soit en mal, qui ne soit transitoire comme ces conditions. Néanmoins, puisqu'en définitive nous devons vivre de cette vie, il n'est pas raisonnable et il est encore moins naturel de proscrire entièrement ces dernières, comme l'ont fait quelques uns. Il faut seulement dans toutes ses déterminations prendre soin de les subordonner aux premières; car on est toujours en péril d'être entraîné par elles dans l'égoïsme, qui est devant l'humanité ce que l'athéïsme est devant Dieu. L'industrie, qui améliore les conditions de notre existence actuelle et qui prépare à l'humanité future un milieu plus favorable, mérite assurément d'être tenue en grande estime; néanmoins ce serait fort mal conduire sa vie que de l'appliquer exclusivement aux spéculations industrielles, sans chercher en même temps à la cultiver par la science qui enrichit l'âme et augmente sa force, et par les beaux-arts qui l'élèvent vers le sentiment de l'harmonie et de l'unité.

Digitized by Google

vent les autres êtres le sont bien plus encore. Considérons donc essentiellement la terre comme un lieu de réunion pour les âmes de la nature humaine; elles y viennent sous la loi de s'y perfectionner en augmentant elles-mêmes la somme de leur vertu et de leur intelligence, et elles y vivent un tems soumises à l'influence des conditions qui leur sont imposées. Parmi ces conditions, il en est de générales et qui attachent chacun, telles que la gravité, la respiration; il en est de locales, telles que le climat; il en est d'individuelles. La mort et la naissance sont les deux portes.

Quant aux astres qui nous entourent, bien que nous n'en sachions rien, sinon qu'ils existent et se déplacent comme la terre dans l'espace, qui pourrait douter qu'ils ne soient comme elle des centres assignés au séjour des âmes? L'étendue est donc peuplée tout entière; elle est habitée par les êtres groupés en familles dans un firmament magnifique, et se balançant majestueusement les uns les autres dans une fête éternelle. Quelle est l'infinie variété de ces êtres, l'infinie variété de leurs perceptions et de leurs langages? Echelle mystérieuse qui montez du néant vers Dieu, quels sont tous les degrés qui s'élèvent encore dans le ciel au-dessus de ces nuages qui nous couvrent? De tous les points de cette région où nous sommes, les plus enfans comme les plus sages regardent en haut avec un pieux respect, et prononcent le nom du ciel avec un sentiment naturel d'espérance. Dieu les aurait-il séduits par des lueurs trompeuses? ou bien, dans une incompréhensible obscurité, gouvernerait-il un autre monde que cet univers dont il a placé la divine perspective sur nos têtes? Ferait-il à ses créatures le funeste avantage de leur laisser entrevoir l'éclatante carrière du possible pour les rompre ensuite et les briser sur le seuil? Non, le spectacle des astres qui président aux méditations de la nuit n'éveille point en vain l'ambition de notre âme : notre destin futur ne saurait être ni l'injuste néant, ni l'immobilité plus triste et plus redoutable en-

Digitized by Google

core que le néant. Vivons avec la foi en Dieu ; s'il a mis en nous d'irrésistibles désirs de science et d'immortalité, c'est qu'il avait dans ses réserves infinies de quoi les satisfaire. Vivons aussi avec la foi en nous ; si nous sentons en nous des devoirs à remplir, c'est que nous avons un but à atteindre et une amélioration à conquérir. Songeons d'ailleurs que l'univers est le ciel, et que le ciel est une patrie où les âmes peuvent éclore et grandir, mais où elles ne sauraient mourir.

JEAN REYNAUD.

Digitized by Google

HISTOIRE.

LE THALMUD.

Il y a encore des personnes qui parlent du Thalmud; peu le connaissent : aussi en a-t-on dit avec une égale exagération beaucoup de bien et beaucoup de mal. Aujourd'hui que l'esprit d'investigation scrute plus que jamais les monumens de l'antiquité, il n'est peut-être pas sans intérêt de fixer un moment l'attention du lecteur sur un ouvrage important par l'influence qu'il a exercée sur une classe assez nombreuse d'hommes. C'est avant que l'accès à ce labyrinthe ne soit entièrement impossible, qu'il est bon d'y jeter un coup-d'œil et d'en sonder les défilés.

Le mal qu'on accusait le Thalmud de produire sur ses adhérens est imaginaire. Ses adhérens même sont Français en France, Allemands en Allemagne; on n'est thalmudiste nulle part.

Le bien qu'il peut opérer, par les maximes morales qui s'y trouvent, n'est pas plus réel.

C'est donc comme curiosité seule que la collection indigeste appelée *Thalmud* peut aujourd'hui encore avoir quelque intérêt pour nous. Plongeons donc un regard scrutateur dans ce dédale pour constater les opinions qui régnaient lors de la rédaction de cette production extraordinaire, qui, selon l'opinion commune, fut terminée et close dans le sixième siècle. Où en étaient alors l'agriculture, l'astronomie, la politique, et la morale? Question

Digitized by Google

intéressante, et que nous serons heureux de résoudre si la bienveillance du public nous soutient.

Sous ce point de vue la scène change et s'agrandit. Nous oublions l'époque actuelle, et nous nous transportons à celle des Titus, des Antonins, des Théodose. Considéré ainsi, le Thalmud a l'intérêt d'une antiquité. On a été trop long-temps injuste en méprisant ce que l'on ne connaissait pas : rien de ce qui a exercé l'esprit humain ne mérite le mépris ; le philosophe trouve des paillettes d'or là où le vulgaire n'aperçoit que du plomb.

Nous nous proposons de pousser nos investigations non seulement dans les douze volumes in-folio du Thalmud, mais de comprendre encore dans notre examen les Midraschims (*recherches*) et les divers ouvrages rabbiniques que chaque siècle a vu éclore avec une fécondité (ils étaient féconds alors, les rabbins) qui n'est surpassée que par les productions avortées de certains écrivains de nos jours, dont la troisième édition paraît le lendemain de la publication de la première—sur les affiches et dans les journaux.

On croit généralement que le Thalmud n'est qu'un tissu de principes fanatiques, d'élucubrations ascétiques, de subtilités sophistiques, d'arguties scholastiques, et de songes creux de la cabale. C'est une image qu'en donnent les Ersenmenger, les Chiarini, etc. ; elle est partiale, il faut l'écarter.

Il n'y faut pas non plus y chercher un traité didactique suivi sur un sujet quelconque. C'est un recueil d'entretiens, de controverses, de traditions et d'argumentations sur la religion et la morale, recueil où la science se montre par intervalle et l'esprit par moment, recueil enfin qui contient le pour et le contre ; véritable encyclopédie, où l'on parle médecine, astronomie, astrologie, où l'on parle de tout à propos quelquefois du plus mince objet. Mais disons d'abord un mot de l'origine du Thalmud.

Avant la chûte de l'état judaïque, du temps du second temple, à peu près un siècle avant l'ère chrétienne, l'esprit de secte et

Digitized by Google

de parti avait déjà miné l'intérieur de la place. Le temps d'ailleurs réclamait une réforme dans le culte. L'empire juif succombant enfin sous les coups de Vespasien et de Titus, les Juifs avaient perdu leur existence politique. Il s'agissait de conserver les ruines des institutions de Moïse, et de garantir les Israélites du polythéisme alors dominant parmi leurs vainqueurs. Il s'agissait surtout d'empêcher la chûte du culte judaïque, d'autant plus à craindre que le point central avait cessé d'exister pour eux, et que la chaîne des traditions menaçait d'être rompue par le voisinage des Romains d'abord, et par les horribles persécutions auxquelles les Juifs furent exposés sous les empereurs bysantins dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. La naissance d'une religion rivale que Constantin fit monter sur le trône devait rendre et a rendu en effet le culte israélite plus sévère et ses observances plus minutieuses : on connaît les effets de la persécution et du repoussement. On commença donc à recueillir et à écrire les doctrines et les traditions qu'il était défendu d'abord de mettre par écrit (T. Guitin, fol. 60). Moyennant une herméneutique particulière, on rattachait ces traditions à des versets de la Bible avec lesquels elles n'avaient aucun rapport. Les écoles, dont les principales furent celles de Hillel et de Schamaï, s'étant multipliées, le rabbi Jehouda-le-Saint rédigea, au deuxième siècle, sous le règne de Marc-Aurèle, la *Mischna* (*récapitulation*). On fortifia les lois cérémonielles, particulièrement celle du sabbat et les fêtes. Les droits de l'homme, la résignation dans le malheur, l'humilité dans la prospérité, furent réduits en formules; le mien et le tien furent fixés par des sentences.

La Mischna exigea bientôt des développemens et des explications; c'est ce que fit la *Guémare* (*perfection*). De là la compilation dite Thalmud, qui est la réunion de la Mischna et de la Guémare, la première servant de thème aux développemens thalmudiques contenus dans la Guémare. Thalmud signifie *enseignement*. C'est en effet une exégèse biblique fondée sur la tradition, un enseignement approprié

Digitized by Google

à l'époque. Le Thalmud ne fut d'abord ni canonique, ni considéré comme code d'obligation générale, mais seulement comme la collection des opinions des différens rabbins, autorisées ou non. On sait aussi que si les pharisiens se flattèrent de posséder la véritable tradition, les saducéens protestèrent contre, et rejetèrent les principales doctrines qui dominent dans le Thalmud. Le Thalmud exhorte lui-même (aboth 5) à ne considérer ce genre d'instruction que comme un crible servant à démêler le meilleur du moins bon. Le Thalmud, qui s'est successivement accru jusqu'à trente-six traités (nous parlerons des livres rabbiniques plus tard), n'a pas non plus été adopté par la généralité des Israélites. Les caraïtes (se tenant à la lettre de la Bible) ne l'ont pas adopté, et n'adoptent qu'une partie de la tradition.

Il y a deux Thalmud, celui dit de Jérusalem, et celui dit de Babylone. Le premier, moins volumineux que le second, est aussi écrit dans un langage plus difficile. Le Thalmud de Babylone est le plus répandu. Le Thalmud renferme deux parties bien distinctes: *halacha* (préceptes, enseignement), et *agada* (narrations, récits). La première traite de questions de droit, de police, de lois cérémonielles et rituelles. Il y est question même de ce qui alors déjà n'était plus en usage, tels que les sacrifices, les sacrificateurs, la dîme, le temple, et la Palestine. L'agada est une espèce de macédoine, compilée, Dieu sait par qui, et où, à côté de la morale la plus pure, se trouvent quelquefois des maximes anti-sociales et des propos d'une indécence révoltante, au point qu'un rabbin, transporté d'indignation contre ce compilateur maladroit, prononça anathème contre lui (Voy. Traité sopherim). Dans la partie halacha même il se trouve, dans les traités concernant les femmes, des discussions que la pudeur nous empêche même d'indiquer. Mais il faut dire aussi que ces discussions ayant trait aux observances religieuses ne sont pas particulières au Thalmud. Ajoutons que de même que, pour expliquer la Bible sans prévention, il faut se familiariser

Digitized by Google

avec les mœurs de l'Orient, avec le génie poétique des langues sémitiques, avec les opinions et les traditions de l'époque; de même pour apprécier équitablement ce qui, dans le Thalmud, blesse aujourd'hui la raison et le goût, il faut se rappeler les siècles qui l'ont vu naître. Il faut se rappeler les horribles persécutions qui accablèrent les malheureux Israélites, pour excuser certains passages anti-sociaux et inhumains; il faut pour cela lire, si on en a le courage, le récit des cruautés tracées en caractères de sang dans cet ouvrage. Il y a aussi des allégories, des allusions dont nous avons perdu la clé. Quant aux minuties, aux rêveries que le Thalmud renferme, il a cela de commun avec des travaux plus récens, avec les ouvrages du moyen âge. « Le Thalmud, dit M. Munk (article sur l'ouvrage de l'abbé » Chiarini, *Gazette des cultes* du 10 avril 1830), est, pour » ainsi dire, *rudis indigestaque moles*, où le frivole se trouve à » côté du sublime, des subtilités à côté de doctrines profondes, » les règles de conduite les plus minutieuses à côté des princi- » pes de morale les plus élevés, la prose la plus sèche à côté de » l'imagination la plus poétique de l'Orient. Mais n'oublions pas » que le Thalmud et tous les commentaires allégoriques de la » Bible qui nous paraissent si étranges sont écrits depuis le » second jusqu'à la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne, » et ne soyons pas injustes en reprochant à une certaine classe » de livres les défauts qui caractérisent presque toutes les pro- » ductions intellectuelles de ces siècles. Philosophes, théologiens, » historiens, poètes, tous révèlent ce penchant pour le merveil- » leux, ce goût de l'hyperbole et de l'allégorie qu'on trouve » dans beaucoup de passages des livres rabbiniques. Que de vo- » lumes in-folio ne pourrait-on pas remplir des absurdités qui » se trouvent dans les Pères de l'église, dans les Actes des mar- » tyrs, dans les relations des thaumaturges! Et les évangiles » eux-mêmes, les récits des actes des apôtres, sont-ils tout-à- » fait exempts de ce langage hyperbolique, dont la foi la plus

Digitized by Google

» sincère, si elle se lie à la raison, ne peut admettre le sens » littéral? ».

Mon intention, au reste, n'est ni de défendre ni d'attaquer le Thalmud. Outre que l'attaque aussi bien que la défense serait sans intérêt pour le public, il serait peu généreux d'attaquer un ouvrage qui en Europe perd tous les jours du petit nombre de ses partisans. Il s'agit seulement de donner une idée générale du Thalmud et d'autres livres rabbiniques, et d'en extraire des anecdotes, des paraboles, et des maximes.

On a quelquefois reproché aux Israélites de n'avoir pas encore traduit le Thalmud dans une langue européenne, et le *National* du 27 juillet 1830 (la date est remarquable!) parle dans ce sens au sujet de feu l'abbé Chiarini, qui avait eu le projet de publier enfin cette traduction. Ce reproche n'est pas fondé. Ceux à qui on l'adresse peuvent répondre : Vous qui montrez tant et une si louable curiosité, assurez aux traducteurs, moyennant souscriptions ou subvention, la rémunération de leur travail, et avant dix ans l'Europe possèdera une traduction du Thalmud, et personne parmi les Israélites, qu'on le remarque bien, ne trouvera à redire contre cette entreprise. Mais je doute que la France produise jamais cette traduction. C'est que chez nous il y a quelques hommes à idées fixes qui n'encouragent rien de ce qui se fait en dehors de leur patronage; ces hommes sont puissans; l'indifférence des autres décourage le plus entreprenant. On publie en ce moment à Berlin une traduction allemande de la Mischnah; chez nous ce genre de littérature a peu de chances de succès, et une telle publication n'obtiendrait pas même une mention de journal.

Revenons au Thalmud. Comme code, il perd tous les jours le peu d'influence que le dix-huitième siècle lui avait laissé. Il a encore quelque empire parmi les Juifs de Pologne et en Russie; ce n'est pas pour eux que nous écrivons : c'est là qu'il faudrait tout ou rien. Mais pour donner une idée du Thalmud,

Digitized by Google

dira-t-on, il faudrait en donner le mauvais comme le bon; nous ne partageons pas cette opinion. Puisque nous convenons qu'il y a du mauvais, laissons-le sans traduction, et n'en extrayons que ce qui mérite d'être extrait. Nos langues modernes fournissent assez de niaiseries; laissons celles du Thalmud dans leur obscurité.

Au commencement du quatrième siècle parurent, sous le nom de Midraschims (*recherches*), quelques ouvrages qui expliquent la Bible, mais qui contiennent aussi des légendes, des dictons populaires, et des fables. A l'exception des ouvrages de rabbi Saadias, de Maimonides, d'Aben Esra, d'Abarbanel, de Kimhi, et de quelques autres moins connus, lesquels brillent à côté des autres ouvrages rabbiniques comme les étoiles dans une nuit obscure, tous ou presque tous ces livres, écrits dans des siècles de barbarie, en portent le cachet; et néanmoins il y a de nombreux passages qui nous paraissent mériter d'être traduits.

Nous donnerons aujourd'hui quelques courts extraits de ces différens ouvrages:

THALMUD, traité *sanhedrin*, Chap. IV.

« Quand les Israélites traversèrent la mer Rouge, et que les » Épyptiens y trouvèrent la mort, les anges voulurent entonner » un chant de triomphe; mais Dieu leur imposa silence par ces » paroles : Mes créatures périssent, comment pouvez-vous » chanter? »

MIDRASCH TANHOUMA, *Seder Emor*.

« Alexandre étant parti pour aller à la conquête du monde, » arriva, en Afrique, chez un peuple habitant des cabanes paisi- » bles dans une terre isolée, et ne connaissant ni la guerre ni le » conquérant. On le conduisit chez le chef de la peuplade, qui » le reçut avec bienveillance, et lui fit servir des dattes d'or, » des figues d'or, ainsi que du pain d'or. — Mangez-vous de

Digitized by Google

» l'or dans ce pays? demanda Alexandre. — Je suppose, ré-
» pondit le roi africain, que la nourriture ordinaire ne te
» manque pas dans le tien. Quel autre motif que celui d'avoir de
» l'or t'aurait conduit dans le nôtre? — Ce n'est pas ton or qui
» m'amène, répondit Alexandre; c'est pour étudier vos mœurs
» et vos usages. — S'il en est ainsi, reste avec nous tant qu'il
» te plaira. — Là-dessus deux hommes s'avancèrent pour faire
» décider une question litigieuse. L'un d'eux dit : — J'ai acheté
» à cet homme un champ dans lequel, après y avoir creusé, j'ai
» trouvé un trésor. Ce trésor ne m'appartient pas; j'ai acheté
» le champ et non le trésor, et cet homme ne veut pas le repren-
» dre. — L'autre se défendit en disant : — Moi aussi j'ai
» une conscience. J'ai vendu le champ avec tout ce qui s'y trou-
» vait, par conséquent aussi avec le trésor.

» Le roi répéta leurs paroles pour montrer qu'il avait compris
» le débat, réfléchit un instant, puis demanda à l'un d'eux : —
» N'as-tu pas un fils? — Oui. — Puis s'adressant à l'autre :
» — As-tu une fille! — Celui-ci l'ayant également affirmé,
» le roi dit : — Que ton fils épouse la fille de ton ami, et que
» le trésor leur serve de dot.

» Alexandre parut tout surpris de cette décision. — Trouves-tu
» ma décision injuste, lui demanda le prince africain?—Non, ré-
» pondit Alexandre, mais pourtant je suis étonné. — Comment
» aurait-on donc fait dans ton pays? — Pour te dire la vérité,
» nous aurions écarté les deux contendans, et confisqué le trésor
» au profit du roi.—Au profit du roi! comment? hem! Le soleil
» brille-t-il dans votre pays? — Oh oui! — Y pleut-il? — Sans
» doute. — C'est singulier. Mais y a-t-il aussi des animaux vi-
» vant d'herbe et de plantes?—Beaucoup, et de toute espèce.—
» C'est cela, voilà pourquoi Dieu fait luire le soleil et qu'il fait
» pleuvoir dans votre pays; c'est à cause de ces innocentes
» bêtes, car les habitans d'un tel pays ne sont pas dignes d'une
» pareille bénédiction. »

Digitized by Google

MIDRASCH RABBA. — (Le Divorce.)

« Dans la ville de Sidon demeurait un homme qui, après dix » ans de mariage, n'avait pas d'enfant. Selon l'usage israélite, » il se décida à répudier sa femme. S'étant, dans cette intention, » présenté avec elle auprès du rabbi Siméon, celui-ci, qui aimait » à détourner du divorce, dit à cet homme et à sa femme : — » Mes enfans, en vous mariant votre cœur ne fut-il pas rempli de » joie? N'y eut-il pas alors un repas d'amis? Eh bien, qu'il en » soit ainsi à votre séparation. Allez, faites un repas, invitez-y » vos amis, revenez ensuite, et je ferai ce que vous me demandez. » — Ils suivirent son conseil, et lorsqu'au repas le vin eut mis » le mari de bonne humeur, il dit à sa femme : — Ma chère, nous » avons vécu dix ans paisiblement ensemble; le motif qui me » porte à te répudier n'est autre que celui de n'avoir pas eu » d'enfant de toi. Emporte donc de chez moi ce qui t'y plaît le » mieux, car je ne t'en veux pas. — Soit, répondit la femme. — » Cependant on fit de copieuses libations à ce repas, plusieurs » des convives, maîtrisés par le vin, s'endormirent. Le maître de » la maison fut de ce nombre. Sa femme l'ayant vu dans cet » état le fit doucement transporter à la maison de son père et » mettre au lit. Elle attendit son réveil, et lorsque, reposé, son » mari ouvrit les yeux et demanda : — Qu'est-ce? où suis-je? — » sa femme s'avança et lui répondit : — Dans la maison de mon » père. — Dans la maison de ton père! Femme! qu'ai-je à faire » avec ton père? — Mon cher, répondit sa femme avec douceur, tu » m'as dit d'emporter de la maison ce qui m'y plaisait le mieux; » certes, je ne t'échangerais pas contre les objets les plus riches » et les plus précieux. — Le mari, touché de ce trait de dévoue- » ment et d'amour conjugal, ne put retenir ses larmes. Il em- » brassa sa femme, et dès ce moment leur union fut de nouveau » cimentée, et ils vécurent heureux ensemble le reste de leurs » jours. »

S. CAHEN.

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

(IIe ARTICLE *.)

I. DE LA NATURE PROGRESSIVE DES PHÉNOMÈNES ÉCONOMIQUES.

Toute science repose sur des faits, et la *source* de toute science est dans l'homme. C'est de ce point initial, de ce foyer vivant et mobile, soumis au progrès, et non pas éternellement immuable en sa nature et en ses manifestations, que s'échappe et se répand sur les faits et les êtres qui en sont l'*objet* le faisceau de nos connaissances.

Mais l'esprit humain ne déduit point sa science de l'étude immédiate de la nature de l'homme, pour ensuite aller la répandre sur les phénomènes qui l'assiégent, pour connaître la nature, la loi de ces phénomènes; jusqu'ici le mode qui lui est propre a été d'étudier les faits, c'est-à-dire leurs impressions diverses sur notre nature, et à l'aide de cette étude de constituer la science.

La science naît donc de l'observation. Humaine dans son essence, elle a sa source en nous, et pourtant elle jaillit, pour ainsi dire, des phénomènes qui ne la recèlent en aucune façon, qui n'en sont que l'*objet*, pour ensuite aller se formuler en notre intelligence.

* V. notre précédente livraison.

Digitized by Google

Mais cette science qui nous vient de l'observation doit être en ses résultats d'accord avec les inspirations occultes venues d'une source plus directe, de notre nature même, inspirations qui, plus nombreuses et bien étudiées, pourraient à elles seules constituer la science.

Or jusqu'ici en économie politique, ainsi qu'en science politique, les faits observés sur lesquels reposent ces deux sciences l'ont été très mal; en dépit de leur nature purement humaine, on leur a constamment donné pour loi la fixité, l'immobilité.

Et tandis que la loi de l'homme est le progrès, tandis que les inspirations secrètes de sa nature respirent hautement encore le progrès, les faits politiques et économiques sont réputés immuables, la science politique et la science économique ont des formules où le progrès n'a point de place.

Dès lors la conclusion logique qui découle naturellement d'un pareil état de choses serait que les sciences qu'on appelle aujourd'hui science économique et science politique ne sont pas de véritables sciences.

La vie est partout; elle est dans les êtres, dans les phénomènes, dans les faits, et la vie a le progrès pour loi.

L'être a un passé, un présent, un avenir; les phénomènes et les faits ont également un passé, un présent, un avenir. La science de l'être, les sciences des faits et des phénomènes doivent avoir conscience de ces trois termes de la vie : elles doivent avoir également un passé, un présent, un avenir.

Le présent, gros de l'avenir, est fils du passé. Loin donc qu'un de ces termes puisse exclure les deux autres, il ne peut exister qu'à la condition que les deux autres seront.

Or quel est donc le système économique qui puisse dire hautement contenir en son sein un passé, un présent, un avenir? Dans quelle théorie les faits ont-ils les traces du passé, la nature réelle du présent, les germes de l'avenir?

Digitized by Google

Certes ce n'est point dans les systèmes de Quesnay, de Smith, d'Enfantin ou de Fourier, ce n'est pas même dans la théorie antique d'Aristote, qu'on trouvera ce caractère.

Toutes ces théories, ignorantes à des degrés divers de la loi du progrès, et dès lors impuissantes à posséder un passé, ont en effet nié ce passé.

Les unes, celles d'Enfantin et de Fourier, se constituant de toutes pièces sur des faits non encore existans, et qui leur sont fournis gratuitement et sans efforts par leurs théories sociales, sans avoir en réalité de présent (car l'*avenir* est leur seul *présent*), essaient d'expliquer les choses qui *sont* et celles qui *ont été*, envisageant les unes et les autres à peu près de la même manière. Chose étrange! pour elles ce qui sera est virtuellement contenu dans ce qui a été, dans ce qui est, et pourtant ils dépouillent le passé et le présent de tous droits à la vie, de toute vertu paternelle! Ils ne les considèrent que comme des élémens de l'avenir, non comme des êtres qui se sont enfantés successivement, et qui doivent successivement encore enfanter des êtres semblables à eux.

Les autres, celle d'Aristote chez les Grecs, celles de Smith et de Quesnay chez les modernes, reposant tour à tour sur le présent, divers pour chacun d'eux, et pourtant considéré par eux comme d'essence immuable, se trouvent également dépourvues de passé et d'avenir. Mais, comme celles dont nous venons de parler tout à l'heure, elles n'ont pas même besoin d'expliquer des faits qui ont été; car, suivant chacune d'elles, la science ne date que de sa propre apparition, tout ce qui est antérieur à cette époque n'a point de titres fondés à s'appeler de ce nom.

Qu'est-ce donc que ces trois termes de la vie: passé, présent, avenir?

Le passé de l'être est l'être qui était, son présent est l'être qui est, son avenir l'être qui sera.

Il y a donc là trois manifestations différentes de l'être, et, dans

Digitized by Google

le sens qu'on donne communément et généralement à ce mot *être*, il y a donc en réalité trois êtres.

Quoi donc de plus mobile, de moins éternellement immuable que l'être!

Et ce que nous disons de l'être, nous le disons également des phénomènes et des faits dans quelque ordre qu'on les prenne.

Le passé du fait économique est le fait économique qui était, son présent est le fait économique qui est, son avenir le fait économique qui sera.

Et le passé est père du présent, qui est gros de l'avenir.

De telle sorte que l'esprit humain peut, à sa fantaisie, remonter de la connaissance du présent à la connaissance du passé, ou descendre à celle de l'avenir.

Pour connaître ce qui a été et pénétrer jusqu'aux choses futures, il nous faut donc connaître ce qui est; car cela seul de vivant est immédiatement en notre puissance.

Et déjà nous pouvons conclure que toute théorie qui ne tiendra point compte du passé, ou l'expliquera mal, est de sa nature complètement fausse.

Là gît la source de preuves nombreuses tendant à démontrer la fausseté et l'incomplet des théories qui tour à tour ont régné jusqu'ici.

Mais qu'est-ce donc que le fait économique?

Nous l'avons dit dans un premier article, le fait économique est, dans le triangle de nos manifestations, de nos actes, le côté matériel, physique, de ces manifestations, de ces actes.

La science économique ne se borne point à étudier stérilement et pour lui-même ce côté matériel du fait humain (en l'isolant ainsi, en le détachant du triangle unitaire qui le renferme, jamais l'esprit de l'homme ne pourrait parvenir à sa connaissance entière, complète); mais elle l'étudie dans ses rapports avec les deux autres côtés, et le but qu'elle se propose est d'arriver à la connaissance du fait humain lui-même.

Digitized by Google

La base de cette science, le fait économique, n'est donc qu'un instrument.

Il en est de même de la *science politique*, qu'il ne faut point confondre avec la *science sociale*.

Le fait politique, ce sont les deux autres côtés du triangle humain, le côté moral de nos actes, et le côté intellectuel de ces mêmes actes.

Le fait politique est vivant, c'est-à-dire qu'il est mobile et progressif, qu'il a été, qu'il est, qu'il sera, et que ce qu'il a été, ce qu'il est, ne sont point des élémens de ce qu'il sera, mais en sont les aïeux et les pères, si je puis m'exprimer ainsi : l'unité de nature sera conservée.

Et le fait politique n'est encore qu'un instrument; car la science qui repose sur lui ne l'étudie que pour remonter par son aide à la connaissance du fait humain.

Le *fait humain*, voilà la base qui domine et le *fait économique* et le *fait politique*. La science de ce fait, la *science sociale* proprement dite, voilà la science qui domine également et la *science politique*, et la *science économique*.

Et qu'est-ce encore que la connaissance de ce fait humain? une fraction minime, imperceptible de la connaissance du tout.

C'est ainsi que l'esprit humain procède. Humble dans ses moyens, audacieux dans le but qu'il se pose, il prend la terre comme point d'appui et s'élance dans le ciel.

C'est que tout est lié, que tout est harmonique, qu'il est une unité qui rallie en son sein ce nombre immense d'individualités, qu'entre le ciel et la terre il n'est point d'intervalle.

Mais revenons. *Connaître* le fait économique, c'est avoir conscience de sa nature, nature éminemment vivante et progressive, c'est-à-dire persistante en son unité, mobile en sa forme.

Bâtir la science économique sur la *connaissance véritable* de ce fait, c'est donc lui donner pour base quelque chose de vivant.

Digitized by Google

et de progressif, c'est la reconnaître elle-même progressive et vivante en sa nature.

Déduire la science économique de l'*observation* des phénomènes, ce fut ce que tenta l'école anglaise, ce fut le principe qu'elle adopta, et dont elle se para si fièrement.

Vaine et glorieuse de cette découverte, elle jeta la pierre à sa rivale, elle en relégua la théorie au nombre de celles enfantées dans les ténèbres de l'ignorance, et, se posant à son tour, elle prétendit élever la science économique au rang des sciences expérimentales.

Mais l'unique découverte de ce principe ne lui suffisait pas pour réaliser ses orgueilleuses prétentions.

Smith, Malthus, Sismondi, Say, malgré tous leurs efforts, ne sont point parvenus à élever leur science au rang des sciences expérimentales; grâce à leur logique puissante, l'erreur et le mensonge percent à travers toutes leurs solutions des problèmes.

C'est qu'en effet il ne suffit point de dire : La science naît de l'observation, — il faut encore que l'observation soit complète.

Car d'une observation incomplète il ne peut ressortir qu'une science également incomplète, c'est-à-dire une science qui n'en est pas une.

Or Smith et ses disciples, tout en fractionnant les choses et les faits selon leur nature, tout en classant les phénomènes en moraux et en physiques, tout en entrevoyant dans chaque phénomène (obscurément, il est vrai) cette trinité éternelle qui le constitue, n'ont point eu une connaissance entière, réelle, du fait matériel, objet de leur observation; et pourtant c'est sur cette connaissance que repose la science.

Ils ont trop fractionné, pour ainsi dire; ils n'ont point tenu compte de la vie; ils ont dépouillé les choses et les faits de ce qui n'est point matériel en eux, et ce que ces phénomènes ont de matériel leur est resté comme un cadavre informe et d'essence en apparence immobile.

Digitized by Google

Et dès lors le fait économique leur apparut éternel et immuable en sa nature.

Et dès lors leur science ne fut point une science.

Mais l'idée qui domine leurs travaux, idée qui ne leur appartient point : « La science naît de l'observation, » n'en est pas moins une idée féconde et vraie.

Quelques hommes cependant la repoussent.

Ils déduisent la science économique, non de l'observation immédiate du fait économique lui-même, mais de leurs théories sociales purement spéculatives, théories dont la fausseté ressort par les solutions qu'elles nous donnent de quelques problèmes fondamentaux.

Enfantin parque les hommes en industriels, en savans, en artistes ; il nie l'égalité et le progrès.

Fourier, niant également le progrès, arrive à des conclusions non moins étranges sur la nature de l'homme.

Avant eux, Quesnay, moins philosophe et livré davantage à l'étude des faits économiques, arrivait également, par la même méthode, à dire que l'homme était essentiellement agriculteur.

Voilà ce que nous avons dit dans un premier article.

Sans *contenir* la science (ce qu'il est absurde de demander à quelques pages de préambule *), les idées qu'il renferme la constituent cependant, en ce sens qu'on y démontre l'erreur fondamentale des systèmes économiques qui ont régné, qu'on y démontre également l'erreur des théories qui de nos jours se partagent encore les esprits, et qu'on y donne une définition nouvelle, exacte, complète, du fait économique, définition féconde en résultats.

L'erreur fondamentale des économistes est d'avoir méconnu la nature progressive et changeante du fait économique.

---

* C'est le reproche qu'un journal, *la Réforme industrielle*, nous a fait.

Digitized by Google

A quelles conséquences cette erreur n'a-t-elle point conduit Adam Smith et ses disciples?

A quelles conséquences ne conduit-elle pas également ceux dont la théorie économique est déduite uniquement de leurs vues sociales?

Car, chose étrange! et qui pourtant a son explication dans la nature même du procédé employé par les révélateurs de ces systèmes sociaux qui, dans le passé et dans le présent, ne voient point de pères, mais des élémens, le fait économique est également pour eux un fait immobile et éternel dans son essence.

Comment, en effet, pourrait-il en être autrement? Avant de déduire la science économique de leurs théories sociales et de la constituer ainsi, Saint-Simon (surtout ses disciples), et Fourier, sont partis de spéculations purement économiques.

Enfermés comme en un cercle de fer, qui ne cède ni ne rompt, au sein de toutes ces questions économiques dont ils cherchaient vainement la solution, ils ne purent en sortir qu'en se jetant dans des conceptions sociales imaginaires, et dès lors, retournant à leur point de départ, à la lueur vacillante de ces mêmes conceptions sociales, il leur fut aisé de donner des solutions nouvelles, mais erronées, des problèmes économiques.

Notre tâche est difficile. Non seulement il nous faut exposer la science économique, science réelle, fondée sur l'observation et sur la connaissance exacte, entière, des phénomènes; science féconde et large, renfermant en son sein une partie des élémens d'une science plus féconde et plus large encore; science complète, se déroulant dans l'espace et le temps, ayant un passé, un présent, un avenir; mais il nous faut encore repousser les prétentions de tous ces vains systèmes qui se sont jusqu'ici faussement appelés de son nom; il faut plus, il nous faut les expliquer à eux-mêmes, dire en quoi et pourquoi ils se sont trompés.

Digitized by Google

Nous commencerons aujourd'hui cette double tâche par l'examen de l'appréciation moderne de la science économique chez les anciens.

II. APPRÉCIATION PAR LES MODERNES DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE CHEZ LES ANCIENS.

Les modernes ont méconnu les progrès réels de la science économique chez les anciens; ils ont été même jusqu'à en nier l'existence. En dépit des ruines imposantes qui nous sont restées de leur antique civilisation, malgré le témoignage des historiens sur l'opulence et la richesse des Grecs et des Romains, malgré les livres de Xénophon, de Platon, d'Aristote, où se trouve exposée, surtout dans *la Politique* de ce dernier, une théorie économique complète en ses parties, imposante en son ensemble, les économistes modernes ont tous affirmé que la science cultivée par eux ne l'avait pas été aux époques qui remontent au-delà du moyen âge.

C'est une erreur, et une erreur grossière, qui n'a d'autre fondement qu'une observation fautive, incomplète, de la vraie nature du fait économique.

L'économie politique est la science des richesses. Mais que sont les richesses, quelle est leur source? De réponses différentes à ces deux questions découle naturellement, pour des esprits logiques et fortement imbus de leurs convictions scientifiques, une négation complète et réciproque; et c'est ce qui eut lieu. Ce que les Grecs appelèrent *richesses* n'est point ce que les modernes entendent par ce mot; ces derniers refusent de reconnaître comme source unique des richesses ce que les premiers ont donné comme tel : et dès lors les économistes modernes ont dû nier la science chez les anciens, malgré le titre spécial de quelques uns de leurs ouvrages, malgré l'identité des formules moderne et ancienne de la science.

Mais si les partisans du mercantilisme, ceux de Quesnay et

Digitized by Google

de Smith, et dans ces derniers temps les saint-simoniens et les fouriéristes, n'ont point vu la science dans les ouvrages d'Aristote, par la même raison Aristote eût refusé de la voir dans leurs propres ouvrages ; et c'est précisément ce qui résulte comme conséquence de la lecture d'un passage de sa Politique que nous citerons plus tard.

Or cette manière de juger a-t-elle la moindre solidité ?

Que dirait-on du philosophe qui refuserait de voir la nutrition s'opérer dans l'estomac d'un herbivore, parceque la substance nutritive et l'instrument digestif se trouvent être de nature différente que l'organe et l'aliment à l'aide desquels la nutrition s'opère chez les carnivores ?

Et pourtant le jugement des modernes sur l'antiquité, sous le rapport de la science économique, n'est-il pas absolument identique à celui de ce philosophe?

La *richesse* définie par Aristote n'est point identiquement ce que les modernes entendent par ce mot : dès lors ils nient la richesse pour les anciens. La source antique des antiques richesses n'est également point identique à la source des richesses modernes : dès lors cette source antique est niée, méconnue, des modernes.

Si par ces paroles : L'économie politique ne fut point cultivée par les anciens, les modernes veulent dire que la science économique telle qu'ils la conçoivent, telle qu'ils l'enseignent, n'était point connue, enseignée chez les anciens, rien de plus vrai, mais en même temps rien de plus simple et de plus insignifiant. Qui ne voit, en effet, l'impossibilité que cela fût? Où donc se trouvaient chez les Grecs ces hommes qui ne sont ni citoyens ni esclaves, qui travaillent librement et vivent dans une misère profonde? où donc se trouvent alors les prolétaires? Ceux qui travaillent et occupent leur place dans ces temps reculés, ce sont des esclaves, machines vivantes appartenant à des maîtres qui en disposent selon leurs besoins ou leurs caprices. Et dès lors comment eût-il pu se faire que l'instrument

Digitized by Google

étant différent, la science fût la même? Les temps sont autres, les civilisations différentes; mais la science, comme l'homme, qui vit et se perpétue, traverse les temps et les civilisations. Ses formes sont diverses, il est vrai; elle ne se traduit point à toutes les époques de la même manière : de même l'homme n'est point le même à toutes les époques; il se traduit différemment; ses facultés, triples en leur essence, se développent et lui donnent des manifestations différentes.

Si donc les modernes sont tombés dans une erreur aussi grossière, c'est qu'ils se sont laissé prendre par ce qu'il y a d'extérieur et d'essentiellement transitoire dans les manifestations des phénomènes économiques; c'est qu'ils se sont appuyés sur l'observation imparfaite, sans profondeur, du présent, avec ses idées philosophiques, morales et sociales; c'est que leur science n'a point de fondement réel dans la nature des choses. Après cela y a-t-il donc lieu de s'étonner que la conséquence sociale de la théorie de Smith soit la conservation du prolétariat, c'est-à-dire la misère et le travail pour les uns, la richesse et l'oisiveté pour les autres, quand toute sa théorie est fondée sur un présent où le prolétariat, comme une plaie immense, ronge et s'étend à loisir? Faut-il donc s'étonner également que la conséquence sociale de la théorie économique d'Aristote ait été la conservation de l'esclavage, quand cette théorie repose tout entière sur un présent qui portait l'esclavage en son sein?

Si donc nous voulons avoir la raison philosophique des différences des divers systèmes économiques, si nous voulons avoir la secrète raison de ce jugement étrange des modernes sur l'économie politique des anciens, il ne nous faut pas perdre de vue qu'anciens ou modernes les économistes n'ont point eu jusqu'ici conscience de l'unité des phénomènes qui leur servirent de base; de telle sorte que la science était nouvelle, née d'hier, complètement inconnue aux générations passées, dès que la

Digitized by Google

marche de l'humanité, le mouvement civilisateur, les progrès accomplis, apportaient aux générations nouvelles des phénomènes nouveaux.

La science a toujours été pour eux quelque chose de mort. Et cela devait être, puisque toujours ils ont envisagé les phénomènes qu'elle embrasse comme éternellement immobiles de leur nature. En face des progrès humanitaires, ils se trouvaient donc naturellement placés dans cette alternative ou de nier le progrès en niant la science en son existence passée qu'ils ne pouvaient comprendre, ou de l'affirmer, et dès lors leur science fragmentaire tombait d'elle-même, privée de base.

La science n'est point immobile, elle n'est point morte. Progressive et vivante, elle embrasse des phénomènes vivants et progressifs, et, comme ces phénomènes, elle possède un passé, un présent, un avenir.

Les phénomènes qui servent de base à la théorie d'Aristote, ceux qui servirent également de base aux théories modernes qui précédèrent Adam Smith, ceux mêmes sur lesquels repose la théorie de ce dernier, tous ces phénomènes sont morts, et leurs théories ou leur science les ont fidèlement suivis dans la tombe. Ces théories et ces phénomènes, voilà le passé de la science.

Mais cette appréciation fautive de la science économique des anciens, ce jugement superficiel et sans fondement réel qui dénote hautement l'imparfait et l'erreur de la science moderne est tellement accrédité, et l'histoire économique tellement défigurée, ignorée, qu'il est important d'insister davantage sur ce point.

Et d'abord écoutons Aristote :

« Il y a deux espèces de spéculations, dit-il, l'une naturelle, » et faisant partie de l'économie; l'autre factice, et consistant » dans les opérations d'un vil trafic. La première, essentielle à » nos besoins, est un art noble et honnête; la seconde est juste-

Digitized by Google

» ment méprisée, parcequ'elle n'est pas dans la nature, et qu'elle
» n'existe que par l'avarice des hommes qui l'ont créée.

» Une des branches de cette espèce de spéculation mérite
» surtout l'exécration générale : c'est ce trafic d'argent qui tire
» un profit de la monnaie, et altère ainsi sa véritable destination.
» Le signe monétaire a été inventé pour faciliter les échanges;
» l'usure le rend productif par lui-même, et c'est de là qu'elle
» a tiré son nom, qui veut dire *enfantement*; car, de même qu'un
» être engendre son semblable, de même l'usure est monnaie
» qui engendre monnaie. On a eu raison de regarder cette es-
» pèce de spéculation comme la plus contraire à la nature...

» L'art de la spéculation naturelle embrasse plusieurs bran-
» ches de première nécessité. Il est essentiel d'avoir approfondi
» la nature des objets à acquérir, de savoir ceux qui sont d'un
» meilleur rapport, et comment on obtiendra ce produit. Il faut
» se connaître en chevaux, bœufs, moutons, troupeaux de tous
» genres; savoir quelles sont les races les plus productives, et
» dans quels lieux elles se trouvent, parceque le climat influe
» sur la perfection des animaux. La science agricole est égale-
» ment nécessaire. Elle embrasse la grande et la petite culture,
» l'éducation des abeilles, des volailles, du poisson, et de tous
» les animaux qui peuvent servir à nos besoins. Ces connaissan-
» ces font partie de la spéculation naturelle : elles en sont même
» la base. »

Ailleurs il dit : « La nature ne fait rien en vain; il n'y a point
» d'imperfection dans son ouvrage. Elle a donc créé tout ce qui
» peuple et orne la terre pour les besoins de l'homme. Il suit de
» là que la guerre est un moyen d'acquisition naturelle; car la
» chasse est une partie de cet art : ainsi la guerre est une espèce
» de chasse aux bêtes et aux hommes nés pour obéir, et qui se
» refusent à l'esclavage. Il semble que la nature imprime le
» sceau de la justice à de pareilles hostilités.

» Voilà l'espèce de spéculation conforme à la nature qui fait

Digitized by Google

» partie de l'économie. C'est par elle que le sage administrateur » doit avoir d'avance sous sa main, ou bien être en état d'acquérir les moyens d'existence et l'abondance nécessaire tant à la » famille qu'à la cité. C'est là ce qu'on doit appeler la vraie richesse. Ce sont là ces vrais biens suffisans pour le bonheur, » qui ont une fin déterminée, qui n'excitent pas ce désir insatiable que Solon nous peint dans ses vers lorsqu'il dit :

» L'homme veut amasser sans fin et sans mesure.

» La spéculation artificielle embrasse aussi plusieurs branches, » dont la plus importante est le commerce, qui se fait de trois » manières : par eau, par transport de roulage, et par vente » sur place. Ces genres de trafic diffèrent entre eux ; les uns » présentent un produit plus sûr, les autres offrent l'appât d'un » plus gros bénéfice.

» La seconde branche de la spéculation artificielle comprend » toutes les opérations d'argent qui produisent un intérêt.

» La troisième se forme des salaires du travail. Elle se divise » en deux parties, savoir : les métiers ignobles, et les travaux » grossiers qui n'exigent que la force du corps.

» Il y a encore une autre espèce de spéculation qu'on peut regarder comme un moyen terme entre les deux autres, parce» qu'elle se compose des produits de la nature et des opérations » du trafic. C'est l'art d'exploiter les productions renfermées » dans le sein de la terre ou croissant à sa surface, productions » qui, sans être des fruits, sont cependant très utiles. Telles sont » la coupe des bois et la fouille des mines. La métallurgie com» prend plusieurs sous-divisions, à raison des divers minéraux » que l'on extrait de la terre. Nous nous contenterons d'indi» quer sommairement ces différentes branches d'industrie. Des » développemens partiels seraient utiles aux progrès de ces arts, » mais nous ne nous appesantirons pas sur ces détails avilissans. » Il suffit de poser en principe que plus un *métier demande d'art*

Digitized by Google

» *et de combinaison*, plus il est *honnête*; plus il *déforme* et *abâ-*
» *tardit* le *corps*, plus il est *avilissant*; plus il exige *exclusive-*
» *ment* de *forces physiques*, plus il est *servile*; enfin, que moins
» la main-d'œuvre a besoin de *vertu*, plus la profession est *igno-*
» *ble*. »

Mais le rivage qui portait Aristote ne tarda pas à disparaître, et la science se teignit de nouvelles couleurs. La constitution morale et politique des antiques sociétés, impuissante et debout quelques momens encore comme un vieillard inutile, s'achemina rapidement vers la tombe sous les efforts unis des chrétiens novateurs et des barbares conquérans, laissant après elle les élémens nécessaires d'une nouvelle constitution morale et politique.

A l'esclavage succéda le servage, aux principes républicains de ces cités antiques les principes de la féodalité; et dès lors la théorie scientifique de l'économie politique cessa d'être la théorie de l'homme libre et citoyen; la richesse, la connaissance des choses et la pratique de la vertu. Le signe de l'échange, l'or, l'argent, la monnaie, fut considéré comme étant la richesse elle-même; la théorie qui donnait les moyens d'augmenter la quantité matérielle de l'or et de l'argent fut la science économique, et ce que les Grecs préconisaient fut repoussé, ce qu'ils répudiaient; cultivé.

Mais, arrivée à des périodes nouvelles de son développement, l'humanité apparut sous des formes différentes aux successeurs des partisans de la balance commerciale : le système mercantile disparut devant le système agricole, qui lui-même ne tarda pas à disparaître devant la théorie plus large d'Adam Smith.

Ces dernières évolutions sont modernes, et perdront beaucoup de l'importance scientifique qu'on y attache encore; car elles ne sont, en définitive, que les phases progressives et naturelles d'un même ordre d'idées morales et politiques : elles n'ont rien de profondément dissemblables; toutes reposent sur

Digitized by Google

une même définition de la richesse, toutes s'écartent également des idées économiques des Grecs, toutes préconisent ce que ceux-ci répudiaient, repoussent ce qu'ils cultivaient.

Ainsi partout et toujours nous retrouvons dans les écrits anciens ou modernes qui traitent de l'économie politique et la même ignorance de la nature intime de cette science, et la même méthode incomplète et superficielle de connaître les faits. Partout, aux yeux des économistes qui nous ont précédés, l'unité des phénomènes qu'ils étudient tour à tour disparaît enveloppée de formes essentiellement éphémères; partout et tour à tour, se laissant prendre à ces formes nouvelles, ils proclament la découverte de nouveaux phénomènes, l'avènement d'une nouvelle science.

De là cette erreur capitale où ils sont tombés, erreur qui rompt la chaîne des temps, nie la loi du progrès, et qui consiste en la croyance que leur science, née d'hier, ne fut point connue des anciens, et ne pouvait l'être en effet. De là encore cette impossibilité radicale où ils se trouvent de pouvoir se comprendre, s'apprécier, se juger entre eux.

Xénophon, Platon, Aristote sont incompris des modernes et mal jugés par eux; l'école anglaise critique sans la comprendre la théorie française; Say repousse, en la théorie de son maître, comme une erreur légère et qui n'a rien de fondamental en soi, ce qui constitue l'unité même du système de Smith, etc.

« Les écrits des anciens, dit M. Say dans son Discours préliminaire, leur législation, leurs traités de paix, leur administration des provinces conquises, annoncent qu'ils n'avaient aucune idée juste sur la nature et les fondemens de la richesse, sur la manière dont elle se distribue, et sur les résultats de sa consommation. Ils savaient ce qu'on a su de tous temps, et partout où la propriété a été reconnue par les lois, que les biens s'augmentent par l'économie et se diminuent par les dépenses. Xénophon préconise l'ordre, l'activité, l'intelligence,

Digitized by Google

» comme des moyens de prospérité; mais sans déduire ses pré-
» ceptes d'aucune loi générale, sans pouvoir montrer la liaison
» qui rattache les effets aux causes...

» A la vérité, Platon et Aristote aperçoivent quelques rapports
» constans entre les différentes manières de produire et les ré-
» sultats qu'on en obtient. Platon esquisse assez fidèlement les
» effets de la séparation des occupations sociales; mais c'est seu-
» lement pour expliquer la sociabilité de l'homme et la nécessité
» où il est, ayant des besoins aussi multipliés et aussi compli-
» qués à satisfaire, de se réunir en sociétés nombreuses où
» chacun puisse s'occuper exclusivement d'un seul genre de
» production. Cette vue est toute politique, il n'en tire aucune
» autre conséquence.

» Aristote, dans sa Politique, va plus loin; il distingue une
» production naturelle et une artificielle. Il appelle naturelle
» celle qui crée les objets de consommation dont la famille a
» besoin, et tout au plus celle qui les obtient par des échanges
» en nature. Nul autre gain, selon lui, n'a sa source dans une
» production véritable; c'est un gain artificiel, qu'il réprouve.
» Du reste il n'appuie ces opinions d'aucun raisonnement fondé
» lui-même sur des observations exactes. Par la manière dont il
» s'exprime sur l'épargne et le prêt à intérêt, on voit qu'il ne
» sait rien touchant la nature et l'emploi des capitaux.

» Que pouvait-on attendre de nations moins avancées encore
» que les Grecs? On se rappelle qu'une loi d'Egypte prescrivait
» à un fils d'embrasser la profession de son père. C'était, dans
» certains cas, prescrire de créer des produits au-delà de ce
» qu'en réclamait l'état de la société; c'était prescrire de se
» ruiner pour obéir à la loi, et de continuer ses fonctions pro-
» ductives, soit qu'on eût ou qu'on n'eût pas de capitaux : tout
» cela est absurde. Les Romains décelaient la même ignorance
» lorsqu'ils traitaient avec mépris les arts industriels, en excep-
» tant, on ne sait pourquoi, l'agriculture. Leurs opérations sur

Digitized by Google

» les monnaies sont au nombre des plus mauvaises qui se soient » faites.

» Les modernes pendant long-temps n'ont pas été plus avan- » cés, même après s'être décrassés de la barbarie du moyen » âge... En tous genres, les exemples ont devancé les précep- » tes. Les entreprises heureuses des Portugais et des Espagnols » au quinzième siècle, l'industrie active de Venise, de Gênes, » de Florence, de Pise, des provinces de Flandre, des villes li- » bres d'Allemagne, à cette même époque, dirigèrent petit à » petit les idées de quelques philosophes vers la théorie des ri- » chesses.

» L'Italie en eut l'initiative.....

» ..... En 1776, Adam Smith, sorti de cette école écossaise » qui a donné tant de littérateurs, d'historiens, de philosophes » et de savans du premier ordre, publia son livre intitulé : *Re- » cherches sur la nature et les causes de la richesse des nations.* » Il démontra que la richesse était la *valeur échangeable* des » choses, etc.... Lorsqu'on lit Smith comme il mérite d'être lu, » on s'aperçoit qu'*il n'y avait pas avant lui d'économie politique.*

» Avant lui, on avait avancé plusieurs fois des principes très » vrais : il a montré le premier pourquoi ils étaient vrais. Il a » fait plus; il a donné la vraie méthode de signaler les erreurs; » il a appliqué à l'économie politique la nouvelle manière de » traiter les sciences, en ne recherchant pas ses principes abs- » tractivement, mais en remontant des faits les plus constam- » ment observés aux lois générales qui les régissent... L'ouvra- » ge de Smith est une suite de démonstrations qui ont élevé plu- » sieurs propositions au rang de principes incontestables, et en » ont plongé un bien plus grand nombre dans ce gouffre où les » idées vagues et hypothétiques, les imaginations extravagantes » se débattent un certain temps avant de s'engloutir pour tou- » jours. »

Ce jugement de M. Say est en tout conforme à celui de M. de

Digitized by Google

Sismondi : « Quant aux philosophes de l'antiquité, dit ce der-
» nier, ils s'occupaient d'enseigner à leurs disciples que les ri-
» chesses sont inutiles au bonheur, plutôt que d'indiquer aux
» gouvernemens les lois par lesquelles ils en favorisent, celles
» par lesquelles ils en arrêtent l'accroissement. »

Ainsi la science économique date d'hier! Inconnue aux anciens; ses premiers élémens se laissent à peine entrevoir pour la première fois, obscurs encore et ensevelis sous de grossières erreurs, au quinzième siècle à l'état pratique, au seizième à l'état théorique dans les écrits d'un Italien!

La science économique date d'hier, dites-vous : eh! qu'a donc voulu dire Aristote en parlant de la spéculation artificielle et de ses branches diverses? Ne vous souvient-il plus à quel degré d'opulence et de splendeur parvint dans l'antiquité cette même spéculation artificielle si dénigrée par les philosophes et les théoriciens de cette époque? Vos propres souvenirs des opulens commerces de Tyr, de Carthage, et de l'Egypte, vous donnent un démenti que vient encore appuyer le témoignage d'Aristote lui-même; car il dit :

« Au reste, nous avons des écrivains qui ont traité de toutes
» ces matières. Charète de Paros et Apollodore de Lemnos ont
» écrit sur la grande et la petite culture. *Toutes les parties des*
» *arts et métiers* ont été *approfondies* par d'autres auteurs. Ceux
» qui veulent acquérir des connaissances plus précises sur ces
» objets peuvent consulter leurs ouvrages.

» On peut encore recueillir des méthodes ingénieuses éparses
» dans divers écrits. Des spéculateurs adroits en ont tiré grand
» parti, et ceux qui attachent du prix aux richesses ne doivent
» pas négliger des connaissances qui peuvent leur apporter un
» bon intérêt... Il est bon que les hommes qui sont à la tête des
» gouvernemens connaissent ces sortes de spéculations. Elles
» sont utiles à un état, qui a souvent autant et plus besoin qu'une
» famille et d'argent et de moyens d'en acquérir. Aussi voit-on

Digitized by Google

» partout que quelques uns des premiers magistrats sont unique-
» ment chargés des finances. »

Ces paroles sont claires, et ne laissent rien à désirer. On a vu ce qu'était la richesse et la science de la richesse pour l'homme libre; on se rappelle la théorie de la spéculation naturelle et la nature des fruits mis au monde par cette spéculation, la seule digne de l'homme : la guerre, la chasse aux bêtes et aux hommes nés pour l'esclavage; la direction savante des esclaves et des instrumens; la jouissance des produits obtenus par ces seuls moyens; le développement moral, intellectuel et physique de l'être humain, etc. Comment donc expliquer ces paroles de M. de Sismondi déjà citées plus haut : « Les philosophes de l'an-
« tiquité s'occupaient d'enseigner à leurs disciples que les *ri-*
« *chesses* sont *inutiles au bonheur*. » Comment apprécier ce jugement qui termine le chapitre si court qu'il consacre dans son ouvrage à l'examen de l'état de la science économique chez les anciens : « Au reste, l'intérêt personnel n'attend pas que les phi-
» losophes lui aient tracé une théorie de la richesse avant de la
» rechercher; et les ruines de l'antique civilisation des Grecs
» et des Romains, que nous voyons encore subsister, nous attes-
» tent que l'opulence des nations peut arriver presqu'au plus
» haut terme, sans que la science qui enseigne à hâter ses déve-
» loppemens ait été cultivée. » Evidemment il y a confusion et erreur. Confusion, car les richesses réputées inutiles au bonheur par les philosophes et les théoriciens de l'antiquité ne sont autre chose que ces richesses provenant de sources impures, *qui n'ont point de fin déterminée*, pour nous servir des propres expressions d'Aristote, et qui excitent ce désir insatiable que Solon nous peint dans ses vers lorsqu'il dit :

L'homme veut amasser sans fin et sans mesure.

Mais ils sont loin d'enseigner que *toutes* les richesses sont inutiles au bonheur; ils sont loin de se renfermer en une privation non

Digitized by Google

pas stoïque, mais chrétienne, des plaisirs et des joies que procure l'usage des fruits de la spéculation naturelle, comme l'indique positivement M. de Sismondi. Il y a erreur; car il ressort avec évidence des paroles d'Aristote que les diverses causes de cette opulence des Grecs et des Romains, attestée par les ruines de leur antique civilisation, étaient connues et cultivées.

Au temps d'Aristote, l'économie politique embrassait donc et la spéculation naturelle et la spéculation artificielle; mais elle faisait fi de cette dernière, et réservait pour la première son amour et ses soins. Dans les temps modernes, au contraire, on ne tint compte que de la spéculation artificielle, qu'on appela naturelle; on oublia totalement la première. De là ces deux aspects de la science, tellement dissemblables que jusqu'à ce jour les économistes modernes ne la reconnurent point sous son aspect antique, et la nièrent.

Nous l'avons dit, ces deux aspects exclusifs de la science ne sont que les reflets des idées morales et politiques, diverses en leur essence, qui tour à tour dominèrent les phénomènes économiques. Au premier, l'aspect antique, se rattachent les idées politiques d'une démocratie étroite et mesquine, et les idées morales et philosophiques sur la nature de l'homme exposées dans les écrits des philosophes grecs et latins; au second, les idées politiques de la monarchie et de l'aristocratie, et les idées morales et philosophiques du christianisme et de la philosophie moderne.

Aujourd'hui que la science économique peut et doit s'affranchir de toutes ces influences morales ou politiques qui la dénaturent en lui faisant revêtir des formes sur la valeur desquelles elle se trompe; aujourd'hui qu'elle doit vivre par elle-même, et qu'elle peut s'expliquer les phases diverses de son existence passée, nous pouvons cependant entrevoir, *à priori*, uniquement par le sentiment intime et profond des idées morales et politiques, sinon régnantes, actuellement dominantes, quelle doit être

Digitized by Google

la tendance de l'aspect nouveau que doit revêtir l'économie politique; car cette science est harmonique à la science morale et à la science politique, et ses conclusions doivent être identiquement les mêmes que celles de ces dernières.

Si donc nous interrogeons la morale et la politique de notre époque en leur inspiration la plus avancée, nous apercevons le peuple, l'égalité, et la liberté, et pour forme gouvernementale la démocratie républicaine; mais le peuple, l'égalité et la liberté autrement formulés que les choses exprimées par ces noms dans les antiques républiques de la Grèce et de Rome: le peuple, non plus fraction de la cité, mais devenu l'humanité tout entière; l'égalité, non plus l'égalité de quelques uns, mais l'égalité respective de tous; la liberté, non plus la liberté du petit nombre, liberté mesquine, mais la liberté de tous.

Et dès lors nous pouvons affirmer que le caractère nouveau de la nouvelle économie politique s'écartera complètement du caractère qu'elle possède encore, caractère si bien en harmonie avec les idées monarchiques et aristocratiques. La définition de la richesse va changer complètement, et cette définition changée ramènera l'économie politique dans les voies de liberté qu'elle parcourut jadis, et lui donnera un caractère harmonique à la forme républicaine et aux idées de liberté et d'égalité qu'elle revêtit dans l'antiquité.

Cette définition de la richesse ne sera point une exhumation de l'antique définition de la science antique; les voies de liberté où elle doit descendre, une servile copie des anciennes voies qu'elle quitta; le caractère qu'elle doit revêtir, absolument identique à celui qu'elle avait alors : ce qui a été ne peut plus être; l'humanité suit une ligne droite, et ne revient jamais sur ses pas. Mais la science, en son expression nouvelle, éclairée par les théories modernes, se rattachera directement à l'expression antique; elle en aura l'inspiration, non les conséquences; elle sera quelque chose de semblable, non d'identique; et, à la hauteur

Digitized by Google

de sa mission, elle sera harmonique, comme à l'époque d'Aristote, au peuple, à la liberté, à l'égalité, mais au peuple moderne, à la liberté et à l'égalité nouvelles.

La formule de l'économie politique, toujours la même dans son expression depuis Aristote jusqu'à Smith, restera ce qu'elle est, *la science de la richesse;* mais la définition de la richesse sera changée.

Car suivant qu'on appelle richesse la valeur échangeable des choses, ou les productions agricoles, ou les productions de l'industrie commerciale et manufacturière, ou les productions de la speculation naturelle du citoyen des anciennes cités, on est partisan de Smith ou de Quesnay, du système mercantile ou de la théorie d'Aristote.

Et dès qu'on se place à un de ces points de vue, on perd l'intelligence historique du lien qui unit ces systèmes entre eux; on regarde comme choses immuables et fondamentales ce qui dans les phénomènes est de sa nature transitoire et variable; on passe à côté de la science.

Aristote n'a point connu la science; car il a donné comme immuable et éternelle une définition de la richesse qui consacrait l'esclavage et l'immobile dualité de la race humaine. Mais sa définition de la richesse était vraie de son temps. Elle cessa de l'être quand la morale et la politique eurent substitué aux antiques constitutions des sociétés grecques et romaines les constitutions nouvelles du moyen âge et des époques récentes.

Les économistes modernes n'ont point également connu la science; car tous ils ont donné comme immuables et éternelles des définitions de la richesse qui s'appuient, à des titres différens, sur l'existence du prolétariat, sur cette nouvelle et incompréhensible dualité de la race humaine. Mais toutes ces définitions, aux époques qui tour à tour les virent naître, ont été vraies. La dernière, celle de Smith, a cessé de l'être par les progrès immenses de la morale et de la politique.

Digitized by Google

Le problème à résoudre est donc de définir la richesse; mais la richesse en elle-même, la richesse humaine, unitaire en son essence; qui peut bien se traduire, à de certaines périodes du développement de l'humanité, comme l'ont traduite Aristote, Smith, Quesnay, ou tel autre, mais qui conserve, en dépit des systèmes, et son immobile unité et son immense diversité.

III. DÉFINITION DE LA RICHESSE.

Il n'est rien au monde qui paraisse au premier abord plus facile à définir que la richesse, rien qui ne semble plus facilement compréhensible; et pourtant jusqu'ici aucune chose n'a échappé aussi complètement à l'esprit humain, aucune n'a résisté plus puissamment à ses efforts. Ce n'est pas à dire qu'elle n'ait pas encore été définie; nous avons vu plus haut que les divers systèmes économiques qui ont passé tour à tour reposent sur des aperçus nouveaux et divers de la richesse, et ne diffèrent même entre eux que par cette manière différente de la concevoir, de la comprendre. Mais il semble que les auteurs de ces définitions différentes, sinon contraires, ont tous eu la conscience de ce qu'il y avait de vague, de vaporeux en elles, et que, dominés, entraînés par l'existence des faits économiques, ils ont légèrement passé sur ce qui est la base fondamentale de la science, tant cette base leur semblait difficile à saisir en son essence, tant certains phénomènes et certaines lois de la science frappaient vivement leur esprit.

Examinons, en effet, ces quatre définitions de la richesse, qui ont donné le jour à la théorie d'Aristote, au système mercantile, au système agricole, et en dernier lieu à la théorie d'Adam Smith; voyons ce qu'elles sont en elles-mêmes et dans leurs conséquences, déterminons leur valeur et leur place respectives.

Nous ne suivrons pas dans cet examen la marche chronologique; car, en définitive, il ne s'agit réellement ici que de com-

Digitized by Google

parer entre elles et d'apprécier les idées théoriques des Grecs sur la richesse et les idées théoriques sur cette même richesse contenues dans les ouvrages de Smith et de ses disciples, idées théoriques dont relèvent complètement celles des partisans des systèmes agricole et mercantile, en ce sens que ces dernières n'en sont que des germes pour ainsi dire, exclusifs et incomplets de leur nature.

« Le mot *richesse*, dans son acception la plus étendue, désigne les biens dont nous avons la jouissance.

» Ceux que la nature nous donne gratuitement, comme l'air » et la lumière du soleil, sont des *richesses naturelles;* comme elles » ne sauraient être produites, ni distribuées, ni consommées, » elles ne sont pas du ressort de l'économie politique.

» Les *biens dont l'étude est l'objet de cette science* sont ceux » dont la propriété est exclusive, et qui ont une valeur reconnue. » On peut les nommer *richesses sociales*, parcequ'ils *supposent* la » *propriété* et l'*échange*, qui ne peuvent se rencontrer qu'avec » l'état social. »

Telle est la définition de la richesse sur laquelle repose la théorie de Smith, et que nous empruntons textuellement à M. J.-B. Say, un de ses disciples.

Au premier abord, elle frappe par sa clarté, par sa précision et par sa vérité. Mais quand on la sonde un peu, quand on l'interroge, quand on déduit les conséquences virtuellement renfermées en elle, clarté, précision, vérité, tout se trouble, tout disparaît; la question qu'on croyait résolue reste debout encore, et l'on continue, comme par le passé, à se demander : Qu'est-ce que la richesse?

« Dans son acception la plus étendue, dites-vous, ce mot désigne les biens dont nous avons la jouissance. » Mais cette phrase exige la solution d'une question préjudicielle importante : Quels

Digitized by Google

sont les biens dont nous avons la jouissance? question qui en soulève à son tour une foule d'autres non moins importantes sur la nature de l'homme, sur la nature des êtres et des choses qui l'entourent, sur les relations qui l'unissent aux choses et aux êtres de ce monde dont il fait partie et qui lui est extérieur.

L'homme a la jouissance d'une foule de choses qui lui sont nuisibles; il en est un grand nombre d'autres qui lui sont utiles, nécessaires, et dont il jouit; par le mot *biens*, faut-il donc entendre seulement les dernières? Mais à mesure que l'humanité grandit, l'homme se développe; les choses qui lui étaient nuisibles lui deviennent indispensables : y a-t-il donc quelque chose de nuisible à l'homme? y a-t-il donc quelque chose qui lui soit utile? Ce que vous dites du mot richesse, dans son acception la plus étendue, exige donc la solution de la question immense du bien et du mal.

« Les biens que la nature nous donne gratuitement, comme » l'air et la lumière du soleil, sont des *richesses naturelles*. » Comme elles ne sauraient être *produites*, ni *distribuées*, ni » *consommées*, elles ne sont pas du ressort de l'économie poli- » tique. »

La différence que vous établissez entre les biens est juste; il en est que la nature nous donne gratuitement, comme l'air et la lumière du soleil; il en est d'autres au contraire que nous extrayons pour ainsi dire, d'une manière ou d'une autre, du sein de la nature, qui les renferme également. Mais à quel titre voulez-vous soustraire au domaine de la science économique ces *richesses naturelles*, comme vous les appelez? Pourquoi diminuer ainsi le champ de la science? « Elles ne sauraient être produites, ni distribuées, ni consommées, » dites-vous. Eh! qu'est-ce donc que *produire, distribuer, consommer?* On produit le pain, on le distribue, on le consomme : qu'elle est donc la richesse naturelle qui ne soit produite, distribuée, consommée au même titre que le pain, dans cette société dont votre science s'occupe? L'ouvrier qui se promène et respire un air pur ne le

Digitized by Google

fait qu'au détriment de sa bourse et de ses autres besoins; le taudis qu'il occupe ne lui fournit qu'un air privé de lumière et chargé de miasmes malfaisans; plus riche, mieux rétribué, l'air qu'il respirerait en ses promenades lui coûterait moins, en ce sens qu'il se trouverait d'ailleurs plus à même de satisfaire ses autres besoins; l'air de sa chambre serait sain et incessamment traversé par la lumière, car sa chambre ne serait plus le misérable taudis où lentement il meurt et s'étiole. Mais que dis-je? ce n'est point l'air, ce ne n'est point la lumière qu'on lui vend dans l'un et l'autre cas: dans le premier, on ne veut pas de lui, de son travail; dans le second, on lui loue une chambre plus ou moins commode. Mais lui, est-ce donc un corps sans besoins, un esprit sans besoins? est-ce donc une chose inerte, un cadavre? lui, est-il privé de vie? Il existe, et quand on refuse son travail, on lui refuse les moyens de satisfaire ses besoins, on le jette inopportunément au sein d'un air pur qui le voit mourir, et voit vivre le riche; car trop peu d'air produit la mort, mais trop d'air ne l'empêche point: le manque de pain fait mourir, son abondance ne peut aucunement prolonger la vie d'un mourant. Mais la chambre qu'on lui loue, n'est-ce donc que les quatre murs, le plafond et le plancher? Tous les murs, tous les plafonds, tous les planchers se ressemblent-ils? L'air et la lumière n'entrent-ils pour rien dans la valeur de ces choses (1)?

Et le riche! Pour lui tout est richesses naturelles; pain, vête-

(1) Bien des choses considérées comme des *richesses sociales* par nos économistes deviennent des *richesses naturelles* quand on se transporte dans des pays moins peuplés et moins civilisés que le nôtre. Quel est chez nous le propriétaire qui voudrait mettre en doute que les bois et les prairies ne soient un fonds de richesse sociale très solide et très réel? Quel est le pasteur de l'Atlas ou des savanes d'Amérique qui ait jamais considéré les pâturages où ses troupeaux prennent leur nourriture comme étant des biens d'un autre ordre que l'air qu'ils respirent et les fontaines où ils se désaltèrent? Celui qui erre en liberté dans les forêts ne cherche point à distraire du fonds de la nature ces arbres qui se balancent sur sa tête; c'est la nature qui lui fournit les rameaux dont

Digitized by Google

ment, plaisir; car il trouve tout cela aussi abondamment que l'air et la lumière : car pour lui tout cela n'est ni produit, ni dis-

---

il construit sa hutte; ces rameaux, pour lui, ne sont point un stère de bois, ce n'est point une richesse sociale; c'est une richesse naturelle.

Bien des choses considérées au contraire par nous comme des *richesses naturelles* deviennent ailleurs des *richesses sociales.* Quel est celui de nous qui imagine d'assigner une valeur à l'air qu'il respire dans la journée? Dans les lieux moins spontanément servis par la nature elle-même, l'air devient une denrée dont on calcule la qualité et le transport; c'est une marchandise, tout aussi bien que le blé, que la nature n'amène à maturité sur le sillon que parceque l'on a exécuté les travaux nécessaires pour que cela fût. Dans l'intérieur des mines, où l'on est souvent forcé d'envoyer l'air par des machines, on sait fort exactement combien de mètres cubes il en faut pour nourrir un ouvrier et sa lampe pendant douze heures; par le prix des machines et la force qu'il faut y mettre, on sait fort exactement, sans y manquer d'un centime, ce que coûte un mètre cube d'air rendu dans telle ou telle partie de la mine; et par conséquent, dans la valeur totale du minerai extrait, on sait fort bien aussi combien sont accumulées de valeurs partielles en instrumens usés, huile brûlée, air consommé, etc. Si plusieurs propriétaires voisins se réunissent pour établir à frais communs un système d'aërage, on a bien soin de répartir les charges proportionnellement au bénéfice que chacun doit retirer de la richesse d'air qu'il reçoit. Il y a des procès sur des questions d'air tout aussi bien que sur des questions relatives à toute autre propriété. Si l'on faisait un inventaire de toutes les richesses humaines, l'air devrait donc s'y trouver; car il a une valeur reconnue, il est soumis à l'échange; il est richesse sociale.

Depuis que cette note est écrite, un procès a eu lieu, qui montre assez que l'air a une valeur dans notre société. Les ouvriers doreurs, livrés à une profession insalubre, ont réclamé, dans plusieurs ateliers de Paris, quatre sorties par journées, *de cinq minutes* chaque, qu'ils avaient autrefois pendant leur travail, et que la baisse d'ouvrage avait permis à leurs maîtres de leur ravir. On sait qu'ils n'exercent cette industrie qu'aux dépens de leur santé, et qu'ils paient leur triste salaire de la brièveté de leur vie. Ces quatre sorties de *cinq minutes* pour respirer un air qui n'est pas même de l'air pur, puisque c'est l'air des rues souvent infectes, des rues qui ne ressemblent pas à celles qu'habitent les riches, leur ont été refusées; et plusieurs ayant cessé de travailler, ont été traqués dans leurs logis, comme des esclaves antiques condamnés à l'*ergastulum*, et ont été conduits en prison. O postérité! que diras-tu de notre justice, de notre liberté et de notre égalité?

Digitized by Google

tribué, ni consommé : tout cela est, il en use suivant ses facultés ou son caprice.

« Les biens dont l'étude est l'objet de la science économique » sont ceux dont la propriété est exclusive et qui ont une valeur » reconnue. On peut les nommer *richesses sociales*, parcequ'ils » supposent la propriété et l'échange, qui ne peuvent se rencon- » trer qu'avec l'état social. »

Ainsi la science économique s'occupe uniquement des *richesses sociales*, et ces richesses sociales sont déterminées quant à leur nature par la propriété et par l'échange! Mais l'échange et la propriété ont varié dans leurs formes; la propriété antique n'est point celle du moyen âge; celle-ci, celle de nos jours; et l'échange, indépendamment de ses métamorphoses, est variable en ses résultats. Les richesses sociales ont donc varié dans leur nature et varieront encore, car l'échange et la propriété ne sont point arrivés à leur dernière expression.

Et c'est sur une base aussi mobile que Smith et ses disciples ont élevé, disent-ils, une science exacte et rigoureuse en ses conclusions; et ces conclusions, proclamées immuables et éternelles de leur nature, ne sont autre chose que les phénomènes économiques qu'ils voient et étudient, phénomènes dont la nature dépend des formes actuelles et éphémères de la propriété et de l'échange!

Ainsi la richesse repose uniquement sur le travail, et le travail de l'homme; car le travail de l'homme est le seul fondement que la justice humaine puisse naturellement attribuer au droit de propriété. Il n'y a point de richesses là où le doigt humain n'a point laissé d'empreinte. Telle est la conséquence rigoureuse du livre de Smith, conséquence virtuellement contenue dans la définition de la richesse donnée par M. Say, et qui cependant se trouve repoussée par lui comme fausse et contradictoire à l'expérience; car il dit quelque part : « Prétendre que le travail est l'unique » source de toute richesse, c'est la démentir également (l'expé-

Digitized by Google

» rience); c'est faire la contrepartie de Quesnay, qui prétendait » au contraire que le travail ne produisait rien, et que la terre » produisait tout. »

L'expérience, en effet, dément le maître, qui, en cette occasion, se laissa entraîner par la logique, et oublia de consulter les faits. N'y a-t-il donc, dans la production du blé, que ce qui est le résultat immédiat du travail de l'homme qui doive être appelé richesse? Ce qui appartient, en cette production, à l'organisation de la plante et à la force productive de la terre, doit-il être réputé richesse naturelle en dehors du domaine de la science économique? Et le riche, qui ne travaille que par ses capitaux! Comment expliquer les fruits étranges de ces capitaux, instrumens inertes dont la force motrice réside en l'ouvrier, et qui pourtant produisent comme s'ils avaient en leur sein une force motrice qui leur fût propre, un mouvement perpétuel? Comment justifier cette propriété sans travail de l'oisif opulent?

Mais le disciple ne rectifia point la définition du maître. Il fut inconséquent, il confondit ce que la définition sépare; il proclama comme sources de richesses sociales le travail, la force productive des agens extérieurs, et enfin la force productive des capitaux.

Cette définition de la richesse, étroite, indéterminée, vaporeuse, ne pouvait être la base que d'une science également étroite, vaporeuse, indéterminée, dont les conséquences sociales et morales devaient être nécessairement fautives.

Smith arrive à ne point comprendre la création des machines. Comment, en effet, pourrait-il concevoir, expliquer cette destruction d'une partie du travail humain qui n'a point pour résultat une destruction équivalente de richesse, qui, au contraire, l'augmente en bien des cas? Son explication du travail accumulé est ingénieuse et subtile, mais elle n'est que cela.

J.-B. Say arrive à la sanction de ce qui est, légèrement modifié quant à ce qui regarde quelques points de la production.

Digitized by Google

Il proclame, en dépit de l'histoire et de ses propres souvenirs, comme fait immuable, éternel, la séparation des hommes, purement humaine et non pas divine, en prolétaires et en bourgeois, en ouvriers et en maîtres.

Quesnay, qui dans l'ordre chronologique précéda Smith de quelques années, envisagea la richesse d'une manière différente; et sa conclusion théorique n'est, en effet, comme le fait remarquer judicieusement M. J.-B. Say, que la contrepartie de celle à laquelle fut conduit Adam Smith : Le travail ne produit rien, la terre seule produit tout. Mais la richesse, qu'il ne définit point, est celle de son siècle, la même que celle de son contemporain et rival Adam Smith.

Seulement son inspiration scientifique est l'inspiration démocratique de l'antiquité; or la richesse qu'il étudie, toute moderne en son mode, change, se dénature sous cette inspiration antique, et il arrive, en dernière analyse, à ne voir de *richesse* (et par ce mot il faut entendre ce que Smith et ses disciples appellent ainsi, la production d'un objet, la création d'une valeur) *que dans les productions agricoles*, c'est-à-dire qu'il arrive à nier la force productive des instrumens et du travail.

Bien avant lui, d'autres économistes étaient tombés dans une faute analogue, en proclamant dans le commerce et l'industrie la source unique de la richesse, que, par une erreur qui n'est point encore expliquée, ils ne voyaient que sous la forme matérielle de l'or et de l'argent. Cette erreur seule, cette vue incomplète, les empêcha d'arriver à la conclusion d'Adam Smith; car proclamer le commerce et l'industrie source unique de la richesse (l'or et l'argent), c'est s'arrêter à la superficie des choses, superficie qui recouvre la conclusion de Smith : *le travail est l'unique source de la richesse.*

Ce qui sépare également la conclusion de Quesnay de celle d'Aristote, que nous allons donner bientôt, c'est l'erreur qui naquit pour lui de la vue de la richesse moderne; car ne voir

Digitized by Google

que dans l'industrie agricole la source de la richesse, c'est également s'arrêter à la superficie des choses, superficie qui recouvre la conclusion d'Aristote : *le travail matériel de l'homme, le travail où l'homme se trouve engagé à titre d'instrument inerte, ce travail n'est point la source de la richesse naturelle, de la richesse dont l'homme libre peut faire usage sans remords et sans souci.*

Ainsi se rattachent et se succèdent ces systèmes divers : Aristote est le premier, résumant à lui seul la science antique dont les diverses phases ne nous sont point connues ; puis vient au moyen âge le système mercantile, précurseur d'Adam Smith ; puis un pâle reflet d'Aristote brille un instant en la théorie de Quesnay, et bientôt disparaît devant le brillant éclat de l'école anglaise.

Mais la phase monarchique de l'humanité est prête à s'éteindre, laissant aux générations présentes et futures de grands et féconds enseignemens. Sa science économique l'accompagne ; mais elle aussi n'aura pas été sur la terre une chose inutile au bonheur des races à venir. L'ère nouvelle de la démocratie n'est point une répétition de l'ère antique ; la théorie économique qui surgit de nos jours ne sera point non plus la répétition fidèle de la théorie grecque.

La division binaire des richesses adoptée par l'école anglaise se reproduit, mais avec un sens différent, dans la théorie d'Aristote : aux *richesses naturelles*, qui ne sont ni produites, ni distribuées, ni consommées, et qui ne sont point du ressort de la science ; aux *richesses sociales*, produites, distribuées, consommées, qui n'ont d'existence que par l'échange et la propriété, viennent s'opposer la *richesse réelle*, les *vrais biens*, que donne la *spéculation naturelle*, et la *fausse richesse*, les *faux biens*, qui n'ont point de fin déterminée, qui excitent les désirs et ne les satisfont jamais, de la *spéculation artificielle*. L'économie s'occupe de la *spéculation naturelle*; elle ne parle de l'autre qu'en rougissant.

Digitized by Google

C'est en vain qu'on chercherait dans les paroles du philosophe grec une définition quelconque de la richesse; elle ne s'y trouve point, et les *faux biens* dont il parle ne sont *faux* que par la nature de la source qui les donne; en eux-mêmes ils ne diffèrent point des autres. La science ne s'appuie donc pas chez Aristote, comme chez les modernes, sur une définition de la richesse, mais sur la définition de la source même des richesses.

Aristote ne s'est pas livré à une vaine recherche sur la nature des *biens dont nous avons la jouissance*; il n'a point cherché à les séparer, à les diviser, à créer des catégories; il les a appelés du même nom; il a vu les rapports intimes de l'air et du pain, de la lumière et de telle autre cause de plaisir, quant au citoyen libre de la république grecque. Qu'importe, en effet, que les uns soient le résultat du travail de l'esclave, instrument vivant, et des machines, instrumens inertes; que les autres nous soient donnés par les puissances naturelles? ces puissances naturelles, cet esclave, ces instrumens, sont également en dehors du citoyen. Ce qu'il faut que le citoyen connaisse, ce sont les moyens à l'aide desquels il pourra jouir opportunément des uns et des autres; de l'air frais et pur, quand ce besoin se fait sentir en lui; du pain, quand il éprouve le sentiment de la faim. La connaissance de ces moyens, voilà donc la richesse; plus cette connaissance est grande, plus grande est la richesse.

Et cette définition de la richesse est bien supérieure à celle des modernes. Ses conséquences sociales sont la *liberté* et l'*égalité* : car elle proclame l'affranchissement définitif de l'humanité des obstacles de tous genres que lui suscitent et les causes qui lui sont extérieures et les causes qu'elle renferme en son sein; car elle donne comme condition, innée dans l'homme, de cet affranchissement, le développement intellectuel le plus grand, le plus grand développement moral et physique. Le travail de l'instrument inerte ou de la bête vivante n'est donc plus, comme dans la définition moderne de la richesse, le travail de l'homme.

Digitized by Google

Ce lot ne lui a pas été donné comme but définitif par la divinité ; tous les jours il en rejette une partie ; car tous les jours une invention nouvelle, fruit de l'intelligence, apparaît, et lui ravit pour jamais un travail qui n'est point dans sa nature, et qui pourtant, dans l'état social actuel, lui est si précieux.

Mais Aristote ne la comprit pas aussi vaste ; il la rapetissa aux proportions mesquines de la société grecque.

Son erreur vient de la méthode dont il fit usage, méthode absolument identique à celle dont se servirent plus tard Smith et ses disciples, et dont s'écartèrent (moins en réalité cependant qu'en apparence) les partisans du système agricole. Cette méthode consiste à déduire la science, ses lois et ses définitions, des données mal comprises, des phénomènes mal étudiés de la science politique à des époques déterminées.

Ainsi, loin de tirer sa définition de la richesse de la nature de l'homme étudiée en elle-même, nature dont releva la forme sociale au milieu de laquelle il vécut, Aristote déduit sa définition de cette même forme sociale, dont il ignore les bases.

Et dès lors tout en elle se rapetisse, tout est faux. Ses conséquences sociales sont bien encore la *liberté* et l'*égalité*, mais la *liberté* et l'*égalité* des Grecs, des hommes libres. Elle proclame l'affranchissement complet, non pas de l'humanité, mais de ces quelques hommes libres, des travaux matériels que ne peuvent accomplir ni les esclaves ni les machines ; le développement intellectuel, moral et physique consiste uniquement dans le développement physique, intellectuel et moral de cette poignée d'homme libres ; et l'esclavage est un fait immuable et éternel.

L'esclavage a passé ; ce qui prouve évidemment que la forme sociale est une base mobile et peu sûre, ce qui prouve qu'il faut chercher le fondement et de la science politique et de la science économique autre part qu'en elle.

Ce fondement, cette base immobile et certaine au-delà de laquelle il n'est plus de point d'appui possible pour toute science humaine, c'est l'homme.

Digitized by Google

En la nature de l'homme repose l'origine de toutes sciences, et c'est pourquoi les sciences, harmoniques entre elles, mais distinctes, ont une vie qui leur est propre.

Et la nature de l'homme profondément étudiée nous donne précisément, pour définition de la richesse, celle que nous avons énoncée tout-à-l'heure, qui est la même que celle d'Aristote, mais agrandie, mais embrassant l'humanité tout entière.

La richesse n'est point la jouissance de ces *biens dont la propriété est exclusive et qui ont une valeur reconnue. Richesses sociales*, objet de la science, *richesses naturelles*, en dehors de la science, ne sont pour nous que des subdivisions futiles d'une seule et même chose, et les divers objets dont elles se composent sont parties intégrantes de ce fonds commun inépuisable où l'homme s'alimente sans cesse sous le triple rapport moral, intellectuel et physique.

La richesse ne dépend aucunement de la propriété ni de la valeur reconnue; car la succession des âges et le développement humain ont pour résultat évident de restreindre de plus en plus ce droit de propriété et d'annihiler cette valeur reconnue : de telle sorte que, pour être conséquent avec soi-même, il faudrait reconnaître la diminution progressive de la richesse dans le sein de l'humanité, admettre comme avenir de la science le néant, et comme but de l'humanité la misère, ce qui est absurde;

La source de la richesse n'est ni le commerce, ni l'industrie manufacturière, ni l'industrie agricole, ni le travail humain purement matériel comme le comprend l'école anglaise.

Mais la richesse est la *connaissance des moyens de vivre*, et sa source réside *dans le triple développement des facultés intellectuelles, morales et physiques de l'homme.*

Et la formule de l'économie politique est encore, comme par le passé, *la science de la richesse.*

JULES LEROUX.

—

Digitized by Google

STATISTIQUE.

D'UNE

STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

Statistique nationale.

VUES GÉNÉRALES.

Dans mon ouvrage sur les *Causes du malaise industriel et commercial de la France*, travail couronné par la Société industrielle de Mulhouse, et approuvé par l'Académie des sciences à la suite du rapport de MM. Charles Dupin et Girard, j'ai dit qu'un des meilleurs expédiens pour atténuer les fâcheux effets d'une concurrence mal entendue était une statistique générale de la France.

Aujourd'hui je viens démontrer combien il serait désirable et comment il serait possible d'exécuter promptement et sans de fortes dépenses cette grande et utile opération.

J'appelle avec d'autant plus d'empressement l'attention publique sur cet objet important, que le gouvernement, de son côté, paraît enfin sentir la nécessité de s'en occuper.

Ce qui manque à la France pour hâter son progrès industriel et rendre son activité profitable dans chaque branche de travail, ce n'est ni le talent de conception, ni l'habileté d'exécution, ni

Digitized by Google

le génie des vastes entreprises, mais bien la connaissance précise de ce qui s'est fait avant nous, de ce qui se fait aujourd'hui, et enfin de ce qui pourrait se faire encore pour satisfaire à des besoins réels soit au-dedans soit au-dehors du pays même.

C'est là, sans aucun doute, et il faut le dire bien haut, l'origine la mieux avérée du mal qui travaille en ce moment la France. Qu'on veuille, en effet, consulter ceux qui diversement s'occupent de haute politique, de détail administratif, de travaux scientifiques, d'agriculture, d'industrie, de commerce, et l'on verra si chacun d'eux n'avoue pas le vague dans lequel il marche, et combien il croit graves les inconvéniens qu'un tel état de chose amène.

L'homme d'état, quelque habile qu'il soit, ne peut avoir de prévisions sûres; car elles manquent des bases solides sur lesquelles il faudrait les asseoir : et véritablement on est souvent injuste de lui reprocher le mauvais effet de mesures administratives ou de lois forçément incomplètes ou mauvaises.

Le savant, embarrassé, arrêté, découragé dans ses recherches, se résigne à suivre les pas incertains de ceux qui l'ont précédé, n'ayant pas devant lui d'autres jalons; et ainsi se perpétuent, d'une manière fâcheuse, dans nos géographies, dans nos dictionnaires techniques ou commerciaux, dans nos encyclopédies, dans nos statistiques, des erreurs que les étrangers eux-mêmes nous reprochent amèrement, erreurs qui disparaîtraient bientôt avec des documens moins fautifs et plus nouveaux. Car alors la science déduirait bien autrement ses preuves, et garantirait bien plus hardiment ses théories. La première elle gémit du vague où elle se trouve, des doutes qu'elle hasarde, du défaut de progrès dont on l'accuse.

Des mécomptes fâcheux et chaque jour renouvelés prouvent le faux calcul du manufacturier; mais, dans l'état actuel des choses, où voudrait-on qu'il prît son point de départ pour activer, modérer, équilibrer la production. Tantôt il ne produit pas

Digitized by Google

un objet nécessaire, croyant, à tort, que d'autres le produisent; d'autres fois, au contraire, comptant sur un débit facile, il double sa fabrication, encombre par là les marchés, et trop tard s'aperçoit d'une rivalité funeste, et qui ne se révèle à lui que par les maux qu'elle lui cause; souvent enfin il demeure en arrière du progrès, non par amour de la routine, mais parce-qu'il ne sait pas que le perfectionnement s'opère ailleurs.

La science du commerçant, qui repose spécialement sur la connaissance précise des prix d'achat et de vente sur chacun des lieux où la marchandise se produit et passe à la consommation, n'a parmi nous aucun des élémens qui pourraient la fixer : aussi, au lieu des résultats d'un art tout positif, n'a-t-elle que les chances périlleuses d'une véritable loterie.

L'agriculteur, enfin, plus limité encore par la nature même des choses dans son cercle d'observations, ne sait auquel des produits du sol il lui est avantageux de donner la préférence. Il passe, sans règle, de la culture de la vigne à celle des céréales, de l'éducation du bœuf à celle du cheval ou du mouton, le plus souvent faisant les choses à contresens, et c'est ainsi qu'il arrive à maudire l'art précieux qui, s'il était plus éclairé dans sa marche, pourrait cependant faire sa richesse et son bonheur.

Trop d'intérêts, comme on le voit, sont blessés du mode routinier que nous suivons, pour que tout bon citoyen ne cherche pas les moyens d'entrer dans une nouvelle direction, et ne tienne pas à honneur d'être pour quelque chose dans le plan ou l'exécution de l'*inventaire national*, qu'il importe tant de dresser.

PLAN DE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE PAR DÉPARTEMENS.

Le cadre dans lequel on arrange les matières qui composent une statistique n'est pas le point principal, sans doute, du travail;

Digitized by Google

quel que soit l'ordre dans lequel on place ces matières, on les retrouve toujours, l'important est de ne rien oublier : cependant il ne faut pas croire non plus que la méthode soit chose indifférente ; elle aide à la mémoire, satisfait l'esprit, et ce n'est pas à tort que la profonde et vaste raison de Bacon et de Descartes l'a vivement recommandée : elle est pour tous un lévier puissant et que nous ne connaissons bien que lorsqu'une fois nous en avons fait usage.

Le plan que je propose me paraît aussi simple que rationnel. Tout y entre et s'y classe sans confusion (1).

La division de la statistique générale en fractions départementales est bonne sous tous les rapports. Il ne faut pas que pour avoir à reconnaître une localité, on ait à se perdre dans une immensité de détails et de pénibles recherches. On trouvera d'ailleurs à cela d'autres avantages que j'énoncerai plus tard.

Quant à la manière de remplir chacun des chapitres énoncés dans le tableau, je ne puis ici, voulant être concis, le dire en détail. J'observerai seulement qu'il faudra être attentif à apporter la plus grande exactitude dans les recherches, et à donner ensuite aux explications une étendue en rapport avec l'importance des objets. On ne doit pas oublier, au reste, qu'une statistique n'est ni un manuel ni un traité : elle ne comporte que des indications générales. Il ne faut cependant pas oublier les notions particulières, lorsqu'il en découle des conséquences utiles à connaître. Ainsi lorsqu'on décrit un pays de fabriques, si ces fabriques marchent suivant le mode généralement connu, il est inutile de le faire connaître avec détail ; mais si, au contraire, il y quelque chose de spécial dans cette marche, soit en bien, soit en mal, il est indispensable de s'appesantir sur ce point.

Comme indication bonne à suivre d'ailleurs en pareille ma-

(1) V. le Tableau placé à la suite de cet article.

Digitized by Google

tière, je pense ne pouvoir mieux faire que de renvoyer au Cours complet d'économie politique du savant et regrettable M. Say.

Maintenant c'est des instrumens propres à l'exécution qu'il faut que je m'occupe, point essentiel et le plus difficile peut-être dans cette opération.

PAR QUI DOIT ÊTRE ENTREPRISE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

Autant que qui que ce soit, je partage le principe qu'il faut laisser aux entreprises particulières tout ce qu'elles sont capables de faire, car elles opèrent d'ordinaire non moins bien que l'état, plus vite et à meilleur compte; mais il faut aussi reconnaître qu'il est des choses au-dessus de leur portée, et dans le nombre se trouve l'exécution d'une statistique générale. Tout entre dans un pareil travail, et comme il n'est donné à aucun homme, quelque vaste que soit le génie qu'on lui suppose, de parler pertinemment de tout, il ne peut donc sortir des mains d'un seul: il faut ici la force d'association, et comme il n'y a que le gouvernement qui remue cette force, c'est à lui qu'il faut adjuger l'exécution d'une chose évidemment au-dessus des efforts individuels.

Le dénombrement des hommes, des animaux, le relevé des produits industriels, les revenus de l'agriculture, la classification des populations laborieuses, et mille autres objets, ne peuvent être que le résultat d'un travail administratif; et si par d'autres voies on cherche à l'obtenir, il est certain qu'il sera fautif. Pour le démontrer, il suffit de jeter les yeux sur ce qui s'est passé jusqu'ici.

Le premier essai d'une *statistique générale de la France* date des premières années de ce siècle: M. Chaptal était ministre de l'intérieur, et Napoléon le chef de l'état. C'est dire que le grand projet de MM. Chanlaire et Peuchet dut trouver appui et pro-

Digitized by Google

tection. Cependant, malgré tout ce que l'on pût faire, l'entreprise des deux honorables statisticiens n'arriva pas heureusement à terme : nous n'eûmes qu'un relevé de vingt départemens au plus, et encore ce relevé fut-il incomplet, par suite de l'insuffisance des renseignemens obtenus.

Depuis ce grand et malheureux essai, qui mit en perte les bons citoyens qui l'avaient tenté, nous n'avons vu apparaître que quelques statistiques particulières, et encore les meilleures d'entre elles sont-elles toujours celles qui tiennent de plus près à l'administration, c'est-à-dire la statistique du département de la Seine dressée par les soins de M. de Chabrol et celle des Bouches-du-Rhône, que nous devons à M. de Villeneuve, ancien préfet des Bouches-du-Rhône. Il est vrai que, sans l'intervention directe d'aucune autorité, il s'achève en ce moment une statistique du Haut-Rhin, qui sera une des plus complètes que nous possédions ; mais il faut dire aussi qu'elle est due aux connaissances variées, au zèle et aux sacrifices nombreux des membres de la Société industrielle de Mulhouse : et si nous attendons que pareilles conditions se trouvent réunies dans chacun de nos départemens pour les bien connaître, il est certain que nous attendrons long-temps encore.

Ainsi par plusieurs raisons, par trois principales surtout, on ne peut raisonnablement concéder à un particulier le travail d'une statistique générale. Il manquera ou *de connaissance*, ou *d'argent*, ou *de faits*.

En supposant qu'autour de lui se trouvassent des hommes capables, voudraient-ils se mettre à sa disposition? Les ressources d'argent manqueraient aussi probablement ; car une statistique, qui doit être refaite à de courts intervalles, ne sera jamais une entreprise profitable.

Quant aux faits importans à connaître, la capacité ne suffit pas pour les donner, et l'argent ne les procure même pas toujours, car il est des hommes en position de n'être pas remués

Digitized by Google

par ce mobile. L'administration n'a pas ce même inconvénient à redouter ; car ce qu'un dépositaire de l'autorité lui refuserait, elle l'obtiendrait d'un autre, et au besoin changerait ses délégués.

QUELLE MARCHE L'AUTORITÉ DOIT-ELLE SUIVRE DANS LA CONFECTION D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

La grande difficulté d'une statistique générale cessera le jour où l'on voudra attribuer à des corps, à des autorités, à des hommes spéciaux, les fractions diverses du grand tout, de manière que l'administration ne fasse d'abord que donner l'impulsion, et ensuite vienne dépouiller et coordonner tous les détails.

Indépendamment de l'exactitude des renseignemens, on aura ainsi l'avantage de rendre pour chacun la tâche plus légère ; et c'est beaucoup pour un travail qui doit se renouveler à des époques fort rapprochées ; car ce n'est que par sa fidélité qu'une statistique est précieuse, et la fidélité ne s'acquiert que par la nouveauté, et rien n'est mobile comme le tableau d'une société, surtout dans un état avancé de civilisation, où il suffit souvent d'une seule découverte pour donner aux choses une nouvelle face, aux hommes une autre allure.

Au principe de la division du travail, que je crois tout-à-fait bon ici, il faudrait ajouter la désignation d'un point central d'où partirait l'impulsion, et où tout plus tard viendrait aboutir ; ce point ne serait pas difficile à trouver.

Il existe au *ministère du commerce et des travaux publics* un bureau de statistique où se trouvent des hommes pleins de zèle et de capacité : ce bureau, avec une augmentation de quelques employés secondaires, serait le premier élément que je cherche.

Il arrêterait définitivement le plan à suivre, et l'ordre dans lequel tous les matériaux seraient demandés. Une marche invariable serait suivie pour tous les départemens. Ce serait le seul moyen d'apporter quelque unité dans ce grand travail, et de

Digitized by Google

pouvoir l'exécuter promptement. Les mêmes modèles de tableaux à remplir seraient aussi envoyés aux préfets.

Les préfets, les ordres une fois transmis, procéderaient ainsi :

Une commission, prise parmi les hommes du département dont les études indiqueraient l'aptitude spéciale, serait chargée de la section de l'histoire.

Cette commission, ainsi que toutes celles qu'il y aurait lieu de nommer, seraient formées par le préfet, un membre du conseil général de département, et un membre du conseil de préfecture ; ces deux membres seraient désignés par leurs corps respectifs.

Les ingénieurs du département seraient chargés de la section de géographie, de celle d'architecture et de viabilité. On leur adjoindrait les personnes du département qui pourraient par leurs connaissances les aider dans ce travail.

Une commission de médecins et de pharmaciens traiterait de la section de l'hygiène ; la même, ou une seconde, de la section d'histoire naturelle.

La section d'organisation sociale pourait se diviser entre plusieurs commissions, car elle comprend des sujets qui sont loin de se ressembler.

Viendraient ensuite les sections de l'éducation, des lettres, des sciences, de la religion, de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la consommation, de l'évaluation de la richesse.

Ces commissions feraient le travail d'ensemble. Le travail de détail serait demandé par les préfets, et le plus possible par tableaux, qu'on n'aurait que le soin de remplir. Seulement, avant l'envoi de ces tableaux par les maires, il serait arrêté qu'ils resteraient affichés pendant huitaine, et chaque citoyen serait invité à relever les erreurs qu'il reconnaîtrait ; c'est pour n'avoir pas pris cette précaution que nous avons des relevés officiels si peu véridiques ; c'est par ce moyen seul que l'on finirait par avoir des relevés exacts de la population, du nombre d'animaux, du

Digitized by Google

revenu des terres, du produit des manufactures, de l'évaluation de la fortune immobilière et mobilière, du nombre des pauvres, etc.

Un premier soin à prendre avant tout cela serait que l'autorité déclarât que, dans un travail de statistique, il n'y a pas de vue fiscale, et que l'opération est toute d'utilité publique. Les hommes qui ont de l'influence, surtout dans les campagnes, devraient se faire un devoir de confirmer le public dans cette croyance.

Les sous-préfets et préfets, pour diminuer le travail des commissions, dépouilleraient les travaux de détail lorsqu'ils seraient susceptibles de former un ensemble.

Dans les communes où les préfets auraient à craindre que les relevés fussent mal faits, des commissaires seraient par eux envoyés, mais pris autant que possible parmi les personnes les moins étrangères aux localités.

Dans les départemens où, pour quelques travaux scientifiques, il manquerait d'hommes spéciaux, par exemple pour la partie de l'histoire naturelle, ou toute autre qui aurait une importance locale, le gouvernement enverrait des commissaires. Pour éviter d'un côté l'abus de pareilles demandes, de l'autre des sacrifices trop onéreux à l'état, la dépense des commissaires serait prise moitié sur les fonds des départemens, moitié sur le trésor.

Le travail une fois mis en ordre par les préfets serait adressé au ministre des travaux publics, qui, après vérification, en ordonnerait l'impression.

C'est ainsi que l'on arrivera à former une statistique telle que nos besoins et notre époque la comportent. Sans doute que dans le principe, par la crainte de donner au gouvernement des armes pour un prélèvement plus facile d'hommes où d'impôts, on ne sera pas d'une entière sincérité; mais le temps à la fin dissipera ces préjugés, que ne justifie que trop le long despotisme qui a pesé sur la France. Ce n'est pas trop présumer, je pense,

Digitized by Google

que d'espérer qu'à la troisième ou quatrième statistique nous aurons le tableau fidèle des richesses, des forces productives, et de l'état moral du pays.

QUELLES DOIVENT ÊTRE LES ÉPOQUES DE RÉVISION D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

Vu l'état mobile et progressif de la société, une statistique devrait être révisée à de très courts intervalles, par exemple de cinq ans en cinq ans; cependant, comme les devoirs des citoyens sont déjà nombreux et les charges passablement onéreuses, je doublerai le terme, et je m'arrêterai à la révision décennale. Mais véritablement on ne peut prétendre aller au-delà; autrement, ce serait vouloir un travail mauvais et un résultat inutile. Le travail de révision, comparé au travail primitif, sera du reste léger, et certaines parties même resteront sans éprouver de changement.

Cette nécessité de refaire une statistique, que je crois bien démontrée, prouve de quel faible secours peuvent être pour nous les matériaux amassés depuis un quart de siècle, et que consultent cependant tous les jours nos savans et nos hommes d'état. Plus nous sentons tout ce qu'il y a de fautif en eux, plus nous devons nous empresser de les remplacer.

COMMENT DEVRAIT SE FAIRE LA DISTRIBUTION DES EXEMPLAIRES D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE.

Pour obtenir d'une statistique tout le bien qu'il est dans sa nature qu'elle procure, elle ne doit pas être un livre rare; utile à tous, elle doit être à la portée de tous. C'est pour la garantie de cette condition essentielle que j'en demande une distribution large. Je voudrais qu'il n'y eût pas un seul citoyen qui ne pût, pour son instruction ou ses intérêts, étudier et bien connaître son pays; tandis qu'aujourd'hui bien souvent ceux-là même pour

Digitized by Google

qui cette connaissance est un devoir l'ignorent complètement : avec une statistique, un administrateur n'arrivera plus sur le lieu qu'il est appelé à diriger sans connaître ni les hommes ni les choses, sans savoir ce qui a été fait dans le passé, ce qui serait bon à faire pour l'avenir. Le temps apprend sans doute toutes ces choses, mais ce temps d'apprentissage est déjà un temps perdu, et l'on sait, pour certains départemens, combien souvent ce cas se renouvelle.

Je voudrais d'abord qu'au secrétariat de toutes les communes de France se trouvât la statistique du département auquel chacune d'elles appartient; je voudrais ensuite qu'aux chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture se trouvassent déposées les statistiques de tous les départemens. Dans les communes comme dans les chefs-lieux, il serait donné aux citoyens qui le réclamerait communication de ces précieux ouvrages.

Pour aider aux recherches de ceux qui fréquentent les bibliothèques, un exemplaire de la collection serait donné à chacune d'elles.

Chaque pair, chaque député, chaque membre de l'Institut recevraient pareillement la collection. On verrait bientôt combien seraient plus positifs nos travaux législatifs et scientifiques.

Ces remises diverses feraient un total de 175,000 volumes environ, distribués dans l'ordre suivant :

Aux communes	40,000 volumes.
Aux chefs-lieux de département et d'arrondissement.	31,980
Aux membres de la chambre des pairs	21,500
Aux membres de la chambre des députés, pour deux sessions . . .	50,000
Aux membres de l'Institut	21,500
Aux bibliothèques	10,000

Digitized by Google

Les particuliers qui désireraient se procurer une ou plusieurs statistiques en feraient la demande avant le tirage, et les recevraient en échange des simples déboursés d'impression.

QUELLE POURRAIT ÊTRE LA DÉPENSE D'UNE STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

Sans doute si l'on prenait le mode d'exécution auquel serait forcée de s'en tenir une entreprise particulière, le coût de la statistique générale de la France serait effrayant; mais, en adoptant le plan que j'ai développé, ce n'est plus qu'une mesure administrative de la part de l'autorité, et un acte de patriotisme de la part des citoyens; et dès lors la dépense, réduite aux frais de papier et d'impression, est presque inaperçue.

En comptant sur une distribution généreusement faite, je suis arrivé à trouver le placement de 175,000 volumes.

Ces volumes de 500 pages in-8°, terme moyen, peuvent avec les tableaux revenir à 3 francs au plus.

Total des 175,000 volumes	525,000 fr.
Cinq commis à ajouter pendant trois ans au bureau de statistique, à 2,000 fr. chaque. .	30,000
Dépenses imprévues et envoi de commissaires dans quelques départemens ou communes .	100,000
TOTAL	655,000 fr.

Ainsi, en mettant les choses au prix le plus élevé, une statistique générale de la France refaite chaque dix ans, et disséminée jusque dans les plus petites communes, ne nous coûterait pas plus de 65,000 francs par an. Ce n'est pas la subvention de certains de nos théâtres. Qui donc ne voudrait pas d'une pareille opération? Quel député n'en voterait pas la dépense? 65,000 fr. sauvant des millions aux imprudens comme aux sages ne seraient-ils pas bien employés? Nous avons dépensé cinquante millions peut-être pour commencer notre cadastre, nous en dépenserons

Digitized by Google

sans doute autant pour l'achever, et cependant une statistique bien faite est bien plus pressante et serait bien plus riche en résultats. Dans sa réalisation se trouveraient un bienfait immense pour le pays et une gloire impérissable pour l'homme d'état qui le premier voudra l'entreprendre et saura l'achever.

DEUXIÈME PARTIE.

Statistique étrangère.

S'arrêter au projet d'une statistique nationale serait ne vouloir qu'une œuvre incomplète : en portant ses vues plus loin, on trouve encore une grande amélioration à faire, c'est de réunir sur les pays étrangers, non pas les détails minutieux d'une statistique, mais du moins les documens qui peuvent servir le plus nos intérêts agricoles, industriels et commerciaux. On ne saurait croire combien jusqu'ici a été dommageable notre incurie à connaître ce qui se passe hors de nos frontières.

Ainsi notre agriculture restée stationnaire n'a cru au progrès de celle de nos voisins que lorsque le prix élevé de nos produits n'en a plus permis la vente sur les marchés à l'extérieur. Nous tenions encore à des races dégénérées d'animaux domestiques, lorsque le cheval anglais, par sa force, ses formes perfectionnées, et son agilité, faisait l'admiration des autres peuples ; lorsque le mouton d'Espagne et de Saxe se chargeait des plus belles toisons ; lorsque la race bovine de la Suisse donnait une chair et un laitage que rien n'égale parmi nous.

Ainsi l'industrie anglaise, s'aidant de procédés qu'à peine en ce moment nous connaissons, nous a dépassés d'une distance immense dans certaines fabrications ; et malgré l'intelligence de nos ouvriers et tous les sacrifices que font nos chefs de manufactures, nous n'oserions encore indiquer le moment où s'effacera la différence qu'il nous est si pénible d'avouer, tandis que, préve-

Digitized by Google

nus à temps, nous pouvions, comme les autres l'ont fait, avancer utilement dans la voie des perfectionnemens.

Ainsi le commerce extérieur, au lieu d'une allure franche et de tentatives fructueuses, n'a fait que des essais timides, et la plupart malheureux; et si quelques grands négocians, sentant le danger de marcher sans notions positives, ont voulu recueillir les indications nécessaires, ils ne l'ont fait qu'en trouvant de nombreux obstacles, et en se résignant à de grands sacrifices. Nous pouvons citer à ce sujet MM. Ternaux, N. Kœchlin, Balguerie.

Plutôt que de forcer ces honorables citoyens à des recherches pénibles et coûteuses, le gouvernement n'eût-il pas dû se charger du soin de toutes les explorations utiles, lorque surtout il avait en main tous les élémens nécessaires. Aujourd'hui que tout ce qui est utile et grand est mieux senti, il y a lieu d'espérer que les intérêts du pays seront mieux défendus et servis.

Pour atteindre ce but désirable, rien ne conviendrait mieux que de créer au ministère des affaires étrangères un bureau de statistique. Son rôle serait non seulement d'enregistrer avec ordre toutes les informations utiles qui arrivent de l'étranger, et qui aujourd'hui sont enfouies dans des cartons pour n'en plus sortir, mais encore d'en provoquer de nouvelles, et de les porter, en temps favorables, à la connaissance de ceux qu'elles peuvent intéresser. Aux documens officiels donnés par les agens du gouvernement, on joindrait les renseignemens que recueilleraient nos armateurs, nos voyageurs, ainsi que ceux que pourraient donner les étrangers eux-mêmes.

Dans ce relevé statistique, le gouvernement trouverait de plus la mesure du zèle et de la capacité de ses agens consulaires; mesure aujourd'hui bien difficile à déterminer, parceque, de leur part, les rapports purement commerciaux sont assez rares et peu susceptibles de contrôle.

Digitized by Google

Un bureau de statistique, au reste, a déjà existé au ministère des affaires étrangères, et ce fut un malheur que de le supprimer. Tel qu'il était monté, il pouvait bien ne pas donner des résultats avantageux, mais alors il fallait l'améliorer, l'étendre, et non pas l'anéantir. Quant à la manière de s'y prendre pour réunir le plus de matériaux, et la marche à suivre pour les classer, c'est un détail dans lequel il est inutile d'entrer ici; je rappellerai seulement qu'au sein du ministère des affaires étrangères on s'en est déjà occupé; et, à cet égard, je puis mentionner les bonnes idées de MM. le comte d'Hauterive et Paul Henrichs.

L'administration des relations extérieures pourrait, en réalisant le plan que je propose, accroître encore son importance, tout en ne négligeant rien des graves intérêts dont elle est chargée; et dès lors pourquoi ne le ferait-elle pas? j'en appelle avec confiance à ses vues d'habitudes positives et de haute portée.

Si l'ensemble des idées que je viens d'exposer sur les travaux de statistique nationale et étrangère méritait les suffrages de MM. les membres des conseils-généraux d'agriculture, de l'industrie et du commerce, je désirerais qu'ils voulussent les recommander à MM. les ministres des *travaux publics et des affaires étrangères*.

Si, les premiers, nous arrivons à bien connaître nos propres forces et les forces d'autrui, évidemment aussi, les premiers, nous en recueillerons les avantages. D'autres peuples se hâteront sans doute de nous imiter, mais c'est déjà beaucoup que de primer au point de départ. Notre organisation administrative d'ailleurs se prête plus que celle d'aucun autre peuple à des recherches promptes et complètes. C'est ainsi que, malgré la haute estime dont jouit la statistique dans toute l'Allemagne, il n'y a encore que quelques petits états qui aient pu en bien réaliser l'application.

Digitized by Google

Je l'ai déjà dit, mais je sens le besoin de le redire encore, je ne connais aucun genre de supériorité que notre France ne soit en droit d'ambitionner; comment dès lors ne nous presserions-nous pas tous de poursuivre et d'accomplir une aussi belle destinée!

EMILE BÈRES, *du Gers*.

Digitized by Google

DE LA CLATISTIQUE GÉNÉRALE

	etc., etc.
HISTOIRE	ans.
	connaître à quelle contrée et à quels hommes on
	me des découvertes utiles. Le déterminer avec
GÉOGRAPHIE	s.
MÉTÉOROLOGIE	
MINÉRALOGIE	aire.
HYDROGRAPHIE	.
HISTOIRE NATURELLE	nent.
	, mœurs, préjugés, etc., etc.
	t d'assises : relevé de leurs travaux; personnel,
ORGANISATION SOCIALE	
	scompte.
	gardes nationales armées, non armées.
	isses d'épargne, de secours, monts-de-piété, etc.
HYGIÈNE	empiriques, sages-femmes.
ARCHITECTURE	
MOYENS ARTIFICIELS DE COMMUNICATION ET DE TRANSPORT	
EDUCATION	
LETTRES, SCIENCES ET ARTS. .	sées, théâtres.
RELIGION	fabriques.
AGRICULTURE	revenu, animaux de travail et d'engrais, etc.
MANUFACTURES ET FABRIQUES.	ysique, intellectuel et moral des ouvriers.
COMMERCE	
CONSOMMATION LOCALE	
EVALUATION DE LA RICHESSE .	

Digitized by Google

Digitized by Google

GÉOLOGIE.

DES CAUSES DE LA PLUS GRANDE TAILLE DES ESPÈCES FOSSILES ET HUMATILES, COMPARÉES AUX ESPÈCES VIVANTES *.

Lorsque l'on compare les espèces fossiles et humatiles avec nos races vivantes, on reconnaît bientôt que les premières offrent généralement des dimensions plus considérables. Cette taille plus grande a tellement frappé les observateurs que plusieurs d'entre eux ont supposé qu'elle était due à un effet dépendant de la pétrification. Mais la substitution d'une molécule inorganique à une molécule organisée ne produit aucun changement dans le volume du corps où elle s'opère; dès lors elle ne peut être considérée comme la cause du plus grand développement des espèces fossiles et humatiles. Elle le peut d'autant moins, que les dernières se montrent souvent dans leur propre nature et par conséquent nullement pétrifiées.

* Nous avons nommé *humatiles* les corps organisés ensevelis ou déposés postérieurement à la rentrée des mers dans leurs bassins respectifs, et qui se trouvent dans les terrains quaternaires. Le mot de *fossiles* doit être uniquement réservé à ceux de ces corps ensevelis antérieurement à la rentrée des mers dans leurs bassins actuels, c'est-à-dire à ceux qui se trouvent dans les terrains secondaires et tertiaires, ainsi que dans ceux dits de transition. Le mot de *demi-fossiles* appliqué à ces débris organiques, ainsi que d'autres considérations, nous ont paru rendre nécessaire l'expression d'*humatile*, que nous avons adoptée.

Digitized by Google

Si le passage à l'état pierreux n'a point produit le plus grand développement des espèces fossiles et humatiles, comparé à celui que nous offrent nos races analogues, on doit se demander quelle peut en être la cause. Cette cause paraît tenir à la température plus élevée dont le globe jouissait à l'époque géologique, ainsi qu'à la quantité plus considérable d'eau disséminée sur la surface de la terre, et, par suite, dans l'atmosphère. Ainsi, les mers étant plus étendues, et la température à la fois plus chaude et plus humide, les êtres qui ont vécu sous cette double influence ont pu prendre une taille plus élevée que les races soumises aux conditions nouvelles que la stabilité et l'équilibre des causes agissantes ont depuis lors amenées. De même, dans les temps présens, les espèces terrestres les plus grandes semblent confinées dans les régions les plus chaudes et les plus humides, comme les aquatiques dans les mers les plus étendues.

L'on paraît avoir admis récemment qu'il existait un rapport constant entre la taille des espèces terrestres et l'étendue des continens où elles vivent. Ce rapport existe en effet dans la distribution des races vivantes; quoique réel, il est loin d'annoncer que la grandeur de ces races a été influencée d'une manière quelconque par celle des continens où elles se sont établies. Il est du moins certain que les espèces terrestres, soit animales, soit végétales, ont acquis leurs plus grandes dimensions à l'époque où il y avait le moins de terres découvertes, et où la masse des eaux était la plus considérable. On ne voit pas du reste comment l'étendue d'une terre sèche ou d'un continent pourrait avoir de l'influence sur le développement des espèces qui peuvent y vivre. Si dans les grands continens il existe des espèces de dimensions plus considérables que dans les îles, c'est que leur nombre y est aussi beaucoup plus grand. Là où les espèces sont le plus nombreuses, il n'est pas étonnant qu'il y en ait de toutes les dimensions.

Avant d'étudier en particulier les différentes causes qui ont

Digitized by Google

influé sur le développement des espèces qui ont vécu pendant les temps géologiques, il est une observation essentielle à faire : c'est qu'à toutes les époques les êtres vivans ont subi l'effet des mêmes circonstances.

Ainsi constamment la taille des animaux a été proportionnée à la quantité d'alimens dont leur organisation leur a fait un besoin. Ces relations semblent une suite nécessaire du développement des organes digestifs, qui, plus volumineux, ont exigé des dimensions plus considérables dans les animaux où ils ont été placés. Les mêmes relations ne sont pas aussi sensibles chez les mammifères marins que chez les mammifères terrestres; peut-être parceque, parmi les espèces aquatiques, il n'existe presque pas de véritables carnassiers.

En ne considérant donc que les mammifères terrestres, l'on trouve qu'à toutes les époques les herbivores ont été ceux dont la taille a été constamment la plus considérable. Les pachydermes surtout ont acquis le plus grand développement dans les temps géologiques, comme à l'époque où l'homme a apparu sur la terre. Il est remarquable que ce soit parmi cette famille qu'il y ait le plus de genres et d'espèces perdues. L'on dirait, en quelque sorte, que les animaux ont été d'autant plus complètement détruits qu'ils étaient plus grands, soit que l'abaissement de la température en ait été la cause, soit que l'influence de l'homme y ait également contribué.

Les carnassiers ont été, après les herbivores, les plus gros mammifères terrestres, et après eux viennent les frugivores et les insectivores, qui ont toujours été les plus petits.

Dans les temps géologiques, comme dans les temps présens, les animaux organisés pour le vol ou pour vivre sur les arbres n'ont jamais atteint de grandes dimensions. Les reptiles volans et les oiseaux des temps géologiques sont même demeurés pour la taille au-dessous de celle qu'ont acquise les espèces analogues de notre époque. Les ptérodactyles eux-mêmes sont plus pe-

Digitized by Google

tits que les polatouches (*pteromys volans*, Cuvier), et les plus grands ornitholithes restent pour leurs dimensions au-dessous des casoars et des autruches.

I. — DE L'INFLUENCE DE LA TEMPÉRATURE ET DE L'HUMIDITÉ SUR LES ESPÈCES FOSSILES ET HUMATILES.

Si la distribution de la chaleur à la surface du globe a exercé quelque influence sur les espèces dont les entrailles de la terre nous ont conservé les restes, il faut que ces espèces nous annoncent, d'après leur organisation, qu'elles avaient besoin, pour exister, d'une température élevée. Voyons ce que les faits nous apprennent à cet égard.

Quand les premiers êtres ont apparu sur le globe, les climats devaient être à peu près uniformes et égaux entre eux, à en juger du moins par l'identité des espèces animales et végétales qui se rapportent à cette époque. Les températures qui constituaient ces climats devaient être plus élevées que celles qui règnent dans nos climats actuels, puisque des végétaux aujourd'hui herbacés étaient pour lors des arbres considérables.

De même, dans les temps présens, les plantes qui sont des herbes dans nos régions tempérées deviennent des arbrisseaux et même des arbres dans les régions équinoxiales ou les pays chauds. Ainsi, par exemple, les borraginées forment au Brésil des arbrisseaux; plusieurs euphorbiacées y sont des arbres majestueux, et l'on peut y trouver un ombrage agréable sous le feuillage épais d'une composée (1).

Les premiers êtres qui ont habité la terre avaient donc une taille plus élevée que leurs analogues actuels, et ces êtres se rapportaient principalement à des végétaux. C'étaient des fougères

(1) Tableau de la végétation de la province de Minarez, par Auguste Saint-Hilaire; Annales des sciences naturelles, 1831, et Voyage au Brésil, tome Ier, page 12.

Digitized by Google

en arbres, des presles arborescentes, et des lycopodiacées des plus grandes dimensions. L'on sait que les genres analogues, dont la grandeur est bien moindre, ne vivent plus aujourd'hui que dans les îles les plus chaudes.

Les végétaux qui formaient la flore du premier monde avaient non seulement une taille plus grande que nos espèces actuelles, mais encore ils devaient être plus nombreux, si on en juge d'après les immenses dépôts de charbon et les autres débris que ces antiques végétaux nous ont laissés. Les mammifères terrestres, n'existant pas encore, n'ont point gêné la végétation de cette époque; aussi a-t-elle pu, sous l'influence d'une chaleur considérable, se développer dans tout son luxe et son éclat.

De même, dans les temps présens, nous voyons les plus grandes forêts dans les lieux les plus chauds et les plus humides. Les arbres les plus considérables se montrent également dans les parties de nos continens dont la température est la plus élevée. L'un des plus gros arbres connus, l'*Adansonia* ou baobab, vit dans les parties de l'Afrique où la chaleur est la plus forte; le fameux cyprès de Santa-Maria-de-Testa, dont la hauteur n'est pas moindre de 120 pieds, et à l'ombre duquel la petite armée de Cortez trouva un utile repos, se voit au Mexique, dans une plaine brûlante. Enfin, la plus grande de nos fleurs, le *raflesia Arnoldi* (Brown), est des contrées les plus chaudes de l'Inde, comme la plus grande des calathites offerte par les composées, celle des hélianthes, vient des parties les plus méridionales du Pérou.

Certaines graminées de la France méridionale (*Arundo donax*) s'élèvent jusqu'à 15 pieds, tandis que les plus hautes du nord de cette même contrée ne dépassent pas 6 pieds. Les bambous du Brésil et de l'Amérique, et en particulier le taquarassu, atteignent jusqu'à 50 et même 60 pieds, dimension qui n'a été dépassée que par les bambous de l'ancien monde. Le taquarassu offre même des pannicules qui ont jusqu'à 15 et 20 pieds de

Digitized by Google

longueur, et ses tiges servent à faire d'immenses échelles.

Ces faits, et une foule d'autres qu'il serait facile d'ajouter, prouvent, ce semble, que la chaleur et l'humidité exercent la plus grande influence sur la végétation. Ces deux causes exercent, dans les temps présens, l'action la plus sensible sur le développement des végétaux, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître également qu'elles ont dû avoir une pareille influence sur ceux de la période géologique, puisque ces derniers ont généralement des dimensions supérieures à celles de nos espèces actuelles. Cette influence est d'autant plus manifeste que les végétaux de la plus ancienne époque géologique se rapportent presque uniquement à des monocotylédons gigantesques, sortes de végétaux dont les analogues ne vivent plus aujourd'hui que dans les contrées les plus chaudes et les plus humides.

L'humidité est un élément nécessaire au développement des grands végétaux; elle ne pouvait qu'être fort considérable lors de la première période géologique, par suite de l'étendue qu'avaient les eaux disséminées sur le globe. Aussi voyons-nous, dans les temps présens, les feuilles des arbres ou des plantes être peu développées dans les lieux où règnent des vents brûlans et secs, quelle qu'en soit la température. C'est ainsi que les plantes du Cap, où règne une température sèche et chaude, sont analogues à celles de la Nouvelle-Hollande. L'une et l'autre de ces contrées offrent des végétaux presque dépourvus de feuilles, et si l'Australasie n'a pas de bruyères, une petite famille, celle des épacridées, y en tient lieu.

S'il pouvait s'élever quelques doutes à cet égard, nous n'avons qu'à considérer la marche que suit la végétation dans une montagne un peu élevée. A sa base, l'on aperçoit la région des arbres qui s'élève plus ou moins, et à laquelle succède la zône des arbustes, remplacée à son tour par celle des herbes, et puis enfin par la région des mousses et des lichens, après laquelle cesse toute végétation. Les animaux que l'on y observe suivent égale-

Digitized by Google

ment les mêmes lois; ce qui est d'autant plus remarquable qu'ils se transportent facilement d'un lieu dans un autre. De même encore, lorsque, sur un rocher humide, la vie commence à se montrer, on voit naître d'abord des taches verdâtres de byssus, ou des croutes jaunâtres de lichen. Ces premiers rudimens de la végétation finissent par se détruire; leurs détritus retiennent une petite quantité d'humidité, et bientôt paraissent des hépatiques à tige rampante, et des mousses à urnes redressées. Ces plantes disparaissent à leur tour; la couche de terreau augmente en épaisseur, l'humidité devient plus abondante, les graminées apparaissent et se développent; des liliacées les remplacent, et sont chassées à leur tour par des dicotylédons herbacés, qui préparent la couche nécessaire aux arbustes et aux arbres.

En examinant une montagne de haut en bas, l'on y reconnaît les mêmes degrés d'épaisseur dans les différentes couches de terreau, et, par suite, les mêmes degrés d'humidité et les mêmes effets dans la végétation.

Il en est de même lorsque, des régions équatoriales, l'on se dirige vers les contrées voisines des pôles. On voit les grands végétaux diminuer par degrés, être remplacés par les arbrisseaux et les herbes les plus chétives; celles-ci le sont à leur tour par les cryptogames des plus petites dimensions, après lesquelles disparaît toute végétation. Ainsi la flore du Spitzberg est bornée à trois plantes, et celle de la Laponie à un nombre également fort restreint; ce qui annonce que lorsque la taille des végétaux diminue d'une manière sensible, il en est de même de leur nombre.

Les animaux éprouvent les mêmes effets du décroissement du calorique; du moins, dans les continens et les lieux où la taille des végétaux est peu considérable, leur stature est également peu élevée. La Nouvelle-Hollande, dans les temps présens, en est un exemple frappant. Les kanguroos sont aujourd'hui les plus gros mammifères de cette contrée, comme les *eucalyptus*, les

Digitized by Google

amuarina, les végétaux les plus remarquables : tandis que les régions où croissent les plus grands arbres sont aussi celles où l'on voit les animaux les plus gros. L'Inde, l'Afrique et le Brésil nous présentent cette double particularité, probablement à raison de la température chaude et humide qui y règne.

Aussi lorsqu'on a voulu donner une idée générale de la distribution des êtres organisés à la surface du globe, on a assez ingénieusement comparé le globe entier, ou chacun des hémisphères qui le composent à deux montagnes qui seraient adossées par leur base. En effet, lorsque, partant de la base d'une montagne, on s'élève vers son sommet, on observe d'abord la région des arbres, à laquelle succède bientôt celle des arbustes, puis celle des herbes, et enfin l'on découvre la région des mousses et des lichens; après cette région paraissent les neiges perpétuelles, dont les approches annoncent la fin de toute végétation comme de tous les êtres vivans. Il en est de même des animaux; les plus gros ne dépassent guère la région des graminées ou des paturages élevés; après ces paturages l'on ne trouve guère que quelques oiseaux, certains mollusques, et plusieurs insectes, principalement de l'ordre des orthoptères, des diptères, des hyménoptères et des lépidoptères, après lesquels cessent totalement les animaux comme les végétaux eux-mêmes.

On observe les mêmes faits, lorsque de l'équateur on marche vers les pôles; c'est aussi sous ce rapport que l'on peut comparer le globe entier à deux montagnes qui se toucheraient par leur base, et ce, en ayant égard à la distribution des êtres vivans qui s'y trouvent, puisqu'il en est de même, soit que de cette base on s'élève sur le sommet, ou que de l'équateur on se dirige vers les pôles.

L'analogie de chaque hémisphère avec deux montagnes réunies par leur base est surtout frappante pour le nouveau monde, lequel offre la plus grande étendue de l'océan vers sa partie moyenne. C'est aussi vers ce point que tendent la plupart des

Digitized by Google

fleuves de l'Amérique septentrionale et même de l'Amérique méridionale. Il en est encore de même si, partant de l'embouchure des fleuves, on remonte vers leur source, tout comme si de la base d'une montagne on s'élève sur son sommet, ou si de l'équateur on se dirige vers les pôles ; on voit les êtres vivans diminuer par degrés dans leurs dimensions jusqu'au point où ils cessent entièrement. Ce qui n'est pas moins remarquable, ces lois de distribution ne sont pas exclusives aux espèces actuelles, elles existent également pour les espèces fossiles et humatiles, ainsi que nous le prouverons plus tard, malgré les causes perturbatrices dont les effets n'ont pu que les rendre moins sensibles. Quoique les soulèvemens aient porté les couches à fossiles à des points bien plus élevés au-dessus du niveau des mers que ceux où elles avaient été déposées, cependant les débris des grands animaux terrestres se maintiennent constamment au-dessous des restes d'animaux plus petits, et d'une organisation plus simple et moins compliquée.

Dans tous les temps, la chaleur a donc été favorable à l'activité des forces vitales, et, par suite, au développement comme à la propagation des êtres organisés. Les faits géologiques, aussi bien que ceux qui se passent sous nos yeux, en fournissent de nombreux exemples. En effet, les dimensions des premiers êtres, dont la plus grande partie appartenait aux végétaux, étaient fort considérables, et beaucoup plus que celles des plantes actuelles à formes et à organisation semblables. Mais à mesure que la terre s'est peuplée, et dès le dépôt des terrains secondaires moyens, les climats n'ont plus été aussi uniformes, et les espèces vivantes ont été dès lors de plus en plus variées. On remarque même que comme les climats de cette époque avaient déjà plus de rapports avec nos climats stables que ceux de la période secondaire inférieure, l'ensemble des êtres qui y sont ensevelis a plus d'analogie avec nos races vivantes que n'en ont les espèces des couches plus inférieures. Cependant comme la température se maintenait

Digitized by Google

toujours plus élevée, les êtres de cette troisième époque ont conservé des proportions plus fortes que celles de leurs analogues qui existent encore. Les gigantesques et étranges reptiles de la période secondaire, parmi lesquels l'on peut signaler les *plesiosaurus*, les *megalosaurus*, les *ichtyosaurus*, les *geosaurus*, les *mastodonsaurus*, les *salamandroïdes*, et les grands *monitors* de la Thuringe, en sont une preuve frappante et irrécusable. L'on sait également que les plus grands reptiles se trouvent aujourd'hui dans les lieux les plus chauds et les plus humides; ce qui peut nous donner une idée de la température sous laquelle devaient vivre des lézards grands comme le sont nos baleines, et des crocodiles d'un tiers supérieurs à ceux des races vivantes.

Cette température s'est même perpétuée jusque dans la période tertiaire, où les climats, déjà plus variés, ont produit la diversité des êtres que l'on y observe. Cependant comme elle diminuait d'une manière progressive, une foule d'espèces de cette époque ont cessé peu à peu d'exister. Ces êtres perdus se rapportent, pour les mammifères terrestres, à des herbivores, et par conséquent à des animaux de la plus grande taille, d'autant qu'ils appartenaient pour la plupart aux pachydermes. Ce sont des mastodontes, des éléphans, des tapirs, des hippopotames, des rhinocéros, des tetracaulodons, des lophiodons, des palæotherium et des anoplotherium, animaux dont quelques uns du moins étaient tellement différens de nos races vivantes, que l'on n'en retrouve plus même les genres dans la nature actuelle. Ainsi la famille des pachydermes, qui, dans les temps présens, exige le plus de chaleur, outre qu'elle présente les animaux terrestres les plus gros, a aussi le plus de genres perdus parmi les espèces fossiles et humatiles. Or la destruction des genres annonce, bien plus que celle des espèces, que les circonstances sous lesquelles ces genres ont vécu ne devaient pas être les mêmes que celles auxquelles ils seraient soumis maintenant.

D'après ces premiers faits, d'accord avec ceux qui nous sont

Digitized by Google

fournis par l'observation des animaux des terrains quaternaires, il semble que plus leur taille a été élevée, et plus leur destruction a été complète, sinon en totalité pour les genres, du moins pour un certain nombre de leurs espèces. On doit d'autant plus le supposer que, dans les temps présens, il existe un rapport sensible entre la taille des mammifères terrestres et la température sous laquelle ils vivent. Les grands pachydermes ne se trouvent plus aujourd'hui, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, que dans les contrées les plus chaudes de la terre. Ils sont même presque uniquement restreints à l'ancien continent ou à l'hémisphère boréal; car les tapirs sont maintenant les plus grands animaux du Nouveau-Monde, comme les kangurôos ceux de l'Australasie, animaux qui appartiennent à un ordre bien différent de celui des pachydermes, à celui des marsupiaux ou des animaux à bourse. Nous ne pouvons pas dire d'une manière aussi certaine qu'il en ait été de même des mammifères marins, les caractères tirés de leurs squelettes n'ayant pas encore été assez exactement observés. Cependant cela est extrêmement probable, ainsi que nous le ferons pressentir plus tard.

Les espèces humatiles, ou celles que l'on découvre dans les terrains quaternaires, comme les fossiles proprement dits, offrent encore pour la plupart une taille plus grande que leurs analogues vivans. Ce point de fait est surtout frappant pour celles qui se rapportent aux mammifères terrestres. Les carnassiers, qui existent à peine dans les terrains tertiaires, abondent au contraire dans les quaternaires; mais ils s'y montrent généralement plus grands que les espèces dont on peut les rapprocher. L'on y voit en effet des lions ou des tigres d'un tiers plus grands que les nôtres, des chiens de la taille de nos lions, et enfin des ours, de celle de nos chevaux.

Les ruminans et les édentés de cette même époque y présentent également le plus grand développement. Les cerfs à bois gigantesque, les aurochs, et la souche sauvage de nos bœufs do-

Digitized by Google

mestiques, ou l'*urus* des Romains et des écrivains latins du moyen âge, témoignent assez quelle taille avaient acquis les fissipèdes de cette époque, de même que les pangolins gigantesques, les *mégalonyx* et les *mégatherium*, montrent celle à laquelle étaient parvenus les édentés.

Les débris de la plupart de ces espèces se rencontrent dans nos régions tempérées; comme ils n'offrent aucun indice d'un transport long-temps prolongé, il faut nécessairement admettre que les animaux auxquels ils se rapportent y ont vécu : s'ils y ont vécu, ils ont dû y trouver les conditions propres à leur existence; par conséquent la chaleur de nos régions devait être plus élevée qu'elle ne l'est actuellement.

L'on pourrait peut-être objecter que les grands animaux, tels que les hippopotames, les rhinocéros, et les éléphans, ne se rencontrent dans les contrées humides de l'ancien continent que parcequ'ils y trouvaient les végétaux indispensables à leurs besoins, et par conséquent que ce n'était pas la chaleur seule qui les y avait attirés. Mais, d'un autre côté, comme les carnassiers qui habitaient les mêmes localités avaient fixé leur séjour dans l'intérieur des terres, il est difficile de ne point en conclure que la température élevée de ces lieux a dû fortement influer sur les dimensions de ces animaux. Ce serait donc à l'abaissement de cette même température qu'il faudrait attribuer la destructruction complète de ces animaux, ou du moins la diminution de la taille des espèces analogues qui leur ont succédé, ou de celles qui leur ont survécu.

II. — De l'influence de l'étendue des terres découvertes ou des continens sur la taille des espèces fossiles et humatiles.

L'on peut encore se demander si l'étendue des terres découvertes ou des continens a exercé quelque influence sur la taille ou le développement des espèces fossiles ou humatiles. L'on ne voit

Digitized by Google

pas trop, ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, quelle relation il peut y avoir entre l'étendue d'une terre et la stature de l'espèce qui y habite. On la saisit d'autant moins, qu'à l'époque où les terres découvertes ont occupé le moins d'espace sur la surface du globe, les êtres vivans de tout genre ont acquis la plus haute comme la plus grande stature. On ne doit pas considérer comme une preuve de cette influence la présence des plus grands mammifères terrestres dans l'ancien continent, tandis que les tapirs et les kanguroos sont les espèces les plus importantes, sous le rapport de la stature, de l'Amérique et de la Nouvelle-Hollande. En effet, il ne faut pas perdre de vue que s'il n'existe plus maintenant des éléphans en Amérique, les mastodontes géans, les plus volumineux des animaux terrestres, y ont jadis vécu, et même en grand nombre; comme, dans la Nouvelle-Hollande, des espèces de la taille de nos hippopotames, et peut-être même de nos éléphans. Cependant, à l'époque à laquelle ces animaux ont vécu, ces continens avaient beaucoup moins de terres sèches et découvertes qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Aussi, en thèse générale, paraît-il certain que l'étendue des terres découvertes, considérée isolément, n'a jamais exercé une influence directe sur la taille des êtres organisés, puisqu'ils ont acquis leur plus grande stature à l'époque où les terres sèches étaient les moins spacieuses. Du reste, il est tout simple que lorsqu'il existe sur un continent une plus grande quantité de terres découvertes ou mises à nu, il y ait aussi plus d'animaux terrestres; et, par suite de ce nombre, de plus grandes comme de plus petites espèces.

Quant à la taille des animaux aquatiques, quoique dépendant en grande partie de la température, elle reste aussi en proportion de l'étendue et de la profondeur des eaux dans le sein desquelles ils vivent. Nos mares, nos lacs, nos étangs, nos rivières, ne nourrissent pas des espèces aussi grosses ni aussi remarquables que celles que l'on voit dans le bassin des mers. D'un autre côté, ne

Digitized by Google

perdons pas de vue que les êtres qui ont vécu dans les eaux profondes et chaudes de la période secondaire avaient une taille bien supérieure à celle qu'offrent nos races analogues. Les dimensions des reptiles de cette période que nous avons déjà citées en sont une preuve frappante.

Il paraît également qu'un grand nombre de mollusques marins, dont les couches secondaires et tertiaires nous ont conservé les débris, avaient acquis des dimensions plus considérables que nos espèces actuelles. Où trouver, en effet, aujourd'hui des coquilles multiloculaires qui, comme les anciennes ammonites, soient aussi grandes que les petites roues de nos voitures? Les nautiles, et une foule d'autres genres qu'il serait trop long d'énumérer, avaient également des dimensions supérieures à celles de nos nautiles actuels.

Ces proportions sont loin d'être restreintes aux races pélagiques; car elles sont communes aux espèces littorales fossiles. Les *cerithium* et surtout les huitres, dont certaines atteignent juqu'à deux pieds de longueur, attestent assez le contraire. Outre ces genres, l'on peut encore citer les *pecten*, les *pectunculus*, les *cyprina*, les *cytherea* et les *crassatella*, qui, à l'époque tertiaire, ont réellement pris un développement remarquable.

Quant aux mollusques testacés fluviatiles, fort rares avant la période tertiaire, on ne voit pas qu'ils aient acquis, soit avant, soit après cette période, des dimensions plus grandes que nos races actuelles. Il paraît en avoir été de même des poissons et des zoophytes, soit marins, soit des eaux douces. Du moins, à l'exception de certaines espèces de squales et de raies, les proportions des poissons fossiles (1) restent dans les limites de celles que l'on voit à nos races actuelles. Il pourrait paraître singulier

(1) Nous n'en connaissons pas d'humatiles, ou de postérieurement déposés à la rentrée des mers dans leurs bassins respectifs, et dans les divers dépôts quaternaires.

Digitized by Google

que les zoophytes, si abondans dans les dépôts secondaires et tertiaires, et dont les espèces ne multiplient beaucoup aujourd'hui que dans les mers les plus chaudes, ne fussent pas plus grands que les nôtres, si leur organisation n'y mettait obstacle.

Il semble du moins que chaque genre a une certaine limite dans la stature qu'il peut acquérir, limite qu'il ne dépasse jamais. Ainsi tel genre n'arrive pas au-delà d'une certaine proportion, tandis que d'autres en prennent de bien supérieures ou offrent les extrêmes les plus opposés dans leur taille et leur stature. Les planorbes, les lymnées sont restées constamment dans de petites dimensions, et cela à toutes les époques. Le contraire a eu lieu chez les agathines, les bulimes, et surtout chez certains genres marins, tels que les *pinna*, les *cassis*, et les *strombus*. De même certains genres de mollusques ont offert autrefois comme aujourd'hui les dimensions les plus opposées; les *cerithium*, ainsi que les *pecten*, les *ostræa*, en fournissent des exemples nombreux. Les squales, parmi les poissons, sont également dans ce cas. Mais de semblables exemples n'existent peut-être pas chez des animaux d'un ordre plus élevé, à l'exception des variétés créées par l'homme.

D'un autre côté, il est certaines familles ou certains genres qui ont eu constamment de grandes dimensions. L'on peut citer, parmi les animaux terrestres, les pachydermes, et particulièrement les proboscidiens, qui ont toujours été les plus colossaux des herbivores, ainsi que les baleines, parmi les mammifères marins. D'autres familles, au contraire, n'ont acquis une haute et forte stature que pendant la période géologique; tels sont les édentés, dont les *megatherium*, les *megalonyx*, et les pangolins gigantesques ont des proportions hors de comparaison avec celles des édentés actuels. Le *trogontherium* de l'époque géologique nous offre également un rongeur d'une taille bien supérieure à celle que nous voyons maintenant aux espèces de cette famille. Enfin, la salamandre gigantesque, considérée par Scheuzer

Digitized by Google

comme les restes d'un homme témoin du déluge, nous annonce jusqu'à quel point la taille des genres où les espèces sont les plus petites s'est élevée lorsque le globe avait une température plus chaude que celle dont il jouit maintenant.

Nous connaissons encore peu d'animaux articulés fossiles ou humatiles, par cela même il est assez difficile d'en comparer la stature avec celle de nos races vivantes. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le peu d'espèces connues, soit de crustacés, soit d'insectes, ne sont ni plus grandes ni plus petites que les nôtres, et qu'il en existe de toutes les dimensions. Cependant les espèces les plus grandes sont en général plus rares que les plus petites.

III. — CONSÉQUENCES DE LA DISTRIBUTION DE LA CHALEUR A LA SURFACE DU GLOBE SUR LA TAILLE ET LES STATIONS DES ESPÈCES FOSSILES ET HUMATILES.

Nous avons déjà prouvé que les espèces fossiles et humatiles avaient assez généralement une stature plus élevée et des proportions plus fortes que leurs analogues vivans. Cet excès de grandeur se fait principalement remarquer pour les animaux :

1° Chez certaines espèces de carnassiers;

2° Chez un plus grand nombre d'herbivores, surtout ceux des familles des pachydermes, des ruminans, et des édentés. La grande taille de ces derniers est d'autant plus remarquable, que leurs analogues n'ont, dans les temps présens, que de petites dimensions;

3° Chez les reptiles, et surtout ceux de la période secondaire;

4° Chez certains genres de mollusques marins.

Il est une observation non moins essentielle à faire : les continens dont la température actuelle est la plus forte, et qui paraissent être sortis les derniers du sein des eaux, ont eu des animaux terrestres plus grands que ceux qui y vivent aujourd'hui.

Digitized by Google

Les modifications qu'ils ont éprouvées ont donc exercé plus d'influence sur les grandes que sur les petites espèces.

Ainsi l'on ne voit plus en Amérique des animaux de la taille des mastodontes, des megatherium et des megalonyx, pas plus que, dans la Nouvelle-Hollande, des espèces de la stature des éléphans ou des hippopotames. Cependant de pareils animaux ont dû y vivre, puisque leurs débris s'y trouvent ensevelis. Comment en douter, lorsqu'il est de fait que les espèces vivant aujourd'hui sur un continent, et que l'on ne voit pas sur un autre, ne s'y découvrent pas non plus à l'état fossile et humatile? Les bœufs, les chevaux n'ont pas plus été aperçus en Amérique et dans la Nouvelle-Hollande, qu'ils n'y ont été rencontrés à l'état fossile ou humatile. Il paraît qu'il en est de même de certains pachydermes, et particulièrement des éléphans, des rhinocéros, et des hippopotames. Si ces animaux n'y ont jamais existé, quoique ces continens recèlent des espèces qui en ont tout-à-fait disparu, il faut qu'il y ait des rapports sensibles entre les habitations actuelles des espèces et celles qu'elles ont eues dans les temps géologiques. Chaque continent a donc eu constamment ses espèces particulières; et l'on dirait en quelque sorte qu'elles ont été d'autant plus différentes entre elles, que les continens où elles ont existé avaient eu une origine différente, ou, en d'autres termes, que leurs terres découvertes ont surgi ou ont été soulevées à des époques plus diverses.

Les animaux du Nouveau-Monde diffèrent moins de ceux de l'ancien continent que les races qui vivent sur le sol de la Nouvelle-Hollande, dont les formes sont tout aussi paradoxales et tout aussi étranges que celles que l'on remarque chez certaines espèces fossiles. De même celles-ci diffèrent d'autant plus des races vivantes, qu'elles sont ensevelies dans des couches plus profondes et plus anciennes. La date de l'apparition des espèces organisées (car ce que nous venons de dire des animaux s'applique également aux végétaux), ainsi que celle de la mise à nu

Digitized by Google

des continens où elles se sont établies, est donc la mesure de leurs différences.

La diversité des espèces fossiles et humatiles dans les différens continens indique, ce semble, que ces continens ne sont pas tous de la même date, ou qu'à l'époque où ces espèces ont vécu ils n'avaient pas les mêmes climats qu'on leur voit aujourd'hui. Mais, ce qui n'est pas moins digne d'attention, ces climats en se modifiant ont conservé entre eux les mêmes rapports que nos climats actuels. Parmi les faits qui l'annoncent, il en est un tellement remarquable que nous ne saurions le passer sous silence.

L'échelle verticale habitée est, dans les temps présens, plus étendue en hauteur dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien continent. Ainsi des villes populeuses existent en Amérique à une élévation à laquelle se maintiennent en Europe les neiges perpétuelles, et où par conséquent cesse toute végétation. Les débris des animaux fossiles suivent également les mêmes lois; car ceux des mammifères terrestres s'y rencontrent jusqu'à 2,500 mètres, tandis qu'en Europe ils ne dépassent pas 500 mètres, si même ils atteignent ce niveau.

La même différence se remarque relativement aux débris d'animaux marins. D'après l'illustre M. de Humboldt, on trouve encore des coquilles pétrifiées jusqu'à 4,000 mètres de hauteur dans la chaîne des Andes, tandis qu'elles ne dépassent pas en Europe 3,500 mètres. Les effets résultant des soulèvemens auxquels les inégalités de la surface du globe sont dues ne paraissent pas avoir produit cette différence; car elle reste toujours dans les mêmes limites, lorsqu'on la suit dans les montagnes les plus élevées de l'ancien continent, c'est-à-dire lorsqu'on compare le niveau où se trouvent les mammifères terrestres, fossiles et humatiles, en Asie et en Amérique.

Les mêmes espèces animales, ou des espèces analogues, vivaient donc autrefois dans l'Ancien et le Nouveau-Monde à des

Digitized by Google

hauteurs verticales très différentes. D'après la nature de l'organisation animale, cette simultanéité d'existence suppose une grande conformité dans les circonstances extérieures sous l'influence desquelles ces espèces vivaient, notamment dans la température atmosphérique. Or l'on sait que les régions élevées du Nouveau-Monde qui offrent des restes de mammifères fossiles jouissent, par suite de leur latitude combinée avec l'élévation du sol, d'une température à peu près égale à celle des parties plus boréales, mais moins élevées, de l'ancien continent, où des débris analogues ont été observés.

Les mêmes rapports de température qui existent aujourd'hui entre ces diverses régions avaient donc également lieu à l'époque où les mammifères terrestres les habitaient. Si, comme plusieurs faits semblent le démontrer, cette température ancienne n'était pas égale, mais supérieure à la température actuelle, il faut en conclure que les causes qui ont amené son changement ont exercé une influence égale et simultanée sur les deux continents. Il faut même qu'elles aient agi de manière à ne point troubler les rapports que l'on remarque encore aujourd'hui dans la distribution des êtres vivant sur le globe; ce qui, sous d'autres rapports, semble annoncer que les modifications que les climats terrestres ont subies se sont opérées d'une manière graduée et presque régulière.

L'harmonie qui existe entre les climats anciens et les climats nouveaux est d'autant plus remarquable, que les niveaux des couches à débris fossiles ont été assez grandement modifiés par les divers soulèvemens que la croûte du globe a éprouvés. Ces soulèvemens ont porté nécessairement des espèces à des hauteurs plus grandes que celles où elles étaient originairement placées. Cependant, malgré cette cause puissante de perturbation, l'analogie des climats anciens avec les nouveaux est encore sensible.

Cette analogie ne peut, ce semble, être appréciée que parce-

Digitized by Google

que le décroissement de la chaleur à la surface du globe a été gradué, et soumis à une marche tellement régulière, que les climats nouveaux ne se sont établis que par degrés. Du reste, si la température de la terre s'était abaissée d'une manière irrégulière et subite, les restes des animaux détruits se trouveraient en quelque sorte réunis dans les mêmes couches; on ne les y trouverait pas ensevelis par générations successives, les plus simples ayant péri avant les plus compliqués.

La distribution des êtres vivans, se trouvant dans les couches terrestres en rapport avec leur organisation, annonce, ce semble, que ces êtres ont dû vivre sous des influences diverses, et qu'ils ont été détruits par suite des changemens qui ont eu lieu dans les circonstances qui avaient favorisé leur développement.

Il y a tellement eu des intervalles dans leur destruction, que lorsqu'on a voulu embrasser l'ensemble de ces races éteintes, on les a séparées en plusieurs périodes, périodes que l'on a vues s'accorder avec les principales époques géologiques. De même qu'il n'y a pas similitude entre les débris organiques ensevelis dans les terrains secondaires, tertiaires et quaternaires, il n'y en a pas toujours non plus entre les restes organiques que l'on découvre dans les diverses formations d'un même terrain. Les différentes périodes géologiques de végétation et de population sont beaucoup moins tranchées qu'on ne l'a supposé dans ces derniers temps; ce qui prouve de plus en plus que la diminution de la chaleur s'est opérée par degrés, et avec une assez grande lenteur. L'on voit, par exemple, les périodes de végétation passer les unes dans les autres par l'admission continuelle de nouvelles plantes, sans que celles qui les avaient précédées disparaissent en entier. Ainsi les dicotylédons caractérisent bien la période tertiaire; mais ils ont apparu dès l'époque secondaire : leur nombre n'a fait seulement qu'augmenter depuis lors.

D'un autre côté, il est certains animaux qui ont constamment persisté à toutes les époques, tels sont les zoophytes, les anné-

Digitized by Google

lides, les articulés, les mollusques, et même les poissons, principalement les espèces qui vivaient dans les eaux salées. Il y a plus encore : lorsqu'une famille ou un genre a été détruit, sa destruction ne s'est pas opérée d'une manière subite, mais peu à peu, et seulement lorsque les modifications qui en ont occasioné la perte ont été tellement grandes que l'espèce n'a pu les supporter.

Ainsi les coquilles multiloculaires des genres ammonite et bélemnite, après avoir persisté pendant l'entière période secondaire, ont totalement cessé dès la précipitation des terrains tertiaires. Quant aux reptiles, dont le nombre et les dimensions ont été si considérables à l'époque secondaire, ils n'ont point été détruits pendant la période tertiaire; extrêmement communs à cette époque comme de nos jours, on dirait en quelque sorte que les espèces les plus robustes de cette classe n'ont fait que changer d'habitation, à mesure que la température du globe s'abaissait. Les crocodiles de nos temps, paraissent, en effet, assez bien représenter ceux dont les débris se montrent au milieu des formations tertiaires.

Les mêmes faits ne semblent pas se reproduire relativement aux mammifères terrestres, peut-être parceque ces animaux ont apparu fort tard sur la scène de l'ancien monde. Il n'en existe presque pas de traces avant les terrains tertiaires; car l'exemple unique qu'en ont fourni les terrains secondaires est encore loin d'être suffisamment constaté. S'ils n'ont point paru avant cette époque, cette circonstance peut tenir à plusieurs causes, dont la principale se rapporte sans doute au peu d'étendue des terres découvertes. L'Océan, non encore séparé des mers intérieures pendant la période secondaire, n'avait pas laissé à nu les portions de nos continens intermédiaires aujourd'hui, comme à l'époque tertiaire, entre l'Océan et les mers intérieures; par conséquent les animaux terrestres n'avaient pas pu s'y établir. D'ailleurs les végétaux terrestres étant moins variés et répandus sur

Digitized by Google

de moindres espaces, les mammifères, qui, lors de leur première apparition, se composaient essentiellement d'herbivores, n'auraient pas pu y trouver plus tôt une nourriture suffisante et appropriée à leurs besoins. Le nombre immense des végétaux uniformes de la période secondaire, dont les couches de houille attestent assez la vigueur, nous indique également que les animaux terrestres ne devaient pas encore exister; car nécessairement ils auraient été un obstacle à un développement aussi prodigieux dans la végétation.

Par suite de la grande étendue des eaux salées, les dépôts secondaires sont essentiellement pélagiques, ayant été produits dans des mers aussi spacieuses que profondes. Les dépôts tertiaires, au contraire littoraux, n'ont probablement pas pu conserver dans leurs couches les débris des mammifères terrestres rejetés sur les anciens rivages. Il se pourrait donc que si des animaux de cette classe ont réellement existé lors du dépôt des terrains secondaires, ce que l'état du globe à cette époque est loin de faire présumer, leurs débris, entraînés dans le vaste bassin de l'ancien Océan, ne se soient pas conservés comme les débris des animaux qui y vivaient en foule.

D'un autre côté, si l'on étudie les différentes formations des terrains tertiaires et quaternaires dans lesquelles se trouvent les débris des mammifères terrestres, l'on reconnaît aisément que leurs espèces ont apparu par degrés; elles se sont éteintes en effet successivement, et d'autant plus complètement qu'elles avaient moins d'analogie avec nos races actuelles.

Ainsi, par exemple, les pachydermes caractérisent essentiellement les dépôts tertiaires; ils y sont les plus nombreux, soit en individus, soit en espèces, tandis que les solipèdes, les ruminans, et les carnassiers, sont les animaux caractéristiques des dépôts quaternaires. Mais, parmi les pachydermes de l'époque tertiaire, les palæotherium ne se découvrent pas dans les bassins océaniques au-dessus des terrains gypseux tertiaires. Dans les bassins

Digitized by Google

méditerranéens du midi de la France, ce genre d'animaux s'est propagé jusque dans les dépôts quaternaires. On en découvre, en effet, les débris dans les calcaires d'eau douce inférieurs au calcaire moellon et aux sables marins qui appartiennent aux formations tertiaires, et dans lesquels ces débris se rencontrent également: mais, en outre, l'on en observe dans les calcaires d'eau douce graveleux, et les brèches osseuses, qui font partie des terrains quaternaires. Par conséquent ces animaux ont plus long-temps persisté dans les bassins méditerranéens que dans les océaniques. Il paraît en être de même des autres mammifères terrestres, ce qui peut tenir à la température plus élevée dont jouissaient les premiers de ces bassins.

Les lophiodons, bornés dans les bassins océaniques aux seuls dépôts gypseux, existaient encore lors de la précipitation du calcaire moellon et des sables marins dans les bassins méditerranéens. Quant aux anoplotherium, ils semblent avoir été plus restreints dans leurs stations; bornés dans les bassins océaniques aux dépôts gypseux, on ne les voit pas non plus dans les méditerranéens au-dessus des calcaires d'eau douce inférieurs au calcaire moellon. Il n'en est pas de même des crocodiles; ces reptiles, restreints dans les bassins océaniques aux calcaires inférieurs, aux gypses tertiaires, ou aux gypses eux-mêmes, s'étendent dans les méditerranéens jusqu'aux sables marins; cependant on les découvre dans les couches inférieures à celles du calcaire moëllon, c'est-à-dire, dans les marnes bleues subappennines et les lignites qui leur sont inférieurs.

Cette diversité de position entre des espèces ensevelies dans des bassins tertiaires immergés, aussi rapprochés que le sont ceux du nord et du midi de la France, semble annoncer que, pendant la période géologique, comme à l'époque actuelle, la température des derniers de ces bassins était plus élevée que celle des premiers.

Ces faits indiquent encore que les climats anciens, en se mo-

Digitized by Google

difiant, ont conservé les mêmes rapports que ceux qu'on leur voit aujourd'hui, et que leurs modifications n'ont eu lieu que graduellement. Quoique s'opérant par degrés, et avec une certaine lenteur, elles ont cependant, en résultat, anéanti un grand nombre d'espèces, probablement lorsque ces espèces n'ont plus trouvé dans les lieux où elles s'étaient fixées la température convenable à leur organisation, ou les autres conditions nécessaires à leur existence.

La perte de toutes les races éteintes a donc pu s'effectuer par le seul effet de l'abaissement de la chaleur, réuni aux inondations qui semblent en avoir été la suite. Cet anéantissement a pu s'opérer sans révolutions et sans secousses violentes, car les causes les plus simples et les plus naturelles l'ont probablement produit. Il suffit, en effet, pour qu'une race vienne à s'éteindre, que le nombre de ses décès soit plus considérable que celui de ses naissances; et combien de causes ordinaires ne peuvent-elles pas amener ce résultat!

On doit d'autant plus le supposer, que, dans les temps présens, le nombre des végétaux, comme celui des animaux, tend sans cesse à diminuer, par suite de l'action que les uns exercent sur les autres. Qui sait si les pachydermes de l'ancien monde, dont la stature était colossale, ou ces ours des premiers temps, dont la taille égalait celle de nos chevaux, n'ont pas vu leurs races se perdre à mesure que la terre se dépouillait de ses vastes forêts, où jadis ces animaux trouvaient à la fois un abri et une nourriture abondante! Sans doute, l'homme par sa puissante influence contrebalance ces effets; mais s'il multiplie les espèces dont il peut tirer parti, il diminue considérablement aussi le nombre de celles qui peuvent lui nuire, et ses efforts vont même jusqu'à détruire celles qu'il doit particulièrement redouter. Ainsi, en résultat général, l'homme, par les défrichemens auxquels il s'est livré de tout temps avec une ardeur commandée par ses besoins, tend plutôt, comme les causes actuellement agissantes,

Digitized by Google

à diminuer le nombre des espèces vivantes qu'à l'étendre.

On peut tirer de ces derniers faits une conséquence géologique réellement remarquable: c'est que les dépôts quaternaires, recélant un grand nombre de débris d'animaux domestiques, ont dû s'opérer postérieurement à l'existence de l'homme. Du moins, avant ces dépôts, l'on ne trouve presque aucune trace de ce genre d'animaux, tandis qu'à l'époque quaternaire ils sont devenus presqu'aussi abondans que maintenant, ce qui annonce, avec les races diverses qu'ils présentent, que l'homme, les ayant mis sous sa dépendance, en avait favorisé la propagation.

Il est enfin un dernier fait qui prouve que les climats nouveaux, en s'établissant par degrés, ont conservé les même rapports qu'ils avaient dans l'origine. Les gryphées, qui, comme les ammonites et les bélemnites, n'avaient été observées que dans les terrains secondaires, ont été aperçues récemment sur les côtes d'Afrique dans les formations tertiaires; en sorte qu'il serait possible que, si on vient à les rencontrer près des pôles, on les découvrît dans les terrains de transition, la température des régions polaires s'étant plus tôt abaissée que celle de nos climats, et surtout que celle de régions aussi brûlantes que les côtes de l'Afrique.

On doit peut-être attribuer à cette cause les innombrables débris d'éléphans et les restes de rhinocéros découverts dans les régions polaires et le nord de l'Asie, contrées que ces animaux paraissent avoir habités, comme ils l'ont fait dans nos pays. Le nombre des débris de ces grands animaux est trop considérable, et ces débris sont eux-mêmes trop bien conservés, pour ne pas le supposer. Du reste, si les éléphans et les rhinocéros ont vécu dans les contrées glacées de la Sibérie, ou celles qui sont peu éloignées des mers glaciales, ce n'est pas uniquement parcequ'ils avaient de longs poils propres à les garantir du froid, ou une organisation qui leur permettait de le supporter, mais bien parceque ces contrées jouissaient d'une tempéra-

Digitized by Google

ture assez élevée pour que la terre fût constamment couverte d'herbe fraîche, et les arbres de feuilles verdoyantes. Des éléphans fourrés comme le sont nos martres et nos renards ne vivraient certainement pas aujourd'hui dans les lieux où l'on découvre leur débris, la terre n'y offrant pas les végétaux nécessaires à leurs besoins. S'ils y ont cessé de vivre, comme ils l'ont fait dans nos climats, c'est qu'ils n'y ont plus trouvé et la chaleur et la nourriture qui leur étaient nécessaires.

Ainsi tous les faits s'accordent pour nous annoncer que la terre a joui jadis d'une température plus élevée qu'actuellement, et que les climats stables qu'elle a acquis ne s'y sont établis que lentement et par degrés, cause principale de la variété et des différences des espèces fossiles et humatiles comparées à nos races vivantes.

En résumé, dans tous les temps comme dans tous les lieux, la taille et le développement des espèces vivantes semblent avoir été favorisés par l'action de la chaleur, et surtout de la chaleur humide, relativement aux végétaux et à certains genres d'animaux, comme les reptiles, par exemple, et l'on pourrait peut-être ajouter les pachydermes.

L'étendue des continens paraît donc n'avoir jamais exercé une influence directe sur la stature et la grandeur des êtres organisés, puisqu'à l'époque où les terres découvertes avaient le moins d'étendue, les êtres ont acquis leurs plus grandes dimensions.

La chaleur ayant été, au contraire, la cause de la plus grande activité des forces vitales, sa diminution n'a pu que nuire aux animaux et aux végétaux pour lesquels elle était devenue un besoin; et lorsque cette diminution a été considérable, ils ont fini par succomber.

La pétrification ne paraît pas avoir produit une plus grande taille dans les espèces fossiles et humatiles; car la taille est la même aussi bien chez celles qui ne sont pas pétrifiées que chez celles

Digitized by Google

qui le sont. D'ailleurs la pétrification qui s'opère encore de nos jours dans les corps engloutis dans le bassin des mers n'en augmente pas le volume ; par conséquent il est probable qu'il en a été de même des êtres qui dans la période géologique sont devenus plus pierreux qu'ils ne l'étaient pendant leur vie.

En un mot, cette plus grande taille que l'on connaît aux espèces fossiles et humatiles tient donc à la chaleur et à l'humidité plus fortes des temps géologiques, ainsi qu'à la plus grande abondance de nourriture que les espèces terrestres et aquatiques ont trouvée à cette même époque à la surface du globe.

MARCEL DE SERRES.

Digitized by Google

MORALE.

DEUXIÈME LETTRE

SUR LA

CONDITION DES FEMMES AU XIXe SIÈCLE.*

ÉDUCATION SPONTANÉE.

A M. le Directeur de la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

Je crois avoir démontré dans ma lettre précédente, sur la condition des femmes au dix-neuvième siècle, que leur sort est réellement susceptible d'amélioration; que la femme, inférieure à l'homme dans les relations de société et de famille, doit ambitionner de s'élever à son niveau, et que ce changement ne pourra s'opérer que par l'action simultanée et réciproque des mœurs sur l'éducation, et de l'éducation sur les mœurs.

J'ai signalé les défauts de leur éducation; j'ai offert dans la vie de madame Roland l'exemple d'un beau caractère qui s'est façonné par ses propres efforts : il me reste à présenter quelques instructions aux femmes qui désireraient perfectionner et réformer ce qu'il y aurait eu d'incomplet et de défectueux dans les enseignemens moraux de leurs jeunes années.

La première éducation n'a point dépendu de nous; notre âme a été livrée au hasard des impressions, et notre esprit nourri des idées toutes faites qu'on lui inculquait; mais à mesure que

* La première lettre a été insérée dans notre numéro de décembre dernier.

Digitized by Google

nos facultés se déploient, et que nous acquérons de l'attention et de la réflexion, il devient en notre pouvoir de recommencer, nous dépouillant de tous préjugés reçus, un cours d'observation sur le monde et nous-mêmes, à l'effet de corriger nos habitudes, nos penchans et nos opinions, d'après ce que nous aurons senti et jugé être ce qu'il y a de meilleur pour le bien de tous, et de plus convenable à notre organisation particulière. C'est ce travail sur nous-mêmes, fruit de nos propres méditations, que j'appelle éducation spontanée.

Jetons d'abord un regard d'observation sur la société en général, puis nous reviendrons à réfléchir sur notre conduite personnelle.

La condition des femmes n'est pas heureuse; mais la faute n'est-elle pas à elles seules? Les femmes sont dans un état de dépendance et d'infériorité à l'égard des hommes; mais n'est-ce point qu'elles s'abaissent volontairement? Les femmes, pour ainsi dire, ne tiennent point place dans la société, et leur vie manque d'un but social; mais n'est-ce point qu'elles méconnaissent leur nature, et ignorent leur vraie destination sur la terre?

Si la femme respectait sa propre dignité, et savait remplir sa mission de femme, comment donc ne serait-elle pas chérie, honorée, heureuse, et l'égale de l'homme? L'emblême de la femme n'est-il pas la colombe, dont la tendresse pieuse apporte aux malheureux la branche d'olivier, gage de paix et de réconciliation? ou bien encore l'arc-en-ciel consolateur venant rassénir les âmes par le sentiment doux et fécond de l'espérance? La femme n'est-elle pas le lien de la famille et le lien de la société? N'est-elle pas l'ange gardien de l'enfance, n'est-ce pas elle qui fait toute la joie du foyer domestique? N'est-ce pas son sourire qui embellit le plus la vie de l'homme, n'est-elle pas son affection le plus vive, n'est-elle pas la mère de ses enfans, le bâton de sa vieillesse? N'est-ce pas elle qui sait le mieux pénétrer les souffrances morales, et le mieux les adoucir, elle dont la présence adoucit les humeurs les plus rudes, dont la pensée se-

Digitized by Google

crète inspire les plus beaux chefs-d'œuvre des arts? Ne possède-t-elle point la moitié de la vie de l'humanité, n'apporte-t-elle point dans les rapports de famille et de société la moitié des avantages; et dès-lors n'a-t-elle point droit à la même part de bonheur, d'indépendance et de liberté que l'homme?

Cependant, en réalité, quel tableau avons-nous sous les yeux? La femme opprimée, exploitée, foulée aux pieds par l'homme; la femme esclave dans la société, esclave dans la famille; la femme apportant en tribut à l'homme ses soins, son amour, son dévoûment, comme l'esclave l'apporte à son maître, sans que ce dernier lui en sache d'autre gré que de s'être soumise aux nécessités de sa condition.

Les femmes seules ont pu être les instrumens de leur misère. Combien il s'en faut qu'elles accomplissent, dans toutes les phases de la vie, et dans tous leurs rapports avec la société, la mission de paix; d'amour, et de charité, qui seule convient à leur nature! La grande pensée de l'humanité ne pénètre point à l'âme des femmes; leurs affections se resserrent dans un cercle aussi étroit que les conceptions de leur esprit; leur charité est superficielle, la main donne l'aumône, le cœur même s'attendrit passagèrement sur des infortunes individuelles, mais jamais la pensée ne s'arrête sur cette plaie sociale, la plus grande injustice qui existe dans le monde, la misère du peuple. Et cependant ne sont-ce point des voix de femmes qui doivent plaider cette cause, leurs entrailles qui doivent s'en émouvoir, et leur charité qui, jetée dans la balance, doit finir par l'emporter? Et leur mission de paix, comment l'accomplissent-elles? Existe-t-il un désordre moral qui ne dérive point de la faute des femmes? Existe-t-il pour les femmes un chagrin, un malheur, une humiliation, une flétrissure, qu'elles ne se soient pas attirés les unes aux autres? Ne sont-elles pas constamment dans une position ennemie, cherchant à surprendre leur côté faible pour se mieux blesser? Quelle influence utile exercent-elles sur la société?

Digitized by Google

Quel est le lien social qui, les unissant les unes aux autres, les rattache toutes à la grande communauté? Leur influence sur les mœurs et l'éducation n'est-elle pas en réalité plutôt nuisible que salutaire? Leur influence n'est-elle pas totalement nulle sur toutes les questions d'un intérêt général? A part l'embellissement des fêtes, si les femmes, comme dans l'ancienne Grèce ou bien la Turquie moderne, renfermées dans l'intérieur de leur maison, ne faisaient point réellement partie de la société, les résultats de leur absence ou de leur présence ne seraient-ils pas exactement semblables? Qu'ont donc les femmes à se plaindre que la société ne s'inquiète pas de leur sort, lorsque elles-mêmes, s'absorbant dans leurs intérêts particuliers, se refusent à travailler au bien commun de la société?

Que signifie donc le mot société, si ce n'est union de personnes unies dans un même intérêt? Les hommes ne se sont-ils réunis en société que dans le but unique de mettre leurs propriétés sous la protection de la loi et de la force armée? N'ont-ils pas encore le but de travailler en commun à leur bien-être, d'associer leur industrie, de discuter les intérêts généraux, d'épurer la morale, de faire progresser les arts et les sciences? Pourquoi les femmes restent-elles en dehors de tout mouvement progressif? Pourquoi restent-elles chacune à part, et ne font-elles point entrer dans leur vie un but d'intérêt commun? Loin de se réunir, chacune d'elles brise le lien social en le tirant à soi; elles subissent toutes les dépendances du pacte social, sans retirer aucun des avantages de l'union et de l'association. Bien que toutes soient atteintes d'une même sensation de malaise et de souffrance, jamais elles ne s'enquièrent de la misère des autres, et peuvent se voir toute une vie sans jamais avoir échangé un mot affectueux ni une marque d'intérêt. Ah! la société est un mot vide de sens, lorsqu'il recouvre l'égoïsme sous toutes ses faces. N'est-ce pas chose affligeante à penser que l'on puisse se trouver aussi seul, aussi nu, et dénué d'affection et d'appui, au sein

Digitized by Google

d'une société civilisée, que si l'on fût né au milieu des bois, avant qu'il y eût dans le monde un pacte social? Si tout lien de confraternité est rompu, ne reste-t-il pas toujours le lien d'un malheur commun? Ne voit-on pas tous les jours des personnes condamnées à une infortune semblable s'unir d'une étroite affection, et trouver dans le charme de la confiance et de l'intimité un adoucissement à tous leurs maux? Quoi de plus touchant dans les relations sur les prisons du temps de la terreur, que cette amitié subite, cette connaissance intime qui naissaient entre les malheureux prisonniers, faisant ressortir par ces vives sympathies des douceurs infinies du milieu de leurs atroces souffrances. Combien est remarquable l'aveu de Riouffe, lorsqu'il dit, dans ses Mémoires, qu'au sortir de sa rude captivité, il ne savait plus se faire à l'indifférence du monde, ni à la froideur et à l'égoïsme des rapports de société, contrastant si fortement dans son souvenir avec cette sensibilité expansive, cette affection vraie, ce dévoûment spontané qu'il avait trouvés dans ses compagnons d'infortune! Comment donc se fait-il que dans une société vieille comme la nôtre, les intérêts généraux au lieu de se resserrer soient presque dissous, et qu'il n'y ait plus guère de but commun que celui d'arriver à la fortune? Lorsque la religion conservait son influence, au moins tous les hommes d'une même communion étaient-ils frères; à la vérité, ils étaient ennemis des autres sectes, mais encore étaient-ce là des sociétés réelles où chacun pouvait dire à tous : *Je souffre, secourez-moi!*

La religion a conservé beaucoup plus d'influence sur l'esprit des femmes que sur celui des hommes; cependant, quel lien cette croyance commune, ce devoir réciproque d'amour et de charité, établit-il dans leurs rapports sociaux? S'avisent-elles de se traiter en sœurs, pour être chrétiennes? non; les femmes, tout en donnant l'exemple des affections privées, n'ont de but dans leurs relations sociales que celui du plaisir, et la société est absolument pour elles comme si elle n'existait pas.

Digitized by Google

L'on m'a beaucoup demandé, au sujet de mon précédent article, pourquoi, après avoir énuméré les maux de la condition des femmes, je n'indiquais pas les moyens d'y remédier? Je réponds ici qu'il n'existe qu'un moyen pour les femmes d'améliorer leur condition, c'est de *s'associer dans ce but*. Que l'on me comprenne bien. Je n'entends point par là des associations partielles, qui ne sont jamais que de misérables coteries, guerroyant avec le reste du monde, et ne prônant que leurs propres œuvres. Non, c'est avec l'humanité entière, avec les femmes de toutes les conditions et de toutes les classes, que je veux que les femmes *s'associent de cœur et d'esprit*. Je veux que, cessant d'être étrangères les unes aux autres, elles se traitent en sœurs, compatissent mutuellement à leurs souffrances, et les allègent de tout leur pouvoir. Je veux que le pacte social, cessant d'être un mot vide de sens pour les femmes, leur devienne obligatoire, et leur impose une dette envers l'humanité. Je veux que les femmes se fassent un devoir absolu, une règle inviolable de la tolérance et de la bienveillance; qu'elles se soutiennent en toutes choses, ne se fassent jamais tort ni en paroles ni en actions, qu'elles soient franches et loyales dans tous leurs rapports, et se servent mutuellement de sauvegarde contre toute injure. Je veux que les plus éclairées répandent leurs lumières sur les intelligences obscurcies de ténèbres, que celles qui sont douées de sagesse et de sensibilité se fassent les conseils et les consolatrices des affligées, que les riches partagent avec les pauvres, que les puissantes sympathisent avec les humbles. C'est ainsi qu'elles jetteront les bases d'une nouvelle société, dans laquelle, accomplissant leur mission véritable de bienfaisance, épurant et agrandissant leur âme à l'amour ardent de l'humanité, fortifiant leur raison par l'habitude de vues générales et positives, elles acquierront sur la société l'influence qui leur appartient, y marqueront elles-mêmes la place qu'elles doivent occuper, exerceront une action simultanée sur les mœurs et l'éducation.

Digitized by Google

Maintenant que nous avons jeté un regard sur la société en général, revenons à examiner notre nature individuelle, et cherchons à découvrir nos moyens d'éducation spontanée.

La première loi de notre nature, c'est de vivre. Qu'est-ce que la vie? Durant les premières années, elle s'écoule sans que l'on y pense; l'on s'abandonne à la sensation du moment, sans que l'imagination puisse encore se porter à distance dans le passé ni dans l'avenir. A mesure que les facultés intellectuelles se développent, l'existence s'étend davantage, les jouissances acquièrent plus de vivacité; mais aussi la vie devient une tâche constante, souvent pénible, et qui parfois pèse d'un poids énorme. L'on se sent vivre, l'on doit nécessairement occuper la vie, trouver un emploi à toutes les heures, se créer un but qui rompe l'uniformité des jours. Alors, pour bien employer la vie, il devient nécessaire d'analyser la nature humaine, et toutes les impressions dont se compose l'existence. Quelle que soit la différence des facultés, des inclinations, des positions sociales, en résultat la sensation de la vie est égale pour tous, sauf son degré d'intensité. Ce sont les mêmes besoins physiques et moraux, les mêmes impressions de crainte, d'espérance, de joie et de douleur, les mêmes passions, dérivant toutes de l'amour de soi et de l'instinct de sociabilité; c'est la même alternative de travail et de repos, de plaisirs et de peines, de sensations pleines de douceur et d'amertume. Nous pouvons tous, prévenant les leçons de l'expérience, composer en partie notre destinée sur l'exemple de la destinée d'autrui. L'observation la plus essentielle, c'est que, dans le monde moral comme dans le monde physique, chez l'individu comme dans la société, le mal est toujours à côté du bien, que la lutte est constante, mais que le principe du bien est de sa nature le plus puissant. C'est dans cette conviction que nous cesserons de murmurer contre la loi du travail, amenant après elle tous les progrès de l'humanité; que nous nous soumettrons au spectacle de la déplorable variabilité du cœur humain, né-

Digitized by Google

cessaire pour qu'une douleur cède à un peu de joie, et fasse place à de nouvelles douleurs; et qu'enfin nous saurons nous résigner à la loi terrible qui nous condamne à mourir, considérant que la mort est le repos à la tâche si pénible d'avoir vécu.

Lorsqu'on a envisagé la vie dans son ensemble et ses impressions les plus générales, la sagesse consiste à ce que nous ramenions nos regards sur notre organisation particulière; que nous consultions nos goûts, nos penchans, nos facultés, et cherchions la manière la plus convenable de les contenter, de les modifier, de les activer. Il faut partir du principe que les objets extérieurs n'ont jamais qu'une valeur relative à la disposition de l'âme, et que par conséquent nous devons travailler à la fois à modifier notre nature intime et les circonstances du dehors, afin d'établir autant que possible un rapport exact, une parfaite harmonie entre la situation de notre âme et les impressions du dehors. Toutefois, hâtons-nous de le dire, l'entente la plus réfléchie de la vie, les préceptes les plus impérieux de conduite, n'aboutiront qu'à une sagesse mesquine et stérile, si l'on ne remonte à un principe générateur de toute morale, de toute grandeur, de toute dignité humaine, qui serve de règle invariable aux actions, donne un but à la vie, et soit le lien naturel des sociétés.

Quel est-il ce principe tellement inhérent à notre nature qu'on ne puisse le nier, et que tous les spécieux raisonnemens de l'égoïme s'évanouissent à sa révélation? Ce principe est celui que j'ai appelé instinct de sociabilité: il engendre toutes les vertus et toutes les affections qui unissent les hommes entre eux. Que chacun fasse un retour sur soi, et consulte sa propre nature, il y trouvera un fait incontestable; c'est que notre esprit est presque constamment hors de nous-mêmes, qu'il nous transporte incessamment dans l'histoire du passé, nous plonge dans les prévisions de l'avenir, et nous fait vivre en imagination sur tous les points de l'univers connu. C'est ce don d'imagination qui, excitant notre sensibilité, nous transporte dans l'âme et

Digitized by Google

l'esprit d'autrui, nous en fait deviner les pensées et les impressions qui deviennent ainsi les nôtres, et partager presque aussi vivement les sensations de peine ou de plaisir que si elles nous étaient personnelles. Nous nous identifions constamment à la vie d'autrui, soit que l'étude déroule à nos yeux toute l'existence intérieure des hommes de génie, soit qu'un sentiment louable d'amour-propre nous donne le désir de l'estime d'autrui, soit que nos affections nous fassent vivre heure par heure, minute par minute, d'une pensée plus chère que notre propre existence. Toutes les vertus humaines, contenues dans un précepte de l'Évangile : *Aimez votre prochain comme vous-mêmes*, découlent de ce principe. Oui, aimez l'humanité, à laquelle la pensée vous lie étroitement; aimez, servez, secourez votre prochain, dont vous partagez forcément les joies et les peines; méritez son suffrage, qui est nécessaire au contentement de votre esprit; cherchez dans quelques affections particulières, où l'âme se donne entière sans pour cela se dérober à l'amour de l'humanité, les plus douces jouissances, le bonheur le plus divin dont notre nature soit susceptible. Nous possédons tous l'instinct de sociabilité, car c'est la vie même; mais il ne se développe chez les individus qu'à des degrés différens. Une bonté active, qui en est la plus éclatante manifestation, est tout dans un caractère; les autres qualités n'en sont que des nuances. La bonté se témoigne en paroles et en actions, ou bien même par une habitude de toute la personne qu'on nomme bienveillance. Elle est *complaisance, générosité*, dans les petites choses; elle se transforme en *dévouement* et *grandeur d'âme* dans les actions importantes de la vie. Lorsqu'elle s'attache à secourir les maux physiques, on la nomme *charité, bienfaisance*; elle devient *tolérance, indulgence, douce pitié*, lorsqu'elle sonde les peines morales, scrute les motifs secrets des actions, ne voit que folie dans la méchanceté, maladie dans le vice, désordre moral dans la passion, et faisant la part, dans les fautes commises, de la fatalité

Digitized by Google

des circonstances et de la faiblesse de notre nature, sait les excuser aux yeux du monde, et relever le coupable dans sa propre estime : une indulgence éclairée est toujours la manifestation d'un esprit sage et d'une sensibilité exquise.

Honte et dérision sur l'égoïste qui cherche à tuer en lui l'instinct de sociabilité, croyant s'assurer un plus grand nombre de jouissances en se concentrant dans le sentiment unique de personnalité : comme s'il existait des joies purement personnelles, des jouissances purement matérielles qui ne demandassent point à relever d'un sentiment moral, d'une pensée d'autrui, d'un élan d'imagination ! Que serait donc à nos yeux le monde physique, si l'esprit n'attachait constamment sur toute sa surface des pensées de vie et d'intelligence qui en dérobent la lourdeur et l'immobilité ! Que serait à nos yeux la nature, si nous n'y placions un Dieu ; l'homme, si nous n'y sentions une âme ; la végétation, si elle ne nous représentait la vie ? Ah ! combien les limites et les distances nous seraient à la fois étroites et prodigieuses, si notre esprit ne savait s'élancer dans l'espace, et nos pensées embrasser l'infini ! Que serait à nos yeux le spectacle de la société se déroulant avec ses bizarreries, ses contrastes et ses catastrophes, sans la pensée d'une providence qui en meut tous les ressorts, se manifeste dans tous ses actes ! Que seraient-ce que toutes les sensations de la vie, si chacune d'elles ne faisait vibrer une corde de l'âme ! Que serait la vie même, dénuée du sentiment moral qui anime pour nous la nature entière ? toutes les impressions naturelles, nous les devons à nos illusions d'amour, d'espoir et d'enthousiasme ; mais toutes ces impressions se flétrissent à mesure que le sentiment moral perd de sa force et de son intensité ! C'est là cependant le principe de vie que veut anéantir l'égoïste, lorsqu'il s'essaie à se concentrer dans son individualité, ne demandant rien à autrui, n'accordant rien à autrui, et prétendant dépouiller le monde des illusions de l'esprit. Le malheureux ! qui ne voit point que par ce suicide moral il répand dans

Digitized by Google

son âme une telle aridité que les semences d'aucune joie ne sauraient jamais y germer.

Voilà donc le principe certain, infaillible, qui doit servir de règle à toutes nos actions, et nous guider le plus sûrement au bonheur dans cette vie si chanceuse et si variable : le développement moral le plus complet sous le rapport de la pensée et du sentiment, et l'obéissance à la fois raisonnée et instinctive à la loi de sociabilité qui nous transporte incessamment dans la pensée d'autrui, nous fait travailler incessamment au bonheur d'autrui, enfin nous fait vivre de la vie de l'humanité, associant tous les hommes dans une même pensée, une même œuvre, un même amour.

La loi de sociabilité est d'une obligation universelle, mais combien elle l'est davantage pour les femmes que pour les hommes! Ces derniers peuvent à la rigueur vivre seuls, se passer de famille, étourdir leur âme et engourdir leurs facultés par le mouvement et la dissipation ; tandis que les femmes, moins actives dans la vie extérieure, vivant davantage de la vie de l'âme, possèdent peu de ressources pour se dérober aux émotions intérieures, et à la contemplation incessante qu'un esprit actif fait de lui-même ; tandis que les femmes, par la faiblesse de leur nature et la délicatesse de leur organisation, toute leur vie ont besoin d'appui, de secours, de protection, et que c'est une nécessité de leur condition et même un besoin de leur âme d'avoir des amis et d'être entourées d'une famille. La bonté et toutes les qualités aimables et attachantes sont d'une nécessité rigoureuse chez les femmes, si elles prétendent à un peu de bonheur. Leur faiblesse les rend vraiment dépendantes de ceux qui les entourent, leur sensibilité les rend également dépendantes de leurs affections ; tous les intérêts de leur vie sont attachés à ce qu'elles rendent leur société douce et agréable, et qu'elles témoignent de leur bonté et de leur tendresse de cœur, afin qu'on leur accorde volontiers les soins et l'appui que réclame leur fai-

Digitized by Google

blesse, et qu'on leur rende affection pour affection. Toutefois la bonté ne doit jamais être un calcul; celle-là est fausse, et ne touche point: la vraie bonté est toute d'instinct et d'impulsion soudaine, elle saisit les occasions de faire le bien sans jamais se demander ce qui en reviendra.

Il est nécessaire d'ajouter que la bonté et la sensibilité portées à l'excès peuvent devenir choses très pernicieuses, et qu'il est deux habitudes de l'âme qui doivent servir de contre-poids à ce qu'il pourrait y avoir de trop faible ou de trop entraînant dans le caractère: l'habitude de la réflexion, qui donne la connaissance de soi et des autres, et fait apprécier la portée et la conséquence des actions; l'habitude de se commander à soi-même, qui donne la force d'agir quand il le faut, et de se modérer lorsque la sensibilité ou la passion risque de nous emporter. La réflexion se mûrit par la solitude et la méditation. La force d'âme s'acquiert par l'habitude journalière d'obéir à une règle de conduite et de se vaincre dans les fantaisies qui viendraient à contrarier cette règle.

Si l'on a compris l'étendue du principe que j'ai posé comme règle de toutes les actions, l'on concevra que le développement de l'esprit est aussi nécessaire à l'homme que celui du caractère, pour que la vie soit complète. Le point de départ de l'instruction doit être de s'identifier le plus possible à la grande âme de l'humanité; il faut remonter à l'origine de toutes les connaissances, les suivre dans leurs progrès et leurs développemens, embrasser ainsi d'un coup-d'œil général le perfectionnement graduel de l'esprit humain, et enfin, si la nature vous a donné une vocation spéciale, augmenter par vos propres œuvres l'héritage des siècles suivans. Le but proposé au travail de l'esprit est le même qu'aux bonnes œuvres; c'est d'accroître la somme des jouissances, de multiplier le sentiment de l'existence, d'élever, d'épurer, d'agrandir le principe moral de notre nature.

La culture de l'esprit est aussi essentielle chez les femmes que

Digitized by Google

chez les hommes; à elles comme aux hommes, il appartient de mûrir leur raison, de fortifier leur jugement, d'étendre leurs connaissances; la seule différence, c'est que les objets d'études spéciales sont autres. On ne saurait assez le répéter aux femmes, exercez toutes vos facultés, travaillez à votre émancipation intellectuelle, et, par ce fait seul, votre condition sociale sera améliorée. Ce ne sont point les connaissances superficielles que les femmes doivent ambitionner; qu'importe que leur mémoire soit chargée de plus ou moins de mots? Non, non, c'est leur intelligence tout entière qui doit grandir, c'est leur raison qui doit se perfectionner, afin qu'elles deviennent capables d'observer, de réfléchir, de se conduire d'après leurs propres lumières. Il serait à désirer, de plus, que les femmes, consultant leur vocation naturelle, se livrassent chacune à une spécialité dans les sciences, les arts ou l'industrie. La société y gagnerait, les femmes y gagneraient davantage. La distance immense, l'espèce d'abyme qui sépare leur condition de celle des hommes, serait en partie comblé, si chacune d'elles avait un but d'artiste à sa vie, une vocation spéciale, une occupation journalière, dont les progrès et le perfectionnement, détruisant la monotonie de la vie, servissent à calculer les jours que l'on aurait vécus. Leurs facultés pourraient se déployer librement dans une sphère spéciale; et si la dure nécessité venait à les forcer au travail, elles possèderaient du moins une ressource assurée. Et combien d'exemples n'avons-nous pas sous les yeux de femmes accoutumées à l'aisance, réduites tout-à-coup à vivre de leur travail, et qui doivent maudire leur éducation qui ne les y a point préparées! Par les mêmes ressources avec lesquelles elles dompteraient la misère, elles pourraient également dompter des passions funestes qui ne s'emparent irrésistiblement de l'esprit que par suite de l'oisiveté; elles pourraient secouer et mettre à leurs pieds le terrible fléau de l'ennui, cause première de tous les égaremens. Elles deviendraient membres plus importans de la société, si chacune d'elles était capable

Digitized by Google

d'y produire une œuvre utile, d'y jeter une idée créatrice. Dans les temps incertains et orageux où nous vivons, le développement des facultés et une étude spéciale sont la seule planche de salut offerte aux femmes. Une raison éclairée est leur seule boussole, et l'esprit d'association, c'est-à-dire l'amour de l'humanité, est le phare lumineux qui les conduira à un port assuré, à des rivages tranquilles, où, jouissant d'un ordre social tout nouveau, elles contempleront dans un passé lointain les tourmens de notre monde actuel.

Sachons donc lutter courageusement contre la tourmente, et, tenant nos yeux fixés sur l'horizon plus éclairci de l'avenir, prendre en patience le monde actuel. Nous avons considéré la vie en général, et cherché dans l'instinct de sociabilité une règle de conduite; toutefois il est des rapports, dans la vie sociale, où s'offrent des difficultés que l'instinct de sociabilité ne suffit pas à résoudre.

Au moyen âge et dans les temps modernes, quel est le sentiment qui a le plus occupé la vie des femmes, le plus absorbé toutes leurs facultés? Chacun le sait, c'est le sentiment de l'amour; l'histoire des femmes n'est autre chose que la peinture de l'amour avec ses mille nuances. Ce qu'on appelle vulgairement les mœurs, c'est le rapport des institutions sociales avec cette passion, permise ou défendue dans telle ou telle circonstance.

Mon intention n'est point de rien ajouter à ce qui a été dit sur cet inépuisable sujet. Je ne prétends ici l'envisager que sous le seul point de vue de la question qui m'occupe.

Nous devons croire que l'amour est un sentiment dans la nature, puisqu'il a existé de tous temps et dans tous les pays. Nous devons croire que l'amour est une nuance exquise de l'instinct de sociabilité, puisqu'il élève et purifie l'âme, l'excite à l'enthousiasme, au dévouement, à toutes les vertus, et la remplit de divins contentemens. L'amour n'est donc point une pas-

Digitized by Google

sion qu'il faille étouffer au cœur humain ni bannir de la société; on doit le considérer, au contraire, comme un puissant véhicule aux pensées généreuses et aux belles actions. Toutefois l'on se demande avec étonnement comment cette passion, qui semble destinée à rétablir l'équilibre entre la femme et l'homme, en portant ce dernier à faire le sacrifice de sa force et à se soumettre volontairement, est devenue dans la société actuelle un instrument d'esclavage pour les femmes, une des causes principales de leur abaissement et de leur humiliation.

Il est un fait positif, l'amour s'éteint et disparaît chaque jour davantage au cœur des hommes, mais pour se réfugier tout entier au cœur des femmes, ou pour mieux dire dans leur tête, dans leur imagination remplie des traditions des siècles derniers.

Ce sont les révolutions des peuples qui, depuis quarante ans, ont tué l'amour au cœur des hommes; ce sont les graves intérêts de la politique, du commerce et de l'industrie qui l'ont banni de leur imagination. L'amour des siècles derniers était une pensée exclusive, dominante, qui, s'emparant de l'âme entière, la secouait sans relâche. Au moyen âge, depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIV, les hommes, généralement peu lettrés et peu soucieux des intérêts politiques, principalement les hommes nobles qui ne connaissaient de métier que le métier oisif des armes, laissaient absorber toutes leurs facultés par le sentiment de l'amour; c'était la principale occupation, l'affaire la plus importante de la société d'alors. Chez les âmes faibles, l'amour dégénérait en intrigues et galanteries; chez les âmes fortes, il devenait passion violente et terrible, engendrant toute sorte de crimes et d'actions sublimes. Mais aujourd'hui, dans notre société si occupée et si positive, où les hommes prendraient-ils donc le temps de songer à l'amour! Ce n'est plus chez eux qu'une pensée secondaire, une distraction aux graves intérêts qui les préoccupent et à leurs travaux laborieux. L'amour, chez l'industriel, est subordonné à une commande d'ouvrage; chez l'homme

Digitized by Google

d'affaires, il est brusqué, rudoyé, congédié à chaque revirement dans les fonds publics; chez l'homme politique, il s'anéantit, se pulvérise sous une nouvelle du *Moniteur*. Restent les artistes, plus amoureux de leurs œuvres que du modèle qui les inspire; l'homme du peuple, qui revient tous les dimanches à la pensée d'amour qu'il secoua six jours de la semaine par la nécessité du labeur; et enfin l'homme de lettres, le romancier, veux-je dire, qui voit dans la femme qu'il aime une étude physiologique très féconde pour ses compositions, et qui la dissèque et l'analyse moralement à peu près comme le chirurgien fait du cadavre.

Est-ce un mal que l'amour, jetant sa dépouille du passé, prenne une forme nouvelle dans une société toute nouvelle? Non, ce n'est pas un mal; car l'amour d'autrefois était une passion folle, désordonnée, un sentiment coupable, profondément égoïste et anti-social, qui frustrait l'humanité des affections de toute une âme en les concentrant sur un seul individu. Non, la décadence de l'amour, ou plutôt le renouvellement complet de cette passion qui demande à s'appuyer sur d'autres bases que sur le passé, n'est pas un mal. Ce qui est un grand mal, c'est que les femmes, s'accrochant au passé en ceci comme en tout le reste, continuent à rêver l'amour des seizième et dix-septième siècles, à ne pas voir dans leur vie de plus grande affaire que l'amour, et à y consacrer exclusivement toute leur âme et toutes leurs facultés.

Comment en serait-il autrement? Ne sont-elles pas élevées et entretenues dans ces idées par tout ce qui frappe leurs yeux et leurs oreilles depuis leur tendre enfance? Peuvent-elles faire un pas dans le monde, écouter une conversation, fixer leur attention sur une représentation théâtrale ou sur une lecture, sans que l'idée amour ne se présente à leur esprit ou à leur imagination sous les couleurs les plus séduisantes, et en même temps les plus fausses, si on les considère par rapport à notre temps? Est-il étonnant qu'elles apportent dans la société des illusions

Digitized by Google

chimériques, fatales à leur bonheur, préjudiciables à leur conduite, et dont elles ne savent jamais se débarrasser tout-à-fait? Est-il étonnant que, la tête remplie des traditions d'un temps qui n'est plus, elles ne savent point voir ce qui est, et point se consoler de ce qui n'est pas? Cette erreur d'imagination engendre presqu'à elle seule toutes les contradictions et toutes les douleurs de leur position sociale.

Aux siècles précédens, lorsque l'amour remplissait toutes les âmes, occupait tous les esprits, était le passe-temps de la société entière, les femmes n'en étaient guère plus heureuses : presque constamment victimes des hommes, trompées, séduites, trahies, abandonnées, punies, leur vie se passait dans la lutte incessante de la passion et du devoir, les orages terribles qui naissaient du combat, les tourmens aigus du remords, l'angoisse de la honte et du repentir. Mais quoi! elles jouaient un rôle dans la société; elles se voyaient aimées, adorées; et toutes les douleurs attachées à l'amour d'alors valaient mieux sans doute que cette sphère glaciale qui aujourd'hui entoure les femmes, que la profonde nullité de leur rôle, que cet esprit d'étiquette et de convenance comprimant tout élan de leur imagination; enfin, que ce poison corrosif d'une raison froide et calculatrice, versé goutte à goutte sur chaque sentiment généreux qui fermente dans leur sein.

Pauvres femmes! relevez-vous de cet abaissement; prenez une situation plus élevée, en vous rehaussant par le sentiment naturel de votre dignité. Ce sentiment, qui exprime à lui seul tout ce que la modestie, la pudeur, la délicatesse, et la fierté, ont de plus exquis et de plus spécial à la nature des femmes; ce sentiment est le don le plus précieux qu'elles possèdent. C'est le piedestal qui, les faisant voir de haut, le front entouré d'une sainte auréole, les rend dignes d'hommages et d'adoration; c'est un sanctuaire sacré dans lequel la femme se réfugie à volonté, s'enveloppant d'un voile pudique qui la dérobe à tout

Digitized by Google

regard profanateur ; c'est quelque chose de mystérieux, d'inconnu, qui fait leur charme le plus attrayant, et les entoure, par la seule puissance morale, d'un respect inviolable ; c'est une délicatesse de l'âme, qui, semblable à une source d'eau pure toujours jaillissante, les garantit de toute souillure ; c'est la réminiscence d'une nature d'ange, ayant revêtu l'enveloppe mortelle sans que jamais s'efface son origine divine ; c'est le principe vrai, chez les femmes, de toute vertu et de toute moralité, principe inné, plus fort que les institutions sociales qui prétendraient le détruire, et dont la règle invariable peut servir de pierre de touche pour discerner, dans tous les usages et préjugés des sociétés antiques et modernes, ce qui est sage et salutaire d'avec ce qui est faux et pernicieux.

C'est ce sentiment de dignité qui doit ramener les femmes dans les limites d'un amour vrai, généreux, dépouillé à la fois d'exagération et d'égoïsme. Qu'elles se raisonnent et se demandent pourquoi l'amour, le lien le plus puissant, et l'affection la plus forte qui existe, n'engendre le plus souvent que douleurs et désordres ? Pourquoi cette passion, prenant sa source dans l'instinct généreux de sociabilité, se rapproche-t-elle par ses effets du plus triste égoïsme ? Singulière bizarrerie, que l'on a sans cesse sous les yeux, d'aimer qui ne veut pas aimer, et de prendre en haine qui vous aime ! Déplorable instabilité du cœur humain, que de rejeter ce qui plaisait, de mépriser ce qu'on ambitionna ! Odieux égoïsme, que de fouler aux pieds, briser l'âme, flétrir la vie de qui on a aimé ; et cela sans pitié, ni scrupule, ni remords, par la raison qu'on n'aime plus. Toutes les autres affections de l'âme, si elles viennent à s'éteindre, laissent dans le souvenir un respect inviolable des liens qui existèrent ; l'amour seul emporte avec lui l'entière mémoire du passé, et semble arracher du cœur tous les sentimens affectueux, pour n'y laisser place qu'à la dureté de l'ingratitude. Quel spectacle plus affligeant que celui d'une telle variabilité du cœur humain ; et peut-on

Digitized by Google

ne pas se mépriser soi-même, lorsqu'on est capable d'en donner l'exemple! Sur quoi donc compter dans le monde, à quoi s'attacher, lorsque tout change autour de vous, que le passé n'a aucune signification pour l'avenir, et que l'on n'a de règle à sa conduite et à ses affections que le caprice du moment et les effets bizarres de l'imagination! Est-ce bien la loi de l'amour qui régit le monde de la sorte, n'est-ce pas plutôt la loi monstrueuse de l'égoïsme? L'amour qui ne voit dans le monde qu'un seul être, et s'y attache exclusivement à toutes les autres affections, cet amour là n'est déjà que de l'égoïsme; c'est soi qu'on aime, son plaisir qu'on cherche; tout ce qu'on semble faire pour un autre, c'est au sentiment du *moi* qu'on le rapporte; et comme la nouveauté des impressions en faisait tout le charme, l'amour va diminuant à mesure que cette nouveauté se fane : alors le même égoïsme qui l'avait engendré le foule aux pieds, sans égards ni pitié pour qui le partagea. L'amour n'a pu recevoir cette direction que dans une société où règnent les doctrines de l'égoïsme et du matérialisme; c'est amour là est le fléau du genre humain. Il n'y a pas de milieu, ou bien l'amour est un pur caprice d'imagination qui donne le droit de commettre toutes les lâchetés, un sentiment anti-social qui n'est capable de produire que désordres, douleurs, haines et discordes, ou bien l'amour est susceptible de recevoir une règle, un frein; de s'asseoir sur des bases et convenances naturelles, garantes de la constance, de s'harmoniser avec toutes les affections sociales, de devenir enfin la plus haute expression du sentiment moral, le mobile le plus puissant du devoir, la garantie assurée du bonheur domestique.

Or il est un fait, c'est que l'amour fou et désordonné du moyen âge, ainsi que l'amour égoïste et matérialiste du dix-huitième siècle, vont tous les jours en décroissant; tandis que tous les jours grandit l'amour de l'humanité, lequel comprend toutes les affections de l'âme, sans que l'une porte préjudice à l'autre. Que les femmes donc, chassant de leur esprit les vaines réminis-

Digitized by Google

cences d'un amour qui n'est plus approprié à nos mœurs, ne recherchent que des affections raisonnables, plus calmes, plus douces, n'absorbant point l'âme entière, mais y développant au contraire le germe de la sensibilité et de toutes les vertus généreuses. Qu'elles se disent bien que la plus haute sagesse consiste à voir les choses comme elles sont, à ne vouloir que ce qui est possible, à savoir se commander à soi-même, étendre, agrandir le sentiment moral, multiplier, varier à l'infini ses impressions, en même temps que donner la plus grande fixité possible *aux affections*, dont les changemens capricieux flétrissent l'âme, et dont les changemens nécessités la brisent et la déchirent.

Il est temps que je me résume. Je n'ai point prétendu écrire une théorie complète de l'éducation spontanée, mais seulement en faire sentir la nécessité, et donner quelques élémens de cette science difficile. J'ai dit que la vie était un travail, un effort constant; qu'il fallait nécessairement l'arranger, la composer dans son ensemble et ses détails, d'après la connaissance qu'on a acquise de sa propre organisation et de la société où l'on vit. J'ai dit que la disposition habituelle de l'âme est tout pour le bonheur; qu'il faut donc à la fois se modifier soi-même et modifier les objets extérieurs dont l'âme reçoit les impressions journalières. J'ai dit que l'instinct de sociabilité devait être la règle invariable de notre conduite; que le sentiment moral était la vie même, et qu'il fallait l'étendre, le fortifier par le développement de toutes les facultés, la culture de l'esprit, et l'habitude des bonnes actions. J'ai dit qu'un sentiment de dignité tout-à-fait spécial à la nature des femmes faisait toute leur supériorité vis-à-vis des hommes, ceux-ci possédant la supériorité de la force et de l'intelligence. J'ai dit que ce sentiment de dignité souffre, chez les femmes, de ce qu'elles rêvent encore un sentiment d'amour qui n'est plus en rapport avec nos mœurs, et dont les hommes sont entièrement désillusionnés. J'ai dit que les femmes doivent tenir à la vie sociale autrement que par la vie de famille,

Digitized by Google

qu'elles y doivent tenir par une association universelle de croyances semblables, d'œuvres utiles et de bonnes actions. Je n'ai attribué ces améliorations qu'à des efforts partiels que j'appelle *éducation spontanée*, sorte d'éducation qui me paraît être le seul moyen que possède l'individu de contrebalancer l'influence dominatrice, et souvent pernicieuse, qu'exercent la société et les mœurs sur toutes ses facultés. Je compte, monsieur, dans une lettre suivante, vous entretenir de l'éducation publique, qui, étant un apprentissage de la vie sociale, ne peut offrir elle-même que des élémens à l'éducation spontanée.

MARIE DE G....

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

GRANDE-BRETAGNE.

1. MIRABEAU'S LETTERS DURING HIS RESIDENCE IN ENGLAND. — *Lettres de Mirabeau pendant son séjour en Angleterre*, suivies de maximes et d'anecdotes. Lettres traduites pour la première fois des manuscrits originaux, et précédées d'une notice sur la vie, les écrits, la conduite, et le caractère de l'auteur. Deux volumes in-8°, Londres 1832. Effingham Wilson.

MIRABEAU EN ANGLETERRE.

Depuis quelques temps on s'est occupé, plus qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, chez nos nos voisins d'outre-mer, des hommes qui se sont distingués durant nos troubles, et qui, à tort ou à droit, se sont fait un nom. C'est un acheminement à la sympathie des peuples que ce désir mutuel de se connaître, et c'est avec peine que l'on voit égarer cette disposition à chercher la vérité, seul point de rencontre et d'union parmi les hommes. On a publié à Londres nombre d'extraits et de traductions de plusieurs de ces mémoires qu'avec plus ou moins de talent et d'esprit une société anonyme d'habiles gens de lettres, qui font du roman avec de l'histoire et de l'histoire avec du roman, a signés des initiales ou des noms les plus connus parmi nous, les plus faits pour exciter la curiosité. Ce moyen s'use: cependant le courant d'une conversation semée d'anecdotes, et à la fois pleine et vide, qui ne se trouve qu'à Paris, en passant à travers ces gros in-octavos leur a laissé un air de vie qui les fait lire. Il n'en reste rien, on n'y apprend rien, mais on lit comme on causerait. Cette excuse de plaisir et d'amusement ne peut être invoquée en faveur

Digitized by Google

des lettres attribuées à Mirabeau qui paraissent en Angleterre. L'éditeur raconte qu'elles sont tombées entre ses mains à travers une chaîne aristocratique de communications, dont la reine Hortense et l'archi-chancelier Cambacérès sont les premiers anneaux; et ces lettres, traduites et publiées en deux gros volumes, sont partout annoncées avec éloge. L'ouvrage est tout uniment un mensonge sans instruction qui le déguise, esprit qui l'orne, connaissance des hommes, des choses et des temps qui le rende plausible, sans facilité de style ni choix heureux de compilation qui le fasse lire avec quelque indulgence. Cet abus d'un grand nom pour duper quelques bourses n'est pas en vérité du domaine des lettres, et ne pourrait se traduire qu'en police correctionnelle, non comme un faux, certes; en ce genre ne fait pas un faux qui veut; mais comme une de ces absurdes calomnies que l'on repousse uniquement par égard pour la justice, car elles ne peuvent tromper que ceux dont le blâme ou le suffrage ne comptent pas. Qui, parmi les hommes qui respectent leur propre opinion et méritent ainsi de la voir adopter par d'autres, qui s'avisera d'attribuer à Mirabeau cette indigeste compilation d'extraits de l'Histoire d'Angleterre, de madame Macaulay; d'anecdotes usées, épuisées par tous les Anas; d'énormes et ennuyeux fragmens des écrits de Mendelsohn en faveur des Juifs; de catalogues des sectes anglicanes; d'une copie textuelle (sauf le style, c'est traduit) de la fin de l'*Émile*, de Rousseau; de lourds extraits des discours de lord Chatam, de Pitt, de Wilkes, et que sais-je? des registres de procès de Westminster-Hall, du tribunal civil, de la chancellerie, mêlés à de fastidieux récits des dîners de l'Association des *fish-mongers*, à des descriptions des fabriques imitées du gothique dans le parc de Walpole, etc.; les ragouts, les religions, les lois, les clubs, nommés en indigeste litanie; car rien n'est peint, rien n'est raconté, rien n'est vu par des yeux qui voient, rien n'est dit par un esprit qui compare, qui juge, qui ait vie enfin? Cet amas de lieux communs, de choses de rebut, d'épluchures de toutes sortes, n'a rien non seulement qui puisse rappeler l'éloquence soudaine et jaillissante de Mirabeau, l'énergie de son laisser-aller, mais rien qui ressemble à un recueil de lettres n'importe de quel auteur, car ce ne sont pas plus des lettres que ce ne sont celles de Mirabeau. C'est une compilation de librairie faite pour mourir où elle est née, sur un comptoir.

Cependant plusieurs journaux anglais, en analysant longuement, sérieusement, et avec louanges, ces soi-disant lettres, donnent lieu de craindre que nos voisins des Royaumes-unis ne soient moins délicats que nous dans leur appréciation du style de nos grands hommes, et de ces premiers

Digitized by Google

jets naïfs de l'âme, si précieux, si beaux quelquefois, et qui ne se peuvent guère trouver que dans des correspondances familières. La *Literary Gazette*, de Londres, termine ainsi de longs extraits de *Mirabeau's Letters* : « La manière dont ces lettres sont tombées entre les mains du traducteur est expliquée d'une façon *très satisfaisante*, et la traduction en est faite avec beaucoup de *talent* et de *fidélité*. » Récemment aussi, les Revues anglaises ont retenti des Mémoires de Louis XVIII, recueillis (avec la *même fidélité* probablement) par M. le duc D***, Decazes, ou Damas, ou Duras, disent les critiques anglais. La *Quarterly* même a la bonhomie (extraordinaire en ce temps) de suivre consciencieusement, pied à pied, livre à livre, pour en démontrer la fausseté, cette compilation extraite des Mémoires de Bachaumont et autres, et dont personne en France, même en province, n'avait été dupe. Le profond critique de la *Quarterly* a démontré comme quoi Louis XVIII, écrivant à mesure ses mémoires particuliers, n'a pu dire : « *Dans le précédent volume,* » vu que ce roi ne pouvait savoir quelle division de volumes serait adoptée par son éditeur posthume. Il prouve, d'une manière irrécusable, qu'un Bourbon (de cette race célèbre par une mémoire qui n'a jamais rien oublié, et, moins que toute autre chose, un titre) ne pouvait confondre le *comte* de Ségur et le *marquis* de Puységur, échangeant de l'un à l'autre la comté et le marquisat; non plus que Louis XVIII n'aurait pu traiter de *duc*, comme s'il parlait du prince souverain de Modène, un simple comte de ce nom, officier dans son domestique; comment Monsieur, frère du roi, n'a pu se donner respectueusement à lui-même le titre de *Monsieur*, etc., etc. Suivent nombre d'autres raisons, laborieusement cherchées, dogmatiquement exposées, qui ne le cèdent à celles-ci ni en intérêt ni en importance, et en vertu desquelles ce qui était évident pour tous demeure prouvé pour quelques uns. Cet exemple de l'érudition anglaise dans les petits détails est encourageant. D'ailleurs la manière dont on a accueilli en Angleterre les Souvenirs de Dumont, l'empressement que l'on met à élargir l'ombre que la vanité posthume de ce Génevois jette sur notre première assemblée législative et sur Mirabeau, son incarnation aux yeux de l'histoire, donne envie, même où la force et le talent défaillent, si ce n'est de venger et de défendre des colosses, du moins, autant qu'il est en soi, de faire sa modeste protestation contre ceux qui, dressés sur la pointe des pieds, lancent leur poussière aux piédestaux de nos statues.

Il est curieux de remonter à l'origine des *Lettres anglaises*, et d'assister à leur fabrication. En l'an V de la république, Ginguené, alors di-

Digitized by Google

recteur de la *Décade philosophique*, fit paraître un petit volume composé d'une vingtaine de véritables lettres de Mirabeau à Chamfort, écrites de Paris, de Londres et de Berlin, précédant une traduction de l'allemand attribuée à Mirabeau. Soixante à quatre-vingts pages de ces lettres, peu connues bien qu'elles eussent été tirées et enlevées à un grand nombre d'exemplaires, ont été d'abord infidèlement et platement traduites, puis hachées en petits morceaux, avec lesquels l'éditeur a tâché d'épicer, tant bien que mal, et de parfumer ces deux volumes de compilations, accrochant, avec la plus étrange maladresse, à une phrase, à un mot de Mirabeau, une douzaine de pages, une feuille d'impression, extraites du premier volume venu, anglais ou français. Ainsi, pages 87 et 88 des lettres françaises, Mirabeau, racontant le peu de ressources qu'il trouve dans la librairie en Angleterre, et son étonnement d'être parvenu à y faire imprimer les *Cincinnati*, s'exprime ainsi : « Les Français accoutumés au pays conçoivent à peine cet effort, et je ne le conçois pas moi-même, depuis que je sais qu'Emsley a refusé d'imprimer le manuscrit des Confessions de Jean-Jacques, de peur que l'édition lui restât. » Le traducteur, concluant de ce peu de mots, fait copier par Mirabeau la suite entière de l'*Émile* (apparemment pour l'instruction de Chamfort). Ailleurs, le même spéculateur profite de la célébrité actuelle du plus grand poète anglais de nos jours pour faire copier, des registres de la chancellerie, toujours par Mirabeau, interrogatoires, débats, enfin tout le procès du grand oncle de lord Byron, accusé du meurtre de M. Chaworth; procès dont on n'a recherché l'histoire que lorsque les détails qui concernaient, de près ou de loin, l'auteur de *Childe Harold*, sont devenus d'un intérêt universel. Tout est de cette force dans ces prétendues lettres, où quelques pages éloquentes, devenues livides à travers la traduction, se noient en un amas d'incohérences.

La manière dont Mirabeau apprécie l'Angleterre et les Anglais dans la correspondance authentique avec Chamfort est très remarquable. Il est frappé de tout ce qu'il voit, et les conclusions qu'il tire de ses propres émotions sont choses à citer :

« C'est de cette ville souveraine, qui, bâtie de briques, et sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Tamise et son pont superbe, et semble dire : *Qu'oseriez-vous me comparer ?....* c'est de cette ville que je vous écris à la hâte.

» Nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe par la variété des sites et de la verdure, la beauté et l'opulence de la campagne, la propreté et l'élégance rurale de chaque propriété. C'est un attrait pour les

Digitized by Google

yeux; c'est un charme pour l'âme qu'il est impossible d'exagérer. Les approches de Londres sont entre autres d'une beauté champêtre dont la Hollande même ne m'a pas fourni de modèles (j'y comparerais plutôt quelques vallées de la Suisse); car, et cette observation très remarquable saisit à l'instant des yeux exercés, ce peuple dominateur est avant tout et surtout agricole au sein de son île; et voilà ce qui l'a sauvé si long-temps de ses propres délires. Je sentais mon âme fortement et profondément saisie en parcourant ces contrées plantureuses et prospères, et je me disais : Pourquoi donc cette émotion si nouvelle ? Ces châteaux, comparés aux nôtres sont des guinguettes; plusieurs cantons de la France, même de ses provinces les plus médiocres, toute la Normandie que je viens de traverser, sont assurément plus beaux, de par la nature, que ces campagnes. On trouve çà et là, mais partout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme; et cependant ceci m'enchante bien plus que le reste ne m'étonne! C'est que ceci est la nature améliorée et non forcée; c'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les pays où ils sont connus; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété; c'est que ce soin, cette propreté universelle est un symptôme parlant de bien-être;.... c'est que tout me dit qu'ici le peuple est quelque chose, qu'ici chaque homme a le développement et le libre exercice de ses facultés, et qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses....

» Et prenez garde, mon ami, que c'est si bien là la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnais, qu'arrivé dans Londres, et cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parceque rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a fait plaisir, si ce n'est les trottoirs, qui faisaient tomber à genoux le bon La Condamine et s'écrier : *Béni soit Dieu! voici un pays où l'on s'occupe des gens de pied*; tout le reste m'a paru ordinaire et presque mesquin. Je dirais volontiers comme cet apathique Italien : « Ce sont des rues à droite, des rues à gauche, et un chemin au milieu. » Toutes les villes sont de même; si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit et pour l'œil, et des dimensions dont aucune ville ancienne ne saurait jouir : du reste, effrayante obstruction du corps politique; cloaque infâme au moral, si ce n'est, comme ailleurs, au physique et au moral; hommes *entassés et infectés de leur haleine*; lutte éternelle des corrupteurs et des corrompus, des prodigues et des misérables, de la canaille titrée et de la canaille popu-

Digitized by Google

lace.... Je vous rends compte de la première impression, qui a toujours un grand fonds de vérité. »

Comme on le pense bien, c'est ici Mirabeau lui-même, et non une retraduction de l'ouvrage anglais. Cette lettre, coupée en morceaux, y sert de passeport à deux ou trois autres sur le brouillard de Londres, et le soleil, qui, *par égard pour Newton et ses disciples*, ose à peine interrompre les nuits. L'Anglais traduit les mots *pont superbe* par ceux-ci : *sein orgueilleux* (proud bosom); *un pays fertile* lui paraît tout-à-fait même chose que *des contrées plantureuses et prospères*; il croit rendre *guinguettes* par *cabane* (cottage); *plus beaux, de par la nature*, ou *favorisés par la nature*, ont pour lui même accent; enfin, il aplatit tout le pittoresque du style; son souffle, desséchant et asthmatique, hache, entrecoupe non seulement la composition et l'ensemble des lettres, mais isolément chaque phrase; et cette athmosphère de sensations dans laquelle se baignent les paroles de Mirabeau a disparu. Le prétendu traducteur n'imagine-t-il pas de terminer ainsi une de ces lettres familières : « En combinant toutes ces observations *diététiques* et *météorologiques*, nous concluerons, etc. » Concluons qu'il faut laisser-là le Mirabeau anglais, et revenir au nôtre. Voyons comment, après sa première admiration du pays, neuf pour lui, dont l'ordre de choses, alors avancé et encore dans toute sa concordance et toute son harmonie, lui avait plu par plusieurs points, voyons comment le Mirabeau réel juge le peuple anglais même :

« Non, mon ami, je ne suis point enthousiaste de l'Angleterre; et j'en sais maintenant assez pour vous dire que si la constitution en est la meilleure connue, l'administration en est la plus mauvaise possible, et que si l'Anglais est l'homme social le plus libre qu'il y ait sur la terre, le peuple anglais est un des moins libres qui existent. Je crois davantage, mon ami; je crois qu'individuellement parlant nous valons mieux qu'eux, et que le terroir du vin l'emporte sur celui du charbon de terre, même par son influence sur le moral. Sans penser, avec M. de Lauraguais, que les Anglais n'aient de fruits mûrs que les pommes cuites, et de poli que l'acier, je crois qu'ils n'ont pas de quoi justifier cet orgueil féroce. Mais qu'est-ce donc que la liberté, puisque le peu qui s'en trouve dans une ou deux bonnes lois place au premier rang un peuple si peu favorisé de la nature? Que ne peut pas une constitution, puisque celle-ci, quoique incomplète et défectueuse, sauve et sauvera quelque temps encore le peuple le plus corrompu de la terre de sa propre corruption? Quelle n'est pas l'influence d'un petit nombre de données favorables à l'espèce humaine, puisque ce peuple, ignorant, superstitieux, entêté (car il est tout cela), cupide et très voisin de la foi

Digitized by Google

punique, vaut mieux que la plupart des peuples connus, parcequ'il a quelque liberté civile? Cela est admirable, mon ami, pour l'homme qui pense et qui a réfléchi sur la nature des choses, et problème insoluble pour tous les autres....»

Il y avait nécessité de relever le tour de faussaire que nous signalons; car la mémoire de Mirabeau, injuriée à la fois par ses amis et par ses ennemis, en France, a été encore moins respectée en Angleterre. L'aristocratie et les gens du pouvoir y accueillent avec empressement ce qui peut dégrader le souvenir de l'homme qui a porté de si rudes coups à la *canaille titrée*, de celui qui disait, dans ces mêmes lettres à Chamfort : « Nous avons eu en voyage la rencontre des *gentlemen*; combien le peuple a de sens! le sobriquet des voleurs est ici le mot *gentilhomme!* » de celui qui s'écriait enfin (toujours dans ces mêmes lettres, et à propos de l'Irlande) : « L'art d'ôter la raison pour ensuite argumenter de la folie est l'art des coupables gouvernans. » Il n'y a pas lieu de s'étonner que de pareilles lettres aient été falsifiées et non traduites. Les extraits et les traductions des *Souvenirs* de Dumont (1) devaient aussi se multiplier en Angleterre; il est naturel que tout un parti y accueille avec faveur la prétendue découverte que toute l'éloquence de l'orateur du tiers-état était puisée dans la conversation et les écrits d'un obscur Génevois, ministre protestant à Genève et à Saint-Pétersbourg, instituteur en Angleterre, demi-journaliste, demi-secrétaire, faisant, à ce qu'il dit, les discours de Mirabeau, ceux de Gensonné, composant la déclaration des droits de l'homme, arrangeant les Mémoires de Dumourier, et finissant par refaire, corriger et éclaircir Bentham.

M. Dumont est évidemment un homme d'esprit, ayant des connaissances variées, réglé dans sa vie privée, mais d'une portée ordinaire. Les disproportions du génie le choquent; harmonieux dans sa sphère circonscrite, les dissonances, dans une puissante organisation, le frappent et lui déplaisent; il prend l'accord, régulier mais faible, de ses propres facultés pour la marque d'une supériorité intime, qu'il est fatigué de voir

(1) *Recollections*, etc., Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières Assemblées législatives, par ETIENNE DUMONT, de Genève. In-8°, 342 pages. Londres, Bull, 1832. — M. de Sismondi, p. 258, t. XLIV de la *Revue encyclopédique*, a inséré une intéressante Notice nécrologique sur Etienne Dumont, et ses *Souvenirs de Mirabeau* ont été analysés à l'époque où ils ont paru, *Revue encyclopédique*, t. LIII, p. 424.

Digitized by Google

méconnaître; et sa vanité, assez pondérée pour ne pas s'exalter en démarches et paroles, se repliant sur elle-même, il cherche en sa mémoire les pensées qu'il a fournies, le contingent d'idées qu'on lui a dérobées, et croit, de bonne foi, avoir servi de modeste piedestal pour exposer à l'admiration des siècles des hommes qui tiraient de lui, Dumont, leur première valeur. Il ne voit pas que les idées sont le domaine commun de l'époque où elles fleurissent; parfums de la génération tout entière, en pleine sève, elles appartiennent à tous : leur avancement est l'œuvre où chacun met et doit mettre la main; c'est en s'individualisant dans un homme qu'elles prennent de son corps, de sa vie, et deviennent sa propriété. Mirabeau respirait dans l'atmosphère d'intelligence de son époque; il s'est incorporé la plupart des idées fécondes de son temps : elles sont à lui, celles qu'il a fait prévaloir, celles qu'il a généralisées, qu'il a parées de son éloquence, et il a fait généreusement acte de propriété en les donnant à tous, en les faisant adopter par tous.

Les journaux aristocratiques ont entrepris une singulière tâche, Dumont et les fausses lettres de Mirabeau en main, celle de détacher la couronne de l'orateur des états-généraux, pour la briser, et en distribuer les fragmens à des faiseurs subalternes. A-t-on jamais pu rêver sérieusement qu'elle fût d'emprunt, cette éloquence de soudaineté qui, dans les discours préparés, disparaissait parfois sous le ton déclamatoire du barreau, pour reparaître dans des élancemens d'âme et de passion inattendus qui entraînent à la fois l'assemblée et l'orateur? En nommant l'éloquence de Mirabeau foudroyante, ce n'est pas seulement au tonnerre, long-temps roulant avec majesté, qu'on l'a comparée, mais à cet éclair en zigzag qui part quand on ne l'attendait pas, brille et frappe où il n'était point attendu.

La quantité de faiseurs qu'employait, dit-on, Mirabeau serait à mes yeux un de ses titres de gloire : demanderait-on compte à celui qui joignit la Méditerranée à l'Océan du nombre immense d'ouvriers qui creusèrent le canal? Tout ce qu'on pourrait remarquer de fâcheux dans l'emploi de tant d'intelligences que Mirabeau animait de son souffle, et sur lesquelles il répandait sa prodigieuse activité de vie, c'est que parfois on a pu apercevoir quelque chose de l'œuvre de l'artisan dans le discours que l'orateur *lisait* à la tribune : les traits d'éloquence naturelle qu'il y semait n'ont pas toujours suffi pour élever le travail mécanique à la hauteur de la pensée de l'artiste, et la touche du maître, éparse çà et là, n'a pas toujours complètement effacé dans la composition générale de son œuvre les empreintes de la main timide d'un subalterne.

Dans les momens où Mirabeau avait besoin, pour faire prévaloir sa

Digitized by Google

pensée, la pensée de son temps, de formes conciliantes et douces, il a dû confier quelquefois sa plume à Dumont, comme il confiait son menton et sa chevelure à son perruquier un soir de rendez-vous. Pour cela, il ne doit pas plus à l'un les applaudissemens de l'assemblée, qu'à l'autre les sourires d'une maîtresse.

Quand Dumont s'applaudit de l'influence qu'il croit avoir exercée sur le grand homme, et cherche à prouver qu'il y avait irrégularité dans la marche de Mirabeau, incertitude dans ses opinions, c'est encore là, de la part du Génevois, petitesse de vue et préoccupation de vanité personnelle. Mirabeau a varié dans les moyens qu'il employait, dans la direction apparente d'une marche qui tendait cependant toujours au même but. Il voulait assurer à la nation ce quelle pouvait porter alors de liberté, et les malheurs et les passions de sa jeunesse avaient trop élargi sa moralité pour qu'il fût scrupuleux sur la légitimité des moyens, et qu'il hésitât à prendre les chemins de traverse, s'il les croyait plus sûrs que la ligne droite. L'influence des esprits de second ordre s'exerce dans les petits détails à leur hauteur; dans les grandes circonstances l'homme de génie leur échappe, et sa gloire est à lui, quoi qu'on fasse.

L'ouvrage de Dumont est de nature à rallier le suffrage de toutes les médiocrités; l'auteur, comme Tarquin dans le champ de pavots, abat les hommes qui dépassent la foule; son coup-d'œil, jamais élevé, jamais étendu et profond, est toujours fin; son échelle de nivellement doit plaire à tous ceux auxquels l'admiration paraît lourde à porter, l'éloge long à lire. Clair, simple, précis dans l'exposition des faits, une teinte de bonhomie répandue sur son style colore même ses nombreuses épigrammes, qui donneront cependant à l'observateur le secret de la vanité de l'aristarque. Dans les portraits, spirituels, caustiques, et peu approfondis, qu'il trace de plusieurs membres des Assemblées constituante et législative, c'est toujours à la vanité des individus qu'il s'attaque; c'est un point culminant qu'il voit sans cesse et dénonce partout : peut-être est-ce aussi chez lui la partie saillante, et c'est pourquoi le frottement des autres amour-propres lui est sensible, et le blesse, et l'irrite. Plus goûté, même de son vivant, à Londres qu'à Paris, Dumont, dans plusieurs parallèles entre les assemblées délibérantes d'Angleterre et de France, sacrifie constamment le caractère français. Ces comparaisons, tout au moins oiseuses, se peuvent retourner facilement dans le sens que l'on veut, et, pour donner l'avantage à tour de rôle, il suffirait d'éclairer alternativement les facultés diverses de chaque nation du côté de la qualité ou du côté du défaut : la témérité du Français, qui ne voit rien d'impossible,

Digitized by Google

au lieu de présomption deviendrait alors noble audace et courage, et la prudente réserve de l'Anglais paraîtrait faiblesse de portée, pusillanimité lâche et puérile.

Rangé, à Genève, dans le parti démocratique; enrôlé, par ses liaisons avec Mirabeau, Brissot, Guadet, Clavière, Gallois, Bentham, dans le radicalisme, Dumont a néanmoins fourni de nombreux argumens et de victorieuses périodes aux défenseurs des institutions usées. La *Quarterly*, en Angleterre, argumente avec triomphe des descriptions faites par Dumont, « le radical des graduelles évolutions de l'anti-aristocratique, anti-ecclésiastique, anti-monarchique conspiration de 1789. » Elle fait remarquer l'importance de ces tableaux « dessinés par un républicain, homme grave, philosophe observateur, ayant réfléchi pendant un *laps de temps si long* sur les événemens dont il avait été témoin, sur les hommes dont il avait été l'ami. » Il y a peu de candeur dans l'exposé de la *Quarterly*; ces Souvenirs, que Dumont ne destinait pas à voir le jour, furent écrits il y a plus de trente ans, en 1799, et ce n'est pas leur auteur, mort sans avoir pu disposer de son ouvrage, qu'il faut accuser de cette publication. A l'époque où M. Dumont fixa négligemment sur ces pages ce qui restait dans sa mémoire des évènemens et des hommes de 1789, les bienfaits qui doivent rendre la révolution chère à nous et à nos descendans n'avaient point encore mûri, et ses plaies étaient saignantes et horribles à voir : la hache avait tiré des conclusions aussi terribles qu'inattendues des principes d'égalité de droits, de tolérance, et de fraternité, émis pour le bonheur des hommes. En haine de ces détestables moyens qui éloignaient du but, M. Dumont, jeune alors, se laissa presque entraîner, en Angleterre, vers les opinions aristocratiques; et l'ancien appui du parti populaire à Genève, l'ami de Mirabeau, qui ne retourna pas à l'Assemblée constituante après la mort de l'orateur, « car rien ne l'y attirait, dit-il, Mirabeau n'y étant plus, » celui qui devait plus tard populariser les principes de Bentham, lié momentanément avec les torys, écrivit sous l'impression actuelle, et non sans amertume et sans injustice, contre ses anciens amis, contre ce qu'il avait aimé, admiré, soutenu. Comme la *Revue d'Edimbourg* le fait observer avec justice et impartialité, quelques années plus tard, ou quelques années plus tôt, Dumont aurait porté des jugemens plus vrais et contraires à ceux-ci.

En dépit des dispositions dénigrantes des Souvenirs, et malgré le point de vue défavorable où Dumont s'était placé, on voit encore percer à travers ses récits de belles tendances dans ces deux Assemblées, et surtout dans la Constituante. L'auteur cherche en vain à tourner en ridicule ce que

Digitized by Google

dix ans auparavant il avait admiré; et l'on ne voit pas sans plaisir, surtout après la triste expérience que nous avons faite, sous tant de régimes, des assemblées délibérantes et de la petitesse intéressée de leurs vues, on ne voit pas, sans battement de cœur, cette disposition à l'enthousiasme, rare et pleine de jeunesse, si nécessaire à cette époque pour accomplir l'œuvre alors sur le chantier, l'abolition des priviléges et des lignes de démarcation qui séparaient les Français en plusieurs peuples, la France en plusieurs pays. Le rire un peu forcé de Dumont n'empêchera pas la *contagion sentimentale* qui entraîna les cœurs dans la nuit du 4 août d'être un admirable mouvement. Et nous, qui devons tant et devrons encore plus à l'héroïsme épidémique de cette époque, nous bénirons l'impatience dévorante de l'Assemblée nationale, « posant des principes généraux que jamais elle n'aurait osé aborder si elle avait considéré les questions de détail. »

Il faut que la vérité soit puissante à se faire jour à travers les vues passionnées des hommes, puisque Dumont, obstiné à mesurer le géant Mirabeau pour n'en faire qu'un ambitieux actif de moyenne taille, se tient en vain sur ses gardes; l'admiration le gagne, et l'affection pour les qualités qu'il nie s'échauffe en lui malgré lui-même. « Il avait, dit-il, parlant de Mirabeau, il avait cette puissance dominatrice qui s'empare d'une multitude comme si elle n'était qu'un individu; » et il vous le décrit remuant l'assemblée d'une main et d'une voix qui pouvaient remuer le monde. « Un jour lui valait plus qu'à d'autres une semaine et un mois; tout ce qu'il menait ensemble était prodigieux (et cependant il lui fallait de nombreux manœuvres, selon Dumont); du projet à l'exécution, point de temps perdu; le lendemain n'était pas pour lui l'*imposteur* qu'il est pour tous les hommes. »

A la tribune, Dumont vous montre Mirabeau impassible, battu des flots de l'assemblée; maître de ses passions au milieu de toutes les injures, intercalant sans gêne et sans interruption, dans le corps de son discours, ce qui lui convenait de prendre dans les innombrables petites notes au crayon qu'on lui faisait parvenir pendant qu'il parlait, faisant emploi de tout, et, Dumont en convient par momens, s'appropriant tout, parceque tout ce qu'il prenait était à lui, parcequ'il était le lion. Plus tard, vous le voyez président impartial, noble, gracieux et digne, mettant « un ordre et une netteté dans le travail dont on n'avait point d'idée; il écartait les accessoires; d'un mot il éclaircissait la question, d'un mot il apaisait un tumulte. » Moitié s'en moquant, moitié sous le charme, Dumont vous parle aussi de l'idolâtrie qui entourait cet homme unique.

Digitized by Google

Dans la terrible nuit du 5 au 6 octobre, la voix dominatrice de Mirabeau, sa popularité, qui n'était pas cependant *populacière*, parvint à faire retirer le peuple armé qui remplissait l'enceinte destinée aux législateurs. « J'étais dans une galerie, dit Dumont, où une poissarde agissait avec une autorité supérieure, et dirigeait les mouvemens d'une centaine de femmes, et surtout de jeunes filles, qui attendaient ses ordres pour crier ou pour se taire. Elle appelait familièrement des députés, et demandait : « Qui est-ce qui parle là-bas? faites taire ce bavard!... Il ne s'agit pas de çà;... il s'agit d'avoir du pain!... Qu'on fasse parler notre *petite mère Mirabeau*... nous voulons l'entendre... »— « Il était le personnage dominant de cette assemblée, qui dominait tout, » dit-il ailleurs.—« C'était lui que les étrangers cherchaient d'abord des yeux au milieu de ses collègues; on était heureux si on l'avait entendu parler, on faisait des apophtegmes de ses expressions les plus familières... Nous trouvâmes, jusque dans les postillons, une façon singulière de témoigner leur admiration pour lui : « Vous avez de bien mauvais chevaux, disions-nous à un garçon de poste entre Calais et Amiens. — Oui, dit-il, mes deux chevaux de trait sont mauvais, mais mon Mirabeau est excellent. » Le cheval de charge, leur mallier, qui était au milieu, était communément appelé le Mirabeau, parcequ'il portait tout, et pourvu que le Mirabeau fût bon, ils ne s'inquiétaient pas des autres.

Cette anecdote me rappelle quelques unes de celles si pittoresques, d'un accent si neuf, que j'ai entendu lire dans un manuscrit non encore publié, œuvre de Mirabeau lui-même et de ses ancêtres, où il ne paraît plus isolé, mais dernier portrait d'une admirable galerie féodale, dont, tout grand qu'il est, il n'est pas le géant. M. Lucas de Montigny, allié, tout au moins par son esprit, à cette famille extraordinaire, élève un étonnant monument historique, tout composé par ces Mirabeau, que l'on connaissait à l'armée à leurs faits d'armes, dans leur ville par leur habileté en commerce leur savoir et leur décision en affaires, et sur les routes à leur cortège et à leur magnificence. Les vieux vétérans provençaux disaient, en apercevant les cadets de cette maison à leur arrivée au régiment, admirant leur belle prestance : « Ah ! qu'on voit bien que c'en est encore là un de ces Miranbeaux ! » Ces redoutables seigneurs, par l'esprit, la hauteur, la capacité, la violence, rois d'Aix, fermant les portes de leur ville aux régimens de Louis XIV, et traitant avec la cour de Versailles presque de puissance à puissance, apparaissent avec tout le relief, toute la richesse de couleurs de la vérité, dans cette histoire merveilleuse, qui seule peut faire connaître Mirabeau autrement que de profil, et, avec lui et par lui, ses ayeux. C'est à son père qu'il faut,

Digitized by Google

en ces temps où les hommes sont devenus « ce qu'est le jonc, faibles, plians, lisses, et prompts à pourrir »; c'est à la voix austère du marquis qu'il faut entendre anathématiser les déportemens de jeunesse de l'*homme avorté, de l'enfant perroquet*, qu'il voulait, faute de prison perpétuelle, envoyer aux colonies, *d'où l'on ne sort pas*, pour qu'il s'y fît *pendre incognito*. Rien de plus dramatique et de plus beau que cette race *sans jointure*, comme elle s'intitule elle-même, douée du don de prophétie, voyant dès long-temps fumer la mine sous l'édifice social, certaine que la noblesse « n'a plus qu'à descendre, ce qui est pis que de cesser », et voulant étouffer leur progéniture quand ils craignent qu'elle ne s'avilisse, parceque ce n'est pas pour le laisser déshonorer qu'un nom sans tache leur a été transmis. Satan, dans son orgueil, n'est pas plus grand que ces géniteurs de Mirabeau, oncle et père, annonçant avec déchirement de cœur le bouleversement de l'ordre antique, qu'ils cherchaient vainement à continuer en le ramenant à la pureté des institutions primitives; poursuivant dans leur descendant, auquel ils avaient transmis, avec leur génie, mais sans leur raideur, cette seconde vue qui lit dans ce qui est ce qui n'est pas encore, poursuivant en lui l'ennemi, d'intelligence et de constitution, des idées stationnaires qu'ils voulaient réédifier; voyant en lui l'avenir, fils parricide du passé. C'est là le magnifique tableau que j'ai été heureuse de contempler, et qui vengera Mirabeau des suppositions, des falsifications, des mensonges, des accusations, élevées autour de lui comme la cendre et la fumée autour d'un volcan, comme les nuées et les brouillards autour des crêtes des montagnes. Ceux qui s'empressent de lire les mémoires intimes, les récits de valets-de-chambre, dans l'espérance de ne plus trouver de héros, seront trompés dans leur amour de nivellement; car, dans cet ouvrage tout d'intimité, tout de lettres confidentielles, tout de confessions, ils verront les hommes grandir à mesure qu'on les voit de plus près. Lorsque ces curieux Mémoires auront paru, il me semble que tout ce qu'il y a à dire des Mirabeau sera dit.

ADÉLAIDE MONTGOLFIER.

2. THREE YEARS IN NORTH AMERICA, by JAMES STUART, esq. Edimburgh 1833. — *Trois ans dans l'Amérique du nord*, par JAMES STUART.

CONDITION DES ESCLAVES DANS LA CAROLINE ET LA GÉORGIE.

L'auteur de cette relation est précisément un de ces hommes dont le jugement ne sera récusé par personne; et que chacun acceptera volon-

Digitized by Google

tiers pour arbitre dans ces vives discussions élevées non seulement en Angleterre, mais aussi chez nous, sur l'état social et les mœurs des Anglo-Américains, et sur le mérite de leur régime démocratique. M. Stuart n'est pas un soutien de l'aristocratie, comme le capitaine Parry, ni une dame bel esprit désapointée, comme l'a été mistriss Trollope; c'est tout simplement l'honnête John Bull, sans prétention à l'esprit ni à la mode, aussi incapable d'être terrifié que d'être séduit par le mot de république, distribuant le blâme et la louange suivant les impressions et les sentimens qu'il éprouve, sans se laisser influencer ni par l'esprit de parti, ni par une animosité personnelle.

En sa qualité de radical, M. Stuart est nécessairement porté à dire de l'Amérique plus de bien que de mal, et cependant il est, de tous les écrivains, celui qui nous laisse au cœur le sentiment le plus vrai de dégoût et d'indignation pour les abus qui y règnent encore. Les exagérations de mistriss Trollope excitaient l'intérêt pour le peuple et le pays calomniés par la mauvaise humeur de la bonne dame; aussi est-elle bien loin, avec tous ses griefs, dont son imagination a fait en grande partie les frais, d'élever contre l'Amérique des charges aussi sérieuses qu'il en résulte des documens positifs recueillis et présentés par M. Stuart, sans arrière-pensée suspecte, sans expression hasardée.

Rien n'est plus capable d'inspirer du dégoût et de l'horreur que le tableau de la condition des esclaves dans la Caroline et la Géorgie, tel qu'il est retracé dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux. La vie entière de ces malheureuses créatures n'est qu'un enchaînement de douleurs physiques et morales. Le fouet règne seul au-dessus de leurs têtes, et remplace pour eux la loi, la raison, la justice. Nous ne saurions douter de la véracité des détails rapportés par M. Stuart, et nous espérons que de semblables atrocités, dénoncées à l'indignation publique dans la *Revue d'Edimbourg*, ne pourront manquer d'éveiller l'orgueil national des Américains. L'article suivant, extrait du Code de la Géorgie, en dit plus que toutes les descriptions et tous les récits :

« Au cas où un esclave ou un homme de couleur libre aurait enseigné à un autre esclave ou personne de couleur libre à écrire ou à lire le caractère imprimé ou manuscrit, ledit esclave, ou ladite personne de couleur libre, sera punie du fouet ou d'une amende; et si une personne blanche se rend coupable de ce délit, elle sera punie de l'amende et de l'emprisonnement dans la maison de détention. »

Il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui dans le monde entier de pays où la condition des esclaves soit plus dure et où ils soient moins protégés

Digitized by Google

par les lois que la partie méridionale des Etats-Unis d'Amérique. Et ce qu'il y a de plus triste, de plus désolant, c'est que cette barbarie n'est pas la suite de l'ignorance ou d'une antique routine que le temps et le progrès pourraient faire disparaître; elle est le résultat odieux d'un système, d'une théorie raisonnée. Il y a quelques années, les habitans de la Caroline et de la Géorgie furent frappés du danger de leur position au milieu d'une population noire, si effrayante par son nombre et par son attitude hostile; aussi voulurent-ils se la concilier en l'émancipant dans une certaine proportion : mais le vieux préjugé revint dans toute sa force après cette tentative, et en neutralisa les effets. Bientôt les planteurs redoutèrent bien plus les noirs affranchis qu'ils ne craignaient les esclaves; alors on abandonna complètement tout projet de les civiliser, d'améliorer même leur condition physique; on prit la résolution systématique de les comprimer par tous les moyens coërcitifs, de leur refuser les premiers élémens de l'instruction, de se débarrasser à tout prix des noirs libres. Tout ceux qui s'étaient établis à la Louisiane depuis 1807 en furent expulsés, et l'on n'en laisse pas pénétrer un seul dans l'état.

Cette décision prise en vue non pas seulement de reconnaître, mais de perpétuer à jamais le fait de l'esclavage, eut les conséquences les plus fatales sur la liberté même de la population blanche. De peur de laisser naître chez les noirs la conscience de leurs droits et le sentiment de leur oppression, les états du Sud ont banni la liberté de la presse : témoin l'article suivant, qui fait partie d'une loi publiée dans l'état de la Louisiane pas plus tard qu'au mois de mars 1832; il porte :

« Que quiconque aura écrit, imprimé, publié ou distribué quelque chose qui *aurait une tendance* à faire naître du mécontentement chez les hommes de couleur, sera puni de mort ou des travaux forcés à vie. » (Vol. II, page 242.)

Aussi la prédication de l'Évangile est-elle traitée de crime capital par ce peuple d'hommes libres, à cause de l'impression que produit inévitablement sur les noirs la doctrine de l'égalité.

Quelque admiration que nous soyons obligés de professer pour l'application du régime démocratique à un état avancé de la civilisation, nous devons pourtant reconnaître que la monarchie est bien plus favorable au progrès et au développement des classes inférieures et industrieuses qu'une république de planteurs comme ceux qui gouvernent la Louisiane ou la Géorgie. En effet, la mission de la monarchie paraît être de protéger les classes inférieures à leur berceau contre la jalousie et l'oppression de l'aristocratie. Telle fut l'ancienne politique des monarques de l'Europe;

Digitized by Google

et c'est de là qu'a pris naissance le sentiment de *loyalisme*, cette demi-religion, ce dévoûment et ce respect des peuples pour les personnes et pour les races royales, qui subsista pendant si long-temps et fut la véritable base du pouvoir monarchique: c'est une bien grave erreur que de supposer à ce sentiment une origine monarchique ou féodale, tandis qu'il fut, au contraire, l'expression de la reconnaissance des paysans et des industriels envers ceux qui avaient été leurs protecteurs naturels contre la domination aristocratique.

Quand les rois quittèrent le rôle qui leur avait si long-temps valu le dévoûment des masses, quand ils se détachèrent de l'intérêt populaire pour faire alliance avec le parti aristocratique, le sentiment de loyalisme s'évanouit par degrés: et l'impossibilité de le ranimer dans un état de civilisation avancée est bien certainement l'un des plus forts argumens à l'appui des doctrines démocratiques.

La monarchie s'appuya sur la reconnaissance populaire pour sortir de sa faiblesse primitive; plus tard, elle préféra s'étayer de son intérêt personnel et du concours de l'esprit aristocratique. Cette méprise la perdit, et si elle veut à l'avenir vivre sur l'égoïsme et les craintes d'un petit nombre d'aristocrates, il serait impossible de prévoir pour elle en aucun pays un long avenir.

Nous nous sommes laissé aller à cette digression pour justifier l'opinion que, s'il fallait juger de l'avenir par le passé, un pouvoir suprême ou monarchique aurait une influence bienfaisante sur un pays dans la position où se trouvent aujourd'hui la Caroline et la Géorgie. Il y a dans ces états des millions d'esclaves qui sont, comme les serfs au moyen âge, sous la main et à la merci de leurs maîtres et seigneurs, formant un corps aristocratique de propriétaires. Ce qu'il faut avant tout à ces malheureux, c'est un pouvoir suprême dont ils puissent invoquer la protection, et par l'intervention duquel ils puissent forcer leurs maîtres à écouter la voix de la justice et de l'humanité.

Il faut conclure de tout ceci que la forme républicaine est funeste à un pays dont la civilisation est trop récente, ou plutôt dans lequel le sentiment de respect pour la liberté naturelle à l'homme a été effacé et dégradé par les préjugés de l'esprit de conquête. Les faits viennent à l'appui de cette assertion. Jamais la population esclave de l'Amérique ne fut traitée plus humainement que sous le gouvernement despotique de l'Espagne, ni avec autant de cruauté que par la Hollande républicaine. Et aujourd'hui le plus horrible système d'esclavage règne aux États-Unis, tandis que le gouvernement anglais est sur le point de proposer au parlement l'adop-

Digitized by Google

tion prochaine ou immédiate d'un système d'émancipation dans les colonies des Indes occidentales.

Ce n'est pas seulement dans la conduite des états méridionaux envers leurs esclaves africains que M. Stuart relève de justes sujets de reproche. Leurs procédés envers les restes des tribus indiennes, ces faibles débris des premiers possesseurs du sol, portent encore le même caractère d'iniquité.

« Les Indiens qui restent encore sur le territoire des Etats-Unis sont au nombre d'au moins 400,000 âmes, de différentes tribus. Celle des Cherokees, composée d'environ 18,000 individus, est la plus civilisée de toutes, et occupe un territoire de près de 8 millions d'acres de terre dans une belle et fertile contrée. »

La propriété de ce territoire, avec le droit d'y exercer une juridiction indépendante, fut garantie aux Cherokees en 1791, par un acte du congrès signé du général Washington lui-même. Néanmoins la législature géorgienne n'a cessé de persécuter les pauvres Cherokees de ses chicanes et de ses votes tendant à exproprier cette peuplade si intéressante, comme nous allons le voir bientôt. Le congrès et la cour suprême de judicature ont fait, il est vrai, tous leurs efforts pour prévenir ces empiètemens odieux; mais ces efforts ont été inutiles. Les planteurs ont juré de ne pas souffrir un établissement d'Indiens libres dans la proximité de leurs établissemens à esclaves, et les derniers descendans des tribus aborigènes sont déjà en ce moment ou vont être bientôt expulsés au-delà du Mississipi.

Cette cruauté est surtout déplorable dans le cas particulier des Cherokees. C'était en effet la seule des tribus indiennes qui eût jamais embrassé les habitudes de la vie civilisée. Comme sujet d'expérience et d'observation, cette peuplade était dans une position digne du plus haut intérêt, et qui ne se retrouvera plus.

« Les Cherokees, dit M. Stuart, sont un peuple essentiellement civilisé; chaque famille cultive une petite ferme, et tire ses moyens de subsistance ou de l'agriculture ou de l'exploitation de quelque autre branche d'industrie perfectionnée. Ils sont tous cultivateurs, planteurs, commerçans, et artisans; ils ont des blés, des vergers, des filatures, des ateliers, des écoles, des églises, une administration régulière. En 1824, quand la population des Cherokees était de 15,580 personnes, y compris 1277 nègres, on comptait sur leur territoire 18 écoles, 36 moulins à farine, 13 scieries, 2,486 filatures, 172 charriots, 2,923 charrues, 7,683 chevaux, 22,531 têtes de gros bétail, 46,732 porcs, 2,546 moutons, 430 chèvres, etc.» Ils ont des grandes routes avec des barrières, des péages sur

Digitized by Google

les rivières, et un commerce considérable avec les états voisins, et surtout la Nouvelle-Orléans, où ils envoient leurs cotons; chaque famille récolte du coton au moins pour son propre usage.

Une imprimerie est en activité chez eux depuis plusieurs années, et un journal, moitié en anglais, moitié en langage cherokee, s'y publie avec succès sous le titre de *Phœnix Cherokee*. L'éditeur est un naturel, et annonça une fois qu'aucun blanc ne prenait part à la rédaction du journal.

L'*Evangile* suivant saint Mathieu, nous apprend encore M. Stuart, a été traduit en cherokee. Leur gouvernement est républicain, déterminé par une constitution en six chapitres. Le jugement par jurés est en pleine activité; tous les citoyens au-dessus de dix-huit ans votent dans les élections publiques.

Telle est la petite république des Cherokees, où il n'existe ni dissensions, ni désordres, et que les planteurs géorgiens veulent exterminer, comme une peuplade barbare, ou, ce qui reviendrait au même, qu'ils s'efforcent de reléguer au-delà du Mississipi, moyen presque infaillible de les faire retomber dans la barbarie. E.

ALLEMAGNE.

3. Chronik des neunzehnten Jahrhunderts. — *Chronique du dix-neuvième siècle.* Nouvelle série, quatrième volume, contenant l'année 1829, par le docteur Carl Venturini. Leipsig 1831, chez Hinrichs; in-8° de viii et 696 pages.

Cette précieuse collection, commencée avec le siècle par Bredow, et continuée par son ancien collaborateur le docteur Venturini, forme maintenant trente volumes. Elle est devenue, entre les mains du nouvel éditeur, non seulement une récapitulation bien ordonnée des feuilles périodiques, non seulement un bon choix de matériaux pour ceux qui, plus tard, voudront écrire l'histoire; mais un ouvrage déjà fait, dont la lecture est attachante, et qui mérite de prendre place dans les bibliothèques. Chaque volume annuel offre, en outre, un intérêt tout particulier, en ce qu'il arrive le premier, avant qu'aucun historien ait compris dans ses publications les nouveaux événemens. Ceux que M. Venturini a rédigés contiennent plusieurs monographies écrites avec éloquence, et qui conserveront leur valeur, même quand l'histoire sera faite. L'auteur, en

Digitized by Google

modifiant la forme et le ton de son recueil, a senti que le nom de *chronique* ne lui convenait plus; il a cru devoir y ajouter celui-ci : *Les événemens contemporains présentés dans leur liaison pragmatique.* Quoique ce titre soit beaucoup moins pédantesque en allemand qu'il ne doit le paraître à des lecteurs français, nous ne saurions cependant le trouver heureux; car il annonce une prétention exagérée, celle d'expliquer des faits qui, pour la plupart, attendent encore leur dénoûment : aussi voit-on souvent l'historien obligé de s'arrêter et de remettre à l'avenir le soin d'éclaircir ce qu'il vient de raconter.

Il faut posséder autant de patience que d'érudition pour accomplir chaque année la tâche que s'impose M. Venturini : on est effrayé des lectures journalières qu'elle doit nécessiter, et surpris d'apprendre que cette foule de matériaux se trouvent à la disposition d'un homme qui habite une ville secondaire d'Allemagne. Nulle, je crois, de nos villes de province n'offrirait de pareilles ressources.

Une difficulté plus grande encore pour l'auteur résulte du pays où il écrit : il en triomphe autant que possible, et le libéralisme de ses opinions se fait jour malgré les ciseaux de la censure. Si même on doit lui faire un reproche, c'est de ne parler du clergé catholique et de la noblesse qu'avec un ton d'aigreur peu philosophique. Mais ce qui pourrait être regardé comme un sentiment arriéré parmi nous, où l'influence de ces classes est assez ruinée pour nous permettre l'impartialité à leur égard, n'est ailleurs que l'indignation d'un honnête homme en présence d'abus révoltans qui offusquent encore ses regards.

On comprend facilement qu'un livre du genre de celui dont nous parlons, où la tâche de l'auteur est connue par avance, ne soit pas susceptible d'analyse. Il suffit d'exposer son plan, et de dire qu'il le remplit bien. Chaque volume s'ouvre par un coup-d'œil général sur les événemens de l'année; viennent ensuite, rangés dans un ordre qui nous paraît assez arbitraire, les différens pays de l'Europe et de l'Amérique; le reste jusqu'ici étant considéré comme sans importance politique. M. Venturini commence son histoire de 1829 par une narration fort étendue de la guerre turco-russe; puis il expose la situation de l'Angleterre et de ses colonies, raconte l'émancipation catholique, et cherche à apprécier son influence ultérieure. Les ministères Martignac et Polignac, en France, les luttes parlementaires du libéralisme contre la restauration, remplissent les pages suivantes, et permettent à l'auteur, lequel écrit après 1830 sans dépasser dans son récit les limites de l'année 1829, de se montrer prophète à coup sûr. A défaut d'événemens politiques importans en Allema-

Digitized by Google

gne, on trouvera des documens statistiques pleins d'intérêt sur la population, les revenus et les dépenses de plusieurs des états qui composent son territoire. Enfin les républiques de l'Amérique méridionale viennent ranimer l'attention par leurs incidens dramatiques. En somme, ce volume n'est pas un des moins intéressans de la collection. Nous ne connaissons encore que par les journaux allemands le volume suivant, qui doit offrir plus d'intérêt encore; il contient l'année 1830. L'époque était riche en matériaux, et l'auteur paraît en avoir tiré parti avec talent et franchise d'opinion.

Nous ne terminerons pas cet article sans soumettre quelques observations soit à M. Venturini soit aux personnes qui entreprendraient de traduire ou d'imiter son recueil pour en enrichir notre littérature historique. Il nous semble qu'une vue plus philosophique devrait animer le coup-d'œil général qui précède chaque volume; il ne devrait pas être seulement une sorte de sommaire de ce qui doit suivre, faisant double emploi avec la table des matières s'il est bref et méthodique, avec le livre même s'il est détaillé; mais un aperçu rapide du progrès des idées et des relations générales durant la période de temps écoulée. Ne serait-il pas utile aussi d'indiquer plus souvent les sources où l'auteur a puisé, afin que chaque lecteur pût établir sa conviction sur le plus ou moins d'estime qu'il professe pour tel journal, pour tel publiciste, etc.? Enfin ne trouverait-on pas avec plaisir, soit immédiatement au lieu où ils sont cités, soit dans un supplément, pour ne point interrompre la narration, les actes officiels imprimés textuellement, du moins les plus importans?

4. Historisches taschenbuch. — *Almanach historique*, publié par Fred. de Raumer. Quatrième année; avec un portrait de Rubens. 1833, Leipzig, Brockhaus. In-12, de 376 pages.

L'auteur de l'Histoire des Hohenstauffen donne chaque année sous ce titre un volume de monographies ou de fragmens trop peu étendus pour être publiés séparément, mais dont la réunion compose une lecture agréable et instructive à la fois. Plusieurs des écrivains les plus distingués de l'Allemagne prêtent leur collaboration à ce recueil dont le quatrième volume, que nous avons entre les mains, ne le cède point en intérêt à ses aînés. MM. Varnhagen de Ense, Johannes Voigt de Kœnigsberg, auteur d'une bonne histoire de la Prusse, Fr. Waagen, Ed. Gans, et l'éditeur M. de Raumer, en ont fourni les élémens. On regrette de n'y trouver de ce dernier qu'une dissertation *sur le mariage et la famille*, assez riche en détails curieux sur les relations des sexes, la situation des femmes

Digitized by Google

et des enfans chez un grand nombre de peuples tant anciens que modernes, mais où l'on chercherait en vain quelque pensée philosophique. Lorsque des questions aussi graves sont, comme aujourd'hui, agitées théoriquement et pratiquement dans le sein de la société, il n'est pas permis à un homme tel que M. de Raumer de les aborder pour en dire si peu de chose. L'auteur, qui a particulièrement étudié les doctrines Saint-Simoniennes, à l'examen desquelles il s'est livré dans un de ses ouvrages récens (1), ne peut avoir méconnu l'importance des problèmes posés par cette doctrine, et que quelques uns de ses sectateurs ont eu la prétention de résoudre; nous sommes donc fondés à lui adresser le reproche que l'on vient de trouver sous notre plume. Si du reste M. de Raumer a cette fois un peu lésiné à l'égard de ses lecteurs, c'est peut-être que tous ses momens sont absorbés par le grand travail dont il s'occupe, et alors ils n'y perdront rien. Déjà vient de paraître le premier volume de son *Histoire de l'Europe depuis la fin du quinzième siècle*, dont quelques fragmens avaient été insérés dans les années précédentes de l'*Almanach historique*.

Les deux lecons de M. Gans sur l'*histoire des cinquante dernières années* ont été traduites par M. Richard dans la *Revue germanique*. La révolution française y est appréciée avec hardiesse et grandeur. Selon M. Gans, « elle constitue, dans les destinées de l'humanité, une époque analogue à celle du christianisme considéré sous le point de vue de ses résultats sociaux, ou à celle de la réforme religieuse accomplie il a trois siècles.... Si le christianisme a doté l'homme de ce qui lui manquait auparavant, du sentiment intime de sa dignité, si pendant deux mille ans il a conduit l'humanité jusqu'au terme de son émancipation politique, la révolution française n'est à son tour que l'avènement de l'homme à la dignité de citoyen, le renversement de l'échafaudage et des entraves qui retardent encore l'accomplissement de cette suprême tendance. »

Sans accepter précisément les termes qu'emploie le professeur pour qualifier deux grands actes historiques, nous aimons à citer ce passage; car il atteste un notable changement dans les opinions en Allemagne, surtout quand on connaît l'immense succès obtenu à Berlin par le cours de M. Gans. Nous regrettons que le manque d'espace nous empêche d'en

---

(1) *Ueber die geschichtliche entwickelung der begriffe von Recht*, etc., Sur le développement historique des notions de droit, d'état et de politique. — Les passages relatifs au saint-simonisme ont été insérés dans les *Blaetter für literarische unterhaltung*.

Digitized by Google

faire l'analyse. Après avoir exposé les conditions qui font des Français le peuple prépondérant dans les révolutions modernes, et établi qu'il est impossible de comprendre le bouleversement politique de 1789, sans avoir étudié particulièrement le siècle dont Louis XIV est le type incarné, M. Gans consacre sa deuxième leçon à l'examen du règne de cet homme, personnification, selon lui, du caractère français. Il la termine, en promettant de raconter dans sa leçon suivante la chute de la monarchie absolue, renversée par le principe même qui fut sa base. Il faut espérer que la suite de ce cours sera publiée, et aussi que M. Richard en continuera la traduction.

M. Varnhagen de Ense n'a pas fait, comme le précédent, un morceau de philosophie historique pour l'almanach de M. de Raumer; mais il a raconté, avec un rare talent de style et de narration, un évènement dont il fut témoin oculaire il y a quelque vingt ans: le bal donné par le prince de Schwarzenberg à Paris, à l'occasion du mariage de Napoléon. On sait quelle funeste catastrophe termina cette fête.

Le tableau de mœurs de la cour papale pendant le quinzième siècle est presque entièrement extrait de documens inédits que M. Voigt a seul pu consulter jusqu'ici. Ce sont les lettres et rapports confidentiels adressés à leur chef par les ambassadeurs de l'ordre teutonique en résidence auprès de la cour de Rome. Une vue philosophique domine ce travail. L'auteur combat l'opinion de ceux qui, mettant la pensée tout entière de la réforme religeuse dans le cerveau de Luther, semblent croire que rien ne se serait accompli sans son avènement; il montre que le désordre était tellement profond que la crise n'attendait pour éclater qu'un homme résolu: elle le trouva en Luther, qui se constitua l'organe de toutes les consciences insurgées. Mais pourquoi l'auteur à son tour ne veut-il voir que dans les vices du saint-siège et de son entourage la cause de cette insurrection des consciences? Pourquoi ne remonte-t-il pas à la source radicale de ces turpitudes pour expliquer, par l'affaiblissement de l'antique foi et par l'arrivée d'idées nouvelles, la nécessité d'une réforme? Cela serait bien plus philosophique, bien plus surtout que les expressions violentes dont il fait trop souvent usage. Ce n'est pas toutefois que son indignation ne soit suffisamment justifiée par les honteux exemples de vénalité qu'il se voit obligé de citer d'après le naïf témoignage des ambassadeurs de l'ordre teutonique. Ceux-ci à chaque instant se plaignent de l'exiguité de leur caisse; car ils ne peuvent rien obtenir sans satisfaire l'avidité du pape, des cardinaux, et, pour arriver jusqu'à eux, de toute la valetaille ecclésiastique, en commençant par le plus bas dégré de l'échelle. Il paraît que les du-

Digitized by Google

cats et les confitures jouaient un rôle prodigieux dans toutes les démarches diplomatiques du temps.

Nous n'avons plus à parler maintenant que de la notice de M. Waagen sur Rubens. C'est un morceau du plus haut intérêt : je ne crois pas avoir jamais lu une appréciation plus sentie et mieux motivée des compositions du grand peintre que les échantillons de notre musée ne sauraient nous permettre de juger, ni un examen plus complet de ses ouvrages si nombreux, si variés et si dispersés. H. C.

5. Die Serbische Revolution. — *La révolution Servienne*, écrite d'après des documens du pays, par Léopold Ranke, avec une carte de la Servie. Hambourg, 1829. Chez Fr. Perthes. In-8° de 256 pages.

C'est chose difficile que d'écrire l'histoire d'un pays sans autre guide que des traditions, orales pour la plupart, traditions si diverses entre elles et si fugitives; c'est chose difficile surtout quand ce pays diffère totalement du nôtre par ses mœurs et par son langage. Cependant la Servie occupe en Europe une position qui la fait entrer dans la sphère de nos intérêts politiques, et, d'après les dernières nouvelles de ces contrées, on peut la croire appelée à devenir prochainement le théâtre d'évènemens assez importans. Ce n'est donc pas seulement un motif de curiosité qui doit nous faire aujourd'hui rechercher son histoire, et M. Ranke, tout en satisfaisant cette curiosité, a composé un livre utile.

Toutes nos connaissances sur la Servie se bornent à peu près, je crois, à quelques poésies populaires (1) traduites sur des versions allemandes, et dont M. Fauriel donne dans son cours de cette année de savans commentaires. Le collecteur de ces poésies, Wuk Stephanowitsch, est aussi celui qui a rassemblé le plus de documens sur l'histoire de son pays. Outre ces documens et des récits dus aux principaux chefs de la nation, Mladen, Dobrinjaz, etc., M. Ranke a consulté sur l'ensemble des faits, ainsi que sur la situation du pays avant la révolution, ce qu'en ont rapporté des hommes dignes de confiance par leurs talens et la modération de leur caractère. Telles sont du moins les sources que l'auteur indique comme lui ayant fourni les matériaux de son livre.

Les différentes peuplades serbes (car les Dalmates, les Morlaques, les Monténégrins, les Bosniens, les Croates, etc., se donnent également ce nom), sujets indociles des empereurs d'Orient qui les protégeaient afin de s'en

(1) Voyez, *Revue encyclopédique*, août 1832, un article de mademoiselle Montgolfier sur la poésie populaire slave.

Digitized by Google

faire une barrière contre les Bulgares, plusieurs fois ruinés par les irruptions des ces derniers, furent réunies au douzième siècle en corps de nation; elles secouèrent alors le joug de l'empire, et commencèrent à jouer un certain rôle en Europe; elles eurent même leur période de conquêtes sous la conduite de Stephan Duschan, surnommé *Silni* ou le puissant, qui prenait sur sa monnaie les titres de roi et d'empereur; portait un aigle à deux têtes sur son étendard, et que les Grecs comparaient tantôt à un incendie dévorant, tantôt à un fleuve sorti de son lit et inondant les campagnes. Duschan conquit la Macédoine, Négrepont, et une portion de l'Albanie; il voulut même profiter de la guerre civile qui régnait dans l'empire pour marcher sur Constantinophe; mais il mourut au milieu de ses préparatifs, comme il allait se mettre à la tête d'une armée de 80,000 soldats. Duschan fut aussi civilisateur et législateur, et la Servie lui doit sa première culture morale.

Ce fut peu de temps après lui que les Turcs, ayant envahi l'empire d'Orient, étendirent leur domination sur toutes les peuplades Serbes; quelques unes même embrassèrent la religion du vainqueur, mais elles n'ont pas été pour lui des sujets plus soumis qu'elles ne l'avaient été pour les Grecs, et de nombreuses tentatives d'insurrection les ont agitées. La plus mémorable est celle de 1804, chez les Serviens proprement dits, qui forment environ 800,000 habitans sur les quatre ou cinq millions dont se composent, réunies, toutes les peuplades que nous avons citées. C'est cette insurrection, qui n'a pas été sans influence sur la révolution grecque, que M. Ranke a entrepris de retracer.

Cette malheureuse contrée était exploitée à la fois par les pachas envoyés de Constantinople; par les spahis, devenus peu à peu propriétaires héréditaires du sol et composant l'armée, qui avaient remplacé l'ancienne noblesse du pays, émigrée ou détruite; par les cadis, organes de la justice turque envers des vaincus; enfin par les évêques, presque tous grecs, à la nomination du patriarche de Constantinople, faisant cause commune avec les Turcs, et considérant leurs fonctions comme des bénéfices à mettre en valeur. Tous ces fardeaux néanmoins étaient légers encore auprès des humiliations que le pauvre Servien endurait chaque jour. Il lui était interdit de pénétrer à cheval dans aucune ville; il se devait au service du premier Turc qui le réclamait; et répondre aux outrages sans nombre dont on l'abreuvait, c'était s'exposer aux peines les plus sévères. Aussi fuyaient-ils le séjour des villes, pour vivre dans les campagnes, dispersés en familles patriarcales; les villes, grandes et petites, étaient habitées presque exclusivement par les Turcs.

Digitized by Google

A toutes ces causes de ressentiment qui s'accumulaient depuis plusieurs générations, joignez l'existence de troupes de brigands, les heiduckes, assez semblables par leurs mœurs aux bandits de l'Espagne et de l'Italie, avec un degré de plus de férocité; joignez surtout les révoltes continuelles des janissaires, aussi redoutables pour les pachas dans les provinces de l'empire que pour le sultan dans sa capitale, se levant à la voix de quelques chefs ambitieux pour piller, maltraiter, égorger même sans pitié les malheureux habitans des campagnes; vous comprendrez, au milieu de tous ces élémens de désordre, la rapidité avec laquelle se propagea l'insurrection de 1804. D'horribles représailles eurent lieu de toutes parts. Les Serviens élurent pour leur chef, George Petrowitsch, nommé par les Turcs Kara George, et que nous connaissons sous le nom de Czerni George, l'un des plus riches d'entre eux, et déjà signalé par la force de son caractère et par son génie entreprenant. Le pays entier fut bientôt délivré des Turcs, et l'on put former un gouvernement national. Un sénat ou conseil (*sowjet*) fut assemblé, composé de douze membres, représentans d'un pareil nombre de districts; il s'occupa de régulariser les impôts, fonda un assez grand nombre d'écoles publiques, et établit des autorités judiciaires. Mais une lutte d'ambition ne tarda point à se déclarer entre les chefs les plus influens; des intrigues furent ourdies, qui n'empêchèrent cependant pas de continuer heureusement la guerre contre les Turcs, grâce surtout à l'assistance de la Russie. Ces débats intestins durèrent jusqu'en 1811, époque où la constitution du pays prit une forme monarchique, et où Czerni George réunit tous les pouvoirs entre ses mains.

Ce fut pour peu de temps. L'attaque de Napoléon ayant obligé les Russes à faire la paix avec la Turquie, afin de porter toutes leurs forces au devant de ce nouvel ennemi, la Servie se trouva privée de leur appui. La cour de Constantinople en profita; des armées turques envahirent le pays, et y rétablirent la domination musulmane. Czerni George et les sénateurs se réfugièrent en Autriche. L'oppression des vainqueurs recommença, et bientôt aussi l'insurrection des vaincus, sous le commandement de Milosch, un de leurs capitaines pendant la guerre précédente. Ceux-ci, après une nouvelle lutte, obtinrent, par un traité, des conditions qui assuraient à la Servie une certaine portion d'indépendance. Milosch demeura le chef de ses compatriotes, et rétablit, sous la suzeraineté du sultan, un régime à peu près semblable à celui qui avait existé sous Czerni George.

Tels sont les événemens que M. Ranke avait à raconter; il a rempli cette tâche avec une scrupuleuse érudition. H. C.

Digitized by Google

6. GESCHICHTLICHE DARSTELLUNG DER EIGENTHUMS VERHAELTNISSE AN WALDUND JAGD. — *Exposé historique des rapports de propriété au sujet des forêts et de la chasse en Allemagne; depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'établissement des droits souverains.* Essai de CHRÉT. LOUIS STIEGLITZ. Leipzig, 1832; Brockhaus, 309 p. in-8°.

M. Stieglitz remonte jusqu'au temps des Germains. Ce peuple n'avait pas de proprités foncières distinctes. Les forêts appartenaient à tout le monde; la chasse était l'occupation habituelle des Germains. Ce n'est qu'au sixième siècle qu'on trouve une mention de forêts appartenant à des particuliers. Les lois des peuples germaniques contiennent aussi plusieurs dispositions sur la chasse. On voit par ces lois que dans les temps barbares on allait à la chasse avec des cerfs et des buffles apprivoisés. On avait plusieurs espèces de chiens pour les diverses chasses. Les punitions de vol de chiens variaient suivant l'utilité de ces animaux pour la chasse. On payait jusqu'à quarante-cinq sous d'amende pour le vol d'un *canis doctus* ou *magister*. On se servait de plusieurs sortes de faucons et d'éperviers. La loi bavaroise parle d'un épervier sous le nom barbare de *ganshabuch qui anseres capit*. Quand les rois acquirent par les confiscations, les conquêtes, ou les héritages, des domaines considérables, la chasse sur ces terres fut leur propriété; la noblesse s'attribua celle des fiefs qu'on lui avait assignés; il s'établit alors peu à peu un droit de chasse, qui nulle part peut-être ne fut maintenu avec autant de rigueur qu'en Allemagne et en Angleterre. M. Stieglitz retrace l'histoire du droit de chasse avec un grand appareil d'érudition, en citant une foule de chartes du moyen âge, qui se rapportent à cet objet. La chasse finit par devenir un droit régulier, dont les empereurs d'Allemagne, se regardant comme les successeurs des empereurs romains, disposaient comme de leur propriété. Dans les temps modernes enfin l'état usa de son autorité pour faire administrer les forêts d'une manière conforme à ses intérêts. L'auteur a répandu dans cette histoire des droits forestiers de l'Allemagne une grande instruction, et quoique le sujet en lui-même ne soit pas des plus importans, il touche à beaucoup de questions relatives aux institutions civiles dans le moyen âge. D.

7. POLITISCHE FREYHEIT. — *Liberté politique*, par FRANÇ. BALTISCH. Leipzig 1832, Brockhaus. 368 pages in-8°.

Sous le pseudonyme de François Baltisch se cache un savant distingué de Kiel, qui, au milieu de toutes les démonstrations serviles prodiguées en Allemagne, a pensé sans doute qu'il pourrait être utile de faire enten-

Digitized by Google

dre des paroles libres; ses avis seraient superflus en Angleterre ou en France, où la presse en produit de semblables tous les jours; mais ils peuvent avoir un bon effet dans un pays où le despotisme fait prêcher ses doctrines comme des vérités incontestables par une presse asservie. M. Baltisch a d'abord soin d'avertir qu'il entend par liberté celle qui est légale, constitutionnelle. Il témoigne une haute vénération pour la constitution anglaise; cependant cette constitution ne peut plus être un modèle aujourd'hui. Les Anglais en sentent l'état imparfait, et c'est justement parcequ'on veut la corriger que la lutte est engagée entre l'aristocratie, protectrice des abus, et le peuple, qui veut avoir la part qui lui convient dans la constitution de son pays. Partant toujours des principes de la constitution anglaise, M. Baltisch indique comment la nation peut se mettre en garde contre les abus du pouvoir exécutif, contre ceux du pouvoir législatif, contre le clergé, l'aristocratie, la démocratie, la bureaucratie, contre les abus du pouvoir judiciaire, enfin contre l'anarchie. Nous sommes surpris de voir que tout en montrant une si grande sagacité à découvrir tous les dangers qui peuvent menacer un état, l'auteur approuve lui-même des abus très graves. C'est ainsi qu'il trouve bon qu'on élève considérablement le taux électoral; il ne craint même pas de soutenir la nécessité des *bourgs pourris*, afin que les ministres puissent faire entrer au parlement leurs amis. M. Baltisch est plus ministériel que lord Grey, qui n'a pas voulu soutenir, du moins ouvertement, un pareil principe. M. Baltisch approuve aussi la noblesse telle que la voulait Napoléon. En général on voit que l'auteur est du nombre de ces hommes trop prudens qui ne veulent pas rompre avec le passé, et qui pour cela introduisent un état de choses mitoyen, un état transitoire. Peut-être cela est-il nécessaire en Allemagne, où l'on effarouche aisément les esprits par des idées hardies, et où l'auteur risque d'être poursuivi comme révolutionnaire s'il touche trop brusquement à l'arche sainte des priviléges. D.

8. Goethe's werke. — *Œuvres de Goethe*. 41e volume. Stuttgardt et Tubingen; petit in-8°. Faust (Suite).

Le titre d'une nouvelle pièce de *Faust*, d'une seconde création de Goethe sur ce sujet étrange, doit piquer d'autant plus vivement la curiosité, que cette production est publiée après la mort de cet illustre écrivain, et qu'elle n'a été achevée qu'en 1831. On en connaissait néanmoins une partie: c'est l'intermède d'Hélène, composition très gracieuse qui parut il y a quelques années. Je ne parle point de quelques scènes qui sont aujourd'hui les premières de la pièce, et qu'en 1828

Digitized by Google

Goethe a données à la suite de l'ancien *Faust*. La plus grande partie de cette seconde pièce était encore inconnue. Est-ce l'œuvre de la vieillesse, est-ce le déclin du génie? A quiconque le prétendrait, on pourrait répondre par cette harmonieuse et sublime poésie qui élève les chœurs au niveau de ceux du théâtre grec; par cette variété d'imagination, cette richesse de détails qui révèlent un esprit toujours actif, toujours créateur. Mais c'est de Faust qu'il s'agit, et je voudrais le retrouver ailleurs que chez un insignifiant empereur, dont les courtisans, plus insignifians encore, se plaignent de la pénurie de l'état. Le premier chef-d'œuvre de Méphistophélès est une féerie dont les personnages principaux sont des jardiniers de Florence, des parasites, des fendeurs de bois, des ivrognes, les Grâces, les Parques, Plutus, des faunes, des satires. Ces effets magiques remplissent les coffres de l'état, parceque tout le monde se paie des ballets de Méphistophélès. Faust demande pardon à l'empereur de ce prestige magique dont il lui a fasciné les yeux. Mais si l'empereur lui pardonne, le lecteur lui sait peu de gré de ce hors-d'œuvre incohérent, et les plus beaux vers ne l'empêchent pas de chercher à recoudre ensemble les deux pièces. Or, n'était le but, bien philosophique, mais bien froid au théâtre, de poursuivre toutes les transformations de l'âme humaine, but qui est commun à l'une et à l'autre composition, on se demanderait ce qu'elles peuvent avoir de commun. Je ne vois ici du premier drame que Faust lui-même et Méphistophélès; encore celui-ci se cache-t-il, sans que le lecteur en soit averti, sous la figure hideuse de Phorkyas. Quant à cette douce et aimante Marguerite, qui préoccupe si vivement le lecteur de l'ancien *Faust*, on n'en entend plus parler. Seulement à la fin de la pièce on la découvre parmi les pénitentes; elle se réjouit de voir apporter Faust au séjour des bienheureux, lorsque les anges ont enlevé son âme au démon. Cependant cette Marguerite est tout ce que l'on cherche, et l'on abandonnerait volontiers à Méphistophélès toute la mythologie, Hélène, et surtout les Phorkyades. Cet intermède se joue, parceque l'empereur a voulu voir Pâris et Hélène; c'est la contre-partie de la fameuse *Walpurgis nacht* ou nuit du *premier mai*. On est emporté à travers l'antiquité et le moyen âge; Ménélas vient attaquer Faust dans les murs de son vieux château, et plus tard Hélène lui échappe; ses vêtemens mêmes se volatilisent en légers nuages. Les choses les plus bizarres, des choses même dont on comprend difficilement l'intention et le sens, sont accumulées dans cette composition. Wagner, l'ami de Faust, est resté dans son ancienne demeure, et ce Wagner a créé un homme ou plutôt un germe d'homme (*homunculus*); il est dans une fiole; on le met ensuite en rapport avec Anaxagore

Digitized by Google

et Thalès, et tout cela fait partie de l'intermède. Quand le sortilège est fini, on se retrouve près de l'empereur; celui-ci doit combattre un anti-César qui lui dispute la couronne. Méphistophélès lui donne la victoire, en faisant introduire trois fiers-à-bras dont les noms sont significatifs, et en faisant descendre de la montagne des torrens qui arrêtent l'armée ennemie. Mais tout à coup nous revoilà dans l'antiquité: c'est chez Philémon et Baucis. On ne sait pourquoi, et bientôt on est occupé d'autres images: des femmes allégoriques, la *Pénurie*, la *Faute* et la *Misère*, viennent entourer et menacer Faust. Il en est une quatrième, la *Peine*; celle-ci l'aveugle, et sa fin s'approche. Il est entouré de lémures; les diables se réjouissent, il y en a de gras et de maigres. Mais une Gloire paraît au firmament, le chœur des anges s'approche, et nous sommes étourdis de plainchant: tantôt les sphynx, les griffons, les fourmis et même les feuilles chantaient et priaient; mais maintenant les moines, les anges, les pénitentes font retentir leurs hymnes. C'est le *pater ecstaticus*, le *pater profondus*, le *pater seraphicus*, le *doctor arcanus*, la *mater gloriosa*, la *magna peccatrix*, la *mulier samarita*, et cela donne lieu à de très belles imitations des saintes écritures: mais j'aimais mieux quand Faust me paraissait damné. La sorcellerie du Bloxberg est mille fois préférable à tout ce cauchemar de mythologie; du moins elle s'adresse à notre monde cabalistique, à nos secondes vues, à je ne sais quoi de vague comme le rêve et comme lui inquiétant; du moins encore, Faust captive le lecteur, lorsque dans la première partie il aime et se fait aimer, lorsque sa magie et son démon familier, gouvernant les êtres de notre superstition, font accourir à ses pieds le noir caniche que nos campagnards redoutent, et contraignent la sorcière et les chats mystérieux à l'admettre dans leurs enchantemens. Puis l'on est dominé encore par cette terrible et déchirante scène de la prison, où Margueritte ne reconnaît plus son Faust, où l'erreur de cette malheureuse fille demeure opiniâtre jusqu'à ce que la hache tranche sa jeune existence et que Méphistophélès s'écrie d'une voix féroce: *Elle est exécutée*, et que d'en haut une voix céleste réponde: *Elle est sauvée*. Tout aussitôt Méphistophélès appelle ce Faust qui s'est donné à lui. *Ici*, s'écrie-t-il, *ici, à moi*, et tous deux s'abiment, tandis que l'on entend répéter avec amour *Henri! Henri!* accens pleins de charme qui ne peuvent appartenir qu'à la jeune fille que l'on demanderait en vain à cette nouvelle composition. Franchement on aimerait autant ne plus la revoir que de la retrouver entre le *pater seraphicus* et le *pater ecstaticus*. Oh! il valait mieux en rester là, laisser au lecteur l'impression éternelle de ces terribles paroles: *Her zu mir*. Goethe pouvait donner tout autre titre aux

Digitized by Google

belles poésies dont la réunion compose cette incohérente suite de Faust, dont nous avons nous-même présenté une analyse sans ordre, parcequ'il est impossible d'en observer aucun dans un rêve, et que ce rêve est quelquefois pénible. Nous avons omis de parler d'Euphorion, personnage fantastique, fils d'Hélène et de Faust, qui bondit de rocher en rocher, s'élève dans les airs, tombe, et dans sa chute devient Icare. On a cru y trouver une allusion au génie de lord Byron; il y en a de mieux constatées parmi celles qui ont rapport à la délivrance de la Grèce.

GOLBÉRY.

9. STIMMEN DER ZEIT.—*Voix du temps*. Poésies d'un Allemand. Leipzig. Brockhaus, 1832. In-12 de 89 pages.

On ne saurait refuser à l'auteur de ces morceaux lyriques le don de poésie; ils semblent aussi être l'ouvrage d'une plume exercée. Plusieurs ne manquent pas d'élévation, plusieurs se distinguent par un tour gracieux ou énergique; mais tous, et c'est là ce qui les caractérise, respirent la foi la plus vive dans le progrès, dans l'avenir de l'humanité. Nous nous bornerons à une courte citation :

« Comment pouvez-vous, sans cœur et sans force, désespérer de voir naître de beaux jours pour l'art et pour la science? Comment, lorsque tout s'agite et se presse autour de vous, pouvez-vous douter qu'une vie nouvelle va animer le monde?

» Vous dites que le bruit de la guerre force les muses au silence : n'avez-vous jamais entendu les chants sublimes qu'elle a inspirés? Vous dites que dans le tumulte des batailles l'art ne saurait fleurir : l'art n'habite qu'avec les héros.

» Mais qu'est-ce que le fracas des armes dans les combats, auprès de la lutte des intelligences pour conquérir leurs droits sacrés! Qu'est-ce qu'un pied de terre que des soldats se disputent, auprès de la patrie du génie, auprès de l'autel où il offre ses sacrifices! »

10. BILDER AUS DEM KRIEGSLEBEN.—*Tableaux de la vie militaire*, par MOYSE SHERER, traduits de l'anglais par RUDOLF LINDAU. In-12 de 338 pages. 1832. Leipzig, Brockhaus.

L'auteur de ce roman descriptif est un officier anglais, le major Sherer, déjà connu par plusieurs ouvrages du même genre, dans lesquels il a passé en revue successivement l'Inde, l'Égypte, l'Italie et l'Espagne : *Sketches of India, Scenes and impressions in Egypt and Italy, Recollections of Peninsula* (ce dernier est l'original de la traduction allemande que nous annonçons). Ce sont en quelque sorte ses propres aventures, celles d'un

Digitized by Google

jeune militaire voyageur, qu'il raconte, mais en les brodant selon le caprice du romancier, pour leur donner plus de rapidité et d'intérêt. Partout on y trouve de la bonhomie, un peu d'enjouement, des observations justes et presque toujours fort impartiales, un sentiment vrai des beautés de la nature. On lui reproche, et non sans raison, de l'affectation et quelque monotonie. Toutefois il se fait lire avec plaisir, et ses scènes de guerre ont mis à la mode en Angleterre un genre particulier de littérature, les Mémoires militaires (*military Memoirs*). Quelques uns de ses ouvrages ont été précédemment annoncés dans la *Revue encyclopédique*, entre autres l'un des plus estimés, *l'Histoire d'une vie* (*the Story of a life*), tome XXVII, page 145.

La traduction allemande, faite avec soin, est due au fils du Defauconpr[illegible] l'Allemagne, M. Lindau, traducteur d'une foule de romans angl[illegible] est le dernier travail de ce jeune homme, qui le terminait quand la mort l'a frappé. Son père en est l'éditeur.

11. Das Thierreich, geordnet nach seine organisation. — *Le règne animal rangé d'après son organisation*, par le baron Cuvier, traduit d'après la deuxième édition, et étendu par des additions, par F. Voigt, directeur du jardin botanique à Iéna. Volume II. Leipzig 1832, Brockhaus. 539 pages in-8°.

On a pu voir, par l'analyse du premier volume, que M. Voigt ne s'est pas contenté de traduire simplement en allemand le texte français de M. Cuvier. Déjà le premier volume contenait beaucoup d'additions au texte, surtout dans la description des oiseaux, que M. Voigt avait augmentée d'un grand nombre d'espèces; dans le second volume, traitant des reptiles et des poissons, il a fallu faire un nouveau travail. M. Cuvier avait lui-même signalé au traducteur son grand ouvrage sur les poissons, publié en commun avec M. Valenciennes, comme pouvant fournir un grand nombre de rectifications. Il avait écrit à M. Voigt que son travail s'agrandissait à mesure qu'il y travaillait; qu'il ne se passait pas de mois sans qu'il découvrît de nouvelles espèces, et même de nouveaux genres : « Nous quintuplerons, ou sextuplerons, ajoutait-il, le nombre des poissons. » D'après cela il était évident que le catalogue des poissons, tel qu'il l'avait dressé dans son *Règne animal*, devait être très incomplet. M. Voigt entreprit donc une comparaison de ce manuel avec la grande *Histoire naturelle des poissons*, dont huit volumes ont paru du vivant de Cuvier; malheureusement ce n'est pas le quart de l'ouvrage entier. Toutefois il y avait assez de matériaux pour enrichir considérablement la partie du *Règne*

Digitized by Google

animal qui traite des poissons. A l'égard des reptiles, le traducteur a profité des observations des naturalistes modernes pour ajouter également au texte de M. Cuvier; par ce moyen il a fourni un ouvrage qui sans doute est loin d'être complet, puisque les découvertes continuent toujours dans l'histoire naturelle, mais qui du moins est à peu près au courant de ces découvertes, et contient plus de genres et d'espèces que l'édition française. M. Voigt a étendu aussi un grand nombre de signalemens ou de descriptions, en sorte que beaucoup d'espèces sont plus exactement définies. Il est heureux en général que cette traduction ait été faite par un homme qui s'est distingué parmi les naturalistes allemands, et qui a fait lui-même beaucoup de recherches sur les trois règnes de la nature.

D.

BELGIQUE.

12. Recueil de documens statistiques;—Belgique. Publié par l'établissement géographique de M. Philippe Vander Maelen. Bruxelles 1833, in-8°.

Lorsque l'on sort de Bruxelles par la porte de Flandre, on aperçoit, à droite, un vaste bâtiment d'une architecture simple et de bon goût. Si l'on est tenté de le visiter, on y est reçu avec une obligeance et une politesse extrêmes, et l'on visite à l'aise un beau cabinet d'histoire naturelle, des serres magnifiques, une bibliothèque géographique fort riche, des ateliers on ne peut mieux ordonnés d'imprimerie, lithographie, dessin; des écoles où plus de trois cents enfans apprennent gratuitement à lire, écrire, dessiner, les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, etc. C'est partout une activité incroyable. Les jardins même, d'une grande étendue, sont consacrés aux sciences et aux arts: ce pavillon est destiné à la musique, ces compartimens représentent les divisions du globe, dont elles offrent quelques uns des produits végétaux et des copies réduites de leurs principales merveilles monumentales. Certes un tel établissement n'a pas son pareil en Europe, et pourtant il a été fondé par un simple particulier, par M. Philippe Vander Maelen, qui rend aux sciences la fortune considérable que lui a valu le commerce. Chez lui on travaille sans cesse, toujours on projette, toujours on exécute; mais l'on exécute peut-être un peu trop vite. Le recueil que nous annonçons contient des nombres dont MM. Quetelet et Smits ont déjà imprimé une partie. Il n'y a pas

Digitized by Google

de mal à cela, car il n'en est pas des données fournies par l'administration comme d'un théorème de géométrie ou d'une pièce de vers. Le mal, c'est que ces données, tout officielles qu'elles sont, ne reproduisent pas toujours l'état réel des choses, et qu'elles ne sont pas assemblées avec tout le soin désirable. Cependant notre observation ne tombe pas sur le Mémoire de M. Courtois relatif à la population de la province de Liège, non plus que sur le tableau des machines à vapeur en activité dans la Flandre orientale, dressé par M. Ch. Morren. M. Philippe Vander Maelen vient de faire paraître en même temps une carte administrative de la Belgique en quatre feuilles. Incessamment il distribuera à ses souscripteurs le Dictionnaire géographique des provinces du Brabant et du Hainaut.

13. SYNTAXE DE LA LANGUE ALLEMANDE, par E. TANDEL, lecteur à la Faculté de philosophie et des lettres de l'Université de Louvain. Bruxelles, Meyer et Somerhausen, 1833, in-4°.

La première partie de la Grammaire allemande ou Lexigraphie, de M. Tandel, parut en 1829. La *Revue Encyclopédique*, en la signalant à ses lecteurs, loua la tournure philosophique des idées de l'écrivain, la clarté de sa méthode, et l'indépendance avec laquelle il s'était affranchi de la routine. Ces qualités sont encore plus sensibles dans la syntaxe. L'auteur a joint à ses propres lumières celles de Gottsched, Adelung, Hensius, Heyse, Reinbeck, Jacques Grimm, Schmitthenner, K. F. Bekker, Herling, etc. En France, on s'est servi pendant longues années, et presque exclusivement, du vieux Meidinger. Aujourd'hui qu'on sent la nécessité de communiquer sans truchement avec la docte et puissante Allemagne, nous recommanderons sans crainte aux étrangers l'excellent travail de M. Tandel.

DE REIFFENBERG.

14. PRINCIPES DE LOGIQUE, SUIVIS DE L'HISTOIRE ET DE LA BIBLIOGRAPHIE DE CETTE SCIENCE, par le baron DE REIFFENBERG. Bruxelles, Hauman, 1833. In-8°.

Nous nous abstiendrons de juger cet ouvrage, par la raison que nous avons déjà dite, et nous nous bornerons à l'enregistrer sur nos tablettes pour en constater l'apparition; car il n'est séant de louer ou censurer ses amis que dans l'intimité, et nous détestons les *Sociétés d'admiration mutuelle*, ces tontines d'assurance pour les réputations littéraires. Les Principes de logique sont divisés en quatre parties, division vulgaire, mais que l'auteur a trouvée plus simple, plus rationnelle que beaucoup

Digitized by Google

d'autres : l'idée, le jugement, le raisonnement, la méthodologie. Il définit l'idée, la *conscience du rapport d'un objet à la pensée*, et fait voir la beauté du syllogisme comme figure. Selon lui, la base de tout raisonnement est l'*absolu*, et il met cette vérité dans son jour. La partie réservée à la méthode traite des sources de la certitude, du *critérium* de la vérité, de l'analyse, de la synthèse, des généralisations, etc. L'addition de l'histoire de la logique et de la bibliographie, ou, comme disent les Allemands, de la *littérature* de cette science, est une innovation dans un ouvrage élémentaire français, et elle mérite d'être applaudie. P.

15. Ruines et souvenirs; par le baron de Reiffenberg. Bruxelles, De Mat, 1832, in-8°.

Simple annonce comme plus haut, et par le même motif. M. de Reiffenberg a mis en vers quelques unes des traditions populaires de son pays. Parmi les pièces de son recueil, on distingue *Falkenstein*, fabliau-proverbe, *Grotius dans la prison de Loevenstein*, *Marie de Brabant*, *le Chevalier au Cygne*, *le Ri de la Folle* (*ri* veut dire *ruisseau* en dialecte liégeois), le *vieux Château*, *Chant d'un Houilleur*, le *Sanglier des Ardennes*, la *Balance des Sorcières*, et le *Fou*, drame terrible, où il y a de la vérité psychologique. Ce livre est dédié à M. Sainte-Beuve, en vers qui respirent les plus généreuses pensées. P.

16. Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour, par le baron de Reiffenberg. Bruxelles, Hayez, 1833; in-4°.

Elles sont tirées en grande partie de deux ouvrages restés en manuscrit, le journal de Van de Nesse, que Leibnitz lui-même songeait à publier, et les lettres latines de Guillaume van Male, dans lesquelles on trouve des preuves curieuses du goût de Charles-Quint pour les lettres. Ces recherches, remplies de faits singuliers, sont suivies d'une relation nouvelle de l'expédition de Tunis, pour servir de correctif au récit de Paul Jove, et de renseignemens neufs sur l'ordre de Saint-Hubert. P.

—

Manuscrit des lois d'Oléron.

M. Warnkœnig, professeur de droit à l'université de Gand, occupé depuis deux ans de recherches sur l'histoire de Flandre, et notamment sur les lois qui régissaient ce pays au moyen âge, vient de faire une découverte qui n'est pas sans intérêt. On sait que les monumens législatifs ou juridiques

Digitized by Google

connus sous le nom de *Lois maritimes de Damme* ou de *West Capelle*, ou bien sous celui de *Droit maritime de Wisby*, contiennent des dispositions presque absolument identiques (sauf la différence des langues) avec celles de la compilation qu'on désigne sous le nom de *Rôles* ou *jugemens d'Oléron*. Mais quelle est la véritable patrie de ces productions du moyen âge? C'est un point depuis long-temps controversé. Les jurisconsultes hollandais soutiennent que ces lois ou règles de droit ont été rédigées à Damme, en langue flamande, et que les *Rôles d'Oléron* ne sont qu'une traduction littérale des *lois de Damme*, avec substitution de quelques noms de villes à d'autres noms. Plusieurs jurisconsultes suédois ou danois ont réclamé pour l'île de Gothland l'honneur d'avoir produit ces anciennes règles de droit maritime. On peut voir dans le recueil intitulé *Lois maritimes antérieures au dix-huitième siècle*, par M. Pardessus (qui discute en outre la question de savoir si l'honneur d'avoir rédigé ces dispositions peut être revendiqué au profit de Richard Ier d'Angleterre, dont le père avait obtenu l'Aquitaine par son mariage avec Éléonore de Guienne, ou bien d'Othon de Saxe, à qui ce fief fut cédé par Richard), on peut voir, dis-je, tous les argumens qui militaient déjà en faveur de l'origine française, avant l'argument décisif que M. Warnkœnig a rencontré dans un manuscrit de la bibliothèque de Bruges. Ce manuscrit, qui est évidemment du quatorzième siècle, contient en langue flamande les lois en question avec cet intitulé : *Dit is de copie van de Rollen van Oléron, van den Vonnesse van de Zee*. En comparant ce texte flamand avec celui qui a été publié par Verwer, on reconnaît que le premier est plus concis, plus naïf, et a davantage la couleur ancienne : du reste, à la place de *Bordeaux*, on lit, comme dans le texte de Verwer, la ville de *l'Ecluse*. M. Warnkœnig se propose d'insérer la rédaction du manuscrit brugeois dans le premier volume de l'ouvrage qu'il va publier sur l'histoire de Flandre.

ITALIE.

17. OPUSCULI SCELTI SCIENTIFICI, etc. — *Choix d'Opuscules scientifiques*, d'AUGUSTIN CAPPELLO. Rome 1830. In-8°, 330 pages.

RECHERCHES SUR LA RAGE.

Le docteur Cappello est un des trois médecins que le gouvernement pontifical envoya à Paris l'an dernier pour y étudier le choléra. Il avait

Digitized by Google

publié auparavant, dans le *Journal arcadique*, de Rome, deux mémoires sur cette maladie, dans lesquels il cherchait à démontrer qu'elle est de nature contagieuse, et insistait sur la nécessité de mesures énergiques pour en prévenir la propagation. Quoi qu'il en soit de ces assertions, que de nombreux faits semblent combattre, et qui entraînent à leur suite tant de conséquences funestes, les mémoires du docteur Cappello furent sans doute un des titres qui le firent choisir comme membre de la commission. Ce fut là, de la part du gouvernement pontifical, une grande marque de confiance. C'était reconnaître au médecin qui, sans observation personnelle du fléau, avait hautement pris un parti, une liberté d'intelligence et une sincérité d'opinion telles qu'il n'hésiterait pas à changer d'avis, si un examen plus attentif et des faits plus concluans le lui imposaient. Nous voulons croire que le docteur Cappello était digne de sa mission, et si son séjour en France ne lui a point fait abandonner ses premières idées, nous ne lui en ferons point un reproche, et nous respecterons sa conviction tout en ne la partageant pas : malheureusement les leçons de l'expérience ne portent pas pour tous les mêmes fruits.

Les *Opuscules scientifiques* que nous annonçons sont un recueil de mémoires publiés à diverses époques par le même auteur. Nous ne nous arrêterons que sur les deux premiers, d'un intérêt plus général que les autres. Ils contiennent des recherches sur l'*hydrophobie* ou *rage*, maladie assez fréquente autour de Rome, et surtout à Tivoli, séjour habituel du docteur Cappello. Il a recueilli pendant près de vingt ans, et avec les détails les plus circonstanciés, tous les cas d'hydrophobie qui sont venus à sa connaissance, et il a lui-même fait une série d'expériences sur la cause et la propagation de ce mal épouvantable. Voici les principaux résultats auxquels il est arrivé ou qu'il a confirmés :

1° *L'hydrophobie* ou *rage* lui paraît une maladie propre à tous les carnivores, mais particulièrement au genre *canis*.

2° Ni la colère, ni les alimens échauffans, ni les chairs gâtées, ni la privation de la liberté, ni la fatigue, ni la suppression de la transpiration, ni enfin les variations de température n'en sont, suivant lui, la *cause absolue et déterminante*.

3° Cette cause, il la trouve dans l'excitation forte et réitérée de l'appétit vénérien non satisfait. Il s'appuie en cela sur des considérations tirées soit de la saison et des pays où la rage se développe le plus souvent, soit de la structure de l'appareil génital chez les carnivores, privés, comme on le sait, de vésicules séminales. Lorsque, par manque de liberté ou par rareté des femelles, le besoin impérieux de l'union des sexes ne peut être

Digitized by Google

satisfait chez le mâle, l'excitation qui suit l'accumulation du fluide séminal devient si violente que la fonction génératrice se déprave, et que, par un procédé de chimie animale, il se développe un principe *sui generis* très vénéneux. Ce principe, vrai poison, trouble d'abord l'économie générale de l'animal, puis, vu l'intime relation qui règne entre l'appareil génital et les organes de la déglutition et de la voix, il exerce sur ceux-ci une action morbide élective et spéciale.

4° La rage ainsi développée spontanément offre peu ou point d'espoir de guérison. Communiquée dans ce premier degré, soit par morsure, soit par inoculation, elle peut devenir mortelle si de prompts secours ne viennent la combattre. Mais après son premier passage dans un autre animal, qu'il soit ou non du genre *canis*, la force du poison est entièrement détruite, et les accidens qui caractérisent la rage ne se reproduisent plus. Le docteur Cappello pense que cette différence tient à ce que, dans la rage spontanée, il y a désordre simultané du cerveau et des organes génitaux, tandis que dans la rage communiquée ces derniers n'étant pas affectés ne peuvent devenir une source permanente de poison.

5° La rage doit donc être classée, suivant lui, parmi les empoisonnemens proprement dits; et non parmi les maladies contagieuses.

La chimie animale est si peu avancée, qu'il y aurait de la présomption à nier le développement d'un nouvel agent morbide dans l'économie, sous l'unique prétexte qu'il n'est pas défini. Une fois l'attention des chimistes éveillée, peut-être parviendront-ils à analyser ce principe avec rigueur, et peut-être trouveront-ils dans le monde inorganique quelque principe analogue.

Les idées que le docteur Ledeschault vient d'émettre sur la nature du choléra (*Voir* le bulletin français), et qui ont un singulier rapport avec celles du médecin italien sur la rage, serviront à bien expliquer notre pensée. Nous ne saurions trop applaudir à ceux qui entrent dans la voie difficile de ce qu'on pourrait appeler la *médecine chimique*. Cette voie nous semble devoir conduire à de grands résultats, en ce qu'elle tend à rattacher les phénomènes physiologiques aux lois générales de la nature.

Pour ce qui concerne la rage, les recherches du docteur Cappello présentant déjà un grand intérêt. Cependant, dans les autopsies qu'il a rapportées, on eût désiré plus de détails sur les lésions du cerveau. Outre sa tendance vers les études chimiques, la médecine moderne vise à localiser les diverses fonctions, tant organiques qu'animales. Elle y est entraînée par les progrès journaliers de la physiologie. Or les symptômes de la rage, horreur de l'eau, inappétence, fuite des lieux habités et

Digitized by Google

bruyans, amour des ténèbres, tendance à mordre, et d'autres encore, paraissent si liés entre eux, et se rapportent si bien avec les fonctions dont les phrénologistes ont placé le siége dans le lobe moyen du cerveau, que notre attention a été promptement dirigée de ce côté. Fortifiés dans notre soupçon par l'opinion du docteur Cappello, nous n'avons pu néanmoins, dans ce qu'il dit des lésions du cerveau, rien trouver qui éclairât la question. Comme les cas d'hydrophobie sont heureusement rares à Paris, nous engageons les médecins à qui il pourrait s'en présenter, soit chez l'homme, soit chez les animaux, à vouloir bien étudier attentivement dans leurs autopsies le lobe moyen du cerveau, et surtout la partie antérieure et inférieure, celle où le docteur Spurzheim place l'organe de l'*alimentivité*. Ce n'est point là une vaine curiosité : tout médecin reconnaîtra avec nous qu'un mal est à moitié vaincu dès que le siége principal en est connu.

En attendant de plus amples découvertes, on peut déjà tirer bien des précautions pratiques des idées du docteur Cappello. La police sanitaire des villes et des campagnes, les propriétaires et les chasseurs sauront de quel côté tourner leurs vues; ils sauront que la quantité relative des chiens mâles et femelles ne doit point être abandonnée au hazard; ils apprendront que l'homme veut en vain imposer silence aux lois naturelles, même chez les animaux qu'il a soumis à son empire, et que la nature, reprenant toujours ses droits, nous rend les premières victimes des efforts par lesquels notre ignorance voudrait l'éluder.

Outre les deux mémoires sur l'hydrophobie, l'ouvrage de M. Cappello renferme quatre mémoires de géologie. Le premier, qui fut publié en 1824, a pour sujet la topographie physique du sol classique de Tivoli. Entre autres vues, l'auteur y présageait la débâcle de l'Anio et les désastres qui en furent la suite deux ans plus tard. Le second mémoire, qui parut en 1827, indiquait les moyens de réparer d'une manière durable le mal qu'on n'avait pas su prévenir. Mais l'auteur devait une seconde fois avoir raison sans être cru. De nouveaux accidens ayant justifié ses prévisions, une commission, envoyée de Rome, reconnut enfin la justesse des conseils du docteur Cappello, et les erreurs qu'on avait faites. Depuis, les travaux ont été repris, mais sur une base plus large et plus scientifique. On dit que le directeur des réparations précédentes, se croyant déshonoré par sa mésaventure, s'est suicidé.

Un troisième mémoire concerne la géographie de la vallée supérieure du Tronto, dans les Abruzzes, et indique la manière de remédier aux dévastations que ce fleuve y cause souvent. L'auteur y a joint un catalogue

Digitized by Google

des plantes qui se trouvent dans ces mêmes régions. Enfin le quatrième mémoire contient des considérations sur le *gran sasso d'Italia*, et sur la découverte du gneiss, faite pour la première fois dans un déchirement de cette montagne, par le laborieux et savant naturaliste Antoine Orsini d'Ascoli.

L'ouvrage du docteur Cappello, riche d'érudition classique et scientifique, respire en même temps une candeur et une naïveté de détails qui font aimer l'homme autant qu'estimer le savant. On se plaît à le voir tour à tour médecin, géologue, physicien, historien, naturaliste, donner une preuve de plus de cette heureuse organisation des Italiens, qui les rend propres aux études les plus diversifiées. Seulement on lui souhaiterait un peu plus d'aménité pour les hommes célèbres qui, tant en Allemagne qu'en France et en Italie, s'efforcent de systématiser la science compliquée des maladies. Sans doute nous rendons justice aux découvertes de détails, aux spécialités scientifiques, car nous reconnaissons que les faits particuliers font la base de toute science; mais nous applaudissons aussi aux tentatives de synthèse et de coordination des faits; car là est le besoin de notre époque, et, sans système, toute science est un chaos, ou plutôt il n'y a point de science. Et d'ailleurs, si l'union est un besoin pour tous les savans, elle est, pour ceux d'Italie, un devoir imposé par les circonstances. La science peut établir entre eux une véritable république intellectuelle; pourquoi la changeraient-ils en un brandon de discorde? elle ne doit être pour eux qu'un étendard de ralliement. D. R.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

18. Destination de l'homme, de Fichte. Traduit de l'allemand, par Barchou de Penhoen. Paris, Paulin, place de la Bourse. 1833.

C'est beaucoup plutôt un besoin irrésistible d'action et d'actualité dans la vie, que cette légèreté et cette frivolité dont on les a si long-temps accusés, qui caractérise les Français. Entraînés et dominés par le monde extérieur où ils se plaisent tant à vivre, ils sont, il est vrai, peu propres à construire ces profondes théories qui demandent à l'âme de rester long-temps repliée sur elle-même et de se nourrir de sa propre substance; mobiles comme les évènemens au milieu desquels ils vivent, ils doivent encore en réfléchir tour à tour les divers caractères : mais il y a loin de là à la frivolité. Car s'ils peuvent se montrer frivoles dans certains temps, instinctivement et avec une promptitude extraordinaire ils s'élèvent aussi à toute la hauteur des grandes circonstances. Mais, grande ou frivole, il leur faut absolument de l'action, et ce sont des exceptions bien difficiles à expliquer dans la vie de la nation française que ces époques, comme la nôtre, qui n'ont ni l'un ni l'autre de ces caractères, et qui semblent croupir dans le positivisme le plus étroit et le plus mesquin. Rester long-temps dans cette situation est donc impossible; mais comment en sortir? Sans idées on ne peut pas agir; et cette activité puissante que notre nation a développée pendant vingt belles années; cette activité qui a labouré le sol national et européen avait été précédé d'un siècle de travaux intellectuels. Mais en face des besoins nouveaux on sent toute l'insuffisance de ce travail théorique, qui, à la vérité, a produit de grands résultats, mais qui, se ressentant d'ailleurs du caractère d'actualité dont nous avons parlé, n'a ni la largeur scientifique ni la profondeur qu'exige une reconstruction radicale de la société. Aussi dit-on qu'il faut faire des idées, répandre des idées; il serait peut-être encore plus important de faire de la moralité, ce qui n'est pas la même chose. Mais comme cette nécessité ne détruit par la première, il faut au moins satisfaire à celle-ci le plus largement et le plus promptement qu'il sera possible. Or pendant que nous nous agitions dans le monde réel, une nation voisine, qui est merveilleusement propre à cette œuvre, s'est

Digitized by Google

élancée d'un vol hardi dans le monde des idées. L'Allemagne scientifique poursuit depuis presque un siècle, avec une ardeur infatigable, la solution des problèmes les plus fondamentaux que puisse se proposer l'intelligence humaine. Depuis long-temps elle a produit des théories profondes sur ces idées de progrès, de panthéisme, d'alliance de la philosophie et de la religion, que l'on commence à bégayer un peu sérieusement en France, et à considérer comme la clé de voûte de l'édifice social que l'on veut construire. Il est donc de la dernière importance de se mettre en commerce intime avec ce monde idéal déjà manifesté, pour ne pas s'exposer à faire deux fois la même œuvre. Ce mouvement intellectuel, qui date de Kant, est encore très peu connu en France. Sous la restauration, quelques hommes ont commencé à en parler; mais l'idée qu'ils en ont donnée est loin d'être complète, ou même seulement exacte; elle peut bien se rapprocher plus ou moins des doctrines de quelques philosophes en particulier, mais elle n'exprime nullement le mouvement général de la philosophie de l'Allemagne. Dans une réaction pleine d'une répugnance légitime contre cette prétendue importation d'idées allemandes, on s'est écrié qu'il fallait rentrer dans la voie française, lançant par là une sorte d'interdit sur les idées étrangères. C'est, il nous semble, ne bien comprendre ni le mouvement philosophique allemand, ni l'état de la société française. Les hommes contre lesquels on a jeté ces paroles ont beaucoup plutôt plié et ajusté les idées allemandes aux idées françaises, expression de la situation du moment, comme l'a bien prouvé l'infécondité des évènemens de juillet 1830, que les idées françaises aux idées allemandes. Ce n'est pas d'ailleurs sortir de sa voie, ni abdiquer son caractère national, que d'emprunter aux nations voisines les idées qu'on n'a pas, et qu'elles peuvent être plus aptes à élaborer, pourvu qu'on n'en soit pas l'écho inintelligent, mais qu'on se les approprie et qu'on les assimile à sa nature; c'est là, au contraire, la vie de l'humanité, ce qui la constitue un être organique. Et où serait le mal quand nous lesterions notre mobilité française d'un peu de gravité germanique, pour nous préparer à l'œuvre que notre siècle est appelé à accomplir, non pour un jour, mais pour un long avenir? Pour nous, nous croyons ce commerce intellectuel d'une indispensable nécessité; c'est pourquoi nous applaudissons à tous les efforts qui tendent à nous faire connaître, soit par des traductions, soit par des expositions de doctrine, la philosophie allemande. M. Barchou se propose de se consacrer à cette tâche, qu'il a déjà commencé à remplir avec talent dans la traduction qu'il vient de publier d'un ouvrage de Fichte, que nous nous empressons de recommander au public. Pour qui connaît la difficulté de faire passer dans notre lan-

Digitized by Google

gue les théories philosophiques allemandes, et surtout de les présenter avec clarté, cette traduction mérite des éloges. Peut-être tout le monde ne partagera-t-il pas notre avis, mais nous louerons encore le choix de l'ouvrage; si ce n'est ni le plus remarquable ni le plus scientifique de ceux de Fichte, c'est du moins un des plus populaires, et qui aura encore l'avantage, comme le traducteur le dit très bien lui-même dans sa préface, de servir de lien entre le point de vue de la philosophie française, point de vue où se placent rarement les philosophes allemands, et celui de la philosophie allemande. Comme nos lecteurs voudront sans doute lire cet ouvrage, qui mérite toute leur attention aussi bien pour les idées qu'il renferme que pour la forme dramatique et animée sous laquelle l'auteur les présente, nous n'en donnerons qu'une courte analyse.

Fichte, réfléchissant sur ce qu'il sait du monde et de lui-même, trouve d'abord que l'infaillibilité de ses connaissances relatives aux phénomènes extérieurs repose sur un examen sévère de leurs rapports et de leur ordre de succession. A la lumière des lois immuables qui les régissent, et qu'il a reconnues, il a souvent déterminé par avance les effets qui devaient être produits, et il les a vus se produire. Mais de lui-même, que sait-il? Quelle est sa destination? Ses convictions à cet égard, il les a reçues du dehors et sans examen. Mais savoir, c'est connaître après longue expérience et mûr examen; il ne sait donc, à vrai dire, quoi que ce soit de lui-même et de sa destinée. Cependant il ne saurait rester dans l'incertitude en face de la question la plus intéressante pour le cœur de l'homme; il brisera donc les liens de tout enseignement extérieur, et marchera seul et dans sa liberté à la conquête de la science des destinées humaines.

Il promène ses regards dans la nature. Une multitude d'objets, qu'il est irrésistiblement porté à considérer comme existans par eux-mêmes et comme individuels, ayant toujours un nombre déterminé de propriétés déterminées elles-mêmes dans leur degré d'existence, s'offrent de toute part à sa vue. De plus, la nature poursuit incessamment le cours de ses transformations successives. Avant même qu'il ait eu le temps de jeter un seul coup-d'œil sur le monde qui l'entoure, ce monde n'est déjà plus ce qu'il était lorsqu'il eut la volonté de le contempler. Par la même raison, ce qu'il était alors, il ne l'avait pas toujours été, et ce qu'il est actuellement, il ne le sera pas toujours. Alors Fichte voit se dérouler à ses yeux, soit dans le passé, soit dans l'avenir, une série infinie de métamorphoses. Toute modification de l'être lui fait toujours supposer l'être, toute circonstance extérieure le force à remonter par la pensée à une autre circonstance qui l'a précédée. Chaque manifestation nouvelle dépend des manifesta-

Digitized by Google

tions antérieures, c'est-à-dire des causes que celles-ci ont révélées; ainsi tout s'enchaîne dans l'univers, tous les êtres sont dans une dépendance mutuelle les uns des autres, et il serait impossible de déranger un grain de sable sans que ce déplacement n'exerçât son influence sur tous les êtres dans l'infinité de l'espace et du temps. Mais il n'est lui-même qu'un anneau de cette chaîne immense dont il ne peut saisir les extrémités. Il était donc impossible qu'à sa place un autre naquît, qu'il fût un seul instant de son existence autre qu'il est : les liens de la nécessité l'emprisonnent. Ses actes, il est vrai, sont toujours accompagnés d'un sentiment de conscience, et parfois de réflexion, de volonté, et de résolution; mais cela ne témoigne de rien autre chose que de certaines modifications de la conscience, et ne peut infirmer en rien ce qu'il vient de dire; car on peut raisonner de même à l'égard d'une force pensante comme à l'égard de toutes les autres forces de la nature. Aussi lui est-il absolument impossible de savoir, de vouloir autre chose que ce qu'il sait ou ce qu'il veut dans tel ou tel cas déterminé. Tous les individus naissent irrévocablement prédestinés à être ou méchans ou vertueux.

Ainsi parvenu au but de ses recherches, Fichte se repose un moment dans la joie qu'éprouve son intelligence satisfaite : tous les phénomènes de la vie et de la nature s'expliquent par des lois admirables dans leur immuable régularité. Mais bientôt son cœur se resserre d'horreur et d'épouvante à la vue de cette inexorable fatalité qui l'entraîne dans tout le cours de son existence. Il n'y a plus pour lui de spontanéité, de liberté. Qu'il se repente, qu'il se réjouisse, qu'il prenne de bonnes résolutions pour l'avenir, ce n'est pas lui, c'est toujours l'inflexible nécessité sous la main de laquelle il se trouve qui décide s'il doit être ou fou, ou sensé, ou méchant, ou honnête homme. Mais son âme se soulève contre ces résultats qui détruisent ses convictions les plus chères, les inspirations instinctives de sa conscience; il ne peut se résoudre à perdre sa liberté morale; il ne veut pas être seulement une manifestation entièrement passive d'une force supérieure; il veut être, lui aussi, quelque chose en soi, quelque chose d'absolu, en un mot la raison dernière de ce qui se passe en lui. En faveur de cette liberté, il ne voit, il est vrai, que la sorte d'attrait qu'il éprouve pour elle; au nom seul de celle-ci son cœur s'épanouit, à celui de la nécessité il se resserre douloureusement. Mais ces forces étrangères sous lesquelles il se trouve ne sont elles-mêmes qu'une hypothèse, peut-être a-t-il fait fausse route. A cette idée il se rassure, et recommence avec ardeur ses recherches d'un nouveau point de vue.

Dans toute perception des propriétés des objets extérieurs, c'est seule-

Digitized by Google

ment sa propre manière d'être qu'il perçoit; mais dans les objets tels qu'il les conçoit ordinairement, il y a, outre les qualités, le soutien de ces qualités; or comment l'atteint-il? Ce n'est pas immédiatement, c'est au moyen du principe de causalité. Une modification est produite en lui, il n'en est pas la cause, donc cette cause est hors de lui; mais ce principe de causalité n'est lui-même que le résultat des manifestations de son activité intellectuelle dont il a conscience, et son universalité la loi de son intelligence, au moyen de laquelle il impose, de sa propre autorité, des lois aux choses. Ainsi le principe de causalité amène tout droit Fichte à admettre que l'ensemble des choses dont il a conscience se réduit à une seule force, et même à une force dont il n'aurait conscience qu'autant qu'il l'imaginerait. Ce n'est pas cependant comme une simple pensée que lui apparaît l'univers. Il rejette donc le principe de causalité, et revient à la perception immédiate. Mais si cette perception, cette conscience qu'il a des objets n'est ni la conscience de sa passivité dans la sensation, ni de son activité dans les procédés intellectuels, ne serait-ce pas la conscience qu'il a de lui-même en tant qu'être intelligent? En effet, lorsqu'il dit moi, lorsqu'il se sait lui-même, lorsqu'il est tout à la fois et le sujet et l'objet, c'est l'identité qui le constitue ainsi être intelligent; mais cette identité qui n'est ni le sujet ni l'objet, mais qui est la base et le lien de tous deux, il ne peut pas en avoir conscience; car la conscience n'est possible qu'à la condition d'avoir distingué l'un de l'autre le sujet qui a conscience, de l'objet dont on a conscience, d'avoir, pour ainsi dire, brisé l'identité primitive. Alors seulement la sujectivité objective du moi, sorti des profondeurs de son essence indéterminée, se manifeste dans son opposition, et crée la conscience. Ce sujectif et cet objectif ont des caractères essentiellement distincts : dans le sujectif se trouve l'intention, l'idée; dans l'objectif la matière de la connaissance. Il y a donc une frappante analogie entre la conscience du moi et celle des objets extérieurs. Pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas la même base, ne serait-elle pas le résultat des mêmes lois? De plus, s'il n'atteint pas son activité intellectuelle dans son identité primitive, il a du moins conscience de ses modifications déterminées; or, au moyen de ces modifications, il se représente son activité primitive comme tantôt ici, tantôt là, en un mot comme un lieu où l'on peut tirer des lignes dans toutes les directions, et c'est ainsi que ce qui vient de lui lui apparaît cependant comme hors de lui; cette chose enfin hors de lui, c'est encore lui; c'est toujours lui qui se pose et se trouve en face de lui-même. Mais le monde extérieur? Ce monde n'est plus, il a disparu pour laisser Fichte dans un affreux isolement. Cependant il pourrait peut-être

Digitized by Google

se consoler encore, mais il s'est anéanti lui-même par cette théorie.

Cette conscience déterminée, variable, qui se présente sous des formes toujours nouvelles, est la seule chose qui lui reste. Au milieu de ces innombrables apparitions mensongères, l'être partout lui échappe. La persistance n'est nulle part; au-dedans comme au-dehors, c'est toujours une éternelle transformation; lui et toutes choses, ils ne sont que de vrais fantômes, la réalité n'est qu'un songe bizarre. Voilà donc les résultats de ses laborieuses recherches scientifiques. Après avoir passé alternativement du doute à l'espérance, et de l'espérance au doute, dans un flux et reflux plein d'angoisses, il n'arrive enfin au port que pour se convaincre de l'impuissance et de la vanité de la science. Loin donc, bien loin ces spéculations stériles; Fichte veut demeurer constamment désormais au point de vue de ses instincts intimes, à celui du sens commun, dont il se gardera bien de s'éloigner d'un pas, de peur de s'égarer de nouveau dans de vains sophismes ou de bizarres subtilités. La raison de chaque science se trouve toujours dans une autre science plus élevée, ce qui fait de la science entière une chaîne dont les extrémités nous échappent, et ce qui rend la science inhabile à se fonder elle-même. C'est la croyance, cet assentiment spontané aux convictions qui se présentent le plus naturellement; c'est la croyance qui donne aux choses leur réalité, qui est la sanction de la science. Cette croyance, fruit du sentiment intime, et non de l'entendement, est purement volontaire. Que l'on soit attentif à la voix intérieure, et cette voix, qui commande toujours des actions déterminées, ne se refuse dans aucune circonstance à enseigner ce qu'il y a de mieux à faire. Connaître ses déterminations est le rôle de l'intelligence, les réaliser celui de la force qui est donnée à chacun; la réalité et la vérité sortent du néant à la voix de la conscience; lui obéir en toute chose, voilà la vraie destination de l'homme.

La loi morale, qui se réalise à chaque instant dans toutes les actions de la vie, lui révèle le monde extérieur, des intelligences libres comme lui, existant par elles-mêmes hors de lui. Le monde, pour lui, c'est l'objet du devoir; il n'agit pas parcequ'il sait, mais il sait parcequ'il agit; la raison spéculative a sa raison dans la raison pratique.

Ce n'est pas non plus parceque devant lui se trouve tel but qu'il agit, mais il arrive que ce but se trouve devant lui parcequ'il agit ainsi qu'il a agi; c'est enfin le commandement de la conscience qui détermine le but, et non le but le commandement de la conscience; et cette croyance intime, que ses actes sont nécessairement suivis d'un résultat, lui révèle un monde meilleur.

Digitized by Google

Ce n'est donc pas en efforts inutiles que doivent se consumer toutes les forces de l'humanité; si elle souffre tant de douleurs, c'est pour arriver à un lieu de repos.

La grande majorité des hommes, s'écrie Fichte, passe sa vie dans les plus rudes travaux, pour se procurer à elle-même et à un petit nombre d'oisifs une subsistance précaire; et ce sont pourtant des esprits immortels que ces hommes dont toutes les facultés se consument ainsi en pénibles efforts sur la terre qui les nourrit! Souvent, lorsque le cultivateur croit toucher au moment de l'abondance et du repos, un ouragan vient détruire en un instant le fruit de ses sueurs de l'année, et la misère et la faim deviennent le partage de l'homme laborieux. Des inondations, des tempêtes, des volcans, la peste, promènent la dévastation sur la terre. Les peuples se détruisent les uns les autres par des guerres cruelles; dans l'état, sous les apparences de la justice et des lois, c'est encore la guerre; c'est même pis encore: car cette fois c'est une guerre de ruse, de perfidie, où les coups se portent dans l'ombre, où pour la victime d'une injuste agression il n'est aucun moyen de s'en défendre. Là tout peuple est inévitablement divisé en deux portions: d'un côté se trouve la multitude, plongée dans l'ignorance, la misère et l'abrutissement; puis, de l'autre, un petit nombre qui, dans cette ignorance, cette misère, et cet abrutissement, verra des sujets de se féliciter, de se réjouir hautement; ce sont les moyens par lesquels il règne, il domine. Non, ce monde ne saurait être éternel. La nature encore indomptée cèdera enfin au mouvement régulier, progressif, harmonique qui lui est imprimé, et alors la terre sera vraiment digne d'être considérée comme l'habitation de l'homme, auquel elle n'opposera plus que le degré de résistance dont il a été donné à la force de triompher. Eveillée d'abord par l'aiguillon de la nécessité, la science, qui pénètre pas à pas dans le sein de la nature, verra se dissiper un jour les dernières ténèbres qui lui déroberaient les mystères les plus cachés de l'univers; les derniers voiles du sanctuaire seront levés, et il sera donné à l'homme de gouverner en maître sa nouvelle conquête. Alors le mal disparaîtra du milieu des sociétés humaines affranchies. La pensée même du mal s'effacera, pour ainsi dire, de l'intelligence des hommes. Aucune perturbation nouvelle ne les empêchera plus, dans la suite des temps, de graviter vers le bien par toutes les puissances de leur âme. Chaque homme ne devra plus se considérer que comme un rouage qu'il est chargé d'engrener pour le mieux dans le mécanisme universel. Alors aussi l'intérêt ne divisera plus les hommes; au lieu d'user leurs forces à se combattre, ils les emploieront à achever de se soumettre la nature. Le

Digitized by Google

préjudice survenu à l'un, ne pouvant profiter à aucun, sera considéré comme un préjudice pour la société entière; il en sera de même de ce qui pourrait être avantageux à l'individu. Nul ne trouvera donc de difficulté à se subordonner aux autres. Celui-là commandera qui, au jugement de tous, sera considéré comme le plus capable de diriger telle ou telle entreprise.

Mais est-ce là, se demande Fichte, toute la destinée de l'homme? Toute existence est insuffisante, incomplète, dès qu'elle n'a pas en soi son but et sa raison. Or s'il s'en rapporte à la voix de la conscience, à laquelle il s'est promis d'obéir, il doit croire que c'est au moyen de ses actions qu'il peut accomplir la destination de l'humanité. C'est donc à exécuter ce qu'en toutes circonstances la voix intérieure lui révèle comme devant être le bien, qu'il doit tendre dans tout ce qu'il fait. Mais combien est-il loin d'atteindre ce but! Quel abîme ne se trouve-t-il pas entre vouloir et faire le bien! Le plus grand nombre des plus nobles, des meilleures déterminations sont perdues pour le monde. Le monde semble beaucoup plutôt marcher sous l'impulsion d'une force qui nous est étrangère que sous la nôtre. Mais alors la loi morale nous devient inutile. Si la terre suffit à notre destination, comme le but que nous devons y atteindre se trouve être bien moins le nôtre que celui de la force générale qui nous régit à notre insu, comme nous sommes même dans une ignorance continuelle sur ce que nous devons exécuter pour arriver à ce but, il suffirait que les actions humaines fussent dirigées par un simple mécanisme; l'intention serait de trop. Mais le fait moral est là, il commande; plutôt donc que d'y renoncer, Fichte aimera mieux supposer qu'au-delà de cette terre se trouve un monde où la liberté morale portera nécessairement ses fruits. Dans ce monde intelligible, que d'ailleurs nous habitons déjà sans qu'il soit besoin d'avoir passé par la tombe, toutes les intentions sont comptées, et ont leur plein et entier effet, effet très réel quoique invisible. Là il n'est pas besoin de s'occuper des résultats de l'acte, la volonté est tout; car vouloir, c'est travailler, c'est agir. Ainsi l'homme appartient à deux ordres de choses : l'un intellectuel et moral, l'autre sensible et matériel; par la volonté il règne en souverain dans le premier, et se manifeste dans le second par l'acte; mais il n'appartient qu'à sa volonté bien dirigée de jeter quelque lumière sur sa destination. Le chemin de la vraie sagesse, c'est le perfectionnement moral; c'est lui qui doit conduire l'humanité à une paix universelle par la fusion de tous les peuples en une seule, en une immense association, association, paix universelle, qui n'est d'ailleurs pas la fin dernière du monde actuel. Non, l'homme n'est pas né de la terre qu'il foule aux

Digitized by Google

pieds; pas davantage cette terre ne renferme toutes les destinées de l'homme. L'homme, par sa destinée, déborde partout, le temps, l'espace, la matière. Il habite déjà et aspire à habiter dans une entière liberté le monde immuable des intelligences, où la volonté, éternellement créatrice, attache les unes aux autres les intelligences individuelles. Elle est leur lien, comme le milieu au moyen duquel elles agissent les unes sur les autres; elle est dans le monde invisible comme l'atmosphère où vivent les esprits. Par elle, la pensée, avec son activité infinie, ne cesse d'aller d'une âme à l'autre; demeurant toujours semblable à elle-même, elle fait que chacun se retrouve et s'aime en tous; elle confond en une même pensée, en un même sentiment d'amour, la pensée et l'amour de chacun, et fait ainsi que ce n'est pas un certain nombre d'hommes qui existe sur la terre, mais l'humanité.

BENOISTE.

19. CONJECTURES PHILOSOPHIQUES, RELIGIEUSES ET POLITIQUES, par N. F. DE LASALLE, in-8°. Paris, Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17. Prix : 7 fr.

Dans ce livre, la plupart des questions méthaphysiques et politiques les plus profondes et les plus difficiles sont abordées. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que nous suivions pied à pied l'auteur dans chacune de ses *conjectures*, afin de lui enseigner en quoi il a tort, en quoi il a raison. Un critique serait bien malheureux s'il était forcé de porter *ex professo* un jugement tranchant sur chaque idée dont il doit entretenir le public, et d'avoir son mot et sa formule pour tout problème grave soulevé par le premier esprit qui rêve un changement de *statu quo*. Aussi nous nous bornerons ici à un simple rapport sur les choses que désire et conçoit M. de Lasalle; nous serons son abréviateur et son truchement. Il faut dire d'ailleurs que ses idées ne présentent pas un tel ensemble, ni une telle lucidité, qu'on sente le besoin à tout prix de fixer son opinion sur leur valeur. Et pourtant, toutes dépourvues qu'elles sont de profondeur systématique, elles valent la peine qu'on les confie soigneusement à son souvenir à titre d'utiles renseignemens.

L'auteur examine quels moyens sont à la portée des hommes pour perfectionner l'ordre social; et dans ce but, remontant à l'origine des sociétés, il s'essaie à déviner quels évènemens ont dû alors se passer, afin d'en conclure la loi de progression, qui a depuis fait marcher le monde. Cette méthode fort hypothétique nous semble peu propre à fournir aucuns résultats positifs. La société dérive nécessairement de la nature hu-

Digitized by Google

maine ; c'est dans cette nature qu'il faut chercher les principes sur lesquels la société doit être fondée ; et quant aux faits qui se sont passés dans les siècles primitifs, le mieux est de n'adopter, pour établir ses idées, que ceux dont les monumens de l'histoire ou de la science ont conservé le souvenir. Rousseau a fait un jour une théorie de la société, en remontant à son établissement primitif ; mais ce n'est pas une véritable théorie de la société, c'a été une manière d'attaquer l'ordre social de son temps, en mettant en question l'ordre social lui-même. Au reste l'auteur, sauf son historique, fort incertain de la formation des premières familles, a suivi une idée remarquable et féconde. Il se demande quels sont les élémens constitutifs de la société, et il répond qu'il y en a deux, l'homme et la femme ; puis il essaie de définir les caractères de ces deux principes : à l'un il attribue principalement la force, l'intelligence, et par suite l'ambition ; à l'autre les affections et les sentimens ; et ensuite il examine les effets réciproques ou simultanés de l'un et de l'autre sur les progrès matériels, et sur les progrès scientifiques ou moraux des nations ; il étudie particulièrement leurs influences sur les religions, en un mot la part que chacun a eue dans le mouvement d'une civilisation. Cette première partie du livre contient des vues tantôt frappantes, tantôt empreintes d'une obscurité qui vient de quelques erreurs dans la définition primitive des deux natures, toutes choses qu'une analyse aurait peine à faire comprendre.

Dans la seconde partie, l'auteur, après avoir examiné qu'elles sont les conditions du bonheur moral, tente de définir celles du bonheur matériel, et aborde la question de la propriété. Partant de ce principe, que les hommes n'ont été doués d'une organisation uniforme, et n'ont reçu en partage les mêmes facultés physiques et morales, qu'afin qu'il y eût entre eux égalité de droits, il calcule et compare les avantages et les inconvéniens des divers systèmes de propriété.

Le partage du sol a été fait de trois manières différentes. Le système le plus généralement adopté consiste à attribuer à chaque individu une division du sol, fonds et usufruit ensemble, et à l'en rendre maître unique. En vertu de cette règle, tout homme est placé dans une situation absolue, et toutes les chances bonnes ou mauvaises qu'il rencontre tournent également à son profit ou à son détriment, en sorte qu'il se trouve, lui avec les siens, dans un danger permanent, et par suite dans une inquiétude continuelle, qui est la source d'une excitation très vive au développement de toutes les facultés physiques et morales. Une carrière presque indéfinie s'ouvre à ses désirs ; sa convoitise ne s'arrête qu'aux limites de

Digitized by Google

la domination la plus étendue. Mais si l'isolement des individus, qui est la circonstance essentielle du système des propriétés particulières, est le principe de l'industrie et du progrès de la production, il est aussi l'origine d'une foule d'hostilités entre les hommes, et comporte peu de fermeté dans les liens sociaux. Toutes les fois qu'un intérêt, un désir d'amélioration personnelle sont en jeu, chacun cherche à empiéter sur l'avoir ou le bénéfice d'autrui. C'est ainsi qu'il y a guerre entre le vendeur et l'acheteur, entre le manufacturier et son confrère, et entre la plupart des professions.

Le système des biens communaux, qui consiste à attribuer le fonds à la société, et à l'associé sa part de l'usufruit, sous condition d'en faire restitution à sa mort à la masse commune, a été en grande faveur dans les temps reculés : cependant il n'a jamais reçu que d'assez partielles applications.

Dans le dernier système, qui est la communauté des biens proprement dite, la société est propriétaire à la fois du fonds et des productions. C'est celui-là qui a été mis en pratique à Sparte, dans les monastères du moyen âge, dans l'organisation établie par les jésuites au Paraguay, et qui de nos jours existe dans les communautés des Moraves, où néanmoins la propriété particulière a conservé une petite place, puisque la rétribution de chaque individu a pour base sa capacité et la valeur vénale de son travail.

M. de Lasalle croit que la volonté de Dieu a été que chaque homme eût une part du sol sur lequel il vit. Les générations qui se sont succédé ont conquis par leurs travaux prolongés la terre qui les a nourries. Cette conquête, dit-il, ne devait-elle pas tourner au profit de toute l'humanité, au lieu de servir à constituer des priviléges et des exclusions, en vertu desquelles des générations entières se trouvent déshéritées? Partant de ce point, il penche à croire que les deux systèmes qui se fondent sur la communauté, reconnaissant le droit commun et indivis de toute l'espèce humaine à la propriété de la terre, sont préférables à la propriété particulière. Néanmoins il confesse que l'établissement de la communauté des biens implique un affaiblissement très notable, sinon une complète destruction des liens de famille, et conduit à attribuer à la société une grande partie du pouvoir qui, selon nos mœurs et nos usages actuels, appartient présentement, dans les relations de la parenté, à des individus. Il nous paraît donc se décider en faveur du système des biens communaux.

En ce qui concerne la constitution de cette espèce de main-morte, il se présente plusieurs moyens. Les révolutions sont une voie facile et

Digitized by Google

prompte; mais il y a plus de sûreté à provoquer dans ce but l'action du gouvernement et les associations volontaires des individus. Si un nombre quelconque de personnes consentent à se réunir et à mettre en commun une certaine quantité de biens, la législation doit intervenir afin d'en régler la destination et l'emploi, et prescrire la police de ces associations; enfin et généralement, elle doit favoriser tous les moyens de soumettre en régime communal soit des immeubles, soit des capitaux. . .

Pour achever ce rapport succinct, il ne nous reste plus qu'à parler de deux idées particulières de M. de Lasalle.

Les biens communaux que possèdent aujourd'hui la plupart de nos villages sont répartis également entre tous leurs habitans, de telle sorte que la part du riche est aussi forte que celle du pauvre, et que ce dernier n'en éprouve qu'un soulagement inappréciable. Or, dans l'origine, ces biens avaient été délaissés par les seigneurs aux serfs, comme leur patrimoine et leur réserve. Depuis lors les révolutions de la politique et de l'industrie ont mis un grand nombre des anciens serfs en possession des patrimoines des seigneurs : ne devraient-ils donc pas laisser à leurs anciens frères, privés de ressources, la part à laquelle les malheureux seuls ont été primitivement appelés ?

Les biens de main-morte, tels que ceux qui appartiennent à diverses fondations, sont soustraits à divers impôts, comme, par exemple, ceux de vente et de mutation, qui pèsent sur les autres biens. Il serait aisé de calculer le produit moyen de ces droits, et ce serait justice que de soumettre ces domaines privilégiés à la loi générale de contribution aux dépenses publiques. L. G.

20. De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième, par E. Lerminier, professeur au Collége de France. Un volume in-8°.

Ce livre vient de paraître, et, pressés que nous sommes de l'annoncer, nous n'essaierons pas d'en apprécier aujourd'hui le caractère et la valeur. Nous nous réservons de lui consacrer un article dans une de nos prochaines livraisons. Cet article d'ailleurs, nous pouvons l'avouer franchement, sera plutôt une exposition qu'une critique de l'ouvrage. M. Lerminier combat pour les idées pour lesquelles nous combattons; il nous est doux de marcher avec un homme dont nous admirons si vivement le talent.

M. Lerminier a fait beaucoup en deux ans de professorat. Il avait trouvé la philosophie des écoles égarée successivement dans des routes très

Digitized by Google

diverses par M. Cousin, et en dernier lieu réduite aux mesquines proportions d'un éclectisme monarchique et ministériel. Il a fait sortir l'enseignement de cette route, il l'a racheté de cette défaite, et l'a relevé de cette décadence. Après juillet, il semblait que l'enseignement philosophique n'était possible à personne. La fausse philosophie de M. Cousin, qui n'avait ni tradition ni but, qui était plutôt de la dialectique que de la philosophie, n'était plus présentable; elle devait aller se ranger à la suite du pouvoir, dans les ministères, ou dans les chambres. Où serait la parole nouvelle, la parole pure et énergique qui pousserait en avant la génération nouvelle, et qui répondrait à l'âme des jeunes gens? Tous n'ont pas fait défaut. M. Jouffroy s'est éloigné de plus en plus des voies du doctrinarisme; sa pensée forte et méditative s'est portée sur les grandes questions du but de l'homme et de l'humanité; et si, suivant nous, il n'a encore produit sur ces sujets aucune idée capitale, à en juger du moins par le volume de *Fragmens* qu'il vient de publier, sa noble tentative n'en est pas moins remarquable. Son exposition toujours lucide, sa savante élégance, et une chaleur d'imagination que l'on dirait comprimée chez lui par un effort de sa volonté, donnent un grand caractère à son enseignement. Mais les qualités éminentes de M. Jouffroy étaient déjà connues; si la restauration lui avait ôté une chaire, il avait su s'en faire une autre dans des cours particuliers. M. Lerminier, plus jeune, s'est élancé d'un bond, et a paru tout à coup comme une étonnante nouveauté. Aimanté lui-même, comme les jeunes gens auxquels il s'adresse, par la révolution de juillet, sa parole lui a subitement conquis un nombreux auditoire; son ardeur est immense, et ses travaux sont déjà nombreux. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui est le résultat de son cours de l'été dernier; mais, comme il le dit dans sa préface, il a écrit ce qu'il avait alors improvisé. La différence entre la parole et le style est profondément sentie par M. Lerminier. Ce livre en effet pourrait être regardé comme une œuvre d'art, si l'esprit philosophique et la tendance générale des idées n'étaient pas la première des qualités dans un ouvrage de philosophie.

Mais nous avions dit que nous ne voulions qu'annoncer ce livre, et le sentiment qu'il nous inspire nous entraînerait aisément à le louer et à en parler pendant plusieurs pages. Nous terminerons donc brusquement par une citation. Nous prendrons au hasard un chapitre, qui, détaché de l'ensemble, perdra nécessairement, mais qui conservera du moins l'éclat du style et la beauté des couleurs. Voici les pages où M. Lerminier apprécie le caractère et les travaux de J.-J. Rousseau :

Digitized by Google

« Tout était riant dans la littérature et la philosophie, et la campagne se faisait joyeusement. Un jour, tomba dans les salons de Paris un homme étrange et triste : il n'avait pas l'allure générale et l'uniforme commun; sa conversation, un premier écrit signalaient un mérite bizarre; on l'accueillait, les coteries voulaient l'attirer; il se refusait à ces avances avec une obstination déplaisante; seul pour être libre, solitaire voué aux intérêts du genre humain. Je voudrais sur cet homme, dont ailleurs (1) déjà j'ai étudié le génie, communiquer quelque chose de cette admiration intime et presque douloureuse dont il vous perce plus profondément à chaque lecture nouvelle.

» Certes, jusqu'à la venue de Rousseau, les artistes n'avaient pas manqué à la prose française. Bossuet, théologien, historien et politique, avait maîtrisé la langue en roi; mais sa tristesse a quelque chose de positif : s'il se lamente, c'est avec Jérémie; s'il déplore les vicissitudes des nations, c'est appuyé sur les prophètes; et dans sa majestueuse douleur il y a constamment quelque chose de traditionnel. Les angoisses de Pascal sont dues à l'église; il tremble devant l'éternelle damnation. Fénelon semblerait plus détaché des traditions; mais au fond de sa prose je retrouve la Bible, le christianisme, les pères et leur autorité. Montesquieu n'a de génie qu'avec l'histoire, et l'histoire le sauve de la mélancolie. Voltaire raconte, attaque, se raille, se moque, et ne pleure que dans ses tragédies. Diderot se répand en exclamations, se brise en interjections, conserve une face radieuse, et par l'enthousiasme échappe à la douleur. Or avec Rousseau j'entre, comme Dante Alighieri à la suite de Virgile, dans un monde inconnu. Quelle est cette grandeur sans analogie avec quoi que ce soit, et qui ne relève que d'elle-même? quels sont ces traits de flamme? quelle est cette tristesse? cet éclat? ces éclairs? cette nuit profonde? cette douleur poignante? ce désespoir? cette espérance d'une autre vie? ce scepticisme amer? cette soif de Dieu? cette personnalité qui se suffit en se déchirant? cette ignorance et ce mépris de l'histoire? ce dédain de l'autorité? cette aspiration vers la liberté humaine et naturelle? cette logique? ces contradictions? ces riantes peintures? ces pathétiques découragemens? Rousseau! Rousseau! qui donc es-tu? On ne vit pas impunément avec lui; il s'attache à vous, il ne quitte plus une âme dès qu'il la possède; il l'enlace, la vivifie, la dévore, et la charme; son style vous plonge dans tous les tourmens et tous les plaisirs : c'est un breuvage incendiaire qui circule dans vos veines; c'est une brise délicieuse qui vous

(1) *Philosophie du droit*, t. II, liv. IV, ch. 10.

Digitized by Google

passe sur le front. Quant à l'homme doué d'une telle puissance, il se consume, il brûle, il saigne; immortelle hostie qui s'immole sur l'autel de l'humanité.

» La nature pour la première fois trouva dans les lettres françaises un poète inspiré. Rousseau aimait dans sa jeunesse ces longues promenades qui entretiennent les vagues rêveries; il récréait ses yeux et son âme par le spectacle d'un frais paysage; il aimait la fleur la plus simple, et cherchait dans son calice la révélation d'un Dieu. Le lever de l'aurore remplissait ses yeux de larmes; la lune qui parcourt les cieux en triomphant des nuages lui faisait baisser la tête mélancoliquement. Je le vois ayant trouvé son Eden dans la petite île de Saint-Pierre, se berçant dans un batelet, suivant le rivage avec ses pensées, s'abreuvant du parfum des fleurs, du chant des oiseaux, embellissant encore par ses rêveries les enchantemens que lui envoyait la nature (1). Buffon écrivait dans le même temps l'histoire naturelle de la terre et des êtres qui l'animent et la décorent; les merveilles de la création recevaient de la puissance de l'art une seconde vie; la nature se réfléchissait dans le style de l'écrivain comme dans une eau limpide et cristalline. Buffon enseignait, Rousseau vivement ramenait au culte des beautés naturelles ses contemporains affadis; société dont les idées étaient vastes, les mœurs molles, philosophant dans ses boudoirs, allant chercher les arbres et la verdure à l'Opéra. Nature, chaste et sauvage chasseresse, la jeunesse revient à tes autels, entraînée par les accens d'un poète; ces fils de pères efféminés désertent les quotidiennes saturnales pour tes joies innocentes et tes agrestes plaisirs. Dans chaque famille il est un jeune homme pour qui les écrits de Rousseau ont créé des sentimens et des voluptés à part; il cherche la solitude au bord d'un ruisseau, dans une clairière, sur une colline, pour relire ces pages, retrouver ces émotions qui ont doublé les forces de son cœur. C'est à Rousseau que nous devons tous ce délectable romantisme de notre première jeunesse, ces impressions naturelles et infinies, les extases ardentes, les effusions dans le sein d'un ami; mais bientôt, la virilité venue, nous quittons les champs et la nature pour la société, l'histoire et l'ambition.

» J'ai toujours estimé que Rousseau, si puissante que soit sa prose, n'a cependant traduit avec son secours que la moitié de lui-même; son cœur était un abîme sans fond, et les sentimens qu'il sentait gronder comme de brûlans orages ne pouvaient éclater au-dehors qu'à demi. Mais n'y

(1) *Rêveries*. Cinquième promenade.

Digitized by Google

aura-t-il pas une autre langue pour ce Dieu déchu? S'il était un langage dont l'indéfinissable harmonie rattachât la terre au ciel, les terrestres amours à la céleste religion, pur et faible écho des concerts divins, ne serait-ce pas pour notre malheureux poète un refuge salutaire? Il sera moins tourmenté s'il peut poser ses doigts sur un luth même incomplet : aussi se jette-t-il dans la musique, cette poésie plus mystérieuse encore que l'autre. Par une harmonie qui provoque la pensée il échauffe son âme, et par elle, comme Pythagore et Platon, il se suscite à lui-même une vaste inspiration qui éclate dans quelques notes, et surtout dans ses écrits. Eh! que m'importent aujourd'hui les chants débiles et grêles du *Devin du village!* Ce que retiendra la postérité, c'est l'amour de Rousseau pour la musique qui l'animait comme les législateurs de l'antiquité, cette aspiration vers la céleste harmonie, cette fuite de la terre sur les ailes d'un art divin. Que de pensées restées inconnues, que d'émotions perdues pour nous s'élevèrent dans le cœur de Rousseau pendant qu'il écrivait des notes pour gagner du pain! Scribe divin, sublime copiste, dans quelles régions s'égarait ton âme pendant que tes doigts couraient sur le papier? Aurais-tu donc quitté la terre emportant avec toi les plus profonds secrets de ton génie?

» Si la nature fut le culte de Rousseau, la prose et la musique ses deux instrumens, l'homme fut son étude; il traça les règles d'une éducation nouvelle. Fénelon avait élevé industrieusement un type de perfection idéale : Télémaque était un fils de roi, du sang des héros; des larcins habiles, une compilation de génie, un éloquent mélange de traditions et de quelques nouveautés, faisaient du roman de l'archevêque une lecture à la fois royale et populaire; la hardiesse de l'écrivain moderne s'autorisait des leçons de l'antiquité, des actions des héros, et des vertus des législateurs : elle a frayé la route à Rousseau; il faut rallier le Télémaque à l'Emile; mais entre ces deux ouvrages il y a une différence qui est un progrès. Emile n'est pas un fils de roi, il est sorti du peuple; ce n'est pas un héros, c'est un homme. Jean-Jacques éduquera cet enfant pour le rendre bon, simple et libre; il aura horreur d'en faire un courtisan et un académicien; enfin il ressuscitera pour son siècle la pensée et l'énergie du stoïcisme; c'était beaucoup de réveiller la liberté humaine, et de lui demander de se tenir debout.

» Depuis le seizième siècle, la foi, je ne dis pas au catholicisme, mais à l'évangile même comme règle divine et définitive de l'humanité, était vivement ébranlée. Cependant elle vivait encore dans ces cœurs auxquels ne suffisaient pas l'incrédulité déiste de Voltaire et le panthéisme de Di-

Digitized by Google

derot; elle y vivait non pas sans être troublée : le doute la traversait à toute heure, et l'altérait douloureusement. Dans Rousseau se personnifia cette hésitation entre l'évangile et la philosophie. Il flotte entre la révélation et le déisme; parfois on le voit, après avoir exalté l'indépendance de la pensée, tomber de lassitude au pied de la croix : bientôt après sa raison se réveille, se révolte, et veut retrouver à elle seule le chemin de Dieu : déisme nouveau, déisme pathétique, déisme contagieux par ses irrésolutions mêmes et par sa bonne foi. Comment résister à un ami qui partage vos incertitudes et vos tourmens? Rousseau est l'homme qui a le plus arraché d'âmes aux croyances traditionnelles; il a montré qu'on pouvait parler magnifiquement de Dieu sans s'appuyer sur les pompes de la phraséologie catholique; il a suscité et fondé dans les cœurs le sentiment religieux avec une autorité d'éloquence dont la nouveauté aurait consterné Bossuet.

» Mais voici quelque chose de plus nouveau. Seul dans son siècle, Rousseau comprend la majesté du peuple, comme il a compris la nature de l'homme et la grandeur de Dieu. Partant de l'homme et de la liberté stoïque, individuelle, il s'élève à la liberté sociale. L'histoire n'est pas sa règle, mais la nature philosophique des choses. Pour lui la société repose sur le pacte de tous, contrat qui constitue la souveraineté, souveraineté qui domine les gouvernemens. C'était sur la scène politique l'avénement de l'esprit humain avec son droit et son nom. La volonté générale de l'homme et des peuples s'élevait au-dessus de la tête des rois; elle est écrite dans la civilisation française, elle envahit progressivement la civilisation européenne, elle exerce une puissance désormais indélébile. Aujourd'hui que nous agitons en tous sens le problême de l'association, qu'avons-nous à faire si ce n'est de poursuivre la voie de la volonté générale, pour l'élargir et la faire remonter à Dieu? Compléter l'humaine volonté par la conscience de l'universelle et divine raison, voilà l'œuvre de notre âge. La liberté n'est pas seulement un acte de volition, mais une idée de l'intelligence.

» Quel poème que ce Contrat social, où, sans souci du présent, avec le mépris du passé, et sans une conscience précise de l'avenir, le législateur du peuple enchaîne les déductions logiques, les aphorismes féconds, et fait tout jaillir de sa pensée qu'il met face à face avec les autorités et les traditions! Voilà qui était inconnu aux Grotius, aux Montesquieu, et aux Chatam.

» Ainsi Rousseau a dans son siècle inspiré le culte de la nature et des beautés de la création; il a ouvert des sources inconnues d'émotions énergiques et pures.

Digitized by Google

» Il a revendiqué les droits de la nature humaine et de la liberté de chaque homme.

» Il a restauré la conscience de Dieu, il a fait aimer Dieu ardemment; du milieu des ruines et des corruptions du symbole, il a sauvé le sentiment religieux, et rendu possible l'avenir.

» Il a été l'auteur d'une politique nouvelle et révolutionnaire; il a mis dans les têtes le principe de la souveraineté démocratique, et il a rendu une révolution nécessaire.

» Est-ce de la puissance? Que si vous en doutiez encore, entendez-vous les clameurs et les invectives furieuses des écrivains ecclésiastiques et des soutiens du passé? Ils ont appelé Jean-Jacques sophiste, et le sophiste a changé la société; ils l'ont nommé rhéteur, et le rhéteur a enflammé tous les esprits. Où donc est Dieu, si ce n'est avec le génie? D'autres hommes dans ces dernières années, ont affiché pour Rousseau un auguste dédain mêlé d'un peu de colère : s'il lui accordaient quelque chaleur, ils lui déniaient l'esprit philosophique et politique; mais nous attendons encore les ouvrages qui doivent accabler de leur supériorité l'Emile et le Contrat social. J'oubliais que Genève a délibéré long-temps pour ériger une statue au fils de l'horloger; rien n'a manqué à Rousseau, ni les fureurs de l'église, ni les risibles mépris de quelques demi-penseurs, ni l'ingratitude de sa patrie. Telles sont les conditions de l'immortalité : un nom déchiré, une gloire contestée, poursuivie, un naufrage accidentel. L'homme disparait, mais il ne périt pas; il revient, il surnage; un flot impétueux et sauveur le porte jusqu'au ciel, qui s'entrouvre pour le recevoir. »

21. Introduction a la science de l'histoire, par M. Buchez, 1 vol. in-8°. Chez Paulin, libraire, place de la Bourse.

Nous nous contentons également d'annoncer en ce moment la récente publication de ce livre, annoncé et attendu depuis long-temps. L'abondance des matières philosophiques de cette livraison nous oblige à renvoyer à une autre l'article étendu que nous comptons lui consacrer.

22. La Bible, traduction nouvelle, par M. Cahen, avec l'hébreu en regard. — 3 vol. sont publiés. Chez Dondey-Dupré, Levrault, Treuttel et Wurtz. Prix : 4 fr. le vol.

Les préjugés de la philosophie voltairienne s'en vont avec les dieux qu'elle a renversés; ils sont venus échouer au rivage du dix-neuvième siècle, comme des vagues écumeuses encore, et toutefois mourantes : préjugés de guerre excusables, nécessaires peut-être au moment du combat, mais qui devenaient, après la victoire, funestes aux vainqueurs eux-mêmes. C'est une vérité sur laquelle la philosophie moderne, dans sa pro-

Digitized by Google

fonde sagacité, ne pouvait long-temps fermer les yeux. Aussi ne tarda-t-elle pas à comprendre qu'après avoir gagné la bataille contre le mysticisme, il lui restait à mériter une autre gloire, celle de dépouiller des haines dont son cœur n'avait eu besoin que pour la lutte; et aussitôt elle résolut d'en finir avec ses étroitesses et ses dégoûts. Cet immense progrès, si désirable pour l'affranchissement complet et définitif de l'esprit humain, ce sont les penseurs du dix-neuvième siècle qui le lui font accomplir. Ils connaissent la haute importance des études religieuses; ils savent qu'il est impossible d'aller à l'avenir sans avoir appris le passé religieux de l'humanité, et qu'il faut l'aimer pour l'apprendre; ils sont convaincus que l'histoire des peuples est tout entière dans leurs religions, et c'est dans leurs religions qu'ils la cherchent avec complaisance. Voltaire et le dix-huitième siècle s'occupaient bien aussi d'études religieuses; mais ils n'étudiaient le judaïsme et le christianisme que pour les exterminer, et les autres religions que pour en former un faisceau autour de leur hache menaçante. Quant à la valeur historique de la loi de Moïse, quant à la philosophie de la loi chrétienne, loin d'en avoir conscience, ils ne la soupçonnaient même pas, confondant presque toujours le mysticisme et les principes, la religion et l'église, la morale et le dogme; ne voyant jamais que les crimes, sans tenir aucun compte des vertus, des bienfaits, et de l'œuvre civilisatrice. Nous agissons différemment. La religion prend la plus belle place dans nos études philosophiques, pour lesquelles s'ouvre ainsi une ère complètement nouvelle. C'est où devait conduire la philosophie de l'histoire, cette science toute moderne. Nous étudions la *Bible* sans animosité ni colère; nous l'étudions avec amour, avec enthousiasme; et ce livre, empoisonné, disait-on naguère, il n'est pas une de ses feuilles qui n'ait retrouvé de nouveaux parfums.

Si les gens d'église, partisans intéressés de la révélation, trouvent à conclure de cela que la société, non moins contrite que repentante, tourne brusquement le dos au dix-huitième siècle pour se jeter encore dans leurs bras vigoureux jadis, mais à présent décharnés, qu'importent leurs aveugles entêtemens; qu'importe si, méritant les premiers le reproche qu'ils adressent souvent aux autres, ils ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre; qu'importe, enfin, si de toutes les choses à croire pour le bonheur des hommes, ces intrépides croyans ne croient précisément plus aujourd'hui que celles qu'il est dangereux de croire? Assurément c'est déplorable, mais encore une fois qu'importe en définitive pour la fortune du monde? Nous leur dirions en vain que les penseurs ne se réconcilieraient pas avec la *Bible* sans les gé-

Digitized by Google

néreux efforts des philosophes de l'école de Voltaire, qui, ayant brisé son masque d'emprunt et déchiré son manteau de superstition, nous permettent de la replacer à son rang parmi toutes les autres bibles orientales, grande encore entre toutes, mais du moins redescendue à sa commune origine. Nous leur dirions en vain que le Dieu mesquin, jaloux et brutal d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, agissant tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, pour s'en repentir un instant; après n'élevant son ouvrage que pour le renverser aussitôt; poussant les hommes à une mauvaise action dans le but d'accomplir une prophétie, et ne les en punissant pas avec moins de sévérité; leur bouchant même les yeux, leur rendant les oreilles pesantes, et leur engraissant le cœur pour qu'ils ne se convertissent pas, et cela jusqu'à ce que les villes aient été détruites, les jeunes hommes et les vierges massacrés, la terre mise en désolation; dirigeant tout au doigt et à l'œil, et laissant presque toujours triompher le mal pour en tirer une nouvelle vengeance éclatante; levant la main pour s'engager par serment; buvant, mangeant, délibérant, soufflant par ses narines, se nourrissant de graisse et flairant l'odeur des parfums, fabriquant des tuniques de peau, marchant sur les hauts lieux de la terre, se levant matin pour faire écouter ses prophètes, menaçant son peuple de le dévorer comme un ours dévore sa proie; que cette image matérielle de Dieu, grotesque aujourd'hui, après avoir été sublime dans son temps, à côté de ces statues taillées de faux dieux qui ne vivaient pas, car il n'y avait point de respiration en elles; de ces faux dieux de bois coupés dans la forêt, travaillés de main d'homme, cloutés au marteau, façonnés tout droits comme des palmiers, qui ne faisaient pas briller l'éclair, qui ne tiraient pas le vent de leurs trésors, qui devaient périr de dessus la terre et de dessous les cieux, parcequ'ils n'avaient pas créé la terre et qu'ils n'avaient pas étendu les cieux, et dont le bois n'enseignait que des vanités; que cette image matérielle de Dieu, disons-nous, n'est pas ce qu'on vénère et ce qu'on recherche dans les pages de ce grand livre, mais bien la première aurore dans l'histoire du culte de l'unité, l'aube matinale de la religion du monothéisme. Vainement encore ajouterions-nous que la révélation du mont Sinaï n'est plus aux yeux de tous qu'une sublime imposture conforme à l'esprit du siècle où elle fut inventée, qu'un admirable mensonge à jamais poétique; que les tables du *Décalogue* ont conquis nos respects, non parceque Dieu les dicta de sa bouche et les écrivit de sa main, mais parcequ'elles font briller dans la nuit des temps le flambeau d'une morale plus pure et plus élevée; qu'enfin, au sentiment de tout ce qui pense, le christianisme emprunte ses charmes et son grandiose à cela même que méconnaissent

Digitized by Google

en lui les papistes, les théologiens et les épiscopaux, à ses principes ennemis du privilége, à sa morale républicaine. Quand bien même nous leur répéterions sans cesse toutes ces choses et bien d'autres encore, comment se faire comprendre par des hommes qui, de la religion du peuple et du pauvre, ont eu la maladresse ou l'effronterie de faire la religion des riches et des rois?

Mais cette nouvelle direction de la philosophie moderne, qui lui rend toutes les religions précieuses, a donné le change même à des esprits plus judicieux et plus amis de la civilisation. Nous avons entendu des hommes, d'ailleurs remarquables, se plaindre de ce qu'ils appellent le caprice passager, la manie curieuse des savans pour les religions chinoises, indiennes, asiatiques; se rire de la bonne fortune des Talapoins, des Bramines et des Bonzes, comme si, dans tous les cas, les Chinois et les Indiens, à part même toute l'importance historique de ces derniers, n'étaient pas des hommes, et ne valaient pas la peine d'être étudiés. La ferveur pour l'étude des langues orientales, dont la principale cause n'est autre que la nouvelle direction philosophique, n'a pas non plus échappé au sarcasme. Nous passons à ce sujet les séduisantes plaisanteries et les trop bons mots dus à la profondeur des vaudevillistes. Mais les hommes consciencieux devraient, il me semble, aussitôt qu'un mouvement se fait sentir dans les sciences et dans la philosophie, chercher à le bien comprendre avant de le persiffler. Quel que soit le sort de nos récriminations et de nos boutades, toujours est-il que notre siècle en revient franchement sans arrière-pensée aux études religieuses, et particulièrement aux études bibliques.

En effet la *Bible* est un arsenal universel où toutes les sciences vont chercher la trace de leurs premiers pas. Création du monde, épopée, généalogie, histoire, chronologie, poésie lyrique, drame, chroniques, poésie amoureuse, coutumes, pratiques, usages, traditions, mœurs patriarchales, mœurs théocratiques, mœurs de la ville, mœurs du désert, il y a de tout dans ce livre, il y a de tout en germes confus. C'est un superbe chaos d'où les siècles peuvent tirer une immense création. En dehors de son importance historique, il renferme encore tout un drame dont Dieu lui-même est le héros; car c'est quelque chose de délicieux dans la lecture de la *Bible* que l'art surprenant avec lequel les faits et les superstitions se trouvent mêlés. Historiquement, toutes les fois que les Hébreux faiblissent dans leur croyance à l'unité de Dieu, à Jéhovah, ils se divisent, et, retombant dans l'idolâtrie, dans la diversité des Dieux, ils retombent aussi dans l'anarchie et la scission politique. Leurs voisins

Digitized by Google

de Canaan, qui n'ont pas oublié de sitôt leur sanglante conquête et leur joug brutal, profitent du désordre pour les attaquer partiellement et les dominer à leur tour. Alors, par intérêt comme par superstition, ces deux plus grandes passions des Israëlites, leur cœur s'attendrit; ils brisent les veaux d'or, démolissent la maison de Bahal-Pehor, renversent les images taillées, culbutent les statues de Hastoreth, de Kemos, de Milcom et de Moloch, ces abominations des Sidoniens, des Moabites et des enfants de Hammon; détruisent les hauts lieux d'Aven et de Topheth, cette vallée de la tuerie où ils brûlaient leurs fils et leurs filles aux faux dieux; insultent les Bahalins et Molcam, cessent les encensemens sur les montagnes; coupent les bocages, et retournent à Jéhovah, c'est-à dire à leur unité religieuse et politique; l'accord renaît, l'enthousiasme et la force avec lui; un vengeur se lève, et, comme on le voit, c'est le bras de l'Eternel qui les a délivrés. Voilà surtout ce qui fit tant de siècles la force de la *Bible*, voilà ce qui la rend encore aujourd'hui tellement poétique pour ceux même qui font justice de ses prétentions divines; c'est une illusion merveilleuse. A considérer la *Bible* sous tout autre rapport, quel sujet plus curieux et plus attrayant trouvera-t-on nulle part? Sil avait existé un peuple d'une imagination ardente, crédule, asiatique; un peuple aventureux, ayant soif de prodiges, de merveilles, de miracles; un peuple extraordinaire, original, ayant à lui sa physionomie, son caractère et ses mœurs; se croyant le favori, le préféré, le fils aîné de Dieu; un peuple âpre comme ses montagnes, chaleureux comme le souffle d'orient; et si ce peuple, plus religieux encore que bizarre, était tombé dans les mains d'un homme de génie, aux conceptions vastes, au cœur aimant, homme d'une ambition audacieuse et entreprenante, en qui se fussent rencontrées la tradition et la science; poète, philosophe, théologien, moraliste; guerrier autant qu'homme d'état, mais grand homme avant tout; si cet homme, ayant arraché son peuple de la maison de servitude, et l'ayant pris sur ses épaules à la face du soleil comme un aigle ses petits sur ses ailes, l'avait transporté dans le désert à travers les fleuves, les rochers et les mers, malgré les bataillons d'ennemis plus nombreux que les étoiles de l'armée des cieux et que les grains de sable de l'abîme des eaux; et là, si, dans le silence, la solitude et la stérilité du désert, le tenant pour ainsi dire sous sa main, après avoir nourri les appétits de son corps et désaltéré la sécheresse de sa langue, il avait également entrepris d'étancher la soif de son cœur et de rassasier la faim de son âme; s'il n'avait jeté de superstitions, de prodiges et de miracles à sa crédulité que la manne dont elle avait besoin; oh! alors, que ce peuple, que cet homme

Digitized by Google

et ses pieux mensonges seraient curieux pour la pensée, pour le cœur et pour l'imagination ! Eh bien ! ils ont existé : ce peuple, ce sont les Hébreux; ces pieux mensonges, leur livre; et cet homme extraordinaire, Moïse, la grande physionomie des siècles, Moïse, le piédestal de la civilisation.

Au point de vue purement littéraire, quelle poésie possède plus de trésors ? Ici c'est la *Genèse*, épopée patriarchale; là c'est l'*Exode*, épopée guerrière d'affranchissement; et puis enfin le *Pentateuque* tout entier, vaste épopée en cinq chants, épopée nationale, épopée humanitaire, épopée complète, universelle, vraiment religieuse. Et ce n'est pas la fiction d'un poète, c'est de la réalité aussi bien que de la poésie, comme ces monumens d'architecture que les siècles élèvent étage par étage jusqu'au ciel. Où trouver quelque chose de plus pastoral, de plus naïvement simple que Ruth, de plus dramatique qu'Esther, de plus profond, de plus remuant que Job, de plus majestueusement pompeux que le langage des prophètes ! Et le cantique des cantiques, ce chant d'amour, cet encens de volupté. Oui, telle est bien la poésie d'amour qui devait surgir au sein de la terre promise. L'amant compare sa maîtresse à tout ce qu'il sait de plus beau, et le Juif ne connaissait rien de plus beau que les trésors de cette terre miraculeuse à qui il avait été donné de baiser les pas de Jéhovah lui-même. Telle devait être la poésie d'amour d'un peuple pasteur, d'un peuple matérialiste à ce point, que lui, le plus religieux d'entre tous les peuples, est cependant celui qui rêvait le moins à la vie future. C'est la poésie la plus nationale que l'on puisse imaginer. Cependant, c'est ici le lieu de le dire, il faut se défier de l'ivresse au sein d'une semblable poésie; car enfin, toute riche, toute séduisante, toute magicienne qu'elle soit, elle est entachée de trop de matérialisme, et c'est ce matérialisme même des Hébreux qui rendit nécessaire la révolution accomplie par Jésus-Christ. Alors, à cette littérature magnifiquement splendide, succède une poésie chaste comme les anges, s'adressant peu à l'imagination, mais toujours au cœur; poésie tendre, fière de sa pauvreté, et qui ne voulut plus être riche que de simplicité. Mais nous n'avons pas la prétention de louer dignement la *Bible*, nous voulons simplement donner un soupçon de ses innombrables richesses. Où aurions-nous trouvé des éloges, si nous avions parlé de son style ? simple ou pompeux, tumultueux ou paisible, jamais la majesté la plus naïve ne l'abandonne. Quelle littérature ! Les choses y sont représentées parfois avec une exagération emphatique, dont la littérature grecque est exempte; c'est vrai : mais au moins la nature n'y est pas travestie; pas de métamorphoses, pas de personnifications perpétuelles, en un mot pas d'anthropomorphisme. Elle se garde bien de chan-

Digitized by Google

ger les formes du monde physique, ces formes créées par Dieu lui-même; cependant elle anime, elle poétise, elle répand la vie à pleins flots sur toutes choses. Animez le soleil, faites-le vivre : très bien; mais si vous changez sa forme, si vous lui prêtez une autre figure que la sienne, le représenteriez-vous avec une chasteté infinie, beau comme Apollon lui-même, il faudra toujours un effort d'imagination pour vous comprendre, et vous ferez plus facilement naître le sourire que l'enthousiasme; vous aurez plus de grâce et d'ingénuité que de passion et de feu : l'allégorie et les mythes ne vont pas au délire. A la renaissance, la littérature grecque éclipsa momentanément la littérature hébraïque, qui reprend aujourd'hui la première place. Nous ne voulons le règne exclusif ni de l'une ni de l'autre; mais nous préférons beaucoup la dernière, parceque, renfermant un plus grand nombre de beautés de premier ordre, elle est en outre la plus naturelle. Reste à la littérature grecque ce qui la distinguera éternellement, un esprit, une grâce et une élégance inimitables.

Telle apparaît la *Bible* dans les mauvaises traductions qui en existent; que sera-ce quand la traduction commencée par le savant M. Cahen sera terminée! Les trois premiers volumes, contenant la *Genèse*, l'*Exode* et le *Lévitique*, font concevoir les plus belles espérances. Puisse-t-il mener à terme sa courageuse entreprise, car c'est une belle œuvre que de doter sa patrie d'un monument qui lui manque. On le sait, toutes les versions de la *Bible* ne se ressemblent pas; la Vulgate triche à loisir l'original, dont les Septante se rapprochent davantage, mais dans un mauvais système de traduction. Nulle part la couleur locale n'est conservée; l'esprit de système ou de secte se fait partout sentir. Voici un homme merveilleusement apte à faire une bonne traduction. Israélite de naissance, l'hébreu lui est familier; en dehors du catholicisme, du protestantisme, et même du christianisme, exempt des préjugés pharisiens, tous les sens lui sont indifférens; il ne cherche que le plus conforme à son texte. Peu possible au dix-huitième siècle, sa traduction arrive à temps en France, comme nos réflexions préliminaires ont pu le prouver. Elle manquait à un siècle de travail et de recherche qui veut revoir son passé avant tout mouvement ultérieur : c'est à M. Cahen à le hâter. La renaissance des études bibliques à un point de vue plus large a rendu nécessaire une nouvelle traduction. Voici pour l'à-propos de l'œuvre; quant à la manière dont elle est exécutée, nous ne saurions trop louer M. Cahen; son système de traduction est excellent, c'est à coup sûr le meilleur. Reproduire l'original dans sa plus exacte ressemblance, tel est son but; tel doit être le but de tout traducteur, à notre époque si curieuse d'ouvrages étrangers,

Digitized by Google

si exigeante pour la physionomie locale. Sous ce rapport le savant traducteur ne laisse rien à désirer. Il nous a enfin dit les noms de tous ces Hébreux antiques que nous défigurions; nous savons maintenant qu'il n'a jamais existé d'Israélite du nom de Moïse ou de Juda, mais que l'un s'appelait Mosché et l'autre Jéhouda, ce qui fait une différence. Il a soigneusement conservé la couleur orientale, il suffit pour s'en convaincre d'un petit nombre de comparaisons. Chez lui, point de ces périphrases maladroitement inventées par le plus grand nombre de ses devanciers; point de suppressions, point d'amendemens non plus; le texte, tout le texte et rien que le texte. Seulement, par une chasteté mal entendue, quelquefois il recule devant la crudité naïve de certaines expressions au-dessus des sarcasmes ou des scrupules dans un livre comme celui-là. C'est une petite pruderie qui n'a rien de patriarchal, et dont il devra se corriger dorénavant. Sans cela, que deviendrait le Cantique des cantiques, nous le demandons? M. Cahen a en outre enrichi sa traduction littérale d'explications et de notes qui sont le fruit d'élucubrations lentes et pénibles. Elles révèlent une érudition large et consciencieuse, et nous ne saurions trop louer celles qui ont trait à l'économie politique. M. Cahen a prouvé là qu'il est un homme éminemment progressif, et c'est un spectacle singulier de lire au-dessous du texte le plus ancien du monde les opinions les plus avancées de la science la plus moderne. Comme le feuilleton allemand le *Litteraturblatt*, nous aurions désiré que M. Cahen eût établi des parallèles entre l'antiquité hébraïque et l'antiquité orientale, entre les traditions, les lois du *Pentateuque* et celles des religions de l'Asie orientale. Nous avouerons même que les motifs par lesquels il s'en est exempté ne nous satisfont nullement. « Il est vrai, répond le savant traducteur, que » l'existence de ces analogies n'est plus révocable en doute, depuis que les » travaux de la société de Calcutta, des Colebrooke, des Klaproth, des » Rémusat, ont jeté une si vive lumière sur les doctrines et les sectateurs » de Bramah et de Bouddha. Il est probable qu'un grand nombre d'opi- » nions et de pratiques indiennes auront filtré, à travers l'Arabie, en » Ethiopie, en Egypte, en Chaldée, en Perse, dans la Phénicie et dans » la Grèce. Mais le mouvement intellectuel n'a-t-il pas eu lieu aussi plus » tard dans le sens opposé? La Grèce surtout n'a-t-elle pas rendu à ces » diverses contrées beaucoup plus qu'elle n'en a reçu? Ce changement de » direction dans la propagation des connaissances, qui paraît solidement » établi pour l'astronomie, pourrait avoir eu lieu aussi pour les sciences » philosophiques et religieuses. Dans cette hypothèse, comment assigner » à une opinion religieuse, quelle qu'elle soit, son pays natal? D'ailleurs

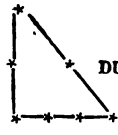
Digitized by Google

» l'identité de principes, de doctrines, ne nous autorise pas toujours à con-
» clure l'identité d'origine, surtout en matière de métaphysique. En tout
» pays et en tout temps, l'homme, parvenu à un état de bien-être, livré
» aux loisirs que cet état procure, éprouve une tendance naturelle à s'en-
» quérir de l'origine des choses, de la cause première, de sa propre na-
» ture, de son avenir, et d'autres objets de ce genre. Il cherche les relations
» entre Dieu, l'âme et la matière; entre ses attributs, ses facultés, ses
» propriétés, et réduit le tout en système. Quelques diversifiés que soient
» ces systèmes dans leurs parties, considérés dans leur ensemble, ils sont
» circonscrits dans certaines limites qui paraissent dériver de notre orga-
» nisation. En effet on peut les ranger sous trois catégories principales :
» 1° le système de l'unité; les trois êtres ne formant qu'une seule sub-
» stance, divine (panthéisme, émanation), ou matérielle (athéisme);
» 2° le système binaire; les trois êtres ne sont que deux substances, Dieu
» et matière (matérialisme) avec création ou sans création; Dieu et âme
» (idéalisme); 3° le système ternaire; les trois êtres formant trois sub-
» stances distinctes, dont deux contingentes, subordonnées, et une seule
» absolue ou être suprême, sans aucune forme (monothéisme, adoration
» abstraite), ou multiple et avec forme déterminée (polythéisme, idolâtrie).
» Quand on découvre l'un de ces systèmes chez deux nations différentes,
» il n'est pas nécessaire d'en conclure qu'il y a eu communication. Ces
» systèmes, tenant à la nature intellectuelle de l'homme, peuvent être
» indigènes dans toutes les contrées du monde. Aussi, quoiqu'on rencon-
» tre la triade divine, les apothéoses (hommes devenus dieux), les incar-
» nations (dieux devenus hommes), les émanations célestes, les noms in-
» effables de divinités, aux Indes, chez les gnostiques, chez nos cabalistes,
» il ne s'ensuit pas que ces doctrines soient empruntées. Chaque secte
» peut prétendre légitimement à en être le propriétaire primitif. Il en est
» de même des pratiques du culte : les ablutions, les expiations, les sa-
» crifices, les divinations, la distinction entre les animaux purs et im-
» purs peuvent présenter des similitudes dans des religions diverses, sans
» qu'il y ait aucune connexité. A l'instar des naturalistes, qui établissent
» pour les êtres organiques plusieurs centres de création, on peut admettre
» pour les croyances religieuses plusieurs centres de formation indépen-
» dans. Par ces motifs, nous avons cru devoir nous abstenir du genre de
» considération que recommande le *Litteraturblatt* ».

Sans discuter les différentes propositions contenues dans cette réponse, nous ferons observer à M. Cahen qu'il a déplacé la question. C'était une question d'histoire, il n'y a vu qu'une question de métaphysique, enjambant un

Digitized by Google

fait pour donner dans une abstraction. Il faut d'abord établir quelles idées sont communes à deux peuples avant d'examiner si ces idées sont chez ces peuples d'origine primitive ou d'importation; et, dans ce cas encore, c'est par des parallèles de doctrines et de dates que l'on parviendra à rendre à chaque nation sa dot historique. Enfin, énumérer les difficultés nombreuses d'une œuvre, ce n'est pas prouver qu'elle soit impossible. Que M. Cahen nous comprenne bien, nous ne lui demandons pas de dissiper les ténèbres qui couvrent encore beaucoup de ces hautes questions, mais de glisser dans ses notes quelque chose des beaux travaux des plus célèbres orientalistes. Nous aurions aussi désiré des rapprochemens plus nombreux entre la Bible et Homère. Mais trop d'exigences seraient ridicules; déjà ce que M. Cahen a fait est immense. Quant aux catégories qu'il nous donne des religions, elles nous paraissent obscures et incomplètes. Ne pourrait-on pas avec beaucoup plus de clarté ranger tous les systèmes religieux dans les trois catégories suivantes : 1° Multiplicité absolue; 2° Unité absolue; 3° Conciliation entre l'unité et la multiplicité par la dualité se résolvant dans la trinité une et indivisible. La première contient toute religion polythéiste; la seconde toute religion monothéiste, aussi bien sous le rapport physique que métaphysique, au point de vue de la matière et de l'esprit, avec ou sans création; enfin la troisième toute religion qui cherche à concilier les deux grands termes de Dieu, unité, variété. Cette classification, très claire d'ailleurs, nous semble juste, parceque nous ne voyons pas de religion qui ne puisse y rentrer, et qu'en outre elle est historiquement vraie. Qu'est-ce en effet que l'idolâtrie sinon le polythéisme matériel, le paganisme sinon le polythéisme se spiritualisant? De même, ne retrouvons-nous pas un monothéisme plus matériel chez les Hébreux, plus spiritualiste chez les chrétiens? Ne voyons-nous pas des religions sans l'idée trinaire monothéiste à Jérusalem, polythéiste à Athènes. Elle nous semble, en outre, profonde, parceque, n'étant pas exclusive, elle trouve sa forme dans le triangle ainsi conçu :



Mais cette digression est hors de propos. Toutefois, il est encore une

Digitized by Google

chose qui ne rentre pas dans notre sujet, et dont cependant nous voulons louer hautement le patriotisme tout français de M. Cahen. Nous nous plaisons à entendre un Israélite aussi versé dans la religion juive se glorifier d'être Français, et conseiller à ses coreligionnaires de s'attacher toujours davantage à la France, à leur patrie définitive. Tandis que les hommes civilisés tendent la main aux Juifs dipersés, pour amener un rapprochement favorable à cette malheureuse nation, n'est-il pas bien que les Israélites les plus influens inspirent à leurs frères des sentimens moins exclusifs et moins sauvages? Un jour les peuples se rapprocheront, les croyances se fondront, et alors il sera tenu compte à chaque peuple des bienfaits qu'il aura rendus à l'humanité. Et les Juifs, ce peuple si bas aujourd'hui, dont l'histoire est si étonnante, la position si exceptionnelle, auront leur part dans cette riche moisson. On se souviendra que c'est leur esprit commercial, mercantile du reste, qui a surtout contribué au développement de l'industrie moderne; et quand la valeur civilisatrice de l'industrie sera complètement appréciée, ce service ne semblera plus d'un vil prix. Les préjugés religieux une fois tombés, on verra que leur position moderne n'est exceptionnelle que parceque toute leur histoire a été exceptionnelle. Mais pour hâter ce moment, il faut que les Israélites fassent aussi quelques pas. C'est ce que M. Cahen paraît très bien comprendre, et nous lui en savons gré.

Après lui avoir adressé nos remercimens et nos éloges, nous lui ferons vertement un reproche assez grave; nous ne sommes pas flatteurs de notre nature. Comme nos hommes d'état en matière politique, M. Cahen, en religion, flotte dans ce qu'on nomme aujourd'hui le juste milieu, c'est-à-dire qu'il avance des principes assez larges pour s'en effrayer aussitôt. Comme nos gouvernans, il a le mal de la peur; il cherche à ménager les vieux systèmes, sans y croire; il se cache derrière le premier nom un peu important qu'il rencontre. Par exemple, après avoir dit qu'il adopte la méthode critique ou rationnelle qui, de son aveu et d'après ses propres paroles, faisant abstraction de toute influence *transitoire* et *anormale*, de toute induction favorable ou défavorable à tel système, à telle doctrine, à tel intérêt, n'admet qu'une *action providentielle, constante et régulière*, M. Cahen se plaint ailleurs qu'on ait envenimé ses paroles, qu'on ait prêté à ses expressions un sens qu'il était loin de vouloir leur donner. Que des hommes influens, agissant dans l'obscurité, les uns sur la foule, les autres auprès de l'autorité, aient critiqué son travail avec amertume, qu'on ait été jusqu'à taxer son ouvrage d'être hostile à toute religion révélée : mais, mon Dieu! c'était le

Digitized by Google

plus grand éloge qu'on pût lui adresser. Comment, ce sera une calomnie de prétendre hostile à toute révélation un homme qui, faisant abstraction de toute influence transitoire et anormale, n'admet qu'une ation providentielle, constante et régulière ! M. Cahen a tort de reculer, il n'est plus temps. Dans la préface du premier volume, après avoir distingué deux méthodes d'exégèse biblique, la méthode dogmatique ou supernaturaliste, et la méthode rationnelle ou naturaliste, ne s'est-il pas publiquement prononcé pour la méthode rationnelle, naturaliste ? Or la révélation (et nous ferons observer à M. Cahen que, par religion révélée, ses adversaires attendent la révélation), or la révélation, qui est le fondement de la méthode supernaturaliste, est au contraire exclue par la méthode naturelle. Il n'y a pas là de juste milieu possible. Entre deux principes contraires, dont l'un est la négation formelle de l'autre, il ne peut se trouver place à la conciliation. Ou M. Cahen est naturaliste, rationnel, et alors il est hostile à toute révélation, ou M. Cahen est supernaturaliste, et alors à quel titre expliquer humainement un livre divin? En dehors de cette alternative, il ne peut plus y avoir qu'inconséquence et pusillanimité. Nous savons qu'il entend la chose autrement, nous savons que, la Bible étant donnée telle quelle, il cherche à la comprendre et à l'expliquer avec ses propres lumières et les lumières du siècle. Nous savons que M. Cahen, à l'instar des Saint-Simoniens, joue avec l'écorce du mot révélation, tout ce qui est vrai venant d'en haut. « Je crois, dit-il dans une quasi-profession de foi, que la vérité la plus importante pour le genre humain est la connaissance du Dieu unique ; toutes les autres vérités en sont des corollaires. Je crois que cette connaissance sert de base à l'histoire et à la littérature du peuple hébreu ; que surtout le Pentateuque est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un grand drame, dont Jéhovah est le personnage principal. Cet ouvrage était très propre à propager, et a en effet répandu la vérité fondamentale chez les nations les plus éclairées du globe ; en rectifiant les idées des hommes sur la nature divine, il est devenu une cause première de civilisation et de progrès. Je crois que l'immensité de ce bienfait constitue une origine céleste ; car, selon le dicton du Talmud dûment interprété, le mal seul vient d'en bas, tout bien vient d'en haut. C'est dans ce sens que j'admets l'origine divine de l'écriture sainte. Les Philon, les Maimonides, les Aben Esra, les Abarbanel, ne l'ont jamais entendu différemment. » Nous savons que M. Cahen n'a voulu ni infirmer ni confirmer aucune croyance, qu'il n'a pas prétendu combattre les traditions, attaquer leur authenticité, ni même leur utilité, mais seulement expliquer la Bible par elle-même, indépendamment de ces traditions,

Digitized by Google

c'est lui qui parle; et littérairement parlant, ajoute-t-il, je n'ai pas eu à m'en occuper. Mais ses notes ne sont-elles que purement littéraires? pas du tout; il en a au contraire de très philosophiques, et c'est un bien. Puis ensuite M. Cahen, qui avait conçu le beau projet de rédiger un journal, l'*Annuaire israélite*, n'a, dit-il, à infirmer ou à confirmer aucune croyance. Mais alors pourquoi réclamer l'attention publique, qui a soif aujourd'hui de vérité? La vérité, son rôle n'est-il donc pas précisément d'infirmer ou de confirmer des croyances? C'est d'autant plus singulier que dans un autre passage M. Cahen concevra sur l'avenir du judaïsme des espérances hyperboliques. C'est le judaïsme, à son sens, qui doit amener la réconciliation universelle, qui ne peut se faire que sur le terrain de la raison; et le temps est venu d'élever les sciences historiques et morales à la précision des sciences exactes. Les vérités, comme on le voit, ne manquent pas plus que les contradictions. Il faut que M. Cahen sorte enfin de son indécision flottante. Dans les temps d'anarchie, il est impossible de se ménager la bonne intelligence de tous les partis. Soyez ici, soyez là bas; mais, de grâce, soyez quelque part. Si encore il se présentait avec une opinion nouvelle qui, par sa généralité, dût concilier toutes les autres en les absorbant, la position serait tenable; mais il n'en est rien. Et puisqu'il admet un principe, il faut qu'il ait la fermeté d'en déduire tout ce qui en relève. Nous n'avons insisté si gravement sur ce fait, que parceque ne pas se prononcer en pareil cas à l'époque où nous vivons, c'est faire défaut sur la question principale. Nous voyons avec peine M. Cahen s'étonner et se plaindre des passions soulevées contre lui par sa traduction dans le parti rabbiniste et catholique; son étonnement est la plus forte preuve que l'on puisse fournir de son imprévoyance cauteleuse. Que font les attaques impétueuses des Israélites orthodoxes et des chrétiens catholiques? Il fallait ne pas s'en effrayer et imiter l'opinion publique, le siècle enfin, qui les repousse par une froide et moqueuse indifférence. Mais assez sur ce sujet : l'ouvrage de M. Cahen a de grands mérites; la traduction littérale a reçu des éloges unanimes; les notes sont savantes, consciencieuses, presque encyclopédiques. Nous terminerons cet article, en lui adressant des remerciemens sincères pour ce qu'il a déjà fait, et des encouragemens non moins réels pour ce qui lui reste à faire. Nous attendons ses publications avec une si vive impatience, que nous ne savons s'il vaut mieux lui conseiller de faire mieux ou de se dépêcher davantage.

CHARLES-EMMANUEL.

Digitized by Google

23. MANAVA-DHARMA-SASTRA. — *Lois de Manou*, contenant les institutions religieuses et civiles des Indiens. Traduites du sanskrit, et accompagnées de notes explicatives; par A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. 1 vol. in-8°, papier vélin. Paris, chez le traducteur, rue de Jouy, n° 8.

Cet ouvrage, qui n'était jusqu'ici connu en France que des orientalistes et du petit nombre de personnes qui s'occupent de l'étude comparative de la législation, avait été traduit en anglais par W. Jones à la fin du dernier siècle; et deux éditions du texte sanskrit avaient été publiées, l'une à Calcutta, avec l'excellent commentaire de *Koullouka-Bhatta*, et l'autre à Londres, par les soins de M. Hougthon, qui avait consulté plusieurs manuscrits, mais sans commentaire. M. Loiseleur-Deslongchamps, élève de M. Chézy, enlevé récemment à la litterature orientale, ayant résolu de faire connaître les lois de *Manou* au public français, a commencé par donner une nouvelle édition du texte sanskrit à l'usage des orientalistes, avec des extraits choisis du commentaire de *Koullouka*, et il vient d'en publier une traduction française. Nous n'entreprendrons pas ici d'apprécier cette traduction, qui nous paraît généralement très fidèle; nous nous bornerons à faire connaître sommairement le contenu de ce livre curieux et important, la base de la législation indienne.

Ces Lois de *Manou* sont divisées en douze livres comme il suit : 1er livre *Création*; 2e *Sacremens, Noviciat*; 3e *Mariage, Devoirs du chef de famille*; 4e *Moyens de subsistance, Préceptes*; 5e *Règles d'abstinence et de purification des femmes*; 6e *Devoirs de l'anachorète et du dévot ascétique*; 7e *Conduite des rois et de la classe militaire*; 8e *Office des juges; Lois civiles et criminelles*; 9e *Lois civiles et criminelles; Devoirs de la classe commerçante et de la classe servile*; 10e *Classes mêlées; Temps de détresse*; 11e *Pénitences et expiations*; 12e *Transmigration des âmes; Béatitude finale.*

L'ouvrage est terminé par une table des matières et une autre des noms propres. Nous citerons ici un passage de la traduction française, pour donner une idée du livre et de la manière du traducteur :

Extrait du livre huitième.

« 380. Que le roi se garde bien de tuer un Brâhmane, quand même il aurait commis tous les crimes possibles; qu'il le bannisse du royaume en lui laissant tous ses biens, et sans lui faire le moindre mal.

» 381. Il n'y a pas dans le monde de plus grande iniquité que le meurtre d'un Brâhmane; c'est pourquoi le roi ne doit pas même concevoir l'idée de mettre à mort un Brâhmane.

Digitized by Google

» 382. Un Vaisya ayant des relations coupables avec une femme gardée appartenant à la classe militaire, et un Kchatriya, avec une femme de la classe commerçante, doivent subir tous les deux la même peine que dans le cas d'une Brâhmanî non gardée.

» 383. Un Brâhmane doit être condamné à payer mille *panas*, s'il a un commerce criminel avec des femmes surveillées appartenant à ces deux classes; pour adultère avec une femme de la classe servile, un Kchatrya et un Vaisya subiront une amende de mille *panas*.

» 384. Pour adultère avec une femme Kchâtriyâ non gardée, l'amende d'un Vaisya est de cinq cents *panas*; un Kchatriya doit avoir la tête rasée et arrosée d'urine d'âne, ou bien payer l'amende.

» 385. Un Brâhmane qui entretient un commerce charnel avec une femme non gardée appartenant soit à la classe militaire, soit à la classe commerçante, soit à la classe servile, mérite une amende de cinq cents *panas*; de mille, si la femme est d'une classe mêlée.

» 386. Le prince dans le royaume duquel on ne rencontre ni un voleur, ni un adultère, ni un diffamateur, ni un homme coupable d'actions violentes ou de mauvais traitemens, partage le séjour de Sacra.

» 387. La répression de ces cinq individus, dans le pays soumis à la domination d'un roi, lui procure la prééminence sur les hommes du même rang que lui, et répand sa gloire dans ce monde.

» 388. Le sacrificateur qui abandonne le prêtre célébrant, et le célébrant qui abandonne le sacrificateur, chacun d'eux étant capable de remplir son devoir, et n'ayant commis aucune faute grave, sont passibles chacun de cent *panas* d'amende.

» 389. Une mère, un père, une épouse et un fils, ne doivent pas être délaissés; celui qui abandonne l'un d'eux, lorsqu'il n'est coupable d'aucun grand crime, doit subir une amende de six cents *panas*, etc. »

24. COMMENTAIRE SUR LE YACNA (*Izechné*), l'un des livres liturgiques des Parses, ouvrage contenant le texte zend, expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanskrite inédite de *Nériosengh*; par EUGÈNE BURNOUF, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. *Avant-propos*. Paris, imprimerie royale, 1833.

Dans cet avant-propos détaché du commentaire qu'il fait imprimer sur les anciens livres de Zoroastre, M. Eugène Burnouf expose avec beaucoup de talent et de clarté l'état où se trouvait l'étude de ces ouvrages au moment où il en a commencé l'explication, la méthode qu'il a suivie, et

Digitized by Google

les principaux résultats auxquels il est arrivé. Ces résultats, que l'on ne pouvait obtenir qu'à une époque comme la nôtre où la philologie comparée commence à faire les plus grands progrès, seront très précieux pour cette même étude comparative des langues qui remonte jusqu'à leur source, et pour les origines de l'histoire; car la traduction du vénérable Anquetil du Perron, qui le premier en Europe a fait connaître ces livres d'une manière imparfaite, il est vrai, mais au niveau des connaissances de l'époque où il vivait et qui n'est pas encore éloignée, est de peu de secours pour la philologie et même pour l'intelligence grammaticale du texte. M. Eugène Burnouf, qui a commencé par l'étude approfondie du sanskrit et d'autres dialectes de l'Inde avant de commencer l'étude du Zend, a eu un grand avantage sur Anquetil, qui n'avait appris le sens du texte zend qu'avec le secours de l'interprétation persanne orale d'un Desfour de l'Inde, où il s'était rendu par un amour désintéressé de la science que l'on ne peut trop louer. M. Burnouf, pour mettre les savans à même de juger son travail et d'étudier la langue même dans laquelle les anciens livres de Zoroastre ont été écrits, a commencé par faire lithographier un *fac simile* du texte Zend déposé à la bibliothèque royale de Paris par Anquetil Duperron. Ce texte in-folio a déjà été mis à profit en Allemagne, et le savant professeur Bopp vient de publier, avec son secours, la première partie d'une grammaire comparée des langues sanskrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, allemande, etc., devançant, pour ainsi dire, par ses propres études, les résultats auxquels notre compatriote était parvenu antérieurement par son travail critique du texte zend. Lorsque l'ouvrage sera imprimé, nous tâcherons de montrer ce que les travaux simultanés de ces deux orientalistes *ariens* ont de commun et en quoi ils diffèrent, et nous nous bornons ici à une simple annonce. G. P.

25. Essai sur l'histoire et les antiquités du département du Haut-Rhin, par M. de Golbéry, correspondant de l'Institut. Brochure in-4°. Mulhausen.

L'intention de M. de Golbéry, en écrivant ce petit ouvrage, n'a point été de retracer tout le détail de l'histoire qui se rattache aux monumens encore existans dans le département du Haut-Rhin, mais seulement de laisser entrevoir tout ce que le sol de cette ancienne province a conservé de matériaux et de richesses pour une pareille entreprise; c'est, comme le dit l'auteur lui-même, un coup-d'œil rapide et non point une étude complète. Néanmoins cet abrégé de l'histoire d'Alsace, appuyé sur la foi des vieilles chroniques, sur le témoignage des monumens, sur les légendes et

Digitized by Google

les traditions locales, présente à l'esprit une certitude, et à l'imagination un charme qui ne se rencontrent au même degré que dans un bien petit nombre de mémoires archéologiques. Peut-être doit-il une partie de cet avantage à sa brièveté même, qui en a banni tous les développemens qui ne seraient pas d'un intérêt général. En lisant ce livre, chacun marche à l'aise, comme s'il ne s'agissait que d'une course d'instruction et de plaisir; à travers toutes ces ruines de châteaux, d'abbayes et de chapelles qui peuplent de tant de souvenirs ces élégantes montagnes assises avec leurs cimes arrondies le long du Rhin et de sa vaste et fertile vallée.

L'auteur commence son exposé par les monumens relatifs à l'époque gauloise et romaine. En Alsace, comme sur tant d'autres points de notre pays, le sol porte encore quelques uns de ces monumens singuliers dont le but est si difficile à découvrir, et qui semblent n'avoir été laissés à notre âge que pour lui montrer la force et la patience des anciens hommes, et servir de lien mystérieux entre nous et ces générations qui ont passé sans que nous puissions démêler ce qui nous est demeuré de leur sang et de leur héritage. Dans le Bas-Rhin, ces pierres entassées forment des enceintes fermées et circulaires, comme des ouvrages de guerre; dans le Haut-Rhin, ce sont de solides et épaisses murailles qui se suivent sur plusieurs lieues de longueur, et qui couronnent, sans aucun objet apparent, les cimes les plus inaccessibles et les plus hautes. La muraille principale est celle du Tœnnchel au-dessus de Ribeauvillé.

De la crête de cette montagne jusqu'au-dessus de la vallée de Lièpvre, c'est-à-dire durant l'espace de deux lieues, on suit les vestiges et les fragmens de cette construction, appelée *Heidenmauer* (mur des payens); il n'y est point entré de ciment, et les pierres ne sont point taillées. Elles ont pour la plupart de 13 à 14 pouces de long sur une largeur et une hauteur de 8 à 10. La muraille elle-même a 6 pieds de large, et ses parties joignent à merveille. Quant à la hauteur, bien qu'à certains endroits elle soit encore de 8 à 10 pieds, il serait impossible de dire aujourd'hui ce qu'il y manque; seulement les matériaux épars de côté et d'autre attestent que l'élévation primitive est de beaucoup diminuée. A certains endroits, la muraille est éboulée en entier; à d'autres, il est évident qu'elle n'a jamais existé, et que l'on avait profité de parois de rochers pour continuer cette ligne de démarcation.

M. de Golbéry réfute aisément ceux qui ont prétendu que cette muraille était une ligne de défense construite par les Romains. D'abord la construction n'a rien de romain; et ensuite on s'imaginerait pas de couronner avec un mur de 8 à 10 pieds des escarpemens qui ont plus de 1000 pieds de hauteur, comme si cela était bien

Digitized by Google

utile pour empêcher l'ennemi de les gravir. Il réfute encore plus facilement, et en plaisantant, l'opinion des paysans des environs, qui affirment que cette muraille avait été faite pour empêcher les cerfs des seigneurs de Ribeaupierre de se répandre dans le pays. Il pense que cette immense clôture avait été élevée par les Gaulois lors de la cession forcée d'une partie de leur territoire, afin de marquer fixément la terre qui restait sous l'empire de leurs dieux et de leurs lois; c'était entourer le sol sacré d'une enceinte visible, et la préserver autant que possible de la profanation et du contact des barbares. On trouve encore, de cette même époque ou d'une époque voisine, quelques *tumuli* épars dans la campagne: les uns renferment des ossemens disposés par couches, comme dans un enterrement après une bataille; les autres ne contiennent les restes que d'un seul guerrier ou d'une seule famille. Au surplus, un grand nombre de ces sépultures n'ont jamais été fouillées, et leur visite amènera nécessairement d'intéressans résultats.

C'est là tout ce qui est demeuré; les villes ont disparu, et leurs noms seuls nous sont conservés dans les anciens itinéraires; ce sont tous des noms celtiques, et cela montre bien que ces villes étaient d'une fondation antérieure à la domination romaine. Quelques unes, suivant le récit de César, étaient florissantes et populeuses, et des routes habilement tracées facilitaient les communications de l'une à l'autre. « Nous rappellerons, dit » M. de Golbéry, que les Gaulois excellaient à construire différentes espè» ces de chars et de voitures, ce qui suppose des routes, et par consé» quent des communications et du luxe; et comme les routes n'avaient » pas été faites uniquement pour promener de belles voitures, il est à » croire qu'elles allaient d'une ville à l'autre. Quand César vient à la ren» contre d'Arioviste, son armée trouve partout des chemins, la civilisa» tion est partout. Les Séquaniens, nos ancêtres, combattent les Éduens » pour un octroi de navigation, pour des droits de douanes: il y avait » donc une administration, des comptes, un commerce et des trans» ports de marchandises. On ne réfléchit jamais à ce que les arts et les » professions doivent aux Gaulois d'inventions utiles. Outre la perfection » de leurs manufactures d'armes et de harnais, outre leurs parures mili» taires, les auteurs citent, comme leur appartenant, la découverte du sa» von, celle de la bière, l'usage des matelas, etc. Il faut même que » l'éducation des bestiaux ait eu quelque antiquité dans notre pays, » puisque dès le temps de Strabon, l'exportation des viandes salées et de » la chair de porc se faisait de la Séquanie jusqu'à Rome. Pline dit ex» pressément que le vin de Séquanie avait un goût fort délicat. Supposons » que la tradition ait raison quand elle donne au fondateur d'*Augusta*

Digitized by Google

» *Rauracorum* le mérite de nous avoir apporté la vigne ; un progrès si » prompt prouve du moins qu'il l'avait confiée à une nation déjà exercée » en agriculture. César dit, en parlant des Gaulois en général, que nos » ayeux sont bien au-dessus des Germains ; et quand il dépeint les » mœurs barbares des pays d'outre-Rhin, il commence par une opposi» tion tranchée avec ce qu'il vient de dire des Gaulois : *Les Germains* » *diffèrent beaucoup de ceux-ci*. En général, les barbares qui se sont in» terposés entre l'antiquité et nous, nous en dérobent la vue, et quand » nos regards pénètrent au-delà de leurs dévastations, ils ne parvien» nent à l'ancienne civilisation que troublés par les objets intermédiaires, » comme l'on verrait un beau paysage à travers des vitraux d'une cou» leur sinistre et trompeuse. »

En arrivant à l'époque du moyen âge, au lieu de se trouver, comme dans l'époque précédente, réduit seulement à quelques monumens rares et problématiques, l'archéologue se trouve au contraire en présence d'une foule de restes associés dans les chroniques aux divers événemens des siècles qu'ils ont traversés. Ce sont ces châteaux maîtres des hauteurs, palais inexpugnables des petits souverains féodaux, ces châteaux des bords du Rhin où tant d'illustres maisons de l'Allemagne ont pris naissance, et sur lesquels planent encore les souvenirs de tant de trahisons, de tant de combats, de tant de gloires chevaleresques ; puis à leur suite toutes ces fondations pieuses des seigneurs et des fidèles, ces abbayes, ces couvens, ces chapelles miraculeuses. Cette partie du livre est la plus riche, et je crois que désormais bien peu de voyageurs s'aventureront dans les Vosges sans emporter avec eux le mémoire de M. de Golbéry : il est si doux, lorsqu'on se rencontre dans les solitudes face à face avec une ruine, de la restaurer fictivement dans son ancienne splendeur et de lui montrer qu'on la connaît en lui racontant son histoire, assis près d'elle sur quelque pierre de ses créneaux à demi enterrée dans les herbes ! Les ruines sont comme une écriture monumentale qui enseigne à la fois quel fut le passé et quels sont les altérations que le temps lui impose, et il n'est pas possible de se trouver en leur présence sans être profondément saisi par la curiosité de les lire. Il est bien remarquable de voir combien, dans les pays où l'on en rencontre, l'esprit des habitans de la campagne est plus attentif aux temps qui ne sont plus, que dans les pays de plaine, où il n'y a guère le plus souvent que la route poudreuse et la vaste et uniforme étendue des champs de labour. Les ruines et le paysage, c'est là ce qui nourrit le caractère et l'imagination des gens de la montagne ; la fable, cette compagne fidèle des mœurs naïves, se mêle presque toujours à l'his-

Digitized by Google

toire, qu'elle enrichit comme un roman de chevalerie; et la teinte nuageuse des vallées couvrant le récit de ses reflets, on voit la poésie éclore comme d'elle-même parmi ces paysans si souvent condamnés en d'autres lieux à un abrutissement héréditaire. En présence des monumens qui frappent ses yeux, le paysan devient archéologue par une instinctive curiosité, mais archéologue à sa manière, archéologue de tradition et d'invention tout ensemble, historien poétique se souciant moins d'harmoniser sa narration avec les dates officielles qu'avec l'aspect des rochers et de la nature sauvage qui l'entoure. Pour juger de ce que l'action continuelle du paysage sur l'imagination doit produire de différence entre les habitans des contrées fécondes en sites et en souvenirs, et les habitans des contrées qui ne connaissent que la moisson et la charrue, il suffit en quelque sorte de comparer le panorama d'une plaine au panorama d'une montagne. Je ne puis m'empêcher, ne serait-ce que comme échantillon, de citer ici quelques traits d'une scène des Vosges que je choisis parmi un grand nombre dans le texte de M. de Golbéry, mais qui me semble caractériser mieux que toute autre ce mélange des ruines et de la nature, admirable caractère que la vallée du Rhin déploie avec tant de magnificence sur la plus grande partie de son cours :

« Du sommet des Vosges une longue pente descend, par degrés, vers » la plaine; elle sépare et arrondit en amphithéâtre deux bassins qu'en- » richissent à l'envi la nature et l'agriculture, où les champs, les prairies » et les arbres fruitiers s'étendent vers la plaine, tandis que les bases des » montagnes sont garnies de vignobles, et que leurs crêtes portent d'é- » paisses forêts ou présentent sur leurs rochers les ruines les plus majes- » tueuses. Au nord sont les châteaux que nous avons déjà décrits; et » dans le lointain, la flèche élancée de Strasbourg. Si l'on porte la vue » sur l'autre bassin, on aperçoit, par delà les limites ordinaires de l'hori- » zon, les neiges resplendissantes des Alpes; puis on admire, à sa droite, » les cimes variées des Vosges; là sont les tours pittoresques de l'antique » Egisheim, l'immense ruine du Haut-Landsberg, les deux Hohenack, » l'un à la large croupe, l'autre au mamelon aigu, au vieux castel » écroulé. On croirait voir des montagnes assises sur les montagnes elles- » mêmes. Ici près, dans le vallon qui s'ouvre en face de nous, Katzen- » thal et la tour échancrée de Wineck; plus près encore, Ammerschwihr, » qui n'a gardé aucun de ses châteaux; Kientzheim, qui dans le sien a » reçu Charles-le-Téméraire et l'empereur Frédéric IV; enfin, la no- » ble enceinte où la tradition a retenu le nom de Barberousse. »

Mais ce n'est là qu'un point; il faudrait monter au château de Freund-

Digitized by Google

stein, placé en avant de la ligne des montagnes comme une vedette abandonnée, au fort de Wildenstein, qu'on n'aborde plus qu'avec le secours des échelles, sur les immenses remparts du Haut-Landsberg, monter vers le soir aux ruines de Rougemont, d'où la vue s'étend sur la Suisse et les environs de Delle et de Belfort; là le mélancolique fantôme d'un châtelaine vient parfois errer sur les débris de la tour : un jour une jeune fille s'approcha, et la dame la pria de revenir durant la nuit pour s'emparer d'une clé qu'un dragon lui présenterait dans sa gueule enflammée; la jeune fille des montagnes, timide, mais pleine de compassion, promit plus que son courage ne pouvait supporter; elle revint, mais le monstre était tel qu'elle s'enfuit à sa vue, et mourut de frayeur en revenant au village. A côté de chaque tourelle, à côté de chaque chronique, le génie naturel des enfans du pays a mis une légende ou un conte. Malheureusement ce n'est l'étude de personne de recueillir ces merveilleux récits, et si nous en trouvons quelques uns dans le livre de M. de Golbéry, ce ne sont en quelque sorte que quelques rameaux fleuris jetés négligemment en passant sur les ruines pour égayer un peu leur gravité trop scientifique. Nous terminerons ici cet article, retenu sur le chapitre des éloges par le sentiment de convenance que nous inspire le souvenir d'une des plus fidèles collaborations à cette *Revue*, et croyant en avoir assez dit pour que chacun puisse aisément sentir tout l'intérêt que M. de Golbéry pourrait répandre sur un histoire de l'ancienne Alsace, s'il se laissait aller à l'idée de l'écrire. Son essai, quelque abrégé qu'il soit, est d'un excellent exemple, et nous souhaiterions fort de le voir imiter ailleurs : les monumens et l'histoire de notre moyen âge gagneraient beaucoup à ce que chacun de nos départemens fût le sujet d'un ouvrage semblable à celui-ci. R.

26. Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie. Années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828, 1829 et 1830. Paris, Arthus Bertrand. Cinq gros volumes, avec cinq atlas; prix, 60 fr.

Notre analyse, déjà arriérée, deviendrait bientôt incomplète, car un sixième volume de mémoires est sous presse. Le 24 janvier 1824, Caen, ville centrale de la Normandie, vit constituer la Société des antiquaires, dont le nombre des membres, illimité, est aujourd'hui de plus de 200, titulaires et correspondans. Ils exécutent avec patriotisme les projets que l'administration avait inutilement conçus pour la conservation de nos antiquités nationales; quant à leurs travaux et à leurs opinions, il serait assez difficile de les coordonner; ce sont des mémoires, des notices sur des

Digitized by Google

édifices divers, sur des ruines d'époques différentes, jusqu'à la renaissance des arts.

Chaque volume commence par un compte rendu. Dans un de ses rapports annuels, M. de Caumont, secrétaire général, blâme et la cupidité de la bande noire, qui s'enrichit en démolissant, et l'ignorance ou le faux zèle de curés qui font exécuter des mutilations dans leurs églises. A présent le Calvados réclame la surveillance des conseils municipaux, comme les populations d'origine française établies dans le Canada demandent l'adjonction de leurs notables aux fabriciens. Quant aux déclamations encore répétées contre les *fureurs*, la *hache*, ou le *brandon* révolutionnaire, elles provoquent à redire que le Musée des monumens français a été dispersé en 1815, qu'une grande partie des chartes et cartulaires soustraits aux incendies de 1793 pourrissent dans des greniers, ou restent entassés dans des archives municipales et départementales. Dans le dernier siècle, des moines continuèrent de mutiler des statues, de dépouiller de riches tombeaux. Un édit de 1727 défendit aux gouverneurs de châteaux ou forteresses d'en poursuivre les dévastations ; le règne de Louis XIV eut aussi des bandes noires. Enfin les protestans, durant les guerres de religion, ne furent que les imitateurs d'abbés et de curés qui avaient fait démolir des constructions seulement dégradées par le temps et par les invasions des peuples barbares.

Dès l'antiquité, le territoire de la France avait été un pays de passage pour différens peuples ; aujourd'hui notre nation est réputée le plus casanière de l'Europe : maritime, elle a comme en aversion la mer. Après les Romains, les peuples qui vinrent s'établir dans les Gaules y modifièrent l'architecture et l'industrie plus ou moins grossières, en raison de leur caractère national, de l'état des arts dans les pays d'où ils étaient sortis, ou qu'ils avaient traversés. Cependant des archéologues, nourris de l'étude de l'architecture italienne, lui ont attribué la construction de nos temples du sixième au onzième siècle ; mais ce n'est bien que depuis la fin du douzième qu'est avérée l'existence des *frères tailleurs de pierre*. Ces confréries ambulantes, formées en Allemagne, seraient-elles allées en Italie, pour rapporter, du midi au nord, la tradition de l'art et le goût de l'architecture ? Les Gaules étaient encore sous la domination romaine lorsque des hommes, venus de l'Italie et de l'Orient, y prêchèrent le christianisme ; les premiers architectes furent les évêques, qui continuèrent, dans les siècles suivans, de diriger les constructions de plus en plus multipliées d'édifices religieux. Ajoutez les traditions, la discipline de l'église, et il demeurera presque certain que nos temples n'ont

Digitized by Google

pu être primitivement que romans. Les Maures aussi cultivèrent avec gloire les arts dans l'Espagne, entretinrent des relations en-deçà des Pyrénées; ils franchirent ces monts pour entreprendre la conquête de toute la France; et au Nord les Francs avaient précédé les Normands moins barbares : l'architecture religieuse dut donc éprouver des changemens considérables. Depuis long-temps on les aurait reconnus et signalés, si, au lieu d'étudier les églises isolément et dans des contrées différentes, on les eût examinées dans leurs détails, dans un même pays, en les comparant entre elles, pour saisir les principes de l'art, tel que le comprenait le moyen âge, tel qu'il lui était possible de le pratiquer, et eu égard aux modifications qu'apportèrent l'habileté et le caprice des constructeurs, les croyances particulières, le goût et les richesses des évêques ou des abbés, enfin les ressources des localités. Plusieurs de ces considérations ont dirigé M. de Caumont dans son mémoire sur l'architecture religieuse (1).

On ne présumerait pas, en considérant les collections académiques et les grands ouvrages publiés par des ordres monastiques, que l'architecture romane, et celle qu'on appelle communément gothique, eussent attiré fort peu l'attention des antiquaires français; que des Anglais, Ducarel en 1767, Bentham en 1771, Wittington vers 1800, M. Milner en 1811, et récemment MM. Britton et Cotman, soient véritablement ceux qui s'en sont les plus occupés, par leurs travaux sur les antiquités anglo-normandes. M. de Gerville, à son tour, s'est proposé d'expliquer, par l'architecture des temples et des châteaux du département de la Manche, les rapports qui s'établirent depuis le onzième siècle entre les Anglais et les Normands. On n'a jamais pu douter qu'avant la conquête par le duc Guillaume, il n'eût existé des relations fréquentes entre les habitans des deux rives de la Manche, antérieurement aux Romains, davantage après la chute de leur empire; et les hommes du Nord, bien avant de s'emparer de la Neustrie, avaient écumé les parages des Orcades et de l'Islande.

L'Histoire de la conquête, dramatique parceque M. Thierry s'est fait un système, peint les compagnons de Guillaume comme des guerriers la plupart sans aveu; et la *Westminster Review* répète encore qu'ils furent ou des vagabonds ou des gens des plus viles professions. Ces imputations sont en partie réfutées par les Mémoires des antiquaires, et le sont aussi par l'ou-

(1) Cet Essai, développé et rectifié, compose la quatrième partie du *Cours d'antiquités monumentales*. 340 pages in-8°, avec atlas. La première partie traite de l'ère celtique, 296 pages et atlas. Ce savant ouvrage de M. de Caumont comprendra six parties. Prix de chaque partie, 12 fr.

Digitized by Google

vrage de M. Galeron (1). « Il n'y a point de motte de fief qui ne doive être citée, et ne puisse fournir l'emplacement encore incertain de la demeure de l'un des conquérans de l'Angleterre.... Il faut que tous les amis du nom normand se lèvent comme un seul homme. » Peut-être cette opinion de M. Aug. Le Prevost a été trop partagée par le savant auteur des mémoires sur les châteaux de la péninsule de la *Normandie*, que ses conjectures pourraient souvent faire confondre avec la péninsule espagnole. « Presque tous les seigneurs du Cotentin, dit-il, accompagnèrent Guillaume, qui sentit le besoin de connaître exactement les détails de sa conquête. De là ce registre qui n'a point d'exemple chez les autres peuples, le *domesday book*... Toutes les fois que le seigneur d'une paroisse se trouve sur la liste de la conquête, et qu'il n'y a qu'une paroisse de ce nom, j'y ai cherché, et jamais en vain, l'emplacement d'un château... » Enrichis par le butin et par des donations de vastes terres, les amis du conquérant ayant conservé leurs propriétés dans la Normandie y construisirent des châteaux pour illustrer le lieu de leur naissance, vraisemblablement aussi pour accroître leur crédit dans le duché et dans le royaume, afin d'obtenir d'autres faveurs de leurs suzerains.

En moins d'un demi-siècle, ces compagnons de Guillaume firent bâtir dans l'Angleterre un très grand nombre d'églises et de châteaux; les ruines attestent encore que ces constructions appartinrent à tous les genres de l'architecture déjà adoptée par la Normandie. En vain Ducarel et d'autres écrivains de sa nation ont voulu attribuer l'invention de cette architecture à l'Angleterre, d'où les Normands l'auraient exportée pour l'imiter dans leur duché. M. de Gerville cite de préférence les livres écrits par des étrangers pour soutenir ses recherches sur le Cotentin féodal. Les ruines des châteaux lui manquent plutôt que les généalogies; il nomme souvent des princes, des généraux, de grandes familles, et il ne rapporte pas des traits de mœurs et d'usages populaires. Le peuple, il est vrai, n'a point encore d'historiens à lui, quoiqu'il sache faire de l'histoire.

Nous ne remarquerions pas que M. de Gerville a dédié chacun de ses mémoires aux préfets qui se sont remplacés dans le département de la Manche, si cette succession rapide de six à sept administrateurs ne suggérait pas des réflexions piquantes à propos d'antiquités. Ce savant in-

(1) *Statistique de l'arrondissement de Falaise.* Après une longue interruption, le huitième cahier de 156 pages in-8°, avec trois planches, vient de paraître : prix 3 fr. M. Galeron et ses collaborateurs achèveront bientôt cet ouvrage important.

Digitized by Google

fatigable a visité environ sept cents églises, et décrit douze abbayes, dont une date du neuvième siècle, dix du douzième. La plus célèbre est celle du mont Saint-Michel, transformée à présent en maison de correction. Les archéologues modéreraient les regrets que leur inspirent les ruines d'édifices religieux, s'ils étudiaient surtout le grand nombre de couvens qui ont échappé aux révolutions, et qui, restaurés, trop souvent par des architectes ignares, atténuent par leur appropriation à des services publics les censures dont la morale et la raison mettent en droit notre génération de poursuivre encore le monachisme. S'il n'avait pas appauvri incessamment les populations superstitieuses, que de travaux honorables pour les arts, utiles pour l'industrie, n'eût pas exécuté le génie national, laissé libre dans ses conceptions et disposant des richesses de toutes les sortes dont le clergé n'appliqua qu'une partie à ses superbes édifices !

On sait quelle influence a pesé sur la France de 1820 à 1830. Les beaux-arts ne furent encouragés que pour appuyer de leurs ouvrages des préjugés hostiles à la civilisation du dix-neuvième siècle. Il fallait oublier que le clergé avait fabriqué jadis des légendes, l'aristocratie des titres, taire que l'extorsion et la fraude avaient contribué à la formation de la plupart des grands biens pour lesquels l'indemnité était exigée. Les chartres de la féodalité durent être ou dissimulées ou refaites; des archéologues célébraient les pélerinages, ils pleuraient sur des créneaux délabrés, qu'ils ranimaient de tous les souvenirs de la chevalerie; et quand ils n'accusaient pas la France nouvelle de vandalisme, ils s'en prenaient même à l'écho de la vallée, si long-temps fatigué des sonneries bruyantes des abbayes, parcequ'il répète aujourd'hui les sourds mugissemens des machines de l'industrie qui expédie ses produits dans les deux mondes. Des faveurs, de riches emplois ont pu ainsi être obtenus, des réputations être usurpées; mais des talens réels se sont compromis en souillant de ce jésuitisme scientifique des ouvrages qui seront long-temps consultés.

M. Vaugeois, qui promet une description des monumens celtiques de la Normandie, termine ainsi son mémoire sur une *pierre couplée* : « J'ai eu occasion de remarquer bien des fois que des chapelles, des monastères, des lieux de pélerinage encore très fréquentés aujourd'hui, étaient dans le voisinage de monumens celtiques, ou leur auraient succédé; qu'un grand nombre de ces monumens sont placés sur des terrains qui, avant la révolution, appartenaient à des moines; que l'on avait profité des coutumes des peuples, de leurs réunions habituelles, et que les pratiques actuelles avaient été substituées aux anciennes, dont on avait changé l'ob-

Digitized by Google

jet. » Si d'autres antiquaires eussent dirigé dans cet esprit leurs recherches, combien les Annales normandes (*Neustria pia*) leur auraient offert de faits semblables à celui que rapporte l'évêque anglais Warburton! C'était en 1106; Joffred voulut rebâtir avec magnificence l'église de son abbaye de Croyland. Il fit proclamer jusqu'en Palestine une indulgence des archevêques de Cantorbery et d'York, qui remettait le tiers de toute pénitence à chaque fidèle, pourvu qu'il contribuât de quelque offrande à la reconstruction de ce temple. Pendant quatre ans, l'adroit abbé amassa beaucoup de marbres, de matériaux de toute espèce. Le voici au milieu de barons, de dames, de dévots, au nombre de 5000, récitant des prières, versant d'abondantes larmes, déclamant sur les suites terribles des péchés, menaçant de l'enfer; puis il sollicite chaque pénitent de placer une pierre, en déposant dessus une somme d'argent, ou une promesse de fournir chaux ou bois, des journées de travail, des dîmes, des terres; après quoi Joffred régala tout ce monde dans un banquet copieux.

Les Normands entreprirent et exécutèrent tant de conquêtes, que leurs invasions empêchent de désigner avec quelque exactitude les arts et les usages qu'ils apportèrent du nord de l'Europe: leurs victoires ou leurs pillages embarrassent incessamment l'archéologie. Elle a déjà recueilli dans la Normandie une grande quantité d'objets précieux; le sol de cette belle province, tout historique, recouvre peut-être des trésors que des habitans gaulois ou romains auront enfouis; peut-être des autels, de riches ustensiles, même des manuscrits que des hordes armées auront dispersés. Déjà les fouilles sont la plupart productives, dans la Hague comme à Falaise, à Vieux et à Lillebone: elles ont rendu des habitations et des tombeaux de Gaulois, des théâtres, des cadavres de cités; il ne manque que des allocations plus généreuses de la part des conseils départementaux et du gouvernement. M. Estancelin a composé un mémoire curieux sur des antiquités découvertes par lui près de la ville d'Eu. César (que ne lui a-t-on pas attribué?) a été réputé jusqu'ici le constructeur du revêtement de l'enceinte (cité de Limes) située sur une falaise, à deux kilomètres et demi N.-E. de Dieppe. Des archéologues l'ont jugé un ouvrage des Saxons, ou de Charlemagne, d'autres de Philippe-Auguste. Ces conjectures sont discutées savamment par M. Féret, mais il les réfute mieux qu'il n'établit son opinion.

Tandis que la circumnavigation de *l'Astrolabe* nous procure la reconnaissance exacte des archipels Fidji et Loyalty, dans l'Océanie, l'érudition ne peut pas parvenir à déterminer dans la Seine la situation de l'*Oscellus*, dont un corps de Normands fit comme sa place d'armes pendant

Digitized by Google

quatre ans, et d'où Charles-le-Chauve les expulsa en 861. M. Le Prevost, adoptant l'opinion de l'abbé Leboeuf, affirme que c'est l'île de la *Loge*, proche la machine de Marly : elle est d'une contenance de 150 arpens, tandis que l'*Oissel*, près de Rouen, ne se compose que d'îles d'une étendue très restreinte. Des chroniqueurs sont tour à tour cités comme des autorités, réfutés par leurs variantes, ou opposés à d'autres écrivains de leur temps. Mais a-t-on vérifié si, depuis dix siècles, les atterrissemens de la Seine n'ont point agrandi de beaucoup l'île voisine de Bougival; si le cours du fleuve, plus rapide à Pont-de-l'Arche, n'y a point rongé, morcelé, emporté même des îles? Tant il est nécessaire de joindre à l'archéologie l'étude de la géologie. Une autre discussion sur la bataille de Formigny, par MM. Delaunay et Ed. Lambert, rend douteux que le site actuel soit encore tel qu'il était en l'année 1450. Des populations se sont succédé dans les mêmes contrées, elles en ont tourmenté le sol, et leurs ouvrages ont fourni des ruines au temps qui les a quelquefois incrustées entre les couches des terrains; encore ces couches accusent d'une manière plus authentique les enfantemens progressifs de la nature, que les débris des arts humains n'indiquent les catastrophes du monde politique.

L'archéologie a donc des rapports intimes avec les sciences naturelles et philosophiques; elle n'est donc pas une fastidieuse étude d'objets matériels, qu'une érudition systématique classerait et prétendrait expliquer; elle doit, au moins par ses principes élémentaires, faire partie de l'enseignement de l'histoire. Quelle étude est plus féconde en émotion patriotique, offre autant d'amusemens à la jeunesse, de réflexions à l'âge mûr, procure davantage de consolations à la vieillesse, que la science appliquée à l'exploration du sol, pour comparer entre eux les monumens qu'il porte et ceux qu'il a recouverts! qui démontre ainsi le genre de civilisation particulier à chacun des peuples qu'a vus fleurir et tomber et s'éteindre le pays même que nous habitons un instant! On cite, aux élèves qui traduisent César et Tacite, les *tumuli* gaulois du pays de Tongres, quand sur les bords de l'Orne, au sein même de nos villes, gissent de semblables tombeaux. Depuis long-temps les arts du dessin reproduisent les théâtres de la Sicile, les habitations d'Herculanum, et ils commencent à peine à retracer les amphithéâtres romains et les édifices du moyen âge que possède encore la France. Les atlas qui sont joints aux volumes des Mémoires attestent le zèle et le talent de MM. Deshayes, Charles de Vauquelin, Déville, Lambert, Lechaudé d'Anisy, Maufras, et de M. H. Langlois, auteur d'une notice sur des tableaux gallo-romains récemment découverts à Rouen.

Digitized by Google

Au nord de l'Europe fleurirent les bardes, et avec eux la poésie héroïque; au midi les troubadours, qui n'eurent de chants que pour l'amour, de verve que pour la satyre. Désormais il est difficile d'espérer une solution aux questions déjà tant discutées sur la priorité entre ces poètes, et sur l'influence qu'ils exercèrent quant à la formation et aux progrès de la langue et de la poésie française. Les poésies supposées de Clotilde de Surville ont appris du moins à apprécier d'autres recherches subreptices sur des trouvères. Le savant éditeur du fameux Roman de Rou, M. Frédéric Pluquet, propose de publier aussi le Roman des ducs de Normandie, qui ne contient pas moins de 23,000 vers. Au reste, l'éditeur courageux de Benoist de Sainte-More n'aurait pas à craindre la pénitence que le clergé infligea à Jean de Houx : c'était dans le seizième siècle; ce poète alla, de Vire à Rome, se faire absoudre d'avoir donné en 1576 une édition des Vaux-de-Vire par Basselin.

On souhaiterait la répression d'un vandalisme mercantile qui a fait fondre, à Villedieu principalement, beaucoup de médailles et d'objets d'art; mais toute pénalité est à peu près impossible. L'administration a pris quelques mesures pour arrêter cette destruction. Celles qu'emploie la Société des antiquaires sont plus efficaces : dans chaque département, elle a chargé ses membres correspondans d'acheter les objets curieux que les laboureurs découvriraient, et iraient vendre à des orfèvres et à des chaudronniers. Cette surveillance excitera sans doute à des recherches archéologiques, moins dans les châteaux que dans des chaumières. La Normandie renferme encore un grand nombre de fermes qui semblent, autrement que par leur construction, appartenir au moyen âge. Alors on pratiquait de semblables ouvertures; la distribution intérieure n'était pas différente; l'âtre a peu perdu de sa capacité; le lit est toujours une loge grillée et un entresol, et certaines moulures de vieilles huches ne sont guère moins curieuses que les sculptures de portail. Les Normands de Rollon comprendraient une partie du jargon encore parlé, et vraisemblablement ceux du temps de Richard Cœur-de-Lion avaient des intonations dont retentissent les faubourgs et les villages. Des foires, assemblées ou pélerinages, présentent, pour l'observation, des coutumes mélangées de plusieurs siècles, comme des hameaux n'ont pas renoncé à l'usage d'ustensiles pareils à ceux que rendent des fouilles difficiles. Feu M. Rever n'eût peut-être pas écrit sa dissertation sur une meule, découverte par lui à Viel-Évreux, s'il fût allé dans le bocage normand, où l'on emploie, pour moudre le sarrazin, le moulin portatif dont se servaient les Romains, et qui est connu dans l'Orient.

Digitized by Google

L'exploration des voies romaines se poursuit avec succès, notamment dans la Manche par M. de Gerville, dans l'arrondissement de Mortagne par M. Vaugeois. Le département de l'Orne n'est pas moins riche en antiquités que les autres contrées de la province : la partie ouest a fourni à M. Galeron divers sujets de dissertations intéressantes. Un seul voyageur, et c'était un étranger, avait aperçu plutôt que décrit les édifices du pays qui est à présent l'arrondissement de Bernay, et où fleurit l'abbaye du Bec, refuge et sanctuaire des lettres aux onzième et douzième siècles. On est redevable à M. Auguste Le Prevost de la description des principaux monumens, ainsi que d'un mémoire sur la fameuse châsse de St-Taurin d'Évreux, ouvrage du treizième siècle. Volée plusieurs fois, cette châsse fut dépouillée de ses ornemens les plus précieux par un cardinal. Un reliquaire de St-Évroult est aussi le sujet d'un mémoire; M. Deville, de Rouen, a expliqué les sceaux de Richard Cœur-de-Lion; feu Th. Liquet, une clause du traité matrimonial conclu à Saint-Clair-sur-Epte.

Grace au patriotisme et aux savantes recherches de la Société des antiquaires normands, les Armoriques, pour une partie de leur territoire, la Neustrie, la Normandie, revivent donc, sont rendues aux études de l'histoire, malgré le cours des siècles et les ravages des révolutions. Cette Société a donc bien mérité déjà que ses règlemens soient adoptés, ses travaux imités par des associations formées récemment à Douai et à Poitiers. Et tandis que des archéologues, qui habitent les provinces limitrophes à la Normandie, contribuent d'une manière très utile à ces recherches, la Société centrale de Caen étend de plus en plus ses rapports dans l'Europe. Si des Anglais sont venus les premiers étudier les édifices normands, à leur tour des membres de cette société, MM. Passy, Dibon, Desnoyers, sont allés visiter les monumens de la Grande-Bretagne. Il est à souhaiter que ces explorations soient poussées jusque sur les bords de la Baltique, patrie primitive des Normands, et qui garde pour l'histoire comparative peut-être des antiquités et des usages encore mal reconnus. M. de Caumont va continuer son voyage archéologique dans l'ouest et le midi de la France; et M. Alexandre de Beaurepaire a comme résumé, dans son discours sur l'architecture normande, les judicieuses observations sur les beaux-arts qu'il a faites durant ses fonctions diplomatiques.

L'archéologie comprend une partie morale, la plus difficile à traiter; et ce n'est pas seulement à cause des études comparatives qu'elle exige, et parceque l'interprétation des chartres, des législations, le rapprochement des coutumes, prêtent plus encore que les monumens matériels à

Digitized by Google

des opinions systématiques. Les préjugés, il faut l'avouer, ne sont pas entièrement extirpés; l'ancien régime conserve encore des partisans : il est des écrivains qui attribuent à la féodalité une constitution libérale, qu'ils osent nous proposer pour modèle. La commission chargée des *antiquités morales* n'a presque rien publié, quoiqu'elle ait pour président M. P. A. Lair. Si ses membres s'accordent dans leurs vues, si, trop judicieux pour juger le moyen âge d'après nos institutions et nos mœurs nouvelles, ils ne dissimulent pas aussi ses vices, n'excusent pas ses superstitions absurdes, alors le recueil des antiquaires de Normandie acquerra une extension considérable. C'est ce que les éditeurs devraient prévoir ; ils ont inséré en entier des dissertations dont un résumé suffirait, et la quantité des sujets s'accroît de manière que des mentions, de courtes notices, conviennent désormais à la plupart des objets d'arts.

Jusqu'ici la science des antiquités a circonscrit son exploration dans les états et provinces de l'Europe; elle ne consulte ni les histoires de voyages récens, et qui offrent la description des terres et archipels de l'Océanie, ni les ouvrages publiés sur les monumens de l'Asie, principalement de l'Indoustan : l'*archéologie comparée* n'existe pas encore. Ce n'est pas seulement dans l'ouest de l'Amérique du Nord qu'elle trouvera à faire des rectifications. Les *menhirs* ne furent pas des monumens exclusivement pour la nation celtique. Je lis dans un livre imprimé en 1829, à la Nouvelle-Écosse, dont les progrès dans la civilisation sont encore mal connus, qu'à trois milles du Bras du N.-O. est une roche mobile de 9 pieds de hauteur, 14 de largeur, 20 pieds de longueur et 74 de circonférence, enfin du poids présumé de 162 tonneaux. Cette masse de granit, appuyée sur une couche de rocher, se meut sur un pivot naturel de 12 pouces sur 6; il suffit d'un court levier de bois pour la remuer. D'autres pierres pareilles se trouvent auprès d'Halifax; leur balancement s'opère aussi de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O. Or des habitans catholiques s'imaginent que les âmes détenues dans le purgatoire apparaissent auprès de ces pierres ou roches; de leur côté, les Indiens qui résident dans le district de Gaspé (Bas-Canada) croient que des manitous rodent incessamment auprès de la *table roulante* et du *roc percé*.

On doit espérer que la société des antiquaires, alliant de plus en plus la critique philosophique au savoir de l'érudition, ne concentrera pas seulement ses recherches sur le moyen âge, dont les écrits sont eux-mêmes des débris littéraires parfois aussi douteux que les ruines de beaucoup d'édifices; qu'elle portera ses études sur des époques et des mœurs plus rapprochées de notre temps. Il y a tant à gagner pour le dix-neuvième

Digitized by Google

siècle à être comparé avec le seizième et le dix-septième siècle ! le passé recèle des enseignemens qui seraient profitables au présent et aux progrès de l'avenir. C'est sans doute d'après ces vues que M. Estancelin, de la chambre des députés, a composé ses *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique* (1). Cet ouvrage intéressant, quoique toutes les données n'en soient pas incontestables, signale trop peu l'émigration de familles normandes dans le Canada, dont elles composèrent la principale population. On a déjà reconnu que, jusqu'à la publication de mon *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, la France avait oublié que les descendans de ces colons, qui furent des chasseurs aussi courageux que des navigateurs intrépides, conservent, par patriotisme et pour soutien de leur nationalité, l'usage de notre langue, de nos coutumes, et de notre ancienne législation; qu'à présent plus de 400,000 habitans, livrés à l'agriculture, font du Canada français ou seigneurial comme une autre Normandie de l'Amérique. ISIDORE LEBRUN.

27. RAPPORT FAIT A LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS D'ORLÉANS, PAR M. VERGNAUD ROMAGNESI, SUR UNE FIGURINE ANTIQUE TROUVÉ EA TIGY (Loiret). Paris 1833, Roret.

L'établissement des académies de province a précédé celui des nombreux journaux et des revues mensuelles, qui, dans ce moment, prennent un accroissement si rapide, et promettent de faire circuler une nouvelle sève dans toutes les veines de la France, à ses extrémités les plus reculées. Si, comme tout donne lieu de le croire, ces efforts sont dirigés dans un bon esprit, si cette nouvelle presse prend en chaque canton le goût du terroir, et va puiser dans ses propres localités de nouveaux élémens d'idées; si elle met en circulation des faits encore ignorés, des richesses enfouies, au lieu de broyer de nouveau, de presser inutilement ce vieux moût des généralités si long-temps, si souvent pressuré, épuisé de suc, manié et remanié par tant de diverses éloquences et de phraséologies variées, marc sans saveur et sans goût, dont Paris lui-même finit par se lasser, de quelques épices qu'on le lui relève; si les académies et presses de province nous enrichissent d'observations d'intérêts locaux, de l'histoire de chaque district, de ses antiquités et de ses progrès; si nous recevons par elles la critique expérimentale des administrations de département dans ces nombreux détails dont chaque particulier a pu sentir le bon

(1) 1 vol. in-8°; Paris, 1832. Chez Delaunay.

Digitized by Google

et le mauvais; si les besoins, les plaisirs, les plaintes, les émotions de chaque groupe d'individus, les arts, l'industrie, la science de chaque ville, les curiosités, les méthodes d'agriculture, l'histoire enfin de chaque province, trouvent une voix, un interprète dans la littérature départementale, le pays tout entier y gagnera, et beaucoup sans aucun doute. Chaque fraction de la France renverra ainsi sa portion d'éclat à cet immense foyer de Paris, centre dont, depuis si long-temps, tous ont tiré lumières, nourriture et mouvement; et, comme il serait à désirer qu'il en fût en tout et sur tout, il n'y aura pas si faible bras qu'il ne prête quelques efforts à l'avancement général, qu'il n'aide à pousser quelques vagues à la marée montante de la civilisation.

Dès long-temps la conscience, la persévérance et le rare talent d'investigation qui ont dirigé les recherches de M. Vergnaud Romagnesi sur les antiquités gauloises, romaines, gothiques et druidiques du Loiret, ont mérité l'attention de nombre de sociétés savantes, et doivent attirer à cet estimable auteur la reconnaissance de ses concitoyens. Préparer, comme il l'a fait, des matériaux à l'histoire complète de la France, c'est servir à la fois la science et l'art. C'est chose utile et heureuse que de rapprocher, d'unir ces deux mobiles, le plaisir de savoir et celui de créer: l'observation, par laquelle on connaît les objets dans tous leurs détails et dans tout ce qu'ils ont de positif et de réel, et la contemplation qui les enfante de nouveau dans le cerveau de l'homme, pour les reproduire avec son empreinte; nouvelle beauté, création de seconde main, en laquelle notre orgueil et notre sympathie puisent une double joie.

La *Revue Encyclopédique*, empressée de provoquer où de signaler l'élan utile de nos provinces, a déjà parlé à plusieurs reprises des travaux de M. Vergnaud; quelque jour nous espérons pouvoir nous occuper avec plus d'étude de son importante histoire et topographie de la ville d'Orléans (1). Dans le court rapport à la Société d'Orléans que nous annonçons aujourd'hui, l'antiquaire du Loiret émet diverses hypothèses, sans s'arrêter définitivement à aucune, sur une figurine déterrée au gué Robert. La petite effigie antique, dont il donne la description et le dessin lithographié, est en terre cuite, recouverte d'un vernis rougeâtre. Elle représente une femme, coiffée un peu comme les Niobés, les cheveux relevés en un bandeau gonflé et onduleux qui forme diadême autour du front; elle est

(1) *Histoire de la ville d'Orléans*, par C. F. Vergnaud Romagnesi, membre de plusieurs Sociétés savantes. Deuxième édition. Deux volumes, Orléans, chez Rouzeau-Montaut.

Digitized by Google

assise dans un fauteuil de jonc tressé, posé sur un socle de bois; ses deux bras, à peine formés, point détachés du corps, et qui ne sont, non plus que les mains, qu'une grossière ébauche sans indication d'os ou de muscles, pressent contre son sein deux petits simulacres d'enfans emmaillotés, qui sont presque incrustés dans ses flancs. La tête de la femme seule, et deux ou trois plis de la tunique au-dessous des genoux, montreraient quelque idée d'art. Une médaille, à l'effigie de Marc-Aurèle, était au pied de cette petite figure, que l'on a trouvée enfouie à dix-huit pouces de profondeur, couchée dans une cavité formée par des tuiles à rebord, et comblée de sable. Les conjectures sur la destination de cette statue (à peine haute de six pouces, idole de Lucine, ou de Latone, Cybèle, Léda, Rhéa-Silvia, placée là peut-être parcequ'elle servait de jouet à quelque enfant antique mort il y a seize ou dix-sept siècles), servent aujourd'hui de jouet aux hommes mûrs. Mais ces amusettes d'antiquaires sont loin d'être puériles. Souvent, grâce à elles, on parvient à renouer les fils conducteurs de l'histoire, et le passé, quoiqu'il ne puisse être, comme on le voulait, le tombeau de l'avenir, est et doit être son piédestal.

Ce rapport, comme la plupart de ceux plus importans que l'on doit à M. Vergnaud Romagnesi, et toutes les savantes et précieuses recherches qu'il a consignées dans plusieurs ouvrages, prouvent qu'il serait facile, comme il serait utile et bon, d'ériger dans chacune des villes un peu importantes de notre France, en même temps que des bibliothèques, des musées locaux. Ce serait, pour les établissemens scientifiques de Paris, des succursales d'où l'on tirerait de précieux documens. La ville d'Orléans a déjà un musée, dont l'organisation n'est malheureusement, à mon gré, ni assez locale, ni assez scientifique; et ce n'est pas un goût éclairé qui a présidé à sa formation. La plupart des tableaux qui s'y trouvent accumulés eussent été rejetés par le jury du salon de Paris, quoiqu'il ne se soit pas montré difficile. Les musées et bibliothèques de nos villes de province devraient être des écoles de goût et de savoir où les habitans des départemens, les paysans des campagnes qui vont à des époques fixes acheter ou vendre à la ville, les ouvriers qui, les dimanches et fêtes, n'ont d'asile que le cabaret, iraient chercher des plaisirs plus raffinés, de nouvelles idées, cette amusante instruction qui se prend par les yeux, et ce goût qui n'est que l'habitude de voir, d'où suit l'instinct de comparer, et un raffinement progressif du jugement. Bien que plusieurs parties de l'éducation, surtout de celle des femmes et du peuple, pussent en faire douter, il y a d'autres facultés à cultiver en nous que la mémoire. Ad^e. M.

Digitized by Google

28. Histoire du Hainaut, par Jacques de Guyse, traduite en français, avec le texte latin en regard, et accompagnée de notes. Tome XIV. Paris, Paulin, 1832.

Ce volume n'appartient pas à la partie mythologique ou héroïque de l'histoire des Gaules. L'auteur est entré dans l'histoire positive, et parcourt l'espace renfermé entre les années 1206 et 1240. Il cesse de se borner en quelque sorte au rôle de copiste, et ouvre aux recherches des savans des sources originales. Si l'on voulait se convaincre qu'il y avait dans le pauvre franciscain Jacques de Guyse une imagination pleine de sensibilité et de poésie, il suffirait de lire ce qu'il a écrit sur l'établissement des frères mineurs dans le Hainaut. Il les montre se résignant au mépris du siècle, exclusivement pénétrés des maximes de l'évangile, et vivant péniblement du travail de leurs mains. Les uns faisaient des nattes, des paniers ou des corbeilles, d'autres de la toile, quelques uns copiaient ou reliaient des livres. Mais parmi ces hommes de si petit état en apparence, il y avait des personnages de la plus haute distinction; tel était un chevalier illustre, que son neveu, le sire de Materne, reconnut dans le couvent de Valenciennes, et ne put déterminer à rentrer dans la société. Les aventures de Josse de Materne sont d'un intérêt touchant et romanesque, dont nos hideuses légendes n'approchent pas, malgré leur luxe d'horreurs et de bizarreries. Nous dirons en deux mots qu'étant allé à la croisade, il courut les plus grands dangers dans le royaume de Maroc, avec l'infant de Portugal et plusieurs preux de noble lignée. Tous ils firent vœu d'entrer, s'ils échappaient, en l'ordre des frères mineurs, dont les vertus et le courage les avaient frappés d'admiration parmi les infidèles, et ils observèrent leur serment sans tarder. « Réunis tous les vingt-huit à Lisbonne, dit » Josse de Materne, dans un petit couvent fort pauvre appartenant aux » frères, et en présence du roi de Portugal et d'une foule de personnes » nobles ou non nobles qui versaient des larmes, nous renonçâmes à nos » armes, à nos femmes, à nos enfans, aux biens, aux honneurs, et à » toutes les pompes du siècle; et après avoir renvoyé nos armures à » nos épouses et à nos amis charnels, comme étant désormais morts au » monde, nous prîmes cet humble et modeste habit, pour obtenir la ré- » mission de nos péchés, et nous ne le quitterons, s'il plait à Dieu, qu'à » la mort. » Son neveu exige qu'il le quitte tout d'abord, et il s'élève alors entre eux une discussion où le sentiment religieux obtient la victoire. En méditant ces pages attendrissantes, on admire la puissance de la foi, ainsi que le charme d'un style simple, et l'on se trouve presque

Digitized by Google

dans la situation du chevalier : *Hæc gubernator lacrymando audita corde revolvit...*

M. de Fortia touche au terme de cette curieuse publication. Nous aurions voulu qu'il la couronnât par la solution d'un problème d'une haute importance. On se rappelle que Jacques de Guyse, en commençant, a ramassé toutes les traditions disséminées dans les écrivains qui l'avaient précédé, et dont un grand nombre passent maintenant pour perdus, tels que *Hélinand*, dont on n'a plus que des vers sur la mort, réimprimés par M. Auguis, *Clérambaud, Nicolas Rucléri*, *Hugues de Toul*, *Lucius de Tongres*, *Crésus*, historien de l'Écosse, *Buscalus*, chronographe de Tournai, etc. La plupart de ces traditions sont visiblement fabuleuses, bien qu'elles aient été répétées souvent depuis, entre autres par *Marc van Waernewyck*, et que *Jacques Meyer* et *Divœus*, écrivains judicieux, les aient mises à contribution. Mais tout y est-il également faux? Quel est le degré de confiance que méritent ces anciens chroniqueurs? Quel est l'ordre de filiation de cette croyance transmise d'un siècle à l'autre, qui mêle les souvenirs de Troie à ceux de la Gaule, et place dans la Belgique le berceau d'une civilisation antérieure aux Romains? Notre histoire ne commence-t-elle qu'avec César? N'y a-t-il pas même dans les écrivains grecs et latins des passages qui absolvent jusqu'à un certain point nos vieux romans historiques, et confirment la présence d'une ou de plusieurs colonies Troyennes parmi nous? Quel était ce *Frigeridus* invoqué par Grégoire de Tours? Quel poids *Gildas* doit-il avoir dans la balance? Le procès d'*Annius de Viterbe* est-il décidément perdu? L'abbé *Trithème* a-t-il supposé l'existence de *Walstadt* et *Hunibauld?* Enfin quelques fables manifestes doivent-elles faire rejeter absolument tous les faits auxquelles elles se trouvent mêlées? Questions auxquelles une critique déliée, une érudition profonde peuvent seules répondre, et, à ces titres, qui mieux que M. de Fortia en dissiperait les ténèbres? Si malheureusement son âge et ses autres occupations semblent l'empêcher de descendre dans l'arène, du moins ses *Mémoires pour l'histoire ancienne du globe* fourniront des armes aux combattans.

29. Li romans de Garin le Loherain, publié pour la première fois, et précédé de l'examen du système de M. Fauriel sur les romans carlovingiens; par M. Paris. T. Ier. Paris, Téchner, 1833. In-12. Prix, 8 fr., sur papier de Hollande.

La pensée qui a présidé à la publication de Jacques de Guyse est germaine de celle qui a tiré de l'oubli le roman de Garin. M. Paris, éditeur

Digitized by Google

de *Berthe aux longs pieds*, poursuit courageusement sa laborieuse carrière, et pendant qu'il prépare un travail complet sur les *chansons de geste*, il nous met les originaux sous les yeux. Honneur à de si consciencieuses recherches, à des travaux si mûrement médités! Le roman de Garin est peut-être le plus important de tous ceux des *douze pairs de France*. Le texte en est établi avec beaucoup de soin, et le commentaire qui l'accompagne sert véritablement à l'*illustrer*. M. Paris, à qui ses épineuses et longues études ont donné le droit de mépriser le demi-savoir, s'attaque volontiers à ces généralisations précipitées qui tronquent les faits, et résument ce qu'on ignore ou ce qu'on n'a fait qu'entrevoir. Il prétend que les meilleurs esprits ne sont pas exempts de cette sorte d'illusion. M. Fauriel professe à la Faculté des lettres de Paris un cours de littératures étrangères où il fait admirer souvent l'originalité de ses vues, sa parole abondante, gracieuse et facile; mais enfin, quelle que soit sa supériorité, M. Fauriel peut se tromper, et M. Paris assure qu'il se trompe en effet. Voici son erreur : il appelle *carlovingiens* les *romans de geste*, quoiqu'ils comprennent une foule de poèmes qui ne se rapportent ni aux princes de la race de Charlemagne, ni aux barons français contemporains de ces princes. En second lieu, il leur donne une origine provençale, ce que n'avait pas songé à faire M. Raynouard. C'est sur ce point surtout que M. Paris contredit M. Fauriel, et avec raison, suivant nous. Quelle que soit l'issue de la contestation, il sera toujours précieux d'en recueillir les pièces, et le bibliophile, digne de ce nom, placera le recueil de M. Paris dans sa bibliothèque, à côté des romans de *la Rose* et du *Renard*, de M. Méon, et de celui de Robert Wace, de M. Pluquet. Nous rappellerons, à cette occasion, qu'un littérateur danois, M. Abrahamson, promit, il y a quelques années, de nous donner une édition du Roman de *Bruce d'Angleterre*. Il serait bien à désirer qu'il n'eût pas perdu de vue cet objet. DE REIFFENBERG.

30. LES VAUX-DE-VIRE, édités et inédits d'OLIVIER BASSELIN et de JEAN LE HOUX, poètes virois, avec discours préliminaire, choix de notes et variantes des précédens éditeurs, notes nouvelles et glossaires; publié par JULIEN TRAVERS, membre de la Société des antiquaires de Normandie. Un volume in-18. Paris, Lancé, libraire, rue du Bouloy, n° 7. 1833.

Voici la troisième fois depuis vingt ans que sont réimprimées les poésies d'Olivier Basselin. L'on peut regarder ce poète comme le père de la poésie bacchique en France. Quant au nom de *vaux-de-vire* que l'on a

Digitized by Google

donné à ses pièces, la plupart des savans croient y reconnaître l'origine du mot *vaudeville*; d'autres le contestent.

Olivier Basselin était foulon à Vire, en Normandie; il composa ses chansons à table, en la société de joyeux compagnons comme lui, et périt massacré par les Anglais vers le milieu du quinzième siècle : c'est du moins ce que semblent indiquer ces vers d'une complainte du temps :

Hellas, Ollivier *Vasselin* (pour Basselin),
N'orrons-nous point de vos nouvelles?
Vous ont les Engloys mis à fin.

Voilà tout ce qu'on sait sur la vie et la mort de ce poète virois, dont les chansons, dans leur temps, excitèrent si bien le courroux du clergé, que Le Houx, poète comme lui, ayant donné une édition de ses chansons, fut obligé d'aller s'en faire absoudre à Rome, d'où il revint avec le surnom de *Romain* que lui donnèrent sans doute les plaisans de Vire.

Les poésies d'Olivier Basselin, à part les défauts ordinaires au siècle, ont le mérite d'une grande naïveté et d'une bonhomie quelquefois plaisante; témoin cette réponse qu'il fait en quelque endroit au reproche d'*ivrognerie* que lui adresse sa femme :

Hélas! que faict ung povre yvrongne?
Il se couche et n'occit personne;
Ou bien, il dict propos joyeulx;
Il ne songe point en uzure,
Et ne faict à personne injure;
Beuveur d'eau peut-il faire mieulx?

Il nous a bien fallu citer cette strophe; car toutes ses chansons ont trait aux buveurs et aux bons compagnons, ce qui pourrait jeter de la monotonie dans le recueil, si l'on ne trouvait pas au milieu de ces inspirations bacchiques des détails curieux sur la vie privée des gens *de petite value*, comme on disait alors; il y a plaisir à voir tous ces pauvres habitans, manans et ouvriers, qui se réunissaient entre eux le soir, et

... Avecques leurs compères
Et voysins en yver,
En brazillant les poires,
S'arroyent (*s'occupaient*) à devizer,
Chacun faisant du temps passé quelque beau conte,
Se récréant sans mal talent
Honnestement.

Digitized by Google

Une autre fois le bonhomme Basselin se met lui-même en scène :

Lorsqu'on perce chez mon voisin
Un tonneau de bon sildre plein
Ou de bon vin,
Me semble qu'on me fiance;
J'ai bonne espérance
D'en boire une souspirance
Soir ou matin!

. . . . . .

Mon voyzin je tiendrois un an
Sur le vin, lorsque du grand chan
Ou du souldan
Je lui conte quelque fable
Qu'il croit véritable,
Ou que je parle à sa table
Du preste Jean.

Luy et moy, se (*si*) c'est en yver,
Nous nous mettons près le fouyer (*foyer*)
A devizier
Du temps de son feu grand père
Sans cesser de boire.

. . . . . .

C'est ainsy comme nous faizons,
Luy et moy, quand nous devizons
Près des tizons;
Détestant mérencolie
Et chiquaxnerie,
Qui puisse estre forbannie
De nos mayzons!

Basselin se plaît singulièrement à cette peinture de sa vie joyeuse; il y revient plusieurs fois. Mais pourtant cette existence, si obscure qu'elle soit, ne devait pas être aussi tranquille qu'il veut bien le dire : c'était l'époque des dures et cruelles guerres de la France avec l'Angleterre; et dans leurs courses à travers les provinces du nord de la France, les Anglais n'avaient eu garde d'oublier le paisible vallon de Vire et ses environs, connus dès long-temps par les gros draps *de bure* qu'on y fabriquait à l'usage des pauvres gens de campagne, puisqu'ils sont généralement accusés de l'avoir *mis à fin*, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut. Aussi, dans un vau-de-vire d'Olivier Basselin, qui jusqu'ici

Digitized by Google

n'avait pas été encore imprimé, et que M. Julien Travers nous donne dans cette édition, on voit le poète prendre à cœur les maux sans nombre que ses concitoyens ont soufferts, et qu'ils ne souffriront plus. Cette chanson est une espèce d'actions de grâces pour remercier Dieu de les avoir délivrés de leurs ennemis. Je ne saurais mieux finir qu'en citant cette pièce remarquable; on pourrait la mettre sans désavantage à côté de plus d'une ballade de François Villon, écolier de Paris et poète, qui vécut quelques années plus tard :

(Les Anglais) Cuydoyent toujours vuider nos verres,
Mettre en chartre nos compaignons,
Tendre sur nos huys des sidones (drap des morts)
Et contaminer ces vallons.

Cuydoyent toujours dessus nos terres
S'esbattre en joye et grant soulas;
Pour resconfort embler nos verres,
Et se gaudir de nos repas.

. . . . . .

S'embesoignant de nos futailles,
Dieu a féru ces enraigiés,
Et la dernière des batailles (1)
Par leur trépas nous a vengiés.

Beuvons tous, des jours de destresse
Jectons le record dans ce vin.
Ores ne me chault que lyesse :
Beuvons tous, du vespre au matin!

A cette nouvelle édition, enrichie de notes et de variantes par M. Julien Travers, avec un zèle de savant et d'antiquaire, se trouvent ajoutées les chansons de Jehan Le Houx, avocat du seizième siècle, qui sont, en partie, imprimées pour la première fois. Jehan Le Houx, qui fut l'admirateur du poète foulon, et dont un poète contemporain, aujourd'hui complètement inconnu, disait, en jouant sur les mots,

Houx, toujours *verdoyant* en vertus immortelles,
En cent perfections admirablement belles,

a composé aussi des vaux-de-vire dont la réputation rivalisa avec celle de Basselin. Ces deux poètes, réunis, s'harmonient parfaitement, et se complètent l'un par l'autre. C. M.

(1) La bataille de Formigni, dans le Cotentin, livrée en 1450.

Digitized by Google

31. Le dernier banquet des girondins, étude historique, suivie de Recherches sur l'éloquence révolutionnaire, par M. Charles Nodier. 1 volume in-8°, à la librairie d'Eugène Renduel, rue des Grands-Augustins.

M. Nodier nous apprend dans sa préface que son livre est écrit depuis plus de six ans, et que l'idée de cette composition remonte à une époque bien plus reculée : « Un brillant récit de M. Bailleul que j'avais recueilli, » à vingt-cinq ans, en traversant Amiens, féconda lentement dès lors » une pensée déjà familière à mon imagination. J'en vis surgir je ne sais » quelle scène vivante et forte que je me flattai de mettre en action un » jour, quand le privilége de la publicité serait rendu aux écrivains indé- » pendans. A vingt-cinq ans, on croit tout ce que l'on espère, et on es- » père tout ce qu'on a désiré.

» C'est qu'il n'existait rien, selon moi, de plus magnifique dans toutes » les histoires du temps passé que ce banquet des martyrs de la liberté » qui devisent entre eux de leur république chérie, de sa grandeur, et de » sa chute; des destinées éventuelles d'un pays abandonné aux barbares, » et sans doute réservé à la tyrannie; des rôles passagers qu'ils ont joués » sur le grand théâtre de la révolution, et qui vont tragiquement finir sur » un échafaud, mais qu'agrandit au-delà de toute proportion l'approche » d'une mort éclatante; et puis qui, ramenés par une résipiscence grave » et sublime à réfléchir sur l'essence même de leur âme, consomment » cette veillée glorieuse à s'interroger et à discourir sur l'immortalité, » avec autant de liberté d'esprit qu'ils l'auraient fait sous les voûtes du » Portique ou les ombrages d'Académus.

» Imaginez-vous que l'élite du genre humain était représentée là, dans » une salle de la Conciergerie; le noble et le plébéien, le prélat » et l'homme de guerre, le poète et le tribun, le spiritualiste » épris de ses espérances et l'incrédule dupe de son savoir; et que tout » cela, joyeux comme dans une soirée de fête, allait mourir le lende- » main. Il n'y avait pour eux ni appel en cassation ni recours en grâce; il » n'y avait pour eux ni combat à soutenir ni victoire à rêver; il n'y avait » que la guillotine et le bourreau. »

On voit que M. Nodier se faisait une bien haute idée de ce poème qu'il appelle un peu plus loin *le poème des Thermopyles de la liberté*. Mais les Grecs morts aux Thermopyles n'avaient pas l'âme et les opinions des Perses du camp de Xercès. Pourquoi M. Nodier a-t-il fait de ses mar-

Digitized by Google

tyrs de la liberté des incrédules qui ne croient pas à la cause pour laquelle ils meurent?

Non, dirons-nous à M. Nodier, ce dernier banquet des Girondins n'a point de grandeur, il n'a pas du moins cette sublimité que vous lui rêviez. La situation seule est sublime; mais les hommes sont écrasés, les acteurs ne répondent pas à l'étonnante horreur de la scène. J'admets que les Girondins furent bien tels que vous les avez peints, et qu'ils moururent comme vous les faites mourir. Hé bien, quel sentiment me remplit en assistant à ce dernier moment, à ce moment suprême de leur vie? le dirai-je, c'est la pitié, la pitié seule, rien que la pitié. Oui je n'ai que de la pitié pour ce mélange de royalisme et de faiblesse que vous avez mis dans leur âme, et dont vous avez pétri leur cœur. Ce sont des malheureux qui vont mourir, des hommes sans foi qui vont mourir, des hommes faibles qui vont mourir. Que m'importent qu'ils voient la mort de sang-froid, qu'ils lui sourient même, et qu'ils l'appellent, comme l'homme résolu au suicide approche bravement un pistolet de sa tête! J'aimerais mieux les voir, comme l'Iphigénie d'Euripide, se lamenter et gémir, se révolter contre la mort, embrasser avec fureur la vie, et croire qu'ils avaient, qu'ils ont encore à y faire quelque chose, que de les contempler mornes et résolus marcher à la mort sans idée, comme un troupeau à la tuerie. Dans le récit de M. Nodier, les Girondins meurent hébétés. Trois ou quatre d'entre eux sont depuis long-temps revenus à la foi pour leurs princes légitimes, et ceux-là savent au moins pourquoi ils meurent, ceux-là ont au moins un parti et une espérance : tous les autres n'ont que du scepticisme et du spleen; ils ne paraissent pas même avoir jamais eu dans la liberté et la révolution une foi bien vive. Vergniaud ne lève la tête au milieu d'eux que pour parer ce scepticisme des fleurs de sa rhétorique. En vérité ces hommes, tout près de l'échafaud qu'ils sont, tout sanctifiés qu'ils soient par l'aile de la mort, sont bien petits devant l'esprit qui anime leurs cruels vainqueurs : la vie s'est retirée d'eux, et même à peine dirait-on que la vie ait jamais soufflé en eux. Si la Gironde fut aussi impuissante, aussi sceptique, aussi dénuée de l'esprit du peuple, aussi privée d'idées fortes, aussi dépourvue de but, la Gironde dut être brisée comme une inutilité et un obstacle. Voilà la conséquence nécessaire que le sentiment, non moins que la logique, tire de ce tableau.

Et vous les comparez à Socrate mourant, et, si vos préjugés chrétiens ne vous arrêtaient, vous rapprocheriez leur mort de celle du Crucifié sur le Golgotha! Oh! ce qui rend sublime la mort de Jésus et de Socrate, c'est leur foi. Et que manque-t-il à vos Girondins? la foi. Ils n'ont foi en

Digitized by Google

rien, et ils méritent ce que Vergniaud dit d'eux : Nous sommes des enfans qui avons, pleins d'imprudence, excité la rage d'un volcan. Quoi ! la Gironde ne fut que ce que M. Nodier a peint ! Nous croyons, nous, qu'il y eut quelque chose de plus en elle. Il y eut en elle une flamme, incertaine il est vrai et qui s'éteignit, mais dont elle ne conserve aucune trace dans l'ouvrage de M. Nodier. Si les Girondins avaient été tels qu'ils les peint, ils n'auraient pas même été dignes de jouer l'avant-scène de la république. Pour les montrer comme il l'a fait, M. Nodier a été obligé de mettre dans l'ombre et d'oublier deux esprits qui donnèrent pour ainsi dire du ton à la fibre molle de la Gironde; il a été obligé de méconnaître et d'insulter le génie de Condorcet, et de se taire sur madame Roland. Ainsi débarrassé de la lueur de pensée vigoureuse et de foi stoïque aux idées que ces deux intelligences auraient pu projeter sur son faisceau des Girondins mourant, M. Nodier a pu à son aise les faire déclamer contre la république, et les élever à ce point de vue sceptique que plusieurs écrivains de nos jours prennent pour une poésie supérieure à toute foi politique. Je le répète donc, il est possible que les Girondins renfermés à la Conciergerie, et qui moururent ensemble le 31 octobre, aient présenté le tableau que M. Nodier nous retrace, il est possible que son étude de centons et de pastiche ait quelque vérité : mais d'abord ce n'est pas là l'idéal que nous nous faisons de la Gironde complète; la Gironde, dans sa totalité, fut plus que cela. Et en second lieu, cela n'est pas grand, n'est pas sublime; cela inspire seulement la pitié, et une pitié pleine de tristesse. Oh ! que la pitié pour le martyre est différente de celle-là ! Mais quel martyr s'est jamais repenti de l'idée pour laquelle il a été martyrisé ? Celui-là n'est pas un martyr qui se repent ainsi ! Et celui-là qui semble n'avoir pas même eu une étincelle de la foi pour laquelle il souffre et témoigne, n'a jamais, à plus forte raison, passé pour martyr ; c'est tout simplement une victime. Or voilà comme nous apparaissent les Girondins mis en scène par M. Nodier. Le seul qui m'ait intéressé de cette pitié pour les martyrs, de cette pitié qui n'abat pas l'âme, mais au contraire la relève, ce n'est aucun des vingt acteurs qui parlent et conversent dans ce banquet : c'est Valazé mort, Valazé qui s'est tué au tribunal en entendant l'arrêt, et dont le cadavre est là dans la salle même où ses amis soupent et conversent. Celui-là on peut le prendre pour un martyr ; on peut supposer que son âme était pleine de sentiment et de vie quand sa main enfonça si sûrement un stylet dans son cœur. C'est un guerrier mort dans le combat, avec la foi ardente dans sa cause. L'aspect de ce cadavre parle plus éloquemment et parle un autre langage que le brillant Vergniaud se

Digitized by Google

drapant en avocat et en rhéteur pour dire le *Confiteor* de la Gironde, et avouer son incapacité :

VERGNIAUD.

« La république, être de raison ! puérile chimère, bonne à bercer tout au plus désormais l'imagination d'un enthousiaste à la robe juvénile ! Rappelez-vous ces mots de Barbaroux : « Si j'avais à recommencer ma vie, » je la consacrerais tout entière aux nobles études qui élèvent la pensée de » l'homme de bien au-dessus de la terre, et je ne m'aviserais jamais de » vouloir conduire à la liberté un peuple sans mœurs. Cette foule fu- » rieuse n'est pas plus digne d'un gouvernement philosophique que les » lazzaroni de Naples et les anthropophages du Nouveau-Monde. » — Barbaroux disait vrai. Il fallait fonder sur une terre cachée aux scélérats la république idéale de Roland. Les vrais sages rêvent des législations avec Platon et des utopies avec Thomas Morus. Ils n'essaient pas de les réaliser.

GENSONNÉ.

» Vergniaud est décidément le Jacob Dupont de la république ; il ne croit plus à la liberté.

VERGNIAUD.

» Je ne crois plus à cette déesse qui vient au milieu des hommes les mains pleines de bienfaits, mais à cette furie qui les enivre et qui les dévore. L'appellez-vous la liberté ? Quand les nations reconnurent d'un commun accord la divinité du soleil, il n'était pas couvert du voile sanglant des orages.

FONFRÈDE.

» O Vergniaud ! notre égalité sociale, qui est écrite dans la nature, ne serait aussi qu'un vain mot !

VERGNIAUD.

» Procuste avait un lit de fer à la mesure duquel il assujétissait tous les voyageurs, en disloquant les plus petits, en mutilant les plus grands. Ce tyran croyait comprendre fort bien l'égalité.

BRISSOT.

» Elle peut s'établir graduellement chez un peuple nouveau, ou renouvelé, comme en font les révolutions et les transmigrations ; chez un peuple où tout le monde est également intéressé à l'établissement et au

Digitized by Google

progrès de l'institution qui est la sauvegarde de tous, parceque le mouvement des choses humaines l'a ramené des erreurs de la civilisation à l'innocence des tribus primitives; — chez un peuple de frères.

VERGNIAUD.

» Quelle fraternité, grand Dieu, que celle d'Abel et de Caïn!

CARRA.

» Je crois, moi, comme il est de l'intime essence des choses qui vivent et même de l'essence des choses qu'abusivement on croit mortes, de parvenir de modification en modification, ou, si vous voulez, de forme en forme, à leur apogée possible de développement; je crois, dis-je, que les sociétés actuelles tendent naturellement de toutes leurs forces motrices, et aussi en raison de quelque puissance incidente que je n'ai pas encore suffisamment examinée, à l'établissement définitif de la république.

BRISSOT.

» Moi, j'ai vu de près les malheurs des peuples, les vices des législations, et l'incurable démence des rois. Je crois, dans mon âme et conscience, que la révolution triomphera.

VERGNIAUD.

» La révolution est comme Saturne. Elle dévorera tous ses enfans.

BRISSOT.

» Je lui adresserai en mourant un adieu de regret et d'espérance!

VERGNIAUD.

» Et moi aussi, je lui adresserai un adieu, l'adieu du gladiateur vaincu : Tyran aveugle et féroce, les mourans te saluent! — Mais de la révolution sublime que ma pensée s'était faite, j'en emporterai le deuil dans mon cœur, comme Mirabeau celui de la monarchie.

BRISSOT.

» Ta misantropie est justifiée par des crimes qui ne me font pas moins horreur qu'a toi, mais elle t'entraîne trop loin. Ton expérience tardive s'est formée dans des jours de désolation et de douleur. Vergniaud mourant n'a vu que le berceau d'Hercule.

VERGNIAUD.

» Hercule au berceau étouffait des serpens. Il n'en vomissait pas.

Digitized by Google

BRISSOT.

» Je te parle avec cette connaissance plus calme et plus approfondie des hommes et des évènemens que l'âge, la méditation et les voyages m'ont donnée. J'ai visité des nations innocentes dans leurs mœurs, simples dans leurs besoins, modérées dans leurs ambitions, et par conséquent heureuses de tout le bonheur que peuvent procurer la modération, la simplicité, l'innocence. J'ai compris alors que l'habitude des bonnes institutions fait les bonnes sociétés, et que cette habitude se contracte vite; car celles-là, comme celle que nous nous proposions de fonder, sortaient à peine d'une révolution qui avait éclaté et s'était accomplie en peu d'années sous nos yeux. Moïse lui-même disparut dans une tempête, et la législation de Moïse a traversé les siècles.

FAUCHET.

» Cette tempête venait du ciel, et les vôtres viennent des abîmes.

VERGNIAUD.

» Bien, Fauchet! ne justifions pas nos erreurs par des comparaisons forcées. La décrépitude n'enfante plus. On ne fait pas de jeunes institutions avec de vieux peuples.

BRISSOT.

» C'est un vieux peuple que les colonies américaines. Leur civilisation est née de la nôtre.

VERGNIAUD.

» Et assez péniblement pour que tous les âges s'en souviennent. Elle a coûté la vie à sa mère.

CARRA.

» J'opine que s'il est une claire, palpable et irrésistible réponse, une évidente et irréfragable solution au paradoxe sceptique de Vergniaud, c'est celle qui résulte ostensiblement de la révolution d'Amérique, révolution phénoménale, j'en conviens, mais expérimentale et complète.

VERGNIAUD.

» Je vous proteste, savant Carra, que vingt adjectifs à votre choix, placés, selon votre usage, au-devant de cette démonstration, ne me démontreraient rien de plus. Mes opinions sont arrêtées sur tout ce qui appartient à l'intelligence bornée de l'homme. Nous saurons le reste demain.

Digitized by Google

CARRA.

» Il est pourtant positif, incontestable, universellement reconnu....

VERGNIAUD.

» Que les nations ont leurs mœurs, les temps leurs besoins, les législations leurs *antécédens* nécessaires — passez-moi cette mauvaise expression —, et que toute organisation politique se compose de ces élémens. Brissot, qu'une instruction si vaste et si variée a initié aux secrets les plus relevés des polices humaines, n'a cessé de nous présenter pour exemple cette constitution atlantique, bonne peut-être aux peuples qui se la sont faite, mais qui n'est pas plus applicable à notre monde usé que les cultures de l'Amérique à nos froides régions et à notre sol appauvri. Nous auriez-vous donné un jour, ô mon cher Brissot, les végétaux des tropiques, avec les ravissantes harmonies de leur terre natale, la chaleur vivifiante de leur ciel, l'énergie de leurs saveurs et de leurs parfums? La question se renferme dans ce mystère. — Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un peuple colon? Une famille adulte, une société de jumeaux majeurs et émancipés, qui ont reçu d'une éducation uniforme des facultés presque toutes pareilles entre elles; un état de convention qui n'a de but que sa durée, de gloire que son indépendance, de liens que ses intérêts. Jeté simultanément dans un monde d'exil, ce peuple y arrive en voyageur, et s'y impose facilement un contrat qui n'est que l'expression des garanties matérielles de sa conservation, que la condition de cette existence relative dont le type n'est gravé nulle part dans la destination de l'homme; pacte viager qui lie à peine quelques générations, qui n'emprunte rien au passé, qui ne doit rien à l'avenir, parcequ'il n'y a ni passé ni avenir pour une nation d'un jour à laquelle le présent lui-même n'appartient que par le hasard; car c'est au hasard qu'elle doit jusqu'à l'air qu'elle respire, et jusqu'à la lumière qui l'éclaire. Il n'y a point de loi fondamentale, il n'y a point de religion politique pour une civilisation expatriée, car il n'y en a point sans patrie: il n'y a point de patrie dans le lieu où nos mères n'ont pas rêvé le berceau de leurs enfans, où nos enfans ne peuvent pas semer des fleurs sur le tombeau d'un aïeul. Le Scythe qui répondit à l'étranger: « Dirai-je aux ossemens de nos pères de se lever, et de marcher » avec nous? » définit très bien la patrie. La patrie de l'homme naturel n'est pas si large qu'on l'imagine. S'il a tracé un sillon, s'il a bâti une étable, s'il a planté un arbre et logé une femme, s'il a nourri un enfant entre la chaumière où il a été allaité, et le cimetière où il a suivi le convoi de son père, voilà la patrie. — La constitution passagère d'une cara-

Digitized by Google

vane organisée en peuple est un beau modèle à proposer aux Arabes nomades et aux aventuriers bohémiens. Il faut d'autres bases aux législateurs du vieux monde. — Quand la statue de Pygmalion fut animée d'un souffle de Vénus, les hommes tombèrent à ses pieds, et reconnurent qu'elle était belle; mais Rousseau même ne lui a prêté que le sentiment confus d'une personnalité stérile. Aucun sein ne l'avait portée, aucun regard ami n'avait épié l'essai de ses premiers pas; aucune oreille n'avait été réjouie du bruit si vague et si doux de ses premiers bégaiemens; jamais ses doigts n'avaient joué dans des cheveux blancs; jamais son cœur inquiet et curieux n'avait palpité sur un cœur. Fantaisie ingénieuse de l'art, un moment vivifiée par le feu de la nature, mais innocente par ignorance et non par pudeur, dépourvue de l'instinct de l'amour par lequel on est aimé, incapable de connaître le bloc même dont elle est sortie; toute vivante elle touche de toutes parts au néant, et la mythologie l'a si bien senti qu'elle n'a pas daigné la rendre mère. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette statue. — Bernardin de Saint-Pierre parle dans son Voyage à l'île Bourbon d'une plante qu'il a remarquée au Cap de Bonne-Espérance, et qui développe sur la verdure une fleur éclatante mais fragile, que nulle tige ne paraît lier à la terre, et que le moindre souffle flétrit. Vos républiques américaines ressemblent beaucoup à cette fleur. — Quand Moïse, dont vous parliez tout-à-l'heure, conduisit son peuple à la terre de Chanaan, il ne se contenta pas de lui dire : Je vous mène dans une contrée favorisée du Seigneur, où coulent des ruisseaux de lait et de miel; il lui dit : Je vous promets une terre qui a été promise à vos ancêtres, et que Dieu a marquée pour le patrimoine d'Israël.

» Je comprendrais, quoique avec peine, qu'on refît une civilisation dans nôtre Gaule celtique avec les souvenirs des druides. On n'en fondera point sur des idées purement morales. Telle est la destinée de l'homme. La divinité qui préside aux créations sociales, ce n'est ni la doctrine du philosophe, ni l'expérience du légiste; c'est la nymphe du poète et la fée du romancier. La sagesse de Numa n'aurait pu se passer d'Egérie. — Venus à la fin d'une société, nous nous sommes follement épris de nos œuvres, en voyant s'entasser derrière nous des ruines sur des ruines; mais nous n'avons rien construit, et Fauchet vous en dira la raison, selon les termes de sa foi, qui est une des mille expressions de l'éternelle vérité, si elle n'est pas la meilleure : c'est que le grand inconnu qui a tout fait de rien n'était pas avec nous, et que le miracle d'une création soumise aux lois de la parole ne se renouvellera plus. — Mon cœur était las comme le vôtre des longues erreurs de tant de générations esclaves. Comme le vô-

Digitized by Google

tre, il a ambitionné dans son aveuglement des améliorations impossibles qui ont déjà coûté trop de larmes et trop de sang au genre humain. Les amans de Pénélope n'ont pas été trompés plus amèrement que ceux de la liberté. L'intelligence des nations a des nuits profondes qui détruisent l'ouvrage de ses jours. Tant qu'un siècle lèguera au siècle qui le suit une page de l'histoire, une tradition, un monument, il ne sera pas permis de rien édifier. Pour la société, comme pour l'homme qui a vu beaucoup d'années, il n'y a de nouveau que la mort. Les Péliades, qui égorgèrent leur vieux père pour le rajeunir, étaient d'habiles républicaines. Elles savaient le secret des révolutions. A la naissance d'un peuple, le sacrifice d'un homme est quelque chose; mais quand ce peuple a vieilli, le gouffre de Curtius ne se referme que sur le peuple tout entier.

BRISSOT.

» Quel jour as-tu attendu pour nous dévoiler cette pensée effrayante?

VERGNIAUD.

» Sais-tu à quel jour Brutus était arrivé, quand il s'aperçut que la vertu n'était qu'un vain nom?

GENSONNÉ.

» Est-ce à cela que se bornent les révélations de ton esprit familier? Gracchus égorgé dans le bois sacré jeta de la poussière vers le ciel, et de cette poussière naquit Marius, qui écrasa l'orgueil des patriciens. Vergniaud, nous avons un lendemain!...

» — Je le sais bien, dit Mainvielle, un lendemain qui n'en aura plus.

VERGNIAUD.

» Des républiques qui bâtissent la monarchie, des monarchies qui bâtissent la république; et le chaos après.

BRISSOT.

» La monarchie anglaise n'est pas le chaos; elle préside encore à la civilisation des deux mondes.

VERGNIAUD.

» La monarchie anglaise est d'hier; quand elle est née d'ailleurs, les éclairs du mont Sinaï n'étaient pas éteints. Ouvre les pages de cette histoire, tu y retrouveras partout les traditions de l'écriture plus vivantes qu'aux premiers temps de l'église. L'esprit de leur révolution, c'était l'esprit du Dieu de la Bible. Le sceptre de l'opinion, c'était la verge d'or

Digitized by Google

du prophète. La constitution tombait page à page des textes sacrés, et les prêtres marchaient au-devant de la nation avec le glaive du Christ et le livre de la loi. Rends un pareil véhicule à ta république, ou jette un linceul sur son cadavre; il ne s'animera point. »

Voilà, à notre avis, le défaut capital de l'œuvre, d'ailleurs habile, de M. Nodier. Il a achevé d'éteindre la Gironde. Au lieu de souffler d'un souffle de poète sur ce qu'il y avait de vivant en elle, au lieu de nous la montrer avec les idées qui l'animèrent, avec la foi qui la fit vivre, combattre et mourir, M. Nodier l'a épuisée de toute ardeur, lui a ôté toute idée d'elle-même et de l'œuvre qu'elle voulait accomplir, et a pu lui faire tenir alors un langage froidement contre-révolutionnaire. Il a sans doute cru qu'en purgeant, pour ainsi dire, ses héros de toute passion terrestre, en les montrant désillusionnés des idées politiques, il donnerait à son banquet funèbre ce caractère grandiose de la mort de Socrate ou de Thraséas. Mais les rôles sont différens : Socrate mourant pour la philosophie et discourant des grandes questions de la philosophie est un sublime martyr; les Girondins mourant dans la cause de la liberté, sans croire à la liberté, à l'égalité, au peuple, à la révolution, ne m'inspirent qu'une douloureuse pitié.

Nous reprochons donc très sérieusement à M. Nodier deux choses : d'avoir étouffé, anéanti, ce qu'il y eut dans la Gironde de caractère et d'inspiration révolutionnaire, et d'avoir exagéré, grossi, ce qu'il y eut en elle de contre-révolutionnaire. Par ce double procédé, il est parvenu à faire un livre qui, il y a six ans quand il l'écrivit, aurait pu passer pour un pamphlet politique en faveur des opinions de la légitimité, et qui aujourd'hui se trouve n'avoir pas perdu de son usage et avoir conservé toute son essence, grâce au peu de changement que la révolution de juillet a apporté dans le gouvernement de la société.

ARNAULD.

32. CALIBAN, par deux ermites de Ménilmontant rentrés dans le monde. Chez Denain, libraire, 2 vol. in-8°.

Ces deux volumes sont un recueil d'histoires et de contes. Les contes et les histoires sont, de temps immémorial, le domaine particulier des voyageurs, des militaires et des vieillards. C'est à la fois pour eux un passe-temps du loisir qui succède à leurs fatigues, et un moyen d'exercer leur supériorité sur les ignorans et les casaniers qui n'ont rien vu, et généralement ils tiennent au monopole. De nos jours, le conte s'est beau-

Digitized by Google

coup répandu, et il est peu d'esprits qui ne croient y avoir un droit, sans patente ou sans brevet de barbe grise. La libre exploitation de cette industrie n'est pas un mal, à mon sens; la marchandise y gagnera peut-être en variété; le conteur aura moins de morgue et moins de personnalité; le conte en sera moins prolixe et moins ennuyeux. Jusqu'aujourd'hui les ermites ont été peu causeurs; ils sont des derniers qui soient venus réclamer une place et un tour de parole auprès du foyer. Voici donc une innovation qui a bien son originalité. Un ermite n'a pas peut-être de nombreuses aventures à raconter; mais ses rêves et ses imaginations n'ont pas été ordinaires. Il a dû voir et éprouver des choses curieuses dans les longs voyages de son imagination à travers l'espace. Ayant considéré les objets d'un autre point de vue, ils ont pris pour lui des couleurs, des proportions différentes. Comme le montagnard, qui a exercé sa vue au milieu de vastes horizons, fait deviner au loin, à l'habitant du vallon, une foule de spectacles que celui-ci n'aperçoit pas, le solitaire jette, des hauteurs où son esprit l'a emporté, un regard perçant qui illumine toutes choses. Dans tous les cas, les choses qu'il sait, il doit les savoir autrement que nous.

Saint Paul, premier ermite du christianisme, selon la Vie des saints, parvenu à un âge extrêmement avancé, vivait au fond de la Thébaïde, où il avait fui dans sa première jeunesse les persécutions des tyrans. Il habitait au fond d'une caverne, au milieu des lions et des louves, se désaltérant à la fontaine du rocher, se nourrissant des dattes d'un palmier voisin, et d'un pain qu'un corbeau, messager du ciel, lui apportait tous les matins. Après une centaine d'années de silence, de solitude, d'oration assidue, et de conversation continuelle avec le ciel, le grand saint Antoine, qui vivait aussi depuis bien des années dans la solitude, conduit par les animaux, arrive auprès de lui. Alors le saint se rappelle qu'il existe une société d'hommes au milieu desquels il a vécu autrefois. Les hommes sont-ils toujours réunis dans leurs villes? Y construisent-ils beaucoup de bâtimens? Quels sont les princes qui règnent aujourd'hui?

N'aimez-vous pas, comme moi, ces merveilleux étonnemens d'ermite? Lafontaine, dans un de ses jours de licence rabelaisienne, s'est amusé à décrire les sensations et les erreurs singulières d'un jeune ermite à son *entrée dans le monde*. Je renvoie à Lafontaine, et lui laisse toute la responsabilité de ses récits.

La retraite d'où sortent nos deux ermites ressemblait peu à celle du vénérable saint Paul. La solitude de Ménilmontant n'était pas profonde, comme on sait; et même les ermites ne redoutaient pas la tentation du

Digitized by Google

monde. Il n'était pas besoin de ces longs voyages que coûtait aux dévots du second siècle la gloire d'avoir touché la chaîne de Siméon-le-Stylite. Les rois de notre époque auraient pu se passer de messagers, s'ils avaient voulu, comme les princes romains, consulter les ermites; et je ne doute pas que loin d'éprouver des sauvageries pareilles à celles des moines de la Thébaïde, ils n'eussent été reçus avec d'infinies complaisances.

Ces choses sont malheureuses pour la vérité de mon préambule. Elles ne le sont pas moins peut-être pour l'avenir des solitaires, qui ne sont rentrés dans le monde qu'avec la mission d'apôtres. Au milieu de la foule vaine dont ils cherchaient à s'entourer, les langues de feu n'ont pas descendu sur eux. Lancés au milieu de populations parfois fanatiques, ils atteignent à la gloire du martyre; ils n'ont pas la puissance du prosélytisme qui fait des conquêtes. Mais venons aux deux ermites. Et d'abord ont-ils prétendu nous offrir un symbole de leur œuvre dans le titre qu'ils lui ont donné et dans la gravure qui en décore le frontispice? Leurs écrits sont-ils, comme ce monstre de Shakespeare, des composés de fragmens d'organisations différentes, des figures au front bosselé, aux dents en saillie, aux membres rugueux et contournés?

Pour commencer, je me permettrai d'imposer la monstruosité hiéroglyphique de Caliban pour étiquette à une préface de M. E. Pouyat et à trois ou quatre histoires que je lui attribuerai. Les choses qu'il nous dit sont curieuses, il faut le reconnaître; il nous parle de toutes choses; il nous les fait voir avec des verres grossissans de tout calibre, de toute couleur. C'est un vertige, un éblouissement.

J'attribuerai à l'autre ermite trois autres contes qui portent un caractère tout-à-fait différent: *l'Archevêque de Magdebourg, le Monde et la Vertu, Jean Tinel.* Le développement en est régulier, le style facile, rapide, et empreint d'une certaine chasteté qui fait contraste avec plusieurs passages des autres histoires.

L'Archevêque de Magdebourg est l'histoire d'un jeune homme à qui l'amour a mis l'ambition dans le cœur, qui, devenu archevêque, se livre à mille débordemens que le ciel punit d'une manière terrible. *Le Monde et la Vertu* est le récit des malheurs d'une jeune fille qui, vertueuse dans le fond, périt comme infame. Enfin, *Jean Tinel* ou le *vieux Républicain* est une esquisse, prompte, franche, pittoresque, de l'insurrection de prairial et de l'envahissement de la Convention par le peuple du faubourg Saint-Antoine.

Ayant lu ces morceaux, je me sens porté, je l'avoue, à contester à l'auteur ses droits au titre d'ermite de Ménilmontant. Ses souvenirs du

Digitized by Google

moyen âge et des insurrections de la révolution devaient peu s'accorder avec l'orthodoxie de la théocratie nouvelle. M. Richard Listener, j'en suis sûr, ne respirait pas à l'aise sous le gilet symbolique, si jamais il lui a été permis d'en ceindre sa poitrine d'hérétique. Je doute même qu'il ait porté de barbe, à moins qu'il n'ait voulu en faire un symbole de républicanisme.

Je ne finirai pas sans parler de Kild-Kang, qui est le premier morceau du livre. C'est un récit de la Suisse, vif, coloré, invraisemblable, mais intéressant. G. L.

33. TITIME? histoires de l'autre monde; par EUGÈNE CHAPUS, et VICTOR CHARLIER. Un vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50 c. Paris, Eugène Renduel, libraire de l'*Europe littéraire*, rue des Grands-Augustins, n° 22.

Avant tout, je vous dois l'explication de ce titre bizarre, *Titime?* jeté au devant du livre avec ce point d'interrogation; car si bien habitués que nous soyons, par les moindres faiseurs de contes et de nouvelles aujourd'hui, à deviner leurs titres, comme les énigmes de l'ancien *Mercure de France*, il y en a peu d'entre nous qui connaissent ce que signifie ce mot *Titime*. Au reste, voici la traduction qu'en donnent les auteurs eux-mêmes dans leur préface: « Jamais, disent-ils, quand les noirs sont rassemblés à la porte de leurs cases, à l'entour d'un feu flamboyant (car il leur faut, à ces êtres mélancoliques, du feu pour occuper leur âme rêveuse, même au milieu des plus ardentes chaleurs de l'été); jamais il ne se rabache une bonne vieille histoire, sans qu'une formalité préalable ait été remplie. Celui qui se sent pour la soirée quelque chose dans le cœur, ou dans la tête, ou sur le bout de la langue (ce qui suffit parmi les nègres comme dans des cercles plus civilisés), il réclame l'attention par ce mot brusquement énoncé: *Titime?* L'auditoire lui répond: *Bois sèche*. Cela signifie, Si vous le voulez bien, — Nous écoutons. Peut-être, dans le sens littéral, cela signifie-t-il aussi qu'on ait à entretenir le feu, sans lequel il n'y a pas de joie complète. Alors commence l'histoire. » Et maintenant que vous êtes instruits de l'explication du titre, il ne nous reste plus qu'à parler du livre lui-même, renfermant sept contes, qui tous offrent des détails curieux, et dont quelques uns même joignent au charme de leurs descriptions le mérite d'une fable intéressante. Nous qui ne connaissions guère l'île de France et *cet autre monde* (ainsi l'appellent les auteurs) que par la lecture de *Paul et Virginie*, nous avions assurément besoin qu'on nous remît en mémoire ce beau pays sous ses fraiches et vives couleurs, avec sa population mi-partie de blancs et de noirs, ses mœurs singulières et bi-

Digitized by Google

zarres, sa législation souvent odieuse, et sa physionomie propre, empreinte tout à la fois de la barbarie et de la naïveté des premiers âges. C'est sous l'impression vive et vraie de leurs sensations, en causant entre eux de leur patrie commune sous le ciel nuageux de Paris, que deux jeunes auteurs, nés dans ces contrées lointaines, ont eu l'idée de faire passer sous nos yeux étonnés une foule de tableaux curieux et piquans, et de nous retracer à petits traits et comme en relief les usages du pays et de ses habitans.

34. Paul Guy, l'ouvrier, par Edmond Arnoult. 3 vol. in-12. Paris; Abel Ledoux, libraire, quai des Augustins.

M. Edmond Arnoult, en choisissant son héros dans le peuple, a fait preuve de goût et de hardiesse. Mais peut-être aussi n'a-t-il pas considéré combien il était hasardeux pour un débutant de s'aventurer avec un pareil sujet; prendre ainsi l'engagement de nous peindre l'ouvrier, le prolétaire, de nous initier à sa vie chétive et misérable de tous les jours et de tous les instans; vouloir nous amener à bien comprendre ce qu'il doit y avoir, au fond de cette âme si profondément froissée, de douleurs et de haines contre ses maîtres et ses bourgeois; nous conduire de la mansarde à la rue, et de la rue à l'atelier, c'est-à-dire dans les trois endroits où travaille et souffre l'homme du peuple; nous retracer enfin, sous son véritable point de vue, sa situation pénible et dépendante : M. Edmond Arnoult n'a pas prétendu sans doute faire tout cela. Il lui fallait un héros de roman, il a pris un homme du peuple, et il a bien fait; seulement, tout en donnant à son ouvrier, Paul Guy, un de ces caractères francs et rudes, aux passions largement développées, chez qui la haine est vivace aussi bien que l'amour, il n'a pas mis assez en relief ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités qu'il tient, les premières de sa nature, et les secondes de ses rapports avec ses maîtres. Paul Guy, l'ouvrier ainsi fait, devient amoureux d'Élise, fille d'un riche fabricant. C'est fort bien; mais, en cet endroit, l'auteur me paraît avoir complètement laissé en oubli un des caractères les plus saillans de l'ouvrier: je veux parler de sa passion combattue par la misère. Il fallait nous le montrer, dans l'atelier, s'épuisant à un travail pénible pour gagner son pain de chaque jour, et refoulant à grand'peine au fond de son âme son amour pour une femme, jeune et riche, qui ne peut lui appartenir. Il fallait mettre en lutte ces deux grandes douleurs, qui le mieux entre toutes savent torturer une âme et abattre un noble courage, la misère aux prises avec un amour sans espoir. Mais non, Paul Guy, l'ouvrier de M. Edmond Arnoult, est tout à sa passion et fort peu à son travail; sans cesse attaché sur les pas de

Digitized by Google

sa belle; il suit tous ses mouvemens, est instruit à point nommé de toutes ses actions, et l'accompagne même au besoin dans ses voyages d'une ville à une autre: en vérité un rentier ne saurait mieux faire. Aussi, quand vient la misère, et la faim qui se traîne à sa suite, j'ai peine à comprendre cette indicible répugnance de l'ouvrier à tendre la main et à mendier, surtout lorsque sa maîtresse est à ses pieds, expirante de fatigue et de faim. C'est une chose toute naturelle; mais avec cette rage d'atteindre la limite de l'horrible et du déchirant, on outrepasse le but, et l'on tombe dans le faux. Dans ce héros, M. Edmond Arnoult a voulu personnifier le prolétaire, l'un de ces *barbares* qui, suivant l'expression du *Journal des débats*, menacent ces honnêtes gens à *patrimoine* dont parlait récemment à la chambre le député Jaubert. Aussi, comme la conséquence de cette existence faussée et torturée, l'auteur a-t-il donné pour dénouement à son roman la grande et terrible insurrection de Lyon, en 1831. Encore ici je hasarderai une réflexion: Paul Guy devient le chef et l'organisateur de cette redoutable révolte; c'est lui qui commande à cette armée improvisée de *canuts*, sortis haves, maigres et chétifs de leurs habitations malsaines, pour faire retentir la ville de ce dernier cri du désespoir: *Vivre en travaillant ou mourir en combattant!* Cette manière d'accommoder l'histoire à sa guise, et de la placer à la queue d'un livre en prenant avec elle toutes les libertés possibles, nuit plutôt qu'elle ne sert à l'effet. Ceci rappelle trop cette vieille habitude *classique* de rapetisser tous les personnages au profit d'un seul, et de le grandir de tout ce qu'on ôte aux autres. Or ce qui, selon nous, donne à l'insurrection lyonnaise un caractère distinct et unique, c'est justement cette absence d'un chef, c'est cet accord unanime de trente mille hommes que le désespoir et la faim jettent avec des cris de fureur dans les rues, c'est cette volonté de tous se réunissant et se levant contre leurs maîtres ainsi qu'une seule volonté. Donnez un chef à l'insurrection, et vous méconnaissez son véritable caractère, vous la replongez dans le moule usé et commun de toutes les conspirations de tragédie et de mélodrame. Après avoir relevé ce qui nous paraissait faible ou commun dans ce livre, nous pouvons aussi faire la part des éloges. Ce roman est écrit avec une chaleur et un entraînement qui font honneur à l'auteur. Il plaide la cause du peuple avec l'énergie naïve et la conviction profonde d'un honnête homme. C. M.

35. Chronique du jour des morts, par A. Labutte. 1 vol. in-8°. Prix: 7 fr. 50 c. Paris, Abel Ledoux, libraire-éditeur, quai des Augustins, n° 57.

L'auteur de ce livre, M. A. Labutte, a déjà publié, il y a peu de

Digitized by Google

temps, un petit volume sous le titre de *Deux mois de sacerdoce*. Nous en avons parlé dans un de nos derniers cahiers. Quoique très faible, ce début nous parut le fruit d'une inspiration vraie et louable. Sous le nom de *Chronique du jour des morts*, M. Labutte vient de nous donner un livre, où se rencontrent pêle-mêle et se heurtent du roman, de l'histoire, de la critique, de la philosophie, de la morale, et parfois même de la religion. La donnée en est des plus simples, quoiqu'elle finisse par devenir embarassée et obscure.

Le livre commence par une plainte triste et amère de l'art dans le temps présent, et par une religieuse croyance à un avenir proche et glorieux; puis l'auteur a un rêve, un singulier rêve, en vérité! tout le passé se lève de sa tombe; chaque siècle tour à tour, dépouillant un instant son suaire de mort et secouant sa poussière séculaire, reparaît avec ses costumes d'autrefois, ses mœurs austères ou corrompues, ses paroles hautaines ou gracieuses, et passe lentement devant l'auteur endormi. Ainsi se déroule majestueusement d'abord tout le dix-huitième siècle, fractionné en deux parties si profondément distinctes, séparées par une révolution; à leur suite vient le dix-septième, et Louis XIV avec sa génération de grands hommes courtisans; Louis XIII et Richelieu suivent tous deux. Ici l'auteur s'arrête au salon du favori du roi, M. de Luynes, et va demander à la conversation coquette et galante, semi-sérieuse, semi-plaisante, presque toujours folle, de tous ces gentilshommes et de toutes ces grandes dames, réunis pour une fête, le sujet de son drame lugubre, de sa *Chronique du jour des morts*. En effet, l'un des jeunes seigneurs prend la parole à tout hasard, et nous raconte une histoire lamentable, dont la scène se passe en Bretagne, lors des guerres sanglantes émues entre la maison de Montfort et celle de Penthièvre, au quatorzième siècle. Une jeune fille, Aloys, épouse sans amour d'un vieillard, le baron de Rochenoir, aimait un jeune chevalier, Arthur, qui de désespoir se fait tuer dans les guerres. Elle-même meurt bientôt après, étranglée par son époux, après avoir donné le jour à une fille, qui, plus heureuse, finit par épouser celui qu'elle aime. Mais auparavant, le baron de Rochenoir périt du même supplice qu'Aloys.... Ici la vision du dix-septième siècle s'évanouit, et d'autres visions encore lui succèdent, incohérentes, dans l'imagination exaltée de l'auteur. Le tout est clos par une post-face, où M. A. Labutte (qui s'est réveillé sans doute) fait une revue rapide de l'art chez nous, de ce qu'il fut, de ce qu'il est, et de ce qu'il doit être. Sans vouloir adopter toutes les idées de l'auteur, à qui l'on pourrait jusqu'à un certain degré reprocher une rudesse sans façon dans

Digitized by Google

ses allures, et parfois même un absolutisme de *montagnard*, nous applaudissons franchement à l'appréciation large et vraie qu'il fait de la république et des grandes choses qu'elle a enfantées. Nous joignons notre voix à la sienne, pour gémir sur la situation de l'art et des artistes aujourd'hui, et pour demander à l'avenir, en leur faveur, une époque plus intelligente et plus glorieuse. C. M.

36. MÉMOIRES DU DOCTEUR HARRISSON. 2 vol. in-8°. Chez Paulin, libraire, place de la Bourse.

Ces Mémoires, sous le nom ou pseudonyme d'Harrisson, qu'importe, auront pour les amateurs d'historiettes tout l'attrait de la fiction, et pour les hommes sérieux tout le mérite d'études physiologiques et psychologiques faites sur la nature. Les sujets y sont présentés tels que le docteur Harrisson les a vus et traités; il y ajoute une thérapeutique correspondante à chacune des anomalies qu'il analyse devant vous.

Cette analyse n'est pas seulement remarquable par la précision des résultats, mais aussi par la conclusion où elle mène. Irrésistiblement entraîné, quoique chrétien, vers l'unité de la vie humaine, l'auteur cherche partout le *lien*, *l'unité*. Dans chacun des sujets qu'il soumet à l'observation, il a étudié les deux ordres de phénomènes; il constate leurs rapports, mais il n'en tire pas la conséquence. Il ne dit point avec Cabanis : *Influence du physique sur le moral;* il n'affirme pas non plus *l'influence exclusive du moral sur le physique* : il se contente de constater ces influences alternatives, laissant la conclusion au lecteur, ou plutôt à la science, lorsque d'autres observations jointes aux siennes pourront faire découvrir la loi de ces influences alternatives ou de cette action *double* d'une vie *unitaire*.

De telles études sur l'homme sont faites évidemment sous l'influence de l'école écossaise, qui, si elle ne nous donne pas la solution de la question, fournit au moins des matériaux pour la résoudre; c'est ce que l'on peut dire aussi du mérite philosophique de ces Mémoires. Mais ils en ont un autre, et qui n'est pas moindre, à mon sens. La difficulté de rendre lisibles, amusans même, deux volumes d'études pathologiques, aurait épouvanté nos habiles faiseurs de littérature. Mais le docteur Harrisson est plus qu'un littérateur; c'est un de ces hommes, qui par une haute probité morale jointe à une grande puissance d'assimilation, subjuguent ou plutôt convertissent à eux tous ceux qu'ils approchent, de ces *docteurs* qui assument sur eux les fonctions de *médecin* et de *ministre*, de ces hommes *complets* comme il s'en rencontre peu.

Digitized by Google

La confiance dont un homme semblable, mis en évidence par son talent et d'heureuses circonstances, se trouve investi au milieu de la plus haute société de Londres, l'a mis à même d'étudier chez les riches comme chez les pauvres de ce pays, où l'on est plus opulent ou plus malheureux qu'en France, les effets extrêmes de la satiété et de l'indigence sur les différentes facultés humaines. Ce sont ces observations dont le docteur Harrisson a su faire un livre intéressant pour ceux qui courent après l'intérêt, instructif pour ceux qui cherchent l'instruction. Ce qui frappe surtout dans la facture d'un semblable ouvrage, dont la couleur est bien rendue par M. Ph. Chasles, c'est une simplicité inaltérable dans une suite de tableaux qui prêtaient cependant à la déclamation; ce sont des détails de mœurs, des observations profondes faites avec une bonhomie depuis long-temps mise sous les pieds par le byronisme de toutes les doublures littéraires de l'époque. Ce que j'aime à y voir surtout, c'est l'histoire même du docteur Harrisson, la plus intéressante de toutes, sans contredit, et celle de lord Stafford, la plus curieuse, en ce qu'elle livre à l'histoire des détails sur la vie privée et la mort de cet ex-premier ministre, qui le disputent d'intérêt avec sa vie publique et politique. E. S.

37. De l'esclavage des noirs et de la législation coloniale, par Victor Schœlcher. Chez Paulin, place de la Bourse.

Quoique l'abolition de l'esclavage soit décidée en principe, le fait proteste toujours contre la loi de l'humanité. La tâche des amis de la liberté n'est donc pas accomplie. Les colons qui vivent des sueurs de l'esclave, et qui d'ailleurs ont payé de leurs deniers le droit de les exploiter, réclament avec énergie contre les efforts de la philantropie. Ils invoquent le droit de propriété, et, pour justifier les traitemens barbares qu'ils infligent aux esclaves, ils prétendent que les nègres ont été condamnés à la servitude par la couleur de leur peau et l'infériorité de leur intelligence. Ces lieux communs se débitent et font fortune en présence d'Haïti, qui donne aux prétentions des créoles un démenti si éclatant. Un journal fashionable publiait il y a quelques jours une nouvelle, en style de dandy, dictée par les sentimens de haine et d'orgueil que la cupidité et le libertinage enracinent dans le cœur des colons. C'était une diatribe contre la philantropie, qu'on accuse d'armer le nègre contre son seigneur, comme si la tyrannie oisive et corrompue ne suffisait pas à susciter et à légitimer l'insurrection de celui qu'elle accable et qu'elle avilit! M. Victor Schœlcher, en prenant la défense de l'opprimé, en flétrissant les violences de l'oppresseur, a continué, par un plaidoyer chaleureux, plein d'âme et de

Digitized by Google

raison, l'œuvre des Wilberforce et des Grégoire. Nous ne pouvons que l'approuver et l'engager à persister dans sa courageuse entreprise. Il faut que les hommes de cœur se mettent sur la brèche, etque leur persévérance triomphe de la cruelle opiniâtreté des bourreaux de l'humanité. G—z.

38. De la connexité des connaissances humaines, et en particulier de l'influence que l'étude de l'économie politique est appelée à exercer sur l'avancement des sciences morales et historiques; par M. A. Walras. In-8° de 32 pages.

Les études positives d'industrie et d'administration ont beaucoup avancé depuis deux années dans les départemens. Ce petit écrit nous offre un échantillon remarquable de ces progrès. C'est un discours prononcé à l'ouverture d'un cours public d'économie politique ouvert à Évreux dans le sein de la Société libre de l'Eure. Si les enseignemens de cette science sont depuis long-temps multipliés en Angleterre, il faut reconnaître qu'ils ont été jusqu'ici fort rares en France.

L'auteur, développant l'idée renfermée dans le mot de Bacon qui sert d'épigraphe à notre recueil : « Toutes les sciences sont les rameaux d'une même tige, » en conclut que leurs progrès doivent s'accomplir d'une manière collective et simultanée, et que la dépendance réciproque des branches diverses de la connaissance humaine établit une solidarité nécessaire et naturelle entre les découvertes par lesquelles elles s'étendent de jour en jour.

Partant de là, il établit que la science politique proprement dite, et toutes les sciences morales et historiques, comprenant dans leur objet tout ce qui se rapporte aux intérêts matériels des hommes réunis en société, doivent emprunter la plus grande partie de leur certitude à l'économie politique, qui n'est autre chose que l'étude de ces intérêts. Il démontre clairement pourquoi l'on ne peut sûrement administrer l'économie des nations, ni déterminer quelle influence ont exercée sur leur développement les situations plus ou moins florissantes de prospérité matérielle par lesquelles elles ont passé, sans avoir compris les lois naturelles et les plus fondamentales qui président à la formation et à la distribution des richesses.

39. Essai sur les salaires et les prix de consommation, de 1202 a 1830, par M. A. Duchatellier, du Finistère, avec cette épigraphe : « Ces messieurs-là, et cette effrénée quantité d'intendans qui se » sont fourrés avec eux par compère et par commère, ont bien aug-

Digitized by Google

» menté les grivelées et mangé le cochon ensemble. » (LETTRE DE HENRI IV A SULLY). Paris, librairie du commerce, rue Sainte-Anne, n° 71. In-8° de 48 pages.

Au nombre des applications de la statistique, celle qu'on en peut faire dans les travaux historiques est une des plus fécondes. Les chiffres employés à représenter les variations d'une même série de faits dans leur progression ou leur décadence revêtent bientôt un caractère de généralité d'une haute portée. En les comparant dans plusieurs époques différentes, on en tire la formule du mouvement économique de la société. Parmi les questions qui sont empreintes de ce vif intérêt, on doit incontestablement placer au premier rang celle qu'a choisie M. Duchatellier. Comparer dans les divers temps le taux des salaires au prix des objets de consommation, c'est déterminer dans quelles proportions le travail du salarié lui a profité; et en s'élevant à un point de vue plus complet et plus compréhensif, c'est faire entrevoir quel a été l'état relatif des classes entre lesquelles se partage la somme totale des richesses sociales. L'importance de ces recherches a été il y a long-temps sentie par les premiers économistes qui se sont occupés de statistique. Dupré de Saint-Maur, dans le dernier siècle, a consacré deux ouvrages étendus à calculer les rapports réciproques entre les valeurs des denrées, des monnaies, et des salaires. Cependant, indépendamment des soins nombreux qui sont nécessaires pour recueillir et coordonner les rares données éparses dans le peu de matériaux qui nous restent des anciens temps sur ce sujet, il se présente plusieurs graves difficultés pour comparer les unes aux autres des quantités dont aucune règle absolue ne fixe les rapports. En premier lieu, et c'est une matière sur laquelle Dupré de Saint-Maur s'est beaucoup étendu, il faut savoir apprécier les valeurs des monnaies et leurs variations, et comprendre les causes et les proportions de leur abaissement ou de leur élévation, ce qui exige une théorie exacte des fonctions qu'elles remplissent dans la circulation et l'échange de toutes les productions. En second lieu, si l'on veut obtenir des résultats comparatifs certains, il faudra que tous les prix aient été recueillis dans les mêmes lieux, à moins qu'il ne soit constaté que les lieux n'ont dû produire aucune différence. Mais il ne suffirait pas d'avoir rapproché et confronté les prix d'objets d'usages analogues et d'égale urgence, il reste à comparer les prix des divers ordres d'objets, ceux qui sont de première nécessité, ceux qui sont de deuxième nécessité, et toutes leurs variations réciproques, afin d'évaluer l'augmentation ou la diminution qui survient dans la somme totale de bien-être départie à chaque individu, ce qui n'aurait pas lieu

Digitized by Google

si l'on se bornait à chaque élément de détail sans le comprendre dans l'ensemble. D'autres considérations devraient entrer encore en ligne de compte. Les conditions extérieures de l'existence du travailleur influent considérablement sur l'étendue véritable de ses besoins et de ses souffrances. Ainsi l'homme du midi, soustrait aux mille inconvéniens d'une température froide, fait une moindre dépense que l'homme du nord : aussi voit-on que le salaire de l'agriculteur ou de l'industriel de la Provence est constamment inférieur à celui de la Flandre ou de la Normandie, placé dans des circonstances semblables.

Plusieurs écrivains, et M. Say en particulier, ont regardé comme une chose impossible d'établir d'une manière exacte ces comparaisons et ces mesures pour différentes époques, à cause de la variabilité des prix de chaque objet en particulier et de leurs rapports en général. L'auteur de l'écrit ci-dessus annoncé, M. A. Walras, dans un ouvrage récent (1), a montré qu'en principe il ne devait pas être plus impossible d'appliquer le calcul à la mesure des prix des choses échangeables qu'à plusieurs autres ordres de faits auxquels on l'applique depuis long-temps. Voici sommairement son idée :

Quand plusieurs économistes ont dit d'une manière plus ou moins explicite que le prix des choses se détermine par le rapport qu'il y a entre la quantité offerte et la quantité demandée, ils ont reconnu simplement une disproportion naturelle entre la somme de ces biens et la somme des besoins qui les réclament. Ce qui fait qu'ils ont un prix, et qu'ils donnent lieu à des échanges, c'est qu'ils ne sont pas suffisans pour tous les besoins, qu'ils sont en quantité limitée, en un mot qu'ils sont rares; or la rareté n'est-elle pas un rapport de nombre ou de quantité? Une chose n'est-elle pas exactement deux fois, trois fois plus rare qu'une autre? D'où il suit que toutes espèces de prix, résultant d'un rapport entre des quantités, sont susceptibles d'être mesurées.

Si l'on a contesté ces idées, c'est qu'on a fait dériver le prix des choses, tantôt, comme Smith ou Ricardo, de la quantité de travail nécessaire pour les approprier à la consommation, tantôt, comme M. Say, de l'utilité qu'elles présentent au consommateur, et que par suite on en a rapporté l'origine tout entière aux appréciations du consommateur et du travailleur, appréciations tout individuelles et essentiellement changeantes. Il fallait, au contraire, s'attacher au fait général, et le considérer au sein des masses. Alors on voit les phénomènes se produire d'une manière parfaitement ré-

(1) *De la nature de la richesse*. Chez Furne, libraire.

Digitized by Google

gulière, suivant des lois rigoureuses. Les prix s'établissent d'après une comparaison qui a lieu nécessairement entre une somme de besoins et une somme de choses à vendre. La valeur dérive du rapport qui existe entre ces deux sommes, et elle est en raison directe des besoins et en raison inverse de l'approvisionnement, tout de même que la vitesse consiste dans un rapport entre un espace parcouru par un mobile et le temps employé pour le parcourir, et qu'elle est en raison directe de l'espace et en raison inverse du temps. C'est là une formule bien générale sans doute; mais s'il est incontestable qu'on puisse réunir les élémens à mesurer, rien n'empêche qu'on puisse l'appliquer nonobstant toutes difficultés particulières, puisqu'il sera toujours aisé de compter pour une portion d'influence toutes les particularités qui surviendront. La variabilité des phénomènes n'est pas un obstacle invincible; ne mesure-t-on pas la vitesse, chose si variable, et la chaleur, chose si insaisissable?

M. Duchatellier a senti les difficultés qui empêchaient que ses résultats ne fussent parfaitement rigoureux; aussi ne présente-t-il son travail que comme une esquisse, dans laquelle il a eu principalement pour objet de provoquer une enquête sur cette matière. Néanmoins ses calculs l'ont conduit à des résultats clairs et qui sont loin d'être dépourvus de certitude; il suffit de les énoncer pour en faire sentir l'importance. Voici le résumé qu'il en a lui-même donné :

« 1° Le prix de la marchandise en général s'est élevé, du treizième » siècle jusqu'à nous, beaucoup plus rapidement que le prix du travail; » 2° le prix des objets de première nécessité s'est relativement beaucoup » plus élevé que le prix des objets de seconde nécessité ou d'un usage » moins indispensable; 3° le pain surtout, et depuis le commencement » du siècle notamment, a subi une augmentation plus rapide que toute » autre marchandise; 4° enfin le travail et le travailleur sont toujours en » perte vis à vis des détenteurs de capitaux, qu'ils soient propriétaires, » fabricans, ou spéculateurs. » L. G—D.

40. Code d'instruction criminelle, annoté. Edition de 1832, contenant l'indication des lois analogues, des arrêts et décisions judiciaires; les discussions sur la loi du 28 avril 1832, et les opinions des auteurs; par J.-B. Duvergier, avocat à la cour royale de Paris. Paris, 1833; Guyot et Scribe, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 37. In-8° de 104 pages.

41. Code pénal, annoté. Edition de 1832, contenant l'indication des lois analogues, des arrêts et décisions judiciaires, les discussions sur

Digitized by Google

la loi du 28 avril 1832, et les opinions des auteurs; par J.-B. DUVERGIER, avocat à la cour royale de Paris. Paris 1833; Guyot et Scribe, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 37. In-8° de 100 pages.

(Ces deux ouvrages sont réunis en un seul volume.)

L'ouvrage que M. Duvergier vient de faire paraître sous ce titre modeste mérite de ne pas être confondu dans la foule de ces insignifiantes productions qu'amène toujours à sa suite l'adoption d'une nouvelle loi. Plusieurs jurisconsultes avaient déjà publié des codes annotés; mais il n'en était aucun auquel on ne pût adresser le reproche d'être soit inexact et incomplet, soit diffus et surchargé d'inutilités et de répétitions. On sait d'ailleurs que la loi du 28 avril 1832 a introduit dans nos codes pénal et d'instruction criminelle de nombreuses et philantropiques améliorations, et que désormais il n'est reconnu de texte officiel de ces codes que celui modifié conformément à cette loi.

M. Duvergier s'est proposé un but tout-à-fait distinct des auteurs qui l'avaient précédé; il a voulu offrir, dans un cadre étroit et resserré, la substance de tout ce qu'il pouvait être utile ou nécessaire de savoir. Il est parvenu à atteindre ce résultat de la manière la plus satisfaisante.

Il s'est appliqué d'abord à indiquer avec exactitude, et sans en omettre aucune, toutes les lois qui ont un rapport plus ou moins direct avec les articles des codes; en groupant habilement les décisions des arrêts, il présente ensuite les oscillations, puis l'état définitif de la jurisprudence; enfin il rapporte sommairement l'opinion des auteurs sur les principales questions. Le petit nombre de ceux qui ont écrit sur le droit criminel rendait peut-être ce dernier travail moins difficile que sur toute autre matière; mais le rapprochement des lois, le résumé de la jurisprudence, l'analyse des importantes discussions des chambres sur les modifications introduites par la loi du 28 avril, sont faits avec l'exactitude et le talent dont le nom et les ouvrages antérieurs de M. Duvergier devaient donner la mesure et la garantie. Il était impossible d'être tout à la fois plus complet, plus net et plus concis. ARISTE BOUÉ.

42. TRAITÉ DES TRANSACTIONS, d'après les principes du Code civil, suivi de la discussion du projet de loi, de l'exposé des motifs, et des principaux discours prononcés au corps législatif et au tribunat; par J. B. F. MARBEAU, ancien avoué au tribunal de la Seine, avocat à la cour royale de Paris. Deuxième édition. Paris, 1832. Nève, libraire, Palais-de-Justice, n° 9. In-8° de 344 pages.

La première édition de l'ouvrage de M. Marbeau a été assez rapide-

Digitized by Google

ment épuisée; ce succès prouve qu'on a trouvé ce livre utile et commode, et c'est là le meilleur éloge que nous puissions lui donner.

Une foule de personnes peu familières avec la science du droit sont souvent appelées, soit à figurer dans des transactions comme parties, soit à en rédiger à titre de conciliateurs. Dans cette classe, on doit surtout comprendre les notaires, les agens d'affaires, les juges-de-paix, et les maires de campagnes : c'est à eux principalement que ce traité paraît s'adresser.

Il leur offre non seulement l'avantage de leur faire connaître d'une manière complète la matière des transactions; mais encore il peut remplacer pour eux, jusqu'à un certain point, beaucoup de livres et d'auteurs qu'il leur serait difficile de se procurer et peut-être même de consulter avec fruit, tels que les grands ouvrages de Merlin, Sirey, etc.

Envisageant son sujet sous toutes ses faces et dans tous ses rapports, l'auteur prend occasion de là d'exposer rapidement l'ensemble des principes généraux des obligations. C'est ainsi qu'il traite successivement des quatre conditions essentielles pour la validité des conventions, et plus spécialement de la capacité de contracter, des diverses manières dont se prouvent les conventions, de l'effet des contrats à l'égard des tiers, s'attachant toujours à montrer l'application des principes à la matière des transactions.

Dans les différentes parties de son travail, M. Marbeau aborde aussi les principales questions que présentait son sujet. Il rappelle les opinions des auteurs qui les ont examinées avant lui et les décisions de la jurisprudence; il discute brièvement les argumens présentés de part et d'autre, et donne ensuite son avis. Les vrais jurisconsultes, les hommes qui ont consacré leurs études et leur vie à l'application des lois, préféreront sans doute recourir aux autorités et consulter les ouvrages mêmes que M. Marbeau a cités; mais, comme nous l'avons dit, tout le monde ne saurait en faire autant. Quant aux solutions de l'auteur, souvent elles ne manquent ni de justesse ni de sagacité; on voit surtout qu'à la connaissance de la théorie, il joint l'usage des affaires et l'habitude de la pratique.

Un chapitre spécial est destiné à faire connaître les formalités et les droits d'enregistrement auxquels les transactions donnent lieu.

Nous devons, avant de finir cet article, signaler aussi une définition de la cause des obligations qui nous a paru neuve et satisfaisante. On sait qu'en droit romain il ne fallait pas confondre la cause des contrats avec le motif qui avait engagé à les passer. Le mot *causa* était pris dans un

Digitized by Google

tout autre sens ; on entendait par *cause* ce qu'il fallait ajouter au contrat pour qu'il produisît une action : par exemple, un commencement d'exécution de la part de l'une ou de l'autre des parties. Dans la jurisprudence moderne, le mot *cause* n'est plus employé dans le même sens. Mais quelle est sa véritable signification? Selon Pothier (Traité des obligations, n° 42), « tout engagement doit avoir une cause honnête. Dans » les contrats intéressés, la cause de l'engagement que contracte l'une » des parties est ce que l'autre partie lui donne ou s'engage de lui don- » ner, ou le risque dont elle se charge. Dans les contrats de bienfaisance, » la libéralité que l'une des parties veut exercer envers l'autre est » une cause suffisante de l'engagement qu'elle contracte envers elle. » Mais Pothier dit un peu plus loin (n° 129 et suivans) : « Il ne peut » y avoir d'obligation qu'il n'y ait quelque chose qui soit dû, qui en » fasse l'objet et la matière. — L'objet d'une obligation peut être une » chose proprement dite que le débiteur s'oblige de donner, ou un fait » que le débiteur s'oblige de faire ou de ne pas faire. » Le rapprochement de ces deux passages et leur similitude rendent assez difficile de distinguer dans un contrat l'objet de la cause. Dans ses Questions de droit, M. Merlin (au mot *cause des obligations*, § 1er), sentant la nécessité de fixer le sens de ce mot, commence en ces termes : « Avant de dis- » cuter, il faut définir; ainsi déterminons d'abord ce qu'on doit entendre » ici par *cause*.—Tous les jurisconsultes conviennent que la cause d'une » obligation est ce qui donne lieu à l'obligation même, ce qui fait l'objet du » contrat ; » puis il répète les phrases de Pothier (n° 42) que nous avons transcrites : « Dans les contrats intéressés, etc. » La *cause* est ce qui fait l'*objet* ; l'explication de M. Merlin n'est pas, comme on voit, de nature à beaucoup éclaircir la question. Le Code civil a reproduit les expressions *objet* et *cause* des obligations sans les définir, et les auteurs qui l'ont suivi ont laissé la difficulté au même point. Quelques uns entendent par cause ce qui détermine les parties à contracter (M. Delvincourt), le pourquoi on contracte (M. Toullier). Aussi le professeur de Rennes est-il amené à dire : « A parler exactement, c'est toujours, en dernière ana- » lyse, la volonté qui est la cause ou le motif de l'engagement ; mais on » appelle ordinairement, par métonymie, *cause* du contrat, la chose ou » l'*objet* de la volonté qui forme le contrat (1). »

M. Lacretelle, dans un fort bon article sur les conventions inséré au

(1) C'est ce que les Anglais appellent *considération* de contrat. La chose qui est le prix ou le motif du contrat, dit Blackstone (livre II,

Digitized by Google

Répertoire de jurisprudence, avait donné une explication beaucoup plus claire, et établi une distinction beaucoup mieux tranchée. « Il faut, dit-il, une chose fixe et déterminée qui fasse la matière, l'objet du contrat. Ce n'est pas tout : un contrat est nécessairement la disposition d'une chose; cette chose passe d'un des contractans à l'autre; il faut un dédommagement à celui qui cède, c'est la condition unique du dépouillement. Ce dédommagement, qui suppose la cession, est donc essentiel aussi au contrat: on l'exprime ordinairement par le mot de *prix* ou *cause*. »

C'est cette idée, énoncée pour la première fois avec quelque précision par M. Lacretelle, que M. Marbeau s'est appropriée en la développant. Selon lui, pour chacun des contractans, l'objet de l'obligation c'est la chose qu'il donne, ou qu'il fait, ou qu'il s'abstient de faire; la cause, c'est la chose qu'on lui donne, ou qu'on s'engage envers lui soit à faire, soit à ne pas faire. Il en résulte que chacune des deux choses qui figurent au contrat, comme, par exemple, dans un échange, est en même temps pour l'une des parties l'objet, et pour l'autre partie la cause de l'obligation.

L'explication de M. Marbeau une fois admise, on en déduit naturellement les principes relatifs à la cause, ceux relatifs à la condition résolutoire. Si l'on relit ensuite les passages de Pothier et de M. Toullier, on n'y trouve rien qui y soit contraire; il semble même que c'est la pensée que ces auteurs ont voulu exprimer, mais qui n'était d'une manière suffisamment nette ni dans leur esprit, ni surtout dans leurs paroles. Cette explication nous paraît donc non seulement préférable à tout ce qu'on enseigne jusqu'à présent sur ce sujet, mais elles nous satisfait pleinement, et nous désirons que les professeurs et les jurisconsultes l'empruntent à l'ouvrage qui a eu le premier le mérite de la publier (1). A. BOUÉ.

43. COMMENTAIRE DU TARIF EN MATIÈRE CIVILE, dans l'ordre des articles du Code de procédure civile; suivi d'une table alphabétique et analytique des matières, de plusieurs tableaux de toute la procédure rapprochée des dispositions du tarif, du texte des décrets du 16 février 1807, des lois

---

chap. 30, n° 9), nous l'appelons *considération*. Ils appellent aussi cette cause *inducement*, id quod inducit ad contrahendum.

(1) Nous devons dire, pour être justes envers M. Duranton, que dans son *Traité des obligations*, publié en 1820, il avait reproduit sur le sens du mot *cause* l'opinion de M. Lacretelle, et qu'en 1830, il l'a développée dans son *Cours de droit français* de la même manière que M. Marbeau.

Digitized by Google

et ordonnances y relatives, etc.; par M. ADOLPHE CHAUVEAU, avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation, auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence. Paris, 1832; chez l'éditeur, rue Coquillière, n° 27. Deux forts volumes in-8°.

Un commentaire des frais de procédure en matière civile n'est pas un livre à l'usage de tout le monde ou de la généralité des lecteurs; parmi les plaideurs eux-mêmes, il en est peu qui sauraient le comprendre ou voudraient l'étudier. Ce n'est que dans une étude d'avoué ou d'huissier, ou dans le cabinet d'un juge taxateur, que le traité que nous annonçons semble devoir trouver sa place naturelle. Cela doit nous avertir que nous ne saurions, dans un recueil encyclopédique, lui consacrer un espace bien étendu.

Ce n'est qu'à regret pourtant que nous subissons cette nécessité. Nous aurions voulu pouvoir faire connaître en détail un ouvrage auquel nous n'avons à donner que des éloges. Également soigné dans toutes ses parties, le Commentaire de M. Chauveau est évidemment le fruit de véritables recherches et de longues méditations. L'utilité positive des documens qu'il renferme, le nombre immense des renseignemens qu'il contient, la profonde science qui brille dans les dissertations (car, il ne faut pas se le dissimuler, de grandes et difficiles questions de droit surgissent souvent d'une question de taxe), la sagesse des opinions, l'heureuse distribution des matières, tout lui assure un inconstable succès, et le place hors de comparaison avec les divers ouvrages qui avaient paru jusqu'à présent sur le même sujet.

M. Chauveau ne traite pas seulement des rétributions allouées aux huissiers et avoués. Dans des chapitres spéciaux de son introduction, il expose quels sont les frais devant la cour de cassation, devant les conseils de prud'hommes, etc.; quels sont les droits dûs aux greffiers, aux notaires, aux commissaires-priseurs, aux agréés; il fait connaître également les principes généraux et les notions les plus importantes en matière d'enregistrement et de timbre. Enfin, des tableaux placés à la suite de l'ouvrage et renvoyant aux articles du Code et au Commentaire lui-même offrent le moyen de dresser ou de vérifier en quelques instans un état de frais.

Nous n'hésitons donc pas à engager les magistrats et les officiers ministériels qui nous liront à vérifier nos assertions, et à placer dans leur bibliothèque le tarif de M. Chauveau. Car c'est un ouvrage de talent et de conscience comme on n'en fait guère plus maintenant.

ARISTE BOUÉ.

Digitized by Google

44. RECHERCHES SUR LA NATURE ET LA CAUSE DU CHOLÉRA MORBUS, par P. LEDESCHAULT, docteur en médecine. Paris 1832. Broch. in-8°.

Que n'a-t-on pas dit jusqu'à présent sur la nature du choléra! Les mille hypothèses qui se sont succédé, en se détruisant tour à tour, n'ont laissé dans les esprits qu'une grande défiance. Cependant, de ce que nulle d'elles n'a prévalu dans le monde médical, faut-il conclure à la fausseté de toutes? Il y aurait trop de légèreté dans un tel jugement, et nous ne doutons pas que souvent, sur plus d'un sujet, d'excellentes idées n'aient fait naufrage faute de publicité et de prôneurs. La brochure du docteur Ledeschault semble justifier ce que nous avançons. On en a fort peu parlé, et pourtant elle porte le cachet d'une bonne foi et d'une sagacité scientifiques assez rares, et elle sonde les difficultés du sujet autant et même plus que maint autre livre bien volumineux. En peu de mots, voici la théorie de ce médecin :

Considérant que dans le choléra les altérations pathologiques des solides sont en raison inverse de sa gravité première, et en raison directe de sa durée, il a été porté à penser que les liquides sont le siège primitif du mal. La parfaite identité qu'il a observée entre les symptômes de l'empoisonnement par l'acide hydrocyanique et ceux qui accompagnent le choléra lui a fait ensuite entrevoir une analogie de causes. Une série d'expériences sur des animaux et un traitement presque toujours couronné de succès sont venus l'affermir dans ses idées. Il attribue donc le choléra à la formation spontanée dans l'économie d'un de ces poisons énergiques qui, tels que l'acide hydrocyanique, ont le cyanogène pour radical. Ce principe délétère, qui serait contenu dans le sang, envahirait le système nerveux, et, entravant les mouvemens de la circulation, causerait tous les désordres qui ne nous sont que trop connus.

On peut aisément concevoir la formation d'un tel poison dans l'économie. Pour produire du cyanogène, il ne faut que de l'azote, du carbone, et la présence d'un alcali, de l'ammoniaque par exemple. Or presque toutes les matières animales contiennent ces élémens, et l'on sait combien les variations dans l'électricité des corps peuvent exercer d'influence sur les phénomènes chimiques, et même sur les phénomènes vitaux. Il y a plus, M. Vohler a reconnu que l'urée, partie essentielle de l'urine, et le cyanite d'ammoniaque hydraté, sont des composés isomériques ayant les mêmes élémens, dans les mêmes proportions, mais différemment associés. « Il est donc probable, dit M. Ledeschault, que, dans le choléra,

Digitized by Google

» c'est le poison qui se forme et non pas le produit normal; et ce qui » augmente cette probabilité, c'est que la sécrétion urinaire est suspendue, » non seulement d'une manière secondaire par le manque de circulation, » mais encore primitivement, comme cela se voit souvent dans la simple » cholérine. »

Le traitement auquel ce médecin a eu recours milite encore pour son opinion. Il donnait en lavemens le chlore liquide au maximum de saturation, à la dose de soixante gouttes à deux gros, étendus dans huit onces d'eau froide, et il faisait prendre par cuillerées, toutes les cinq minutes, l'acide chlorique de Sérullas à la dose de trente à cinquante gouttes dans six onces d'eau froide. Le chlore liquide neutralisait en partie le poison en lui enlevant son hydrogène, et l'acide chlorique s'emparant de l'hydrogène et du carbone le décomposait complètement.

Quelle que soit l'idée qu'on se forme de cette théorie du choléra, la méthode de traitement du docteur Ledeschault restera toujours applicable aux empoisonnemens par l'acide hydrocyanique et ses congénères. En tout cas, il sera entré dans une belle voie de recherches, et sera digne d'encouragemens. D. R.

45. Arithmétique d'Émile, ouvrage adopté par le conseil académique du canton de Vaud, pour servir à l'enseignement des colléges; par Em. Develey, professeur de mathématiques, membre de plusieurs sociétés savantes. Troisième édition. Un vol. in-8° de 500 pag. 1823; à Lausanne, chez Lacombe, libraire.

Nous sommes bien en retard pour annoncer l'Arithmétique d'Émile, qui ne nous est connue que depuis peu de temps, du moins la troisième édition qu'on en a publiée il y a quelques années. Nous regrettons de n'en avoir pas plus tôt indiqué l'existence; car c'est un ouvrage écrit avec une extrême clarté, et dont on doit recommander l'usage aux pères de famille et aux instituteurs, pour l'éducation de la jeunesse. L'auteur, habile professeur, connu depuis long-temps par d'excellens écrits, y a donné de nouvelles preuves de l'art qu'on lui connaît de développer avec méthode des idées abstraites. Nous croyons toutefois devoir relever dans cet ouvrage une très légère erreur. La loi du 19 frimaire an VIII fixe la longueur du *mètre légal* à 443 lig., 296 de la toise du Pérou; cette loi, d'après l'avis de la commission des poids et mesures, n'a pas tenu compte des décimales au-delà des millièmes de ligne. Ce nombre, un peu différent de celui de l'auteur, l'a conduit à donner, p. 480, une table quelque peu défectueuse dans les derniers chiffres décimaux. Nous ne parlons de cette circon-

Digitized by Google

stance que par esprit de rigueur mathématique, car il ne peut résulter aucune erreur grave à employer les nombres indiqués par M. Develey. Mais la preuve que cette observation n'est pas sans importance, c'est que chaque année l'Annuaire du bureau des longitudes répand cette même erreur en la produisant. (*Voyez* le Système métrique, tome III, page 433.)

FRANCŒUR.

46. ÉLÉMENS DE GÉOMÉTRIE, distribués dans un ordre naturel et sur un plan absolument neuf; par EM. DEVELEY, professeur, etc. Troisième édition. Un vol. in-8° de 327 pages et 9 planches gravées en taille-douce; 1830. A Genève, chez Barbezat, et à Paris, rue des Beaux-Arts, n° 6.

L'auteur fait succéder les propositions les unes aux autres dans l'ordre où les présentent les recherches d'invention; l'élève qui étudie son livre invente, pour ainsi dire, la géométrie. Il cite à cet égard la phrase de Bacon : « La science qui est communiquée et baillée, comme du fil pour estre dévidé, doit estre enseignée et mise en lumière (s'il estait possible) en la mesme méthode qu'elle a été inventée. » Il distingue la méthode d'invention proprement dite de la marche qu'on suppose avoir été suivie par les inventeurs, marche qui le plus souvent introduirait un véritable désordre dans les études. M. Develey s'attache à montrer plusieurs défauts dans la méthode de Legendre, et, tout en rendant justice à ce savant, il fait voir que la succession qu'il a établie entre les théorèmes n'est pas assez heureuse pour les bien amener et les graver dans la mémoire.

Il serait trop long d'analyser ici l'ouvrage de M. Develey; il nous suffira de dire qu'il est digne de son auteur. FR.

47. MANUEL DU TANNEUR, du corroyeur, de l'hongroyeur, et du boyaudier, contenant toutes les améliorations, les découvertes et les perfectionnemens que ces arts ont subis tant en France que dans l'étranger; redigé d'après les communications, notes et documens de MM. Salleron, Grouvelle, Duval, Dessables, Payen, La Barraque, etc., par M. JULIA FONTENELLE, professeur de chimie, etc. Deuxième édition. 1 vol. in-18 de 423 pages, avec planches gravées. A Paris, chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, n° 10. 1833; prix : 3 fr. 50 c.

Nous sommes loin du temps ou les procédés de la tannerie étaient des secrets dont les pères laissaient l'héritage à leurs enfans, et qui ne pouvaient recevoir aucune amélioration. Les lumières de la théorie sont venues éclairer ces pratiques aveugles, et ont fait de la tannerie un art perfectionné. Depuis Desbillettes et Lalande, qui ont décrit les procédés de

Digitized by Google

cet art, un grand nombre de fabricans ont exposé le mode d'application des théories chimiques à des préparations dont on se rend aujourd'hui parfaitement raison. Ces nombreux écrits ont été consultés et analysés par M. Julia Fontenelle, quand il s'est décidé à publier le Manuel que nous annonçons. La nouvelle édition comprend un grand nombre d'additions, dont MM. Salleron et Dessables ont indiqué à l'auteur toute l'importance. Cette édition devra être encore mieux accueillie du public que la première, parcequ'elle est plus complète et plus instructive. FR.

48. MANUEL DU FABRICANT et du raffineur de sucre de cannes, de betteraves, d'érable, de raisin, de fécule, de châtaigne, et généralement des diverses substances végétales et animales susceptibles d'en produire; contenant la culture de la canne, celle des betteraves, et les divers perfectionnemens que cette fabrication a éprouvés, tant en France qu'à l'étranger; par MM. BLACHETTE et ZOÉGA. Deuxième édition considérablement augmentée par M. JULIA FONTENELLE, professeur de chimie, etc. Un vol. in-18 de 450 pages, avec planches gravées, chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, n° 10. 1833; prix: 3 fr. 50 c.

La première édition de cet ouvrage laissait beaucoup de choses à désirer, d'autant plus que les nouvelles découvertes relatives à l'art de fabriquer et de raffiner le sucre ne pouvaient être omises sans laisser le traité incomplet. La nouvelle édition est presque doublée de volume. Entre autres améliorations, on y trouve 1° la description des moulins à écraser les cannes, 2° celle des presses à tirer le suc des betteraves, 3° les appareils nouveaux de MM. Favret et Clarck, 4° les machines à couper, raper les betteraves, 5° les procédés de coction et d'évaporation des sirops, 6° les filtres de Dumont, Taylor et Graham, etc. La publication de ces additions importantes est due à M. Julia Fontenelle, dont M. Roret doit se féliciter d'avoir obtenu la collaboration. FR.

Gravure.

49. OEUVRE COMPLET DE FLAXMAN. Recueil de ses compositions gravées au trait, par RÉVEIL. *L'Iliade d'Homère, les Tragédies d'Eschyle, l'Enfer du Dante.* Trente livr. de neuf planches chacune. Prix de chaque livraison : 1 fr. 25 cent. — Paris, chez Réveil, éditeur, rue de l'Odéon, n° 38; Audot, libraire, rue du Paon, n° 8. 1833. Bruxelles, Perichon, rue des Alexiens.

J'ai vu Flaxman lors d'un voyage qu'il fit à Paris, vers 1800. C'était

Digitized by Google

un petit homme bossu, sans physionomie, d'une tournure commune; sa petite femme n'était guère plus favorisée que lui de la nature. Cependant il y avait dans ce corps contrefait une âme ardente, un génie élevé; il y avait dans Flaxman un Ésope, un Pope pour les arts.

Il y a une douzaine d'années que Flaxman est mort. Ce sculpteur célèbre a exécuté en Angleterre, sa patrie, des monumens qui lui ont mérité une juste réputation. Les églises de Chichester et de Westminster se sont enrichies successivement des monumens élevés au poète Collins, au comte de Mansfield, des mausolées de lord Howe, Abercrombie, des statues de Washington, Josué Reynolds, Pitt, etc., etc.

Les pensées que Flaxman ne pouvait confier au marbre, il les a jetées nombreuses, variées, pittoresques, en croquis légers et spirituels, sur le papier; mais dans ces jeux de son crayon se retrouve l'empreinte de son génie.

Il faut être bien familier avec Homère, bien pénétré du style des monumens antiques, pour avoir tracé sur l'Iliade des compositions d'une simplicité si noble, d'une sévérité si gracieuse. Ses figures sont aériennes comme celles de ces beaux vases qui nous ont transmis les plus antiques pensées de l'art grec. Elles semblent contemporaines de la poésie d'Homère.

La première livraison contient dix sujets : le premier représente Homère invoquant sa muse. Il semble dire le premier vers de son poème : *Chante, ô déesse, la colère d'Achille, fils de Pélée.* La muse, portée dans les airs, touche d'une main les cordes de sa lyre, et élève l'autre avec un geste inspiré; le poète semble l'écouter religieusement, et se pénétrer des récits de la déesse.

Les passages les plus remarquables du poème sont ensuite retracés dans des scènes où le costume, les meubles, les usages, sont indiqués d'une manière qui annonce une grande étude de l'antiquité figurée.

La dixième planche, qui finit la première livraison, représente un sujet du cinquième livre, vers 351 et suivans, lorsque Vénus, blessée par Diomède, se fait conduire par Iris vers Mars, à qui elle demande son char pour remonter dans l'Olympe.

Il est fâcheux que l'éditeur n'ait pas mis sous chaque sujet le vers d'Homère qui l'a inspiré, avec la citation du livre auquel il appartient.

La première livraison d'Eschyle contient cinq sujets de *Prométhée*, pris dans chacun des actes de cette tragédie, et trois sujets des *Suppliantes*.

Un tout autre style, un génie tout différent, nous apparaissent dans la

Digitized by Google

Divine comédie. Vingt-quatre siècles se sont écoulés, et la poésie renaît, rude, âpre et fière, comme elle le fut à sa naissance. Chez le Dante il y a imitation dans les formes, il en convient lui-même puisqu'il se fait conduire par Virgile; mais il y a création dans ce voyage où sont mêlés si bizarrement les dieux infernaux des païens, les puissances ténébreuses du christianisme, et la satire sanglante de tout son siècle.

Flaxman s'est élevé à la hauteur du Dante dans ses délicieuses esquisses, dont la pensée est plus expressive que ne le serait un dessin terminé.

Il y a puissance, prière, amour, et adoration, dans le groupe du Christ tirant des limbes les patriarches.

Rien n'est suave comme la composition de Paul et Françoise de Rimini, cachant leur douleur après avoir conté leur triste aventure au Dante, qui tombe à leurs pieds, *come corpo morte cade.*

Au surplus, la réputation des dessins de Flaxman est faite depuis long-temps. De nombreuses contrefaçons, fautives ou incomplètes, parcouraient l'Europe, revêtues de titres anglais ou italiens; ces gravures, copiées l'une sur l'autre, sont loin d'offrir le caractère pur et sévère qui frappe dans l'original.

M. Réveil, dont nous avons déjà eu occasion de louer le talent en annonçant son Musée de peinture et de sculpture, était plus capable que tout autre de nous faire jouir des beautés de l'œuvre de Flaxman.

Les trois premières livraisons ne laissent nul doute à cet égard.

DUMERSAN.

50. MÉDAILLES INÉDITES ou nouvellement expliquées, publiées par M. DUMERSAN, du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale. Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 12. Un vol. in-8°, avec 9 planches gravées; prix, 5 fr.

Le premier article de cet ouvrage intéressant est déjà connu de nos lecteurs; il a paru dans notre cahier du mois de décembre dernier. Sept autres publications remplissent ce volume; elles contiennent les descriptions de cinq médailles inédites, et de trois nouvellement expliquées.

Le second article est consacré à une médaille de *Glanum*, ancienne ville de la Gaule narbonnaise, dont le territoire est occupé aujourd'hui par le bourg de Saint-Remi, à cinq lieues d'Arles. Cette médaille représente une tête jeune dans le caractère d'Hercule, et porte au revers un taureau en course. L'auteur remarque que le type du taureau est d'autant plus convenable pour les médailles de ce pays, que depuis un temps très

Digitized by Google

reculé on a nourri dans le comté d'Arles des taureaux et des bœufs. Il cite les fêtes appelées *ferrades*, qui rappellent les *taurocatepsies* de la Thessalie. L'inscription grecque de cette médaille, qui paraît pour la première fois, l'autorise à penser que cette ville a, comme celle de Marseille, une origine phocéenne, qui se reconnaît encore à l'art qui fait briller ses médailles au milieu de toutes celles que l'on frappait alors dans la Gaule.

La médaille de *Madytus*, qui est décrite dans le troisième article, avait déjà été publiée par M. Millingen, mais d'une manière incomplète. L'exemplaire du cabinet de France porte un épi, symbole de la fécondité du territoire de la Chersonèse de Thrace. Cette médaille, confondue avec celles de la Crète par MM. Cousinery et Mionnet, a été restituée par M. Dumersan à sa véritable patrie. A cette occasion, il contredit la conjecture de M. Millingen, qui voyait dans le type du chien qui occupe le revers de la médaille une allusion au tombeau et à la métamorphose d'Hécube.

Il publie ensuite une médaille inédite d'*Anticyra*, qui vient d'enrichir le cabinet de France, et qu'il attribue à la Phocide, de préférence à la Locride et à la Thessalie, qui possédaient des villes du même nom. Il s'appuie sur ce que l'Anticyre de la Phocide possédait un temple de Neptune, qu'à peu de distance de cette ville il y avait un temple de Diane, et que cette médaille représente précisément Diane et Neptune.

L'article suivant est plus intéressant, parcequ'il s'agit d'une restitution importante. Depuis long-temps on avait attribué à la ville de *Cyparisse* une médaille du cabinet de France dont M. Dumersan a mieux lu la légende, et qu'il donne à la ville de *Cytinium* de la Doride. Il remarque que du temps d'Homère la ville de Cyparisse avait déjà changé son nom en celui d'Antycira, et que d'ailleurs le type d'Apollon convient parfaitement à la ville de Cytinium, située sur le mont Parnasse, tout proche de Delphes.

Vient ensuite la description d'une médaille inédite de la ville de *Limyra*, en Lycie. Les médailles de la Lycie sont en général fort rares; celle-ci l'est encore plus, parcequ'elle porte un nom de magistrat, et que c'est le premier exemple d'une magistrature indiquée sur une médaille autonome de ce pays.

Le chapitre suivant est la réimpression d'un mémoire déjà publié en 1810, dans lequel l'auteur donnait la description d'un très beau médaillon de la ville d'*Eryx*, qui paraissait alors pour la première fois. Il a beaucoup augmenté ce mémoire, qu'il a enrichi de la publication d'une jolie petite médaille inédite, représentant l'une des prêtresses du temple de

Digitized by Google

Vénus, que Strabon appelle des *esclaves sacrées*. L'argent que ces femmes, les plus belles de la Sicile et de plusieurs autres pays, recueillaient de leur commerce, était réservé à l'entretien et au service du temple.

Des détails curieux sur le mont Eryx et le rapprochement des monumens avec les passages de plusieurs auteurs rendent ce chapitre fort intéressant. L'auteur a fait graver une médaille romaine de la famille *Considia* qui représente le temple de Vénus Erycine; il y a joint une jolie lithographie dans laquelle on voit ce qui reste de ce temple antique si célèbre.

Le dernier article restitue à l'Asie mineure des médailles données jusqu'à présent à la Thrace.

Ce petit volume doit intéresser vivement tous les amis de la numismatique, de l'archéologie, et de l'antiquité figurée.

Toutes les opinions de l'auteur sont émises avec précision et clarté, et appuyées sur les témoignages des poètes, des géographes et des historiens anciens.

Les publications numismatiques sont rares; on ne nous reprochera pas de nous être un peu étendus sur celle-ci, dont l'auteur est connu par ses travaux archéologiques autant que par les productions littéraires auxquelles il consacre les loisirs que lui laissent ses études sévères.

ANATOLE CHABOUILLET.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

SÉANCES DU MOIS D'AVRIL.

ANALYSE MATHÉMATIQUE.

M. Cauchy offre à l'Académie la seconde partie de son dernier mémoire lithographié, contenant les applications à la mécanique céleste du nouveau calcul qu'il a nommé *calcul des limites*, parcequ'il sert à déterminer les limites des erreurs commises dans les développemens en séries des fonctions implicites ou explicites d'une ou de plusieurs variables.

Dans une addition que M. Cauchy compte adresser prochainement à l'Académie et dans des mémoires subséquens, il donnera de nouveaux développemens à ce sujet, et montrera comment, à l'aide du nouveau calcul, on peut déterminer les limites des erreurs commises dans les développemens en séries des fonctions qui représentent les intégrales d'un système d'équations différentielles, par exemple de celles que fournit la théorie des mouvemens planétaires. (1er avril.)

ASTRONOMIE.

Dans la séance du 15 avril, M. Arago a annoncé de la part de M. de Humboldt que, d'après un travail de M. Clausen, les deux comètes de 1743 et de 1819 paraissent être un seul et même astre, accomplissant sa révolution en 6 ans $\frac{7}{10}$; que M. Bessel vient de terminer ses observations des étoiles comprises entre 15 degrés de déclinaison australe et 45 degrés de déclinaison boréale, et qu'il va publier incessamment ces observations, qui sont au nombre de 75,000; enfin, que le même astronome vient d'achever un grand travail sur les satellites de Saturne, et que le 23 février dernier il a pu observer une éclipse (une immersión) du dernier de ces satellites.

PHYSIQUE.

Nouvelles observations sur la transmission du calorique rayonnant

Digitized by Google

à travers des corps diaphanes. Extrait d'une lettre de M. Melloni, lue dans la séance du 29.

M. Melloni avait reconnu précédemment que l'épaisseur d'une plaque de verre, de mica, ou de chaux sulfatée, influe d'autant plus sur la transmission calorifique que le rayonnement provient d'une source dont la température est moins élevée; en d'autres termes, que la différence des quantités de chaleur rayonnante interceptée par la lame successivement exposée à l'action des deux sources, à haute et à basse température, diminue rapidement avec l'épaisseur, de manière à devenir sensiblement nulle lorsque la lame est fort mince. D'après ses nouvelles recherches, des effets totalement analogues se reproduisent lorsqu'on fait passer les différens rayons du spectre solaire à travers la chaux sulfatée, l'eau et les acides; car on trouve d'abord que les transmissions sont proportionnelles aux degrés de réfrangibilité, ensuite qu'un accroissement d'épaisseur augmente les différences des quantités transmises. On en déduit que les rayons caloriques terrestres se comportent précisément comme s'ils étaient doués de réfrangibilités diverses, et que les sources plus élevées de température fournissent de la chaleur plus réfrangible.

Dans toutes ces circonstances cependant, il suffit d'une petite épaisseur pour rendre les interceptions très différentes. Ainsi un écran de verre de deux millimètres arrête $\frac{45}{100}$, $\frac{70}{100}$, $\frac{92}{100}$, et $\frac{100}{100}$ de la chaleur incidente, selon que le rayonnement part d'une bougie allumée, d'un lingot de cuivre chauffé à 950 degrés, d'un creuset contenant du mercure bouillant, ou d'une cafetière pleine d'eau en ébullition.

Quelle que soit la cause de ces curieux phénomènes, toujours est-il qu'on ne peut employer le verre, l'eau, et les substances diathermanes en général, pour augmenter l'effet des sources à basse température, ni comparer par la transmission des lames, des lentilles, ou des prismes, la force des rayonnemens provenant des foyers qui ne possèdent pas le même degré de chaleur.

Il est cependant un cas d'exception très remarquable. M. Melloni a soumis une plaque de sel gemme de 7 millimètres d'épaisseur à l'action rayonnante d'un fer rouge, de la flamme d'huile et d'alcool, de l'eau bouillante, et même de l'eau chauffée à 40 ou 50 degrés; la transmission a toujours été de 92 sur 100. Elle n'a pas diminué lorsqu'on a employé un morceau d'une épaisseur quadruple. Le sel gemme opère donc sur les rayons caloriques d'une origine quelconque comme les corps parfaitement diaphanes opèrent sur toute espèce de rayons lumineux. C'est le corps diathermane par excellence.

Digitized by Google

Cette propriété vraiment précieuse fournira le moyen de résoudre un grand nombre de questions. M. Melloni s'en est déjà servi pour montrer la refraction de la simple chaleur de l'eau bouillante, et pour transmettre à de grandes distances l'action d'un corps chaud de petites dimensions.

Enfin il s'occupe actuellement à étudier, moyennant un prisme de sel gemme, la distribution des températures dans le spectre solaire, travail indispensable pour connaître les véritables rapports d'intensité calorifique des rayons qui composent la chaleur du soleil. Nous ne possédons sur ce point que des notions très imparfaites; car les valeurs qu'on a admises jusqu'ici d'après les recherches d'Herschel, de Seebeck et de M. Bérard, ne peuvent être exactes, puisque tous ces physiciens ont employé dans la contruction de leurs prismes des substances dont l'action interceptante varie avec avec la réfrangibilité des rayons.

ÉLECTRICITÉ.

M. Becquerel a communiqué dans la séance du 22 de nouveaux faits qu'il a obtenus, et qui concourent, avec quelques autres faits précédemment signalés, à indiquer des différences tranchées entre les propriétés du fluide positif et du fluide négatif.

On doit à M. Porrett la découverte d'un fait remarquable et qui reste encore sans explication. Si l'on sépare un vase en deux compartimens par un diaphragme de vessie, et qu'après y avoir versé de l'eau on mette chacun d'eux en communication avec l'un des pôles d'une pile, on ne tarde pas à voir le niveau de l'eau s'élever du côté négatif et s'abaisser du côté positif; il y a donc eu transport de liquide d'un compartiment dans l'autre. M. Aug. de La Rive a remarqué que le phénomène ne se produit pas quand l'eau renferme en dissolution un sel qui la rend plus conductrice de l'électricité.

M. Becquerel vient d'observer un autre fait qui a de l'analogie avec le précédent, et qui est de nature à jeter quelque jour sur ce phénomène. On prend deux tubes en verre d'un centimètre de diamètre et de quatre ou cinq de hauteur. On les remplit à moitié de terre à porcelaine parfaitement broyée, et réduite en pâte avec de l'eau. L'une des ouvertures de chaque tube est fermée avec un bouchon de cinq millimètres d'épaisseur, qui est percé de sept ou huit petits trous de un à deux millimètres de diamètre. Ces tubes sont mastiqués sur la paroi intérieure d'un verre ordinaire, les ouvertures bouchées étant placées en bas; puis l'on verse de l'eau dans le verre et dans les tubes. Dès l'instant qu'on plonge dans chacun d'eux une lame de platine en communication avec l'un des pôles d'une pile de trente élémens chargée d'une légère dissolution de sel ma-

Digitized by Google

rin ; la terre du tube négatif est chassée peu à peu dans le verre par les petites ouvertures du bouchon, tandis que celle du tube positif n'éprouve aucun déplacement. Si l'on transpose les lames de platine d'un tube dans l'autre, l'effet est le même. Il ne peut donc dépendre d'une différence de conductibilité dans le contenu des tubes. Ainsi le courant agit mécaniquement pour chasser des corps solides du pôle négatif au pôle positif, dans une direction contraire à celle qui transporte l'eau dans l'expérience de M. Porrett. Dix élémens de la même pile suffisent pour produire cet effet, qui ne cesse d'avoir lieu que lorsqu'on expérimente avec deux ou trois élémens.

En rendant l'eau conductrice par l'addition d'une petite quantité d'acide sulfurique, on n'observe plus de déplacement de la terre.

Il est possible de rattacher ce fait à celui qui a été observé par M. Porrett. Il paraît que dans le vase à deux compartimens dont il s'est servi, les deux fluides électriques, à raison du peu de conductibilité de l'eau, n'éprouvent pas la même facilité à franchir le diaphragme ; le fluide positif éprouve moins de résistance que l'autre, et passe en entraînant avec lui des molécules d'eau. Dans l'expérience de M. Becquerel, le fluide positif franchit également avec plus de facilité les obstacles qui se présentent à lui dans le liquide qu'il parcourt, tandis que le fluide négatif renverse les corps légers qui s'opposent à son passage.

MAGNÉTISME.

Des observations d'intensité magnétique faites à Paris, à Gœttingue et à Berlin, par M. Rudberg, comparées à des observations de M. de Humboldt qui remontent à 1806, montrent que les variations d'intensité suivent une tout autre marche que celles de l'inclinaison. C'est ce qu'annonce M. de Humboldt à M. Arago dans une lettre communiquée par ce dernier à l'Académie, le 15 avril.

ÉLECTRO-MAGNÉTISME.

M. Ampère avait précédemment fait connaître à l'Académie des expériences sur la production d'un courant électrique dans un fil roulé en hélice autour d'un barreau aimanté, par les changemens de température qu'il faisait éprouver à cet aimant. Dans celles dont il lui a communiqué les résultats le 8 avril, il a formé avec le fil deux hélices tournant en sens contraire, et y a placé parallèlement deux aimans d'égale force, ayant leurs pôles opposés en regard, et réunis par des étriers de fer doux ; par ce moyen, les actions magnétiques de ces barreaux sur l'aiguille du galvanomètre se détruisent presque complètement ; à plus forte raison les variations d'in-

Digitized by Google

tensité qu'elles pourraient éprouver par les changemens de température deviennent-elles presque insensibles. Au contraire, l'action productive du courant électrique est non seulement doublée par l'emploi de deux aimans au lieu d'un, mais elle est encore augmentée par le contact des pôles avec les étriers. Au moyen de ce système, dont il faisait varier graduellement ou brusquement la température, en le plaçant dans un vase de cuivre plein d'eau qu'il échauffait ou refroidissait, M. Ampère a constaté dans le fil cuivre l'existence de courans qu'il appelle *thermo-magnétiques*, et dont le sens et l'intensité présentaient des variations fort irrégulières, mais qui pouvaient persister pendant des heures entières. Il s'est assuré qu'il n'y avait aucun courant produit, quand on soumettait aux mêmes essais la double spirale après en avoir ôté les aimans, en sorte que les effets obtenus ne peuvent être attribués à quelque hétérogénéité dans le fil de l'hélice qui aurait donné lieu à des courans thermo-électriques.

— *Nouvelle propriété des piles sèches et des piles thermo-électriques* Note lue par M. Hachette dans la séance du 8.

Les piles sèches, construites pour la première fois en 1803 par MM. Desormes et Hachette, chargent le condensateur d'une électricité étincelante; mais on n'en a pas obtenu des courans électriques capables d'agir sur l'aiguille des galvanomètres, ou de produire des effets chimiques. Les piles thermo-électriques imaginées par le docteur Seebeck en 1821 se composent d'un cylindre de bismuth soudé par ses deux bouts à une lame de cuivre de la forme d'un U. Si l'on chauffe à la flamme d'une lampe ou d'une bougie l'une des deux soudures, un courant électrique s'établit dans le circuit fermé, et se manifeste par une action directe du circuit sur une aiguille aimantée astatique, quoiqu'il ne charge pas le condensateur. C'est sur cette propriété de faire dévier l'aiguille qu'est fondée la construction du thermo-multiplicateur de MM. Nobili et Melloni. Les courans de ces piles ne traversant pas les liquides les plus conducteurs de l'électricité, ils n'ont produit jusqu'à présent aucun effet chimique. M. Hachette a essayé d'aimanter le fer doux par leur moyen. M. Melloni a permis qu'on fit communiquer les pôles de sa pile thermo-électrique avec les extrémités d'un fil cuivre-soie enroulé sur un fer doux. Cette pile est formé de cinquante élémens bismuth et antimoine; le fer aimanté par le courant que traverse le fil cuivre-soie a porté treize décigrammes. Une pile sèche, façon Zamboni, de cent élémens au moins, a fait porter au même fer doux quatre décigrammes seulement. Le petit appareil électroscopique que M. Hachette a présenté à l'Académie dans

Digitized by Google

une des dernières séances servant à comparer les courans d'électricité au moyen des poids que supporte le fer doux aimanté par ces courans, on peut dire que le calorique et les courans électriques sont pondérables.

CHIMIE INORGANIQUE.

Sur les produits de la combustion du soufre. Extrait d'une lettre adressée par M. Longchamp, et lue dans la séance du 22.

M. Longchamp expose de la manière suivante les principaux résultats de ses recherches.

Le soufre en brûlant dans l'air atmosphérique ne peut enlever que 6,25 d'oxigène à cet air.

L'acide sulfureux produit par la combustion dans l'air contient 15 pour 100 d'oxigène de moins que la quantité déterminée par les chimistes, c'est-à-dire que 100 de soufre, au lieu d'absorber 100 d'oxigène, n'en absorbent que 85. Cependant lorsque l'on convertit l'acide sulfureux en acide sulfurique par le concours de l'air et de l'acide nitreux, l'acide sulfurique formé a absorbé 150 d'oxigène pour 100 de soufre, ce qui est la proportion admise.

L'air atmosphérique dans lequel on fait brûler du soufre se contracte dans le rapport de 1000 à 993; mais si l'on fait porter la contraction non sur l'ensemble de l'air, mais seulement sur la portion d'oxigène qui a dû entrer en combinaison avec le soufre, on trouve que l'oxigène s'est contracté de 13 pour 100. Le volume du gaz contracté répond sensiblement au volume du gaz acide sulfureux produit. En brûlant dans l'oxigène, le soufre fait éprouver à ce gaz une contraction d'un dixième de son volume.

Le soufre, lorsqu'il brûle sous l'influence d'une faible chaleur, ne produit que de $\frac{1}{15}$ à $\frac{1}{10}$ de l'acide sulfurique qui se forme lorsque la combustion s'opère sous l'influence d'une forte chaleur; mais lorsqu'on met une grande quantité d'acide nitreux en contact avec l'acide sulfureux et l'air atmosphérique, cette surabondance d'acide nitreux compense les effets qu'aurait produits une forte chaleur sous l'influence de laquelle le soufre aurait brûlé.

Lorsque l'acide sulfurique décompose, avec le secours de la chaleur, certains muriates, tels que celui de barite ou de potasse, une portion de l'acide sulfurique disparaît et est cependant remplacée en poids dans le résidu. Le même phénomène a lieu dans la réaction du soufre et du nitrate de barite, c'est-à-dire que si l'on décompose du nitrate ou du muriate de barite par de l'acide sulfurique en quantité insuffisante, et qu'on

Digitized by Google

calcaine, le poids du résidu représente celui de la barite qui doit être en excès et celui du sulfate de barite qui a dû se former ; cependant le résidu examiné donne 6 à 10 pour 100 de sulfate de barite de moins que ne l'indique le poids de ce résidu ou le poids de l'acide sulfurique employé. Il y a donc 6 à 10 pour 100 de l'acide sulfurique qui ont perdu leur caractère de former du sulfate de barite, et qui cependant sont représentés en poids dans le résidu.

L'auteur a fait ces expériences dans le but de reconnaître si l'acide sulfurique ordinaire ne se compose pas de deux acides distincts. Il croit que tous les faits rapportés dans son mémoire tendent à le prouver, et il est disposé à en conclure que le soufre n'est pas un corps simple.

—*Rapport* de M. Dumas sur un mémoire de M. Eug. Péligot relatif aux *combinaisons de chlorures metalliques avec l'acide chromique.* Lu dans la séance du 29.

Le mémoire de M. Péligot fait connaître une combinaison nouvelle, le bichromate de chlorure de potassium. Outre ce sel, l'auteur en a formé d'autres analogues. en substituant au chlorure de potassium des chlorures de même nature. Mais il a été moins heureux quand il a essayé de remplacer l'acide chromique par d'autres acides.

Le bichromate de chlorure de potassium a été obtenu en faisant bouillir une dissolution de bichromate de potasse avec de l'acide hydrochlorique. Le sel cristallise, par le refroidissement de la liqueur, en beaux prismes anhydres, d'une couleur rouge intense. Toutes les méthodes qui mettent en présence le chlorure de potassium, l'acide chromique et l'acide hydrochlorique reproduisent un semblable composé ; mais il paraît indispensable à sa production que la liqueur renferme une certaine quantité d'acide hydrochlorique libre, ce qui s'explique du reste par les propriétés mêmes du nouveau composé.

En effet, mis en présence de l'eau pure, ce sel l'absorbe immédiatement, perd sa transparence, et devient blanc jaunâtre. Si on le dissout dans l'eau, on obtient un produit qui, abandonné à l'évaporation, fournit du bichromate de potasse pur. Qu'on dissolve, au contraire, le nouveau sel dans l'eau chargée d'acide hydrochlorique, et l'on obtiendra dans les mêmes circonstances le sel intact, sans aucune production de bichromate de potasse. Cette réaction particulière de l'acide hydrochlorique, dit M. Dumas, paraît se lier aux réactions encore obscures qui se passent entre les chlorures et l'eau. Il semble que, dans l'expérience que nous venons de citer, le chlorure de potassium décompose l'eau pure sans pouvoir décomposer l'eau chargée d'acide hydrochlorique. Ce fait ainsi

Digitized by Google

interprété se rattacherait à d'autres faits déjà connus ; et conduirait à rétablir, pour quelques chlorures du moins, la décomposition de l'eau que l'on a rejetée.

C'est en faisant agir le perchlorure de chrome sur l'eau et sur les chlorures basiques qu'il a été facile à l'auteur de multiplier les composés analogues au bichromate de chlorure de potassium, tels que les bichromates de chlorure de sodium, de chlorure de calcium, de chlorure de magnésium, et d'hydrochlorate d'ammoniaque.

CHIMIE ORGANIQUE.

Rapport de MM. Robiquet et Dumas sur un mémoire de MM. Boutron-Charlard et Pelouze relatif *à l'asparamide et à l'acide asparmique.* (Séance du 15.)

L'*asparamide* de MM. Boutron et Pelouze est la même que l'*asparagine* découverte d'abord par M. Robiquet dans les asperges, mais dont ils ont cru devoir changer le nom soit parcequ'on la trouve aussi dans d'autres substances que l'asperge ; soit pour se conformer aux principes de nomenclature généralement admis maintenant.

M. Dumas a fait connaître dans ces dernières années une substance, l'*oxamide*, qui, sans contenir ni acide oxalique ni ammoniaque, jouit de la propriété de se convertir en acide oxalique et en ammoniaque sous l'influence des bases et des acides, et même sous l'influence seule de l'eau à une haute pression. C'est que l'oxamide ne diffère de l'oxalate d'ammoniaque qu'en ce que ce dernier contient de plus les élémens de l'eau, qui peuvent se fixer sur l'oxamide sous les conditions précitées.

L'oxamide est devenue le type d'une famille nombreuse de matières organiques qui possèdent, comme elle, la faculté de se convertir en acides particuliers et en ammoniaque sous l'influence des acides, des bases, ou de l'eau seule à une haute pression. Ainsi l'urée, l'acide cyanurique insoluble de MM. Wœhler et Liebig, la benzamide et l'asparagine elle-même possèdent cette propriété. Il est généralement admis maintenant que les substances qui appartiennent à cette classe prennent la terminaison *amide*, précédée de la syllabe caractéristique du nom de l'acide qu'elles peuvent former. En adoptant ces principes, on formerait les noms suivans :

Oxamide,	correspondant	à l'oxalate d'ammoniaque.
Benzamide,	—	au benzoate d'ammoniaque.
Carbonamide (urée),	—	— carbonate d'ammoniaque.
Bicarbonamide, ou acide cyanurique insoluble,	—	— bicarbonate d'ammoniaque.
Asparamide,	—	— asparmate d'ammoniaque.

Digitized by Google

L'asparamide forme le type d'une sous-division dans la famille des *amidées*. En effet, l'acide asparmique qui résulte de ses réactions retient de l'azote, tandis que les divers acides fournis par l'oxamide, l'urée, la benzamide et l'acide cyanurique insoluble n'en renferment point. Il n'est pas douteux que beaucoup de corps déjà connus parmi les matières azotées ne viennent un jour se ranger à côté de l'asparamide, comme il est déjà arrivé pour l'urée, qui est venue elle-même se ranger à côté de l'oxamide.

L'extraction de cette substance laissait encore quelque chose à désirer. MM. Boutron et Pelouze prouvent que l'asparamide s'extrait facilement de la racine de guimauve blanche par une simple infusion dans l'eau; mais il faut que l'eau soit très froide, à 5 ou 6 degrés au-dessous de zéro. L'infusion rapidement évaporée fournit, par une cristallisation convenable, de l'asparamide presque blanche du premier coup.

L'asparamide chauffée avec de l'eau à deux ou trois atmosphères de pression se convertit complètement en asparmate neutre d'ammoniaque, résultat fondamental qui s'accorde parfaitement avec les analyses de l'asparamide et de l'acide asparmique données par les auteurs. L'asparamide renferme en effet, à l'état sec, C^8, H^{16}, Az^4, O^5; cristallisée, elle contient de l'eau, et peut s'exprimer alors par $C^8 H^{16} Az^4 O^5 + H^4 O^2$. L'acide asparmique, de son côté, est composé de $C^8 H^{12} Az^2 O^6$. Cet acide cristallisé renferme de l'eau, et sa composition s'exprime alors par $C^8 H^{12} Az^2 O^6 + H^2 O$. Dans les asparmates neutres, l'acide renferme six fois plus d'oxigène que la base; le poids atomique de l'acide est donc égal à 1463,4.

Ces faits bien constatés, rien de plus facile à expliquer que la conversion de l'asparamide en asparmate neutre d'ammoniaque. L'asparamide éprouve ce changement en décomposant deux atomes d'eau, ce qui s'exprime par l'équation atomique suivante :

$$C^8 H^{16} Az^4 O^5 + H^2 O = C^8 H^{12} Az^2 O^6 + Az^2 H^6.$$

De même, quand l'asparamide est mise en contact avec les bases, il se produit de l'asparmate de la base employée, et il y a dégagement d'ammoniaque en vertu de cette décomposition d'eau. De même encore, l'asparamide mise en contact avec les acides fournit de l'acide asparmique libre et un sel ammoniacal, toujours en vertu de la décomposition de l'eau.

Les chimistes remarqueront ici un nouvel exemple d'isomérie. L'asparamide cristallisée est composée exactement de même que l'asparmate neutre d'ammoniaque lui-même pourvu de l'eau que les sels ammonia-

Digitized by Google

caux retiennent toujours. Cette isomérie est digne d'attention, puisqu'on peut à volonté faire passer l'asparamide à l'état d'asparmate d'ammoniaque sous la seule influence d'une chaleur de 120 ou 130 degrés centigrades, cette température suffisant pour changer l'état moléculaire de l'eau et pour modifier complètement la nature du composé.

Les faits observés par MM. Boutron et Pelouze paraissent certains; ils font disparaître de la science des erreurs dues à des observations ou à des analyses inexactes, et placent l'asparamide parmi les corps les mieux connus de la chimie organique.

—M. Buchner, de Strasbourg, tout en reconnaissant que M. Leroux a le premier fabriqué en grand la salicine, et qu'il en a répandu l'usage en France, revendique en faveur de son père la découverte de ce principe immédiat et l'indication de ses propriétés. La méthode qu'employait M. Buchner père était semblable à celle dont M. Leroux s'est servi. Il privait l'écorce du *salix incana* et du *salix vitellina* de tout son tannin et de la plus grande partie de son principe colorant par l'acide sulfurique; l'albumine, l'acétate de plomb, et la poudre de charbon; il faisait ensuite évaporer la liqueur aqueuse jusqu'à la consistance d'extrait, en y ajoutant de l'ammoniaque pour chasser l'acide acétique introduit dans la liqueur par l'acétate de plomb. Après le refroidissement de l'extrait jaune, la salicine cristallisait en petites aiguilles. (Séance du 22.)

— *Recherches sur le principe actif qui détermine la rupture des grains de fécule*, et sur ses usages économiques, par MM. Payen et Persoz. (Séance du 8.)

Depuis que MM. Payen et Persoz ont annoncé à l'Académie un nouveau moyen de préparer la dextrine, en séparant et chassant les enveloppes de la fécule par une action directe, ils ont poursuivi avec persévérance la recherche du principe actif qui produit cette singulière réaction, et sont parvenus à l'isoler.

Cette substance contient d'autant moins d'azote qu'elle approche plus de l'état de pureté, et possède d'ailleurs les propriétés suivantes. Elle est solide, blanche, insoluble dans l'alcool, soluble dans l'eau; sa dissolution est neutre, et sans saveur marquée. Elle n'est point troublée par le sous-acétate de plomb; abandonnée à elle-même, elle s'altère en peu de temps et devient acide; chauffée à 65 ou 70 degrés centigrades avec de la fécule, elle possède le pouvoir remarquable d'en rompre instantanément les enveloppes, et de mettre en liberté la dextrine, qui se dissout facilement dans l'eau, tandis que les tégumens, insolubles dans ce li-

Digitized by Google

quide, surnagent ou se précipitent suivant la densité de la liqueur. Cette propriété de séparation a déterminé les auteurs à donner à la substance qui la possède le nom de *diastase*.

L'opération convenablement ménagée donne la dextrine pure, avec le grand pouvoir de rotation qui la caractérise, et qu'on n'obtient à un degré égal par aucun autre procédé. Toutefois la solution de diastase en présence de la dextrine peut convertir en sucre cette dernière substance, pourvu que la température ne s'élève pas durant leur contact au-dessus de 70 à 75 degrés centigrades; car si on la chauffe jusqu'à l'ébullition, elle perd la faculté d'agir sur la fécule et la dextrine.

La diastase existe dans les semences d'orge et de blé germés, dans les germes de la pomme-de-terre, où elle est toujours accompagnée d'une substance azotée, qui, comme elle, est soluble dans l'eau et insoluble dans l'alcool, mais qui en diffère par la propriété qu'elle a de se coaguler par la chaleur, de ne point agir sur la fécule, et d'être précipitée de ses dissolutions par le sous-acétate de plomb.

La diastase s'extrait de l'orge germée par le procédé suivant. Une partie d'orge germée est réduite en poudre et délayée dans deux parties et demie d'eau distillée; après avoir fait macérer pendant quelques instans ce mélange, on le jette dans un filtre; le liquide qui en provient est chauffé dans un bain-marie à 65 degrés. Cette température suffit pour coaguler la matière azotée, qu'on peut séparer d'ailleurs par une nouvelle filtration. Le liquide ne renferme plus alors que le principe actif et une quantité de sucre en rapport avec les progrès de la germination. Pour séparer ce dernier, on verse de l'alcool dans la liqueur; la diastase y étant insoluble se dépose sous forme de flocons, qu'on peut recueillir et dessécher à une chaleur douce afin de ne point l'altérer. Pour l'obtenir plus pure encore, on peut la dissoudre dans l'eau et la précipiter de nouveau par l'alcool.

La solution de diastase, soit pure, soit contenant du sucre, sépare de même instantanément la dextrine de toutes les fécules et matières amilacées, et permet ainsi de faire directement l'analyse des farines, du riz, du pain, etc.

Pour préparer la dextrine, ou des liqueurs sucrées, on fait usage d'orge germée dans la proportion de 5 à 10 pour 100 de fécule. Quant il s'agit d'obtenir du sucre, on soutient la température au degré où l'action se prolonge; autrement on pousse au terme de l'ébullition qui fait cesser toute réaction.

Digitized by Google

GÉOLOGIE.

Rapport lu par M. Dumas dans la séance du 22, sur un mémoire de M. Boussingault intitulé : *Recherches chimiques sur la nature des fluides élastiques qui se dégagent des volcans de l'équateur.*

L'explication des phénomènes qui se passent dans les volcans a donné naissance à deux systèmes qui se partagent les suffrages des géologues et des physiciens. Les uns ne voient dans les volcans qu'un accident extérieur, et comme un témoignage de ce feu central auquel ils supposent que les parties intérieures du globe sont en proie ; les autres pensent, au contraire, que la température des volcans leur est propre, qu'elle naît de réactions chimiques qui s'opèrent sur une vaste échelle, et qui émettent comme à l'ordinaire beaucoup de chaleur. Préoccupés de cette idée, les chimistes doivent rechercher avec une curiosité impatiente tous les faits relatifs aux productions chimiques rejetées par les volcans, car ces résidus de l'action qui s'opère dans leur intérieur peuvent seuls nous en faire connaître la nature et les causes que nous ignorons.

Les premières personnes qui examinèrent les volcans, frappées de la présence du soufre et de l'odeur piquante des gaz qui se dégagent pendant les éruptions, n'hésitèrent point à indiquer l'acide sulfureux comme un produit gazeux des volcans. Cette erreur a été rectifiée dans ces dernières années ; on sait aujourd'hui que le Vésuve, qui avait donné lieu à cette inadvertance, produit beaucoup d'acide hydrochlorique, mais point d'acide sulfureux. Le fait du dégagement d'acide sulfureux n'était pas explicable ; celui du dégagement d'acide hydrochlorique se prête également bien aux deux explications admises, puisqu'il est également possible de considérer le gaz acide hydrochlorique comme devant sa formation à la réaction du sel marin, de la silice et de la vapeur qui se trouvent réunis dans les volcans, et qui y sont sous l'influence d'une haute chaleur, ou à la décomposition de l'eau par certains chlorures, décomposition qui produit beaucoup de chaleur. Les phénomènes observés par M. Boussingault dans les volcans de l'Amérique sont également difficiles à expliquer dans l'une et l'autre théorie. Ses recherches établissent en effet d'une manière positive que ces volcans dégagent de l'acide carbonique, mêlé de quelques traces d'hydrogène sulfuré et de beaucoup de vapeur aqueuse. Il n'a point trouvé d'acide hydrochlorique dans leurs produits. La quantité d'acide carbonique formait jusqu'à 95 pour 100 du produit gazeux qui se dégageait de la soufrière de Quindiu, et dont la température n'était pas supérieure à celle de l'atmosphère. Le volcan de Cumbal produisait en outre de la vapeur de soufre.

Digitized by Google

— *Notice sur les cavernes calcaires de Cusy*, dans les Beauges, et sur les sables aurifères du Chéran, en Savoie. Lue dans la séance du 29 par M. Héricart de Thury.

M. Héricart de Thury a visité les cavernes de Cusy dans le temps où Fourier était préfet du département de l'Isère, et il avait consigné ses observations dans un mémoire très détaillé qui est resté dans les mémoires du savant géomètre. Il croit devoir en donner aujourd'hui un extrait, comme offrant un exemple à l'appui des opinions de Saussure et de Dolomieu sur les soulèvemens et les redressemens des montagnes, et pour montrer la part que ces deux géologues ont dans les idées que leurs successeurs ont adoptées et qui règnent généralement de nos jours.

Les Beauges sont de hautes montagnes situées entre Chambéry, Aix, et Pierre-d'Albigny-sur-Isère. Elles sont formées d'un calcaire compact qui appartient à la partie inférieure de la grande formation des terrains crétacés. Elles sont disposées en chaînes à peu près parallèles, dont la principale direction est du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Comme toutes les montagnes de calcaire crétacé qui se prolongent sur la rive gauche du Rhône, elles semblent le résultat d'une révolution sinon générale, du moins très étendue, et dans laquelle de profondes ruptures, de grands soulèvemens et de vastes affaissemens ont eu lieu simultanément ou à différentes époques. En effet, ces chaînes de montagnes sont composées de chaînons parallèles brusquement séparés ou entrecoupés dans leur direction, présentant, les uns leur escarpement à l'est et leur inclinaison à l'ouest, les autres, leur escarpement à l'ouest et leur pente à l'est. Ces inclinaisons en sens inverse manifestent évidemment l'effet de l'affaissement des couches vers le milieu de la vallée qui sépare les chaînons. Les Beauges sont arrosées par le Chéran, qui roule dans ses sables des paillettes d'or, au-dessous des cavernes de Cusy.

Les cavernes de Cusy sont composées de vastes chambres à trois niveaux différens. On y pénètre par des corridors ou couloirs très étroits dans quelques endroits. Ces chambres sont généralement incrustées de grandes et belles stalactites blanches, grises, jaunes et rougeâtres. Dans le troisième et dernier étage, qui peut être de dix ou douze mètres plus bas que l'entrée de la première caverne, est un bassin d'eau vive dont on ne connaît ni la source, ni la profondeur, ni l'épanchement; il est sujet à des crues assez considérables qui troublent la transparence habituelle de ses eaux. A la voûte, on aperçoit plusieurs ouvertures ou cheminées qui, dit-on, répondent dans d'autres cavernes qui s'enfoncent dans la

Digitized by Google

montagne, en remontant du côté du sud-est. Enfin, la dernière chambre communiquait, assure-t-on, autrefois avec plusieurs autres chambres inférieures plus vastes et plus profondes, mais dont les ouvertures ont été obstruées par des incrustations, ou condamnées et scellées il y a plusieurs siècles après l'épuisement de la mine d'or qu'elles recelaient. Dans quelques endroits, la roche calcaire est restée à nu, mais on n'y voit point de cassure, et il semble qu'un puissant agent ait dissous cette masse calcaire, en laissant saillir à la surface des corps irréguliers insolubles ou plus difficiles à dissoudre. Ces corps saillans présentent tantôt des rognons irréguliers, siliceux, tantôt des debris organisés, parmi lesquels M. Héricart a reconnu des ammonites, des baculites, des trochites, des cardites, des térébratules, des spatangues, des caryophyllites, etc.

De toutes les cavernes que M. Héricart a visitées dans les Alpes, il n'en a point vu, celles des eaux d'Aix exceptées, qui offrent d'une manière plus évidente les preuves de l'action érosive d'un grand courant acide qui aurait usé et sillonné les murs de ces cavernes avec l'action dissolvante la plus puissante et en même temps avec la force de surgissement le plus violent ou le plus impétueux. Dolomieu avait déjà fait cette supposition, et il pensait que le courant avait surgi lors du grand tremblement de terre dont les Beauges présentent des caractères si prononcés.

Au-delà de ces cavernes, en remontant vers le Chatelard, M. Héricart ne rencontra que des sables et des graviers calcaires, avec de petits galets siliceux bruns, noirs ou noirâtres, et des poudingues calcaires; il ne trouva plus de paillettes d'or, ni de sable ferrugineux aurifère. Mais au-dessous du pont de Cusy ou des bouches des Beauges, où la vallée se découvre et s'élargit, les sables et les graviers sont d'une nature bien différente, et là, comme Dolomieu, M. Héricart découvrit des dépôts de galets de roches primordiales de granite, de protogyne, de syenite, de diorite, de diabase, de trapp, d'euphotides, de quartzites, d'amphibolites, de talcschistes, et des roches magnésiennes avec du fer oxidulé noir. Dans quelques endroits, les galets agrégés par un sable siliceux forment des bancs ou plutôt des amas irréguliers de poudingues déposés sur des grès coquillers tertiaires ou molasses qui recouvrent la base des rochers calcaires des Beauges. Ces grès forment des collines qui vont en s'abaissant peu à peu vers le nord-ouest. Ils contiennent çà et là quelques petites couches de lignites, et souvent des bois fossiles carbonisés plutôt que bitumineux. Près du pont du Chéran, avant Alby, ces grès s'élèvent à pic à plus de 60 mètres de hauteur au-dessus de la rivière, et là ils sont en couches verticales entremêlées de bancs de 25 à 30 centimètres de gra-

Digitized by Google

viers ou poudingues, tandis qu'au sommet de la colline ils sont recouverts par des assises horizontales de sable et de cailloux formant un poudingue grossier composé de galets de roches primordiales, mais d'une autre nature que ceux des grès et poudingues inférieurs. De Saussure, qui avait reconnu cette double formation de grès et de poudingue et la disposition extraordinaire de ces couches verticales recouvertes par ces assises horizontales, dit que les couches de la masse inférieure ont dû être redressées par une cause postérieure à l'époque de leur dépôt, et qu'ensuite elles ont été recouvertes par cette seconde formation, ces couches horizontales. « Je suis convaincu, ajoute-t-il, que cette situation ne peut être l'effet d'un simple affaissement; il faut nécessairement supposer un refoulement en sens contraire qui aura brisé et redressé ces couches originairement horizontales. »

« Qui ne sera frappé, s'écrie à ce sujet M. Héricart, de ce rapprochement dans la manière de voir et de juger des deux savans qui ont le plus contribué aux immenses progrès de la géologie! Dès 1785, de Saussure établissait l'opinion des refoulemens et des redressemens des masses qui constituent les contreforts des Alpes, et, quelques années après, Dolomieu, en visitant ces mêmes redressemens et en étudiant les sables, les galets et poudingues de roches primordiales gemmifères du Chéran, enfin les traces de cette érosion qui a si profondément sillonné les cavernes des masses calcaires de ces montagnes, Dolomieu hasardait l'opinion que bientôt ce serait dans la puissante et énergique action des feux souterrains qu'on en rechercherait la cause. »

— M. Arago a annoncé de la part de M. de Humboldt, dans la séance du 15 avril, que les travaux de sondage faits en Prusse suivant la méthode chinoise, par M. Oynhausen, continuent à réussir, et que les frais sont réduits de moitié.

MINÉRALOGIE.

M. Wœhler vient de découvrir la thorine dans le pyrochlore (titanate de chaux et oxidule de cérium) que MM. de Humboldt et Gustave Rose avaient rapporté de l'Oural. (Extrait d'une lettre écrite par M. de Humboldt à M. Arago, et communiquée le 15 avril à l'Académie).

PHYSIQUE VÉGÉTALE.

Premier mémoire sur l'application de l'électro-chimie à la physiologie végétale. Lu par M. Becquerel dans la séance du 1er avril.

Pour concevoir comment une foule d'élaborations s'opèrent dans les organes des plantes, M. Becquerel a recherché l'influence des parois des

Digitized by Google

tubes et des vaisseaux capillaires de nature quelconque sur les effets électro-chimiques. On ignore en quoi consistent les forces vitales, et comment la matière organique peut fournir les élémens d'un corps organisé quand elle en traverse les tissus ou les vaisseaux; mais comme toute réaction chimique est accompagnée d'effets électriques, et que les élémens d'une combinaison, quand ils se séparent ou se réunissent pour former un composé, se trouvent dans des états électriques différens, il est naturel de supposer que les organes des corps vivans possèdent le pouvoir de déterminer d'une manière particulière l'état électrique des élémens. L'état actuel de la science ne permettant pas de trouver directement cette faculté des tissus organiques, M. Becquerel a cherché dans les vaisseaux ou tubes d'un petit diamètre, dont les parois sont de nature quelconque, certaines propriétés analogues à celles qu'on attribue aux tissus des corps organisés. Les expériences rapportées dans le mémoire rendent très probable la supposition que la nature emploie des moyens semblables.

On prend un tube de verre d'un petit diamètre; par la partie inférieure on introduit de l'oxide de cobalt calciné et réduit en une pâte très fine avec de l'eau; on ferme l'ouverture, et l'on remplit la partie supérieure du tube avec une dissolution d'un hydrochlorate acide. Au bout de quinze à vingt jours, l'oxide de cobalt commence à se réduire précisément dans la partie adjacente aux parois du tube. L'hydrochlorate acide, dans sa réaction sur l'eau, prend l'électricité positive et la transmet à la paroi supérieure, tandis que l'eau s'empare de l'électricité négative, qui est transmise à la paroi inférieure. Ces deux parties de la paroi peuvent donc être regardées comme les deux pôles d'une petite pile dont l'action suffit pour réduire l'oxide de cobalt.

On conçoit maintenant comment des sécrétions peuvent se produire dans les organes des corps vivans. Supposons qu'un vaisseau ou un conduit quelconque d'un petit diamètre communique en deux points éloignés avec deux conduits semblables qui lui apportent chacun un liquide différent : les deux liquides ne pouvant se mêler que difficilement, réagiront lentement l'un sur l'autre, et prendront chacun une électricité contraire. La recomposition des deux électricités s'opèrera sur les parois du vaisseau, qui deviendront alors les deux pôles d'une petite pile. Si ces dissolutions renferment des principes faciles à séparer, il se formera de nouvelles combinaisons. On comprend d'après cela comment les tissus des vaisseaux et des organes peuvent être doués d'un pouvoir qui rend électriques les molécules des corps qui les traversent.

Digitized by Google

L'auteur examine ensuite dans son mémoire certaines décompositions spontanées qu'on peut rapporter à des principes électro-chimiques, et qui doivent réagir sur les plantes pendant la végétation.

Dès l'instant que l'eau distillée est en contact avec un métal oxidable, elle est décomposée, et il y a formation d'ammoniaque. Si elle renferme des sels, il se produit des phénomènes remarquables de décomposition, surtout quand on la met en contact avec le fer. Pour arriver à une théorie de ce phénomène, que Davy avait étudié sur le cuivre et l'eau de mer dans un but particulier, M. Becquerel a fait diverses expériences dont voici la principale.

Lorsqu'on répand une dissolution de potasse sur une lame de fer, celle-ci en s'oxidant prend l'électricité négative, et l'oxide l'électricité contraire; l'un et l'autre deviennent les pôles d'une pile qui réagit immédiatement sur le sulfate pour le décomposer; le métal attire la base, et l'oxide l'acide, avec lequel il se combine. Il en résulte de l'ammoniaque, de la potasse, et un double sulfate de fer et de potasse qui se décompose successivement.

Voulant savoir jusqu'à quel point on peut appliquer ce procédé en grand pour décomposer le sulfate de potasse et de soude, M. Becquerel a fait une expérience dans laquelle il s'est servi de limaille de fer, et dans laquelle le quart du sulfate s'est décomposé dans l'espace de six jours. Les résultats qu'il a obtenus le conduisent au principe suivant :

Lorsqu'un corps quelconque est attaqué par un agent chimique, celui qui joue le rôle d'acide prend l'électricité positive, et l'autre l'électricité contraire. Ces deux corps, pendant leur réaction réciproque, constituent une véritable pile qui décompose les substances avec lesquelles ces corps sont en contact quand les élémens dont elles sont formées sont unis par des affinités moins énergiques que les forces qui tendent à les séparer.

M. Becquerel donne ensuite le moyen de retirer les alcalis des principes immédiats des végétaux, même de ceux qui ne sont pas conducteurs de l'électricité, sans les incinérer préalablement. C'est ainsi qu'il a retiré la soude de la gomme arabique du commerce, et la potasse du mucilage de graine de lin.

Dans la dernière partie de son mémoire, il considère la graine comme un appareil électro-négatif, et expose quelques effets produits dans la germination et la végétation.

La germination, en décarbonisant les graines, ne donne-t-elle naissance qu'à de la gomme, du sucre, et de l'acide carbonique? Telle est la question qu'il s'est faite quand il a considéré l'embryon et tout ce qui

Digitized by Google

l'entoure comme formant un système électro-négatif qui retient les bases et repousse les acides.

Après avoir rappelé les circonstances où il se dégage de l'acide acétique dans la végétation, M. Becquerel a cherché s'il ne s'en formait pas dans le travail de la germination. Pour y parvenir, il s'empare de cet acide aussitôt qu'il devient libre, soit en se servant de papier tournesol, soit d'oxide de plomb ou de carbonate de chaux, avec lequel il forme un acétate. Les graines qu'il a soumises à l'expérience ont donné toutes, plus ou moins, de l'acide acétique.

Les tubercules de pommes-de-terre et d'anémone, posés sur du coton humide avec une bande de papier tournesol, ont coloré bien légèrement celle-ci en rouge, tandis que les bulbes d'iris et de tubéreuse lui ont donné une teinte foncée de cette couleur.

Il a voulu voir si les bourgeons, que l'on considère comme formés de germes semblables à ceux qui donnent naissance aux embryons, ne présentaient pas le même phénomène. Ses conjectures se sont vérifiées; car il a trouvé la réaction acide dans les bourgeons de divers peupliers, dans ceux de lilas, ainsi que dans les feuilles de plusieurs plantes. Ces résultats semblent annoncer qu'un grand nombre de graines, ainsi que les bulbes, les tubercules, les bourgeons, et même les feuilles, jouissent à un degré plus ou moins éminent de la propriété d'expulser de l'acide acétique. Cet acide se retrouvant aussi dans la sueur de l'homme, comme l'a prouvé M. Thénard, l'auteur est porté à en conclure une identité d'action dans le mode de formation des excrétions animales et végétales.

—Dans la même séance où M. Becquerel a lu son mémoire, M. Edwards a annoncé qu'en s'occupant avec M. Colin de recherches physiques et chimiques sur la végétation, il a aussi reconnu la formation de l'acide acétique par la germination, sans qu'il y ait eu communication entre lui et M. Becquerel. Il a constaté ce fait dans une longue suite d'expériences, et il en a observé la persistance long-temps après la sortie de la radicule et de la tigelle, au moins tant que les cotylédons continuent à exercer quelque action, sans cependant en avoir déterminé la limite. MM. Edwards et Colin ont aussi étudié d'autres phénomènes qui se manifestent hors de la graine dans certaines circonstances pendant l'acte de la germination, tels que ceux de la fermentation alcoolique, ou, lorsque la vie cesse dans la graine, la formation d'un produit doué de propriétés opposées à l'acidité, c'est-à-dire un alcali. Ils présenteront sous peu un mémoire sur ces objets.

Digitized by Google

— *Rapport* fait par M. Auguste de Saint-Hilaire, dans la séance du 15 sur un second mémoire de M. Girou de Buzareingues relatif à *l'évolution des plantes et à l'accroissement en grosseur des exogènes.*

Dans ce nouveau mémoire, M. Girou de Buzareingues a développé et systématisé les idées qu'il avait déjà soumises à l'Académie au mois de juillet 1831; mais, comme le fait remarquer le rapporteur, il est à désirer qu'il reprenne son système dans tous ses détails, et que, procédant par une analyse claire et méthodique, il arrive à la démonstration de chacun de ses principes, dont nous allons donner l'ensemble.

Les organes foliacés, suivant M. Girou de Buzareingues, sont dus à un *plissement* produit par une surabondance de vie qui, se distribuant d'une manière inégale, tend à se manifester au-dehors, et entraîne une partie des tissus et de leur surface en les distendant graduellement, à peu près comme lorsque par un pincement mécanique on tire une portion superficielle d'une substance élastique.

Par l'extension du *plissement* et par le mouvement des fluides, le tissu cellulaire se transforme en fibres. Celles-ci naissent en même temps que l'organe foliacé; elles se continuent supérieurement dans cet organe, et inférieurement elles se prolongent dans les parties les plus basses de la plante. Ce n'est point, comme l'avait cru M. du Petit-Thouars, une racine intérieure projetée par les feuilles et par les rameaux. L'apparition d'une feuille ou d'un bourgeon offre un débouché aux fluides, qui sy précipitent en détruisant dans leur marche les obstacles qu'ils rencontrent, et c'est ainsi qu'ils forment aux dépens des cellules les conduits vasculaires.

Puisque chaque feuille détermine l'apparition d'un faisceau fibreux, un verticille de feuilles doit former une zone de fibres. Ainsi, d'après ce système, le végétal sera formé de zones concentriques, dont les extérieures répondront aux verticilles les plus bas, et dont les centrales devront leur origine aux verticilles les plus élevés.

Dans la pousse de l'année d'une plante vivace, l'ensemble des zones se divise en deux couches distinctes; elle se divise même en trois, lorsque l'évolution des bourgeons s'est faite la même année que celle de la pousse qui leur a donné naissance.

Les fibres issues des feuilles s'enfoncent plus vers le centre que celles qui naissent des bourgeons, et, par une sorte d'entrecroisement, celles-ci deviennent extérieures par rapport aux autres, en sorte que la couche centrale de la pousse de l'année d'une plante vivace provient uniquement des feuilles, et la couche périphérique provient des bourgeons.

Digitized by Google

Les fibres provenant des feuilles de première évolution doivent être naturellement moins nombreuses que celles qui résultent des bourgeons nés à l'aisselle de ces mêmes feuilles, et dont chacun est composé de plusieurs organes foliacés. Ainsi, entre les fibres provenant d'un verticille de feuilles primaires, il peut s'intercaler des fibres résultant d'autres verticiles de feuilles également primaires, ce qui fait que le nombre des zones appartenant à ces feuilles n'est pas en rapport avec celui des verticilles, tandis que les zones provenant des fibres bien plus nombreuses des verticilles des bourgeons ne permettant pas l'intercalation d'autres fibres restent en rapport avec ces mêmes verticilles.

Dans la couche qui résulte des fibres des feuilles, les zones superficielles répondent aux feuilles supérieures, et les zones centrales aux feuilles les plus basses. Il doit donc y avoir encore ici une sorte d'entrecroisement, si l'observation est exacte. Au contraire, dans la couche périphérique des plantes vivaces, c'est-à-dire dans celle qui est due aux bourgeons, les zones les plus voisines du centre répondent aux verticilles de bourgeons les plus élevés, tandis que celles de la périphérie répondent aux verticilles les plus bas.

Les fibres produites par les feuilles aux dépens du tissu cellulaire ont, dit M. Girou de Buzareingues, une sorte d'étui autour d'un axe composé de ce tissu. Chaque fibre, résultat de la feuille, sert de point d'appui aux diverses fibres nées du bourgeon axillaire de cette même feuille, et de là un prisme triangulaire de fibres qui aboutit à l'axe cellulaire, et dont la base intérieure s'élargit par l'addition des fibres provenant des générations de bourgeons dues successivement à la feuille première. Le tissu compris entre les divers prismes est ce qui forme les rayons médullaires. Si les monocotylédones n'offrent point de rayons médullaires, c'est que la même filiation de feuilles et de bourgeons ne se manifeste point chez elles.

Chez les dicotylédones annuelles, ainsi que dans les pousses de l'année des dicotylédones vivaces, il existe une continuation entre les rayons médullaires du corps central et ceux de l'écorce; mais après la première année, il y a solution de continuité.

Lorsqu'au printemps la sève afflue, elle détermine la végétation tant longitudinale que centrifuge du corps central celluleux et de ses rayons médullaires; mais ceux-ci, arrêtés par l'écorce, se replient vers le centre et s'arrondissent d'un côté ou d'un autre; bientôt leurs prolongemens se rencontrent, ils se soudent, et c'est ainsi que se forment les gros tubes qu'on observe dans le voisinage de l'écorce.

Digitized by Google

A l'inverse du corps central, l'écorce est cellulaire vers la périphérie, et devient de plus en plus fibreuse de la surface extérieure à la surface interne. Elle croît en grosseur au dehors et au dedans tout à la fois; au dehors par l'accroissement de l'enveloppe herbacée ou cellulaire, au dedans par la multiplication de ses couches fibreuses ou des feuillets du liber, et par la formation de gros tubes.

Les rayons médullaires de l'écorce convergent en approchant de l'épiderme; les plus longs d'entre eux se rencontrent, et ils forment ainsi la zone continue qui reçoit le nom d'enveloppe herbacée, celle à laquelle on sait qu'est dû le liége du commerce.

Quant à la racine, elle présente des phénomènes semblables à ceux qu'offre la tige.

ZOOLOGIE.

Rapport verbal de M. Duméril sur le premier fascicule des *Études zoologiques* publiées par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire dans le *Magasin de zoologie*, de M. Guérin. (1er avril.)

Ce cahier, composé de dix planches coloriées, présente une série d'observations et de faits curieux relatifs à l'histoire naturelle des animaux qui appartiennent plus spécialement aux deux classes des mammifères et des oiseaux. Quoique le but de cette publication soit de communiquer rapidement aux naturalistes les espèces inédites, M. Isidore Geoffroy, par l'avantage de sa position au milieu de la plus vaste collection de l'Europe, et pouvant immédiatement comparer toutes les espèces inconnues avec les individus dont elles paraissent le plus se rapprocher, a été conduit à présenter des considérations générales tout-à-fait nouvelles non seulement sur ces espèces, mais souvent sur la famille ou sur le genre auxquels il pense qu'on doit les rapporter, s'il ne se voit point obligé de les séparer ou de les isoler après en avoir développé tous les caractères.

Ainsi en parlant de deux espèces inédites de chauves-souris de la division des oreillards ou genre *plecotus*, il décrit et fait suffisamment connaître par des caractères comparatifs huit espèces qu'on peut maintenant y rapporter en y établissant deux sous-divisions.

Il en est de même à l'occasion d'un singe hurleur du genre *stentor*, dont l'auteur fait une histoire complète, en indiquant les rapports naturels des espèces qu'on y a rangées avec celles des principaux genres dans lesquels on a réparti les autres espèces de quadrumanes.

Mais c'est surtout en traitant du genre *rhinomie*, qu'il a occasion d'établir pour y placer des espèces de passereaux dentirostres, que l'auteur

Digitized by Google

présente des réflexions toutes nouvelles sur la classification des nombreux oiseaux qu'on a été forcé de rapporter à cet ordre.

De même encore à l'occasion d'un genre nouveau, que M. Isidore Geoffroy fait connaître comme appartenant à l'ordre des gallinacés et qu'il nomme *eudromie élégante*, il présente des considérations générales sur la petite famille qui lie l'oiseau dont il est question avec les tinamous du Brésil qui ont quelques rapports avec la famille des pigeons, et joignent ainsi l'ordre des passereaux à celui des gallinacés.

— *Rapport* sur un mémoire de M. Milne Edwards intitulé : *Observations sur la méduse marsupiale* ou carybdée, de Péron et Lesueur. (Même rapporteur, même séance.)

Cette méduse, qui se trouve dans le golfe de Naples où M. Milne Edwards l'a observée vivante, appartient à la division qu'on avait établie à tort sous le nom d'*agastriques*, parcequ'on supposait les animaux qui la composaient privés d'un sac digestif. La masse totale de son corps ou son ombrelle est de forme elliptique courbée sur elle-même. Déposé dans un vase transparent avec de l'eau de mer bien limpide, son corps, à l'opposition de la vive lumière du soleil, laisse distinguer des prolongemens tentaculaires qui proviennent du centre de la concavité. Ces tentacules correspondent à une cavité gastrique, et à leur base interne M. Milne Edwards a reconnu une véritable bouche ou orifice digestif.

L'auteur décrit les ramifications vasculaires creusées dans l'épaisseur du parenchyme, de l'ombrelle et des tentacules, les organes secrétoires, ceux qu'il suppose être destinés à la reproduction. Tous ces détails sont exposés et figurés avec soin. L'animal a été injecté par différens procédés, particulièrement par son séjour dans de l'eau colorée, et son système vasculaire a été reconnu être analogue à celui des rhizostomes.

Il résulte des recherches de M. Edwards que la structure de la carybdée à bourse donne sur ce zoophyte des idées bien différentes de celles qu'avaient émises les auteurs, car cet animal est pourvu d'un grand nombre d'organes, et il ressemble beaucoup aux callirhoés et aux pélagies de Péron. Cette nouvelle anatomie d'une espèce de méduse qu'on croyait si différente des rhizostomes détermine plus précisément le rang que cette famille doit occuper dans la classe encore si peu connue des animaux zoophytes.

Digitized by Google

PHYSIOLOGIE ANIMALE.

Nouvelles idées sur la circulation. (Extraites d'une lettre adressée le 15 avril par M. Tanchou.)

M. Tanchou pense que la circulation est un mouvement de *succion* : ce mouvement serait la conséquence d'un *vide* qui s'opérerait dans les gros comme dans les petits vaisseaux par la soustraction continuelle de quelques uns des principes du sang à la périphérie du corps, et surtout par les combinaisons chimiques qui ont constamment lieu dans les phénomènes de composition et de décomposition de nos organes. Il appuie sa manière de voir sur l'accélération de la circulation et des sécrétions par la raréfaction de l'air et par la trop grande chaleur, sur les effets contraires que produisent le froid et une atmosphère trop pesante, sur les résultats de la marche et surtout de la course, exercices dans lesquels, suivant l'auteur, la dépense extraordinaire qui se fait dans les muscles en action y attire le sang et redouble les mouvemens du cœur; enfin sur les phénomènes que présentent les inflammations locales très vives, où, les mouvemens de vitalité, de composition et de décomposition étant augmentés, le vide se fait plus rapidement, en sorte que, suivant M. Tanchou, le cœur n'est influencé que quand la surexcitation devient générale. Cette manière de voir rapproche la circulation des animaux de celle des plantes, et fait du cœur un moyen de mélange, un aboutissant analogue au *collet* dans les végétaux, ou du moins elle tend à démontrer que cet organe est l'agent secondaire et non point l'agent exclusif ni même primitif de la circulation.

CHIRURGIE.

Deuxième compte-rendu du traitement des calculeux à l'hôpital Necker, par le docteur Civiale. Lu dans la séance du 22.

Pendant les années 1831 et 1832, M. Civiale a traité à l'hôpital Necker soixante-treize nouveaux malades qui présentaient tous les signes rationnels de la pierre; trente-huit ne l'avaient cependant pas. De trente-cinq qui étaient réellement calculeux, vingt ont été opérés par la lithotritie et sont guéris, quatre ont été taillés, deux sont morts, et les deux autres sont guéris. De 11 qui n'ont pas été opérés, six sont morts et cinq ont conservé la pierre.

Lorsqu'un malade souffre depuis long-temps, le raisonnement et l'expérience font présumer que la pierre est volumineuse, et qu'elle a produit des altérations organiques profondes. Heureusement cette règle générale n'est pas sans exception, comme le prouve le succès d'une opéra-

Digitized by Google

tion pratiquée sur un Espagnol âgé de vingt-trois ans, et qui souffrait depuis dix-sept ans de la pierre.

On croit généralement que les pierres d'oxalate de chaux sont toujours dures, et que cette circonstance doit souvent faire renoncer à la lithotritie. C'est encore une erreur que la pratique vient détruire. Le docteur Civiale a vu plusieurs de ces pierres murales excessivement friables, et qui ont été écrasées avec une grande facilité.

L'exiguité des organes génito-urinaires chez les enfans avait fait penser que cette classe de malades ne pourrait pas profiter des avantages de la lithotritie; heureusement on est parvenu à construire des instrumens au moyen desquels on peut broyer une petite pierre chez les enfans très jeunes, et déjà plusieurs ont été opérés avec le plus grand succès. Il est néanmoins constaté que l'emploi de la nouvelle méthode dans ce cas présente quelquefois de grandes difficultés; il convient même d'y renoncer quand la pierre est volumineuse. C'est ce qui a conduit M. Civiale à l'emploi d'une opération spéciale résultant de la combinaison de la taille et de la lithotritie, combinaison basée sur la dilatabilité du col de la vessie chez les enfans, et sur la possibilité qui en résulte d'introduire sans difficulté dans cet organe un instrument de plus de trois lignes. Il suffit de faire au périnée une incision connue sous le nom de boutonnière, et qui intéresse les tégumens, les tissus sous-jacens et la partie membraneuse de l'urètre. Cette combinaison a été employée avec le plus grand succès chez un enfant de onze ans, à l'hôpital Necker.

Un des cas les plus remarquables dont les annales de la chirurgie fassent mention est celui d'une fille âgée de vingt-quatre ans, de la vessie de laquelle on a retiré successivement quatorze calculs, dont plusieurs avaient neuf à onze lignes dans leur plus grand diamètre. Ces calculs différaient essentiellement de ceux qu'on trouve dans le réservoir de l'urine. L'ensemble de leurs caractères fait penser à M. Civiale qu'ils ne s'étaient pas formés dans la vessie, et qu'ils y avaient été introduits par l'urètre, quoique la malade n'en ait pas fait l'aveu, et que leur introduction ait dû lui causer les plus vives douleurs. Du reste on observait chez cette malade de grands désordres dans la sécrétion et l'expulsion des urines, et les autres fonctions participaient à ce désordre.

Les nouveaux faits observés par M. Civiale confirment ce que d'autres plus anciens ont établi; ils serviront à donner plus de précision aux moyens d'exploration, plus de certitude au diagnostic, au choix et à l'application des moyens curatifs. Cependant M. Civiale ne rejette pas pour cela la cystotomie; il pense qu'elle mérite souvent la préférence

Digitized by Google

chez les enfans, et que chez l'adulte ou même chez le vieillard il faut quelquefois y recourir lorsque la maladie est trop avancée, que la vessie contient un grand nombre de calculs ou une grosse pierre dont la destruction exigerait un long traitement et des applications répétées de la lithotritie, lorsque surtout l'état des organes, la violence des douleurs, réclament des moyens prompts. Chez l'un des malades soumis à l'emploi de la cystotomie, il a obtenu un succès remarquable en faisant une large incision aux tégumens et au tissu cellulaire du périnée pour l'écoulement des fluides épanchés à l'instant même où l'infiltration a lieu, et en ouvrant la partie membraneuse de l'urètre afin de donner issue aux urines, et de prévenir par là un nouvel épanchement.

— *Nouvelles applications du procédé de M. Velpeau pour la guérison des fistules.*

M. Velpeau annonce qu'il vient de tenter une seconde fois avec succès le procédé qu'il a imaginé pour guérir certaines fistules du larynx. Il signale en outre d'autres applications dont sa méthode est susceptible.

S'il s'agit de fermer un simple *trou*, une ouverture arrondie, on taille au-dessous de la fistule, sur le devant du larynx, un lambeau une fois plus long que large, on dissèque ensuite ce lambeau de bas en haut jusqu'à ce qu'il ne tienne plus que par un étroit pédicule, on le roule enfin sur son axe pour en faire un cylindre qu'on renverse et qu'on enfonce à la manière d'un cone ou d'un bouchon dans l'ouverture morbide préalablement avivée. Il ne reste plus qu'à le fixer en place à l'aide d'une aiguille et d'un point de suture.

Lorsqu'on veut, au contraire, oblitérer une *fente*, une fistule plus large dans un sens que dans l'autre, il suffit de plier le lambeau en double sur sa face cutanée, et de l'enfoncer comme précédemment dans la place. D'une façon comme de l'autre, l'opération est assez facile pour que tous les chirurgiens exercés puissent la pratiquer. Elle n'est pas à l'abri d'inconviens, sans doute, mais elle paraît jouir de tous les avantages attribués aux autres méthodes plastiques, et pouvoir leur être utilement substituée dans le cas particulier qui vient d'être indiqué. (Séance du 22.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Sur la panification en général, et particulièrement sur la fabrication du pain de fécule de pomme-de-terre, par M. Gannal. Extrait d'une lettre lue le 15 avril.

Contrairement aux idées généralement reçues, M. Gannal affirme que

Digitized by Google

le gluten n'est pas une substance nutritive; que, par rapport à la panification, son rôle se borne à former un tissu cellulaire propre à retenir les gaz qui se dégagent pendant la fermentation, et que, par rapport à la digestion, il a pour unique effet d'empêcher que la fécule ne traverse trop rapidement l'estomac et les intestins grêles.

La fermentation qui a lieu pendant la panification doit être seulement vineuse, suivant M. Gannal, et le pain est de mauvaise qualité quand cette fermentation est acide, ce qui arrive toujours lorsqu'on emploie des levains conservés pendant des semaines entières. Pour se procurer un ferment de bonne qualité, il faut mélanger une partie de levure de bière en pâte avec deux parties de fécule sèche qu'on expose à l'air pendant vingt-quatre heures et qu'on renferme ensuite dans des bouteilles. Ce ferment se conserve ainsi pendant plusieurs mois.

M. Gannal croit encore que le gluten ne subit aucune altération pendant la fermentation ni même pendant la digestion. Il assure que le tissu aréolaire que forme cette substance dans le pain peut être facilement isolé de la fécule par l'action de l'acide sulfurique étendu d'eau et élevé à la température de 100 degrés. Il a constaté que pendant la panification, le gluten absorbe plus de trois fois son poids d'eau, et qu'à la température de 55 degrés centigrades il l'abandonne presque complètement, fait d'autant plus remarquable que c'est à cette même température que la fécule se combine à l'eau et se transforme en empois.

En conséquence de ses idées et de ses observations, M. Gannal dit que le pain fait avec des farines de bonne qualité doit contenir environ 50 centièmes de fécule, 17 centièmes de gluten et de ligneux, et 33 centièmes d'eau, et que, pour faire du pain de fécule de pomme-de-terre, il faut, autant que possible, se rapprocher de ces proportions, c'est-à-dire qu'il faut réunir à la fécule des farines qui contiennent proportionnellement une plus grande quantité de gluten ou de substance ligneuse que les farines de bonne qualité. C'est aussi en partant de ces principes que M. Gannal a fabriqué un pain dont il a présenté des échantillons à l'Académie, et dont voici la composition :

10 kil. de farine bise, de 4e, à 25 fr. les 159 kil.
20 kil. de fécule de pomme-de-terre, à 24 fr. les 100 kil.
200 gram. de sucre brut, à 80 c. le demi-kil.
180 gram. de levure de bière, à 50 cent. le demi-kil.
250 gram. de chlorure de sodium, à 50 cent. le kil.
11 litres d'eau.

Digitized by Google

Ce mélange a donné 22 pains de 2 kilogrammes, pesé juste.

Dans la séance suivante, M. Gannal a présenté un pain plus blanc fait avec la farine de premier gruau et de la fécule, et dont voici la composition :

On prend farine, 10 kilogrammes; fécule de pomme-de-terre, 20 kil.; sel, 250 grammes; sucre, 200 grammes; levure de bière, 150 grammes; eau, 26 litres. On fait le soir avec les 10 kilogrammes de farine et 8 litres d'eau, à la température ordinaire, une pâte qu'on n'emploie que le lendemain matin. Alors on fait bouillir les 18 litres d'eau restant, on les verse sur la moitié des 20 livres de fécule, à laquelle on a ajouté le sel ou le sucre; on fait du tout une pâte homogène qu'on laisse reposer pendant une demi-heure; après quoi on l'incorpore dans le pétrin avec l'autre moitié de la fécule. Le mélange bien fait, on y ajoute la pâte de farine préparée la veille, puis la levure délayée dans une très petite quantité d'eau; il ne reste plus ensuite qu'à travailler la pâte comme on le fait pour du pain ordinaire. Il ne faut pas attendre que la pâte soit entièrement levée pour l'enfourner, et le four ne doit pas être tout-à-fait aussi chaud que pour le pain ordinaire. La cuisson exige trois-quarts d'heure. Pour que le pain ait une croute agréable, il faut qu'il soit roulé dans de la farine ordinaire et non dans de la fécule.

Le prix de ce pain, non compris les frais de manutention et de cuisson, est de 6 sous les quatre livres; celui du pain présenté dans la séance du 15 était de 5 sous et demi.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Tableau de la valeur des monnaies fabriquées aux Etats-Unis pendant l'année 1832. Communiqué par M. Warden le 22 avril.

La monnaie des Etats-Unis a fait frapper depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre 1832 des valeurs pour 3,401,055 dollars, dont en or pour 798,435 dollars, en argent pour 2,579,000, et en cuivre pour 23,620, le tout en 9,128,387 pièces. Dans le montant des valeurs en or, environ 80,000 dollars proviennent du Mexique, de l'Amérique du sud et des Indes orientales, 28,900 d'Afrique, 678,000 de la région d'or des Etats-Unis, et 1,200 n'ont pas d'origine certaine.

Voici le tableau comparatif des valeurs en or fournies par les divers états formant la région d'or de l'Union depuis 1824 jusques à 1832 inclusivement :

Digitized by Google

Années.	Virginie.	Caroline nord.	Caroline sud.	Géorgie.	Alabama et Tennessé.	Totaux.
1824		5,000				5,000
1825		17,000				17,000
1826		20,000				20,000
1827		21,000				21,000
1828		46,000				46,000
1829	2,500	134,000	3,500			140,000
1830	24,000	204,000	26,000	212,000		466,000
1831	26,000	294 000	22,000	176,000	3,000	520,000
1832	34,000	458,000	45,000	140,000	1,000	678,000
totaux.	86,500	1,199,000	96,500	528,000	4,000	1,913,000

ÉLECTIONS.

Séance du 1er avril. — M. Nobili est élu comme correspondant pour la place laissée vacante dans la section de physique par le décès de M. Seebeck de Berlin. Il obtient 41 suffrages sur 51.

Séance du 8. — Élection d'un nouveau membre pour la place devenue vacante dans la section d'anatomie et de zoologie par la mort de M. Latreille.

La section avait présenté deux listes de candidats, l'une de zoologistes, et l'autre d'anatomistes. Sur la première étaient les noms de MM. Desmarets, Valenciennes, Dejean, et Férussac; sur la seconde figuraient ceux de MM. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, Strauss et Milne-Edwards. Dans les deux premiers tours de scrutin, aucun des candidats n'arrive à la majorité absolue. Le scrutin du ballottage entre MM. Isidore Geoffroy et Valenciennes, qui dans les deux premiers tours avaient réuni le plus de voix, n'est pas plus décisif : les suffrages se partagent également entre les deux compétiteurs. L'élection n'ayant pu se terminer dans cette séance, le ballottage a été renvoyé à la suivante, où le triomphe est définitivement resté à M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire qui a réuni en sa faveur 30 suffrages, tandis que M. Valenciennes n'en a obtenu que 22. Un grand intérêt s'attachait à cette lutte électorale, où les deux écoles qui se disputent maintenant l'empire de l'histoire naturelle, celle de Cuvier et celle de M. Geoffroy-Saint-Hilaire père, étaient en présence.

Dans la même séance du 8, M. Hansten de Christiania a été élu comme membre correspondant de la section de physique.

YOUNG.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SUR LE

PROJET D'ENTOURER PARIS DE CITADELLES.

Une des règles favorites des usurpateurs a toujours été de tenir par des citadelles les villes où leur autorité leur paraissait mal assurée. Cela se voit dans toutes les histoires, depuis Altorf jusqu'à Athènes; cela s'enseigne aux enfans dès la première classe du collége; cela est vulgaire. Aussi ne faût-il pas s'étonner du cri général qui s'est élevé à la nouvelle que Paris allait être mis sous l'empire d'une enceinte de citadelles : il y a quarante ans que le peuple avait signifié qu'il ne voulait plus de Bastille, et voici qu'au lieu des tours de sa vieille Bastille, on projetait de lui rendre toute une chaîne bastionnée de forts à la Vauban. On peut penser qu'il s'est trouvé assez de gens pour se lever tout aussitôt et montrer hardiment à leurs concitoyens tout ce qu'il y avait là de menaçant pour la liberté du pays. Mais, pour arrêter l'entreprise, ce n'était point une chose suffisante que d'avoir démontré combien elle était opposée à l'intérêt du pays : les raisons qui avaient dicté le calcul demeuraient en dehors de pareilles atteintes; elles subsistaient toujours et commandaient l'exécution. Pour nous sortir d'une alternative si pénible qu'elle nous eût tous forcés à faire notre choix entre la servitude ou la révolte, il ne se serait donc trouvé qu'un seul moyen, qui eût été de faire voir à la dynastie que ce qu'elle avait jugé favorable à son intérêt lui était en réalité inutile et même contraire. C'est ce que je veux tenter ici en quelques mots.

Si Paris et la France n'avaient pour toute population qu'un million d'habitans, possesseurs tranquilles de trente millions de machines chargées de produire toutes choses dans les champs et les fabriques, je ne vois pas en quoi la monarchie actuelle pourrait être en péril, ni en quoi ses forteresses pourraient lui être utiles. Ses embarras ne

Digitized by Google

viennent donc pas de ceux qui vivent comme s'ils avaient des machines, mais de ceux qui vivent comme s'ils en étaient. Les premiers ne voient devant eux aucun ordre meilleur que celui auquel cette monarchie préside; cette monarchie n'a donc point à se précautionner contre eux, et, pour en être respectée telle qu'elle est, elle n'a d'autre soin à prendre que de les respecter tels qu'ils sont. Mais s'il est difficile de prévoir aucun débat sérieux et volontaire entre la royauté et les propriétaires, qui l'ont choisie et qui s'en servent, il faut avouer qu'on ne trouve plus les mêmes garanties de concorde entre la royauté et les prolétaires, qui ne l'ont point choisie et qui ne s'en servent point. C'est donc surtout contre eux et seulement contre eux que la politique royale doit se tenir en garde. Or je vais démontrer que la construction des citadelles ne satisfait nullement à cette condition fondamentale, et qu'elle ne répond d'ailleurs à aucune des nécessités qui menacent la stabilité de cette dynastie nouvelle.

Je dis d'abord que dans l'état ordinaire des choses le spectacle des forteresses n'aura aucune puissance pour réduire le peuple et le tenir dans un esprit de soumission. Chez nous, la vue d'une bastille inspire plutôt de la renverser que de la craindre. En outre il arrive le plus souvent que la terreur qu'excite l'idée d'un siège vient plutôt de la crainte que l'on éprouve pour ses biens que de celle qu'on éprouve pour son corps; et le peuple n'a que son corps.. La menace est donc faible pour ceux qu'elle devrait intimider; forte pour ceux dont elle devrait se tenir éloignée. Ce n'est que par le concours et la faveur des marchands, des propriétaires, des bourgeois de toutes sortes, que vous occupez votre royaume, et c'est contre eux que vous ouvrez les bouches de vos canons; mais, en vérité, votre politique vous mène aux contresens: vous irritez vos ennemis, et vous offensez vos amis.

Les citadelles ne sont donc point un empêchement à ce que le peuple recommence à s'assembler quand l'occasion l'y portera. Une fois l'émeute commencée, elles ne procurent d'ailleurs aucun moyen nouveau de l'apaiser ou de la disperser; car aucun homme sensé ne voudrait croire assurément que la pensée soit jamais venue à personne d'avoir recours au feu des batteries pour combattre l'émeute. Etrange façon de défendre la tranquillité des boutiques contre les clameurs des attroupemens que de faire promener dans les rues, au lieu de patrouilles, la sauvegarde indisciplinée des boulets et des bombes! Ce n'est point à ce prix que nos bourgeois entendent qu'on leur assure la paix; mieux vaut encore pour eux un moucheron qui bourdonne qu'une pierre qui assomme.

Enfin s'il arrivait, dans un temps que j'ignore, et par l'effet de

Digitized by Google

circonstances que je ne voudrais pas inventer à plaisir, s'il arrivait qu'un dissentiment fondamental vînt à se manifester entre les intérêts de la dynastie et ceux de la nation, à Dieu ne plaise qu'il faille penser que le salut de la liberté pût alors se trouver compromis par l'obstacle de quelques batteries et de quelques murailles. On conçoit encore que l'on puisse tenir un bourg d'Allemagne ou d'Italie sous l'effroi d'une citadelle; on n'y tiendrait pas long-temps la ville la plus fière et la plus généreuse de la France et du monde, on ne l'y tiendrait pas long-temps, lors même que toutes ces citadelles seraient pleines de mercenaires et d'hommes d'armes. Il n'est pas de victoire qui ne se laisse acheter avec le sang et le courage, et c'est là un compte où le peuple de France n'a jamais été ni incertain ni ménager. Sans doute si la dernière dynastie avait eu à s'appuyer sur des citadelles aussi solides et aussi meurtrières que celles que prépare aujourd'hui la dynastie qui lui a succédé, Paris n'en aurait point eu un marché si facile; mais, malheur au vieux Roi si ces provinces silencieuses à ses adieux avaient été obligées de se lever pour les lui imposer! Au dix-neuvième siècle, et dans notre pays, il n'y a plus lieu à poser la question des tyrans. Le débat entre le despote et le peuple est un débat qui expire en trois jours; l'armée n'est séduite que par les triomphes de la guerre étrangère, elle ne persistera jamais dans la guerre fratricide.

Les citadelles au jour d'une révolution ne sauraient donc être considérées comme un fondement assuré. Elles n'arrêtent que les morts, et les vivans marchent contre elles. Elles ne sont maîtresses que du sang et non des volontés. Et d'ailleurs plus de sang, plus de haine; plus de haine, plus d'emportement et de vengeance. Précédemment j'ai montré qu'en temps de trouble elles étaient inutiles, et en temps de paix, nuisibles. Maintenant donc, s'il pouvait m'appartenir en aucune manière de donner des conseils aux princes, j'essaierais de montrer à celui qui nous gouverne que ce serait mal calculer notre époque que de penser que la force y fait l'autorité; je lui rappellerais que notre aristocratie est bien peu, mais qu'elle est cependant le seul soutien de sa puissance, et que ce serait chercher appui en des chimères que de rêver d'autres remparts; que trop de confiance en soi devient souvent funeste, et que par là bien des rois avant lui ont été précipités dans l'abîme. Mais j'ai trop peu médité dans ma vie sur la conservation des trônes pour oser m'élever à tant de hardiesse; mon opinion, en une matière si difficile et si obscure, aurait trop peu de certitude et d'assurance, et je me trouve heureux de pouvoir couvrir mon défaut sur ce point en me retranchant derrière l'appui du plus illustre maître de la diplomatie moderne. C'est de Machiavel que je veux

Digitized by Google

parler, et ce n'est sans doute point un prince habile comme le nôtre qui refuserait de l'entendre et d'accorder à ses avis quelque crédit et quelque déférence. J'essaie donc de traduire aussi sincèrement et aussi fidèlement que je le puis les conseils de ce grand homme sur les avantages que les princes doivent attendre des citadelles qu'ils font bâtir (1) :

« Il faut donc considérer que les forteresses se font contre l'ennemi ou contre les sujets. Dans le premier cas elles ne sont pas nécessaires; dans le second elles sont nuisibles. Pour prouver d'abord que dans le second cas elles sont nuisibles, je dis que lorsqu'un prince a peur de ses sujets et de leur rébellion, cette peur vient de la haine que ses sujets lui portent; cette haine, de ses mauvais traitemens; ces mauvais traitemens eux-mêmes, de l'idée qu'a le prince de pouvoir tenir son état par la force; et l'une des causes qui porte le plus à croire que l'on peut se servir de la force, c'est d'avoir à sa disposition des forteresses. Ainsi donc les mauvais traitemens, source de haine, naissant en grande partie de l'occasion des forteresses, les forteresses sont plus nuisibles qu'utiles; ce sont elles qui contribueront à augmenter ton audace et ta violence à l'égard de tes sujets.

» Mais en outre les forteresses sont loin de présenter cette sûreté que tu imagines. Tous les moyens de force et de violence que tu voudrais employer pour tenir tes sujets se réduisent à rien, à part les deux suivans : aie toujours une bonne armée à mettre en campagne contre eux, comme faisaient les Romains, ou trouves le moyen de les affaiblir, de les désunir, de les disjoindre, de telle sorte qu'ils ne puissent jamais se rassembler pour te nuire. Car si tu les appauvris, *spoliatis arma supersunt*; si tu les désarmes, *furor arma ministrat*; si tu mets les chefs à mort en continuant d'opprimer les autres, les chefs renaissent comme les têtes de l'hydre; si tu fais des forteresses, elles te sont, il est vrai, utiles en temps de paix, car elles te donnent plus de cœur à oser les maltraiter : mais en temps de guerre elles te sont complètement inutiles, car assaillies à la fois par les sujets et par l'ennemi, il est impossible qu'elles leur résistent. Et certes si jamais elles furent inutiles, c'est bien de notre temps où la force de l'artillerie ne permet pas que l'on puisse défendre long-temps les lieux étroits, et où l'on ne saurait réparer ses dommages. Mais je reprends plus directement cette matière. Le prince avec

(1) *Discorsi di Nicolo Machiavelli sopra la prima Deca di Tito-Livio*. Lib. II, cap. XXIV.

Digitized by Google

sa forteresse veut mettre un frein au peuple de sa ville; le prince ou la république, un frein au peuple d'une ville conquise. Je m'adresse ici au prince, et j'affirme que, par les raisons déjà énoncées, cette forteresse lui sera entièrement inutile pour refréner le peuple. Car c'est cette forteresse qui le rendra plus hardi et moins ménager à l'égard de l'oppression; c'est cette oppression qui l'exposera à sa ruine, et qui animera ses sujets à tel point contre lui que cette forteresse, qui est l'origine de leur colère, ne pourra plus le défendre contre eux. Un prince sage et bon, dans le dessein de demeurer bon et de ne laisser à ses héritiers aucune occasion de mésaventure, ne fera donc pas de forteresses, afin que ses enfans aient à fonder leur puissance non sur les forteresses, mais sur la bienveillance de leur sujets.

» Si le comte Franscesco Sforza, duc de Milan, qui eut une réputation de sagesse, fit néanmoins bâtir dans Milan une forteresse, je dis qu'en cela précisément il ne montra point de sagesse. Et l'expérience a bien prouvé en effet comment cette forteresse a été pour ses héritiers une cause de mal et non de sûreté; car jugeant qu'avec cet appui ils pouvaient vivre tranquilles et outrager impunément citoyens et sujets, ils ne se firent faute d'aucune sorte de violence, si bien que, devenus odieux au-delà de toutes choses, ils perdirent leur état à la première attaque de l'ennemi. Cette forteresse durant la guerre ne servit donc ni à les défendre ni à les aider, et durant la paix elle avait assez contribué à leur faire du tort; car s'ils ne l'avaient point eue, la moindre idée de prudence les aurait forcé à ménager davantage les citoyens, et alors ils auraient pu découvrir plus promptement le péril et s'en seraient tirés; il leur était plus facile de résister à l'impétuosité des Français avec leurs sujets pour amis sans le secours de la forteresse, qu'avec la forteresse pour eux et leurs sujets pour ennemis.

» Les forteresses ne te servent à rien; elles se perdent par la trahison de celui qui les garde, par la force de celui qui les attaque, ou par la famine. Si tu veux en tirer parti et les employer à reprendre ton état après l'avoir perdu, il te faut d'abord une armée pour attaquer celui qui t'a chassé; mais si tu as une armée suffisante, tu reprendras ton état de toute manière, et quand bien même cette forteresse n'y serait pas; tu le reprendrais même d'autant mieux que les citoyens te seraient plus attachés, si tu ne les avais pas auparavant mal menés à cause de l'orgueil de ta citadelle. Et l'on a bien vu en effet comment cette forteresse de Milan n'a été d'aucun secours ni aux Sforza ni aux Français dans le temps de leurs revers; et comment, bien au contraire, elle les a poussé à leur

Digitized by Google

ruine, en les empêchant de se soucier de gouverner par des moyens plus honnêtes.

» Guido Ubaldo, duc d'Urbino, fils de Frédéric, qui eut dans son temps la renommée d'un bon capitaine, ayant été chassé de ses états par César Borgia, fils du pape Alexandre VI, et y étant plus tard rentré par suite d'un évènement favorable, fit sur-le-champ ruiner toutes ses forteresses, les regardant comme nuisibles. Aimé de ses sujets, elles ne lui étaient pas nécessaires contre eux; et quant aux ennemis, il ne lui était pas possible de les défendre contre eux, à moins de mettre une armée en campagne; il se résolut donc à les détruire.

» Le pape Jules, ayant chassé les Bentivogli de Bologne, fit en cette ville une forteresse, et de là, par son commandant, il faisait assassiner le peuple; si bien que le peuple s'étant révolté, la forteresse fut prise en un instant. Elle ne rendit donc aucun service à son maître, et lui nuisit même d'autant plus qu'il y aurait prospéré s'il s'était autrement comporté.

» Nicolo da Castello, père des Vitelli, étant rentré dans sa patrie dont il avait été exilé, détruisit aussitôt deux forteresses que le pape Sixte IV y avait fait bâtir, jugeant que ce n'étaient point les forteresses, mais la bienveillance de son peuple, qui pourraient le maintenir dans ses états.

» Mais l'exemple le plus récent, le plus remarquable en tout point, et le plus propre à montrer l'inutilité de bâtir des forteresses, et l'utilité contraire de les détruire, est celui que Gênes nous a donné de notre temps. Chacun sait comment, en 1507, Gênes s'étant mise en révolte contre Louis XII, roi de France, celui-ci vint en personne à la tête de toutes ses forces pour la reprendre, et comment, après l'avoir réduite, il y fit bâtir une forteresse, la plus forte que l'on ait encore vue jusqu'ici : elle était inexpugnable tant par sa situation que par une foule d'autres circonstances; placée sur la pointe d'une colline, que les Génois nomment Codefa, et qui s'étend jusque dans la mer, elle servait à battre toute l'étendue du port et une bonne partie de la place. Mais un peu plus tard, en 1512, les Français ayant été chassés d'Italie, Gênes se révolta de nouveau malgré la forteresse; et la forteresse, après avoir été tenue en état de siège pendant seize mois par Ottaviano Fegoso, qui s'était mis à la tête du gouvernement, fut enfin obligée de se rendre par famine. Chacun croyait alors, et même beaucoup en donnaient le conseil, que Ottaviano la conserverait pour s'y retirer en cas d'évènement; mais lui, homme prudent, et sachant

Digitized by Google

bien que ce ne sont point les forteresses, mais seulement la volonté du peuple qui maintient les princes dans leurs états, il la ruina. Et ayant ainsi fondé son empire, non point sur des forteresses, mais sur sa sagesse et sa vertu, il l'a conservé et le conserve encore. Et tandis qu'autrefois il suffisait d'un millier d'hommes pour mettre une révolution dans l'Etat de Gênes, ses ennemis sont venus depuis l'attaquer avec dix mille hommes, et n'ont rien pu contre lui. On voit donc, par cet exemple, comment Ottaviano a pu détruire la forteresse sans se faire aucun tort, et comment le roi de France a pu la construire sans en retirer aucun bien. Car lorsqu'il eut le moyen de venir en Italie avec une armée et de prendre la ville de Gênes, il n'avait pas de forteresse; mais quand il eut la forteresse, cette forteresse ne lui rendit pas le moyen de revenir en Italie avec une armée et de reprendre la ville. Pour le roi, ce fut donc une dépense de la construire et une honte de la perdre; pour Ottaviano, une gloire de la prendre et un bénéfice de la ruiner. »

A Dieu ne plaise que pour prouver la vérité du principe, il soit besoin d'ajouter encore de nouveaux exemples à ceux que nous donne l'histoire. Aucun état ne saurait se tenir s'il n'est fondé sur l'assentiment commun. La civilisation qui s'étend restreint chaque jour l'emploi des troupes; les armes sont chez nous aux mains des citoyens et non plus des verseurs de sang mercenaires. Les régimens ont de la valeur devant les soulèvemens intempestifs; devant les révolutions légitimes, ils rentrent dans le peuple dont ils sont. Quant aux citadelles, j'ai montré combien elles seraient impuissantes pour soutenir aujourd'hui quelque dynastie que ce soit, et l'on a vu, par l'autorité de Machiavel, combien elles pourraient au contraire accélérer l'occasion de sa chûte. Il ne me resterait donc plus, si ce projet insensé devait en effet s'accomplir, il ne me resterait plus qu'à m'adresser aux serviteurs et aux familiers les plus dévoués de la royale famille pour les unir sur ce point, à tous ceux qui ont quelque raison de ne point aimer sur leurs têtes la menace des batteries homicides, et à jeter à tous, comme d'autres l'ont déjà fait, le dernier cri d'alarme. Mais la providence qui veille sur nous ne voudra point nous réduire à une extrémité si pressante. Vous n'achèverez point, ô prince, une si funeste et si périlleuse entreprise. Vous ne sauriez la conduire avec vos propres ressources, et vous pouvez être certain que le renfort des bourgeois et celui des impôts dont ils tiennent la clé vous feront défaut en cette affaire. Il faudrait amener la chambre à croire que les forteresses dont vous cernez notre ville sont en effet dressées contre les ennemis de la France, contre les rois d'Europe, vos illustres

Digitized by Google

cousins; contre les rois d'Europe qui vous permettent d'élever des remparts autour de votre capitale, et qui à la frontière vous empêchent de réparer un bastion abattu. C'est là une politique usée, et voici que vos journaux eux-mêmes commencent à bégayer en nous la récitant chaque matin. Et quand même votre intention serait celle que vos ministres annoncent, il ne nous suffit point, pensez-y bien, que vous vous mettiez en état de défendre votre bonne ville de Paris et votre royale habitation contre l'invasion de quelque roi compétiteur; le sol de la patrie nous est sacré, et ce que nous voulons avant tout de qui se prétend notre chef, c'est que pas une de nos chaumières ne soit une seconde fois exposée à sentir le souffle profanateur de l'étranger. L'égoïsme n'est encore nulle part assez stupide pour qu'on aille s'imaginer de protéger Paris par ses faubourgs qui ne sont qu'à lui, et non par ses frontières et ses institutions qui sont à lui et à la France. Et puis, voyez, l'extrême prudence ne nous est pas naturelle. Nous n'aimons point à prendre contre les autres plus de précautions qu'ils ne jugent nécessaire d'en prendre contre nous. Nous ne faisons pas profession, dans ce pays, d'une telle timidité, qu'il soit de notre tempérament de nous réfugier sous le bouclier avant d'avoir seulement entrevu le luisant d'une pique, ou de notre dignité de nous fortifier devant Berlin quand Berlin ne se fortifie pas devant nous. Ces choses peuvent être royales puisque les rois les commmandent, mais assurément elles ne sont pas françaises. Il faudrait d'ailleurs supposer les députés bien légèrement pénétrés du principe de nos institutions monarchiques, ou bien étrangement aveuglés par leur obéissance, pour croire qu'ils puissent jamais consentir à octroyer à votre couronne l'exorbitante augmentation de pouvoirs que vous réclamez aujourd'hui. Ils ont pour elle trop d'amour et de sollicitude pour jamais se prêter à aucune mesure capable de déranger l'équilibre tutélaire des trois pouvoirs, et de causer ainsi leur déchéance commune. Non sans doute qu'il soit permis à personne de concevoir le moindre soupçon sur une loyauté dont vous avez donné tant de preuves, ou sur une ambition qui s'est toujours montrée si désintéressée et si dévouée à la gloire et à la dignité du pays; mais ce n'est point sur vous seulement, ô prince, et sur les choses utiles à votre conservation que doit se fixer la vigilance publique. Après vous, cette ceinture de citadelles est destinée à demeurer dans votre dynastie comme une arme héréditaire, et nous ne pouvons savoir d'avance quelles seront les vertus de tant de successeurs auxquels la charte nous oblige de croire, mais que nous ne voyons pas encore. Songez en outre que la prudence de nos représentans, vos fidèles conseillers, est trop grande pour

Digitized by Google

que le poids de leur responsabilité puisse jamais cesser de leur être sensible, et que leur prévoyance est trop éveillée pour qu'ils se dévouent jamais à encourir l'accusation d'avoir aliéné, même entre vos mains royales, les garanties de liberté publique dont ils étaient dépositaires. Renoncez donc à vos bastilles; il a suffi d'une clameur de l'opinion pour leur faire des brèches que toute votre habileté ne replâtrera pas. Votre projet est plein de hasards et de périls, et la cendre sur laquelle vous vous préparez à bâtir couvre encore bien des feux et des brandons. Cherchez, s'il en existe, pour consolider votre empire et votre dynastie des moyens plus en harmonie avec nos destinées progressives d'indépendance et de prospérité; cherchez du moins dans les arsenaux de votre politique des pièces plus sûres et moins connues; mais pour celle-ci, en vérité, laissez-la, laissez-la sans regret. Elle ne saurait vous servir, et elle ne nous conviendrait pas. Il n'est pas dans nos maisons de petit enfant qui ne sache la fable de cette hirondelle enseignant aux oiseaux à se méfier de l'oiseleur qui, aux semailles du printemps, songeait en lui-même à ses malices de l'automne, et qui ne sache aussi qu'il faut se réunir par prudence et se hâter de jeter la graine aux vents pour l'empêcher de germer et de mûrir.

J. R.

RÉUNION DE L'OUEST *.

Cette réunion est un fait nouveau dans notre patrie, un fait qui mérite par son importance d'être signalé à l'attention publique. L'Allemagne a ses assemblées périodiques de savans, elle a ses magnifiques fêtes musicales, où l'on accourt pour entendre ces grands chefs-d'œuvre de l'art que les orchestres ordinaires seraient impuissans à exécuter. Les *meetings* anglais ont un but ordinairement politique et tout de circonstance. Il appartenait à la France, en transplantant chez elle le même usage, de lui entrevoir une portée nouvelle. La réunion de l'Ouest est le premier essai d'une sorte de congrès où les habitans de plusieurs départemens limitrophes sont venus s'éclairer mutuellement sur leurs intérêts com-

* Procès-verbaux des séances des 9 et 10 avril 1833. Angers, imprimerie de Lesourd. In-8°, de 48 pages.

Digitized by Google

mens, et sur ceux qui les rattachent à la cause nationale. Si nous possédions de bonnes institutions, les réunions du genre de celle-ci, multipliées, régularisées, feraient connaître à chaque centre les besoins des localités groupées autour de lui, et pourraient envoyer à l'assemblée législative des cahiers, des documens destinés à servir de base à ses résolutions. Mais non seulement il n'en est point ainsi; au milieu du chaos des préjugés qui s'entrechoquent sur la question de centralisation et de décentralisation, sous l'empire d'une loi électorale faite exclusivement par et pour la classe privilégiée de la fortune, on ne saurait même espérer de nos législateurs les institutions dont nous parlons. Il faut donc y suppléer, et le devoir des bons citoyens est de provoquer la loi qu'ils désirent, en faisant spontanément ce qu'elle devrait ordonner. La réunion de l'Ouest est à ce titre un précédent qui mériterait d'être imité sur d'autres points de la France.

La France, ainsi que l'observe M. Guépin dans un des discours lus à cette réunion, la France est partagée en plusieurs grands bassins qui ont des intérêts particuliers. Notre division départementale, conçue exclusivement dans un but de centralisation administrative, a heureusement accompli la tâche que ses auteurs se proposaient, celle de briser les anciennes individualités provinciales; mais préoccupé que l'on était surtout du besoin de rapprocher les distances, on y a peu tenu compte des associations naturelles de sentimens et d'intérêts; cela même était nécessaire pour détruire l'ancien groupement, et constituer un faisceau purement administratif. Des réunions spontanées se formant au contraire sous cette inspiration, et venant à se régulariser peu à peu, jetteraient les fondemens d'un nouveau travail de circonscription. Là seraient discutées d'une manière fructueuse les questions qui touchent au progrès du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, des arts et de la science; là seraient les véritables assemblées préparatoires pour le choix des députés, car les hommes éclairés et véritablement zélés pour la chose publique y trouveraient l'occasion de se manifester et d'établir leur candidature; on y ébaucherait le programme des travaux législatifs, afin que les nouveaux élus arrivassent à la chambre avec des opinions fixées sur les points les plus importans, et ne fussent pas obligés comme aujourd'hui d'employer un temps précieux à faire leur éducation. Enfin c'est dans de pareilles réunions, jusqu'à l'époque, sans doute assez prochaine, où elles seraient appelées à prendre légalement leur place dans le réseau gouvernemental, c'est dans ces réunions, disons-nous, que la voix publique obligerait le pouvoir de choisir ses administrateurs et ses conseils généraux.

Digitized by Google

Telle est la portée que l'on doit concevoir aux réunions qui imiteraient celle de l'Ouest : leur importance serait grande pour la fondation de nos mœurs municipales. Cette première tentative a été faite sur une petite échelle, mais c'est ainsi que commencent les plus grandes choses. La Bretagne pourrait alors se glorifier d'avoir, dans l'espace de cinquante ans, donné le premier signal de la ruine des vieilles institutions féodales, et celui de l'établissement d'institutions nouvelles, républicaines dans le sens élevé de ce mot.

Venant à examiner la réunion de l'Ouest en elle-même, nous lui trouvons ce caractère de hardiesse sans emportement, qui est l'attribut de la force ou de la foi dans son avenir. Aucune motion violente n'y a pris naissance; mais on y a posé *à l'unanimité* des principes du libéralisme le plus sage, des principes tels que les hommes les plus révolutionnaires dans leur allure et dans leurs prétentions ne sauraient taxer son programme de timidité.

C'était beaucoup déjà aujourd'hui, au milieu de la confusion des croyances, que d'entreprendre et d'accomplir la rédaction d'un programme qui, sans être ni vague ni ambigu, satisfit une assemblée nombreuse. Ce phénomène a bien droit d'être signalé, car nous savons mainte assemblée pour laquelle semblable tentative équivaudrait à une dissolution.

Dans ce programme, le plus avancé qu'ait, à notre connaissance, publié aucune association politique de ces derniers temps, on pourrait citer sans doute plus d'une omission, peut-être aussi plus d'une contradiction dans les idées secondaires; la rapidité extrême avec laquelle ce travail a été rédigé est cause de ses imperfections : mais on peut remarquer que la question de la réforme industrielle et celle de la réforme politique ou parlementaire n'y sont pas un instant séparées; c'est dire que ses auteurs ont compris la réforme comme un fait *social* qui doit embrasser tous les modes dont se compose la sphère d'activité de l'homme. Aussi voyons-nous qu'en conséquence de ces prémisses, sans négliger de demander l'extension des droits électoraux, et immédiatement surtout l'adjonction des capacités; sans négliger de réclamer la liberté entière de l'enseignement et celle de la presse, limitée seulement *par ce qui est nuisible à la masse et aux individus dans leur existence privée;* ils ont passé en revue les différentes branches de la science, et l'organisation des corps savans et enseignans, les problèmes les plus animés du commerce ou de l'industrie et le sort de la classe ouvrière, les parties les plus intéressantes de l'art et les moyens de le rendre populaire, toujours préoccupés par la

Digitized by Google

recherche des améliorations dont toutes ces choses sont susceptibles. La modération qui a présidé à ces discussions se témoigne d'ailleurs par la déclaration suivante :

« Que pouvons-nous, que devons-nous déclarer définitif dans ce » monde au sujet des lois politiques, si ce n'est notre ferme vouloir de » ne plus faire appel qu'au développement de la raison publique, qu'au » bon sens de la France, pour résoudre les difficultés, pour nous délier » des institutions vieillies ?

» Oui, telle est notre persuasion, telle est la sainte confiance qui nous » anime tous, que nous ne croyons plus à la nécessité du sabre pour » trancher les difficultés qui devront encore surgir en grand nombre » dans notre patrie. La liberté et l'égalité, après avoir survécu aux ora- » ges de 89, de 93, de 1815 et de 1830, poursuivront leur marche vic- » torieuse, précédées de moyens rationnels. La lutte armée a terminé » l'œuvre de Voltaire et de Rousseau : il ne reste plus que le cadavre du » passé, et deux masses qui se pénètrent par mille points, à savoir : le » peuple, et la bourgeoisie. Entre elles, au lieu d'un combat qui serait » terrible, ne vaut-il pas mieux un pacte qui les resserre? »

On nous saura gré, sans doute, de citer isolément, et sans prétendre en faire un ensemble lié, quelques parties du programme rédigé par la réunion de l'Ouest. Nous ferons ensuite, d'après les procès-verbaux qui sont sous nos yeux, et d'après nos propres souvenirs, une histoire rapide de ce qui s'est passé dans cette réunion, à laquelle nous nous estimons heureux d'avoir pu prendre part.

« Découvrir de nouveaux faits, les systématiser et les coordonner, les » enseigner enfin, voilà la science avec les divisions qu'elle comporte.

» Que pouvons-nous dans l'Ouest pour l'étude des sciences en général, » pour l'étude de chaque science en particulier?

» Nous pouvons et devons réclamer l'organisation de l'enseignement... » Enseignement primaire gratuit pour les enfans des classes pauvres... » Enseignement secondaire gratuit pour les meilleurs sujets des écoles » primaires, et ainsi de suite dans tous les degrés, de façon que le fils du » pauvre puisse obtenir, quel que soit son génie, l'éducation en harmonie » avec ses facultés.... Nous croyons encore à la nécessité de cours publics » et gratuits de commerce, d'industrie, d'agriculture, de droit public, » de sciences et d'arts... Nos colléges sont à refaire; la loi sur le bacca- » lauréat-ès-lettres est à réformer; toutes nos sciences peuvent recevoir » une vie nouvelle de l'association des hommes de province qui les cul- » tivent. »

Digitized by Google

Suit un bref aperçu des progrès que réclament l'histoire naturelle, la physique et la chimie, la physiologie, la médecine, la géographie et la topographie, l'histoire, l'étude des langues, l'anthropologie, la psychologie.

Sciences politiques. — « Tous les hommes qui se sont occupés de gou-» vernement ont compris la nécessité de remonter à quelques principes » inattaquables, d'où ils pussent faire découler leur système; les deux » déclarations des droits en sont la preuve incontestable.

» Exposer nos principes, c'est faire notre déclaration des droits; c'est » indiquer et les conséquences auxquelles nous croyons arriver, et les » moyens à employer pour y parvenir; nous les résumerons rapidement.

» L'homme a le droit de vivre heureux. La société doit à chacun de » développer les tendances de son *physique*, de son *cœur* et de son *es-» prit*, dans tout ce qui n'est pas contraire aux intérêts de la masse.

» La liberté se peut considérer sous trois aspects :

» Liberté physique, c'est-à-dire, habitation saine, alimens sains, gym-» nastique;

» Liberté du cœur ou absence de contrainte dans les affections;

» Liberté de l'esprit, ou droit de penser et d'exprimer sa pensée sous » toutes les formes possibles.

» L'idée de liberté entraîne celle d'égalité; nous avons reconnu en ef-» fet que chaque homme a droit de prétendre à l'éducation la plus pro-» pre au développement de ses facultés, à la fonction qu'il a méritée par » son talent. »

Ici sont traités, dans le sens que nous avons indiqué précédemment, les questions de la liberté de la presse et de l'enseignement, celle de la capacité électorale, etc.

« Notre réunion dans la ville centrale de l'Ouest, est une preuve de » la nécessité d'une réforme dans la distribution du territoire. Nous » aurons à examiner s'il ne conviendrait pas que, tout en conservant » cette unité indispensable que nous devons à notre révolution de 89, » la France fût divisée en grands arrondissemens industriels et scientifi-» ques, dont Paris, Rouen, Strasbourg, Nantes, Lyon, Bourges, Bor-» deaux, Toulouse et Marseille seraient les centres principaux. »

Sciences morales. — « Tout homme, toute femme, naissent avec des » facultés spéciales qui constituent leur individualité. Le but de l'éduca-» tion est de développer ces tendances, de telle sorte qu'elles se trouvent » en harmonie avec les besoins de la société. Malheureusement il n'en est » pas toujours ainsi; souvent, au contraire, par l'influence du milieu où

Digitized by Google

» elles sont jetées (influence soit physique, soit intellectuelle, soit mo-
» rale), ces facultés prennent un développement anormal, désordonné,
» *anti-social*. A-t-il dépendu de ces individus de se faire leurs facultés,
» non plus que de les modifier par l'éducation?

» Cela admis, il nous semble que le système pénitentiaire actuel est
» déraisonnable.

» Il nous semble que la législation pénale doit être, avant tout, une
» éducation supplémentaire; que la répression des délits ne doit plus
» être qu'accessoire, et qu'on ne doit plus la considérer comme une
» vengeance, mais comme un moyen de mettre l'individu dans l'impuis-
» sance de nuire.

» Nous demandons si la peine de mort ne pourrait pas, dès à présent,
» être abolie?

» Nous demandons s'il n'en doit pas être de même des peines infa-
» mantes, dont l'influence démoralisante n'est plus contestée. »

Les passages que nous venons de citer sont extraits du rapport fait par M. Guépin au nom de la commission pour les sciences; les suivans appartiennent à celui de M. Duchâtellier, de Quimper, rapporteur de la commission pour l'industrie :

» La première des questions posées a été celle de l'impôt direct.

» L'étude des rôles même de la contribution nous a paru le moyen le
» plus sûr de nous éclairer sur cette haute et grave question; l'étude
» particulière du mouvement et de la variabilité des cotes de l'impôt
» foncier offre l'occasion, d'une autre part, d'arriver à connaître dans
» quels termes profitables, ou nuisibles à la société, l'agglomération ou la
» subdivision exagérée de la propriété a lieu sous la législation actuelle.

» .... Nous avons pensé qu'il y avait lieu d'examiner s'il conviendrait
» de restreindre le droit actuel de la succession en ligne collatérale, et
» que c'était là une des questions que nous aurions à étudier en rentrant
» dans nos départemens; s'il pourrait être utile d'accorder au propriétaire
» qui travaille et fait fructifier lui-même son domaine, une plus forte part
» d'encouragement pour toutes les améliorations qu'il réalise, soit par le
» défrichement, l'édification, le dessèchement, ou de toute autre ma-
» nière; et s'il ne serait pas sage aussi d'atteindre par un impôt progres-
» sif et plus élevé cette même propriété, quand elle passe des mains de
» son acquéreur ou de son fondateur dans celles de ses héritiers.

» Comme corollaire de ces questions, nous nous sommes demandé
» d'une autre part :

» Si le droit de tester devait et pouvait être limité?

Digitized by Google

» Si les bases du régime hypothécaire ne devaient pas être l'objet » d'une réforme spéciale, en vue de faciliter la circulation des propriétés » foncières et l'application des capitaux à l'agriculture ?

» .... Nous nous sommes demandé, quant à l'exploitation agricole pro- » prement dite, s'il n'était point instant de rechercher quels sont les in- » térêts combinés du propriétaire, du bailleur de fonds et du salarié dans » l'état actuel du travail rural ? — De quel avantage serait, pour un état » meilleur, l'usage des baux à longs termes ?—De quelle influence serait, » sur le progrès agricole et sur l'amélioration du travail et de la condition » des travailleurs, le régime des colonies agricoles et des fermes modèles » ou expérimentales ? — S'il ne conviendrait point, en déférant ces essais » de colonisation à des hommes habiles, de leur laisser une grande lati- » tude pour l'application du travail en société, avec intérêt ou profit au » lieu de salaire, tout en conservant une haute surveillance, dans l'inté- » rêt commun, aux conseils représentatifs des localités ? — Si la création » des banques rurales n'offrirait pas un sûr moyen de combattre l'usure, » et notamment dans les départemens de l'ancienne Bretagne, où l'in- » fluence du clergé, s'opposant dans les campagnes au prêt à intérêt, force » les malheureux qui ont besoin de fonds à recourir à des emprunts usu- » raires qui les écrasent....

» Nous nous sommes demandé aussi : — S'il ne serait pas instant de » profiter de la disposition transitoire de l'article 28 de la loi de 1816, » pour demander l'abolition graduelle de la vénalité pour les études de » notaires, d'avocats à la cour de cassation, d'avoués, de greffiers, d'huis- » siers, d'agens de change, etc., motivée sur ce que le premier prix » d'achat de la place, le cautionnement et la solde des clercs obligent le » titulaire à exagérer ses honoraires pour retirer l'intérêt de son argent ? » — Si, la vénalité étant détruite, il ne conviendrait point, en regardant » le notariat comme une magistrature qui siége au milieu de nos familles, » de le mettre au concours entre les clercs qui justifieraient d'un stage » convenablement réglé et du versement de leur cautionnement.

» .... Tous les impôts qui sont d'une application immédiate au déve- » loppement du commerce et de l'industrie doivent être étudiés ; et c'est » pour rendre cette étude plus sûre et plus fructueuse, qu'au lieu d'en- » fouir dans les cartons tous les documens transmis par les consuls et nos » agens en pays étrangers, nous croyons dès ce moment pouvoir deman- » der qu'ils soient livrés à la publicité... Un impôt, celui du sel, devait » fixer particulièrement notre attention. La certitude qui nous est ac- » quise que, dans un département voisin, où la consommation moyenne

Digitized by Google

» de l'agriculteur s'élève à 15 kilogrammes, la masse des droits payés sur » cette matière dépasse le total des contributions foncière, mobilière et » personnelle réunies, nous porte à vous engager, messieurs, à vous oc- » cuper tout spécialement de cette question. »

Le défaut d'espace, et non le défaut d'intérêt, nous oblige de nous arrêter ici, afin de pouvoir jeter encore un coup-d'œil sur le troisième rapport, celui de la commission pour les beaux-arts, présenté par M. Toulmouche, de Rennes.

Ce rapport propose à l'examen des membres de l'assemblée un grand nombre de sujets intéressans; tels sont: « l'histoire des fêtes publiques de » l'Ouest dans le passé, leur décadence, et leur statistique à l'époque » actuelle; — le moyen d'en instituer de nouvelles qui remplissent le » même but, celui d'inspirer au peuple le dévouement d'une vie com- » mune, éteindre les passions égoïstes, magnétiser et épurer les hommes » mêmes que leurs travaux ordinaires abrutissent et ravalent;—l'histoire » du chant dans l'Ouest; caractère de la musique bretonne et vendéenne; » —l'étude des monumens d'architecture de l'Ouest;—l'art théâtral dans » cette même partie de la France; — la création de nouveaux musées pro- » vinciaux et d'écoles pour les beaux-arts; — l'établissement de biblio- » thèques circulantes;—la propagation de divertissemens moraux et in- » structifs. »

L'idée première de la réunion de l'Ouest a été conçue, je crois, par M. Guépin, docteur en médecine à Nantes, homme infatigable à former des projets utiles pour son pays et à les réaliser. La convocation, quoique faite très à la hâte, amena néanmoins un assez grand concours de citoyens de divers points de la Bretagne, ainsi que quelques personnes étrangères à ces départemens. On en comptait environ cent à la première séance; les deux tiers s'inscrivirent, en exprimant le vœu de participer aux travaux de la nouvelle association. Cette première séance fut consacrée à l'organisation de l'assemblée, qui, sur la proposition d'un ses membres, M. Freslon, d'Angers, se constitua en trois grandes sections pour les sciences, l'industrie et les beaux arts. Chacune de ces sections se réunit ensuite séparément, et dès le lendemain toutes trois apportèrent le résultat de leur travail. Les trois rapports furent adoptés à l'unanimité après quelques légères modifications, et leur impression décidée; puis, comme il était nécessaire de conserver un centre permanent pour correspondre avec les membres de la réunion, recueillir leurs travaux, et s'occuper de leur publication dans les journaux ou recueils périodiques, une commission composée de quatre Nantais, MM. Guépin, Billault, avocat;

Digitized by Google

Simon, rédacteur du *Breton*, et Bonamy, docteur-médecin, fut chargée de ce soin jusqu'à l'assemblée prochaine. Enfin on se sépara en se donnant rendez-vous au bout d'un an dans la ville de l'Ouest qui sera désignée par la commission.

Telle fut cette réunion, qui n'a eu que deux séances publiques, mais qui a donné lieu à une foule de rapprochemens individuels pleins de charme et d'intérêt. Ce n'est pas dans ses fruits immédiats qu'il faut en apprécier l'importance; c'est surtout, nous l'avons dit déjà, dans le précédent qu'elle établit, dans l'appel qu'elle vient de faire, et qui sera entendu, nous voulons l'espérer.

Je dois néanmoins parler, en terminant cet article, d'une dissension qui s'est manifestée au sein de l'assemblée, fâcheuse comme l'est toute dissension, mais qui heureusement n'a servi qu'à mieux fixer le caractère de la réunion; l'esprit de parti a prétendu, d'ailleurs, lui attribuer une gravité qu'elle n'a pas eu. Voici le fait : Quelques personnes ayant proposé de s'affilier aux sociétés politiques de Paris, il leur fut répondu que la réunion de l'Ouest se donnant une mission civilisatrice qui lui ouvrait le domaine des sciences, de l'industrie et des beaux-arts, ne pouvait accepter la direction de sociétés renfermées dans l'unique cercle de l'activité politique; que d'ailleurs elle publiait son programme, ce que la plupart de ces sociétés n'avaient point fait, et que par conséquent il fallait attendre que ce programme fût agréé pour entamer des relations quelconques. La proposition fut donc repoussée. On a cru voir dans ce fait et dans quelques autres encore les symptômes d'une tendance au fédéralisme. Rien, je crois, ne justifie pareil soupçon. On peut avoir des opinions diverses sur la question de centralisation, on peut penser, par exemple, que si nous marchons à grands pas vers l'égalité, un jour l'harmonie résultera d'un égal développement de lumières bien plus que d'une direction suprême; mais nul bon citoyen aujourd'hui ne méconnaît la nécessité, pour toutes les portions de notre pays, de former un faisceau bien uni; et les Bretons savent que si leur nationalité a survécu à celle de presque toutes les anciennes provinces, si même elle a en quelque sorte absorbé celle des provinces voisines, l'Anjou, la Vendée, la Touraine, où généralement l'on se dit *Breton*, si, seuls peut-être avec les Dauphinois, ils possèdent encore un *nom*, ce n'est point que ces deux célèbres provinces se soient séparées de l'œuvre de centralisation; c'est précisément au contraire parceque les premières elles sont entrées dans le mouvement révolutionnaire qui devait constituer l'unité de la grande famille française.

H. CARNOT.

Digitized by Google

FONDATION D'UNE COLONIE SOCIÉTAIRE
A CONDÉ-SUR-VESGRES.

Il est assez facile de démontrer d'une manière générale, et par le raisonnement, l'avantage que le principe d'association possède, en matière d'industrie, sur le principe de morcellement. La démonstration pratique n'est point aussi facile à entreprendre; et cependant elle a une forte autorité près d'un grand nombre d'esprits plus disposés à se rendre aux choses qu'on leur montre qu'à celles qu'on leur explique. Mais s'il est d'une haute importance pour la cause du progrès social de tenter de semblables expériences, le soin même de cette cause commande de ne procéder qu'avec ménagement et prudence. Quel homme sensé pourrait se vanter de connaître exactement dès aujourd'hui le détail des coutumes qu'adopteront nos neveux dans leurs sociétés futures? et combien d'erreurs ne peut-on pas commettre même en partant d'un principe vrai, lorsque l'on est obligé d'en appliquer les conséquences à des objets encore mal connus? Pour porter une grave et durable atteinte au crédit légitime d'une idée, il suffit souvent d'une seule application mal calculée qui avorte; le vulgaire ne s'enquiert pas des causes accidentelles, il juge par le résultat et en rapporte le défaut au principe. Aussi malgré notre sincère amour pour tout ce qui tient aux doctrines d'association et notre profonde conviction du triomphe assuré qui leur est réservé, nos lecteurs se rappellent que lorsqu'il fut question dans cette Revue (août 1832) du phalanstère que les partisans de M. Fourier devaient instituer d'après les plans inventés et décrits par leur maître, nous ne pumes nous empêcher de témoigner de notre défiance et de nos craintes au sujet des conséquences fausses et dangereuses qui résultaient du principe général d'harmonie et de celui de la légitimation universelle des passions. « Si nous encourageons l'essai du » phalanstère, écrivions-nous alors, c'est que nous y voyons bien plutôt » une application des théories de l'attraction industrielle que de celle de » l'attraction passionnelle. D'ailleurs, ajoutions-nous, nous ne doutons » pas que l'intérêt bien entendu des actionnaires ne les force à se départir peu à peu de l'application rigoureuse des procédés de M. Fourier » pour se rapprocher plus ou moins des sociétés coopératives. » C'est en effet de cette façon, et par un essai sage et modéré que les personnes liées à une partie des idées de M. Fourier se sont décidées à commencer; nous les en félicitons de grand cœur; et tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, se sont rangés autour de la bannière de l'association s'en réjouiront

Digitized by Google

sans doute avec nous. M. Baudet-Dulary, député de Seine-et-Oise, et l'un des principaux actionnaires de l'entreprise, en sera le gérant, après en avoir été un des promoteurs les plus intelligens et les plus dévoués. La direction de cette petite colonie est une œuvre à laquelle il se consacre désormais tout entier; c'est là, comme le dit le journal de la société fouriériste, *son œuvre spéciale dans le mouvement de propagation et d'exécution que poursuivent les disciples et adhérens de M. Fourier.* Nous croyons que cette œuvre spéciale ne sera pas la moins utile pour la cause sincère du progrès, ni surtout la moins honorable. Voici, au surplus, en quels termes M. Dulary lui-même s'exprime au sujet des changemens survenus dans le projet primitif d'association :

« L'entreprise de Condé, conçue d'abord dans l'idée d'une société anonyme, change un peu de forme par le passage à la commandite. Dans le premier acte, la responsabilité pesant à peu près également sur tous les disciples de Fourier, quelques uns pouvaient se plaindre qu'on voulût faire trop peu, d'autres craignaient qu'on ne voulût aller trop vite. Cette crainte était aussi celle de l'autorité. Un acte pour lequel nous demandions l'autorisation royale paraissait comme une charte inflexible, exécutoire dans toute sa teneur le jour de la publication, et ne pouvant plus être dépassée.—Ainsi les gens avides de foi et d'espérance ne voyaient dans un Phalanstère de 600 personnes qu'un avorton condamné à ne jamais atteindre la taille et la force d'homme, tandis que le public et l'autorité, imaginant qu'à une heure fixe 600 ennemis de la civilisation allaient tomber d'un bloc à Condé, demandaient avec crainte comment on pourrait les organiser, les maîtriser avec le principe d'entière liberté, comment on pourrait les nourrir sur un terrain non défriché. On ne tenait nul compte de nos réponses à ces objections.

» Maintenant la responsabilité morale pèse presque entièrement sur moi, comme la responsabilité pécuniaire. Ch. Fourier ne la partage pas plus dans la seconde société que dans la première : l'auteur du Nouveau Monde sociétaire n'est point un entrepreneur de défrichemens et de travaux agricoles, mais le conseiller indispensable de toutes les entreprise faites dans un but de réforme industrielle. Les conseils de Fourier me sont promis; j'appelle les secours des capitalistes et des hommes de pratique. Je n'annonce rien d'absolu; je ne commence point avec 600 colons, mais avec 150 ouvriers dont 60 maintenant logés et nourris dans les premiers bâtimens de la future Colonie; je ne dis pas : Nous aurons 600 colons et seulement 600, mais je dis : Nous aurons ce que nous pourrons, suivant nos ressources, suivant l'aide qui nous sera donnée. Nous ne pouvons et

Digitized by Google

nous ne voulons point avec 600 personnes faire de l'harmonie; mais, réunis d'abord en simple association, sans heurter les coutumes et les préjugés, souples et prudens, nous préparons la voie, contens d'avancer pas à pas, et ne levant jamais un pied que l'autre ne soit bien posé; si, comme je m'y engage, nous ne reculons point, nous irons loin avec l'aide de Dieu et des hommes. »

Le projet est donc, comme on le voit, celui d'une grande exploitation agricole dont M. Dulary se trouve être l'unique gérant; il conduit les affaires de la colonie, nomme les employés, dirige les travaux, passe les marchés, et ordonnance les dépenses et les recettes. Une assemblée générale des actionnaires se réunit tous les ans, et nomme un conseil chargé de surveiller les opérations du gérant et d'examiner ses comptes. Le fonds social est formé de *douze cent mille francs*, partagés en actions de *cinq cents francs;* trois cents actions sont divisées en coupons de *cent*, *deux cents*, et *trois cents francs*, pour être exclusivement délivrés aux ouvriers de la colonie. Les ouvriers sont donc sociétaires; ils sont reçus et choisis par le gérant, qui peut à son gré les congédier pour inconduite, et qui les admet successivement à mesure des travaux à exécuter. Ils sont toujours salariés à un taux fixé par le gérant; mais ce ne sont point des salariés ordinaires, puisqu'à titre de sociétaires ils ont un intérêt direct dans les bénéfices de l'entreprise; en outre, et c'est là un point fondamental, le gérant en les admettant au travail de la colonie leur garantit en tous temps et en toutes circonstances un minimum de salaire; il y a donc une grande et essentielle différence entre leur sort et le sort habituel des prolétaires, qui n'ont jamais une seule journée assurée devant eux, que les propriétaires font venir quand ils veulent s'en servir, mais sans contracter avec eux pour l'avenir, et qu'ils renvoient, dès qu'ils n'en ont plus besoin, chercher leur vie où ils peuvent. Sans entrer dans de plus longs détails sur cet article, nous préférons citer simplement le texte même du titre de l'acte de société qui regarde les ouvriers; nos lecteurs verront facilement en le parcourant toutes les intentions pleines de bienveillance et de sagesse qu'il renferme :

Titre III. — *Des ouvriers et employés.*

« Les ouvriers sociétaires seront reçus successivement par le gérant dans la proportion des travaux à exécuter.

» Des ouvriers peuvent être admis à travailler comme simples salariés jusqu'à ce qu'ils aient gagné la somme nécessaire à l'achat d'un coupon d'action.

Digitized by Google

» Chaque ouvrier ou employé sociétaire convient avec la gérance des salaires qui lui sont alloués selon les divers genres de travaux auxquels il est employé. Il a en outre la chance des bénéfices prévus à l'article 25.

» La société garantit en tout tems à chaque ouvrier un travail correspondant au minimum de subsistance.

» L'ouvrier ou l'employé qui voudra se retirer avant la répartition du dividende; l'ouvrier ou l'employé congédié par décision du gérant, pour inconduite, n'auront droit qu'aux salaires convenus.

» Chaque ouvrier, employé ou gérant a un compte ouvert pour son logement, son habillement, sa nourriture, le soin de ses enfans en bas âge, etc.

» Chaque femme, chaque enfant, aussitôt qu'il peut gagner au-delà de son entretien, a son compte à part.

» Les parens paient une rétribution pour les enfans qui ne peuvent encore suffire à leurs besoins. Cette rétribution ne peut dépasser 6 francs par mois pour les enfans nés dans la Colonie.

» La Société pourvoit à tous les besoins de ces enfans, et leur donne l'éducation primaire et professionnelle en diverses branches d'industrie selon leurs instincts naturels.

» Les enfans devenus orphelins, les malades, les ouvriers devenus invalides par vieillesse ou accident, seront entretenus aux frais de la Société, s'ils manquent de ressources personnelles. »

Nous aimons à dire, Voilà un commencement, et à espérer qu'un jour on pourra mieux encore. Nous ne nous persuadons pas sans doute que le but des ouvriers sociétaires doive être d'arriver à se dispenser de l'utile direction d'un gérant pour en venir au puéril partage des pouvoirs, tel qu'il est enseigné dans les livres de M. Fourier, ni que le développement de l'association doive aboutir en aucune façon à toutes les originalités du Nouveau Monde industriel. Mais nous pensons qu'un des principaux perfectionnemens consistera en ce que les sociétaires travailleurs, étant devenus maîtres, par le moyen de leurs actions ou de quelque redevance convenue entre eux et les actionnaires, d'une portion plus grande de la propriété, administreront et cultiveront de concert les affaires et le sol de leur commune. Nous aurions alors sous les yeux un bel enseignement de ce que pourrait être chaque commune agricole de notre patrie, si les principes de la république véritable étaient proclamés par l'état et mis en pratique autour d'une unité centrale vigoureuse et consentie.

Quelques doutes ayant été élevés sur la possibilité d'établir une exploitation avantageuse dans les terrains sablonneux au milieu desquels est

Digitized by Google

située la petite colonie, nous croyons bien faire en mettant sous les yeux de nos lecteurs quelques renseignemens sur ce sujet tirés d'un article de M. Devay, ancien élève de l'Ecole d'agriculture de Roville, et l'un des principaux actionnaires de la société :

« La colonie possède environ 455 hectares de terres d'un seul tenant, dans une riante vallée qu'arrose la petite rivière de Vesgres; ces terres sont de nature siliceuse; c'est un sable fin mélangé d'une forte proportion d'humus noirâtre. Partout où la charrue n'a point encore passé, le sol est couvert de bruyères, dont les débris, accumulés depuis des siècles, ont formé une couche végétale d'une épaisseur variable suivant les pentes et les disposi ions du terrain; nulle part elle n'est moindre de neuf à dix pouces, on la trouve quelquefois de deux pieds d'épaisseur. La fertilité d'un pareil sol ne pourrait être niée que par les personnes étrangères à la science agricole et par celles qui se laissent guider par leurs habitudes et leurs préventions. Au reste, la possibilité de cultiver avec succès de semblables terrains est une question résolue et théoriquement et pratiquement. Il n'y a d'objections et d'obstacles contre la culture et la réussite dans les sols sablonneux, que lorsqu'ils sont marécageux, ou mobiles par absence d'humus et d'humidité. Toutefois, dans ces deux cas encore; l'industrie de l'homme saurait surmonter ces difficultés. Ce n'est point, au reste, notre position. Le sol de Condé a fait ses preuves, soit dans les parties qui environnent le village, cultivées depuis des siècles d'après l'assolement triennal, si vicieux dans cette nature de terre (seigle, avoine, jachère), soit dans les portions appartenant à la Colonie et défrichées par M. Devay jeune, depuis juillet 1830.

»Il existe en France une injuste prévention contre les terres sablonneuses, et cela se conçoit. La production des céréales et surtout du froment, la plus précieuse de toutes, ayant toujours été le but unique des efforts de l'agriculture française, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait eu de valeur attachée qu'aux terres qui donnaient les plus abondantes récoltes de ce même froment, et que les Français, les plus grands mangeurs de pain du monde entier, aient méprisé et déprécié les terrains qui ne pouvaient produire l'aliment presque exclusif du plus grand nombre. Aussi, pour désigner de bonnes terres, disait-on, et dit-on encore, terres fortes, terres à froment. Mais une révolution se prépare, pacifique et bienfaitrice, qui fera perdre à l'aristocratie du froment une grande partie de son importance. D'autres produits, moins chanceux, moins chers, et variés à l'infini, viendront partager la culture, et donner à toutes les qualités du sol un emploi et une valeur. Le pain de froment ou de seigle, les farines de maïs ou de sarrasin, ne se-

Digitized by Google

ront plus la nourriture exclusive de tant de nos compatriotes. De savoureux légumes et la chair de bestiaux, nourris avec les racines et les fourrages artificiels de la culture moderne, en augmentant considérablement la richesse du pays, amélioreront le système alimentaire de la nation. C'est ainsi que la variété et l'abondance des produits rendront les disettes impossibles et la cherté des céréales moins dangereuse à l'ordre public.

» Dans un tel mode de culture, les terres légères ont immensément à gagner ; car, de toutes, ce sont celles qui se prêtent le plus facilement à la plus grande variété de productions. Aussi prendront-elles bientôt le rang qui leur appartient, c'est-à-dire le premier, le plus beau rôle leur étant assuré dans l'agriculture de l'avenir. En Belgique et en Angleterre, une apologie des terrains sablonneux serait une chose inutile, mais en France, où le préjugé leur est defavorable, on ne saurait trop le combattre et par des exemples et par des autorités. Voici ce que l'on trouve au sujet de ces terrains dans le Nouveau Cours d'Agriculture, art. Terrains labourables, p. 343 :

« L'air et la chaleur pénètrent plus facilement dans les terrains sablon-
» neux que dans les autres, et, l'eau y étant moins permanente, les fruits
» et les légumes y sont plus savoureux. Ce fait est principalement remar-
» qué dans les racines alimentaires, qu'il faudrait presque se refuser à
» cultiver autre part ; les pommes-de-terres, les carottes, les panais, les
» raves, etc., etc.

» Il devient donc très avantageux de former des jardins dans les ter-
» rains sablonneux, *je dis même qu'on ne peut avoir de bons jardins*
» *que dans ces sortes de terrains.* Il le devient également d'y faire des
» semis et plantations, par conséquent d'y établir des pépinières.

» Dans les environs des grandes villes, où les pois, les haricots, les
» fraises, les cerises de primeur sont payés fort cher et où les engrais sont
» abondans et à bon compte, il est profitable d'en faire des cultures en
» grand dans les terrains sablonneux. Par leur moyen, tel arpent de terre
» de la plaine des Sablons, de la plaine de Montesson, près Paris, qui ne
» devrait pas rapporter 6 francs en culture de céréales, rapporte quel-
» quefois 2 et 300 fr. Il en est de même de la plaine du Dauphiné, près
» Lyon.

» La culture des terrains sablonneux est beaucoup moins coûteuse que
» celle des terrains argileux. Ils demandent moins de labours et des la-
» bours moins profonds ; souvent il est possible de leur faire produire plu-
» sieurs récoltes successives sans autres labours que des binages ou her-
» sages, etc. »

Digitized by Google

» On voit par cette citation que les terres de sable méritent peu la mauvaise réputation qu'on leur a faite en France, et dont nous avons expliqué la cause. On voit aussi que dans notre entreprise particulière ce sol remplira parfaitement le rôle qui lui est destiné; car nous ferons plutôt de la culture potagère, du jardinage en grand, que de la culture de céréales. Notre terrain se prêtera merveilleusement à tout ce qu'on exigera de lui en ce genre; car, outre sa facilité à être façonné, sa richesse en débris végétaux, il possède une qualité particulière bien précieuse, une fraîcheur naturelle que la sécheresse ne peut absorber complètement et qui doit le faire ranger dans la classe des sables frais. Cet avantage capital, il le doit tantôt à un sous-sol argileux existant presque partout à la profondeur moyenne de trois ou quatre pieds, en se rapprochant d'avantage de la superficie dans les pentes et les prairies, tantôt à une espèce de tuf. Dans tous les cas, cette couche imperméable, assez enfoncée pour ne pas donner au terrain l'humidité stérile de la plupart des landes, empêche l'infiltration et l'absorption totale de l'eau. Il est d'autant plus urgent de signaler cette qualité, qu'à l'inspection seule du terrain, par un temps de sécheresse, on pourrait lui attribuer une aridité qu'il n'a pas; mais si de la surface au fond le sol est, par son extrême division, perméable à l'air et à la chaleur, et en sens inverse, du fond à la superficie, le même état de ténuité et de non-adhérence de ses parties permet à l'humidité, arrêtée par la couche argileuse ou par le tuf, d'envoyer et de maintenir, en vertu de la capillarité, une fraîcheur salutaire vers les racines des plantes. Au reste, c'est un fait prouvé par les récoltes de l'année dernière et que celles de cette année confirment encore.

»Notre sol possède en outre le précieux avantage de pouvoir être marné facilement et à peu de frais. De grands bancs de marne ont été reconnus sur trois points différens de la propriété et presque à la surface du terrain. Le plus abondant est en pleine exploitation, les tombereaux se chargent dans la marnière. Par une circonstance fort heureuse, cette marne est on ne peut plus convenable à nos terres puisqu'elle contient plus de moitié en poids d'argile; de sorte que par une seule opération le sol reçoit deux amendemens, le calcaire et l'argile. C'est un avantage immense que sauront apprécier tous ceux qui ont l'intelligence de la bonne culture. Par ce que nous venons de dire de l'abondance et de la situation de la marne, il est évident que les frais de marnage d'un arpent seront peu considérables: soit quarante mètres cubes, à raison de 1 franc le mètre, extrait et conduit.

» Une fois la terre réveillée, pour ainsi dire, et *mise en train*, rien

Digitized by Google

de plus facile que sa culture. Il n'y a pas de sol plus maniable en tous temps et plus généreux en produits. Toutefois la condition de sa fertilité constante est qu'on en jouira en bon père de famille et qu'on n'escomptera pas l'avenir. Le trésor d'humus végétal serait bientôt épuisé, si on ne réparaît pas les pertes du sol par des engrais. On pourra, dans notre colonie, les avoir en abondance; car tous les fourrages et les racines y croissent merveilleusement bien. Les céréales de printemps y réussissent parfaitement. Il est inutile de dire que le seigle d'hiver y trouve le sol qui lui convient le mieux. Les conditions de nourriture variée et abondante des bestiaux à l'étable et de litière suffisante pourront donc être remplies.

» Les frais de défrichement pour culture peuvent être évalués à raison de 60 fr. à 70 fr. l'arpent, soit qu'on emploie l'écobuage en économisant les façons, le temps et les amendemens, soit qu'on défriche par trois labours, trois hersages, roulages, et amendemens alcalins, tels que cendres, charrée, chaux, etc.

» Les parties qui devront être semées en arbres verts ne demandent qu'un labour, et la graine se sème entre deux hersages; cette opération revient de 20 à 25 fr. l'arpent. »

L'expérience que l'on tente en ce moment à Condé a donc droit d'intéresser non seulement les personnes pour lesquelles les applications des idées philosophiques ont quelque charme, mais encore celles qui ne considèrent en général les choses qu'au point de vue de leur valeur industrielle. Nous désirons donc bien vivement voir la nouvelle entreprise conduite vers la prospérité que nous lui souhaitons par les hommes habiles qui la dirigent, et soutenue avec tout l'intérêt qu'elle mérite par ceux qui peuvent l'aider de leurs secours matériels. Combien de capitaux sont aujourd'hui confiés à des affaires bien plus chanceuses et bien moins utiles que celle-ci! M. Dulary a donné un bel exemple de conviction et de dévoûment en transformant en actions une grande partie de sa fortune; il s'est inscrit pour 300,000 fr.; MM. Devay figurent eux-mêmes pour une somme de 65,000 fr. Bien qu'une partie du fonds social soit déjà couvert, et que les 1,200,000 fr. ne soient pas immédiatement nécessaires, on sent néanmoins que plus les capitaux affluerons et plus la colonie se trouvera en état de marcher avec vitesse vers son établissement définitif. Quant à nous, que l'on n'accusera certainement pas d'être entraînés par une partialité irréfléchie en faveur des idées théoriques de M. Fourier, que nous avons toujours repoussées, et que nous repoussons encore comme immorales et absurdes, nous sommes les premiers à invi-

Digitized by Google

ter nos amis à se réunir sur ce point aux adhérens de M. Fourier, et à soutenir cette entreprise sérieuse et modérée, et qui se trouve sous la responsabilité d'un homme dont la moralité n'est douteuse pour aucun de ceux qui le connaissent. La colonie de Condé n'est pas liée seulement à la cause isolée du fouriérisme, elle se rattache à la cause commune de l'association, où se confondent aujourd'hui tant d'opinions généreuses et dévouées au bien du peuple.

Digitized by Google

BULLETIN DRAMATIQUE.

Le Bulletin dramatique auquel la *Revue Encyclopédique* ouvre ses pages sera écrit sous l'influence des principes qu'elles a proclamés.

A d'autres, les ennuis, les fantaisies, les désespoirs de bon ton, les enthousiasmes excentriques,... aristocratiques fatuités! Nous essaierons de demander à une spécialité de l'art ce que les rédacteurs de la *Revue* demandent à tous les produits de l'esprit humain, plus qu'un amusement, plus qu'un hochet pour les heures oisives,... de la moralité et de l'avenir.

Il faut le redire encore, il faut que cette pensée éclate, pensée triviale, dont nos jeunes hommes ont eu le malheur de se distraire avec des succès, pensée féconde en espérances et en rénovations :

La souveraineté du peuple n'est pas une souveraineté dérisoire, reléguée dans la métaphysique d'une constitution ou dans les abstractions d'un discours parlementaire; c'est une souveraineté universelle et positive, dominant la vie privée comme la vie publique, modifiant les sentimens intimes comme les idées sociales, ayant sa rhétorique, sa poésie, son génie, ses symboles, toute la généralité et toutes les pompes d'une religion.

Notre malheureuse époque a peine à comprendre cela. Elle a été surprise au milieu de ses rêveries orientales par une révolution qu'elle souhaitait, mais qu'elle n'attendait pas si vite. Les hommes les plus marquans de la littérature des *Bourbons*, hommes loyaux, mais étourdis par la fougue de leur génie, en répudiant les modèles classiques et Voltaire, n'avaient pas songé à respecter la tribune républicaine que Voltaire avait consacrée par sa gloire; ils s'amusaient, après la chute de l'empire, à faire de l'opposition au despotisme impérial; et puis ils exploitaient le moyen âge au profit de la restauration; ils badigeonnaient le trône de Charles X avec l'or qu'ils trouvaient au trône de Charlemagne; ils poétisaient les dévotes du faubourg Saint-Germain avec les souvenirs des châtelaines d'autrefois; ils excusaient les folies et le désœuvrement de nos *fils de famille* avec l'histoire du vagabondage et de la brutalité des hauts seigneurs, leurs grands parens. Et pas un de ces messieurs, tenant les sommets du Parnasse, qui se soit avisé que sous les éperons de ces barons il y

Digitized by Google

avait une majorité asservie, déplorable, et fière pourtant, et ne se lassant pas de s'insurger pour interrompre la prescription de ses franchises!

Juillet, qui devait enseigner ces hommes, n'a fait que les ébahir. La question littéraire a semblé un moment disparaître devant la question politique, puis elle a débordé de nouveau, mais avec une complication infinie de célébrités inconnues, de gloires imberbes, d'audaces sans but, de génies sans idées. Quelques esprits qui, avant juillet, se défiaient de la dictature d'un nom romantique bien connu, déplorent aujourd'hui l'anarchie où toutes les pensées, toutes les écoles, toutes les œuvres sont roulées pêle-mêle par le flot indifférent de l'opinion. Les plus grands noms sont retombés au niveau des plus petits, et c'est presque justice.

Oui, maintenant que vous avez élargi les sympathies de l'aristocratie, maintenant que vous nous avez refait une langue, maintenant que vous avez réhabilité la *nature* par la chaleur de vos métaphores, et réhabilité le *spiritualisme* par les superstitions du genre fantastique, maintenant que vous avez exploré et agrandi toutes les formes,... il faut que vous fassiez plus encore, si vous voulez conserver votre trône et vos couronnes, il faut qu'à l'âme de l'artiste vous joigniez la tête du philosophe, il faut que dans ces formes chéries et tant caressées, vous emprisonniez le secret de l'avenir, il faut que dans ce moule vous jettiez la statue du dieu que le peuple attend.

Quand Corneille était jeune, séduit par le luxe et la chevalerie de ses nobles protecteurs, il fit le *Cid*, type de vigueur patricienne et d'héroïsme contemporain. C'était bien. Mais quand *la fronde* vint jeter, à travers les rodomontades de la noblesse et du despotisme son rationalisme politique et ses goûts quelque peu populaciers, Corneille muri se recueillit et fit le *Nicomède*, pour se réconcilier avec la liberté.

A l'œuvre donc, si vous prétendez à l'héritage de ce vieux géant! A l'œuvre! car la réaction contre vous est déjà commencée; l'on conspire sourdement pour restaurer *la perruque de Boileau*. Cette conspiration prend toutes les allures et tous les travestissemens. Je vous la signale. A l'œuvre, tandis que l'on a foi encore en votre nom. Faites-vous peuple, comme vous vous êtes faits grands seigneurs. Ne craignez pas de compromettre votre originalité dans le frottement de la place publique. Les coudoiemens du prolétaire ont une électricité bienfaisante au vrai talent.

Mais si vous vous murez dans votre égoïsme, si vous vous barricadez dans votre vanité; si vous continuez à vous mirer dans vos glaces et dans vos phrases; prenez garde! La voix du siècle étouffera votre voix. Le peuple vous emportera ignorés et petits dans les plis de sa toge. Le

Digitized by Google

peuple, voyez-vous, c'est un nouveau Christ; sa couronne d'épines a conquis l'avenir, et son sceptre de roseau brisera votre paganisme.

Qu'est-ce qu'a produit le théâtre depuis 1830?

Il a donné les productions inspirées par l'esprit de la ci-devant opposition libérale, *Antony*, *Marion Delorme*, *la Maréchale d'Ancre*, trois œuvres diversement belles, et que l'on cite tous les jours comme les modèles de notre école moderne. Pauvre école, qui compte tant de talens et si peu d'ouvrages!

Après? — Vous allez voir :

Un auteur, dont le vrai nom est encore un mystère, se persuada que le temps était venu d'analyser la *passion politique*. Comment cette pensée a-t-elle été rendue? qu'est-ce donc que Richard Darlington? que fait-il de grand qui compense ce qu'il fait de mauvais? pourquoi fils de bourreau? pourquoi pas bâtard de roi? Et puis il n'y a vraiment pas là de lutte, pas de vie: des fantômes impénétrables et effrayans sous leur linceul, des apparitions fantastiques, intraitables, impassibles, sans cœur et sans remords, sans contrastes et presque sans obstacles, voilà tout. Ce n'est pas là un drame, c'est un rêve où tout fuit et passe sans qu'on sache à quoi se prendre; où il n'y a que gens qui achètent des consciences et gens qui en vendent, sans un homme vertueux et désintéressé qui flétrisse ce trafic; où la femme opprimée n'a ni énergie ni ruse pour se soustraire à l'oppression; où une abstraction sombre et fatale se promène à travers quelques belles scènes populaires ou royales, et quelques scènes domestiques fort mesquines; où le spectateur est dans une continuelle alternative de cauchemar et de désillusion.

Nos dramaturges ont perdu le sens si profond et si vrai de ce personnage *raisonneur* qui est au centre de toutes les conceptions de Molière.

M. Scribe voulut nous donner aussi son abstraction et son mélodrame. C'est alors qu'on a pu clairement voir le néant de ce colosse, debout depuis tantôt quinze ans sur l'autel de la *fashion*; c'est alors qu'ont apparu à tous les yeux le vide de sa poitrine sans cœur et l'étroitesse de son ingénieux cerveau. Pour Dieu, mesdames, vous qui avez des larmes pour les fades invraisemblances du *Gymnase*, qu'avez-vous dit des *Dix ans de la vie d'une Femme?* N'avez-vous pas reconnu en rougissant la vanité de votre idole? L'impureté de son culte hypocrite vous fut-elle enfin dévoilée? Eh bien! non; cela a passé sans trop de huées et sans trop de honte.

Digitized by Google

Madame Dorval a pleuré toute seule cette dégoûtante profanation de l'amour, de l'art et de son beau talent.

Ensuite nous avons eu grand festin de drames ronflans, en souliers à la poulaine, en cuirasse et en pourpoint, où les décorations, mademoiselle Georges et M. Alexandre Piccini ont joué les principaux rôles.

La Tour de Nesle est une œuvre d'homme indépendant, et ne manque ni d'enseignement politique, ni même de certaine portée lyrique. Mais ce drame pèche par sa base; en cherchant la chronique et l'imprévu, en visant à la multiplicité et à l'*imbroglio*, il tombe dans le faux et le décousu; il se livre à la fatalité du hasard; il ôte aux personnages l'intérêt qu'il accumule sur les évènemens.

Perrinet Leclerc est la plus bouffonne satire que l'on puisse faire de cette théorie du drame matériel et fatal. Là il n'y a ni audace de pensée, ni suite de conception, ni couleur de style, ni reflet de talent d'aucun genre : c'est une lourde stupidité, longue, blafarde, ténébreuse; pas une scène, pas une individualité. Un seul mot à la fin, d'un roi fou et grelottant qui parle de la France. Après et avant, rien. — Allons donc! Et la grande actrice, formidable bastion que le directeur jette en avant dans tous ses plans de campagne, omnipotente et rancuneuse Junon de l'Olympe du boulevart Saint-Martin, antique et criarde Gorgone, avec laquelle on fait de l'enthousiasme sous le lustre et de la terreur sur les banquettes désintéressées?.... Je passe.

Pendant que la porte Saint-Martin, démembrant le drame, et séparant ses élémens constitutifs, prenait pour sa part l'action, le geste, la fantasmagorie, les os et le squelette du drame, — le théâtre Français opérait par le même procédé de façon inverse, et nous donnait *Louis XI*, tragédie flasque, vide, sans nerfs et sans muscles, apparence de quelque chose, phrases et vers se soutenant eux seuls, *accident sans substance*, inimitable monotonie, chef-d'œuvre de nullité et de correction, caricature, d'après Walter-Scott, d'un héros de notre histoire nationale, conception paresseuse, étique, ignoble, essai d'un *traînard* au-dessous de toute école passée ou future. Finissons en d'un coup avec M. Casimir Delavigne, et associons à l'oubli de *Louis XI* le succès des *Enfans d'Édouard*, choses qui seront bientôt adéquates.

Mais puisque le souvenir de cette dernière tragédie est présent à tous, voyez à quelle mesquinerie nous sommes réduits :

Le fatalisme du drame païen est sans relation avec l'énergie moderne;

Digitized by Google

enfant d'un siècle émancipé, j'ai peine à comprendre ce duel aveugle du destin et des héros. Le drame, pour être conforme à nos croyances, doit se passer d'homme à homme, par conviction, ruse, violence, etc. Shakespeare a compris cela. Audacieux William..., il a pris corps à corps le chœur grec, pieux truchement entre le ciel et la terre, entre la morale et les spectateurs. Il a déchiré les bandelettes qui voilaient la face lyrique et sacerdotale de ce vieillard; il a rajeuni le chœur antique; il a mis en la place une tourbe secondaire de seigneurs et de peuple, à tous les niveaux et à toutes les tailles, qui sert d'intermédiaire entre la divinité du héros et l'humanité du public. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui de drame, et surtout de drame politique possible, sans le concours de cette *plèbe*. Isolez un roi sur son trône, analysez et disséquez les broderies de son manteau ou les singularités de sa vie, vous ferez une œuvre aride, une étude biographique curieuse et stérile comme le *Britannicus* de Racine.

Ce développement d'une volonté supérieure à travers des volontés subalternes est le caractère le plus frappant du beau drame épique de *Richard III*, dans lequel M. Delavigne a taillé sa tragédie naine. Admirez : il a mis Richard III aux prises avec deux enfans, tandis que Shakespeare l'avait mis aux prises avec l'opinion, avec les lords, avec les évêques, et toute l'Angleterre. Hélas !....

M. Casimir Delavigne ouvre et ferme ce répertoire annuel du théâtre Français. Mais entre *Louis XI* et les *Enfans d'Édouard*, les *comédiens du roi* ont trouvé moyen de placer quelques bagatelles, mendiant plus ou moins la popularité. De cette littérature intercalée, nous ne nommerons ici que *Clotilde*, qui ne s'est pas fait un vrai succès, *Guido Reni* qui n'a pu lutter contre l'indifférence, *Clarisse Harlowe* que Boccage a vainement prise sous sa protection. Mais enfin le vieux théâtre s'est repenti de toutes ces hardiesses, et d'une plus grande encore dont nous parlerons; il a redemandé sa pâture aux tombeaux; il a relustré toutes sortes de défuntes illustrations; il a rechaussé le benoît cothurne romain; il a tiré de la nuit des temps un *Artaxerce* antédiluvien, et, fidèle à cette loi de progression rétrograde, il est redescendu jusqu'aux *Enfans d'Édouard*. Comme je vous le disais, on ne pouvait mieux finir après avoir si bien commencé.

En vérité, nos faiseurs ont une intelligence de leur temps, bien tenace et bien maladroite. Nous appelons l'égalité et la liberté, ils évoquent des tyrans. Nous avons besoin de mœurs fortes et populaires,

Digitized by Google

ils s'éprennent des mœurs lâches du dix-huitième siècle, de ses boudoirs, de ses insolences, de sa pourriture. Ah! sans doute, ce siècle immortel mérite les études des artistes et les apothéoses de la scène. Montrez-le nous réalisant, au profit de la pensée et de la libre philosophie, ce projet de domination européenne que Louis XIV avait conçu dans l'intérêt de sa vanité et de son ambition; montrez-le nous avec son audace, avec son élégance, avec ses rêveurs, avec son indépendance et sa gloire. Mais son fard, mais ses mouches, mais ses impuretés, mais le tabouret de la Pompadour, mais la stupide et libertine face du vieux Richelieu, par pudeur nationale, cachez-nous tout cela!

M. Ancelot se trouve ainsi accolé à M. Casimir Delavigne par une même ignorance, comme autrefois ils étaient unis par les mêmes triomphes.

M. Ancelot est sans contredit le chef de cette école de vaudevillistes qui supplée le talent par le scandale, et l'esprit par le dévergondage. Cette école on doit la flétrir sans pitié, elle est mauvaise et inutile. Car si vous croyez que le public ait besoin de ces *esbattemens chatouilleux*, mieux vaut encore mademoiselle Dejazet sous le bibi de la grisette qu'avec les falbalas de la *Sophie Arnoult*.

Si jamais vous voulez savoir quelles absurdités M. Ancelot est forcé de faire subir au parterre, pour lui donner la récréation d'une scène *équivoque*, allez voir *Madame d'Egmont*, et vous me direz ce que vaut l'homme qui a fait le second acte de cette pièce.

En assistant à pareil spectacle, il m'est arrivé de me tâter pour voir si je n'avais pas des boucles à mes souliers et de la farine sur le collet de mon habit, — et de demander à mon voisin ce qu'il avait fait de sa queue, — et de chercher aux loges les comtesses musquées, poudrées, plâtrées, enluminées, et froissant d'une main distraite leurs dentelles noires sur leur gorge nue.... Eh bien! si j'ajoutais qu'il m'est arrivé de les y trouver ainsi, vous ne me croiriez pas; et c'est pourtant vrai. Le peuple a sué, pendant trois jours, une sueur de sang, pour que, trois ans après, on en vînt là!

Toutes les époques ne sont pas sympathiques à la nôtre. Mais s'il est une période historique où l'on rencontre abondamment des passions contemporaines, c'est assurément le seizième siècle. Fracas d'une civilisation qui tombe, météore d'une civilisation qui naît, philosophie, littérature, politique, grands mouvemens de conquête et d'ambition, notre siècle est là presque tout entier, avec Luther, avec Charles-Quint, avec

Digitized by Google

Rabelais et Montaigne, avec la ligue. Pour qui se sent la patience et le génie nécessaires au culte consciencieux de l'histoire, pour qui aime les résurrections, et s'exalte à la vue des grandes ombres que les statues de ces vieilles générations jettent sur nous du fond de leur passé, pour un poëte ainsi fait, je conçois que le seizième siècle soit le drame par excellence.

Cette fois j'ai nommé Victor Hugo.

Avec franchise et naïveté je le dirai : à tous ceux qui ont quelque puissance sur le public, à tous ceux qui écrivent, à tous, Victor Hugo est leur maître. Qu'elle est la jeune renommée qui n'a pas médité sur le piédestal de ce novateur ? quelle est la vieille réputation qui ne s'est pas réchauffée aux rayons de ce jeune homme ? Ceux qui le louent, ceux qui le jalousent, ceux qui le blâment, tous ont trempé leur plume dans son écritoire. Et certes ce n'est pas nous qui répudierons sa souveraineté. Mais il y a une souveraineté plus puissante que nous invoquerons souvent,... celle du peuple.

Et à celle-là l'art doit deux choses : respect, et enseignement.

Or, quand sous le nom de *Triboulet* on renouvelle la fatalité et les terreurs de l'*Ajax mastigoforos ;* quand sous les traits de madame *Lucrecia* et du *signor Gennaro*, on nous rend les types prédestinés de Clytemnestre et d'Oreste, savez-vous ce que l'on fait ? L'on méconnaît et l'on outrage son époque en lui prêchant un système indigne de notre civilisation, et mort depuis dix-huit siècles. Vous avez beau appeler *providence* le fil grossier qui fait mouvoir vos créations, nul ne s'y méprend plus. Ce n'est là qu'un hasard sans racine dans la réalité de ce bas-monde. Mais veuillez, s'il vous plaît, me suivre un instant.

On peut prendre l'homme de deux façons :

Ou bien l'on s'arrête à l'écorce, à la pantomime, à l'action ; c'est une vue d'ensemble à la fois et d'antithèses, une vue énigmatique et pittoresque, une vue de caprice, de fantaisie, où l'on ne se rend compte de rien qu'avec de la *superstition*, où l'on peut avoir des aperçus tour à tour comiques et terribles, mais sans relation intime avec le spectateur, parceque le spectateur se dit : Je ne suis pas un valet de roi, ni un fils d'empoisonneuse, et puis du diable si pareille combinaison de faits viendra jamais me tomber sur la tête !

Ou bien on va à l'âme même et à l'individualité d'un être, on va au centre d'où rayonnent toutes ses pensées et toutes ses passions, on s'empare de son unité psychologique. L'on poursuit à travers les chances d'une donnée probable les métamorphoses successives d'une origina-

Digitized by Google

lité, et, pour rappeler une parole trop peu connue, *on fait du cœur humain* et non pas de *l'esprit humain*. Oh! je dis qu'ici il y a dignité, il y a liberté, il y a superposition possible de l'acteur et du spectateur, il y a émotion profitable.

Et si maintenant je vous cite, vous, grand poète, si je vous fais comparaître devant ces principes, si je vous demande quelle énigme du cœur ou de l'histoire vous m'avez révélée, ce qu'il y a de *sociabilité* et d'avenir dans votre invention, quelle prophétie vous m'avez chantée, et ce que voulaient vos retentissantes paroles, qu'aurez-vous à répondre?

Et vous aussi, homme grave et épique, vous vous amusez avec l'histoire? Et dans *la progressive humanité*, croix vivante où Dieu se glorifie par des souffrances éternelles, vous n'avez vu rien que cela? Et dans cet énorme seizième siècle, si puissant à détruire et à créer, siècle d'art, de science et d'insurrection, vous n'avez de sympathie que pour ce qui tombe, pour le *vieillard homérique*, pour les tours d'Aragon et le blason des nobles familles. Si vous prononcez le nom de Luther, c'est au milieu d'un bal, sans écho qui réponde à ce terrible nom. D'un poète calviniste vous faites un pantin de cour; et d'un vieux débauché serviteur, l'opaque représentant des idées futures. Et où donc les seigneuries rallumant leur vieille haine de la royauté à ce flambeau de la réforme religieuse? Qu'avez-vous fait de mes barons révolutionnaires, de mes grandes dames éprises de théologie, de mes jeunes écoliers de l'université, de mon peuple pensant et raisonnant? Où avez-vous mis toute la politique naissante, à moins que *Gubetta* ne soit dans votre pensée le pair de Machiavel? Je vous épargne cette raillerie. — Vous n'avez qu'un type pour vos aristocrates, la force; — qu'une idée pour vos femmes, la séduction. Est-ce là toute *l'ambition?* est-ce là tout l'*amour?* — Le bibliophile Jacob nous a fait un semblant de moyen âge avec des phrases. Le moyen âge, vous, — vous l'avez fait plus solide, mais pas plus idéal, vous l'avez fait en pierre et en marbre, en reliefs palpables et lumineux. Votre pyramide ainsi élevée étonnera l'imagination, mais n'éveillera ni l'intelligence ni le cœur.

Quand un poète, ayant votre gloire et votre vitalité, prend un siècle dans sa main, il doit en porter le poids entier. Il doit résumer toutes ses idées, sentir toutes ses joies, souffrir toutes ses douleurs, et puis nous en reverser l'impression vraie et palpitante. Un poète est un tribun de l'avenir, qui raconte le passé.

Certes ce n'est pas vous faire trop petit que d'assigner cette mission à votre génie. Mais cette mission, il faut vouloir la comprendre, il ne faut

Digitized by Google

s'en dissimuler ni les labeurs ni la nouveauté. Il faut se dire qu'il y a deux choses au monde dont la lutte est aujourd'hui plus flagrante que jamais,—la liberté et la résistance,—l'intelligence et l'égoïsme,—l'avenir et le passé, — l'homme et l'obstacle. Entre les deux il faut choisir, et de votre choix il faut déduire une théorie dramatique.

Or entre ces deux voies le public ne peut pas plus hésiter que le siècle. Il veut voir des hommes, et non pas des événemens; il veut de la tragédie à caractères, et pas de la tragédie à stupéfactions. Voilà ce qui a a fait la force de M. Alexandre Dumas. Voilà ce qui a toujours troublé les triomphes de M Victor Hugo. Voilà tout ce que nous dirons du *Roi s'amuse* et de *Lucrèce Borgia*.

Nous ne voulons parler d'une récente et morte-née *Beatrix Cenci*, inceste en logogryphe, suivi d'une réhabilitation de la tiare en magnifiques alexandrins, que pour *remercier* la direction de la Porte-Saint-Martin d'avoir bien voulu nous faire entendre madame Dorval. Cette direction est travaillée par des incertitudes et des malheurs dont la fin prochaine ouvrira, nous l'espérons, une ère nouvelle pour l'art dramatique.

En attendant le jour de la régénération, voilà que nos acteurs ont pris congé de nous et se sont dispersés. Eh bien! allez, nos beaux acteurs, allez faire admirer à nos frères des départemens ce que nous avons cessé d'admirer ici. Nous resterons fidèles à votre culte, et nous nous consolerons de votre absence avec des souvenirs. Oui, je veux dire à tous combien madame Dorval a été belle et suave dans le proverbe de M. Alfred de Vigny (*Quitte pour la peur*). Oh! il la fallait voir notre actrice de douleur, notre actrice énergique et sublime, se faire calme, dolente, pudibonde, distraite, s'enfermer dans le charme de cet amour de dix-huit ans, s'en abreuver, se donner à lui toute brûlante et haletante, s'ennuyer de tout ce qui n'est pas lui; puis s'effrayer à l'arrivée de ce mari inattendu; franche sans gaucherie, lui laisser voir ses craintes de femme coupable; hardie et bien noblement, se relever pour faire le procès d'un tel mariage; et puis, attendrie, s'humilier devant le bon sens de cet homme... et vraie, toujours vraie dans sa paresse et dans son audace!.... Pour ceux qui aiment les douces choses, qui se plaisent aux longues causeries d'un homme d'esprit, et qui admirent madame Dorval, cette soirée a été féconde en délicieuses émotions.

Et pourtant, quand, soustrait au magnétisme de ce langage si heureux et de cette toute-puissante femme, j'ai cherché quelle était la conclusion morale possible d'un tel drame, la tendance de toute cette ma-

Digitized by Google

nière déjà trop bien indiquée dans *Stello*, — alors je me suis demandé quelle fatale influence tourmentait ce poète et s'attachait à faire avorter son beau génie. Car enfin, vous aviez fait un livre pour démontrer qu'on doit séparer la vie politique de la vie poétique, et voici que vous faites une comédie pour nous apprendre à *séparer la vie politique de la vie de famille*. Quoi! à la philosophie sociale, vous lui défendiez la poésie, et maintenant vous lui défendez l'amour. Quoi! à la science du peuple et de l'humanité, vous lui voulez ôter le cœur, les entrailles, l'âme, le secours de la femme et de ses délicates inspirations! Mais c'est un dessein si insensé et si inoportun, que moi qui vous écoute, je devine à chaque instant le rire de Méphistophélès sur vos lèvres, et je me dis :

« On croit que Machiavel a écrit *son Prince* en dérision du despo-
» tisme; assurément cet homme-ci, en parlant de la sorte, raille amère-
» ment l'exiguité de nos sympathies et la pauvreté de nos idées! »

C'est ainsi que nous entendons que l'art tient aux questions les plus générales. Nous tâcherons d'en compléter la preuve dans la *Revue dramatique* que nous nous proposons de donner tous les mois.

HIPPOLYTE FORTOUL.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA 171e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

AVRIL-MAI 1833.

ARTICLES.

Pages.

1. De l'infinité du ciel. . . . . JEAN REYNAUD 5
2. Le Thalmud. . . . . S. CAHEN 21
3. De l'économie politique. . . . . JULES LEROUX 30
4. D'une statistique générale de la France. . . . . EMILE BÈRES 81
5. Des causes de la plus grande taille des espèces fossiles et humatiles, comparées aux espèces vivantes. . . MARCEL DE SERRES 97
6. Deuxième lettre sur la condition des femmes au dix-neuvième siècle. . . . . MARIE DE G.... 124

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES ÉTRANGERS.

GRANDE-BRETAGNE. — Lettres de Mirabeau pendant son séjour en Angleterre, 145; — Trois ans dans l'Amérique du nord, par James Stuart, 157.

ALLEMAGNE. — Chronique du dix-neuvième siècle, par le docteur Carl Venturini, 162; — Almanach historique, par Fréd. de Raumer, 164; — La révolution servienne, par Léopold Ranke, 167; — Exposé historique des rapports de propriété au sujet des forêts et de la chasse en Allemagne, par Chrét. Louis Stieglitz, 170; — Liberté politique, par Franç. Baltisch, 170; — Œuvres de Goethe, 171; — Voix du temps, 174; — Tableaux de la vie militaire, par Moyse Scherer, 174; — Le règne animal rangé d'après son organisation, par F. Voigt, 175.

BELGIQUE. — Recueil de documens statistiques, 176; — Syntaxe de la langue allemande, par E. Tandel, 177; — Principes de logique, par le baron de Reiffenberg, 177; — Ruines et souvenirs, par le même, 178; — Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour, par le même, 178; — Manuscrit des lois d'Oléron, 178.

ITALIE. — Choix d'opuscules scientifiques, d'Augustin Cappello, 179.

Digitized by Google

LIVRES FRANÇAIS.

Destination de l'homme, de Fichte. Traduit de l'allemand, par Barchou de Penhoen, 184; — Conjectures philosophiques, religieuses et politiques, par N. F. de Lasalle, 192; — De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième, par E. Lerminier, 195; — Introduction à la science de l'histoire, par M. Buchez, 201; — La Bible, traduction nouvelle, par M. Cahen, 201; — Lois de Manou, traduites du sanscrit, par A. Loiseleur-Deslongchamps, 214; — Commentaire sur le Yacna, par Eugène Burnouf, 215; — Essai sur l'histoire et les antiquités du département du Haut-Rhin, par M. de Golbéry, 216; — Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, 221; — Rapport sur une figurine, par M. V. Romagnesi, 231; — Histoire du Hainaut, par J. de Guyse, 234; — Li romans de Garin le Loherain, par M. Paris, 235; — Les Vaux-de-Vire, d'Olivier Basselin, 236; — Le dernier banquet des Girondins, par M. Charles Nodier, 240; — Caliban, par deux ermites de Ménilmontant, 249; — Titime, par E. Chapus et V. Charlier, 252; — Paul Guy, par Ed. Arnoult, 253; — Chronique du jour des morts, par A. Labutte, 254; — Mémoires du docteur Harrisson, 256; — De l'esclavage des noirs et de la législation coloniale, par V. Schœlcher, 257; — De la connexité des connaissances humaines, par M. A. Walras, 258; — Essai sur les salaires et les prix de consommation, de 1202 à 1830, par M. A. Duchatellier, 258; — Code d'instruction criminelle, par J.-B. Duvergier, 261; — Code pénal, par le même, 261; — Traité des transactions, par J.-B. F. Marbeau, 262; Commentaire du tarif en matière civile, par M. A. Chauveau, 265; — Recherches sur la nature et la cause du choléra-morbus, par P. Ledeschault, 267; — Arithmétique d'Emile, par Em. Develey, 268; — Elémens de géométrie, par le même, 269; — Manuel du tanneur, par M. J. Fontenelle, 269; — Manuel du fabricant de sucre, par MM. Blachette et Zoéga, 270; — Œuvre complet de Flaxman, par Réveil, 270; — Médailles inédites, par M. Dumersan, 272.

SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES pendant le mois d'avril, 275.

VARIÉTÉS. — Sur le projet d'entourer Paris de citadelles, 303; — Réunion de l'Ouest, 311; — Fondation d'une colonie sociétaire à Condé-sur-Vesgres, 320.

BULLETIN DRAMATIQUE, par M. Hippolyte Fortoul, 329.

IMPRIMÉ PAR J. LEROUX ET A. DÉCLÉMY.
IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD, RUE FURSTEMBERG, N° 8.

Digitized by Google

REVUE

ENCYCLOPÉDIQUE.

PHILOSOPHIE.

DE LA PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE

ENSEIGNÉE PAR M. JOUFFROY.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES, par THÉODORE JOUFFROY, membre de l'Institut, professeur au Collége de France et à la Faculté des lettres de Paris (1).

(1er ARTICLE.)

Cette partie de notre recueil n'a pas été consacrée jusqu'ici à des articles de critique. Mais l'importance de plusieurs ouvrages qui viennent d'être publiés nous fait un devoir de les examiner soigneusement. L'apparition simultanée de ces ouvrages atteste un véritable mouvement philosophique; et il suffit presque d'un coup-d'œil pour voir combien ce mouvement diffère de celui qui existait il y a quelques années. Nous sommes sortis de l'époque *fragmentaire*, si je puis m'exprimer ainsi, où la religion, la politique, les sciences, les beaux-arts, étaient comme autant de sphères toutes distinctes, entre lesquelles on n'apercevait aucun rapport, aucun lien. Tous ceux qui s'occupent de philosophie sont aujour-

(1) Un volume in-8°. Chez Paulin, libraire, place de la Bourse.

Digitized by Google

d'hui placés sur le terrain où l'école catholique, se ranimant pour faire une dernière résistance à la philosophie victorieuse du dix-huitième siècle, les convoquait il y a déjà quinze ans. Tous s'occupent des grandes questions religieuses de l'humanité, tous ont la prétention plus ou moins avouée de déduire la forme politique et sociale d'une doctrine philosophique. Le temps où l'on ne connaissait pas de science générale, où l'on ne comprenait que des sciences particulières, est passé; le temps de la science générale, de la philosophie, est revenu.

Mais, considérés en eux-mêmes et comparés entre eux, ces ouvrages se rapportent à des tendances très diverses, et montrent combien le champ de la philosophie est encore obstrué d'opinions divergentes. Or, bien que nous soyons persuadés que toutes ces tendances diverses ont leur destination et leur but providentiel, nous sommes également persuadés que le malheur de notre temps tient à cette lutte des tendances religieuses et philosophiques. D'un autre côté, il est impossible de travailler à l'édification des doctrines que l'on croit vraies sans sentir le besoin d'anéantir celles que l'on croit fausses. D'ailleurs il y a des opinions qui ont accompli leur œuvre, et avec lesquelles il est temps d'en finir: les erreurs gênent les vérités, et les empêchent de se rapprocher, de se condenser, de triompher. Voilà pourquoi ceux qui sont le plus occupés d'élaborer leurs propres idées et de rassembler toutes leurs forces pour arriver à l'établissement systématique des vérités qu'ils possèdent déjà ou qu'ils entrevoient, sont cependant forcés quelquefois de se détourner de ce travail intérieur, pour critiquer les autres. Il en a toujours été ainsi dans la religion et dans la philosophie; et c'est bien à tort qu'on a quelquefois attribué à de misérables passions, ou regardé comme vaines, toutes les utiles et nobles polémiques dont le dix-septième comme le dix-huitième siècles nous ont légué des exemples. Nous ferons donc de la critique; mais la critique que nous nous efforcerons de faire, c'est celle qui n'a pas en vue les hommes,

Digitized by Google

mais les idées, et qui n'attaque des opinions et ne détruit des erreurs que pour arriver à la découverte de la vérité.

L'ouvrage de M. Jouffroy, qui va nous occuper aujourd'hui, est de nature à bien montrer cette nécessité où nous sommes. Voilà un livre qui, sous la forme décousue de fragmens, contient cependant toute la philosophie que l'auteur a professée jusqu'ici. C'est le résultat de quinze ans de travail; car M. Jouffroy est de ces hommes qui écrivent peu, précisément parcequ'ils savent admirablement écrire, et qu'ils ont besoin pour se satisfaire d'une profonde méditation de leurs idées. Cette philosophie, M. Jouffroy l'a enseignée pendant dix ans, et aujourd'hui il la professe avec éclat au Collége de France. Elle a donc eu et elle a encore une influence réelle; c'est enfin une des formes, et c'est, suivant nous, la forme la plus sérieuse que l'éclectisme ait prise sous la restauration. Et pourtant toutes les bases de cette philosophie nous paraissent fausses, et, quels que soient les sentimens personnels que nous ayons voués à l'auteur, c'est un devoir pour nous de le combattre.

M. Jouffroy n'a jamais publié aucun traité dogmatique de quelque étendue sur l'ensemble de la philosophie, et il commence par des Mélanges. Ces fragmens roulent sur toutes sortes de questions différentes, et au premier abord on ne saisit pas leur affinité. L'auteur, dans une introduction, aurait pu montrer l'harmonie qui les enchaîne, les rapporter à quelques principes, à quelques vérités fondamentales. C'est un soin qu'il n'a pas pris. Cela rend l'œuvre de la critique plus difficile. Nous commencerons donc par dire quelle espèce de lien nous concevons entre tous ces morceaux, et ensuite nous prendrons isolément les plus importans pour les examiner.

Ce premier article sera uniquement consacré à faire connaître la méthode de M. Jouffroy, son principe de certitude, et les résultats généraux où cette méthode et ce principe l'ont conduit. Cette caractérisation une fois faite, nous suivrons

Digitized by Google

M. Jouffroy dans les quatre divisions de son ouvrage, *Philosophie de l'histoire, Histoire de la philosophie, Psychologie*, et *Morale*.

Influence de l'école normale sur M. Jouffroy.

La nature ou plutôt l'habitude de l'esprit philosophique de M. Jouffroy est une émanation de l'école normale; c'est à cette école qu'il faut remonter pour se rendre compte de sa manière de philosopher et avoir le secret de son développement.

On sait que la révolution et l'empire ayant rompu toute la tradition du passé, et l'empire s'étant mis en réaction contre la philosophie du dix-huitième siècle, l'école normale participa de cette réaction, et devint comme un séminaire où l'on s'efforçait de cultiver les langues, la littérature, et les matières philosophiques pour elles-mêmes, et indépendamment de la vie politique et sociale. Il s'agissait de former des rhéteurs ou des dialecticiens, comme à l'école polytechnique des ingénieurs ou des officiers d'artillerie. Le génie de Napoléon était de fragmenter les hommes, pour en faire des instrumens; toutes ses institutions allaient là. L'époque d'ailleurs était favorable : on se prosternait alors devant le principe de la division du travail; dans l'industrie l'idéal eût été de faire des hommes qui auraient eu une merveilleuse capacité à percer un trou d'aiguille, et qui n'en auraient pas eu d'autre.

La psychologie devint donc à l'école normale ce qu'était à l'école polytechnique le calcul différentiel. Le génie des philosophes du dix-huitième siècle n'entra pas dans cette école; il fut consigné à la porte. De tous les penseurs qui avaient donné à la France une si grande initiative, on ne voulut connaître à l'école normale qu'un seul homme, un homme spécial, Condillac; Voltaire, Montesquieu, Diderot, J.-J. Rousseau, n'y paraissaient pas de grands philosophes. Et, je le répète, ce n'est pas à un dessein prémédité, à une volonté particulière, qu'il faut attribuer ce délaissement de la philosophie pour la psy-

Digitized by Google

chologie ; hors de l'école normale c'était la même chose.

En faisant exception de quelques hommes profondément ignorés pendant leur vie, tels que Saint-Simon, on peut dire qu'en France la philosophie est descendue au tombeau avec Voltaire et Rousseau, Diderot et Condorcet. Après la révolution française, en effet, leurs successeurs n'ont plus été que des idéologues. Il a existé une science appelée idéologie, ou, comme d'autres l'appellent, psychologie, une science particulière, qui tient sa place dans l'ordre des connaissances humaines, comme la physique ou la physiologie ; mais il n'y a plus eu de philosophes. Comment Napoléon nommait-il les hommes qui de son temps semblaient, par la nature de leurs travaux, occuper la place des philosophes du dix-huitième siècle? comment ces hommes se nommaient-ils eux-mêmes? Des idéologues. Et plus tard, sous la restauration, si l'on examine avec attention l'influence réelle et la nature des travaux philosophiques de cette époque, on verra, dans ceux qui prennent le titre de philosophes, des psychologues, des littérateurs, des historiens, des traducteurs de philosophies anciennes ou modernes, mais non pas des philosophes.

Au dix-huitième siècle le domaine de la philosophie était immense. La France, comme le reste de l'Europe, étant encore soumise au régime théologique et féodal, toute idée qui de près ou de loin attaquait ce régime, fût-elle vraie ou fausse, raisonnable ou absurde, prenait par cette tendance seule une grande importance. Un lien secret s'établissait entre toutes les idées novatrices ; et tout effort pour détruire la constitution théologique et féodale était de la philosophie. Voilà l'ère des philosophes ; mais sous l'empire leur règne était passé. La partie critique de leur œuvre était accomplie ; et il ne s'agissait pas encore d'en développer la partie organique. Le grand travail philosophique paraissait donc suspendu ; on s'occupait seulement des sciences particulières.

Digitized by Google

En opposition donc aux idéologues sectateurs de Condillac, l'école officielle chercha à l'étranger quelques innovations avec lesquelles elle pût combattre ce qu'elle appelait la philosophie du dix-huitième siècle. M. Royer-Collard y importa Reid et les Écossais.

Voilà tout le secret de cette grande insurrection contre le matérialisme et le sensualisme dont on a fait tant de bruit, et dont ceux qui y ont pris part se sont si magnifiquement complimentés entre eux. En disant cela, je ne veux en aucune manière jeter du blâme sur cette réaction spiritualiste qui a été utile, et à laquelle l'école normale a contribué; je veux seulement montrer par quelle voie cette école fut conduite à ignorer, à méconnaître et à attaquer la philosophie du dix-huitième siècle.

Après M. Royer-Collard vint M. Cousin, qui, sur les traces de son maître, commença par enseigner la psychologie expérimentale des Écossais. Et, je le répète, grâce à la lassitude de la nation et au dénigrement de l'empire, les grands hommes du dix-huitième siècle étaient tellement abandonnés, et leur inspiration si oubliée, qu'il put, au nom de la psychologie et de l'école écossaise, attaquer tout le dix-huitième siècle philosophique, et le nier hardiment, faisant à ses élèves et à lui-même l'effet d'une originalité toute nouvelle. On eût dit, à l'entendre, que la philosophie commençait en France, et qu'elle y naissait pour la première fois. Mais M. Cousin ne resta pas long-temps Écossais, il se hâta de passer à l'Allemagne. L'Allemagne était un pays nouveau à voir, et dont on pouvait tirer de beaux effets. Grâce à cette heureuse flexibilité d'esprit qu'un de ses amis (1) relève comme son trait caractéristique, « et qui, dit-il, prenant une habitude aussi vite qu'elle en quitte une autre, se prête à tout, » M. Cousin eut bientôt d'un professeur allemand l'apparence et le langage.

(1) M. Damiron.

Digitized by Google

M. Jouffroy ne suivit pas M. Cousin dans ce voyage. Il le laissa courir fortune à Kœnisberg et à Berlin. Pour lui, il resta avec l'école écossaise; mais il ne se borna pas à la répéter.

Principe de certitude de M. Jouffroy.

Dès le départ, il avait pris en un certain dédain les courses aventureuses et les changemens de route de son ancien maître, ses oscillations perpétuelles, ses étonnans paradoxes, remplacés bientôt par de plus étonnans encore; et lui, calme et méditatif, il chercha un principe de certitude, un critérium de vérité, qui pût servir de pierre de touche aux divagations des méthaphysiciens transcendentaux. Il trouva, encore chez les Écossais, et mit en lumière ce qu'il appelle *le sens commun*; mais il prit ce principe plutôt en psychologue qu'en philosophe. Ce sens commun qu'il voulut mettre à la mode n'est autre chose que le *consensus* universel invoqué de tout temps dans les écoles; et M. Jouffroy, n'ayant jamais débattu la question sur le terrain élevé où l'école théologique l'a placée dès long-temps, n'a pu donner à son principe et à son idée une valeur philosophique. Vers le même temps que M. Jouffroy parlait de sens commun, M. de Lamennais s'emparait du même principe sous le nom d'autorité; et, relevant le drapeau catholique au nom du consentement universel du genre humain, de la raison générale de l'humanité, il battait en brèche le rationalisme, et jetait les bases d'une fausse mais vaste et spacieuse théorie. Mais tel est le vague où M. Jouffroy a laissé son idée du sens commun comme critérium de certitude, qu'il a pu être à la fois rationaliste avoué et partir de cet axiome, et que lui-même n'a jamais paru se douter de l'affinité de son principe, à peine élaboré il est vrai, avec le principe fondamental de l'école catholique. Jamais, d'ailleurs, il n'a essayé de faire usage de ce principe pour décider aucune des grandes questions de la religion ou de la philosophie; et dans l'état de vague incertitude et de demi-jour obscur où il l'a

Digitized by Google

présenté, il ne l'a jamais regardé que comme une espèce de contrôle pour vérifier, confirmer ou rejeter ce qui aurait été avancé par les philosophes. Mais, même pour cet usage, on peut trouver avec justice que M. Jouffroy aurait dû mieux préciser et mieux formuler ce qu'il entend par le sens commun.

De l'observation des faits de conscience.

Continuant ses études psychologiques, M. Jouffroy sentit le besoin de donner à ces sortes de recherches le même crédit qu'il voyait accorder aux sciences qui ont pour objet les phénomènes du monde physique; et, dans sa préface d'un ouvrage de Dugald-Stewart, il entreprit de démontrer aux physiciens et aux physiologistes que leurs sciences n'était pas plus assurée, que la sienne, puisque la sienne aussi partait de l'observation, et n'avait pas d'autre méthode que l'observation.

Il se déclara donc hautement pour l'observation. Il se rangea dans la catégorie innombrable de tous ceux qui suivent l'aphorisme de Bacon : *Homo, naturæ minister et interpres, de naturæ ordine tantum scit et potest quantum observaverit, nec amplius scit aut potest.* Il se mit complètement en dehors de l'ontologie absolue de Descartes et de Spinosa, et il crut donner à la science des faits intellectuels et moraux une base nouvelle et un nouveau lustre.

Il exposa que l'âme pouvait être à la fois sujet et objet, contemplatrice et théâtre de sa propre contemplation. Partant de cette idée que l'âme, par une espèce de sens intime, de vue immédiate, de pure intelligence, veille constamment en nous pour nous apprendre ce qui s'y passe, il enseigna, ou plutôt indiqua, une sorte d'art nouveau qui lui paraissait être *la méthode d'observation des faits de conscience.*

Si M. Jouffroy n'avait voulu que prendre la défense des sciences morales, et en particulier de la psychologie, l'intention était excellente, quoiqu'un peu superflue. La vérité d'une

Digitized by Google

science cultivée dans tous les temps par les plus profonds esprits, d'une science qui compte en grand nombre parmi ses fondateurs les mêmes hommes qui ont créé les autres sciences, et en particulier les sciences mathématiques et physiques, n'avait pas besoin, ce semble, d'être démontrée. Nous ne comprenons guère, quoique cela ait eu lieu de notre temps, qu'on puisse révoquer en doute l'utilité et la certitude des recherches faites sur la nature et les opérations de l'esprit humain. Tout le monde aussi convient que la vraie manière d'étudier l'esprit est d'observer ses opérations et ses mouvemens. Si donc M. Jouffroy s'était borné à affirmer que les sciences morales étaient fondées sur l'observation, et à ce titre méritaient la même estime que les autres sciences naturelles, il eût dit une chose toute simple, il est vrai, mais utile et méritoire, en présence de l'espèce de faveur exclusive dont le matérialisme et le genre d'observations qu'il comporte jouissaient à cette époque. Mais au lieu d'exposer et d'analyser les divers moyens d'observation employés par tous les métaphysiciens, M. Jouffroy ne s'attacha qu'à mettre en relief la méthode particulière d'observation qu'il crut avoir découverte; et il eut besoin de tout son art de style pour cacher ce qu'il y avait d'évidemment chimérique dans cette prétendue méthode d'observation. Je le répète, l'assertion que la science psychologique est fondée sur l'observation est simple et incontestable; mais soutenir qu'il existe deux sortes d'observations radicalement différentes, essentiellement distinctes, et d'égale importance; l'une uniquement destinée à l'étude des phénomènes matériels, l'autre uniquement destinée à l'étude des phénomènes intellectuels; l'une se faisant avec l'unité de notre être, avec l'âme et le corps unis et combinés (dans l'hypothèse de deux substances), l'autre avec l'âme seulement, qui se trouve, on ne sait comment, douée de la même virtualité que lorsqu'elle est unie au corps, qui n'a plus d'organes, et qui cependant opère comme si elle en avait, voilà la chimère, l'illusion,

Digitized by Google

et, comme a dit M. Auguste Comte, le sophisme fondamental que M. Jouffroy présenta comme la base de la certitude des sciences morales et intellectuelles. Voilà ce qui était nouveau, en effet, car jamais aucun des grands hommes qui ont fondé et cultivé la science des opérations de l'esprit ne s'en était douté.

Il y a plus; tous ceux qui s'étaient occupés de cette question avaient pensé que, par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes excepté les siens propres. Locke avait affirmé positivement que l'esprit ne peut *instantanément* s'observer directement lui-même. « Il n'est point, dit-» il, de bien sans mélange, et l'entendement, qui nous élève au-» dessus de tous les autres êtres, porte avec soi une marque de fai-» blesse bien propre à nous humilier; car tandis qu'il nous sert à » observer et à connaître toutes les autres choses, il est incapable » de s'observer et de se connaître jamais directement lui-même: » c'est pourquoi il faut de l'art et des soins pour le placer à » une certaine distance, et faire en sorte qu'il devienne ainsi » indirectement l'objet de ses propres contemplations (1). » Il ne paraît pas que Leibnitz, que l'on n'accusera pas de tendance au matérialisme, ait eu là-dessus une autre opinion que Locke, puisque son disciple Wolf a fait précisément un *Traité de psychologie expérimentale*, où il s'appuie continuellement de l'expérience et de l'observation, avec la prétention de fonder sur *l'observation* la connaissance de l'âme et de ses opérations, et dont le premier axiome est que l'esprit ne peut étudier directement ses propres phénomènes, et que ce n'est, pour employer l'expression même de Wolf, que par des sentiers coupés de détours que l'on peut parvenir à l'observer et à le saisir.

Nous oserons donc affirmer que M. Jouffroy, bien loin d'avoir ramené la science psychologique, et par elle toutes les sciences morales, à la méthode d'observation, les a au contraire

(1) *Entendement humain.*

Digitized by Google

éloignées, autant qu'il était en son pouvoir, de la véritable route, en leur en indiquant une tout-à-fait imaginaire. Aussi sa tentative pour donner crédit et autorité à la psychologie auprès des savans positifs, comme ils se nomment, loin d'avoir un heureux succès, eut le plus fâcheux résultat. Croyant que M. Jouffroy était en cette occasion le véritable représentant des sciences métaphysiques, et en particulier de la psychologie, ils confondirent sa proposition hasardeuse avec la méthode d'observation de tous ceux qui ont cultivé ces sciences, et ils en triomphèrent (1).

Les partisans de l'idée de M. Jouffroy ont dit que cette préface était la *préface d'une science* (2). Nous ne voyons pas les fruits que cette méthode nouvelle d'observation appliquée aux faits de conscience a rapportés jusqu'ici, à moins qu'on ne veuille lui attribuer ce roman sur *le sommeil*, si ingénieux, si superficiel, et si faux, que M. Jouffroy a reproduit dans le volume de ses Mélanges, malgré les justes critiques qui l'ont accablé à sa naissance (3).

Pour que la méthode d'observation de M. Jouffroy parût

---

(1) Broussais, *De l'irritation et de la folie*; Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*.

(2) M. Damiron, *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au XIXe siècle*.

(3) Que ce nous soit une occasion de rappeler la mémoire d'un homme dont les travaux sur le sommeil, sur les propriétés merveilleuses de l'extase, et sur toute la partie miraculeuse des religions, laissés aujourd'hui dans l'ombre après avoir été tranchés par la mort la plus cruelle, reparaîtront un jour avec éclat; d'un des plus grands esprits que nous ayons connus, et chez lequel la vertu morale était aussi haute que l'intelligence. Tous ceux qui ont connu BERTRAND, tous ceux du moins qui l'ont aimé, auraient su gré à M. Jouffroy d'indiquer à ses lecteurs que ses conjectures sur le *sommeil* avaient été combattues par un homme si riche de savoir et d'expériences. Les réponses que Bertrand fit aux articles de M. Jouffroy se trouvent dans l'ancien *Globe*, tome V.

Digitized by Google

vraie, il fallait que l'âme, sans être appliquée à aucun objet, pensât cependant; et même il fallait qu'elle n'eût pas seulement alors ce que les métaphysiciens ont appelé des pensées imperceptibles, mais qu'elle pensât d'une pensée réfléchissante. Or le sommeil présente un état d'inaction et d'insensibilité, où l'esprit, bien loin de réfléchir sur ses connaissances, ne sent pas même qu'il existe; hors le temps des songes, il ne s'aperçoit pas qu'il pense. De plus, l'état dans lequel M. Jouffroy mettait son observateur des faits de conscience ressemblait fort au sommeil. Il fallait donc que le sommeil n'existât pas pour que la méthode de M. Jouffroy ne fût point une chimère. Il sentit l'objection, et n'hésita pas : il affirma que l'âme ne dormait jamais.

Certes jamais paradoxe ne fut plus contraire au *sens commun*. Locke, qui pourtant n'avait pas érigé le *sens commun* en juge suprême des opinions philosophiques, était moins hardi que M. Jouffroy sur ce sujet : quoiqu'il admît deux substances, l'esprit et le corps, il admettait le sommeil (1).

Mais de même que M. Jouffroy ne s'était nullement embarrassé de l'opinion de Locke sur la nécessité du corps pour que l'âme pût penser, il ne s'embarrassa pas davantage des argumens de Locke sur le sommeil.

En général, M. Jouffroy et la plupart des psychologues modernes ont traité les plus graves questions sans paraître avoir aucune connaissance des travaux de leurs prédécesseurs. Et cependant on pourrait très légitimement douter que la psychologie soit plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de Nicole et de Malebranche, de Locke et de Leibnitz.

Nous reviendrons dans un autre article sur les principes de M. Jouffroy en psychologie; nous ne les discutons pas ici. Encore une fois, nous ne voulons ici que saisir la liaison intime des divers travaux de M. Jouffroy et étudier sa

(1) *Entendement humain*, liv. II, ch. 1.

Digitized by Google

manière de philosopher. Mais, pour cet objet même, il était absolument nécessaire d'indiquer son point de départ psychologique; car nous soutenons que tous ses autres travaux en découlent, et qu'il a porté dans toutes les questions philosophiques qu'il a abordées ses habitudes de psychologue.

Hypothèse psychologique de M. Jouffroy.

Or ce point de départ psychologique, ce n'est pas l'hypothèse de deux substances, esprit et corps, comme on l'entendait au dix-septième siècle, comme l'entendait Descartes (lorsqu'il ne faisait pas de l'ontologie pure), plaçant le siége de l'âme dans la glande pinéale, et écrivant en physiologiste son traité des *Passions*; comme l'entendait Locke, qui fit tellement de cette liaison nécessaire des deux principes le fond de son système, que les théologiens l'accusèrent de détruire la spiritualité de l'âme; comme l'entendait même enfin le grand chrétien Bossuet (1). C'est quelque chose de bien plus simple, en vérité. C'est le spiritualisme, moins l'un de ses deux élémens. Le second des deux principes admis par tous les grands métaphysiciens du dix-septième siècle a disparu pour nos nouveaux psychologues; ils éliminent fièrement le corps, qu'ils appellent la bête, l'animal, la machine, et ils le renvoient dédaigneusement aux physiologistes. Cette chose, disent-ils, ne les regarde pas: eux, ils ne s'occupent que du *moi*, et ils déduisent toute leur psychologie de ce qui est renfermé dans la notion du moi.

---

(1) « Dieu, dit Bossuet (*De la Connaissance de Dieu et de soi-même*). » Dieu a voulu faire toutes sortes d'êtres : des êtres qui n'eussent que l'é- » tendue avec tout ce qui lui appartient, figure, mouvement, repos, » tout ce qui dépend de la proportion ou disproportion de ces choses; des » êtres qui n'eussent que l'intelligence et tout ce qui convient à une si » noble opération, sagesse, raison, prévoyance, volonté, liberté, vertu » ou vice (les anges, les démons); enfin des êtres où tout fût uni, et où » une âme intelligente se trouvât jointe à un corps. L'homme étant for-

Digitized by Google

Toute la différence que les théologiens du christianisme mettaient entre l'ange et l'âme humaine, c'est, disaient-ils, que l'ange est une substance complète, *substantia completa*, et que l'âme est une substance incomplète, *substantia incompleta*; c'est-à-dire que l'ange a tout ce qu'il faut pour être ange, et existe

---

» mé par un tel dessein, nous pouvons définir l'âme raisonnable *substance* » *intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement* » *unie*. L'homme tout entier est compris dans cette définition, qui com- » mence par ce qu'il a de meilleur sans oublier ce qu'il a de moindre, et » fait voir l'union de l'un et de l'autre.

Combien la définition de Bossuet : *L'âme est une substance intelligente née pour vivre dans un corps et lui être intimement unie*, est préférable à celle de M. de Bonald : *l'homme est une intelligence servie par des organes*. Autant la première est complète, autant la seconde est incomplète et peut par conséquent prêter à l'erreur. L'une est d'un sage qui connaît le fond de la nature humaine, la relation et le jeu nécessaire des deux substances qu'il se croit en droit d'y distinguer, et qui, tout en donnant la prédominance à la plus grande, ne sacrifie pas la moindre : l'autre est d'un fanfaron, qui sera d'autant plus embarrassé de la passivité de notre nature qu'il aura plus dédaigné le corps et exalté la souveraine puissance de l'âme. Tous les grands métaphysiciens du dix-septième siècle eussent adopté la définition de Bossuet : nos nouveaux psychologues ont pris pour point de départ celle de M. de Bonald.

« Le corps, continue Bossuet, n'est pas un simple instrument appli- » qué par le dehors, ni un vaisseau que l'âme gouverne à la manière d'un » pilote... L'âme et le corps ne font ensemble qu'*un tout* naturel... Ainsi » trouve-t-on dans toutes nos opérations *quelque chose de l'âme et quel-* » *que chose du corps*; de sorte que pour se connaître soi-même, il ne » faut pas seulement savoir distinguer, dans chaque acte, ce qui appar- » tient à l'une d'avec ce qui appartient à l'autre, mais encore remarquer » tout ensemble comment deux parties de si différente nature s'entr'al- » dent mutuellement... Sans doute l'*entendement* n'est pas attaché à un » organe corporel dont il *suive* le mouvement; mais il faut pourtant con- » naître qu'on n'*entend* point sans imaginer ni sans avoir senti; car il est » vrai que, par un certain accord entre toutes les parties qui composent » l'homme, *l'âme n'agit pas sans le corps*, ni la partie intellectuelle sans » la partie sensitive, etc. »

Digitized by Google

indépendamment de toute autre substance ; au lieu que l'âme humaine doit être unie au corps : l'ange est un *tout*, au lieu que l'âme humaine n'est qu'une *partie*. Mais nos psychologues sont bien plus spiritualistes que ne le furent les théologiens. Ils anéantissent la distance que ceux-ci avaient bien voulu conserver entre l'âme humaine et la nature angélique. Des philosophes avaient douté qu'il y eût entre l'esprit et le corps la distinction d'une substance à une autre substance; l'union nécessaire de ces deux substances à tous les momens, dans l'hypothèse des théologiens, ne les contentait pas; ils auraient voulu davantage, et ils poussaient la nécessité de cette union jusqu'à ne voir dans l'esprit et dans le corps que des propriétés diverses d'une même substance : mais jamais partisan de l'esprit substance, jamais théologien n'avait nié ce qu'on appelle dans tous les livres de métaphysique la loi fondamentale de l'union de l'âme et du corps. Le fonds même du spiritualisme, je le répète, c'est cette union intime de deux substances nécessaires l'une à l'autre. Mais, encore une fois, le spiritualisme de Pascal, de Bossuet, de Descartes, de Malebranche, d'Arnauld, de Nicole, n'est pas le spiritualisme des nouveaux psychologues. « L'homme, avait dit Pascal, n'est ni ange ni bête. » Nos psychologues décomposent l'homme en deux substances complètes, l'ange et la bête. Cette substance double à tous les instans, admise jusqu'à eux, ils en font deux substances *isolées*. Le mystère de cette union continuellement nécessaire, ce secret du créateur, comme disent unanimement tous les métaphysiciens et tous les théologiens, ce mystère ne les occupe pas, ne les embarrasse pas; ils le nient. De l'âme, *substance incomplète*, ils font une substance *complète*; de cette moitié de l'homme ils font un *tout*; et parcequ'ils ont distingué deux substances, ils croient que la substance esprit que leur analyse leur a donnée peut se suffire à elle-même, et c'est avec l'âme seule qu'ils vont étudier la vie de l'âme.

O abstraction! Les physiologistes, par la même raison, ne de-

Digitized by Google

vraient-ils pas étudier la vie du corps indépendamment de la respiration et de la nutrition, de l'influence de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, indépendamment des actions diverses que d'autres êtres soit organiques soit inorganiques exercent sur le corps? Car l'air que le corps respire, les alimens qu'il digère, ne sont pas le corps, quoiqu'ils influent sur lui, comme le corps lui-même (nos psychologues ne le nient pas) influe sur l'esprit. Mais y a-t-il, je le demande, vie du corps sans respiration, sans nutrition? la vie du corps ne résulte-t-elle pas essentiellement d'une relation constante et d'une communion perpétuelle, quoique perpétuellement variable, avec l'univers extérieur? en sorte que l'être que les physiologistes appellent un corps n'est qu'un cadavre aussitôt que cette communion cesse, et que ce qu'on devrait véritablement appeler un corps, ce serait ce corps plus tous les milieux qui lui donnent la vie, qui répondent à sa vie, qui vivent avec lui, et avec qui il vit. Et de même, où nos psychologues modernes ont-ils pu trouver des raisons de s'imaginer qu'ils pouvaient étudier l'esprit indépendamment du corps avec lequel il vit aussi intimement uni que le corps l'est au monde extérieur?

Mais, partis de la réaction la plus complète contre le matérialisme, les psychologues de l'école normale devaient adopter cette abstraction. On dirait que, trompés par le mot de spiritualisme qu'ils avaient pris pour bannière, ils ont cru que le spiritualisme consistait à éliminer, à chasser violemment le corps de la science qu'ils cultivaient; et ils se sont mis ainsi en dehors de la science même, telle que l'entendaient tous leurs devanciers.

Aussi la psychologie telle qu'ils l'avaient faite est-elle aujourd'hui désertée, abandonnée. Son astre a pâli devant une science nouvelle et mieux fondée, parcequ'elle est fondée sur une plus large recherche, l'*anthropologie*.

A un physiologiste qui rejetterait la communion du corps avec le monde extérieur, que resterait-il? Un cadavre. A des

Digitized by Google

métaphysiciens qui rejettent de leur science la communion de l'esprit avec le corps, que devait-il rester? Un cadavre aussi, la logique.

Le physiologiste verrait des canaux, des nerfs, des muscles, du sang, tous les instrumens et tous les produits de la vie, c'est-à-dire de la communion du corps avec le monde extérieur; mais la vie aurait disparu.

Et de même le psychologue rencontre les canaux de l'esprit, la sensation, l'attention, le jugement.

La physiologie n'est plus que l'anatomie; la psychologie n'est plus que la logique.

En se bornant donc, par une abstraction illégitime, à ce qui découle de la notion du *moi*, on arrive bientôt aux limites de la psychologie: il faut donc s'arrêter court, ou se lancer dans une autre science, dans l'ontologie. Mais il ne faut pas surtout vouloir faire de la psychologie expérimentale, et parler de méthode d'observation; car, dès que vous parlez d'expérience et d'observation, le corps vous devient nécessaire à deux fins, pour observer et pour être observé dans son union avec l'esprit, attendu qu'il n'y a pas d'esprit *vivant* sans corps, et qu'ayant rejeté le corps vous n'avez plus ni l'instrument ni l'objet, puisque vous n'avez plus l'être complexe *esprit-corps*, source et matière de votre science.

Il n'y avait donc plus de psychologie possible à faire pour ces puristes du spiritualisme. Dans les limites où ils s'enfermaient, tout était fait avant eux; tout avait été fait, je le répète, soit par les anciens, qui ont très bien distingué les principales opérations de l'esprit, soit par les modernes, et principalement par les métaphysiciens du dix-septième siècle. La Logique de Port-Royal renferme autant de vérités et infiniment moins d'erreurs qu'ils n'en ont enseignées.

L'anatomie a toujours été plus facile à faire que la physiologie; c'est une science faite depuis long-temps, et à peine per-

Digitized by Google

fectible aujourd'hui : la physiologie est à peine commencée. De même la logique est faite depuis long-temps ; la connaissance de l'esprit *mort* est fort ancienne. Mais la connaissance de l'esprit *vivant*, c'est-à-dire en communion avec le corps, et par le corps avec l'univers, la physiologie de l'esprit, est une science toute nouvelle.

Que fallait-il donc faire, encore une fois, pour perfectionner la psychologie? Il fallait l'enter sur la physiologie. De même que la physiologie repose sur la communion du corps avec le monde extérieur (1), de même la psychologie devait reposer sur la communion de l'esprit avec le corps. Il fallait suivre la voie ouverte par Descartes dans son traité des *Passions*, la voie tracée par Locke, lorsqu'il établit en principe l'union nécessaire de l'esprit et du corps. On n'eût pas été matérialiste pour adopter la question posée par Cabanis de l'influence du physique sur le moral et du moral sur le physique. Tout en restant fidèle à l'hypothèse des deux principes esprit et corps, c'est-à-dire au spiritualisme (puisqu'on voulait être spiritualistes), on pouvait s'occuper de la science de Gall et de Spurzheim. Il y avait aussi une vaste carrière dans l'étude de ces singulières facultés du somnambulisme dont plusieurs sont aussi constatées qu'elles sont merveilleuses, et qui n'affectent pas moins le corps que l'esprit (2).

Au lieu de cela, M. Jouffroy et ses amis se sont plongés dans l'abstraction du *moi*. Dès lors ils n'ont pu que répéter quelques vérités découvertes depuis long-temps, et en cela ils ont été utiles ; puis, voulant aller plus loin, et ne marchant pas avec les

(1) On distingue ordinairement en physiologie la vie interne de ce qu'on nomme la vie de relation. Mais il est évident que les fonctions mêmes de la vie interne ne s'exécutent que par suite d'une certaine vie de relation.

(2) Tout cela s'est fait ou a commencé de se faire. Mais ce ne sont pas les psychologues qui l'ont fait ; l'anthropologie, je le répète, a détrôné la psychologie.

Digitized by Google

ménagemens qu'avaient leurs illustres devanciers, affirmatifs et tranchans ils n'ont pu faire que du roman et de l'erreur.

Ce sont des romans, en effet, et nous employons ce mot parceque nous n'en trouvons pas d'autre qui puisse rendre notre pensée, ce sont des romans que tous ces beaux articles où M. Jouffroy simule avec un art merveilleux la logique la plus rigoureuse, ne s'apercevant pas qu'il a commencé par une *pétition de principe*.

L'empereur Adrien, près de mourir, fit, comme on sait, de petits vers où il s'adresse à son âme; il la flatte, il la caresse, il l'appelle sa petite âme, sa mignonne, l'hôte chérie de son corps, et finit par lui demander quel logis elle va désormais habiter. M. Jouffroy commence toujours, sans s'en apercevoir, par faire, comme l'empereur Adrien, un portrait chimérique de cette âme à laquelle il attribue toutes les propriétés de l'être complexe *esprit-corps*, de l'homme enfin, de l'homme vivant. C'est là sa pétition de principe. Cela fait, il raisonne admirablement.

S'agit-il, par exemple, de l'observation des faits de conscience? M. Jouffroy n'a eu qu'à réduire en *art*, en méthode, l'*hypothèse* psychologique dont il était parti. Aussi faut-il convenir que si sa méthode d'observation est fausse, elle a, quant à cette hypothèse, la valeur d'une démonstration par l'absurde. Vous êtes embarrassé de savoir comment, ayant pris la précaution de ne rien chercher, de ne penser à rien, et vos sens étant dûment endormis, votre conscience va s'observer elle-même. Il vous paraît que vous ressemblez à un homme qui voudrait se servir d'un télescope, et qui commencerait par le démonter et en diriger le tube vers un point où aucun objet ne serait visible. M. Jouffroy n'est pas embarrassé. N'a-t-il pas son âme, une âme complète, aussi complète, ma foi, que si elle était unie au corps; cette âme n'est-elle pas douée de je ne sais combien de propriétés, telles que l'activité, l'unité, l'identité personnelle, l'intelligence, la sensibilité, la liberté? Qui pourrait donc l'empêcher de s'obser-

Digitized by Google

ver, de s'examiner? N'est-elle pas maîtresse chez elle? Pourquoi ne se mettrait-elle pas en exercice, et n'userait-elle pas de ses propriétés? Évidemment ces propriétés sont bien à elles, dit M. Jouffroy, elles ne sont pas au corps.

Et précisément, non. Toutes ces propriétés, tous ces attributs que votre analyse vous a donnés n'appartiennent qu'à l'être complexe *esprit-corps*. Ils appartiennent à l'*homme*, ils n'appartiennent à aucune des deux substances que vous distinguez dans l'homme sous les noms d'*esprit* et de *corps*. Ils sont le résultat de la vie de l'homme, c'est-à-dire de la communion de l'esprit avec le corps, et par le corps avec le monde extérieur.

Vous commencez donc par supposer ce que vous avez besoin qu'on vous accorde, et vous raisonnez ensuite à votre aise.

S'agit-il du sommeil? c'est la même chose. L'âme de M. Jouffroy est comme un matelot dans son navire, comme un propriétaire dans sa maison; elle ouvre et ferme ses sens à volonté; elle veille à travers ses jalousies; elle a fait faire silence autour d'elle, et se repose nonchalamment, ou médite, ou prend des distractions. Cette âme ressemble beaucoup à un homme complet, à un homme *esprit-corps* qui ne dormirait pas. Est-il étonnant que l'ayant ainsi faite, M. Jouffroy soutienne avec beaucoup de plausibilité que l'âme ne dort jamais?

De la vraie et de la fausse analyse.

Voilà ce que nous appelons des romans psychologiques; pourquoi faut-il que M. Jouffroy ait porté dans toutes les questions philosophiques qu'il a traitées la même habitude de faire des pétitions de principes!

C'est qu'il a porté partout sa terrible analyse; c'est qu'il déteste, c'est qu'il méprise, c'est qu'il abhorre la synthèse. Il y a des esprits qui voient plus ou moins confusément, mais qui voient tout ensemble; il y en a qui ne peuvent voir que des parties : ceux-ci sont plus facilement clairs, mais ils deviennent

Digitized by Google

parfaitement faux lorsqu'ils prennent pour *vivant* le fragment de cadavre qu'ils ont détaché avec leur scalpel; car *la vie est dans le tout ensemble*, et elle n'est que là.

Si donc, faisant une abstraction, vous n'avez pas en même temps le soin de ne prendre cette abstraction que pour une opération de votre esprit, qui n'a d'autre but que de faciliter votre étude; si vous prenez au contraire pour une entité, pour un être réel, ce que vous avez abstrait de l'être, et que vous attribuiez à cette partie les propriétés qu'elle ne possédait que par son union avec le tout, vous commettez la plus grande erreur qu'un philosophe puisse commettre; et si ensuite vous vous armez de ces propriétés que vous avez à tort attribuées à la partie par vous abstraite, pour discourir à perte de vue sur les conséquences, vous pouvez être un dialecticien fort habile, un admirable écrivain, mais à coup sûr vous êtes dans l'erreur.

Qu'y a-t-il dans la connaissance humaine? Il y a Dieu, il y a l'univers visible, il y a l'humanité; il y a l'homme individu, et dans l'homme il y a le corps et l'esprit, les sensations, les sentimens, les passions, la volonté. En présence de ce grand tout, que fera M. Jouffroy? Liera-t-il d'un lien harmonique Dieu, l'univers, l'humanité, l'homme, et dans l'homme le corps et l'esprit, les passions et l'intelligence? Non. Armé de son analyse et de son abstraction, il divisera, il coupera, il séparera, il désunira, croyant que la philosophie consiste essentiellement à diviser, à séparer, à désunir.

Quand on sépare ainsi toutes choses, et qu'on donne à ses abstractions une valeur absolue, on se met en dehors de *la science de la vie*; car la vie, je le répète, est dans le tout ensemble, et elle n'est que là. Elle est dans l'action continuelle de Dieu sur ses créatures, elle est dans l'action continuelle de l'humanité collective sur chaque homme, elle est dans l'union de l'esprit et du corps, elle est dans l'union du corps et du monde extérieur : mais elle n'est dans aucune des abstractions que notre

Digitized by Google

esprit peut faire ; elle n'est pas dans le monde sans Dieu, elle n'est pas dans un homme isolé de l'humanité, elle n'est pas dans l'esprit sans le corps, elle n'est pas dans le corps sans le monde extérieur. « Les parties du monde, dit Pascal, ont toutes un » tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je » crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout. »

Qu'il ne soit pourtant possible à notre faiblesse de nous élever à la connaissance du tout que par des abstractions successives, rien n'est plus évident ; mais c'est à la condition de ne prendre ces abstractions que pour ce qu'elles valent.

Mais s'il est vrai que la vie soit dans le tout, et que, prenant une partie, vous vouliez voir la vie dans cette partie, et même expliquer le tout par la partie, il est bien sûr que vous ne pourrez raisonner qu'à la condition de faire une pétition de principe. M. Jouffroy a porté plus loin que personne la philosophie de la dissection : aussi croyons-nous qu'on citerait difficilement un philosophe qui ait fait plus de pétitions de principes et de plus éclatantes.

Nous venons d'en voir un exemple pour les matières de psychologie : nous en verrons plus tard un non moins singulier pour la philosophie de l'histoire. Nous venons de voir M. Jouffroy, ayant à expliquer l'*homme*, commencer par éliminer le corps, le mettre hors de cause, le déclarer hors de la question, et, attribuant à l'âme seule les qualités, les propriétés, les attributs qui appartiennent à l'homme esprit et corps, expliquer ainsi facilement les phénomènes de la vie de l'homme par les propriétés de l'âme. Nous le verrons dans un autre article, ayant à expliquer le développement de l'*humanité*, éliminer l'humanité ou du moins presque tout ce qui constitue l'humanité, la mettre hors de cause, la déclarer en dehors de la question, et expliquer son développement par le *développement* de ses *idées*. M. Jouffroy a procédé dans la question de l'*humanité* comme dans la question de l'*homme*. Il a abstrait, et il a prêté à la partie qu'il avait ab-

Digitized by Google

traite les propriétés qui n'appartiennent qu'au tout. L'âme ne vit pas sans le corps, et n'a pas sans le corps les propriétés que M. Jouffroy lui prête : de même les *idées* de l'humanité ne se développent pas toutes seules. Mais une fois que M. Jouffroy a supposé que l'âme vit sans le corps et a toutes les propriétés que nous lui remarquons dans son union avec le corps, il lui est assurément bien facile d'expliquer le sommeil et toutes les questions qu'il voudra traiter, puisqu'il a muni par avance son âme abstraite des propriétés du tout. Et de même, M. Jouffroy ayant à expliquer le développement de l'humanité, et commençant par supposer que l'élément *idées* se développe tout seul, indépendamment de l'humanité, a pu réduire aisément la question au développement des idées de l'humanité, et dire, comme il l'a fait : L'humanité ne se développe pas, ne change pas, elle reste toujours la même ; ce sont les *idées* de l'humanité qui se développent (1).

Résultats généraux de la philosophie de M. Jouffroy.

Nous venons d'indiquer les défauts de l'hypothèse psychologique et de la méthode de M. Jouffroy ; il nous reste, pour remplir le but que nous nous sommes proposé dans cet article, à indiquer également en quelques mots les résultats généraux où cette méthode et cette psychologie l'ont conduit.

Les résultats auxquels M. Jouffroy est arrivé sont tout-à-fait conformes à sa méthode. Procédant toujours par abstraction, et prenant toujours une abstraction pour quelque chose d'absolu, il devait arriver nécessairement à se faire une philosophie où tous les objets de notre connaissance seraient isolés les uns des autres, avec des barrières bien solides et bien closes pour les parquer et les séparer. Ainsi a-t-il fait. Interrogez-le de Dieu et de l'univers, de l'humanité collective ou de l'homme individu, vous le trouverez toujours d'accord avec lui-même et avec sa méthode.

(1) V. le morceau intitulé *Réflexions sur la philosophie de l'histoire.*

Digitized by Google

D'abstraction en abstraction, M. Jouffroy, séparant toujours, Dieu de l'univers, l'humanité du monde, les hommes de l'humanité, l'homme individu des hommes société, et enfin dans l'homme les idées des sentimens et des passions, arrive à ne créer partout que la mort en cherchant à expliquer la vie.

Pour lui, Dieu n'est pas dans le monde; il est hors du monde; il sortit un jour de son éternité pour créer le monde: mais là s'est bornée son œuvre, là se borne son intervention. « Dieu, » dit M. Jouffroy, n'intervient pas plus immédiatement dans le » développement de l'humanité que dans la marche du système » solaire. Et cependant il en est l'auteur. En donnant des » lois à l'intelligence humaine comme il en a donné aux astres, » il a déterminé à l'avance la marche de l'humanité, comme il » a fixé celle des planètes. Voilà sa providence; et cette pro- » vidence est fatale pour l'humanité comme elle l'est pour les » corps célestes (1). » Et M. Jouffroy ne s'aperçoit pas que cette *détermination à l'avance* qu'il attribue à Dieu équivaudrait encore à une intervention actuelle et continue de la divinité. Il a séparé, il a abstrait; ou du moins il croit avoir séparé, avoir abstrait: cela lui suffit (2).

---

(1) *Mélanges*, p. 75.

(2) Pour montrer à quel degré les philosophes qui s'appellent éclectiques s'entendent peu sur les points les plus essentiels, nous mettrons en présence de l'*abstraction* de M. Jouffroy la phrase célèbre qui a fait accuser M. Cousin de panthéisme :

« Le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire, » relégué par-delà la création sur le trône d'une éternité silencieuse et d'une » existence absolue, qui ressemble au néant même de l'existence : c'est » un Dieu à la fois vrai et réel, à la fois substance et cause, toujours sub- » stance et toujours cause, n'étant substance qu'en tant que cause, et » cause qu'en tant que substance, c'est-à-dire étant cause absolue, un et » plusieurs, éternité et temps, espace et nombre, essence et vie, indivi- » dualité et totalité, principe, fin et milieu, au sommet de l'être et à son » plus humble degré, infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à- » dire à la fois Dieu, nature et humanité. »

Digitized by Google

Sur la création, M. Jouffroy est encore partisan de l'idée des Hébreux, qui considéraient le monde comme une sorte de construction provisoire et finie dans le sens de l'espace comme dans celui du temps. Cette manière de considérer la création et d'abstraire de l'espace infini l'univers créé est d'ailleurs conforme à sa précédente abstraction; c'est la suite nécessaire de sa manière de considérer l'action de Dieu sur ses créatures.

D'un autre côté (ce qui se lie encore avec les idées précédentes), il ne considère l'univers que comme un théâtre et une décoration pour l'homme. Il admet complètement le vieux préjugé qui regardait l'infini des mondes comme uniquement destiné à notre usage. « Le monde, dit-il, est fait pour l'homme; il » est le théâtre, nous sommes les acteurs, etc. (1). » Il sépare donc, il abstrait de l'homme et de l'humanité ce qu'il appelle l'univers physique. Pour lui, hors de l'homme, tout est *physique;* et entre l'homme et l'univers il n'y a pas seulement un abîme, mais il n'existe aucun rapport.

Il y a plus: il croit et il affirme positivement que l'univers n'est pas sujet à une loi de changement et de progrès. « L'uni- » vers, dit-il, est une machine qui tourne toujours et n'avance » jamais. » C'est un cercle éternel et immuable. Ainsi il ne sent aucunement la vie dans l'univers. Il ne voit pas que la vie *crée* continuellement sur la terre et dans les cieux. Tous les changemens que la science a découverts et découvre à chaque instant dans les anciens êtres du globe, dans les êtres actuels qui le peuplent, et jusque dans la matière des astres, ne lui font pas même soupçonner dans l'univers une vie continuellement créatrice; il ne voit dans le monde hors de l'humanité qu'une éternelle immobilité, et le constant retour des mêmes phénomènes. C'est encore une manière d'abstraire profondément l'humanité du monde où elle existe.

(1) *Mélanges*, p. 77.

Digitized by Google

Mais tout en opposant à l'immobilité de l'univers la mobilité de l'humanité, M. Jouffroy n'admet pas réellement que l'humanité change et progresse. Nous l'avons déjà dit, il réduit uniquement la mobilité du genre humain à un certain développement des idées de l'humanité; et il affirme positivement que « les tendances de la nature humaine restent éternellement les » mêmes. » C'est nier implicitement le progrès de l'humanité.

Nous démontrerons en effet, dans un autre article, que M. Jouffroy n'a aucune idée de la vie unitaire de l'humanité. L'ensemble de l'humanité, en tant que constituant un être, lui échappe; la relation nécessaire des générations successives qui sont les parties de cet être lui échappe; il voit des hommes, il ne voit pas l'humanité.

Ne concevant donc pas la vie réelle et le progrès de l'humanité, il ne peut y rattacher l'homme individu. Au lieu de sentir la relation qui unit l'homme à l'humanité antérieure, actuelle, à-venir, il sépare et il abstrait complètement l'homme de l'humanité. Chaque homme devient ainsi un effet sans cause et une cause sans but.

C'est ainsi, nous le répétons, que d'abstraction en abstraction, M. Jouffroy arrive à ne créer partout que la mort en cherchant à expliquer la vie.

Qu'est-ce en effet que ce monde sans Dieu, que Dieu a créé et où il n'est pas, ce monde qui, comme une grande machine, utile seulement à celui qui l'emploie, tourne toujours et n'avance jamais; ce monde qui n'est rien par lui-même, qui n'est qu'un théâtre, une décoration pour l'homme!

Et qu'est-ce que l'humanité séparée du monde, sans racines dans l'univers? comment la comprendre, comment concevoir son origine?

Enfin qu'est-ce que l'homme lui-même jeté dans une humanité qui n'avance pas plus que le monde, dont la nature réelle ne change pas, dont les passions sont toujours les mêmes, dont les tendances sont invariables!

Digitized by Google

Comment entre toutes ces choses séparées et si complètement séparées, séparées par des murs d'airain, des murs infranchissables, des abîmes d'infinies dissemblances, comment, dis-je, établir un lien d'unité, d'amour et de vie qui circule partout, qui anime tout, qui explique tout, qui lie l'homme à ses semblables, la société actuelle à l'humanité passée et à l'humanité à-venir, le genre humain aux autres êtres doués de vie et de sentiment, et l'univers au créateur?

Dans cette philosophie d'abstraction, il n'y a pas une échelle pour monter, pour gravir, de l'infiniment petit à l'infiniment grand; on est partout enfermé, et tout est séparé de tout par des abîmes. Entre l'homme et l'homme il y a un abîme, car je défie M. Jouffroy de me dire pourquoi l'homme aimerait son semblable. Entre les hommes d'aujourd'hui et l'humanité antérieure, encore un abîme; car M. Jouffroy ne soupçonne rien de l'hérédité du genre humain. Entre l'humanité et l'univers extérieur, encore un abîme, puisque là tout est physique, matière, et immuabilité. Enfin entre l'homme individu et Dieu, il y a la somme de tous ces abîmes, puisque l'homme ne peut s'élever à Dieu que par la nature et l'humanité.

Rien non plus n'y est actif et vivant. Dieu n'a été créateur qu'une fois, le monde est immuable, l'univers extérieur à nous est tout physique, l'humanité elle-même ne change pas.

Ainsi à tous les points de vue on arrive toujours avec M. Jouffroy à la séparation, à la dissection, et à la mort.

Qui ne voit dans toutes ces abstractions les débris que la fausse analyse laisse partout après elle, comme fait le scalpel de l'anatomiste? *Membra disjecta.*

Il est vrai qu'on pourrait soutenir que les idées de M. Jouffroy sur tous ces points sont les idées généralement acceptées; qu'il ne les a prises que parcequ'elles règnent; et qu'elles sont d'ailleurs conformes au christianisme. Il est certain, en effet, que

Digitized by Google

le christianisme, en tombant, a dû nous laisser dans l'analyse. Depuis que nous avons rejeté la forme où la religion, c'est-à-dire la synthèse, s'était incorporée, nous sommes dans la négation de toute unité religieuse et sociale. Il peut y avoir et il y a en effet, selon nous, dans l'humanité actuelle, des sentimens religieux plus compréhensifs que ceux qui ont existé antérieurement, et ils sont même tout prêts à renouveler la religion; mais la doctrine n'est pas faite, et, en l'absence de doctrine, nous n'avons que l'analyse, puisque nous n'avons pas de synthèse. Il est donc assez naturel qu'en se laissant aller au courant des idées communes, et en exagérant encore par sa propre méthode d'analyse le défaut général qui règne de notre temps, on se prive soi-même et on se montre tout-à-fait dénué du sentiment qui fait comprendre la pénétration réciproque, l'harmonie, l'unité de toutes choses. De cette façon, on peut paraître conserver sur les grandes questions, sur Dieu, sur l'univers, sur l'humanité, sur la destinée humaine, les idées du christianisme, parcequ'on conserve celles qui règnent depuis trois ou quatre siècles, et être cependant dans le plus extrême éloignement de la vraie doctrine chrétienne.

Il y a deux manières de comprendre le christianisme. On peut le comprendre synthétiquement; c'est le comprendre dans sa réalité profonde. Pris ainsi, c'est la doctrine de la *communion*, la doctrine qui unit ensemble en Dieu tous les hommes comme membres d'un même corps : *unum corpus, et unus spiritus; unus Deus et pater omnium, qui est super omnes, et per omnia, et in omnibus nobis* (1). C'est la doctrine de Saint Paul et de tous les grands fondateurs du christianisme. C'est la doctrine renfermée dans le mot de Jésus-Christ : *Vous êtes tous frères;* ce qui n'a de sens qu'en s'élevant à l'idée collective de l'humanité, et à l'idée de la vie universelle.

(1) *Ad Ephes.*

Digitized by Google

On peut aussi, en ne pénétrant pas au fond, en se tenant à la lettre, le comprendre par voie de séparation, d'abstraction. On peut isoler Dieu du monde, l'humanité du reste de la création, chaque homme de l'humanité, et arriver ainsi à cette espèce de spiritualisme fragmentaire qui a cours aujourd'hui. C'est la manière protestante, la manière moderne d'entendre le christianisme. C'est ainsi qu'on a commencé à l'entendre dans toute la période critique depuis le seizième siècle, et c'est par cette voie qu'on est arrivé à l'individualisme le plus extrême.

Mais le christianisme, même entendu ainsi, conservait encore des vestiges de la doctrine qui l'avait engendré : il avait, comme précepte du moins, la charité pour lier tous les hommes; il avait la descendance commune et la vue du ciel; il avait une tradition et un but. M. Jouffroy appartient à une école qui n'a ni tradition ni but, à une école impuissante à faire sortir un homme des idées générales du christianisme tel qu'il est compris aujourd'hui, impuissante aussi à faire de lui un chrétien.

L'éclectisme.

Avec un principe de certitude aussi vague que sa formule du *sens commun*, avec une psychologie dont le premier axiome était d'isoler cette science de toutes les autres, M. Jouffroy, abordant la politique et la philosophie, devait nécessairement aboutir à l'*éclectisme*.

L'éclectisme devait naître de la psychologie entendue et cultivée comme elle l'avait été à l'école normale. C'était le fruit naturel du germe déposé dans cette école sous l'empire, pour les raisons politiques que nous avons dites. L'éclectisme n'est pas si nouveau que l'on croit; son origine du moins est bien antérieure à la restauration. Le gouvernement qui dit à M. de Fontanes : « Formez-moi des hommes qui sachent de la logique, de l'analyse, et qui, fidèles sujets de l'empereur, ne s'occupent

Digitized by Google

de politique et de religion que pour respecter et maintenir ce qui est, » ce gouvernement a engendré l'éclectisme. Formé d'après cette règle, on était logicien, abstracteur, psychologue; on n'était d'aucun siècle et d'aucun temps, on n'appartenait à aucune tradition, on n'en connaissait aucune; on était surtout complètement indifférent à l'œuvre de la philosophie du dix-huitième siècle et de la révolution: premier caractère de l'éclectisme. Ensuite comme on avait étudié la psychologie pour elle-même, comme une chose absolue et parfaitement détachée du reste, comme on s'était appliqué avant tout à bien isoler son domaine de celui de toute autre science, il était tout naturel qu'on considérât toutes les sciences et tous les arts comme autant de sphères distinctes entre lesquelles il n'existait aucun lien. Du moins n'avait-on dans l'âme aucun sentiment, dans l'esprit aucune idée qui pût servir de pont entre toutes les parties de la connaissance et de l'activité humaine. On était nécessairement fragmentaire.

Hé bien, c'est cette négation même de toute philosophie que M. Cousin et M. Jouffroy transformèrent en philosophie, vers la fin de la restauration, sous le nom d'*éclectisme*.

M. Cousin prononça le mot, M. Jouffroy le répéta (1). Ce fut ainsi que par des voies très diverses ils vinrent aboutir au même

(1) M. Cousin vient tout récemment de revendiquer pour lui la priorité d'invention de l'*éclectisme*, et il l'a mis sous la protection des bayonnettes étrangères et des forts détachés, en déclarant que si la France cessait d'être éclectique, elle aurait le sort de la Pologne (*Préface de la nouvelle édition de ses* FRAGMENTS). O infamie! A délire de l'orgueil! Quoi! pas de milieu! la France sera éclectique et vous aurez raison, ou elle périra et elle sera partagée par les Russes et les Autrichiens, les Prussiens et les Espagnols! Voilà ce que M. Cousin, tombé de Marat à la chambre des pairs, a osé écrire. Si c'est là l'*ultima ratio* de l'éclectisme, nous connaissons assez la générosité de cœur de M. Jouffroy pour être sûr qu'il ne disputera pas à M. Cousin l'honneur d'être le père de l'éclectisme.

Digitized by Google

résultat. L'un avait couru le monde, l'autre était resté chez lui; mais telle fut l'influence de leur point initial qu'ils durent se rencontrer et s'accorder dans l'éclectisme.

Un psychologue, et surtout un psychologue de notre temps, est un homme qui n'a ni tradition ni but; en cela il ressemble à un chimiste ou à un physicien. Sans doute il peut, comme Condillac ou M. de Tracy, accomplir un travail en accord parfait avec la philosophie d'une époque; et sous ce rapport il prend rang parmi les philosophes : mais il n'est pas philosophe au seul titre de psychologue. Demandez à un psychologue quelle est sa tradition; il n'en a pas, et il ne soupçonne pas même qu'il soit besoin d'en avoir une. Demandez-lui quel travail accomplit aujourd'hui l'humanité : il ne s'imaginerait jamais que la détermination de ce travail fût l'objet de la philosophie.

Si donc un tel homme, après avoir long-temps exercé son esprit et sa dialectique sur les questions qu'il regarde comme constituant à elles seules la philosophie, sort un jour de son sujet habituel pour contempler le monde et la politique; s'il vient à s'occuper de toutes les questions saisissantes de la science sociale, qu'arrivera-t-il? Froid, glacé, indifférent, il contemplera tous les systèmes, et affectera de n'être d'aucun, pour paraître supérieur à tous; il critiquera tous les partis, et restera immobile, incapable d'agir, ne sentant ni le passé ni l'avenir.

Voilà la disposition originelle, la préparation de cœur, si je puis m'exprimer ainsi, qui a engendré l'éclectisme. Il s'est trouvé des hommes qui avaient étudié la psychologie, et qui étaient restés étrangers au mouvement du siècle, étrangers à l'histoire; des hommes qui ne procédaient pas de l'esprit émancipateur du dix-huitième siècle, des hommes pour qui la révolution française n'était pas plus que tout autre événement historique; des hommes façonnés dans l'école officielle de l'empire.

Ces hommes ainsi faits, ces hommes sans tradition, sans racines spirituelles dans le passé, se trouvaient placés entre la philo-

Digitized by Google

sophie du dix-huitième siècle et l'école théologique. N'ayant pas par eux-mêmes une philosophie, et habitués à considérer la philosophie du dix-huitième siècle comme du matérialisme, précisément parcequ'ils ne l'avaient comprise qu'en psychologues, ils prétendirent intervenir généreusement entre le sensualisme et la théologie : ils se firent spiritualistes, mais spiritualistes *rationnels*; et ils appelèrent cela de l'éclectisme.

Ils se trouvaient placés entre l'ancien régime et la révolution : ils ne se décidèrent ni pour l'un ni pour l'autre, mais tâchèrent de s'arranger avec l'un et avec l'autre ; ils appelèrent encore cela de l'éclectisme.

Ils se trouvaient placés entre la monarchie et la république ; ils firent une théorie de ces deux gouvernemens accouplés, et ils appelèrent encore cela de l'éclectisme.

Et voyant qu'ils avaient un mot qui s'adaptait merveilleusement à leur situation en toute chose, ils prétendirent que ce mot à lui seul était une philosophie.

L'éclectisme moderne résulta ainsi des opinions qui se débattaient autour de lui, et fut le produit des circonstances.

Il y eut aussi des éclectiques dans l'antiquité; mais quelle différence! La philosophie alexandrine était une philosophie ; le néoplatonisme était un système.

Vers la fin du second siècle, les disciples de Platon voulurent conquérir à leur doctrine agrandie toutes les croyances, toutes les religions. Ils se firent conciliateurs, éclectiques. Mais ils ne se tinrent pas pour cela dans une neutralité impuissante; ils ne prirent pas la nullité pour la philosophie; ils ne se bornèrent pas non plus à choisir dans les différentes sectes les opinions qui leur paraîtraient les meilleures. L'éclectisme antique, au contraire, avait la prétention d'être la vraie, l'universelle religion. Ammonius, son fondateur, essaya ce qu'il y a de plus grand au monde : il entreprit d'expliciter toutes les religions et toutes les philosophies, et de les réunir en un commun symbole. L'Orient lui

Digitized by Google

paraissait la source de toute doctrine. Hermès chez les Égyptiens, Platon chez les Grecs, étaient les deux principaux initiateurs qui avaient infiltré en Occident les idées orientales; avec eux donc on pouvait remonter à la source de toutes les sectes qui se partageaient le monde gréco-romain, et concilier ainsi toutes ces sectes. Mais il fallait restaurer l'antique et primitive philosophie dont toutes les croyances et toutes les superstitions n'étaient que des émanations et des débris. Il l'entreprit; il s'expliqua sur l'univers, sur la divinité, sur l'éternité du monde, sur la nature de l'âme, et sur toutes les questions que le sentiment religieux soulève au cœur de l'homme. Puis il interpréta, il expliqua les opinions des autres sectes, de manière qu'elles parurent ne faire que refléter le système des Égyptiens et de Platon. Et sa doctrine ainsi constituée, il en déduisit une pratique, une morale, une règle de vie. Plotin son disciple, Porphyre ensuite, Jamblique successeur de Porphyre, et plus tard Maxime et Proclus, confirmèrent, perfectionnèrent, défendirent ce grand système, que Julien, leur élève, voulut faire prédominer par la politique sur le christianisme naissant. Rien de plus systématique donc que l'éclectisme ancien, puisque c'était pour ainsi dire la moelle et la substance de tous les systèmes. C'était la doctrine des doctrines, la religion des religions. Polythéisme oriental, indien ou égyptien, sabéisme de Zoroastre, paganisme grec et romain, croyances de Pythagore et de Platon, judaïsme et christianisme, tout devait s'abîmer et se retrouver dans la philosophie universelle; tout devait y venir dépouiller ses symboles, ses superstitions, ses souillures; toutes les traditions, tous les dogmes devaient s'y confondre. Encore une fois, c'était une philosophie, une religion : ce fut la religion d'Origène et de plusieurs autres pères du christianisme; ce fut la matière première du christianisme; ce fut aussi la source de toutes les hérésies. Cet éclectisme là dura sept siècles avant de se transformer. Voilà de la grandeur et de la puissance.

Digitized by Google

Mais c'est parodier un nom que s'appeler éclectiques pour si peu de chose que ne se décider sur rien.

Il est vrai, quand M. Cousin commença à parler d'éclectisme, il avait une idée : il sortait de Proclus, qu'il venait d'éditer, et il voulut un jour, à l'imitation des Alexandrins, refondre les systèmes philosophiques, et constituer avec eux un système plus compréhensif qui les embrasserait tous. Mais cette idée ambitieuse ne fit que traverser sa pensée ; il ne fit rien pour la réaliser. Ses voyages en Allemagne ne tardèrent pas d'ailleurs à le détourner de son impulsion première ; car il trouva là tout fait un autre genre d'éclectisme qui lui donna complètement le change. La métaphysique allemande, se prêtant à l'immobilité politique, avait pris les devants : Hegel et son école étaient arrivés, de la justification du passé, à conclure la justification du présent. Facile, comme nous l'avons déjà dit, à prendre toutes les impressions, et plus imitateur qu'inventeur, dépourvu en outre de ces solides attachemens du cœur, si utiles pour lester et retenir dans la droite voie l'imagination d'un philosophe, M. Cousin ne fit pas difficulté d'emprunter la doctrine de l'école de Berlin ; il quitta rapidement une imitation pour une autre, et, cachant sous le nom d'éclectisme, pris à Proclus et aux Alexandrins, la justification du passé et celle du présent, prises à Hegel, il réussit ainsi à faire deux plagiats d'un coup. C'était donner un faux nom à une fausse doctrine. Quoi qu'il en soit, il se mit à parader avec le mot, et le mot fit quelque fortune ; car il se trouvait à l'usage des politiques qui s'étaient enchevêtrés entre l'ancien régime et la révolution. Plusieurs vinrent donc à son aide, et l'éclectisme se trouva bâclé en quelques mois. Cette philosophie nouvelle, qu'il s'agissait d'élever sur les ruines et avec la substance des religions et des philosophies, vint aboutir à un misérable synchrétisme politique, et se réduire à cette formule : Prenez une dose de monarchie, une dose d'aristocratie, et une dose de démocratie, vous aurez la restauration ou le juste-milieu, et ce sera l'éclectisme.

Digitized by Google

L'éclectisme donc ne parut dans le monde que pour devenir le couronnement et le mot d'ordre philosophique de cette école doctrinaire si obstinément attachée à la légitimité, non par goût, non par séduction, mais par impuissance ; sans netteté, sans enthousiasme, et sans grandeur ; qui, en politique, n'a jamais compris ni la Convention ni Napoléon, ce qui suffirait pour la juger, et qui a attaqué le dix-huitième siècle et la révolution française sans avoir pour excuse le sentiment de la grandeur du passé, ni le pressentiment de l'avenir ; qui n'a recueilli de l'héritage de madame de Stael que ses colères de femme contre des colosses ; du plus mauvais goût en art et en poésie ; sans idéal comme sans sympathie aucune pour le peuple ; ne connaissant d'ailleurs ni la misère des prolétaires, ni la vie qui fermente au sein de notre époque ; sans religion, et n'en sentant pas le besoin (1).

C'est ainsi que doctrinarisme et éclectisme sont devenus synonymes. Quant à l'éclectisme en lui-même, il y a long-temps déjà qu'on le sait, ce n'est rien ; ce n'est pas même une compilation. Qu'on nous montre les travaux entrepris par les éclectiques modernes pour accorder et concilier les philosophies et les religions. Sans doute il y a une conciliation possible entre les systè-

(1) Si cette école ne pesait pas, comme un brouillard lourd et malfaisant, sur les destinées de notre France, j'éviterais de dire ici ma pensée sur elle. Mais *le Globe* a passé long-temps pour doctrinaire ; j'ai été l'un des fondateurs de ce journal, et j'y ai écrit jusqu'après la révolution de juillet ; j'ai été lié avec tous ses rédacteurs. Il y avait là des hommes jeunes, dignes d'une cause meilleure que celle qu'ils ont embrassée. J'avais de la considération pour leur talent, et de la sympathie pour leurs personnes. Mais tout ce que j'ai écrit dans cette feuille prouve que je n'ai jamais partagé leurs idées ni en politique, ni en philosophie, ni même en critique littéraire. Au reste, plusieurs des écrivains du *Globe* étaient dans le même cas, et il en est qui aujourd'hui luttent énergiquement contre ce système. Quant à moi, au milieu des doctrinaires, j'étais pour eux un rêveur. Je suis libre de parler de leur école comme j'en parle : *nec beneficio nec injuria cogniti.*

Digitized by Google

mes. Le christianisme, par exemple, et la philosophie critique, en s'expliquant, viendront un jour à se comprendre; et dans le développement successif de l'humanité, il y a un mystère de transformation qui associera ensemble à l'œuvre du catholicisme l'œuvre de Luther et de ses successeurs. Mais la conciliation entre deux systèmes n'est possible qu'à la condition d'un système supérieur à eux. Ayez donc le sentiment de l'idée supérieure qui doit remplacer deux idées en apparence adverses, et poussez à cette idée. Mais si, au contraire, vous voulez seulement opérer pour ainsi dire mécaniquement sur deux idées, vous ne réussirez pas à les unir, ou vous ne ferez qu'un amalgame dégoûtant. Avant que l'éclectisme naquît à Alexandrie, il y avait aussi là des hommes qui imaginaient de concilier des systèmes en prenant un milieu, comme on prend une moyenne arithmétique entre des quantités. On appelait cela du synchrétisme. Nos éclectiques de Paris n'ont pas même tenté en grand l'œuvre des synchrétistes d'Alexandrie (1).

Qu'ont-ils donc fait? Nous l'avons déjà dit : Prenez une dose de monarchie, une dose d'aristocratie, et une dose de démocratie, vous aurez l'éclectisme. Voilà la seule formule que nous leur connaissions; qu'on nous en cite une autre (2).

---

(1) Toute leur doctrine se réduit à n'avoir pas de doctrine. En quoi, je le demande, M. Cousin et M. Jouffroy, par exemple, sont-ils d'accord? N'a-t-on pas vu M. Damiron ranger pêle-mêle dans l'école éclectique, comme dans des espèces de catacombes, une douzaine d'écrivains qui n'ont entre eux d'autre rapport que d'être dénués de tout système, c'est-à-dire de toute philosophie. Suivant ce livre de M. Damiron (*Essai sur l'histoire de la philosophie au XIXe siècle*), l'école éclectique non politique se composait en 1830 de MM. Bérard, Virey, Kératry, Massias, Bonstetten, Ancillon, Droz, de Gérando, Maine de Biran, Royer-Collard, Cousin, et Jouffroy.

(2) C'est aussi de cette manière que M. Cousin, jugeant en dernier ressort sa philosophie, vient de la formuler (V. la nouvelle *préface* de ses *Fragmens*, deuxième édition).

Digitized by Google

Mais si l'éclectisme n'a pas d'autre formule, s'il n'existe pas comme philosophie, on ne saurait nier qu'il n'ait encore des partisans. Pourquoi l'éclectisme a-t-il séduit tant d'esprits, même désintéressés?

C'est que l'éclectisme a sa raison d'être dans l'abus de l'analyse. On pourrait le définir : la négation de la philosophie, fondée sur l'absence de toute synthèse et sur une tendance complète pour la fausse analyse.

Résumé.

Et ceci nous conduit à nous résumer à la fois sur M. Jouffroy et sur l'école à laquelle il appartient; car le défaut principal que nous avons reproché à la méthode et à la philosophie de M. Jouffroy peut servir à faire comprendre cette espèce de Protée insaisissable qu'on appelle l'éclectisme.

Nous l'avons vu, ce qui caractérise M. Jouffroy, c'est l'abus de l'analyse.

Or nous ne vivons que dans la relation avec l'humanité et avec l'univers; nous n'avons que deux sources de vie, la transmission de la vie dans l'humanité, et la relation avec la vie universelle. Portez l'abus de l'analyse dans ces deux sources de la vie, et vous tomberez dans une complète impuissance et dans une absolue négation.

Quant à la vie transmise par l'humanité, M. Jouffroy est évidemment dans l'abus de l'analyse; car jamais homme ne poussa plus loin le mépris, le dédain, le détachement de toute tradition. Formé, comme nous l'avons dit, à l'école normale, habitué longtemps à prendre la psychologie pour la philosophie, et à étudier la psychologie pour elle-même, il ne paraît sentir en aucune manière le besoin d'une tradition. Loin de là, son premier acte, en abordant les questions sociales, a été de rejeter complètement toute tradition, et de proclamer le plus absolu

Digitized by Google

détachement de la philosophie du dix-huitième siècle (1).

Sans doute nous ne prétendons pas que la philosophie du dix-neuvième siècle doive ressembler à celle du dix-huitième. Mais, pour s'en distinguer, doit-elle s'en abstraire complètement, s'en séparer comme d'une ennemie, ne pas en tenir compte, la nier? ou doit-elle la regarder comme le précédent progrès accompli par l'esprit humain, comme le dernier pas de l'humanité avant notre époque? Doit-elle y chercher des ancêtres et une tradition? doit-elle la continuer en un mot, sans pour cela continuer ce qu'elle a pu, ce qu'elle a dû nécessairement avoir de défectueux et de faux? Voilà toute la question : question qui n'est pas douteuse pour nous qui croyons à la doctrine du progrès continu, et qui pouvons démontrer que tous les travaux du dix-huitième siècle ont eu à la fois pour origine et pour but la doctrine de la perfectibilité (2).

Si vous n'avez pas la Philosophie pour tradition, ayez donc la tradition du Christianisme. Car si vous n'avez ni l'une ni l'autre, n'ayant pas d'ailleurs par vous-mêmes la prétention d'être révélateurs, vous n'avez en vous aucun germe de vie, ou du moins vous manquez complètement de la première source de la vie, celle que nous puisons dans l'humanité.

---

(1) Qu'on lise son article sur *la Sorbonne et les Philosophes*, qui fut sa profession de foi dans le *Globe*, on y trouvera le dédain le plus complet pour la philosophie du dix-huitième siècle. Se plaçant fièrement entre le christianisme et la philosophie, et les accablant tous deux de son égale indifférence, M. Jouffroy ne soupçonne pas même que la position qu'il prend soit périlleuse. Il lui semble tout naturel de rester *neutre*, lui et sa génération. Il croit apparemment que la sagesse d'une génération n'a pas besoin de semence, et pousse comme un champignon; mais le champignon lui-même a sa semence.

(2) Nous avons commencé à traiter cet important sujet dans un article sur *la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième* (REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, livraison de mars).

Digitized by Google

M. Jouffroy et son école en sont là : ils sont complètement dépouillés de toute tradition, c'est-à-dire de toute vie antérieure ; ils n'ont ni la tradition du Christianisme ni la tradition de la Philosophie, c'est-à-dire qu'ils n'aspirent ni par le Christianisme, ni par la Philosophie, à la tradition universelle.

Quant à la seconde source de la vie, qui découle de notre relation avec l'univers, et par lui avec l'Être universel, M. Jouffroy est également plongé dans l'abus de l'analyse. Comme nous avons essayé de l'indiquer dans cet article, il est un des plus déterminés faiseurs d'abstractions qui aient pris le nom de philosophe. Son unique procédé, c'est l'analyse, mais une analyse qui ne se reconnaît pas de bornes, et qui toujours divise, au lieu de ne faire que distinguer.

D'une part, être sans tradition historique, ne pas même sentir le besoin d'une tradition, et de l'autre voir tout fragmentairement, ne jamais se fier à la synthèse, voilà deux vices qui ont entre eux un tel rapport, qu'au fond l'un procède de l'autre, et ces deux vices sont deux obstacles insurmontables à toute vraie philosophie.

Eh bien! je le répète, l'indifférence pour toute espèce de passé, et l'impuissance analytique, voilà précisément les deux caractères de l'éclectisme, et ce sont aussi les deux causes qui l'ont produit.

La vie, je le redis encore, se transmet d'âge en âge : ainsi la vie a passé du catholicisme au protestantisme, du protestantisme à la philosophie. Mais toujours ceux qui ont porté la bannière de l'humanité en avant avaient puisé la vie dans une tradition antérieure, dont ils étaient à la fois l'effet et la continuation : le protestantisme remonte à la série antérieure des hérésies; la philosophie, au protestantisme. Mais si, par une condition particulière et anormale, vous vous trouvez privés à votre origine de ce germe du passé qui doit vivre et se développer; si vous êtes dénués d'ancêtres et de tradition, comme ces enfans du sérail

Digitized by Google

recrutés par des forbans sur les mers ; comme eux privés de pères, vous serez comme eux sans postérité. Quelle vie en effet, quelle vie créatrice pourrait se développer en vous? de qui l'auriez-vous reçue, ne procédant de personne? Ce serait un effet sans cause.

Si vous procédiez de quelque doctrine ayant eu vie avant vous, vous auriez naturellement sur toutes choses une initiation ; car vous sentiriez en vous cet instinct de progrès, cet instinct créateur qui, par toutes les directions, fait passer l'humanité d'une phase de son évolution à une autre. Mais n'ayant pas reçu la transmission de la vie, vous êtes naturellement portés à tout considérer fragmentairement; et si l'habitude et l'éducation viennent ensuite confirmer cette disposition, vous voilà, quant à la relation avec la vie universelle, tombés dans l'analyse, comme vous y étiez déjà quant à la vie humanitaire. Or il n'y a que la synthèse qui soit créatrice.

Et si, étant ainsi dénués, pour ces deux raisons, de toute force créatrice, vous voulez cependant régner par la pensée ou l'action, par la philosophie ou la politique, ne pouvant pousser l'humanité en avant, force vous sera de vous satisfaire du présent. Vous ne pourrez donc arborer qu'une politique stationnaire ou une philosophie stationnaire.

Et si le présent se trouve être une époque de lutte et de division, si des tendances diverses y sont en présence, si des principes opposés s'y disputent l'empire, force vous sera encore, hommes du présent, hommes sans aïeux, sans tradition et sans avenir, de louvoyer entre tous les partis, entre tous les principes; et pour soutenir votre prétention à la politique et à la philosophie, vous n'aurez d'autre ressource que d'associer des principes et des faits contradictoires. Vous serez doctrinaires et éclectiques.

Le doctrinarisme, l'éclectisme, se trouve ainsi être la conséquence rigoureuse de ce vice d'indifférence à toute espèce de passé que l'empire inocula à une génération. Il date de la rupture

Digitized by Google

avec le dix-huitième siècle et la révolution; il est né de cet acte parricide de Napoléon, souillant la source vive du passé, et voilant aux générations nouvelles la Philosophie et la révolution (1).

Prenez en effet tous les écrivains doctrinaires ou éclectiques; tous sont sortis de cette réaction contre le dix-huitième siècle et la révolution : voilà leur péché originel. Certes M. Cousin était un génie naturellement synthétique et métaphysicien; mais il débuta par une lutte obstinée et aveugle contre la philosophie du dix-huitième siècle : le voilà déshérité. Vainement il cherche ensuite une tradition philosophique; il la demande à Platon, il la demande à l'Allemagne : vains efforts! il tombe. C'est qu'ayant perdu le sens du dix-huitième siècle et de la révolution, il n'a pu comprendre le *but* de la philosophie; et ainsi il a indignement oublié le peuple dont il est sorti, et dont il promit un jour si fas-

(1) L'éclectisme allemand, l'école de Berlin, le juste-milieu de Hegel et d'Ancillon, est sorti de la même cause. L'Allemagne avait été entraînée dans le grand mouvement du dix-huitième siècle; tout ce qu'elle comptait d'hommes supérieurs avaient délaissé le protestantisme pour la philosophie. L'Allemagne était restée fidèle à la philosophie, même au milieu des guerres de la révolution. Schiller, que la Convention décréta citoyen français, est le poète de la philosophie. Kant a laissé sur le développement de l'humanité un opuscule qui aurait pu être écrit par Saint-Simon. Fichte a sur l'avenir de l'humanité des idées conformes aux nôtres. Mais tout-à-coup le mouvement s'arrête : l'Allemagne, envahie, opprimée, se redresse, et enveloppe la France et l'esprit moderne dans sa haine contre Napoléon. Il sort, de ce double mouvement d'adhésion et de réaction, des métaphysiciens qui n'appartiennent ni au régime chrétien-féodal, ni à la révolution, qui ne croient ni au christianisme ni à la philosophie, qui n'ont la tradition ni de l'un ni de l'autre, et qui, n'ayant par conséquent rien à continuer, à développer, *immobilisent*. Et ce phénomène a dû surtout se produire là où l'action philosophique et la réaction anti-philosophique et anti-française avaient été les plus violentes. Aussi est-ce à Berlin où Frédéric singeait Voltaire sur un trône, et où, sous ses successeurs, s'ourdissaient tous les complots contre la France, que l'éclectisme allemand s'est montré. Mais il est impossible que la philosophie allemande aboutisse finalement au doctrinarisme prussien.

Digitized by Google

tueusement de ne jamais oublier qu'il était sorti. M. Jouffroy, plus jeune, n'a pas pris une si large part à l'attaque contre la philosophie du dix-huitième siècle; il n'a fait qu'accepter la déshérence : mais le vice d'analyse est chez lui dominant. Voilà surtout ce qui le fait éclectique.

Avec sa noblesse de cœur, avec sa pensée méditative, ne s'élancera-t-il pas un jour bien loin de l'éclectisme et du doctrinarisme! Nous le désirons, et nous l'espérons. Sans doute il est déjà parvenu à un notable développement; il a touché tous les points que le cercle de la philosophie embrasse; car il a exposé un principe de certitude et une méthode, des idées sur la nature de l'esprit humain, et enfin des opinions sur l'humanité et sur le monde. Mais qu'il considère le vide de l'école à laquelle il appartient, et qu'il ait le courage de regarder ce qu'il a fait jusqu'ici comme une ébauche qui atteste seulement tout ce que la nature et le travail lui ont donné de force, de pénétration, d'habileté. Pourquoi ne serait-il pas du nombre de ces hommes rares qui peuvent avoir deux manières, suivre successivement deux routes, renaître, et appartenir à deux générations? Son cœur, nous le savons, est avec le peuple, et son intelligence avec la doctrine de la perfectibilité. Qui le retient donc et l'enchaîne? Qu'il purifie son analyse, qu'il s'élève à la synthèse, et qu'il se décide sur une tradition : la vie d'idées d'une époque, c'est-à-dire l'idée supérieure de cette époque, n'est pas plus dénuée de passé, qu'une partie de l'univers n'est détachée du reste. Alors son génie, au lieu de se glacer, prendra des ailes, et personne ne servira avec un plus admirable talent la cause du peuple et de la philosophie.

Dans un prochain article, nous examinerons en détail les divers morceaux du recueil de M. Jouffroy qui se rapportent à la philosophie de l'histoire.

PIERRE LEROUX.

—

Digitized by Google

SCIENCES.

DES ESSAIS DE CLASSIFICATION

DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Les savans de l'Angleterre, dans la réunion qu'ils ont récemment instituée, ont décrété qu'il serait fait des rapports publics sur les progrès accomplis par les diverses branches de la connaissance humaine. Nous souhaiterions fort de voir nos savans imiter cet exemple; cela leur serait d'autant plus facile que se trouvant, sauf un très petit nombre d'exceptions, continuellement rassemblés dans la même ville, il ne leur est point nécessaire pour s'entendre de se fixer aucun lieu particulier de convocation. Rien ne saurait être plus favorable à la propagation de la science et au bon entretien de l'esprit public que des travaux de cette espèce; et rien ne serait, suivant nous, plus sagement conçu qu'une loi qui ordonnerait que ces compte-rendus scientifiques seraient présentés à la nation, avec une périodicité calculée, par les corps savans régulièrement constitués dans son sein. En attendant que nous soyons venus à un temps où de pareilles lois pourront se faire, ou même en attendant que nos savans veuillent bien s'initier spontanément à un dévouement désintéressé et modeste, nous croyons faire une œuvre utile en publiant successivement dans cette *Revue*, non point les volumineux rapports de l'association britannique dans leur entier, mais quelques extraits librement traduits et quelques abrégés. Les noms les plus célèbres de l'Angleterre n'ont point dédaigné de s'associer à ces travaux utiles, et de tels noms sont à tous les pays. M. Airy a bien

Digitized by Google

voulu se charger du rapport sur l'astronomie ; M. Conybeare, du rapport sur la géologie; M. Brewster, de l'optique; M. Whewel, de la minéralogie, etc. Nous consacrerons ce premier article au rapport de M. J.-C. Prichard, sur les progrès de l'ethnologie.

Dans ce rapport, l'auteur a cherché à résumer les résultats principaux que l'on possède sur l'histoire de l'humanité depuis que la voie ordinaire de la tradition historique s'est vue agrandie par les secours des deux autres sortes de tradition signalées par l'anatomie et par la philologie. Il y a joint un aperçu critique des essais que l'on a tentés dans le but de partager l'espèce humaine en classes distinctes, soit d'après les caractères des langues, soit d'après ceux du corps. Après avoir commencé par examiner les ressources que fournit la science pour des investigations de cette nature, l'auteur arrive directement à ce qui regarde la philologie.

Aperçu des recherches philologiques dirigées dans le but d'établir l'affinité ou la diversité des langues.

La philologie appliquée à la détermination des rapports qui peuvent exister entre les diverses tribus de l'humanité date d'une époque glorieuse dans l'histoire des découvertes modernes. Elle commence à paraître avec ce caractère philosophique dans l'expédition de Magellan, qui, le premier, parvint à accomplir la circumnavigation du globe, et dont le nom a été consacré avec tant d'illustration par la postérité reconnaissante. Pendant que ce grand homme observait de nouvelles constellations et de nouveaux océans, son compagnon Pigafetta cherchait les moyens de rendre intelligibles et comparables les différens dialectes des nouvelles races d'hommes que ce voyage allait faire connaître pour la première fois. Ce fut lui qui le premier mit en coutume le soin de recueillir des vocabulaires destinés à fournir des specimens des langues parlées dans les îles semées à la surface du grand Océan. Son exemple, suivi par les navigateurs qui lui ont

Digitized by Google

succédé, a conduit par degrés à des résultats du plus haut intérêt. Les tribus indigènes trouvées dans quelques archipels écartés de la mer du Sud se regardaient comme nées du soleil ou de la lune, ou du sol même de leurs îles ; elles ne savaient rien de l'existence des autres branches de la famille humaine ; tout leur univers et toute la sphère de leur vie étaient renfermés dans les limites de leurs étroits rivages ou de leur imparfaite navigation. Suivant cela, quelques écrivains avaient prétendu avec confiance que ces tribus humaines étaient, comme les cocotiers et les arbres à pain qui les nourrissent, le produit naturel du sol volcanique ou madréporique qui leur sert de base. Rien n'aurait empêché cette opinion de se soutenir si les recherches sur la structure et l'affinité des langues n'étaient venues la réfuter, en montrant avec évidence, par le caractère des idiomes, que ces tribus insulaires étaient réellement liées l'une à l'autre, et dérivaient toutes ensemble d'un même centre.

En 1555 fut publié le premier essai général de linguistique, le *Mithridate* du savant Conrad Gessner. Mais on ne doit guère considérer ce travail que comme une tentative avortée ; car les ressources que l'on pouvait se procurer dans ce temps ne permettaient pas encore de viser aussi haut. Le *Mithridate* d'Adelung et de Vater, qui parut 130 ans plus tard, est le dernier traité général qui ait été publié sur les langues. Mais depuis ce temps plusieurs portions particulières du vaste champ de la philologie ont été cultivées, et avec de grands succès, soit par des individus isolés, soit par des sociétés savantes.

Un grand jour a été répandu sur les langues asiatiques, sur leurs affinités et leurs relations, par M. J. Klaproth, qui a rapporté de nombreuses informations de ses voyages dans le Caucase, dans la Sibérie, et dans les diverses provinces de l'empire russe limitrophes de la Chine. Possédant une connaissance suffisante de la langue chinoise et de la langue mongole, il s'est trouvé en position de tirer bon parti des renseignemens que l'on

Digitized by Google

rencontre dans les annalistes chinois et les compilateurs. Les principaux résultats de ses travaux sont consignés dans son grand ouvrage intitulé *Asia Polyglotta*, auquel est joint un *atlas des langues*, contenant des vocabulaires comparatifs. Des renseignemens nombreux sur les nations qui habitent l'Afrique sont dus à M. le docteur Seetzen. Nous n'avons point à nous occuper ici des découvertes géographiques faites dans la Palestine par ce voyageur, qui le premier parmi les modernes en a parcouru les parties orientales. Le principal théâtre de ses recherches a été l'Afrique, où il est demeuré fort long-temps occupé à recueillir des vocabulaires et des renseignemens historiques et géographiques auprès de tous les hommes intelligens qu'il avait occasion de rencontrer parmi les races à chevelure laineuse. Ce qui est parvenu en Europe de ses papiers a été remis au professeur Vater, de Kœnigsberg, ou publié par le baron de Zach, dans le *Monatliche Correspondenz*. Nous ne ferons qu'arrêter un seul instant l'attention sur l'un des points relatifs à l'ethnographie africaine qu'il a contribué à éclaircir. L'origine des Fellatahs, cette race rouge ou cuivrée qui a récemment étendu au loin ses conquêtes sur les autres nations nègres, devint, lorsque ce peuple eut commencé à se faire connaître, le sujet de beaucoup de conjectures et d'incertitudes. Maintenant il est démontré que les Fellatahs sont une branche de cette race qui habite depuis plusieurs siècles le pays élevé où la Gambie et le Rio-Grande ont leurs sources, et qui a déjà été visitée dans sa capitale montagneuse de Teembo par plusieurs voyageurs. Ce sont les Foulahs des voyageurs anglais, et les Poules rouges de M. Mollien. Seetzen a construit un vocabulaire du langage fellatah, qui a été publié dans le recueil de Kœnigsberg *Archivs für Philosophie*; et c'est ce vocabulaire qui a conduit à la découverte de la véritable origine de ce peuple.

Quant aux langues d'Amérique, que l'on sait être très nombreuses et très compliquées dans leur structure, beaucoup de

Digitized by Google

renseignemens ont été recueillis par Hervas. Ils sont le résultat tant de ses propres recherches que de celles des autres jésuites. M. de Humboldt a rapporté d'Amérique une riche collection de vocabulaires, de dictionnaires, d'offices de dévotion, et d'autres livres, préparés par les missionnaires catholiques, dans différentes parties de ce continent, pour l'usage des tribus indigènes qui vivaient sous leur juridiction spirituelle. Tous ces ouvrages ont été remis au professeur Vater, continuateur du Mithridate. Depuis la publication de ce travail, le comité d'histoire de la Société philosophique des Etats-Unis a voué son attention à l'étude des langues et de l'histoire des aborigènes de ce continent. Les noms de Heckewelder et de Zeisberger, et celui de M. Duponceau, le savant secrétaire du comité, doivent être placés à un rang élevé parmi ceux des hommes qui ont le plus contribué à l'avancement de cette branche importante de la connaissance humaine.

Résultats principaux déduits de ces recherches relativement à l'histoire des langues.

1° Il paraît que le nombre des idiomes humains réellement différens les uns des autres est très considérable, et beaucoup plus que bien des personnes ne l'ont souvent supposé. M. Jefferson, président des Etats-Unis, avait coutumé d'arguer du grand nombre de langues distinctes qui existent en Amérique, et du nombre comparativement moindre, à ce qu'il supposait, de celles qui existent dans l'ancien monde, pour soutenir que l'Amérique a été le continent le plus anciennement peuplé. On jugera sans doute qu'une pareille opinion demande à être appuyée par des preuves plus concluantes; mais néanmoins un fait indubitable, c'est qu'une prodigieuse variété de langues est en usage en Amérique. Suivant Hervas, qui s'en rapporte aux renseignemens qui lui ont été donnés par Lopez, 1500 langues, que l'on dit *notablement différentes*, se parlent dans les diverses parties de

Digitized by Google

l'Amérique. Suivant le docteur Seetzen, le nombre des langues distinctes de l'Afrique s'élève à 100 ou 150. Si ces calculs sont vrais, nous pouvons, sans crainte de dépasser sensiblement la vérité, considérer le nombre probable des langues parlées sur le globe entier comme n'étant pas de beaucoup inférieur à 2,000.

2° On peut remarquer en second lieu qu'une comparaison des diverses langues fait apercevoir entre elles deux sortes de rapports très distincts. On peut donner à ces rapports les noms d'*affinité* et d'*analogie*. En voici quelques exemples :

Le rapport d'*affinité*, ou, comme il a été nommé par les écrivains allemands, le *Stammverwandschaft*, ou relation de famille des langues, existe entre les idiomes qui ont une grande proportion de leurs élémens ou racines qui leur est commune à toutes, et qui ont en même tems une ressemblance générale dans leur structure grammaticale. On regarde généralement les nations dont les idiomes ont cette sorte d'affinité comme ayant été alliées dans l'origine. Les groupes d'idiomes entre lesquels on observe ces rapports sont appelés *familles* de langues.

Une famille de langues fortement caractérisée est celle qui comprend les dialectes collectivement appelés le *sémitique*. C'est à elle que se rattachent l'hébreu, le chaldéen, l'araméen ou syriaque, et le geez ou éthiopique.

Une autre famille de langues est la famille *indo-européenne*, qui comprend divers dialectes d'Europe et d'Asie, dont la grande affinité a été regardée comme prouvant suffisamment la parenté originelle de ces nations qui sont séparées l'une de l'autre depuis une époque si reculée. C'est surtout depuis ces dernières années que l'étroite affinité de cette classe de langues a été successivement découverte. Elles forment un groupe très étendu, renfermant : 1° le sanscrit et tous ses dialectes dans l'Inde ; 2° l'ancien zend, ou l'ancienne langue médo-persanne et tous les idiomes existant actuellement en Perse et en Arménie ; 3° le

Digitized by Google

grec, le latin et tous les dialectes qui en dérivent; 4° l'esclavon, souche des langues russe, polonaise, et bohémienne; 5° les langues teutoniques; 6° les dialectes celtiques, qui appartiennent probablement à la même famille, quoiqu'il y ait encore quelques discussions sur ce point.

Voici maintenant ce qui est relatif au rapport d'*analogie*. Beaucoup de langues entièrement distinctes les unes des autres, c'est-à-dire ayant des vocabulaires tout-à-fait différens et peu ou presque point de mots communs, présentent cependant une ressemblance frappante dans leur structure grammaticale. Cette ressemblance ne peut être désignée que sous le nom d'*analogie*, et ces langues ne peuvent être considérées comme appartenant à la même famille; elles constituent des *classes* particulières de langues. Voici quelques exemples de cette relation :

Une classe de langues très nettement caractérisée est celle des langues que l'on nomme *monosyllabiques*. Dans cette classe, les mots sont des monosyllabes finissant tous sans aucune terminaison particulière, et n'ayant pour exprimer leurs relations mutuelles que le secours d'une intonation déterminée. Des idiomes de cette nature sont en usage chez les Chinois, les Thibétains, les Birmans, les Cochinchinois, les Siamois, et chez presque toutes les nations situées au-delà de la péninsule de l'Inde. Ces diverses langues sont au surplus entièrement distinctes : les noms de nombre et les élémens les plus communs et les plus familiers du discours varient de l'une à l'autre.

Une autre classe est composée des langues que l'on nomme *polysynthétiques*. Elles consistent en de longs mots polysyllabiques qui abondent en modes d'inflexions rafinées et élaborées, et qui admettent une variété presque infinie de terminaisons et de changemens de structure; ces variétés de forme et de désinence sont destinées à exprimer les modifications nombreuses que peut éprouver l'idée originale à laquelle le mot était primitivement consacré. A cette classe très remarquable de langues appartien-

Digitized by Google

nent tous les idiomes de l'Amérique, depuis celui des Esquimaux du détroit de Behring jusqu'à ceux des Patagons de la Terre-de-Feu.

Nous terminerons cette section relative aux recherches philologiques par une remarque dont nous aurons occasion de faire postérieurement plusieurs applications. C'est que, bien que l'on n'ait pas le droit de conclure positivement que toutes les nations dont les langues appartiennent à la même classe soient d'une seule race (comme pour les nations du Nouveau-Monde, par exemple, dont les langues sont liées par analogie seulement, et non par affinité), il est impossible cependant de ne pas regarder de telles nations comme plus étroitement liées l'une à l'autre que celles dont les idiomes appartiennent à des classes différentes. On peut même affirmer que la prétention de renfermer dans une seule race, ou lignage, des nations dont les idiomes appartiennent à des classes totalement différentes, serait une chose arbitraire et opposée à toute probabilité. Telle serait par exemple l'idée de réunir quelques-unes des nations américaines, dont les idiomes sont polysynthétiques, dans la même souche que les nations qui parlent des langues monosyllabiques.

Cet aperçu du progrès des connaissances philologiques, et l'opinion qu'on peut en tirer sur la nature de ces connaissances et le développement dont elles sont susceptibles, permettent de conclure que c'est vraiment là une science qui mérite d'être assidument cultivée par ceux qui désirent élucider l'histoire et les liaisons des nations ou des différentes races des hommes. On doit en conclure aussi que les conséquences auxquelles on serait conduit par d'autres voies, comme par des recherches anatomiques ou physiologiques poursuivies séparément, seraient exposées à beaucoup d'erreurs, si on ne cherchait pas à les assurer par leur comparaison avec les résultats philologiques. Malgré ce fait presque palpable, nous allons voir maintenant que les systèmes les plus populaires sur l'histoire du genre humain et les

Digitized by Google

classifications des nations sont non seulement bâtis sur des prémisses tout-à-fait distinctes de celles qui dépendent de l'affinité des langues, mais qu'ils sont complètement en désaccord avec les conclusions les plus naturelles que l'on déduit de cette source de connaissance.

Coup-d'œil sur les essais de classification de l'espèce humaine d'après les caractères physiques.

Plusieurs de ceux qui ont entrepris dans ces derniers tems d'écrire sur l'histoire de l'homme ont essayé de distribuer l'espèce humaine en plusieurs races, distinguées l'une de l'autre par des particularités dans la forme, dans la structure et dans la couleur du corps. Les variétés de forme ont été généralement regardées comme donnant un fondement plus assuré que les variétés de complexion ; et depuis qu'il a été reconnu qu'il existe des diversités nationales dans la forme des crânes, cette circonstance a été généralement adoptée comme fournissant les distinctions les plus permanentes et les plus capables de se prêter à une comparaison et à une classification étendues. Plusieurs auteurs, tant français qu'allemands, se sont partagés quant au nombre de races humaines qu'ils établissaient; mais le système le plus universellement reçu est celui qui porte le nom de Cuvier, bien qu'il n'ait pas été originairement imaginé par cet homme célèbre.

La première idée d'une division trinaire basée sur la forme du crâne appartient à Camper. Il distinguait, d'après ses observations, l'angle facial en européen, kalmouk, et africain. Une vue plus importante sur les diversités de forme du crâne humain lui est due également, d'après le témoignage de Soemmering; dans des commentaires qui n'ont pas été publiés, il remarquait la différence de largeur qui existe entre les trois classes de crânes mentionnés plus haut, et établissait que les crânes des Kalmouks ont la plus grande largeur, ceux des Européens la largeur moyenne, et ceux des Nègres africains la plus petite.

Digitized by Google

Néanmoins il n'existait nulle part des moyens d'observation et de comparaison suffisans pour permettre d'établir des conclusions solides sur la forme du crâne humain avant que Blumenbach n'eût entrepris son admirable collection de crânes. Il a publié lui-même à diverses époques les résultats des études longtems continuées qu'il en a faites.

Blumenbach distingue en premier lieu trois principales variétés de forme dans le crâne humain : la *forme ovale*, qui est celle des Européens ; la *forme étroite et comprimée*, qui est celle des nègres ; et la *forme large en avant avec les pommettes saillantes*, qui est celle des Kalmouks et des Mongols. Malheureusement, suivant nous, Blumenbach, au lieu de désigner ces variétés de crânes d'après leur forme caractéristique, puisa leur dénomination dans le nom des nations où elles se présentaient de la manière la plus visible, ou dans celui des contrées dont il supposait que ces nations étaient originaires. Ainsi la forme large en avant a été nommée *mongole*; la forme comprimée, *éthiopique* ou *africaine*; la forme ovale, *caucasienne*. L'inconvénient de ces dénominations a été de conduire à l'hypothèse que ces trois variétés de forme étaient caractéristiques de trois races distinctes dans le genre humain. Cette opinion n'était point à la vérité celle de Blumenbach ; mais elle semble avoir été celle de Cuvier, qui, dans son *Règne animal* et ses autres ouvrages, a adopté les dénominations et les classifications de Blumenbach. S'appuyant sur les différences des caractères physiques, que cependant il ne considéra point comme assez marquées pour constituer des différences d'espèces, Cuvier proposa de diviser le genre humain en trois races distinctes. L'une de ces races a, suivant son hypothèse, son origine dans l'Atlas, et de là ses branches se sont étendues sur l'Afrique. Elle constitue les nations africaines à crâne étroit et à chevelure laineuse. Mais il y a aussi dans les autres contrées équatoriales, et en dehors de l'Afrique, des tribus d'hommes qui ont la chevelure laineuse, qui sont noirs comme les nè-

Digitized by Google

gres de Guinée, et qui leur ressemblent entièrement par l'ensemble de leur physionomie : tels sont les sauvages noirs qui habitent dans les montagnes derrière Malacca ; les Papous de la nouvelle Guinée et de la plupart des grandes îles de l'archipel des Indes, les naturels de Malicolo et de quelques autres îles de l'océan pacifique. Lorsque l'on pose en principe que les races sont constituées par les analogies physiques, on est obligé d'admettre que ces tribus appartiennent à la même race que les nègres d'Afrique. Aussi Cuvier, pour expliquer la présence de ces habitans dans les pays que nous venons de mentionner, est-il réduit à recourir à l'hypothèse que quelques nègres d'Afrique se seraient égarés dans l'océan du Sud. Une seconde race d'hommes dans son système est celle des Mongols ou Kalmouks, dont il place l'origine dans le grand Altaï. Sa dernière division, comprenant les hommes à crâne ovale et symétrique, dont les Européens font partie, est également supposée avoir pris naissance sur le Caucase, et se trouve d'après cela nommée *caucasique*.

En considérant la manière dont les nations sont réparties et associées dans ces trois divisions, on rencontre plusieurs faits qui paraissent des anomalies pour ceux qui jugent de l'affinité des races par l'affinité de leurs langues. Nous prendrons notre premier exemple dans l'énumération des tribus considérées par Cuvier comme appartenant à la race mongolique. Voici ses paroles :

« A l'orient du rameau tartare de la race caucasienne (c'est-à-dire au nord de la Caspienne), se trouve le commencement de la race mongolique, qui domine depuis-là jusqu'à l'Océan oriental. Ses branches encore nomades, les Kalmouks et les Kalkas, parcourent le grand désert. Trois fois, sous Attila, sous Gengis et sous Tamerlan, leurs ancêtres portèrent au loin la terreur de leur nom. Les Chinois sont la branche la plus anciennement civilisée, non seulement de cette race, mais de toutes les nations connues. Une troisième branche, les Mandchous, a conquis la Chine et la gouverne encore. Les Japonais, les Co-

Digitized by Google

réels; et plusieurs des hordes qui s'étendent au nord-est de la Sibérie, sous la domination des Russes, appartiennent en grande partie à cette souche. Excepté quelques lettrés chinois, toute la race mongole est soumise au culte de Fo. »

Ici deux classes de nations qui diffèrent l'une de l'autre de la manière la plus tranchée et la plus remarquable sur tous les points où des nations peuvent présenter des différences se trouvent identifiées et considérées comme rameaux d'une même souche; et cela uniquement parcequ'elles offrent un certain degré de ressemblance dans la forme de leurs crânes. Les Mongoles et les Kalmouks sont des tribus nomades et de pasteurs errans qui parcourent les steppes élevées de l'Asie centrale, vivant dans leurs charriots et sous des tentes mobiles comme vivaient déjà leurs ancêtres au temps d'Eschyle; ils sont incapables de changer leurs habitudes pour celles des peuples sédentaires et agriculteurs. Ils ne forment tous qu'une même nation, à prendre ce terme dans son acception la plus stricte; et n'ont tous qu'un seul langage, qui est polysyllabique dans sa structure, et qui admet des inflexions et des conjugaisons de noms et de verbes. D'autre part sont les Chinois, peuple toujours connu pour ses habitudes de stabilité, d'uniformité, d'immuabilité. Leurs traditions historiques les constituent en nation séparée depuis les temps les plus reculés de l'antiquité, et établissent surtout leur discordance et leurs perpétuelles inimitiés avec les Mongoles nomades, qui sont vraiment le peuple qu'ils ont voulu exclure de leurs frontières en y élevant cette fameuse et antique muraille qui les sépare. Les Chinois et les Indo-Chinois possèdent en propre, comme nous l'avons déjà fait observer, une classe entière de langues, constituant un des plus remarquables exemples d'un groupe d'idiomes très distincts et différant complètement de tous les autres. C'est à eux qu'appartiennent les langues monosyllabiques, qui consistent en monosyllabes, essentiellement incapables de modification et de variation, et qui, pour indiquer les

Digitized by Google

diverses relations des mots entre eux, n'emploient que des changemens d'intonation et de juxtà-position. Avant de nous soumettre à l'hypothèse qui fait dériver ces nations l'une de l'autre, il faudrait nous résoudre à fermer les yeux à l'évidence qui éclaire cette question lorsque l'on fait abstraction de la ressemblance physique, ressemblance qui, si nous ne nous trompons, est susceptible de recevoir une tout autre explication.

La seule autre connexion qui existe entre la nation chinoise et la nation mongole, c'est qu'elles sont toutes deux adoratrices de Fo. Mais cela ne saurait guère, en vérité, être considéré comme un argument en faveur de l'unité de leur race. La religion de Bouddha, ou de Fo, comme on le nomme en Chine, est bien connue pour avoir pris naissance dans l'Inde, et chez les Hindous qui appartiennent à la division nommée Caucasique par Cuvier. Cette religion, qui était établie dans le Thibet depuis l'antiquité, s'est répandue de là dans la Chine, où elle ne forme en définitive qu'une des nombreuses croyances qui y règnent. Elle ne s'est pas propagée chez les Mongoles avant le milieu du treizième siècle. Certes ce ne saurait être là un caractère particulier et fondamental de la race mongole.

Plusieurs auteurs ont jugé convenable d'associer à la race mongole les tribus indigènes de l'Amérique. Cuvier hésite sur ce point; mais d'excellens naturalistes, MM. Von Spix et Martius, qui ont visité, il y a quelques années, l'Amérique du Sud, ont été frappés de la grande ressemblance qui existe pour la forme du crâne entre les Chinois et les tribus américaines du Brésil. Plusieurs tribus ont des traits beaucoup plus voisins de ceux de la race mongole que des nations de l'Amérique du Nord; et si l'on devait reconnaître l'authenticité des classifications fondées sur le principe des particularités physiques, il serait bien difficile de découvrir une ligne précise de démarcation entre les tribus indigènes de l'Amérique et le groupe de nations constitué par Cuvier sous le nom de *race mongolique*. Si la division trinaire

Digitized by Google

des crânes se maintient, ceux des nations américaines devront être nécessairement rapportés à la forme mongolique. Nous arrivons donc alors à une extension considérable de cette famille, qui englobe de cette façon, en dehors des limites de l'Asie, un groupe important de nations dont les langues, quoique nombreuses, ont cependant un ensemble de caractères communs; et il faut remarquer que ces caractères, qui leur sont communs, sont précisément l'inverse des caractères qui distinguent les langues chinoise et indo-chinoise parmi toutes les autres. Celles-ci sont monosyllabiques et peu flexibles; les langues américaines, au contraire, comme nous l'avons déjà dit, abondent en polysyllabes allongés; dans leurs modes d'inflexion, elles sont raffinées et travaillées, et elles admettent une variété presque infinie de désinences et de changemens de forme. Comme classe de langues, elles ont reçu le nom de *polysynthétiques*.

Les Malais, peuple dont la demeure première, ou plutôt la demeure la plus anciennement connue, se trouve dans l'île de Sumatra, et desquels sont descendus, à ce qu'il paraît, toutes les tribus polynésiennes de la mer du Sud, se rapprochent de cette souche plus que tout autre nation; et s'ils sont susceptibles d'être rapportés à l'une des trois divisions, ils doivent sans aucun doute être rapportés à la division mongolique. L'histoire de ces tribus met en lumière plusieurs phénomènes physiques complètement opposés en principe fondamental sur lequel repose tout l'échafaudage de la division trinaire des races. Il existe en effet aujourd'hui plusieurs raisons qui doivent faire penser que quelques unes des tribus des îles de la Polynésie se sont écartées d'une manière remarquable des caractères physiques les plus généralement dominans dans la souche dont elles sont issues. On a rencontré parmi les habitans des îles de la Société des individus d'une complexion blanche et sanguine, et les habitans des Marquises doivent être comptés parmi les hommes des plus fines races qui existent; leurs crânes ont la forme ovale, ou, sui-

Digitized by Google

vant l'expression proposée, la forme caucasienne. Nous devons donc maintenant conclure de tout cela, que la division de l'espèce humaine nommée race mongolique renferme divers groupes ou classes de nations distinguées l'une de l'autre par les caractères les plus permanens et les plus indélébiles que l'on connaisse jusqu'ici parmi ceux qui séparent les diverses familles du genre humain; ces groupes ne sont associés par aucune autre circonstance commune, que par la ressemblance de leur caractère physique, caractère soumis eux-mêmes à de grandes variations.

Nous arrivons maintenant à la race caucasique de Cuvier; il en donne l'exposé suivant: — « La souche dont nous sommes descendus a été nommée race caucasique, parceque les traditions et la filiation des peuples semblent la rapporter à ce groupe de montagnes situé entre la Caspienne et la mer Noire. » Il dit ensuite que *les principales branches de la race caucasique peuvent être distinguées par l'analogie de leurs langues*. Il entre ainsi dans le champ des investigations philologiques, et il est dès lors important d'examiner quelle est la solidité de la base sur laquelle il appuie ses conclusions. Les branches de la race caucasique sont ainsi désignées : — « Le rameau araméen, ou de Syrie, s'est dirigé au midi; il a produit les Assyriens, les Chaldéens, les Arabes, toujours inconquis, et qui, après Mahomet, pensèrent devenir les maîtres du monde; les Phéniciens, les Juifs et les Abyssins, colonies des Arabes. » — « Il est très probable, ajoute-t-il encore, que les Egyptiens appartenaient à la même division. »

Avant d'aller plus loin dans cet exposé des branches de la souche caucasique, nous nous arrêterons pour examiner quelques paradoxes historiques qui viennent déjà de passer sous nos yeux. Les Juifs et les Arabes possèdent d'anciennes traditions; or il n'y en a aucune, ni orale ni écrite, qui les représente comme venant du Caucase. De plus, il est assez singulier de voir les Égyptiens, peuples rouges ou cuivrés, considérés comme Caucasiens, c'est-à-dire comme appartenant à la souche sémitique.

Digitized by Google

Comment est-il possible de concilier une pareille chose avec les assertions précises de Manéthon, d'Hérodote, et de tous les historiens, qui font toujours contraster si fortement les Égyptiens et les Juifs, et même avec le témoignage de Moïse, qui nous les représente comme parlant des langues différentes dès le temps du patriarche Joseph? Et comment encore s'arranger de ce fait, que la langue égyptienne, telle qu'elle nous est demeurée, est essentiellement différente de la langue juive sous le double rapport de la structure et du vocabulaire? Continuons maintenant l'examen des autres branches de la race caucasique.

« Le rameau indien, germain et pélasgique, dit Cuvier, est beaucoup plus étendu, et s'est divisé bien plus anciennement; cependant l'on reconnaît les affinités les plus multipliées entre ses quatre langues principales : 1° le sanscrit, qui est maintenant la langue sacrée de l'Inde et la langue-mère de tous les idiomes de l'Indostan; 2° l'ancienne langue des Pélasges, langue-mère du grec, du latin et de beaucoup de langues éteintes, et de tous nos idiomes du midi de l'Europe; 3° la langue gothique, ou tudesque, de laquelle sont dérivées toutes les langues du nord et du nord-ouest, l'allemand, le hollandais, l'anglais, le danois, le suédois, et leurs dialectes; 4° enfin la langue slave, de laquelle sont dérivées toutes les langues du nord-est, le russe, le polonais, le bohémien, et le vende. C'est ce grand rameau de la race caucasique qui a porté à un si haut point la philosophie, la science et les beaux-arts; et qui en est le dépositaire depuis plus de trente siècles. »

Il y a des preuves incontestables qui montrent que les nations que nous venons d'énumérer peuvent être effectivement identifiées par les rapports de leurs langues. Mais par quel moyen peut-on les rattacher aux Arabes, aux Juifs et aux Egyptiens, qui sont cependant compris dans la même race? Comment peut-on les rattacher surtout à la troisième branche de la race caucasique que nous avons encore à énumérer? « Le rameau scythe et tartare, continue toujours notre auteur, dirigé d'abord vers

Digitized by Google

le nord et le nord-est, toujours vagabond dans les immenses plaines de ces contrées, n'en est revenu que pour dévaster les établissemens plus heureux de ses frères. Les Scythes, qui firent si anciennement des irruptions dans la haute Asie; les Parthes, qui y détruisirent la domination grecque et romaine; les Turcs, qui y renversèrent celle des Arabes, et subjuguèrent en Europe les malheureux restes de la nation grecque, étaient des essaims de ce rameau; les Finlandais, les Hongrois, en sont des peuplades en quelque sorte égarées parmi les nations esclavonnes et tudesques. Le nord et l'est de la mer Caspienne, leur patrie originaire, nourrissent encore des peuples qui ont la même origine et parlent des langues semblables; mais ils y sont mêlés d'une infinité d'autres petites nations d'origines et de langues diverses. Les peuples tartares sont restés plus intacts dans tout cet espace d'où ils ont si long-temps menacé la Russie, et où ils ont enfin été subjugués par elle, depuis les bouches du Danube jusqu'au-delà de l'Irtisch. »

Nous sommes ici en premier lieu frappés de voir que la race tartare soit jointe avec les Finlandais et les Hongrois. Ces deux dernières nations sont les branches d'un tronc primitif fixé depuis l'antiquité dans les parties septentrionales de l'Europe et dans certaines régions de l'Asie, et elles diffèrent fortement par leurs mœurs et par leurs caractères physiques de la race tartare ou scythe. Mais, ce qui est encore plus important, les nations finoises forment un faisceau particulier, qui se distingue parfaitement du faisceau tartare par les caractères tirés de la langue. Les Fenni et les Scritifenni, appartenant à la souche des Finois et des Lapons, sont désignés par les historiens romains Pline et Tacite comme habitant le nord de l'Europe. Ils sont mentionnés par le roi Alfred dans son curieux transcrit du *Voyage de Ohter le Normand*. Et suivant les plus savans investigateurs des antiquités du Nord, les Finois sont le même peuple que celui qui, sous le nom de *Jotuni*, ou *géans*, occupait la Scan-

Digitized by Google

dinavie et les bords de la mer Baltique avant qu'Odin et les Teutons fussent venus de l'orient. La tradition rapporte en effet que quelques unes des nobles familles normandes descendaient directement de ces aborigènes de la Scandinavie. Rollo lui-même, le conquérant de la Normandie et le père de la dynastie d'Angleterre, prétendait descendre d'une famille jotune qui habitait depuis un tems immémorial près de Drontheim en Norwège. D'ailleurs l'histoire des Finois se trouve dans presque tous les historiens du moyen âge. Aussi c'était une opinion reçue depuis long-temps que les tribus finoises et hongroises se tenaient par la ressemblance de leurs dialectes. Mais il y a quelques années la chose a été sérieusement approfondie par un savant, natif de Hongrie, Gyarmathi, qui, profitant de sa connaissance intime de l'une de ces langues, la sienne propre, s'est voué soigneusement à l'étude des dialectes alliés. Le résultat de ses travaux a été d'établir la connexion qui existe dans le langage, et par conséquent aussi dans la race et dans l'origine, entre les Lapons, les Finois, les Hongrois, les Ostiaks d'Asie, et diverses tribus éparses sur les deux versans de la grande chaîne de l'Oural, qui sépare vers le nord l'Europe de l'Asie. Plusieurs de ces nations sont remarquables par leurs visages plats et leur chevelure rouge, caractères qui les différencient considérablement des Tartares. Leur langage d'ailleurs les sépare incontestablement de ce peuple.

Mais il est encore bien moins permis d'identifier la nation tartare ou turque avec les autres membres de la prétendue race caucasienne. Jamais on n'a pu prétendre qu'il existât aucune affinité entre la langue de la nation tartare et celles des nations Indo-Européennes. Les dialectes des tribus tartares varient fort peu : tous les clans appartenant à cette grande nation, bien que répandus sur une immense étendue, depuis Constantinople jusqu'à l'Irtisch et à la Léna, ne parlent qu'une seule langue.

Tout ce qu'il est possible de recueillir relativement à l'histoire

Digitized by Google

ancienne de la nation tartare marche à l'encontre d'une pareille hypothèse. Le seul fait sur lequel on puisse s'appuyer pour associer ainsi les nations tartares et les nations européennes, ou, comme l'on dit, caucasiques, est que les crânes des Turcs ont une forme qui appartient au type européen. Mais ce fait lui-même n'est nullement universel. Plusieurs nations tartares se rapprochent singulièrement des Mongols et des Kalmouks par l'ensemble des traits et la structure de la tête. C'est même là en particulier le cas de la souche turque qui était fixée autrefois dans le nord de l'Asie, dans des climats habités depuis long-temps par un peuple qui portait de toute antiquité le caractère des Mongols. Ces déviations de la configuration générale de la race turque et ces rapprochemens de celle des Mongols sont attribués par les écrivains qui soutiennent le principe de la transmission permanente des caractères physiques à des croisemens de races. Mais cette assertion est tout-à-fait gratuite. Si l'on peut juger de la pureté de la race par la pureté de la langue, les Yakouts, qui habitent le bassin de la Léna, doivent être considérés comme une race turque non mélangée. Leur langue, comme l'a prouvé M. Klaproth, est tout-à-fait la même que celle des Osmanlis, et l'on dit qu'un Turc de Constantinople serait parfaitement bien compris sur les bords de la Léna. L'opinion de Blumenbach, qui pense qu'une longue résidence dans le nord-est de l'Asie a pu modifier les traits de la race, paraît probable. La langue des Yakouts n'étant point mélangée, on peut en conclure que leur souche ne l'a pas été davantage, bien que leurs traits soient les mêmes que ceux des Mongols et des Kalmouks.

Avant de quitter le sujet de la race caucasique, il nous reste encore à faire quelques remarques sur cette dénomination. Elle s'applique, dit-on, aux nations de cette classe, parceque leurs traditions les font descendre du Caucase. Mais cela est-il bien réel? Les montagnes de l'Asie mineure, celles de la Thrace et de l'Hellénie, ont été également fameuses dans l'histoire de la Grèce.

Digitized by Google

Les montagnes, dans cet âge de simplicité primitive qui précéda de beaucoup l'édification des temples, étaient généralement consacrées à ce pouvoir invisible vénéré par tous les peuples. Les sommets de l'Olympe et du mont Mérou formaient, dans la poésie de la Grèce et de l'Inde, le séjour favori où Jupiter et Indra descendaient enveloppés de nuages pour converser avec les mortels. Le Caucase eut aussi sa part du respect commun voué à toutes les cîmes élevées; conformément à un mythe dont il est difficile de pénétrer le sens précis, il servit de demeure à Prométhée; c'est là que la tradition nous dit que ce personnage problématique, tantôt Titan, tantôt inventeur des arts mécaniques, tantôt créateur de l'homme, c'est-à-dire savant, s'occupait à observer le mouvement des corps célestes. Mais parmi les mythologues et les historiens de la Grèce, on ne saurait trouver aucun récit susceptible d'une interprétation conforme à l'hypothèse de Cuvier, c'est-à-dire faisant sortir la race humaine du mont Caucase. La mythologie orientale ne fournit rien qui soit plus concluant. La narration authentique des Hébreux fixe le mont Ararat en Arménie pour avoir été le point où l'arche de Noé s'arrêta; mais de là au Caucase il y a loin.

Il y a encore une autre objection à faire à ce nom de caucasique, appliqué à des nations composées principalement de tribus indo-européennes et sémitiques; c'est que cette chaîne du Caucase est précisément habitée depuis un tems immémorial par des nations qui par leurs langues diffèrent complètement de ces deux races célèbres. Les idiomes des nations réellement caucasiennes ont été étudiés avec grand soin par M. Klaproth. Le résultat de cet examen a été de réduire ces nombreux dialectes à un petit nombre de langues originales, qui toutes, excepté celle des Ossettes, sont absolument dépourvues de toute analogie avec les langues indo-européennes. Les Ossettes à la vérité parlent un dialecte qui ressemble à quelques unes des langues de cette souche; mais ils forment une tribu peu considérable, qui sem-

Digitized by Google

[illegible]être venue se placer incidemment au milieu de races étrangères à la sienne; et il serait tout-à-fait absurde de vouloir les regarder comme étant la souche primitive de nations si considérables et si anciennement civilisées.

Les Nègres d'Afrique, ainsi que les naturels à chevelure laineuse des montagnes de la Malaisie, de la Nouvelle-Guinée et des autres îles de l'Océan Pacifique, peu distantes de la Nouvelle-Hollande, sont rapportés par Cuvier à sa troisième race, qu'il suppose originaire du mont Atlas. Cependant il y a entre tous ces peuples une très grande variété de langues; et d'un autre côté, la migration d'une partie de la population africaine vers l'Océan oriental est peu probable et vraiment difficile à imaginer. Il est évident que la théorie d'identification des Nègres d'Afrique avec les Papous d'Orient demeure bornée aux seules particularités physiques de ces tribus, et qu'elle a contre elle toute autre espèce de certitude. Mais est-il bien démontré qu'on ne puisse trouver aucun autre principe pour rendre compte de l'existence de nations ressemblant aux Africains dans la Nouvelle-Guinée et les îles de l'Archipel oriental? Le climat tropical de ces contrées n'est-il pas semblable à celui de l'Ancienne-Guinée? et n'en résulte-il pas que la plupart des productions naturelles sont analogues à celles d'Afrique? Il ne serait donc pas étonnant que l'espèce humaine présentât aussi quelques analogies, quand elle se trouve sous les mêmes latitudes et dans une situation pareille. La variété humaine à peau noire et à chevelure laineuse est celle qui a toujours le mieux réussi dans les contrées équatoriales, et il n'est pas douteux qu'il n'y ait dans les climats brûlans quelque chose qui favorise son développement et sa propagation. Si les agens physiques ont la puissance de produire quelque action de cette nature, ce phénomène a dû se répéter toutes les fois que cett influence a eu moyen de s'exercer avec une certaine intensité et au milieu de circonstances favorables.

Digitized by Google

Considérations générales sur les sections précédentes.

Il paraît donc résulter de ce qui précède qu'il n'est pas possible de constituer des familles particulières de nations, ou pour mieux dire, de partager l'espèce humaine en plusieurs races distinctes, en se basant sur le principe de la transmission constante et permanente des caractères physiques. Ces divisions de races ne coïncident nullement avec les divisions des langues; on trouve des classes d'hommes qui sont bien déterminées par leurs caractères physiques, et qui renferment cependant des races complètement distinctes sous le rapport de leurs langues. Ainsi la race turque ou tartare est séparée des nations indo-européennes par la langue, et cette séparation, si haut qu'on veuille remonter, demeure toujours la même. Combien de siècles, cependant, se sont écoulés depuis le temps où les Celtes et les nations germaniques, les Grecs, les Latins, les Slaves, se sont détachés des Hindous! et malgré tout cet espace, ces nations ont conservé des preuves irrévocables de l'identité de leurs langues. Pourquoi donc les Tartares, si jamais en effet ils ont partagé l'idiome de ces nations, ou possédé un idiome voisin, ont-ils seuls perdu toutes traces de leur langage primitif? La distinction des races, suivant ce même principe, arrive au contraire à disjoindre des nations qui sont essentiellement liées par leurs langues, et cela parceque ces nations auront pu acquérir un caractère différent et des diversités de complexion et de figure. Nous en avons cité des exemples.

Il y a une seconde objection à faire à la distribution des hommes en races distinctes d'après le principe de leurs diversités physiques; c'est que cela est contraire au vrai principe de la distinction des espèces, tel qu'il a toujours été professé par les plus illustres maîtres en philosophie naturelle, et, peut-on ajouter, par Cuvier lui-même. La ligne claire et précise qui constitue, suivant lui, la distinction des espèces en histoire naturelle

Digitized by Google

est celle d'une différence constante et permanente : « Nous sommes forcés d'admettre l'existence de certaines formes qui se sont perpétuées depuis le commencement du monde, sans sortir des limites qui leur avaient été d'abord prescrites : tous les individus appartenant à l'une de ces formes constituent ce que l'on nomme une espèce. Les variétés, ajoute-t-il, sont les subdivisions accidentelles des espèces. » Telle est sa propre définition des lois constitutives de l'espèce. Mais, pour lui-même, les diversités qui se rencontrent parmi les diverses races d'hommes ne sont bien clairement que des variétés. Regarder ensuite ces variétés comme permanentes est donc une chose contradictoire à ce qui avait été d'abord établi. En fait, il faut donc admettre qu'il y a plusieurs espèces humaines réellement différentes, hypothèse contre laquelle s'élève tout d'abord une insurmontable quantité d'objections, ou admettre que dans l'espèce humaine, telle qu'elle existe, il n'y a point de races distinctes constituées d'une manière permanente par l'ensemble de leurs caractères physiques.

Si ces considérations générales ne sont pas dépourvues de quelque valeur, elles nous conduisent directement à cette conclusion, que *les diverses tribus de l'humanité dépendent d'une même origine*. Les différences des langues nous obligent à la vérité à faire remonter à une immense distance en arrière l'enfance de notre race, et elles forment peut-être dans l'humanité des distinctions plus anciennes encore que celles de la couleur et de la forme. Mais ces différences sont susceptibles d'être expliquées sans avoir recours à une différence d'origine, c'est-à-dire à une création distincte et séparée de toutes ces races.

Digitized by Google

ENSEIGNEMENT PUBLIC.

COURS DE M. LERMINIER.

LES TROIS DERNIÈRES LEÇONS.

M. Lerminier, cette jeune tête qui pense toujours, vient de terminer son dernier cours après deux années d'immenses labeurs. Bien que ce ne soit qu'une esquisse ou qu'une ébauche à la hâte, qu'un voyage en poste à travers l'Egypte, la Judée, la Grèce, Rome, l'Angleterre et la France, qu'un tour du monde à franc étrier, cependant cette fulminante improvisation, quand elle sera devenue un livre, ne tombera pas sans fracas ou sans gloire dans les mains du public.

Etrange spectacle que le monde! De tous côtés l'homme cherche à dompter le hasard. Les uns enfantent une foule de créations enchanteresses échappées de leur génie; là ils exercent une toute-puissance féérique sur les faits, changent les uns, détruisent les autres, en inventent au besoin de surnaturels, et les classent dans l'ordre qui convient à leur caprice : tout en bien, tout en mal. Libre à eux de rêver l'impossible et de lui prêter un corps et un âme; libre à eux d'enchaîner dans une symétrie lugubre ou plaisante, mais toujours vassale de leur volonté, une suite de faits possibles, d'actions probables et d'évènemens naturels. Les romans, les tragédies, les fables, les drames, les contes, les comédies, les épopées, tels sont les monumens de leurs triomphes sur la fatalité, cette infame qu'il faut détruire. D'autres, et M. Lerminier est de ce nombre, s'efforcent de modifier le grand drame humain lui-même. C'est sur ce qui existe que leur verve s'exerce, luttant corps à corps avec les choses, pré-

Digitized by Google

parant aux différentes scènes de la vie un dénouement moins triste. Ce qu'ils attaquent, c'est la cause même des larmes que les autres essuieront un moment, la cause des maux dont les premiers ne consoleront que pour un jour. A ceux-là l'œuvre la plus rude, les écueils qui brisent, les tempêtes qui emportent, les précipices qui dévorent; mais à ceux-là surtout le véritable champ de bataille et les succès définitifs; à ceux-là pour monument la civilisation des empires. Ce n'est plus l'imagination qui domine en souveraine les filles de ses propres rêveries: c'est l'homme avec toutes ses puissances, avec toutes ses passions, qui combat, qui enserre de toute part la fatalité toujours terrible, mais cachant en vain déjà plus d'une blessure mortelle. Voilà le poème, le drame par excellence; voilà l'épopée sans rivale, la grande épopée dont toute l'humanité, ce géant de la terre, sera le poète.

Nul homme dans cette arène ne remue plus d'idées que M. Lerminier. Il ne conclut pas toujours, mais il vous secoue l'intelligence, il vous fouette l'esprit malgré vous. On dit qu'il manque quelquefois de profondeur; mais c'est un philosophe lyrique, c'est un poète qui pense, un penseur qui chante, que sais-je, moi? c'est un tribun de la philosophie, un Caïus Gracchus de la pensée, un Jupiter-Tonnant de l'idéalisme. Laissez éclater cette fougue du sang, laissez lutter le savant et l'artiste, encouragez toujours, et dans quelques années cette richesse et ce luxe ne connaîtront plus le désordre. L'improvisateur hardi, le fougueux orateur, fait, si l'on veut, des folies de son imagination; mais son imagination est féconde, herculéenne, pittoresque. Peu d'hommes savent aussi bien couler une statue en bronze. Du reste il est un éloge qui appartient déjà à M. Lerminier, celui d'avoir repris courage un des premiers après la mystification solaire de juillet, et de n'avoir pas désespéré de la France, alors que toute la majesté de son visage semblait descendue dans le tombeau des morts. Quelques hommes riches et avares, n'ayant

Digitized by Google

d'autre audace que la peur, l'ont confisqué à leur profit, le sang des morts; mais un jour une voix sera entendue qui leur dira : *Qu'avez-vous fait de la France?* Et cette voix ne sera plus celle d'un seul homme, mais le cri de tout un peuple. Alors la jeunesse de France tiendra compte à M. Lerminier de son patriotisme, et lui saura gré du feu qu'il a entretenu ou fait passer dans son cœur. Assise au banquet de l'avenir, elle se rappellera ses pathétiques invitations, dans ces jours meilleurs où la coupe des révolutionnaires ne sera rougie que par le sang des raisins.

Nous croyons aussi devoir applaudir à la noble mission que M. Lerminier s'est conçue comme légiste. Dans notre siècle de renaissance, où tout marche pour se rajeunir, le droit, vieux docteur qui grelotte de froidure sous les guenilles de sa robe, le droit s'entête à rester immobile et refuse de réchauffer ses membres glacés à la chaleur du soleil naissant. M. Lerminier a entrepris de le régénérer, le vieillard : c'est une belle entreprise; la législation attend un Victor Hugo. Sans admettre entièrement les prétentions presque révélatrices de M. Lerminier, il nous semble qu'il est plus que temps de ramener le droit aux larges bases jetées dans le cerveau humain par la doctrine du progrès. Le progrès, c'est la fontaine de Jouvence de notre âge : on peut plonger hardiment la loi dans ses eaux, elle n'y perdra que sa laideur.

Mais révenons au cours de M. Lerminier. Dès qu'il sera publié, les trois dernières leçons surtout auront du retentissement, et c'est le désir de les faire connaître qui nous décide à prendre la plume. Les questions les plus vivantes y sont agitées. Il est curieux au premier aspect de voir un professeur de droit enseigner en chaire de la politique; car cette fois M. Lerminier, que l'on accuse de ne jamais conclure, a pris des conclusions. Beaucoup blâmeront cette nouveauté; mais nous ne craignons pas de l'approuver hautement, et nous dirons avec le savant professeur

Digitized by Google

que la politique, dans son acception la plus complète, étant la pratique des idées, il est impossible aujourd'hui de faire utilement du droit, de l'histoire ou de la philosophie de l'histoire, de la science enfin, sans arriver à des conclusions politiques. C'est sortir de l'ornière, mais ce n'est pas avoir tort; c'est même une innovation devenue nécessaire dans l'enseignement.

La France est-elle monarchique ou démocratique? Telle est la question que s'adressait M. Lerminier dans la leçon qui précéda l'avant-dernière. La France est monarchique par la forme, mais elle est démocratique par le fond. Telle fut sa réponse. Assurément il y a lieu à distinguer entre le fond et la forme dans une société où les idées contredisent les institutions, où les sentimens combattent l'ordre de choses. Certes il est permis de prétendre que la France est démocratique par le fond, dans une époque où il ne lui est possible de conserver la monarchie qu'à la condition de ne plus penser, et lorsque le dernier siècle nous offre le spectacle des infortunes et du supplice de cette même monarchie. Ce n'est pas nous qui nous inscrirons en faux contre de semblables vérités, nous qui croyons fermement que si le passé de la France est monarchique, et même quelque peu son présent, son avenir du moins est complètement démocratique. Cependant, dans l'intérêt même de cette opinion, il nous est impossible de ne pas faire observer à M. Lerminier qu'il a commis, selon nous, une erreur, en voulant, par la distinction entre le fond et la forme, réfuter Montesquieu et les publicistes qui affirment que la forme d'un état l'enchaîne à jamais. C'était une thèse différente, et il était beaucoup plus simple de répondre par une négation formelle, les faits donnant à cette proposition le plus signalé démenti. La forme d'un état l'enchaîne pour toujours! Mais cette France à jamais monarchique n'a-t-elle donc pas depuis la mort de Montesquieu repoussé la monarchie? et ce fait est significatif, à moins de ne prendre la révolution que pour un épisode hors de propos. L'aristocratique Angleterre ne cherche-t-elle pas

Digitized by Google

une forme nouvelle? Rome, que Montesquieu connaissait pourtant, n'a-t-elle pas successivement passé de la forme monarchique à la forme aristocratique, pour retomber sous la première? Athènes ne repoussa-t-elle pas la royauté, malgré l'héroïsme du dernier de ses rois? L'Europe tout entière n'est-elle pas devenue monarchique, de féodale qu'elle était? Donc la forme d'un état peut changer, quel que soit ce changement; donc Montesquieu a historiquement tort, tort quant à la forme même. C'était une erreur de nature à être relevée par M. Lerminier, d'autant plus qu'il est impossible, sans violenter l'histoire, de faire remonter si haut la distinction du fond et de la forme, qui après tout ne réfute pas l'opinion qu'il fallait réfuter. Avouons-le, la France avant Montesquieu était monarchique par le fond comme par la forme. Aujourd'hui, distinguez entre le fond et la forme, très bien; parceque encore une fois il s'élève des protestations et même des théories contre l'ordre de choses; parceque les idées contredisent les faits, les sentimens, les institutions, et qu'en définitive la forme, c'est l'ordre de choses, les faits, les institutions, les moyens; le fond, au contraire, les idées, les sentimens et le but. Mais cette distinction ne remonte pas jusqu'aux beaux temps de la monarchie, où l'opinion publique songeait à peine à protester contre les abus et pas le moins du monde contre la forme, où le bon Lafontaine pouvait dire :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les Dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disait : j'y souscris quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.

Ainsi donc, ce qui reste pour nous, c'est que M. Lerminier n'a pas craint d'affirmer historiquement que la France est démocratique par le fond, et que ces paroles ont de la valeur dans la bouche d'un homme qui sait et qui professe que le fond emporte la forme. Depuis bien long-temps la salle du Collége de France

Digitized by Google

n'avait pas retenti de semblables accens. C'était peut-être ici l'occasion de généraliser cet axiome, et de l'appliquer à l'humanité tout entière; car la France, pour être à l'avant-garde des sociétés modernes, n'a pas une autre loi; et si par la forme l'humanité est monarchique, aristocratique, oligarchique ou despotique, par le fond l'humanité ne peut être que démocratique.

Dans cette même leçon, M. Lerminier s'est prononcé pour le suffrage progressif. Il repousse le suffrage universel comme n'offrant pas assez de garanties; mais il regarde également les garanties pécuniaires comme insuffisantes. Ce qu'il exige surtout de l'électeur, ce sont des lumières et de la moralité. Du reste, il s'est trop peu étendu sur cette matière si importante pour que nous puissions à cet égard faire connaître toute sa pensée. Son but principal, c'était d'établir que la France est démocratique par ses idées, son caractère et ses mœurs, ennemie enfin de tout ce qui est noblesse de naissance. A ce sujet, il a chaudement persifflé les aristocrates du juste-milieu, leur rappelant avec éloquence que lorsque l'on a une fois siégé dans les rangs du peuple, on ne peut en sortir que pour descendre. Il n'a pas non plus épargné le dogme célèbre de la souveraineté de la raison, que les néoplatoniciens doctrinaires ont voulu mettre en opposition avec la souveraineté du peuple; il l'a culbuté avec mépris. Mais nous aurions voulu lui voir aborder ce sophisme ridicule dans toute sa pauvreté; et pour cela il suffisait d'établir une distinction entre la raison individuelle et la raison publique. Oui, en philosophie, dans le sens où l'on prend aujourd'hui ce mot, le souverain, c'est la raison, n'eût-elle qu'un seul homme pour défenseur contre toute l'humanité. Dans ce cas, Socrate et Platon peuvent avoir raison contre toute la Grèce et tout le paganisme. Mais en politique, c'est différent; nous sommes dans le règne des faits sociaux, et le souverain ce n'est plus la raison d'un seul ou de quelques-uns, mais bien la raison de tous, ou du moins du plus grand nombre. A ce point de vue, la jonglerie est évidente. Elle

Digitized by Google

consiste à confondre ce qui est bien distinct, à jeter brusquement dans le domaine de la société ce qui ne rentre que dans celui de l'individu, à brouiller les cartes, pour tout dire. M. Lerminier a bien rejeté toute opposition entre la souveraineté du peuple et la souveraineté de la raison, mais d'une manière un peu vague. Il nous paraît nécessaire de distinguer. Le souverain, c'est la raison en politique comme en philosophie; mais à cette différence qu'en philosophie, la raison d'un seul se suffit à elle-même, tandis qu'en politique, eussiez-vous mille fois raison que vous n'en seriez pas plus souverain, si vous êtes impuissant à convertir la société. Le souverain ne peut être que la raison de la majorité; c'est clair, c'est précis. La politique, c'est la vie sociale, et la raison de cette vie sociale ne peut être que la raison sociale, que la raison publique. Le sophisme a été fait en vue du progrès comme en vue de la rétrogradation. M. Lerminier l'a montré dans le cerveau de Robespierre aussi bien que dans celui de M. Royer-Collard. Mais, dans tous les cas, c'est une erreur dangereuse et coupable. Eh! mon Dieu, quelle plus belle réfutation de cette petitesse vaniteuse que le grand mot des premiers chrétiens : *Vox populi, vox Dei!*

Qu'il nous soit permis d'insister à ce sujet sur la distinction nécessaire à établir entre le domaine particulier et le domaine public. L'individu et la société, l'homme et l'humanité, forment un dualisme capital auquel, selon nous, les nouvelles écoles aussi bien que l'ancienne ne font pas assez attention. Il s'applique à tout, à la philosophie, à la religion, à la morale, comme à la politique. Il ne forme assurément pas un système complet à lui tout seul, mais nous défions d'en élever un de quelque valeur sans le respecter, et sans étudier ses différens jeux. L'homme est un être individuel et social. C'est incontestable. Les nouvelles doctrines, et entre autres le saint-simonisme, ne sont tombées que pour n'avoir pas procédé conformément à cet axiome. Mais une foule de questions se présentent aussitôt. L'homme est-il à la fois

Digitized by Google

et toujours individuel et social dans toutes ses actions, ou bien est-il purement individuel dans celle-ci, purement social dans celle-là, en même temps social et individuel dans cette autre? Où commence-t-il à être social dans certains cas? dans quelles proportions est-il individuel pour quelques autres? Questions multiples, complexes et embarrassantes, qui ne sont pas étudiées, et de la solution desquelles cependant sortira toute la doctrine des tems modernes. Il faut enfin étudier l'homme au point de vue de l'humanité, de la communion, de la race, de la patrie, de la société particulière dans l'état, au point de vue de la famille, au point de vue de lui-même. Le problème est assez vaste pour fixer toutes les attentions et principalement celle de M. Lerminier.

Dans son avant-dernière leçon, M. Lerminier avait à examiner la grande question de savoir s'il faut deux chambres, ou s'il n'en faut qu'une. Nous allons le suivre dans quelques développemens.

S'attaquant d'abord à l'école anglaise, aux doctrinaires, qui veulent deux chambres, l'une élective et l'autre héréditaire, il a nié leur doctrine avec feu, au nom du principe de l'égalité; et, redoublant ses vigoureuses attaques contre cette école anti-nationale, il a prédit une chûte honteuse à ceux qui rêveraient le retour d'une aristocratie de sang sur la terre de France. Il s'est occupé de la prétention ridicule de cette école à donner comme le dernier mot de l'humanité, comme son *consummatum est* l'institution des deux chambres anglaises, institution d'origine toute féodale, car elle fut le résultat des circonstances et non d'une conception philosophique; institution féodale encore, parcequ'elle consacre des divisions et des classes injurieuses à l'unité, cette loi de tous les peuples d'abord, et de la famille humaine ensuite. Cette partie de sa tâche n'était ni la moins facile, ni la moins belle; car non seulement la science sociale venait à son secours, mais aussi le bon sens français, qui sort de repousser si vertement les prétentions pédantesques de ces messieurs.

Digitized by Google

De là à l'école américaine il n'y avait qu'un pas, et M. Lerminier a nié tout aussi formellement les deux chambres électives, qui ne sont en résumé que les deux degrés d'une même représentation. Il a judicieusement remarqué que l'Amérique, à part sa haine contre l'Angleterre, était anglaise de langage et de mœurs, et que le précédent des deux chambres en Angleterre avait dû avoir une grande influence de fait sur sa détermination en faveur des deux chambres. Nous avons vu avec plaisir mettre ce fait en saillie. C'était déjà beaucoup que le peuple américain poussât l'esprit d'innovation jusqu'à substituer une chambre élective à une chambre héréditaire; il ne pouvait être donné qu'à un autre peuple, bien autrement novateur, bien autrement philosophe, d'offrir au monde le spectacle d'une nation gouvernée par la chambre unique de ses représentans. M. Lerminier a eu raison de montrer les points de contact entre l'Angleterre et l'Amérique; mais il aurait dû, pour l'honneur des Américains, mieux faire ressortir les dissemblances. Elles sont toutes à l'avantage de cette école qui nous touche, nous Français, en cela qu'elle repousse aussi l'aristocratie de naissance, et qu'elle ne veut pas non plus de législateurs-nés.

Après avoir démontré que l'école anglaise ou l'école américaine ne pouvaient plus faire autorité absolue pour la France, après avoir repoussé toute importation étrangère, toute imitation servile, jetant un coup-d'œil d'analyse sur la France, il a posé en fait qu'il n'y avait en France ni noblesse ni clergé à l'état d'institution, et même que la royauté n'était plus qu'une épithète, qu'un rouage du gouvernement; qu'elle existait si peu comme institution indépendante, que du jour où elle voudrait séparer son intérêt de celui de tous, elle tomberait tout-à-coup. Que la noblesse ne soit plus une institution, nos mœurs suffisaient pour l'établir, et la défaite de nos platoniciens renouvelés des Anglais au sujet de la pairie ne laisse plus de doute à cet égard. Non, la noblesse n'existe plus comme institution; car nous n'a-

Digitized by Google

vons plus de chambre héréditaire. Le clergé, de son côté, est si peu une institution politique aujourd'hui, qu'il n'est même plus propriétaire à son titre de clergé; et pour ce que l'on appelle la royauté, il est évident que ce n'est plus le pouvoir divin du temps jadis. Il existe bien encore une noblesse, un clergé, une royauté; mais il est impossible d'y voir autre chose qu'une pâle défiguration, qu'un *caput mortuum* du moyen âge.

Avoir prouvé que l'exemple des deux chambres d'Angleterre et d'Amérique était moins philosophique qu'accidentel, et que la France, plus que tous les peuples et même que l'Amérique, car elle n'a pas d'esclaves, était une et démocratique, c'était avoir résolu la question, c'était se prononcer pour une seule chambre, et M. Lerminier l'a fait avec une conviction chaleureuse. Néanmoins de fortes objections ont été faites au système de l'unité de chambre; des projets de deux chambres ont été conçus par de graves penseurs. Il devenait donc urgent de les examiner, et c'est à cela que fut consacrée la seconde partie de cette leçon.

La société se divise en jeunes hommes et en vieillards. Si l'on veut avoir une représentation fidèle, il faut que cette division se répète dans le pouvoir législatif. De là deux chambres, l'une des jeunes, et l'autre des anciens. Quelques personnes en voudraient encore une troisième, celle des mitoyens, n'étant ni vieux ni jeunes. Tout en acceptant comme très réelle et comme élémentaire cette division, M. Lerminier, loin d'en conclure qu'il faut deux chambres, en tire au contraire un argument en faveur d'une seule chambre; car la question n'est pas seulement de représenter les divisions, mais plutôt de les faire cesser. Or le moyen d'obtenir un rapprochement entre des hommes que les circonstances séparent, ce n'est pas de les parquer dans des chambres différentes. Il n'en sortirait que de la chicane et des coups-d'état. L'union ne peut s'obtenir que par l'accointance, la sympathie ne peut se faire jour que par le commerce de chaque in-

Digitized by Google

stant. M. Lerminier pense que le jeune homme à la fougue du tribun, aux membres robustes et achilléens, doit être modéré par le vieillard, au sang refroidi, aux membres moins charnus, il est vrai, mais à la longue expérience, et que l'homme âgé gagnera près de la jeunesse la chaleur qui lui manque.

Nous partageons l'avis de M. Lerminier. Imitons la nature, qui loin de séparer les âges, les rapproche et les confond dans une majestueuse harmonie. D'ailleurs cette vérité grandissant tous les jours, que la société est progressive, une chambre des anciens ne pourrait pas représenter l'immobilité pure. La différence entre les vieillards et les jeunes hommes n'étant donc pas radicale, il n'y a pas lieu à représentation distincte; ce n'est plus qu'une affaire de nuance. Le système de deux chambres ne pourrait être philosophiquement vrai que s'il existait dans la société des différences éternellement radicales, ce qui n'est pas, grâce à Dieu; car alors la doctrine qu'il faudrait prêcher, ce ne serait plus le progrès, mais bien mieux le mouvement sur place, l'utopie insolente de la bascule si agréable et si chère à nos estimables gouvernans.

On puise contre l'unité de chambre une objection plus spécieuse que grave dans l'ordre judiciaire : c'est l'usage et, dit-on, la nécessité des diverses juridictions, des appels. M. Lerminier a d'abord répondu qu'en certaines matières commerciales et qu'en droit criminel, par exemple, il n'y a pas d'appel; il a en outre montré l'origine des différentes juridictions dans les divisions de la société féodale. Suivant lui, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de préparer toutes les chances d'un bon jugement du premier coup. Cette question nous paraît beaucoup moins importante, parceque l'on pourrait satisfaire ce qu'il y a de juste dans l'objection, sans pour cela créer deux chambres. Ne pourrait-on pas, dans la même chambre, après un délai pendant lequel l'opinion publique et la presse feraient l'office du jury par excellence, reprendre la lecture et le vote de la loi, et ainsi pré-

Digitized by Google

venir les imprévisions ou les inconséquences et les contradictions mêmes avec les autres lois?

M. Lerminier, toujours fidèle à l'unité de chambre, a également combattu le projet d'une chambre des propriétaires et d'une chambre des prolétaires. Mais ici M. Lerminier a confondu deux questions distinctes. Si l'on donne le gouvernement de deux chambres, l'une des propriétaires, et l'autre des prolétaires, comme un gouvernement-modèle, comme une conception philosophique, comme un type immuable enfin, il a raison. Mais si l'on ne présente ce projet que comme un expédient transitoire et relatif aux circonstances, alors il y a lieu à plus mur examen. Nous ignorons si la première prétention a été élevée; ce que nous savons, c'est que jamais la *Revue encyclopédique* n'a prétendu qu'il y aurait éternellement un aussi affligeant dualisme, bien qu'elle ait émis un projet de deux chambres représentant les prolétaires et les propriétaires. Philosophiquement, la *Revue* pense, comme M. Lerminier, qu'un jour toutes les entités disparaîtront pour faire place à une sublime unité, toutes, qu'elles s'appellent royauté, église, armée ou noblesse, toutes sans exception. Mais il faut des moyens pour en arriver là. Au point de vue de M. Lerminier, toutes les difficultés retombent dans la loi d'élection. Or l'élection est ce dont il s'est le moins occupé, se bornant à la définir par ces mots heureux : *L'élection, c'est la volonté envahissant le hasard.* Nous l'avons bien entendu repousser le suffrage universel, et n'admettre que le suffrage progressif, fondé sur le talent. Mais ce n'est pas là une théorie électorale. En effet, dans ce système, d'abord qui sera juge du talent? ensuite, dans quelles proportions représenterez-vous les divisions élémentaires que vous reconnaissez dans l'état, celles de l'âge et de la fortune, par exemple? Voilà ce qu'il fallait dire pour avoir une conception praticable. Jusque-là ce n'est qu'une conclusion philosophique, incontestable, mais attendant les moyens possibles de sa réalisation. Révolutionnairement, le nœud serait

Digitized by Google

bientôt tranché, le suffrage universel donnerait la solution; mais nous avons bien peur que le suffrage universel ne donne un résultat contraire au bien du peuple lui-même, qui ne saurait passer brusquement de l'ilotisme à la domination exclusive qui lui revient par le nombre. C'est le sentiment profond de cette difficulté qui a motivé le projet transitoire d'une chambre des prolétaires et d'une chambre des bourgeois. Nous aurions voulu voir M. Lerminier prendre la question sous cet aspect, elle y aurait assurément gagné.

M. Lerminier n'a pas manqué d'établir la supériorité du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif, comme cela découlait de ses prémisses. Il a revendiqué l'initiative de la pensée sur l'action, montrant dans le passé le soldat dirigé par le prêtre. Dans une poétique et brillante digression sur la synthèse, qu'il a fait descendre du mont Sinaï dans la personne de Moïse, qu'il a incarnée dans Jésus, il a établi que de toutes les nations la plus synthétique, c'était la France, qui ne savait pas s'éprendre pour des textes, des formes ou du protestantisme, mais seulement pour l'*égalité*. Enfin ses dernières paroles ont été : Pas d'Angleterre, pas d'Amérique; la France, l'unité de chambre, la supériorité du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif.

On n'avait pas attendu M. Lerminier pour proclamer la doctrine de l'unité de chambre, assurément; mais ce qu'il y a de remarquable dans la manière de M. Lerminier, c'est qu'il la fait descendre en ligne directe de l'histoire même de la monarchie. Pour lui l'unité de chambre, c'est la continuation de Philippe-Auguste, de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV. La monarchie a poursuivi l'unité de nation despotiquement; il faut aujourd'hui la continuer d'une façon démocratique. L'unité, toujours l'unité, c'est la passion de tout ce qui fut grand en France, de la Convention et de la Constituante comme de Napoléon; le despotisme accourt pour la sauver dès que la démocratie la compromet, et le peuple la sauvera malgré la royauté qui l'expose. Cette leçon a été fort belle; elle a fait

Digitized by Google

une grande impression sur le jeune auditoire, qui a répondu par des salves successives de bravos.

La dernière leçon contenait des conclusions philosophiques et religieuses, ou plutôt des prolégomènes sur la religion et la science. Elle nous a produit l'effet d'une belle préface, mais d'une préface attendant un livre. Et puis venait une foule de digressions pleines de chaleur et de verve. Nous aurons le déplaisir, sur les questions fondamentales, d'être en désaccord complet avec le savant professeur; mais notre ardent amour de la vérité ne nous permet pas un coupable silence. Il est pénible pour nous de lutter avec un si terrible adversaire, mais enfin il le faut. Bien que nous soyons sur presque tous les points de la même école que M. Lerminier, ici la dissidence est telle qu'il faut ou que nous soyons convaincus par lui, ou qu'il soit convaincu par nous. Pas d'alternative. Mais commençons par rendre compte des digressions intéressantes dont nous avons parlé.

Après avoir produit quelques argumens nouveaux en faveur de l'unité de chambre, rappelé la lettre de Bentham à Lafayette, fait remonter la souveraineté du peuple de Rousseau jusqu'à la souveraineté du genre humain, M. Lerminier a dépeint le caractère de notre époque; — anarchique, c'est vrai, car elle offre beaucoup de contradictions : ici c'est le catholicisme qui se défend par l'hérésie; là c'est une nouvelle école qui en contredit une autre; ailleurs c'est l'industrie qui s'élève, et fait bien, mais qui voudrait tout mépriser, et fait mal; — anarchique par l'immense quantité d'idées et de sentimens qui s'y agitent, — mais franche, progressive, universelle. La comparant alors avec la restauration, M. Lerminier a donné de cette dernière une peinture ravissante de coloris et de vérité, peinture moqueuse, mais fidèle. Il n'a pas craint de rendre justice à ses travaux des cinq dernières années, à ses historiens, à ses jeunes philosophes, à ses poètes, à sa théologie; mais il n'a pu retenir sa langue devant l'insuffisance de son ridicule et prétentieux éclectisme, aboutis-

Digitized by Google

sant, après les trois jours, à la nullité la plus complète, cause trop réelle de l'anarchie qui existe. Notre époque est moins tranquille à sa surface que la restauration, j'en conviens, a-t-il dit; mais est-ce notre faute à nous si le vieux ayant disparu, le jeune n'a pas tenu long-temps? M. Lerminier ne pouvait trouver une meilleure occasion de parler de l'allure nouvelle qu'a prise non seulement la politique, mais aussi la science, qui dépouillent de concert la défroque de carnaval, la livrée d'arlequin dont les avait habillées l'éclectisme, pour se revêtir d'une robe nouvelle plus durable et plus pure. Aussi a-t-il mentionné avec enthousiasme les recherches plus profondes des sciences naturelles et leur direction synthétique; les travaux qui se font sur le passé, sur l'Orient et sur l'Inde, que dans son dernier ouvrage il représente comme étant pour nous ce qu'était pour le seizième siècle Rome et la Grèce; la physiologie, cette étude de la nature vivante, reprenant sa supériorité sur la froide analyse et la morte anatomie, qui ne font autre chose que l'inventaire d'un cadavre; l'anthropologie, dans l'arène philosophique, faisant pâlir la psychologie si creuse de la restauration, c'est-à-dire l'étude de l'homme, avec toutes ses idées et toutes ses passions, détrônant l'étude stérile des facultés métaphysiques du cerveau séparé du cœur. La *Revue* ne saurait trop approuver une semblable sortie, elle qui consacre tous ses efforts à signaler au siècle le réveil de la *synthèse* dans la science, le retour de la *vie* dans ce domaine glacial de la mort.

Dans cette gravitation nouvelle de la pensée vers quelque chose de plus général, les solutions chrétiennes lui paraissent inquiétées, l'arianisme du quatrième siècle et le socinianisme du seizième lui semblent prendre leur revanche; mais enfin il ne veut d'aucune opposition de fait à l'essor de l'esprit humain, pas même celle du christianisme, malgré toute la vénération historique qu'il lui inspire. Marchons toujours; c'est au christianisme, suivant son expression, de faire ses propres affaires. Ces paroles

Digitized by Google

seraient plus profondes si M. Lerminier avait d'abord fait comprendre la double physionomie du christianisme. Le christianisme est à la fois humain et mystique : comme doctrine humaine, ses affaires sont celles de toute l'humanité, et c'est un devoir de les mener à bien; comme doctrine mystique, ses affaires ne sont plus que celles des hommes qu'elles enrichissent et qu'elles élèvent: à ceux-là de s'en occuper, s'ils ont le cœur d'opposer leurs préjugés et leurs intérêts à l'avenir de toute la famille humaine. Ensuite M. Lerminier a montré le pays prenant conscience de lui-même. Depuis l'empereur, à son avis, la nationalité française n'a jamais été satisfaite; depuis Napoléon, la France n'a rien aimé; elle commence à s'aimer elle-même. Après avoir établi la nécessité d'une école française à la place de l'école doctrinaire, mais d'une école véritablement française cette fois, qui résoudra les problèmes en vue de la France et de l'humanité, le savant professeur a adressé quelques conseils et même quelques reproches à la jeunesse. Il lui a présenté le siècle comme lui appartenant, parceque tout siècle de rénovation appartient à la jeunesse, et qu'il est impossible de le lui escamoter; mais c'est à la condition qu'elle en sera digne. Selon lui, la jeunesse française est prompte, facile, brillante, pleine de génie, mais elle manque de persévérance et d'habileté; elle craint le travail, conçoit beaucoup, mais ne sait pas vouloir, désirant tout savoir, mais lente à se décider, à faire un choix. Il est naturel de commencer par une synthèse telle qu'elle, mais il faut étudier sa vocation. Là chacun est électeur par voie de volonté et de grâce; il sonne quelque chose qu'il faut bien écouter. Enfin, sentir, comprendre et vouloir, c'est la marche ordinaire; mais pour bien vouloir, il faut d'abord vouloir une seule chose. Jamais conseils de cette espèce n'ont été mieux placés que dans la bouche de M. Lerminier, qui, par sa volonté puissante et sa persévérance laborieuse, a su s'ouvrir une immense carrière.

Cette leçon a eu un caractère d'universalité et de cosmopoli-

Digitized by Google

tisme remarquable. Toutes les questions y étaient largement, humanitairement posées. Le professeur n'a pas non plus passé sous silence les tentatives religieuses dont nous avons été témoins ou acteurs. Quoique inopportunes, M. Lerminier les croit dignes de quelques éloges, parcequ'elles viennent d'un motif généreux; mais le tact du siècle devait les repousser, parcequ'il doit encore long-temps vivre sur les dernières réalisations du christianisme. Nous touchons, comme on le voit, à la partie dogmatique de cette dernière leçon. M. Lerminier y a reproduit et même développé quelques propositions contenues dans le brillant volume qu'il vient de publier. Voici sa manière de concevoir le progrès. L'ancienne vérité, l'ancienne religion étant détrônée aujourd'hui, l'esprit humain est à la recherche d'une vérité nouvelle, d'une synthèse, d'une religion. La philosophie prépare les matériaux au sein desquels un nouveau *révélateur* doit puiser un autre évangile. Mais cet avènement du messie peut tarder long-temps; d'immenses travaux à peine commencés sont encore à faire. Alors, en attendant, la société vivra sur la consommation des formes chrétiennes; il faut un remplacement métaphysique du christianisme, mais auparavant la société pratiquera du christianisme ce qui lui reste à pratiquer : l'égalité, la fraternité, l'association. Ce sont deux époques bien distinctes : l'une est politique et sociale, c'est une époque d'action; l'autre est métaphysique et religieuse, c'est une époque de croyance : autrement, religion et sociabilité, c'est la même chose, mais sociabilité d'abord. Et pour mieux formuler sa pensée, M. Lerminier appelle la première du titre de *César*, et salue la seconde du doux nom de *Jésus*. En effet, ajoute-t-il, pourquoi n'apparaîtrait-il pas un jour un poète religieux plus grand que tous les autres, un Napoléon de la synthèse? Autant que nos souvenirs et des notes prises sur place nous l'ont permis, nous avons employé les propres expressions du professeur.

Commençons par observer que cette manière d'entendre le

Digitized by Google

progrès ne diffère nullement de celle de l'antiquité. Un évangile, puis un évangile; un révélateur, puis un révélateur. C'est là du vague et du mysticisme, du progrès par saccades.

Ce n'est pas ainsi qu'entendait la perfectibilité le dix-huitième siècle, dont M. Lerminier accepte si bravement l'héritage. Etre en contradiction avec le dix-huitième siècle à ce sujet, c'est le répudier d'un seul coup, car le dix-huitième siècle, en philosophie, c'est la guerre contre la révélation, contre la révélation humaine aussi bien que divine; c'est se replonger de gaieté de cœur dans les nuages de cette antiquité qu'il débrouilla. Et remarquez de grâce que l'antiquité ne se trouva contrainte à admettre la révélation, que parcequ'elle n'avait pas conscience de la loi du progrès. Admettre le progrès, c'est nier la révélation par un seul homme; comprendre l'imprimerie et la presse, cette grande différence des temps anciens et des temps modernes, c'est encore nier la révélation par un seul homme. Si l'on veut aujourd'hui parler révélation, il n'est plus permis de penser qu'à la révélation sociale se substituant à la révélation individuelle. Car depuis la découverte de l'imprimerie, le genre humain a reconquis son trône usurpé par *l'homme-révélateur*. On pouvait songer à mettre dans la même balance un homme et l'humanité dans les temps où Dieu parlait, parceque cet homme c'était Dieu lui-même. Mais au dix-neuvième siècle! c'est un délire. Le législateur, le révélateur du monde moderne ne peut être et ne sera que la presse, que l'esprit humain. Le seul héros qui puisse communier avec Dieu, c'est l'humanité; et tout éloge qui rapetisse l'espèce humaine pour grandir un homme est un sacrilége. Mais le génie, dira-t-on, le génie, l'aurez-vous en moins grand honneur que les anciens? Le génie!.. c'est la gloire de l'homme: mais pensez-vous que l'habitant immense de notre planète, que l'humanité n'en ait pas, de génie? Au contraire, son génie, comme elle, est un et multiple, collectif, universel; c'est un accord magnifiquement harmonieux, composé du génie de tous et de celui

Digitized by Google

même de vos révélateurs passés, présens et futurs. Ce dont vous parlez, c'est le génie individuel. Il n'est après Dieu qu'une seule chose au-dessus de lui ; mais, tout sublime qu'il soit, il en est une, le génie social ; le génie du géant de la terre.

Mais d'ailleurs, avant de vouloir une nouvelle édition de révélateurs à l'antique, il faudrait savoir s'il a jamais existé des révélateurs comme l'entend M. Lerminier. Nous ne le croyons pas. Les révélateurs, dans l'antiquité, ce sont des collections d'hommes ramenées à un seul type, à un seul nom. Nous conseillons à ce sujet de méditer un article de M. Pierre Leroux, intitulé : *De la Philosophie et du Christianisme* (1). Comme science, les révélateurs sont pré-

---

(1) REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, livraison d'*août* 1832. — Nous renverrons également aux articles de notre ami intitulés : *De l'influence philosophique des études orientales*, — *Des rapports de la doctrine de Confucius avec la doctrine chrétienne*, — *De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième*. Il est impossible, en jetant les yeux sur ces articles, de ne pas voir l'enchaînement logique et rigoureux des idées émises depuis deux ans par la *Revue*. La question que nous débattons ici, contre M. Lerminier, n'est pas une question isolée. Au contraire toutes les questions philosophiques s'y rapportent, et de l'opinion qu'on se fait sur ce point découlent une foule de conséquences. En effet, suivant qu'on se décide à cet égard, on entend différemment le passé, le présent, l'avenir. Avec le *révélateur*, vous niez fondamentalement la Philosophie, et vous rejetez la tradition du dix-huitième siècle. Avec le révélateur, vous niez le progrès continu, et vous êtes obligé de classer toute l'histoire en époques organiques et critiques. Avec le révélateur, enfin, vous aboutissez nécessairement en politique au *papisme*, comme a fait cette fraction de l'école saint-simonienne (M. Buchez et les rédacteurs de l'*Européen*) qui, avant M. Lerminier, avaient prophétisé un messie à venir et caractérisé comme lui notre époque. En un mot, il ne s'agit de rien moins que de la vraie *tradition de la Philosophie*, et par conséquent du fond même et de l'essence de la *Doctrine du progrès*. Voilà pourquoi nous avons dit plus haut qu'il faut que M. Lerminier se convertisse un jour à notre opinion, ou que nous nous convertissions à la sienne.

Digitized by Google

cédés et suivis par un mouvement de la pensée, et le mot *révélation* correspond bien plus à leur mission mystique qu'à leur mission humaine; car il faut bien distinguer dans le révélateur l'homme du genre humain et du progrès, d'avec l'homme de son temps et de son pays.

Mais nous allons entrer plus avant encore dans la question du révélateur et établir l'impossibilité même d'une révélation. Il suffit pour cela de se placer au point de vue du cœur et de la morale. L'esprit de sa nature est complexe, abstrait et multiple : la morale seule, comme le cœur, est simple, est une par son essence. Toute question humaine doit passer de l'esprit au cœur, ou du cœur à l'esprit. Il est donc nécessaire de ramener la question du révélateur au point de vue moral. Eh bien! en morale, il ne saurait y avoir de révélation; tous les moralistes de tous les temps et de tous les lieux sont unanimes : aimer ses semblables, ne pas leur nuire, voilà toute la morale. Ce n'est ni Moïse, ni Confucius, ni Brahma, ni Mahomet, ni Bouddha, ni Jupiter, ni Jésus, qui ont révélé ce précepte sublime au cœur humain, c'est Dieu lui-même de toute éternité; seulement les révélateurs l'ont rappelé aux hommes lorsqu'ils s'en écartaient, seulement ils l'ont plus ou moins étendu, plus ou moins généralisé. Moïse se contente de la fraternité entre Juifs, Jésus la prépare entre tous les hommes, la voix de l'un est plus mâle, la voix de l'autre est plus douce et plus tendre, mais enfin pas de révélation en morale.

Nous pourrions aller plus loin et nier également que la révélation soit possible dans la philosophie. L'homme du moindre bon sens peut défier tous les révélateurs à venir de révéler en philosophie une idée plus grande que celle de *l'unité*. Ici encore les anciens révélateurs ont rappelé l'esprit humain à cette idée sublime, lorsqu'il se perdait dans le dédale obscur de l'analyse; ici encore ils l'ont plus ou moins généralisée, plus ou moins étendue, inventant des *moyens* plus ou moins ingénieux de la pratiquer. Ainsi donc, en philosophie même, nulle autre révéla-

Digitized by Google

tion n'est possible qu'une révélation des *moyens* de faire passer dans la réalisation l'idée-mère qui ne relève que de Dieu, *l'unité*. Est-ce là franchement ce qu'on entend par révélation? Il serait temps d'en finir avec ce mot, parceque d'un côté il réveille dans l'esprit l'idée de quelque chose d'inattendu et d'inouï, ce qui est une chimère dans une époque où chacun pense tout haut, et que de l'autre il se rapporte dans l'antiquité beaucoup plus au commerce mystique de l'homme avec un Dieu parlant, qu'aux découvertes morales, philosophiques, humaines, dues aux révélateurs. C'est pour n'avoir pas senti que la morale est immuable, quoique extensible, que M. Lerminier en est venu à croire que lorsque la première époque aura pratiqué l'égalité, la fraternité, l'association (ce sont ses paroles), alors le révélateur viendra nous ouvrir un nouveau monde. Il est bon de ne pas emprisonner le champ vierge de l'avenir dans un étroit axiome, mais on court le danger de perdre terre si l'on veut trop s'abandonner au vague de l'imagination.

La pratique du christianisme, l'égalité, la fraternité, l'association d'abord, puis nous verrons ensuite. Mais, grand Dieu! ce n'est pas le christianisme qui est venu apporter au monde les idées d'égalité, de fraternité, d'association, elles sont inhérentes à la nature de l'homme. Et si le révélateur doit attendre, pour donner sa révélation, que le monde ait pratiqué ce que vous appelez la réalisation du christianisme, l'égalité, la fraternité, l'association, il attendra long-temps. Car les conceptions les plus originales et les plus révélatrices de l'avenir, ne seront jamais que des moyens de pratiquer l'égalité, la fraternité, l'association. Nous adjurons M. Lerminier de briser courageusement avec cette illusion vaporeuse qui le met en contradiction avec le dix-huitième siècle, ses amours, en contradiction avec lui-même, et qui le range dans l'école savante mais rétrograde de de Maistre, de M. de La Mennais, du catholicisme, et de M. Buchez. Oui, en contradiction avec lui-même; car après-avoir repoussé

Digitized by Google

toute entité en politique, il en invente une, le révélateur, qui par la religion s'impatroniserait dans la politique elle-même.

M. Lerminier s'est trouvé poussé à cette conclusion aventureuse par sa fausse théorie sur les grands hommes. L'antiquité voyait en face l'un de l'autre le grand homme inspiré de Dieu, et le genre humain. M. Lerminier, acceptant ce funeste dualisme, a pensé que ce qu'il y avait à faire aujourd'hui, c'était de le réchauffer à la doctrine du progrès; alors il s'est dit: L'humanité se développe, c'est vrai, mais les grands hommes aussi se développent, car tout est progressif. Ce n'est pas nous qui oserons nier que les grands hommes se développent en même temps que l'humanité. Mais la question ne devait pas être posée de la sorte. Assurément les grands hommes se développent, mais ce qui, loin de se développer, diminue tous les jours, ce sont les fausses idées des anciens sur les grands hommes. Or M. Lerminier comprend les grands hommes absolument comme l'antiquité, ce qui ne doit plus être dans les temps modernes, qui diffèrent de l'antiquité par l'avènement de l'esprit humain sur la scène du monde et par la conscience parfaite de la loi du progrès. Voilà ce qui explique pourquoi le plus grand fait de l'humanité, la révolution française, n'a pas eu de grand homme à l'antique: car Mirabeau représente sans initier. On a faussement dit que dans la personne de Napoléon, la révolution s'était faite homme: car la révolution française, c'est un progrès social accompli par la société même, une révélation, s'il faut le dire, mais une révélation sociale, et si un seul homme a pu remplir la place de la société, c'est parceque la révolution agonisante succombait aux embuches et à la fatigue. La chose fut peut-être nécessaire, mais il est si juste de dire que la révolution mourut à la naissance de l'empire, qu'alors le grand homme l'arrêta court, non seulement dans ses écarts, mais aussi dans sa marche. Et aujourd'hui si la France s'embarque de nouveau sur l'océan de l'avenir, est-ce quelque révélateur qui

Digitized by Google

l'y a poussée? non, c'est la presse, c'est l'esprit humain lui-même.

Nous supplions encore une fois M. Lerminier de prendre un parti définitif sur cette question, parceque nous pouvons lui affirmer que les écarts où pousse la doctrine du progrès vaguement comprise ont détourné beaucoup de bons esprits des études devenues nécessaires pour constituer une école vraiment française, et que ce sont ces mêmes écarts encore qui empêchent la presse quotidienne du mouvement de se rallier aux novateurs.

Hâtons-nous, le temps presse. Ne perdons pas le temps à chanter des prophéties oiseuses. Rendons à la science française son initiative, constituons-la, relevons-la jusqu'à Dieu, mais plus de mysticisme.

CHARLES EMMANUEL.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA FRONDE.

Gourville, ce *Mascarille* que Molière trouva tout fait, Scapin doré qui avait commencé par mener les affaires de M. le prince de Marsillac, durant la Fronde, et qui finit par acheter une partie des magnifiques domaines du grand Condé, valet fait homme à force d'intelligence, et dont l'étonnante fortune inspirait à Labruyère ces aristocratiques antithèses du pâtre de l'Euphrate et de la reine Zénobie, — Gourville, ne voulant manquer d'aucune gloire, occupa les loisirs de sa vieillesse à écrire des mémoires. C'est là qu'on trouve :

« Si quelqu'un lisait ces choses, il ne pourrait jamais les croire » véritables. Ceux qui ont vu où les affaires étaient dans le » royaume, ne sont plus ; les jeunes gens qui n'ont connaissance » que du temps où le roi a établi son autorité, prendraient ceci » pour des rêveries, quoique ce soient assurément des vérités très » constantes. »

En effet, pour ce siècle moribond et écrasé, ce devait être une fable bien incompréhensible et bien merveilleuse que le récit de la Fronde. Quoi ! ces courtisans inclinés, ce royaume muet, ces confesseurs ambitieux, ces maîtresses dévotes, cette caducité fardée ; quoi ! ce panthéisme monarchique, ce monde vieux, bête et absolu, tout cela était une innovation ! et à un demi-siècle de

Digitized by Google

là, dans le passé, un épanouissement imprévu de toutes les facultés juvéniles et ardentes, plaisirs, danger, liberté, franchise, un drame où les femmes ont pris le rôle des hommes, une comédie à laquelle les héros de l'histoire de France, Turenne et Condé, se sont mêlés, la royauté en bavette, sans trône et sans capitale, l'aristocratie qui trinque avec le peuple, l'intelligence des idées les plus progressives, une révélation des types les plus hardis et les plus lointains, un carnaval politique, pas de maître, la souveraineté à tous, et l'influence aux plus habiles!—évidemment cela était incroyable.

Et quand le roi qui retenait et représentait son siècle fut mort, quand la jeunesse vint au pouvoir avec le Régent, le souvenir et le sentiment de la Fronde se réveillèrent. Il y eut une éruption de mémoires sur la minorité de Louis XIV, sur le ministère de Mazarin, sur toute cette vive et aventureuse époque, dont on aurait bien voulu ressusciter le bonheur, mais dont la folie était passée.

Et dans ces dernières années, notre jeune littérature, emportée, peut-être à son insu, par ses généreux penchans, devenue de royaliste libérale, par la nécessité de son opposition et de sa vérité, s'est ressaisie de la Fronde et en a fait jaillir des ironies et des sarcasmes.

Mais les meneurs de cette émeute littéraire n'avaient guère en tête que de rénover le vestiaire usé par leurs devanciers: fantaisie de jeune homme qui s'affuble de velours, parceque le drap l'ennuie. Ces messieurs, lorsqu'ils rencontrent un homme ou une période historiques, lui volent sa valise, se caparaçonnent dans leur bois des pieds jusqu'à la tête, et puis, ainsi faits, viennent se pavaner sur nos places publiques. Mais vraiment, mes bons messieurs, vous portez ces dépouilles si gauchement, vous relevez les coins de votre manteau de façon si maladroite, qu'on devine bien vite votre stérile vanité sous cette mascarade.

Digitized by Google

De la sorte, écrêmant la superficie de toutes choses, ils nous ont arrangé une pauvre petite Fronde, corps sans âme, souquenille flottante sur un mannequin raide et maigre, arme peu dangereuse, véritable fronde sans pierre.

La Fronde est un événement sérieux, intimement lié à tous les événemens qui l'ont précédée; elle est une conséquence inévitable de ce grand seizième siècle, où le catholicisme sentit remuer sous ses pieds le paganisme, — gladiateur qu'Attila avait laissé mort sur l'arène italique, et qui se réveillait après dix siècles de sommeil.

La renaissance se manifesta au commencement du quatorzième siècle.

Pétrarque correspondait avec les savans de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, et de l'Angleterre; il demandait à tous quelque parcelle de ce monument antique que le torrent des invasions avait couvert, quelque fragment de la statue païenne que les barbares avaient broyée, et puis le poëte recomposait l'idole détruite, refaisait le temple abattu, s'enthousiasmait pour l'esprit des anciens, rêvait la gloire des vieilles républiques, et écrivait au tribun Rienzi de relever les rostres et les faisceaux consulaires.

C'est qu'en effet le christianisme, né de la forme républicaine du paganisme, avait donné cette forme à sa primitive église, et l'aurait maintenue dans le monde, s'il n'avait eu à lutter contre la *décadence* romaine, et contre la *nativité* germanique. C'est là le sens de ces communautés de biens et de prières, que les premiers disciples organisaient dans leurs missions, que Pierre et Paul saluaient du saint nom de *frères*, et qui élisaient librement leurs évêques? Mais quand vinrent les persécutions du pouvoir, et les dévastations de la conquête, il fallut renoncer à cette puissance temporelle où les apôtres avaient pu prétendre. La révolution de Jésus ne pouvant être universelle, se contenta d'être idéaliste. Les *apôtres*, hommes d'action, furent remplacés

Digitized by Google

par les *pères*, hommes de doctrine. *L'évangile*, la pensée abstraite du christianisme, triompha; mais *les actes des apôtres* furent interrompus durant le moyen âge, et l'antiquité tout entière fut abîmée et inconnue. Ce n'était pas tant l'œuvre du christianisme que celle des barbares. L'antiquité devait renaître pour compléter le christianisme et non pour le blasphémer. La gloire de Pétrarque et de Rienzi est d'avoir compris et pratiqué cela.

Mais cette idée, timide d'abord, et voilée, et isolée, s'éparpilla dans la foule, s'y choisit des hommes énergiques et divers, éclata dans toutes les carrières, sous toutes les formes, dans les arts, dans la pensée religieuse, dans la métaphysique, dans la politique, et ce fut le seizième siècle. Le travail merveilleux de ce siècle était double. D'un côté on revendiquait le christianisme au profit du rationalisme, de l'autre on revenait aux traditions et aux formes païennes. Tandis que Luther refaisait le siècle de Jésus, les savans refaisaient le siècle de Cicéron. On remontait ainsi de part et d'autre au temps où ces deux grandes pensées humaines vivaient ensemble. L'époque de la pleine révélation du Christ fut retrouvée, et l'humanité, à qui la conscience de sa loi était enfin donnée, s'élança dans les voies de son plus complet développement.

Le paganisme, dans son ère suprême, est arrivé partout à une politique démocratique, à une métaphysique idéaliste, à une morale *théosophique*. Mais le paganisme était une donnée plutôt qu'un produit de l'esprit humain. C'était un panthéisme imposé, fatal, ignoré, où la pensée disparaissait devant le signe, l'humanité devant la nature, le dieu devant l'idole. Le christianisme changea cela. A toutes les notions qui avaient le culte des hommes, il donna une base nouvelle, la conscience. Il était envoyé pour refaire, autour de ce centre intime et éternel, les vérités auxquelles le monde ancien venait d'atteindre. Il rencontra une population qui sortait des forêts, jeune et vive; il l'adopta: il amusa son adolescence avec des figures et des symboles. Mais

Digitized by Google

quand l'imagination de ces hommes fut rassasiée, leur entendement s'éveilla. Alors ces hommes se prirent à rire de leur passé; ils s'en allèrent étudier et ergoter sur les bancs de l'Université; puis, ils demandèrent du marbre et de la toile, où ils mêlèrent la poésie de leur berceau aux espérances de leur avenir; puis, comme ils avaient vu un dieu universel et immense passer dans leurs hallucinations d'écoliers et dans leurs rêves d'artistes, ils trouvèrent trop petit le dieu de leurs prêtres; puis ils se formèrent en assemblées secrètes pour aviser à ce que tout cela fût *réformé;* ils s'épandirent par les rues et par les campagnes, soutenant avec le feu de leurs longues arquebuses la cause sacrée de leurs principes.

Et voilà que les idées de ces huguenots étient liées à une telle série d'idées, que personne n'a pu encore en entrevoir le dernier terme. Pourtant on s'entend assez sur certaines questions et sur l'ensemble des autres; et de toutes ces idées et de tous ces remuemens, il est resté que le droit de se mouvoir pour une idée a été reconnu, et que le problème capital de notre époque est celui-ci :

Trouver une forme sociale qui, en garantissant l'égalité de tous et la liberté de chacun, rende facile et immédiate la traduction du mouvement intellectuel dans le mouvement matériel.

Mais arrêtons-nous au commencement du dix-septième siècle, et voyez comme tout est bouleversé.

L'insurrection a ébranlé toutes les puissances de l'Europe; elle a été proclamée par les sept provinces hollandaises et le centre de l'Allemagne, légitimée par les alliances de la diplomatie française et par la paix de Munster, tentée en France à deux fois, accomplie à Lisbonne par Pinto et le duc de Bragance, essayée à Naples par Masaniello et ses pêcheurs, intronisée à Londres avec Olivier Cromwell.

Il faut, pour comprendre la Fronde, la replacer dans son cadre naturel, entre l'Angleterre et la Hollande, sous l'influence des

Digitized by Google

livres de Bodin et des pamphlets de Milton. C'est que la France a une incroyable promptitude à comprendre les idées, et une égale facilité à réaliser ce qu'elle a compris. A peine sortie des griffes de Richelieu, elle pouvait rêver la république. La noblesse s'était associée aux utopies des démocrates, plus par naïveté, je crois, que par arrière-pensée. Une partie du parlement entrait franchement dans les conceptions les plus progressives. Le peuple avait quelques écrivains d'une rare énergie. Oui, il y avait dans la Fronde une pensée plus radicale et plus positive qu'on ne croit communément, une pensée qui était intime, mais qui se manifestait à la surface par mille signes nouveaux. Le cardinal de Retz a écrit dans ses mémoires :

« On ne parlait que de république et de liberté.... On allé-
» guait l'exemple de l'Angleterre... on disait que la monarchie
» était trop vieille, qu'il était temps qu'elle finît. »

Omer Talon, que ses fonctions d'avocat-général au parlement rendront moins suspect d'exagération, dit à peu près la même chose :

« Beaucoup de gens à cette époque voulaient faire de la France
» une république, et y éteindre l'autorité royale... »

Eh bien! c'est cette terrible idée, voyez-vous, qui a engendré les facéties que M. de Sainte-Aulaire a racontées en trois volumes, et celles qu'il n'a pas racontées et qui ont laissé à ce temps-là un masque de satyre. Cette terrible idée, elle prenait de singulières formes; elle était également sous les choses les plus extrêmes; elle déroutait ou exagérait toutes les opinions et toutes les habitudes; elle ouvrait au cœur humain des fantaisies inusitées; elle jetait son vertige dans toutes les classes; elle changeait les salons de la princesse Palatine en repaire d'intrigans, et la ruelle de madame de Longueville en lieu de prostitution; plus chaste, elle se berçait sous les grands ombrages de Chantilly, parmi les rêveries des princesses exilées; puis éclatait à Bordeaux furieuse un instant, avec Condé; à Paris, elle met-

Digitized by Google

tait son pourpoint plébéien sur les royales épaules de M. de Beaufort; elle exaltait le génie du Coadjuteur, l'intelligence de Corneille, les appétits de madame de Chevreuse, et les colères de l'avocat Deboisle. Elle n'apparut guère foudroyante que dans la rue de Charenton et dans les salles de l'Hôtel-de-Ville. Elle était fantasque, déliée, vive, audacieuse, ténue, plutôt sentie que combinée. Partout où elle passait, elle laissait quelque chose d'original. C'est ainsi que, prête déjà à s'éclipser, étant entrée par hasard au Luxembourg, elle y mit au monde le personnage le plus merveilleux qui se puisse voir : c'était une enfant, n'importe! elle en fit une héroïne; c'était la cousine du roi, elle en fit une fille osée et turbulente; c'était l'héritière de l'homme le plus stupide de France, de Gaston d'Orléans, elle en fit une malicieuse et espiègle femme, dont la vie fut un roman comique, et dont les longs bavardages sont toujours curieux et spirituels.

Mais cette grave idée perce surtout à travers les premiers débats de la grand'chambre et de la cour, qu'on appelle la vieille Fronde. Mathieu Molé, homme dur et étroit, cachant beaucoup d'ambition sous son stoïcisme, groupa autour de lui un *tiers parti*, qui fut fort aise de se vendre. Ce qui restait après cela de passions et d'idées insurrectionnelles fut exploité par Condé et ses petits maîtres. Cette mutinerie faillit bien devenir une révolution. Mais l'épée de Turenne en décida autrement à Gien. Quelques mois après, malgré les canons de la Bastille, le roi rentra à Paris et chassa son parlement à Pontoise.

C'était en 1652. — Dix ans après, Mazarin était mort, Nicolas Fouquet jugé et incarcéré, le roi marié à l'infante d'Espagne, Condé amnistié, et la démocratie impossible.

Et ceux qui croient que toute victoire se gagne avec l'épée, et que toute œuvre s'accomplit par la force, se demandent ce qu'est devenue la liberté, et sous quel tombeau l'insurrection a été ensevelie; car il n'en est plus de trace, là où on la voyait autrefois souveraine, ni à la cour, ni aux parlemens, ni dans la rue. —

Digitized by Google

Oh ! la liberté ne meurt pas, elle se transforme ; les tribuns n'ont jamais manqué au peuple, mais leur place n'est pas toujours sur le Forum. La Fronde n'a pas eu de résultat politique, c'est vrai ; et c'est pour cela qu'on a cru que c'était une chose vaine et plaisante. Mais la Fronde a eu une conséquence philosophique encore inappréciée et fondamentale.

En ce temps-là vivait un jeune seigneur d'un esprit léger et caustique, jetant l'ironie avec plus de facilité que de grâce, peu méchant du reste, pas profond, raillant toute coterie et tout triomphe, non par conviction, mais par goût et nature, d'une aristocratie moqueuse et insouciante, ne supportant pas de maître que l'étiquette. Vous le connaissez tous : c'était Saint-Denys de Saint-Évremond. Quand la Fronde était vivante, en 1650, quand Scarron et Cyrano de Bergerac, toute la littérature haute et basse, rompaient des lances pour et contre Mazarin, cet excellent Saint-Évremond s'amusa à limer une bonne satire contre l'académie. Et puis quand la Fronde fut passée, quand le Mazarin revint banqueter au Louvre, il lui prit la folle envie d'écrire, contre le ministre son protecteur, je ne sais quelles lettres mordantes et incisives. Il fut obligé de mettre le détroit entre les vengeances ministérielles et lui. Il vieillit et mourut en exil.

Il y a quelque chose de symbolique dans la destinée de ce jeune frondeur, séparé de ses amis et presque de ses souvenirs, se faisant une patrie loin de celle qu'il aimait, mais toujours le même, rieur et indépendant, ayant déplacé mais non aboli sa satire.

La pensée émancipatrice qui s'était épanouie durant la Fronde fit ainsi. Elle quitta la terre politique, où elle s'était jusqu'alors essayée avec peu de bonheur ; elle se dépaïsa, elle se réfugia dans une abstraction complète ; elle se choisit un nouveau trône et un nouveau manteau, elle s'intellectualisa, elle se fit savante, frivole, écrivassière et pédante. N'ayant pu créer la république, elle créa la plus belle chose qui fût possible, la littérature française.

Digitized by Google

Et voyez quelle forme littéraire sort naturellement de cette époque : c'est la forme la plus intime et la plus philosophique. Les hommes originaux de ce temps-là sont des moralistes. La-rochefoucault, l'auteur des *Maximes*, était l'un des héros de la jeune Fronde. Saint-Évremond voulait savoir aussi la cause *humaine* de toutes choses. Le génie répondit à ces provocations par Pascal, et la religion par Nicole. Il est évident que tous les dogmes de la vieille sociabilité étaient remis en question, et que la solution de ces éternels problèmes, on ne la cherchait plus au ciel, mais sur la terre, plus au-dessus de l'homme, mais dans son cœur et dans son centre.

Toutes les bases avaient été remuées, la puissance organisatrice de l'humanité avait été démontrée. La Fronde était l'épilogue et le résumé de cette œuvre. Et alors la pensée abdiqua pour un siècle et demi son empire temporel. Elle dit à la monarchie : Sois fière, sois vaste, sois absolue, si tu veux; pétris-moi un grand peuple, nivelle les provinces de France, écrase les débris qui restent des antiques tours; je te servirai, s'il le faut; je ferai une langue unitaire comme ton principe, une littérature despotique comme ta loi, des arts uniformes comme ta souveraineté; je ferai tout cela, parceque j'ai besoin d'une large et forte association pour accomplir les choses qui me sont réservées. Mais tu me laisseras, par-derrière mes nuages, sillonner les chemins et illustrer les mondes qu'il me plaira; et quand les temps de la révélation seront venus, les nuages vomiront ma foudre toute-puissante; ta couronne de carton te tombera du front, et j'établirai un jugement dernier où tu rendras compte de la puissance que je te confie.

Cette Fronde, ainsi placée au milieu du dix-septième siècle, clôturant les agitations politiques du seizième, et prophétisant les insurrections philosophiques du dix-huitième; cette Fronde, merveilleusement tissue d'action et de pensée, m'apparut un

Digitized by Google

jour si vive et si saisissante, que je pris la plume et j'écrivis... quoi? je ne vous le dirai pas précisément. Mais enfin c'était le jet spontané d'une imagination adolescente; c'était une série de tableaux, résumant ma pensée sur la vie complète de ce temps, une revue rapide de sa science, de sa sentimentalité, de ses plus saillans personnages; et à travers tout cela, une jeune personnalité ardente, pathétique, positive, intelligente, synthétique, progressive, partageant son âme et sa vie aux arts, à la liberté, à l'amour, à la philosophie, se mêlant à une action à peu près nulle et à des passions toujours nobles. Ce n'était pas un drame, pas un roman, pas une dissertation métaphysique, mais quelque chose tenant des trois, et ayant pourtant une unité.

Pour qu'on puisse bien saisir les deux fragmens qui suivent, je dois ajouter que j'avais incarné, dans Gassendi et dans son école, la réhabilitation de l'expérience païenne qui a été consommée par le dix-septième siècle, et qui est évidemment le principe de la politique moderne.

PARIS, FÉVRIER 1654.

Thomas Hobbes, sur le point de retourner à Londres, est venu prendre congé de Gassendi. Pierre Frison, le dernier élève de Gassendi, a entendu, à l'insu de son maître, les derniers mots de la conversation confidentielle et hardie des deux philosophes :

GASSENDI, PIERRE FRISON.

GASSENDI, *se trouvant en face de Pierre Frison.*

Vous voilà, monsieur!

PIERRE FRISON.

.... Depuis un quart d'heure à écouter des choses merveilleuses. C'est ici que devrait être l'historiographe du roi. Les époques se marquent par

Digitized by Google

de telles paroles, et non par le sobriquet flagorneur donné à un prince de son vivant.

GASSENDI.

C'est mal, mal. (*Encore ému.*) De la discrétion et du silence, jeune homme.— Une autre fois fermez la porte ; car je souffre de la poitrine... La neige a tombé toute la nuit.

(*Ils s'asseyent autour du feu.*)

PIERRE FRISON.

Vrai! mon maître, c'était M. Thomas Hobbes, l'ami de Bacon, de Galilée, et le vôtre! — Si vous saviez ce que l'on sent dans ces momens-là! J'aurais bien voulu demander à ce savant anglais si son traité *De cive* était une moquerie, comme le livre du *Prince* de Machiavel... une satire, un défi...

GASSENDI.

Vous avez des idées singulières, mon ami. Pourquoi prêter aux gens des arrière-pensées? — On écrit parcequ'on croit...

PIERRE FRISON, *à part, cherchant dans son juste-au-corps.*

Comment lui dire cela?... Si j'osais!... — Viens, ma petite tragédie.

(*Il pose un manuscrit sur ses genoux pour le laisser apercevoir.*)

GASSENDI *se détourne pour prendre le soufflet, et, sans rien voir, en soufflant le feu, il continue.*

... A moins que ce ne soient vos poètes de théâtre, faiseurs de comédies, tragédies et tragi-comédies, commandées à tant l'aune par l'hôtel de Bourgogne et par toutes ces sociétés d'acteurs qui répandent dans le vieux Paris le goût de la débauche et des manières empesées.

PIERRE FRISON, *à part.*

Dieu!... — Rentrez, ma petite tragédie. (*Il cache son cahier.*)

GASSENDI.

Qu'avez-vous là?

PIERRE FRISON.

Ce n'est rien... — Rien, que le cahier sur lequel j'écris la leçon du professeur de droit civil. Nous en sommes à la propriété romaine, titre Ier du livre 2 des Institutes. J'ai là-dessus des idées neuves. — Qui, pensez-vous, maître, qui avait tort des Gracques et du sénat? Moi, je crois que c'était le sénat.

GASSENDI.

Jeune homme, vous allez bien loin. Vous êtes un furieux raisonneur.

PIERRE FRISON.

C'est ce que disait mon professeur de droit civil au collége d'Harcourt,

Digitized by Google

en rue La Harpe, mais il ne trouvait pas que ce fût mal...—Il y a de fameux colléges et de fameux professeurs en rue La Harpe, qui font grand tort à l'Université, cette fille ridée de nos rois, radoteuse mettant des *Décrétales* supposées, le *Sexte* et les *Clémentines* à la place des Institutes, du Digeste et du Code... — Est-il temps enfin que cela finisse? Qui se soucie aujourd'hui d'être docteur en décret? Est-ce le droit du pape, ou le droit de nos coutumes qu'on pratique au Palais et au Châtelet? Qu'importera à mon père qu'on m'appelle docteur *in utroque*, si, de retour à Digne, je ne sais pas mener à bonnes fins les affaires de son voisin le tonnelier ou le tanneur?

GASSENDI.

Avez-vous lu la Gazette depuis quelque temps?

PIERRE FRISON.

J'ai lu, ce matin, chez mon professeur de droit civil, celle du 14 février.

GASSENDI.

Quelles sont les nouvelles?

PIERRE FRISON.

Fort intéressantes, en vérité, pour tout le courant de la semaine! Écoutez-bien : Le 9. Son Eminence a festoyé au Louvre. — Le 10. La reine est allée prier en son Val-de-Grâce.— Le 11. Il y a eu bénédiction de l'abbesse de Saint-Antoine, fille de M. Molé, garde-des-sceaux de France. — Le 12, pour couronner l'œuvre dignement, S. M. a donné audience à la Faculté de théologie de Paris, pour laquelle monseigneur l'évêque de Rennes, portant la parole, a remercié le roi de la rigueur qu'il tient aux nouvelles doctrines, et touchant l'envoi de la bulle de sa Sainteté qui condamne les cinq propositions tirées du livre de Jansénius...—Faut-il vous redire le commentaire que nous en faisions autour de la table de mon professeur? Il y avait là un jeune homme de seize ans qui en parlait à ravir; je le connais depuis peu, il s'appelle Nicolas Malebranche, fils d'un secrétaire du roi... — Qu'est devenu le bon vieux temps, où les écoliers mettaient le poids de leurs rapières dans les affaires publiques? Le roi qui nous défendit le port d'armes coupa les ailes aux vieilles franchises de France... — Reprenez votre plume, maître, votre plume victorieuse! Ils trembleront, je vous jure; René Descartes a bien tremblé...

GASSENDI, *après un léger étonnement.*

Mon ami, je suis vieux et faible; à mon âge, on a besoin de tout son repos. J'ai fait mon temps et mon rôle... — Descartes se révoltait contre

Digitized by Google

le passé; je voulus faire mes réserves. J'ai protesté, au nom du monde antique, contre les dédains et l'inintelligence modernes. J'espère que mon œuvre ne sera pas tout-à-fait perdue...—Instruite par les malheurs de nos pères, notre génération a su respecter la religion, pour se donner rendez-vous sur le terrain métaphysique. Celle qui commence, et qui nous chasse, s'annonce différemment. Qu'en sera-t-il?...— En tout cas, nous laissons, pour combattre Molina et les Jésuites, Port-Royal et le grand Arnauld!

PIERRE FRISON.

S'il plaît à Dieu, maître, nous ne laisserons pas périr les bonnes traditions! — Je me sens ce matin un enthousiasme à disputer envers et contre tous, à soutenir actes de *maîtrise*, de *tentative*, *déterminances*, voire même *thèses sorboniques*, comme François de Maironis, le premier qui fut soumis à ce pulmonique exercice depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans boire ni manger, et qui était de Digne, comme vous et moi... — Quand je leur dirai un jour : J'ai entendu M. Gassendi qui parlait ainsi, j'ai entendu M. Thomas Hobbes qui parlait de la sorte; M. Descartes disait ceci; le père Mersenne disait cela... je voudrais bien savoir ce qu'on aura à me répondre?...—Si j'en crois mon courage, la physique et la métaphysique feront quelque progrès avec mon aide. On me nomma Pierre à mon baptême, comme Pierre Gassendi et Pierre Corneille!

GASSENDI. *Il rougit. — Une pause.*

Pierre Corneille!... C'est un grand nom assurément. Le Cid, les Horaces, Cinna, Nicomède surtout, chefs-d'œuvre de politique, d'histoire et de passion!

PIERRE FRISON, *à part.*

C'est le moment, ou jamais...—Revenez, ma bienheureuse petite tragédie. (*Il cherche sous son juste-au-corps.*)

GASSENDI.

S'il vous plaît, jeune homme, apportez-moi ce gros livre qui est là-bas couché sur le rayon; il faut que je change de rabat.

PIERRE FRISON, *à part.*

Fâcheux contre-temps! (*Il ouvre le livre, et le présente à Gassendi, qui y prend un rabat.—Haut.*) Ah! vivat!... un manuscrit?...de Hugo Grotius Batavus? (*Lisant le titre.*) *Parallela rerum publicarum.*—(*Levant les yeux au ciel.*) *O fortunatam Batavorum rempublicam!*

GASSENDI.

Que dites-vous donc là? Cela est-il ainsi dans le texte?

Digitized by Google

PIERRE FRISON, *avec vivacité.*

Eh! mon Dieu, oui; voyez à chaque page l'énumération des pièces de cette admirable et économique machine; voyez la simplicité et la dignité de ces hommes, leurs richesses et leur gloire; voyez cette suite de marins célèbres, Olivier de Nort, Pierre Van-der-Doès, Jacques Lemaire, Pierre Adrien Ita; voyez cette loyale et héréditaire épée des Nassau; voyez ces grandes compagnies ayant un comptoir sur toutes les terres et une cargaison sur toutes les mers... et pour principe à tant de miracles, une liberté forte et héroïque. Dites, si ce n'est pas le bonheur!... — Décidément il n'y a qu'un peuple au monde, les Hollandais des sept provinces unies, fumant leurs pipes républicaines dans les jardins de La Haie, ou sur le port de Rotterdam!... (*Une pause.*)

GASSENDI.

Allez... Vous savez que quand je suis seul, je vous laisse dire. Mais modérez-vous un peu. Que penserez-vous donc à mon âge?

PIERRE FRISON, *continuant.*

Que fera l'Angleterre de son Cromwell? ou peut-être que fera Cromwell de son Angleterre?... — Que de personnalités il écrase, ce protecteur de république? Il a trop pris de part à tout ceci; le peuple pas assez. L'homme une fois mort, l'ouvrage de sa main pourrait bien tomber avec lui. N'importe! il en restera une précieuse semence de liberté, et un terrible ébranlement donné aux trônes de l'Europe. — Notre cabinet accueille le fils de l'*homme*, et le choie à Saint-Germain; mais nous, la France, que faisions-nous?... — Pourquoi, la même année que le Stuart fut décapité, pourquoi le Mazarin fulminait-il les parlemens, et les parlemens le Mazarin? Pourquoi faisait-on des barricades dans Paris? Pourquoi le Mazarin a-t-il fait le siége de la capitale? Pourquoi la Normandie, la Bourgogne, la Guienne, et notre Provence aussi, se sont-elles soulevées? Pourquoi, dans la même année, 1648, la république se faisant justice par l'échafaud de White-Hall, et la fronde se promenant dans les rues et les salons de Paris? — N'était-ce pas le cœur des peuples qui répondait sympathiquement à l'appel de la liberté?

GASSENDI.

Si nous considérons la fin, la liberté a failli, et les peuples ont eu tort. Car le fait est là qui vous écrase et vous dément : la fronde est morte.

PIERRE FRISON.

Le républicain Thraséas avait tort sous Néron; s'il avait vécu autant que l'empire, il aurait eu tort contre tous les empereurs. — Et cependant Thraséas avait raison, que vous en semble?

Digitized by Google

GASSENDI.

Dame! je crois que vous voudriez que la fronde eût abouti à la république française.

PIERRE FRISON.

Pourquoi pas?... Qui avions-nous contre nous?... un roitelet de deux ans que le cardinal a fait élever comme un idiot, et à qui sa mère n'a appris que le *pater;* un ministre incapable d'un coup-d'état, et dont la plus grande audace est de faire garder la chambre à ceux que l'autre éminence rouge eût décollés depuis long-temps. — Pour nous Gondi, ce pauvre cardinal, pour nous les parlemens, pour nous les émeutes de Beaufort et les guerres civiles de M. le Prince, pour nous le peuple. — Que si on parle des alliances, nous avions la Hollande et l'Angleterre par principe, et l'Espagne par intérêt. — Puis, que nous importait cela?... Philippe II avait un pied sur chacun des deux mondes; Philippe II était un colosse; son empire était si grand, qu'il était immense; Philippe II, le fils de Charles-Quint, le roi catholique des Espagnes et des Indes, le cousin de l'empereur d'Allemagne, ne put vaincre, avec le duc d'Albe, les bourgeois des Sept-Provinces-Unies!... Y aurait-il donc si peu d'hommes en France, qu'elle ne pût faire au moins aussi bien que ces bourgeois? — Mais, non; le Mazarin... Toujours le Mazarin...

GASSENDI.

Pas tant de haine, s'il vous plaît, et plus de réflexion... — Savez-vous quelle idée a primé, au moyen âge, le système germain de la féodalité, quelle idée a failli nous engloutir? C'est l'idée romaine, le souvenir d'une royauté universelle. Du jour où les barbares campèrent au Capitole, cette idée fut scindée, et d'une devint double. Le pape et un chef allemand se partagèrent la pourpre impériale. Deux systèmes différents ont attaqué ces deux monarchies; l'Allemagne a jeté Luther contre le pape, et la France Richelieu contre l'empereur.—Depuis François 1er, c'est-à-dire depuis un siècle, à qui en avons-nous? A l'héritage de Charles-Quint, l'Espagne et l'Allemagne avec les trésors du Nouveau-Monde, ennemis terribles qui nous serraient de tous côtés, aux Pyrénées, aux Alpes, sur le Rhin, et sur toutes les mers... Qu'a fait le cardinal Armand? Il s'est souvenu des sympathies de la noblesse de France pour les huguenots, il a tenté des alliances avec les hérétiques du Nord, il a envenimé la lèpre de la réforme qui ronge l'Allemagne au cœur; puis il a fait marcher nos armées sur Narbonne et Perpignan. Sa mort laissait son œuvre inachevée...

Digitized by Google

PIERRE FRISON.

L'histoire ainsi faite est la poésie par excellence.

GASSENDI.

Savez-vous, jeune homme, ce que c'est que la paix de Westphalie, et quel avenir il y a dans ce traité où les puissances se sont liguées pour morceler l'empire d'Allemagne? Savez-vous que ce pacte a été conclu sous l'influence des idées démocratiques et à la plus grande gloire de la France, que par lui nous sommes forts au point de ne pas connaître où nous pourrons arriver à la fin de ce siècle? Savez-vous que l'Allemagne en est morte, et que l'Espagne pourra en mourir? Savez-vous enfin que c'est la tête de Mazarin qui a achevé tout cela avec le bras de Condé et de Turenne? Concevez-vous ce que c'est qu'un homme à qui il passe par la tête une idée grande, et qui la poursuit à chaque moment de son existence? Qui inspire ces sacrifices sublimes? n'est-ce pas le génie? — Que croyez-vous que fasse le ministre dans son Louvre aujourd'hui? Il combine ses plans de manière à empêcher l'alliance de Cromwell avec l'Espagne, et à obtenir pour notre jeune roi la main de l'infante. La politique l'emportera sur l'égoïsme, et le bonheur de la France sur la fortune de mademoiselle Marie Mancini...

PIERRE FRISON.

Je comprends... — Il s'agissait pour nous d'être ou de n'être pas, dans cette lutte. Nous en sommes sortis grands, c'est beaucoup. Mais quand serons-nous libres? Car en plaçant tout le problème politique dans la question extérieure, on nous livre au despotisme de la gloire et des gens de guerre, les plus absurdes gens que je connaisse; on consolide dans l'état la discipline monarchique des armées; on tue nos franchises avec des bulletins de victoires, et nos vieux privilèges par la morgue des triomphes. — Voyez, si nous ne prenons pas cette route! De quoi sont pleines les gazettes? Les Hollandais, mylord protecteur, la révolution de Naples, nos alliés de Suède sont traités brièvement. Mais où prodigue-t-on un luxe oriental de détails et de paroles? C'est lorsqu'il s'agit des grandes victoires de LL. MM. polonaises sur les Cosaques et les Tartares; des fêtes qu'elles donnent à Varsovie et à Cracovie, des armées du grand-duc de Moscovie, et de ses préparatifs contre la Pologne. Pour Dieu! il y a des gens qui sont ébahis devant toute cette splendeur féodale; mais n'avons-nous donc pas encore fini avec les Cyrus, les Alexandre et les Charlemagne?

Digitized by Google

GASSENDI.

Mon ami, ce n'est qu'avec les grands empires qu'on peut faire de grandes choses.

PIERRE FRISON.

C'est ce qu'a fort bien établi mon professeur de droit civil dans son parallèle des républiques anciennes qui sert de prolégomènes à son enseignement de droit romain. (*A part.*) Quelle idée!... (*Haut.*) Voyez plutôt... (*A part.*) Advienne que pourra...

((*Il présente son manuscrit à Gassendi.*)

GASSENDI.

C'est bien, jeune homme, très bien. Je sais parfaitement que vous travaillez comme il convient. Je ne suis pas en peine du zèle et de l'intelligence que vous mettez à recueillir les leçons de vos professeurs. C'est ainsi que vous devez reconnaître les sacrifices que vos parens font pour vous, et non comme tous ces jeunes gens qui courent les brelans, les théâtres et la débauche.

PIERRE FRISON, *à part.*

Mon Dieu! encore!... — Tant pis, *alea jacta est.*

(*Il ouvre son manuscrit.*)

GASSENDI *lit le titre.*

LA MORT DE SOCRATE, *tragédie.* — Hein!

PIERRE FRISON, *bas.*

Holà! holà! (*Il baisse la tête.*)

GASSENDI. *Il reporte les yeux sur le manuscrit qu'il a saisi.*

Hum!... (*Il tourne la première page et lit.*)

ACTE Ier.

SCÈNE I. — PEUPLE, SOPHISTES.

CRITIAS.

Venez, Athéniens, venez tous sur l'agore!...
Voulez-vous du Thalès, ou bien du Pythagore?

(*Il tourne plusieurs pages.*)

ACTE II.

SOCRATE, PLATON, PHÈDRE.

PLATON.

Socrate, assis tous trois aux bords de l'Illyssus,
Dis-nous encor les chants d'Orphée et de Linus,

Digitized by Google

Leurs voyages, leurs lois, leur sagesse mythique,
Et du dême ignorant la vengeance tragique.

(*Il ferme brusquement le manuscrit.*) Ces vers sont de vous, monsieur?

PIERRE FRISON, *bas.*

Je suis perdu... (*Avec résolution.*) ... Vous l'avez dit...

GASSENDI.

Encore un!... — Voilà donc l'effet de mes leçons de physique et de philosophie! Il sera dit que de tous mes élèves, malgré moi, j'aurait fait des poètes. — Chapelle, Cyrano, Pocquelin,... tous mes enfans... — et vous aussi?...— Puis, monsieur, voudriez-vous faire revivre ce vieux système d'hellénisme et de latinisme qui a fourvoyé un demi-siècle de notre littérature? Il y a plus d'un maître-ès-arts qui ne se doute pas que *agore* signifie la place publique, et *déme* le peuple...— Vous voulez remorquer Corneille peut-être?...

PIERRE FRISON.

Je me corrigerai.

GASSENDI, *feuilletant le manuscrit.*

La scène tantôt ici, tantôt là?...

PIERRE FRISON.

Comme dans le Nicomède, pour lequel on doit évidemment changer le décor à chaque acte. Sans doute un jour viendra où l'on comprendra M. Corneille.

GASSENDI, *ironiquement.*

Et les trois unités de mons Aristote?

PIERRE FRISON.

.... Découvertes par messire Jean Chapelain et payées d'une pension, par brevet signé de monseigneur le cardinal Armand-Jean Du Plessis de Richelieu. C'était un benin personnage.

GASSENDI.

Qui donc? Le Richelieu? — Peste!

PIERRE FRISON.

Non pas; le Chapelain.

GASSENDI.

Serait-il trépassé?

PIERRE FRISON.

Oui et non. — Il doit publier dans un an sa Pucelle, que l'on sait par cœur à Rambouillet; signe fatal de vie! — Mais vous savez qu'il est enterré dans son fauteuil d'académicien.

Digitized by Google

GASSENDI.

Ah! de l'épigramme aussi... — Et qu'en prétendez-vous faire, de votre tragédie, monsieur le tragédien?

PIERRE FRISON.

Ce que vous voudrez, mon maître.

GASSENDI.

Je parierais que vous voulez risquer la représentation?

PIERRE FRISON, *avec prière.*

Si vous le permettez.

GASSENDI.

Et qui sollicitera?

PIERRE FRISON, *avec gravité.*

Vous.

GASSENDI.

Quittons ces façons de plaisanter, monsieur. Comme vous êtes probablement mon dernier élève, je vous ai gâté. Je vous aime, parceque j'aime beaucoup monsieur votre père, parceque vous êtes de Digne où je suis prevôt du chapitre de Notre-Dame, parceque je voyais dans votre ardente jeunesse la personnification d'un avenir philosophique, populaire, fort.

PIERRE FRISON.

Mille fois merci.

GASSENDI.

Jeune homme, que de choses je vous ai avouées, que de choses je vous ai laissé dire et penser, qui, répandues dans le public, auraient attiré misère et amertume sur mes cheveux blancs! Pour prix de tant d'attachement et de tant d'orgueil placés sur votre tête, vous venez me jouer un méchant tour, et voulez charger ma soutane de faire un rôle ridicule!... Si vous saviez la peine que vous me faites!... — Qui donc vous a tourné la cervelle?

PIERRE FRISON.

Vous...

GASSENDI.

Par ma prevôté! Pierre, je n'ai jamais été aussi vivement agité depuis le jour où M. René Descartes m'appela *caro* dans son libelle!

PIERRE FRISON.

Croyez-vous donc qu'on puisse livrer une idée à une intelligence, et lui dire: Vous fouillerez cette idée jusque-là, et pas plus loin; vous en déduirez telle conséquence, et non pas telle autre? Cela dépend-il de nous?...

Digitized by Google

— Avant d'avoir eu le bonheur d'être envoyé auprès de vous, je faisais mes études chez les Jésuites, au collège de la Sainte-Trinité, à Lyon; je ne pensais pas à grand'chose, sinon à l'ennui de ces hautes murailles noires, et quelquefois, le soir, au bruit lourd du Rhône et à la clarté de la lune dans les brouillards, ou à un vert acacia penché sur les dalles de la cour. Voila tout. — Mais c'est vous qui m'avez fait homme; mon existence brisée et mélancolique a pris de l'unité et du nerf. J'ai posé un pied solide et ferme sur la terre de ce monde; j'ai prétendu y avoir ma part de puissance, parceque j'y avais mis mes idées et mes sympathies. Vous sayez, je me suis assimilé vos doctrines et celles de M. Descartes; j'ai cru trouver leur centre d'union dans leur influence sur notre avenir. Devant quoi voulez-vous donc que l'on recule, quand on est ainsi armé par vous de toute la sagesse du passé, et par M. Descartes de la féconde énergie du présent? Je vous le demande... — Me comprenez-vous maintenant, moi et ma pensée, traversant la société, la transformant, l'idéalisant, faisant de sa vie ma poésie, de son esprit ma métaphysique, de son bonheur mon rêve, de sa gloire mon ambition! Comprenez-vous ce monologue sublime, ce dithyrambe étourdissant, cette exaltation lyrique, cet hymne perpétuel de moi à la généralité des choses?... — Si l'on pouvait garder tout cela pour soi seul, faire de son âme un sanctuaire à renfermer le rêve de son génie, endormir les facultés qui nous font réagir au dehors, se contenter de toute cette féerie enchantée de l'esprit et du cœur, ah!... l'on serait trop heureux! Mais c'est impossible... — Alors, comme tout le monde, je me suis dit : Et moi aussi je veux jeter mon défi à la société, je veux le lui jeter vivant, moderne, démocratique, dramatique...—J'ai cherché, j'ai vu, j'ai senti...—C'est la pensée qui fait mes joies et mes douleurs... Où prendre son représentant? Si vous eussiez vécu à Rome ou à Athènes, assurément je vous aurais choisi. Croyez-vous que Socrate ne soit pas digne de prêter son nom aux idées que je tiens de vous?... — J'ai secoué la poudre des vieux livres; j'ai lu en grec Platon, Aristote, Xénophon, et tout ce qui a parlé de la vie publique et de la vie philosophique d'Athènes. J'ai voulu peindre l'avénement de la pensée sur cette terre, et la réception qui lui est faite. — J'avais commencé à écrire en vers latins, comme Hugues de Groot a fait de sa grande trilogie biblique. Œuvre factice! j'ai brisé cette écorce antique; j'ai voulu convier tout le peuple à mon banquet. Je ne suis pas aristocrate, moi, et je hais le privilége... — Et j'ai fait un ouvrage qui n'est modelé sur rien, que sur la nature; où l'on verra l'histoire dans ses nationalités et ses idiotismes les plus tranchés, le cœur humain dans sa généralité la

Digitized by Google

plus compréhensive et la plus sentante. Applaudissez, maître; car je suis votre élève, et j'ai réservé au peuple de Paris le bonheur de voir ressusciter à l'hôtel de Bourgogne la vieille Athènes, avec sa liberté de faire et de penser.

GASSENDI, *très ému.*

Mon ami, mon ami,... que je vous embrasse... — C'est une faiblesse, à moi!... (*Après de mutuelles démonstrations de sympathie, calme:*) Mais que dira votre père, Pierre?

PIERRE FRISON.

Ma mère sera fière de mon succès. Et si cela rend quelque chose, j'achèterai les œuvres de Jacobus Cujacius.

GASSENDI.

Le succès, mon ami!... ne craignez-vous pas d'exposer des idées trop élevées pour les intelligences vulgaires?

PIERRE FRISON.

J'espère... — M. de Cyrano est le premier qui ait osé mettre un philosophe politique sur la scène. Son Séjanus est sublime; cela vaut peut-être le Prométhée d'Eschyle. M. Corneille n'a jamais tracé un rôle plus grand.—Le succès a été immense. Grâce à M. de Cyrano, peut-être mon Socrate sera-t-il bien accueilli?

GASSENDI.

C'est que je ne vois personne. — Les grands se sont retirés dans leurs salons dorés, bien loin de la face du peuple, pour conspirer dans l'ombre contre son avenir. Je fuis ce monde-là; je n'ai aucun crédit. — Mais je pourrai voir M. de Cyrano; il a conservé de l'amitié pour son vieux professeur.

PIERRE FRISON.

Parbleu! si M. de Cyrano veut, qui osera ne pas vouloir? Quand on a une épée et une plume comme les siennes, on peut tout exiger...— Vous savez de quelle façon il a traité le gros Montfleury de l'hôtel de Bourgogne.

GASSENDI.

M. de Montmor pourra s'employer aussi. — Puis il y a dans ce moment à Paris un acteur de province auquel j'ai donné bien des soins. Tant d'esprit, tant d'avenir ainsi sacrifiés!... Mais il est de la meilleure âme. Il m'a fait sa visite, et je pourrai le voir. Il demeure chez M. de Cyrano, à l'hôtel de M. le duc d'Arpajon. Au théâtre on l'appelle Molière.

PIERRE FRISON.

Molière, dites-vous? Molière!... nous en savons des nouvelles. Jacques Huchet, un de mes condisciples de classe et à la bazoche, qui est dans la

Digitized by Google

maison du prince de Conti, m'en a écrit des merveilles de Béziers, où le prince tient les états de Languedoc. — Trois comédies, de vrais chefs-d'œuvre, l'Étourdi, le Dépit amoureux, les Précieuses ridicules; une union d'Aristophane et de Plaute; la verve de Juvénal et mieux que l'ironie d'Horace; une incarnation rimée de la satire Ménippée!... — Plaise à Dieu que tous ceux qui hériteront de M. Corneille ressemblent au comédien Molière!...

GASSENDI.

Eh bien! je le verrai quand j'aurai lu votre tragédie. — J'ai ce soir ma leçon de mathématiques à faire au Collége royal. Mais demain, certainement demain...

PIERRE FRISON.

Je vous laisse, maître. Aussi bien je ne pourrais rester à cette lecture; je rougirais et tremblerais à chaque vers.

GASSENDI.

Où allez-vous?

PIERRE FRISON.

Faire ma visite à madame Durant, chez qui j'ai dîné l'autre jour.

GASSENDI.

Y voit-on bonne compagnie?

PIERRE FRISON.

Fort recherchée, je vous jure, et fort agréable: un Rambouillet au petit pied.

GASSENDI.

Sachez vous conserver l'esprit libre de toute faction. (*Avec intention.*) Et l'âme de tout piége, jeune homme.

PIERRE FRISON.

Si c'est possible! Merci, mon bon, mon excellent maître. Ne m'oubliez pas, je vous prie.

GASSENDI.

Adieu, mon ami. Venez me voir souvent. (*Pierre Frison sort.*)

GASSENDI *seul.*

Où iront-ils?... (*Réflexion triste.*) si l'on ne les arrête!... Bah! mais le temps viendra... Qu'importe à Dieu que ce soit tel homme ou tel autre? — Oh! cela sera!... (*Il prend le manuscrit.*) Voyons. (*Il lit.*)

Digitized by Google

Pierre Frison a conduit madame Durant à l'hôtel de Bourgogne, où l'on donne une représentation du Nicomède de Corneille. Pendant un entr'acte, resté seul dans la loge avec cette femme charmante, il lui parle de son amour et de ses douleurs. Madame Durant est tout émue... — Deux messieurs, qui occupent la même loge, viennent y reprendre leurs places. Ces messieurs, que Pierre Frison ne connaît pas, et avec qui il a lié conversation dans les entr'actes précédens, sont Molière et Cyrano-Bergerac.

Cyrano, qui commença sa carrière littéraire à l'âge de trente-cinq ans, et qui mourut après dix-huit mois d'un incroyable succès, a essayé tous les genres avec originalité et verve. Il avait écrit contre les Frondeurs.

MADAME DURANT, PIERRE FRISON; DE CYRANO ET MOLIÈRE, *rentrant dans la loge.*

CYRANO.

Je trouve l'idée fort plaisante.

MOLIÈRE, *à Pierre Frison.*

Monsieur, qu'en pensez-vous?... — C'est un Anglais fort considéré dans son pays, fort riche et fort gros, qui disait près de nous : Si j'étais roi de France, je ferais de M. Corneille mon premier ministre.

PIERRE FRISON, *avec vivacité.*

Celui-là a compris et bien parlé! — Eh bien! messieurs, à mon tour, voulez-vous m'écouter? Avez-vous jamais pensé pourquoi l'on choisissait pour personnages tragiques des hommes anciens?

CYRANO.

C'est qu'ils sont plus grands.

MOLIÈRE.

Ou du moins ils apparaissent tels par un effet d'optique. — Puis l'antiquité est une chose non contestée pour tous, tandis que notre passé, à nous, change avec notre présent; et comme le présent change fort souvent en France depuis près d'un siècle, personne n'a encore eu le temps de chercher sa racine derrière lui. Un jour viendra...

CYRANO.

Puis c'est aussi quelque peu commode; car, comme dit Bergerac quel-

Digitized by Google

que part, « Écho fut logée avec nos auteurs modernes, d'autant qu'ils ne » disent, comme elle, que ce que les autres ont dit.»

PIERRE FRISON.

J'y vois une autre commodité encore, celle de fronder impunément le temps présent. C'est notre seule liberté en France de parler par allégories et de faire passer la vérité sous des voiles... — Le siècle contemple froidement l'art dramatique, comme un jeu de l'esprit et une imagination de fantaisie, une scène où l'on voit de beaux chevaliers et de grandes dames, où l'on entend de mirifiques discours, un spectacle qui réchauffe les passions et donne prétexte à mille galanteries heureuses... — Mais le poète qui est sous l'éperon du Dieu, le poète qui a conçu sa mission voit plus haut que cela. Lui aussi a sa royauté et sa dictature, lui aussi il a son pontificat et sa chaire aux paroles solennelles; il a le droit de juger son siècle, et d'y avoir sa part d'influence et de souveraineté.

MOLIÈRE.

Peut-être, jeune homme, ne tenez-vous pas assez compte des avantages de la littérature toute fictive sur laquelle nous vivons? Elle est une excellente démonstration de la virtualité abstraite de la littérature et des facultés intellectuelles de l'homme. C'est de la métaphysique convertie en magie. Les lettres ont eu cette phase de leur développement chez tous les peuples. Nous la tenons des Espagnols, et je ne sais pas trop s'il est dans notre destinée d'aller jamais au-delà.

PIERRE FRISON.

Mais croyez-vous que si le poète bâtissait au hasard et sans poser son fondement sur la terre du présent, il pourrait bâtir long-temps? Folie!... Croyez-vous que l'on invente? Non. On comprend, mais on n'invente pas... — Cette théorie explique les succès de Corneille. S'il a été toujours et fortement applaudi, c'est qu'il a marché avec notre politique... — La *Medée*, ce sont toutes ces reines qui font nos destinées sanglantes depuis un siècle... — Le *Cid*, c'est l'héroïsme de nos armées, c'est cette exubérance de gloire, d'amour et de grandiose qui battait au cœur de la France il y a quinze ans.. — On a reproché à M. Corneille son cinquième acte des *Horaces*, ces magnifiques plaidoyers pour et contre la mort; mais a-t-on oublié que M. Corneille écrivait en face des échafauds de Richelieu? Pourquoi lui défendre de sonder cet abîme du droit de mort? La conscience du poète a aussi ses exigences métaphysiques.— Cinq-Mars s'est-il inspiré de *Cinna* et de *Polyeucte*, ou bien M. Corneille a-t-il deviné Cinq-Mars? Ce sont les mêmes dates : que dire?... La

Digitized by Google

Mort de Pompée précéda de fort peu la catastrophe de M. le grand-écuyer.

MOLIÈRE.

C'est une vue digne et peu vulgaire.

PIERRE FRISON.

J'arrive à la Fronde, et c'est ici que je triomphe. Après l'*Héraclius*, qui est antérieur à cette époque, trois ans de silence dans la carrière dramatique de M. Corneille. C'est beaucoup pour l'homme qui donna les *Horaces* et *Cinna* dans une même année. N'importe! le poète médite pendant que le peuple se remue; et vous allez voir sortir de ce ferment, en trois ans, quatre pièces, *Don Sanche d'Aragon*, *Andromède*, *Nicomède*, et *Pertharite*.

CYRANO.

Pour Dieu! ce n'est pas la peine de parler de cette dernière. Elle n'a eu qu'une représentation, et est vraiment fort mauvaise.

PIERRE FRISON.

Je tâcherai d'expliquer tout cela... — Et d'abord M. Corneille est homme de cour, homme de pouvoir. Que voulez-vous! il est de cette génération qu'on a bercée avec les refrains du Béarnais, et dont la jeunesse a reculé devant Richelieu. Que voulez-vous! c'est un croyant, c'est un Mazarin... Aussi bien il faut être gentilhomme de cœur et d'âme pour écrire le *Cid*.

CYRANO.

Assurément.

PIERRE FRISON.

Eh bien! voyez-vous dans ces quatre drames la Fronde, toujours la Fronde, mais sous divers aspects? La pensée semble osciller d'un parti à l'autre... — Don Sanche, c'est le Mazarin; don Sanche, comme dit M. Corneille, *cet inconnu assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines*. Cela est évident. — La Fronde est une comédie espagnole, un *imbroglio*, avec héros, *gracioso*, et le reste, avec ses coups de théâtre, ses stupeurs inattendues, ses évènemens aussitôt oubliés qu'accomplis, avec le peuple dans l'intermède et un roi au dénouement. — Qui délivrera Andromède, cette pauvre Anne d'Autriche des temps passés? Est-ce Condé? est-ce Mazarin? L'allégorie s'obscurcit cette fois, et présente deux sens, comme les oracles prudens de la pythonisse antique. Ne vous semble-t-il pas que Persée soit un peu trop brave pour servir de doublure à Mazarin?

MOLIÈRE.

Jules Mazarin a été commandant de cavalerie.

Digitized by Google

PIERRE FRISON.

Ce type est plus précis à la fois et plus grand sous le costume de Nicomède. Ici la Fronde est au complet; il n'est pas jusqu'au balcon du Louvre qu'on n'y voie :

Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

Le vieux roi, c'est la France et la raison d'état. Je soupçonnerais fort Laodice d'être mademoiselle de Montpensier. Arsinoé, c'est la reine-mère : ce n'est pas ma faute si elle est tant maltraitée. Attale, ce joli petit Attale, ce lamentable et chevaleresque Attale, qui ne peut s'empêcher de s'écrier :

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?

Très certainement Attale, c'est Dieudonné. — Flaminius représente la question extérieure, la politique générale, l'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie, ce que vous voudrez, l'Europe entière. — Mais Nicomède, tout homme de sens dira que c'est le vainqueur de Rocroi et de Lens; il est si intrépide, lui...

C'est gloire, et non pas crime, à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

Il est si victorieux, si militaire, si beau... — Et cependant j'y vois encore des vers et des intentions qui visent au Mazarin, élève de Richelieu :

Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,
S'il ne revivait pas aux mains de Nicomède.

Qu'en pensez-vous? Nicomède, c'est bien Condé; mais ne serait-ce pas Mazarin? (*Cyrano et Molière se regardent.*)

MOLIÈRE, *à Cyrano.*

Y avais-tu pensé?

CYRANO.

Ce sont des choses de sentiment.

Digitized by Google

PIERRE FRISON.

Mais quand, par état, ou par malheur, on n'est pas en possession d'un principe assez fort pour juger la société et la dominer fièrement, quand ce n'est encore qu'une vague divination du génie qui vous pousse dans une carrière, et non pas de profondes méditations, alors l'âme et l'esprit se fatiguent à chercher la vérité qui échappe; le fil d'Ariadne se casse, ou se brouille; le scepticisme vous gagne, désespoir de l'intelligence! Ainsi a fait M. Corneille. Après ce sublime Nicomède, où il ne manque rien que le peuple à l'avant-scène, où il y a lutte, drame et passion, le poète nous donne pour solution à tant de problèmes politiques qu'il a soulevés... quoi? un épicuréisme décourageant.—C'est Pertharite qui prend en pitié la vie publique, et, repoussant du pied la gloire populaire, veut s'endormir aux bras de sa chaste épouse. — Le peuple a bien pu sentir là une partie de lui-même et de son époque; il y a des vers qui ont eu leur écho :

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.
— Hélas! s'il était juste, il nous aurait donné
Un plus puissant monarque ou moins infortuné.

Et ailleurs :

Puis-je porter ton sceptre et te traiter de roi?

Mais le peuple a répudié ce sommeil factice qu'on lui présentait comme le dernier mot de la Fronde... un peuple ne s'endort point. La France n'est pas lasse de souffrir; elle sait qu'il lui faut bien d'autres douleurs encore pour arriver à l'enfantement qui palpite dans ses entrailles.

MOLIÈRE.

Saint-Évremond aussi accuse notre théâtre de peu de profondeur.— C'est à quoi il faudra aviser.

PIERRE FRISON.

Comment Pierre Corneille a-t-il répondu à cet avis du public? Par le silence.— Il n'a donc plus rien à dire?... On prétend qu'il s'amuse à traduire les vers latins du père De La Rue... On fait courir sous son nom des vers plus libres que Pétrone, plus sales que les distiques de Solon... — Il y a trop de vie dans M. Corneille, et trop de mobilité, pour qu'il ne se révèle pas sous une nouvelle forme. Qu'il étudie davantage la Fronde, qu'il comprenne l'Angleterre et la Hollande; il lui reste à faire mieux que

Digitized by Google

Cinna. Il a peint l'empire romain, pas encore la république. Il est digne de ce haut labeur, ce grand homme qui a su, dans le dénouement du Cid, se défendre des caprices langoureux d'un jeune poète, et terminer ce beau fragment d'épopée chevaleresque par une pensée patriotique et le discours du roi Ferdinand.

CYRANO.

Monsieur, vous parlez de tragédie en homme qui en sent la dignité. N'avez-vous rien écrit?

PIERRE FRISON.

Je n'ai rien fait imprimer; je suis trop jeune. Une idée ne fait pas un homme.

CYRANO.

Je vous assure, monsieur, que c'est de tout mon cœur que je regrette que vous n'ayez pas cherché à traduire vos pensées par une œuvre d'art publique et originale.

PIERRE FRISON.

Ce que vous dites est bien flatteur pour moi, monsieur. Mais il y a quelqu'un qui s'est chargé de réaliser en partie votre souhait. (*A Molière.*) C'est quelqu'un dont vous me parliez tout à l'heure, M. de Cyrano.

CYRANO.

Comment?

MOLIÈRE, *avec un geste.*

Chut!

PIERRE FRISON.

Quelle distance de sa lettre contre les Frondeurs à sa belle tragédie d'Agrippine! Celle-ci corrige l'autre. On voit que ce consciencieux écrivain s'est violemment repenti d'avoir fait un panégyrique; car la satire est prodigieuse... — « Ton cœur et ton esprit sont bien ainsi, Mazarini, cachant ta fourbe italique sous une servilité obséquieuse, l'impudicité sous la religion, et l'athéisme sous l'apostolat. *Illustrissimo signor faquino*, le saint-père fit bien de t'attacher à un manteau de flamme; ce n'est qu'un pronostic des brasiers rouges de l'enfer!... »

CYRANO, *avec emportement.*

Que dites-vous, monsieur?

Mme DURANT, *à Pierre Frison, bas.*

Calmez-vous, ce sera quelque malheur.

PIERRE FRISON, *sans y prendre garde.*

Oui, c'est bien une rénovation de Tibère, que le temps où nous vivons et celui vers lequel nous marchons. On ne garde du passé que le

Digitized by Google

despotisme. Adieu les communes et les libres corporations, adieu les états-généraux et le tiers, adieu les rêves de Charles de Navarre et d'Étienne Marcel, adieu les parlemens! Il ont eu beau protester, ils sont morts. Qui empêchera que demain on ne leur envoie un écuyer du roi, la cravache à la main, qui déchirera avec ses éperons l'hermine de nos magistrats pour les contraindre à enregistrer le bon plaisir de la cour? — Oui, c'est Tibère, avec ses superstitions et sa tyrannie... — Puis, sous Tibère, c'est Agrippine, avec ses souvenirs de la république et du jeune Germanicus; c'est la France des anciennes chartres, la France veuve avec deux idées dans l'esprit, gloire et liberté... — Belle et héroïque élégie...! — En face de cette Velléda, au cœur larmoyant et inspiré, un égoïsme monstrueux, une ambition colossale, un lâche, Séjanus, Mazarin, qui veut absorber notre passé et l'étouffer dans ses embrassemens, le traître!... Mais il n'y a pas de mariage possible entre choses si contraires; Mazarin pourra entraîner la France sur le bord de l'abîme; après il aura beau dire :

> Ces Dieux que l'homme a faits et qui n'ont point fait l'homme,
> Des plus fermes états ce fantasque soutien,
> Va, va, Térentius, qui les craint ne craint rien;

— Il y a des Dieux, des Dieux de sang; la victime et le bourreau seront tranchés ensemble, la vertu et le vice sans distinction, par fatalité ou par vengeance; et que reste-t-il ensuite? Ecoutez le dernier vers de l'Agrippine :

> TIBÈRE.
> Sont-ils morts l'un et l'autre?
> NERVA.
> Ils sont morts.
> TIBÈRE.
> C'est assez.

C'est Tibère qui parle. Il reste seul, entendez-vous?... — Tibère, et le monde entre les deux griffes du tigre!...

CYRANO, *hors de lui.*

Monsieur, monsieur!

PIERRE FRISON, *avec feu.*

C'est le *nec plus ultra* du sublime.

Digitized by Google

CYRANO, *pétrifié, à Molière.*

Jean-Baptiste, as-tu jamais rien vu ou rien ouï de semblable?

MOLIÈRE.

Du calme! Personne ne te connaît ici.

(*Cyrano reste immobile.*)

Mme DURANT, *à Pierre Frison.*

Savez-vous à qui vous parlez? C'est peut-être quelqu'un de la police ou un chaud Mazarin. S'il vous faisait mauvais parti?

PIERRE FRISON, *bas.*

Que m'importe, madame! je suis malheureux. (*Haut.*) Le petit roi n'y est pas oublié! Ce cher enfant! on l'a déguisé sous le manteau des Césars:

. . . . . Pour ton fils, je l'emmène à Caprée.
La mollesse de Rome énerve un jeune esprit,
Et sa fleur, sans éclore, en bouton s'y flétrit.

C'est Caïus Caligula; Tibère s'en charge. Il ira loin.

CYRANO, *saisissant violemment la garde de son épée.*

Par le diable!

MOLIÈRE, *tenant les deux mains de Cyrano, et le regardant fixement.*

Je te nomme!...

PIERRE FRISON, *se levant.*

Qu'est-ce, monsieur?

(*Rumeur dans la salle.*)

MOLIÈRE.

C'est le lever du rideau, mon ami.

(*On frappe les trois coups; Pierre Frison s'assied. Cyrano paraît plus calme.*)

PIERRE FRISON.

Vous voyez que je suis insensé, madame; c'est que je souffre bien.

Mme DURANT.

Demain soir, monsieur Durant sera absent; venez me voir, Pierre.

(*On lève le rideau.*)

HIPPOLYTE FORTOUL.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES FRANÇAIS.

51. Vues sur l'histoire contemporaine, par Louis de Carné. 2 vol. in-8°. Paulin, place de la Bourse.

Lorsqu'un évènement, surgissant tout à coup au grand étonnement du plus grand nombre, vient clore une phase du développement social, on voit les esprits méditatifs, bientôt remis de leur premier étourdissement et de la douleur que peuvent causer des espérances déçues, chercher à se reconnaître, à s'orienter par l'appréciation du présent, et étudier les tendances d'avenir qu'il renferme, et que le passé, et principalement les événemens les plus récens, sont appelés à vérifier.

Ce phénomène ne doit pas sembler étrange à notre monde moderne, à ce monde de crises et d'essais, où on l'a vu si souvent se manifester. Aussi ne nous étonnons-nous nullement de voir depuis la révolution de juillet 1830 paraître une foule d'écrits qui ont ce caractère; mais un petit nombre seulement, en prenant et traitant les questions de haut, sont vraiment dignes de l'attention du public. L'ouvrage que nous annonçons ici est de ce nombre.

Apprécier le présent, vérifier par le passé ses prévisions d'avenir, tel est en effet le but de l'auteur. Mais quel est son point de vue, le sentiment qui l'inspire, qui vivifie et féconde son travail?

M. de Carné appartient à cette réunion de jeunes hommes que leur naissance, leurs souvenirs, et de vives et respectables affections, avaient à la vérité retenus sincèrement attachés au catholicisme et à la légitimité, mais aussi qu'un cœur jeune et généreux et de consciencieuses études avaient rendus accessibles à l'esprit nouveau auquel la révolution de 89 a donné un si puissant essor. Comme organe de publicité dans les dernières années de la restauration, ils firent paraître le *Correspondant*, expression pâle et indécise d'une opinion qui s'essaie et n'a pas encore

Digitized by Google

bien conscience d'elle-même, et où les contradictions, résultat nécessaire d'une fausse position, se dissimulaient sous le vague de la rédaction. Mais après la révolution de juillet, qui, en dissipant l'atmosphère nébuleuse du constitutionalisme, dessina avec beaucoup plus de netteté toutes les opinions, tous les partis, le *Correspondant* se continua dans la *Revue européenne*, où il prit un caractère un peu plus décidé, celui d'un syncrétisme dans lequel on trouve l'intention consciencieuse, mais impuissante, d'ajuster comme sur un lit de Procuste l'esprit moderne, accepté franchement en grande partie, dans des formes vieillies qu'il réprouve absolument. Puissamment entraînés par deux tendances opposées, on ne doit pas s'attendre à trouver une bien grande unité de vues et de doctrine entre les collaborateurs; cependant, en n'oubliant pas ce qu'il doit avoir d'individuel, on peut considérer l'ouvrage de M. de Carné comme une expression assez fidèle et pleine de talent de leur tendance générale. Ces considérations doivent déjà répondre à la question que nous nous étions faite. Mais une contradiction qui se présente tout d'abord dans le principe et le point de départ, rendue plus palpable encore par les propres expressions de l'auteur, fera pressentir toutes celles qui peuvent se trouver dans l'ouvrage et l'esprit mixte dans lequel il est conçu.

« *Toute politique*, dit-il, *isolée de l'histoire, est une abstraction sans vie, et l'histoire ne peut être considérée que comme un développement providentiel.* » Et ailleurs : « Dans les détails on rencontre à chaque pas le libre arbitre de l'homme, qui disparaît dans les conséquences générales; aussi peut-on être *homme politique distingué sans avoir de principes*, mais ne sera-t-on jamais historien sans avoir de système? La politique se meut dans la sphère des actions, qui est humaine; l'histoire dans la sphère des idées, qui est divine. » Ainsi, liberté morale comme l'entendent les chrétiens d'une part, fatalisme historique de l'autre, ce sont les deux principes que l'auteur invoquera tour à tour, selon le besoin du moment, pour aboutir à cette contradiction étonnante de pensée et d'expression. Mais que peut-on établir de scientifique sur un pareil fondement? Cependant, il faut le dire, comme de cela dépend le résultat de tout l'ouvrage, l'auteur incline bien plutôt vers le fatalisme historique, ce que ses amis lui ont reproché, que vers le libre arbitre, qu'il ne semble guère invoquer que pour confesser sa foi catholique en face de ses lecteurs.

Maintenant qu'une loi de développement est reconnue, quel est le plan des destinées humaines? Pour M. de Carné, l'histoire universelle n'est autre chose que le développement du dogme de la Rédemption. Il y a trois

Digitized by Google

grandes époques historiques : l'antiquité, ou la chute et ses conséquences ; la réparation, depuis la venue du Christ ; et enfin la rémunération, pour la fin des tems.

Sans aborder la question de ce dogme, nous pouvons nous accorder avec l'auteur sur le caractère d'isolement des hommes et des sociétés de l'antiquité, si ce n'est cependant que ce caractère, qu'il considère comme une tendance, nous paraît être seulement un fait préexistant à tous les temps historiques, duquel l'humanité, par des sentimens de sociabilité toujours plus larges, tend incessamment à se dégager ; mouvement que l'auteur ne voit commencer qu'avec l'époque de la loi grâce, où nous ne trouvons plus de difficultés, car alors nous admettons entièrement avec lui « que le travail qui s'opère dans le monde est le résultat de l'altération apportée dans le droit public de l'Europe par le christianisme (christianiser, c'est universaliser, dit-il quelque part), et a pour but de revêtir de formes nouvelles, plus analogues à leurs principes, les sentimens de sociabilité et de liberté. »

Dans les premiers temps de l'ère moderne, à la suite des invasions des barbares, sous la dictature de force, fut fondé le droit de conquête, et, dans la législation civile et politique, l'axiome fondamental de la distinction des races. Plus tard, toujours sous le même droit, à la force répondant par la force, les communes s'émancipèrent. Alors les franchises étaient presque toujours conquises par les armes, ou achetées à prix d'argent, et, selon ce droit public, les libertés n'étaient que des faits exceptionnels, et les franchises des rançons ; en un mot, on avait des libertés, mais non pas la liberté.

Après la chute de la féodalité, ce droit se résume dans la royauté, en se transformant peu à peu en ce que l'auteur appelle droit dynastique, qui apparaît dans son apogée sous Louis XIV. « Ajouter le plus de fleurons possible aux couronnes, grandir les dynasties, assurer les établissemens des fils de France, des infans d'Espagne, des archiducs et archiduchesses d'Autriche : telle fut, dit l'auteur, la tendance de la politique européenne. Ce fut alors que commença dans toutes les cours cette petite guerre de ruelle à laquelle on intéressa trop souvent le confessionnal, déplorable lutte de conspirations, de sourdes manœuvres, de corruption et de foi punique que les Alberoni, les Dubois, les Walpole, alimentaient avec les vastes ressources qu'ajoute à la dépravation du caractère la subtilité du génie.... L'ordre social du moyen âge avait porté ses derniers fruits, les sociétés humaines tendaient à s'asseoir sur des bases plus larges et plus morales.... Le moment était venu de donner une idée nouvelle pour base

Digitized by Google

à un droit public nouveau. Il était temps que les sentimens chrétiens d'égalité et de fraternité entrassent dans la morale privée, dans la vie civile. Le régime des castes avait vu son dernier jour; les inégalités naturelles tendaient à se substituer aux inégalités hiérarchiques; le pouvoir, au lieu de chercher son droit dans la conquête, allait se subordonner à l'utilité générale et à l'assentiment de tous. Du travail immense qui commençait pour le monde, on pouvait deviner qu'il surgirait un grand principe qui se formulerait ainsi : Les institutions sociales ne tiennent leur raison d'être que de leur utilité même; elles ne puisent pas leur légitimité dans un titre préexistant, mais dans la continuité de leur action civilisatrice. » — Et la révolution française fut la grande voix qui proclama ce principe sublime dans le monde. Telles sont les idées qui remplissent une Introduction qui mérite toute l'attention de nos lecteurs.

Quelque flatteurs que soient ces sentimens pour nos sympathies les plus chères, quelque heureux que nous soyons de voir ainsi de jeunes générations, oubliant les querelles de leurs pères, se donner cordialement la main, nous ne pouvons cependant nous empêcher de relever ici quelque injustice envers les hommes et les choses de la révolution, et quelques contradictions qui ont la même origine. Mais c'est pour n'y plus revenir, quand nous suivrons l'auteur dans l'application de ses idées générales à l'histoire de la restauration.

Il ne faut pas confondre, dit-il, les hommes et les idées auxquelles ils servent d'instrument; puis, considérant le dix-huitième siècle et la révolution française comme s'avançant sans conscience de leur mission, il déverse dans plusieurs occasions, à la faveur de cette distinction, l'ironie et le mépris sur les hommes qui ont servi les idées nouvelles avec le plus de courage et de dévouement. Sans doute beaucoup, le plus grand nombre même, conduits uniquement par des intérêts et des passions égoïstes, n'eurent pas conscience du grand travail qui s'opérait; peut-être même le penchant qui entraîne certains écrivains à personnifier tout le mouvement du dix-huitième siècle et de la révolution dans des hommes d'un caractère très peu estimable, quelque puissante qu'ait été d'ailleurs leur influence, justifie-t-il jusqu'à un certain point les écrivains d'un autre parti? Mais n'y eut-il donc vraiment aucun esprit élevé, aucun cœur généreux qui ait compris toute la grandeur de la tâche, et s'y soit dévoué entièrement? Heureusement pour l'humanité l'histoire est là qui répond affirmativement à cette question pour tout esprit impartial qui l'interroge sans prévention. L'auteur est entraîné à son insu, par ses affections légitimistes et ses croyances catholiques, à montrer la révolution comme purement désorganisatrice,

Digitized by Google

pour faire sentir la nécessité de la féconder, non seulement par une régénération religieuse, ce qu'on lui accorde, mais par la foi catholique, et à donner des adversaires ridicules et méprisables aux défenseurs de l'autel et du trône, pour mieux faire ressortir la pureté de leurs intentions. Mais que faisaient-ils donc ces dépositaires des traditions sacrées, de l'autorité infaillible, pour lesquels vous avez tant d'indulgence, tandis que ces vils instrumens de la colère divine, suscités pour faire rentrer en elles-mêmes toutes ces nobles âmes un moment égarées, et leur mériter le ciel, consacraient leur vie tout entière au triomphe de ces grandes idées régénératrices que vous considérez aujourd'hui comme une nouvelle évolution du christianisme? Ils s'y opposaient de tout leur pouvoir, fort peu scrupuleux même sur le choix des moyens : les uns tiraient l'épée en invoquant le droit de conquête, les autres la bénissaient.

Mais les affections religieuses et politiques de M. de Carné sont toujours en opposition avec son esprit.

C'est ainsi que, tout en reconnaissant la grande mission de la révolution, il la renie dans l'énergie que les résistances la forcèrent de déployer, et affirme hardiment que *l'influence de la révolution retarda de près d'un demi-siècle l'émancipation religieuse et la réforme parlementaire.*

C'est ainsi qu'il reconnaît à l'autorité religieuse *le droit* de censure, tout en en démontrant l'inutilité, non seulement pour le présent, mais pour le passé, alors même qu'il a été exercé, ce qui compromet singulièrement l'infaillibilité.

C'est ainsi qu'après avoir établi l'immense avantage matériel et moral que produisit le morcellement et la mobilisation de la propriété par la confiscation des biens des émigrés, il en proclame l'illégitimité, en reconnaissant toutefois que *toutes les institutions sociales ne tiennent leur raison d'être que de l'utilité générale.*

L'auteur, en poursuivant, jette un coup d'œil rapide sur la révolution et l'empire, transformation militaire de celle-ci, qui par-là devait devenir européenne, la propagande guerrière et extérieure se substituant à la propagande de la tribune et de clubs à l'intérieur. L'administration impériale développe en France l'industrialisme et la démocratie, et prépare l'unité de l'Allemagne et de l'Italie. Enfin vient la restauration, appelée à satisfaire ce grand besoin de paix et de tranquillité, qu'augmentaient de jour en jour nos mœurs, toujours plus industrielles. Mais d'autres conditions d'existence lui étaient encore imposées : dans ses tentatives d'organisation, elle apportait deux tendances inconciliables qui, dissimulant d'abord leur antipathie, devaient, pendant quelque

Digitized by Google

temps, lutter avec des ménagemens hypocrites, puis enfin, amenées nécessairement à s'expliquer, se battre jusqu'à l'anéantissement de l'une d'elles. Le vague seul de la Charte pouvait faire sa force et sa durée. « Le caractère général de l'opinion de droite, dit l'auteur, c'est d'être ou de se prétendre essentiellement historique, et de chercher sa base dans des faits plus que dans des droits, ou plutôt de convertir les faits en droits. Pour cette école, les nations sont liées à leur passé, au point de ne pouvoir se séparer en aucune occasion, et pour quelque nécessité que ce soit, des lois sur lesquelles reposent leur constitution originelle. La constitution naturelle d'un peuple se compose de tout ce qui a fait ce peuple. La royauté, l'aristocratie, les libertés publiques, la religion, les mœurs, les lettres, tout vit en quelque sorte par le souffle des ancêtres, et doit se développer, sous peine d'apostasie, dans un esprit toujours identique avec lui-même. »

L'autre opinion, au contraire, est formée des idées purement philosophiques dont nous avons donné l'expression générale plus haut : ce sont les droits de l'homme, la souveraineté du peuple, et l'égalité naturelle.

L'opinion de droite, qui se présente avec une allure franche et confiante dans la chambre de 1815, va perdant de plus en plus l'appui que pouvait lui donner la classe moyenne, que les hommes d'affaires uniquement occupés des intérêts les plus actuels et les doctrinaires théoriciens d'un système de bascule retenaient flottante, jusqu'à ce qu'enfin, amoindrie par des intrigues de cour et de sacristie, elle s'aliène entièrement, sous le ministère Villèle, par les lois organiques du sacrilége, de l'indemnité et du droit d'aînesse, cette bourgeoisie, qui se jette tout à coup dans les bras de l'extrême gauche. Ce fut alors que toutes les questions secondaires disparurent devant la question de souveraineté, discutée sous le ministère de M. de Martignac, résolue par un appel à la force sous celui de M. de Polignac, et enfin définitivement tranchée par la révolution de juillet.

Ici l'auteur nous paraît bien caractériser la situation. La bourgeoisie, dit-il, force prépondérante de l'époque, tient à conserver un roi de son crû, un gouvernement qui ne soit rien que par elle et pour elle, un prince auquel le dernier marchand pourra demander qui l'a fait roi ? La bourgeoisie, égoïste comme toutes *les castes triomphantes*, insouciante du passé comme de l'avenir, et ne songeant qu'à s'assurer l'exploitation du présent, regarde le maintien de la dynastie nouvelle comme destiné à consacrer la domination *des classes moyennes*, la prépondérance politique de l'industrialisme et de l'aristocratie mobile. Les banquiers et les professeurs qui rédigèrent la déclaration du 7 août, les gardes nationaux qui prêtèrent main-forte à la royauté élective, la choisirent dans le grand

Digitized by Google

bazar de Paris, et, en place du sceptre héréditaire brisé par les pavés de juillet, ils lui mirent à la main quelque chose d'assez semblable à une aune de comptoir. Nous regrettons de ne pouvoir citer beaucoup de pages d'une grande vérité; mais l'espace ne nous le permet pas, et nous voulons d'ailleurs que nos lecteurs lisent cet ouvrage, que nous leur recommandons de nouveau pour la vérité des idées générales. Cependant, nous devons le dire en terminant, le regret que nous avons éprouvé de voir l'auteur se mettre dans l'impossibilité de tirer toutes les conséquences qu'il renferme se fait plus vivement sentir encore dans ses conclusions et ses vues d'avenir. A la vérité, malgré quelques vagues regrets, l'auteur, plus avancé en cela que quelques-uns de ses jeunes amis, semble avoir définitivement abandonné la légitimité, et, inclinant vers l'école de M. de Lamennais, ne plus conserver de vieilles institutions que l'autorité catholique, que l'esprit nouveau répudie avec juste raison comme toutes les autres autorités; car ce n'est pas un fait sans importance que le catholicisme ait toujours été enveloppé dans une même réprobation avec toutes les institutions du moyen âge. L'organisation religieuse et le régime féodal se sont engendrés et soutenus comme la réforme, la philosophie. La révolution veut la souveraineté du peuple en matière religieuse comme en matière politique et sociale. S'arrêter, c'est être inconséquent au principe. Aussi M. de Carné n'a-t-il plus que des prévisions vagues sur l'avenir religieux, et il semble se reposer sur ce *grand fait* de la domination de la bourgeoisie, dont il *veut faire la base d'un vaste éclectisme politique, le centre d'attractions opposées*. L'aristocratie, appelée à diriger la vie politique, lui donnerait des sentimens un peu plus libéraux, la formerait au bon ton et aux nobles manières. Les républicains aussi seraient admis à une certaine influence.

Oui, sans doute, la bourgeoisie est un fait, et un fait puissant; mais fût-il plus puissant encore, sa force ne fait pas sa légitimité. Sans doute il faut le reconnaître, mais pour se donner le temps de le mesurer. Il s'agit bien vraiment de donner à la bourgeoisie de nobles manières! Elle est *classe moyenne, caste triomphante;* il y a donc une classe au-dessous d'elle, et qui n'est pas elle; qui ne participe pas aux mêmes avantages sociaux, et qui doit à son tour s'emparer des principes de 89 pour en tirer de nouvelles conséquences: et c'est aussi là un fait, un grand fait, qui demande une grande œuvre.

B.

Digitized by Google

52. Essais sur la philosophie des Hindous, par M. H.-T. Colebrooke, directeur de la Société asiatique de Londres, traduits de l'anglais et augmentés de textes sanscrits et de notes nombreuses, par G. Pauthier. Paris, Firmin Didot. In-8°. 1833.

La plupart des journaux ont déjà entretenu le public de cette importante traduction. Le désintéressement avec lequel M. Pauthier a bien voulu se prêter à un travail si épineux et si aride était un titre qui méritait en effet de n'être oublié de personne. Grâce aux efforts soutenus des personnes instruites dans les langues asiatiques, nous avançons chaque jour d'un pas nouveau dans la connaissance de l'Orient. Mais si nous avons tous les fruits de la conquête, il est juste de leur en savoir toute la reconnaissance et de leur en donner toute la gloire. C'est même une chose caractéristique de la libéralité actuelle de l'esprit scientifique, que cette allure généreuse des philologues à qui il serait si facile, à l'exemple des géomètres du dix-septième siècle, de jouir entre eux du monopole de leurs découvertes, et de discuter dédaigneusement au-dessus du profane, et qui, au lieu de se séparer ainsi de la masse ignorante, consacrent au contraire tout leur temps à traduire dans son idiome les trésors de la langue sacrée, ne faisant en quelque sorte profession de tenir les clés de l'Orient que pour s'employer à en ouvrir les portes à tous ceux qui veulent y pénétrer. Nous avons fait assurément bien des progrès dans le perfectionnement des mœurs publiques depuis ces illustres siècles de la renaissance, où les savans, séparés du troupeau commun dans leur abstraction solitaire, vivaient au milieu du peuple comme ces obélisques chargés d'hiéroglyphes, et commerçaient jusque dans le sein de leur propre compagnie du revenu intellectuel de leurs secrets et de leurs inventions.

M. Pauthier, qui est un de nos jeunes orientalistes les plus avancés dans l'intelligence du sanscrit, en s'appliquant à traduire de l'anglais les Mémoires de M. Colebrooke, a fait une œuvre doublement méritoire. Il y a en effet dans les traductions, lorsqu'elles sont faites d'après quelque langue ignorée et lointaine, un certain vernis d'étrangeté, et je dirais presque d'originalité, qui ne s'étend pas jusqu'à celles qui dérivent simplement d'un langage plus habituel et plus prochain. Il en est souvent des traducteurs comme des voyageurs. Le public regarde en honneur un homme qui arrive des Grandes-Indes, fût-ce sur un vaisseau de la Compagnie, avec toutes les aises de la vie et sous le plus beau ciel du monde; il ne donnerait guère d'attention à un homme arrivant d'Angleterre, lors

Digitized by Google

même qu'il n'aurait eu moyen de s'en revenir qu'en passant le détroit à la nage. C'est un peu là l'histoire de M. Pauthier dans sa traduction; et même, s'il est possible, il a fait mieux encore; c'est-à-dire que pour gagner en conscience le but qu'il s'était proposé, il lui a fallu remonter aux sources originales, et s'aider des textes sanscrits eux-mêmes, afin d'interpréter plus sûrement le texte intermédiaire écrit en anglais. Heureusement pour lui que la plupart de ces textes existaient en manuscrit à la Bibliothèque royale, et qu'il ne lui a pas été nécessaire de courir les chercher lui-même dans la mère-patrie. Toutes les citations contenues dans les mémoires du savant directeur de la Société asiatique de Londres ont donc été fidèlement traduites sur les originaux; c'est là pour nous un point essentiel et rassurant, car rien n'est fâcheux et hasardé en général comme les versions de versions; et dans la circonstance présente, où ces citations formaient souvent des autorités décisives et fondamentales, il importait de n'y faire défaut en rien, et pas même sur une nuance. Pour la partie la plus abstraite et la plus ardue de ses *Essais philosophiques*, l'essai sur la doctrine *Sânkya*, M. Pauthier a même été beaucoup plus loin; il a donné, sous forme d'appendice, une traduction complète de la *Sânkya kârikâ*, qui est un célèbre abrégé en vers mnémoniques des principaux points de cette philosophie. Ceci, joint à l'exposition de M. Colebrooke, est parfait. Je crois que sans l'exposé, il serait bien difficile d'avoir l'intelligence intime de la Kârikâ; mais je crois aussi que, l'exposé une fois lu, la Kârikâ le remet en mémoire et le résume d'une excellente façon. Le texte de la Sânkya kârikâ avait déjà été publié à Bonn par M. le professeur Lassen; mais, grâce à cette dernière publication, voici cet important opuscule complètement et définitivement lancé dans la circulation. Il est attribué à un ancien sage nommé Iswara Krichna, et se compose de soixante-douze stances, ou distiques, dans le mètre Arya; on le considère généralement dans l'Inde comme formant l'exposé le plus authentique de la doctrine Sânkya. Il est bien à regretter que M. Pauthier n'ait point eu à sa disposition des autorités analogues pour appuyer et préciser de la même manière les deux autres systèmes dont il est également question dans cette première partie des *Essais*. Mais, malgré le zèle avec lequel on s'occupe depuis quelques années en Europe de la publication des textes sanscrits, nous ne possédons encore qu'une bien minime et bien modeste fraction de ces prodigieux trésors de philosophie et de littérature du monde oriental. On ne trouve même pas en France, dans une seule de nos bibliothèques royales, on le croirait à peine, la collection des ouvrages journellement imprimés à Calcutta. No-

Digitized by Google

[illegible] l'esprit [illegible] dans la dignité et la nécessité de sa position [illegible] pour l'encourager et [illegible] enfans, sur [illegible] [illegible] pour prendre [illegible] [illegible] de telles résolutions [illegible] [illegible] la piété qu'il convient [illegible] et de tant d'autres [illegible] [illegible] l'impassibilité [illegible] [illegible] et [illegible] qu'il a [illegible] [illegible] et d'habileté dans les notes tirées de [illegible] dans le cours de son ouvrage. Rien n'est plus [illegible] [illegible] que de rencontrer, à chaque point de doctrine [illegible] [illegible] les plus voisins et les plus [illegible] de la philosophie antique, soit de la philosophie moderne, soit [illegible] philosophie de l'église. Ces rapprochemens sont, à la vérité, des indications plutôt que des parallèles, et n'ont point la prétention de [illegible] l'ensemble des doctrines; mais ils sont cependant plus que suffisants pour [illegible]ser ent[illegible] avec clarté l'intérêt et [illegible] raison véritable entre les travaux de l'Inde antique et ceux des premiers temps de la Grèce.

Ce premier volume comprend l'exposition des deux systèmes [illegible], athée et théiste, et celle des deux systèmes nyâya [illegible], dont l'un est la philosophie dialectique, et l'autre la philosophie atomistique. Les premiers nous paraissent être les plus importans pour [illegible] l'appréciation de l'esprit essentiel de l'Inde; les seconds, pour l'appréciation des rapports de la Grèce et de l'Inde.

La doctrine sânkya, quoique en partie hétérodoxe, n'est cependant pas considérée comme entièrement opposée aux révélations [illegible]; elle tombe même d'accord avec ces révélations dans [illegible] [illegible]paux. Le créateur présumé de cette philosophie est un ancien [illegible], désigné sous le nom de *Kapila*. Il est fréquemment [illegible] disciples comme une incarnation mythologique de la divinité, [illegible] que son existence est au moins problématique. Il est fort possible qu'elle ne soit qu'une hypothèse destinée à rehausser [illegible] l'éclat et la majesté de son origine. Dans un commentaire [illegible]

kâpilâ, ce philosophe est présenté comme fils de Brahma et comme étant un des sept grands richis qui formèrent sa première émanation; dans d'autres il figure tantôt comme incarnation de Vichnou, tantôt comme incarnation d'Agni, le dieu du feu; on le regarde comme ayant eu la connaissance intuitive, la vertu innée, le pouvoir transcendant, etc. C'est en un mot un véritable révélateur construit d'après la formule universelle, soit qu'il ait été supposé *à priori* et créé de toutes pièces, soit, ce qui nous paraît plus probable, qu'il ait été simplement augmenté *à posteriori* et transformé. *Asouri*, disciple de Kapila, et auquel il est dit qu'il révéla sa doctrine pour la première fois, mérite probablement d'être associé pour une bonne part à la gloire de son maître. Quoi qu'il en soit, cette doctrine a eu, depuis la plus haute antiquité, de nombreux adhérens, et elle a donné naissance à quelques sectes dissidentes parmi lesquelles il faut surtout compter celle de *Patandjali*, qui est théiste, et celle qui porte le nom de *Pourânâha*, et qui s'accorde encore davantage avec le dogme des *Védas*. Le sânkya primitif est athée, en ce sens que les dieux dont il admet la personnalité ne sont point éternels et tout-puissans, mais seulement supérieurs à l'homme, et d'une nature sujette, comme la sienne, au changement et à la transmigration. Les seuls principes incréés qu'il reconnaisse sont l'âme, principe abstrait et inactif, et la nature, principe virtuel de l'univers. L'absorption définitive de l'âme dans le sein de la nature est la fin proposée à l'existence humaine comme à celle de tous les êtres.

Les ouvrages originaux de la philosophie sânkya sont un traité fort court sous forme d'aphorismes, nommé *Tetwa-Samâsa*, et un autre traité un peu plus étendu, quoique toujours fort bref par rapport à l'habitude de nos traités d'Occident, désigné sous le titre de *Sânkya-Prawatchana*. Ils sont tous deux attribués à Kapila; mais cela paraît fort douteux, surtout pour le second; il offre en effet toutes les apparences d'une amplification du premier, et sa rédaction qui, dans quelques passages, renvoie à des autorités plus anciennes, donne la preuve d'une postériorité évidente. La *Sânkya kârikâ*, dont nous avons déjà fait mention, et que M. Pauthier vient de traduire, est généralement tenue pour l'autorité la plus parfaite et la plus authentique; elle se termine ainsi : « L'Anachorète, ému de compassion, communiqua cette pure doctrine à Asouri, qui la transmit à Pantchasikha, par qui elle fut enfin propagée. Cette doctrine, transmise par une suite non interrompue de disciples et démontrée jusqu'à l'évidence, a été abrégée et mise en vers du mètre arya par Isvara Krichna. » Ce traité est donc d'une date fort différente de celle de l'origine; mais il est cependant fort ancien, car il en est déjà fait mention dans les

Digitized by Google

plus vieux commentaires. Outre ces ouvrages qui sont le fondement de la doctrine, il existe une quantité considérable de commentaires et d'explications. Le travail le plus estimé dans ce genre est celui de Vatchespati, sur le texte même de la Kârikâ. La plus grande partie de cette bibliothèque sânkya s'est trouvée à la disposition de M. Colebrooke durant sa longue résidence à Calcutta, et c'est à cette source qu'il a puisé les éléments de son mémoire.

La philosophie *Nyâya*, ou de raisonnement, est une philosophie dialectique attribuée à Gôtama. Le texte primitif est une collection d'aphorismes divisée en cinq livres : il est fort ancien, et a formé, comme tous les livres indiens originaux, le sujet d'une infinité de scholies et de commentaires. Il existe en outre plusieurs traités élémentaires tant sur l'ensemble du système que sur des articles détachés. Ces traités sont rédigés avec tous les développemens nécessaires, et leur but est de faciliter aux commençans les abords de la science. Le Nyâya, comme nous venons de le dire, s'occupe principalement de la logique ; le Vaiséchika s'occupe principalement de la physique : c'est une théorie générale des atomes, destinée à donner à l'esprit l'explication des phénomènes sensibles. Il forme en quelque sorte le complément du premier, et porte le nom de Kanâda son fondateur. Il est certainement un des plus curieux de cette collection, en ce qu'il nous montre et nous laisse, pour ainsi dire, toucher du doigt tout le défaut de la philosophie indienne sur cette partie essentielle de la connaissance humaine. La physique et toutes les sciences naturelles, qu'elle conduit, et au perfectionnement desquelles concourent aujourd'hui tant d'efforts, ne pouvaient entrer dans leur voie que du jour où des méthodes expérimentales d'une précision inconnue aux observateurs de l'antiquité auraient été enfin créées et appliquées à l'étude de l'univers.

Voilà quelles sont les matières principales que renferme ce petit volume, si court et si facile à lire, et dont la publication exercera sans doute une si heureuse influence sur la dispersion des connaissances relatives à l'Orient. Nous désirons vivement que l'empressement du public à l'égard de cet ouvrage serve de complément à son succès dans le monde savant, et que M. Pauthier soit ainsi promptement encouragé, et de toutes façons, à nous donner la seconde partie de sa traduction, qui promet de n'être guère moins intéressante que la première. Pour cette fois, en effet, il s'agit, après avoir fait de l'orthodoxie un peu louche avec les doctrines de Kapila, et de l'hétérodoxie complète avec celles de Gôtama et de Canâda, de faire de l'orthodoxie complète, suivant la règle des Védas, en nous

Digitized by Google

mettant au courant des doctrines des deux *mimansds*. Espérons qu'à ces deux mémoires sur la philosophie sacrée, qui nous sont promis et que nous attendons avec confiance, M. Pauthier jugera convenable d'ajouter les essais de M. Colebrooke sur les Védas. Rien ne saurait être plus utilement et plus convenablement associé à l'exposition de la philosophie dogmatique que l'exposition des dogmes révélés eux-mêmes. Il n'y a plus ici, comme pour la Kârikâ, la ressource de traduire le texte pour servir d'appendice à la dissertation; mais ayons au moins sur les Védas, en attendant davantage, tout ce que M. Colebrooke en a déjà donné. J. R.

53. ASTRONOMIE DES ARABES; Traité d'ABOUL HHASSAN ALI, intitulé : Collection des commencemens et des fins; traduit de l'arabe, sur le manuscrit 1147 de la Bibliothèque du roi, par feu J.-J. SÉDILLOT, du Bureau des longitudes, et publié par les soins de L.-AM. SÉDILLOT, professeur d'histoire au Collége royal de Henri IV, membre de la Société asiatique, etc. 2 vol. in-4°, avec planches; Paris, imprimerie royale, 1833.

Sur la proposition de M. le garde-des-sceaux, le roi a autorisé l'impression aux frais de l'état de la traduction du traité d'*Aboul Hhassan*, par l'un de nos orientalistes les plus recommandables, M. Sédillot, qui succomba le 9 août 1832 à une attaque de choléra. La publication de ce grand travail, jugé digne en 1810 de l'un des prix décennaux, avait été long-temps retardée par des circonstances particulières, et c'était d'autant plus regrettable que nous ne possédons aucun traité scientifique des Arabes traduit en français d'une manière complète, et que celui d'*Aboul Hhassan* est important et fort étendu. On y trouve les principaux élémens sur lesquels reposent les diverses branches de l'astronomie, la description exacte des instrumens dont les Arabes se servaient pour leurs observations; et comme les termes scientifiques qu'ils employaient ne sont pas indiqués dans les dictionnaires existans, la traduction de M. Sédillot, en en donnant la nomenclature précise, facilitera extrêmement l'accès d'une carrière qui n'a encore été explorée que par lui. Les manuscrits qu'il a laissés, et qui se rapportent à l'histoire de l'astronomie chez les orientaux, seront complétés et publiés par M. Sédillot fils. Ces travaux ont jeté un jour nouveau sur cette branche importante de l'histoire des sciences mathématiques, et, en les énumérant rapidement, nous rappellerons les titres de M. Sédillot à la reconnaissance des savans.

M. SÉDILLOT (JEAN-JACQUES-EMMANUEL), membre de la Légion-

Digitized by Google

d'Honneur, né à Enghien-Montmorency le 28 avril 1777, fut admis à l'École polytechnique dès sa formation, se livra ensuite avec zèle à l'étude des dialectes de l'Orient, et fut l'un des élèves les plus distingués de M. Silvestre de Sacy. Il concourut, en 1808, pour les grands prix décennaux, et sa traduction du manuscrit d'Aboul Hhassan Ali sur l'astronomie des Arabes fut désignée par le jury comme étant digne du second des quatre prix *destinés aux traducteurs de quatre ouvrages, soit manuscrits, soit imprimés en langue orientale ou en langue ancienne, les plus utiles, soit aux sciences, soit à l'histoire, soit aux lettres, soit aux arts.* M. Sédillot ne se borna pas au traité d'astronomie d'Aboul Hhassan; il traduisit les ouvrages d'Ebn Jounis, d'Ulugh Beig, d'Abderahman Sophi, etc., encore peu connus en Europe, et communiqua ce travail à M. Delambre, qui en fit usage dans son Histoire de l'astronomie, et qui le cite avec les plus grands éloges.

« Nous n'avions, dit M. Delambre (*Analyse des travaux de l'Académie royale des sciences pendant l'année* 1817), que des notions très imparfaites sur les progrès de l'astronomie chez les Arabes; la traduction de dix-neuf chapitres d'Ebn Jounis, par M. Sédillot, et celle de vingt-huit autres chapitres qu'il a retrouvés dans un ouvrage d'Ebn Shatir, nous ont montré des connaissances dont nous n'avions aucune idée. Un grand nombre de pratiques et de règles qui rapprochent la trigonométrie arabe de celle des modernes, l'emploi des tangentes et des sécantes comme moyen subsidiaire en certains cas plus compliqués, des artifices de calcul qui n'ont été imaginés en Europe que vers la première moitié du dix-huitième siècle, voilà ce que M. Sédillot nous a donné d'après ces derniers chapitres d'Ebn Jounis.

» Ce n'est pas tout: il existait un Almageste d'Aboulewefa, astronome de Bagdad qui vivait au dixième siècle. Cet ouvrage se trouvait dans plusieurs bibliothèques; Weidler le cite en passant. Il paraît que personne n'avait pris la peine de le lire. On y trouve les formules des tangentes et des sécantes, des tables de tangentes et de cotangentes pour tout le quart du cercle. L'auteur en fait le même usage qu'on en fait aujourd'hui dans les calculs trigonométriques. Il change les formules des triangles; il en bannit les expressions composées, si incommodes, où se trouvaient à la fois le sinus et le cosinus de l'inconnue; il complète la révolution dont l'auteur était incertain. On en faisait, sans aucun fondement, honneur à Regiomontan, qui n'avait jamais été plus loin, ni même aussi loin qu'Ebn Jounis. Cette révolution a été renouvelée progressivement par Purbach, Regiomontan, Reinhold et Rheticus, qui l'a enfin complétée;

Digitized by Google

on n'en a joui en Europe que six cents ans après l'invention première.

» Animé par ce succès inespéré, M. Sédillot étend ses recherches aux astronomes persans et tartares. Il nous apprend que le catalogue d'Ulugh Beig est vraiment original comme celui d'Hipparque, et que toutes les étoiles en ont été réellement déterminées par des observations nouvelles; que tous les autres catalogues ne sont que des copies de Ptolémée, qui avait copié Ménélaus, lequel Ménélaus avait tout pris dans Hipparque. Albategni et Nassireddin, pour déterminer la précession, s'étaient contentés, comme Ménélaus, d'observer deux ou trois étoiles et avaient pris les autres dans Ptolémée, en faisant aux longitudes la correction commune qui résultait d'un petit nombre de comparaisons.

» Le catalogue d'Abdérahman Suphi était le seul que l'on crût véritablement original; M. Sédillot nous apprend que cet astronome ne s'est occupé que des alignemens et des grandeurs des étoiles, en sorte que son catalogue n'est rien que celui de Ptolémée avec l'addition d'une constante qui nous est connue; remarque très curieuse en ce qu'elle nous procure une copie authentique du catalogue de Ptolémée, et par conséquent de celui d'Hipparque, et nous permet de rectifier un nombre considérable de fautes de copies, qui nous étaient presque démontrées sans que nous eussions les moyens de rétablir les véritables leçons. C'est le service que nous rendra le catalogue d'Abderahman Suphi, traduit avec soin par M. Sédillot et collationné sur trois manuscrits.

» Enfin le traité d'Aboul Hhassan devait nous apprendre que, contrairement à l'assertion de Montucla, la gnomonique des Arabes existait complète, et nous découvrir des méthodes fort ingénieuses pour tracer les arcs des signes.

» Voilà ce qui restait enfoui dans les bibliothèques, et M. Sédillot, en profitant de ces richesses, a su remplir une grande et importante lacune dans l'histoire de l'astronomie. »

M. Sédillot est le seul des grands prix décennaux qui n'ait point été de l'Institut. Répugnant à toute idée de démarches et de sollicitations, il vécut toujours très retiré, et s'abstint de toute publication. A des études profondes, il avait su lier des observations très diverses; doué d'une haute intelligence, aucune branche des connaissances humaines ne lui était étrangère, et d'importantes recherches sur la philologie et sur l'histoire variaient, sans les interrompre, ses investigations scientifiques.

Secrétaire de l'école des langues orientales vivantes, M. Sédillot devint dans la suite, à la même école, professeur adjoint pour la langue turque, place qu'il remplit pendant près de quinze ans, et que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Deux ans auparavant, il avait été nommé

Digitized by Google

astronome adjoint au Bureau des longitudes, pour l'histoire de l'astronomie chez les orientaux.

Si les premières découvertes de M. Sédillot, connues des Delambre, des Laplace, etc., ont contribué au succès de leurs ouvrages, nous sommes heureux d'annoncer, dans l'intérêt de sa mémoire et dans celui des lettres, que ces manuscrits ne seront pas perdus pour la France. M. Sédillot fils, initié de bonne heure aux travaux de son père, lui succède dans la carrière qu'il a en partie parcourue; aidé des conseils et des savantes leçons de l'illustre orientaliste M. Silvestre de Sacy, il atteindra, sans doute le but important qu'il s'est proposé : la publication du traité d'Aboul Hassan nous en donne l'espérance. G.

54. Archives historiques et littéraires du nord de la France, et du midi de la Belgique, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux. Valenciennes, au bureau des Archives, rue des Viviers, n. 9.

Ce recueil périodique, dont la première livraison du troisième volume vient de paraître, conçu dans des voies d'amélioration et de progrès, ne peut manquer de réussir. C'est une heureuse idée que les rédacteurs de ce journal ont eu de vouloir exploiter l'histoire littéraire et archéologique du nord de la France et du midi de la Belgique. Sur ce sol encore tout imprégné des grands événemens dont il fut le témoin, revivent, à travers l'alliance et le mélange des coutumes françaises ou belges, les traditions et les monumens du moyen âge; et partout dans ces provinces, qui pendant plus de six siècles devinrent successivement la proie de princes différens, s'offrent des mines précieuses aux patientes recherches et aux investigations des savans et des archéologues. Voilà le but que se proposent les éditeurs du journal que nous annonçons. C'est par les traditions, par les usages des temps passés, c'est par leurs coutumes tour à tour bizarres ou grossières, et surtout par leurs monumens, qu'ils nous feront connaître l'histoire de ce pays. Dans le numéro que nous avons sous les yeux, on remarque un article riche en détails peu connus et en recherches curieuses de M. Le Glay. Sous la forme de *glossaire*, il nous promet d'expliquer les principaux *sobriquets* du nord de la France, et nous en donne l'étymologie. Ce premier article contient déjà les lettres A et B. A sa suite se trouve une étude *sur la tour de Saint-Amand*, monument gothique, le seul vestige qui reste encore d'un antique monastère dont la fondation remonte au roi Dagobert; puis viennent diverses notices sur les *hommes* et les *choses* remarquables de la contrée, des chroniques racon-

Digitized by Google

tées sous la forme animée du conte et du roman; enfin partout la science déguisée est rendue amusante par la variété et le piquant des récits.

C. M.

55. Cours d'histoire moderne, professé à l'Athénée royal de Paris par M. Filon, professeur d'histoire au collége Bourbon. — *De la France et de l'Angleterre.* Paris 1832, Hachette. In-8° de 375 pages. Prix du volume, 6 fr.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs les trois premières leçons de M. Filon (Voyez *Revue encyclopédique*, tome LII, page 730, décembre 1831; et tome LIV, page 517, juin 1832). La douzième et dernière leçon vient d'être publiée; elle complète le récit des révolutions comparées de la France et de l'Angleterre; c'est un aperçu rapide de l'histoire des deux pays tracé avec beaucoup de discernement. M. Filon nous montre la Grande-Bretagne envahie par les Romains, puis par les Saxons, qui fondent leur empire sur l'extinction de l'ancienne population, et disparaissent à leur tour sous le flot de la conquête normande, tandis que la Gaule, en devenant franque, *conserve encore une physionomie toute romaine;* les vainqueurs se confondent avec les vaincus.

L'établissement du régime féodal, *moins contraire qu'on ne le croit à la liberté*, conséquence forcée du triomphe des tribus germaniques, est indiqué succinctement par l'auteur, qui rappelle l'état du clergé et l'influence du christianisme à cette époque de barbarie où la force tenait souvent lieu de droit, puis ces premiers progrès de l'industrie et ces expéditions d'outre-mer qui jettent sur l'Asie une partie des populations européennes, amenant l'affranchissement des communes.

En France, les rois favorisent le développement des franchises au détriment des seigneurs féodaux, et leur puissance se consolide de plus en plus; en Angleterre, les barons, jaloux de leurs priviléges et forts de l'appui du peuple, limitent l'autorité royale et obtiennent à main armée *la grande charte.*

Après la longue rivalité des deux pays, après la guerre civile *des deux Roses*, les rois d'Angleterre ont étendu leur pouvoir et gouvernent presqu'en maîtres absolus. Mais avec le quinzième siècle une nouvelle ère s'est ouverte pour l'Europe; la réforme la divise bientôt en deux partis. En France, les deux religions transigent par l'édit de Nantes, sous la médiation d'une politique tolérante et impartiale; dans la Grande-Bretagne, le protestantisme prévaut sous la forme anglicane. Mais Henri VIII et Élisabeth, en confirmant cette révolution religieuse, préparent à leur insu une réforme politique qui doit tourner contre la couronne. A peine la

Digitized by Google

première est-elle accomplie que les symptômes de la seconde commencent à éclater ; Jacques Ier se trouve aux prises avec un parlement qui présente d'énergiques réclamations en faveur de la liberté nationale, et dans la lutte qui s'annonce l'autorité royale succombera.

L'agitation de la France à cette même époque ne doit point amener les mêmes résultats ; les guerres de la ligue, celle de la fronde, n'assurent que plus fortement la puissance monarchique ; mais l'abus de ce pouvoir absolu et les efforts de la philosophie du dix-huitième siècle font éclater la révolution française. M. Filon la compare avec la révolution de 1648. Il trace ensuite le tableau parallèle du protectorat de Cromwell, de l'empire de Napoléon et des deux restaurations, et termine par quelques idées généreuses sur l'avenir de l'Europe : « M. Mazure, dit notre auteur, se plaignait en 1824, dans la préface de son Histoire de la révolution de 1688, » qu'on fit de méchantes comparaisons entre les révolutions d'Angleterre » et de France pour en venir à cette conséquence fatale, que les deux » restaurations auraient une conclusion semblable, ajoutant : *Tout est dit, » tout est fini, tout devient irrévocable dans notre heureuse restauration.* » M. Mazure mourut avant 1830, et sans avoir vu le démenti que les événemens réservaient à sa prophétie. Les résultats n'ont pas été cependant les mêmes : 1688 assura, en religion, la domination exclusive de » l'église anglicane, et, en politique, la prépondérance de l'aristocratie, qui » avait sinon fait, au moins dirigé la révolution ; c'était tous membres » de la chambre des lords qui, après la fuite de Jacques II, s'étaient formés à l'Hôtel-de-Ville en gouvernement provisoire. 1830, au contraire, » éminemment philosophique et populaire dans son principe, eut pour » but d'établir l'entière liberté des cultes et l'intervention, non pas de » l'aristocratie, mais de la nation dans les affaires publiques.

» Dans ses conséquences extérieures, 1688, en tournant surtout au profit d'une caste et d'une secte, devint pourtant favorable à la prospérité » matérielle de la nation. Ce fut à partir de cette révolution que la Grande-» Bretagne s'avança rapidement à la domination des mers, qu'elle alla » partout déposer des colonies et conquérir des royaumes ; mais les autres » peuples de l'Europe n'avaient rien à en recueillir, ni en bien-être ni en » liberté. Loin de là, ce fut aux immenses développemens que prit alors » son industrie qu'elle dut ces trésors et ce crédit qui, plus tard, alimentèrent contre la liberté française tant de coalitions européennes. Il y » avait au contraire dans l'élan de 1830, comme jadis dans les premières » inspirations de 89, quelque chose qui était commun à tous les peuples et » qui n'appartenait pas seulement à la France, mais à l'humanité. Aussi,

Digitized by Google

» au bruit de l'événement qui avait changé la face de notre pays, vous avez » vu les peuples s'agiter, et si la réforme parlementaire en Angleterre » n'est plus un vain mot, c'est à la France en partie qu'elle le doit. En face » de 1830, 1688 ne lui a plus suffi, et elle travaille actuellement sinon à » le démolir, du moins à le modifier, d'où il résulte qu'une époque se » prépare où la France, par sa position, par le génie qui lui est propre, » par les doctrines qu'elle a professées, pourra se retrouver à la tête des » peuples qui réclament en Europe la liberté civile et religieuse. Si tôt ou » tard une ligue se formait dans le nord pour la défense du pouvoir absolu, » la France, unie à l'Angleterre, soutiendrait le choc, et sauverait encore » l'occident. »

L.-Am. Sédillot.

56. Voyage dans la régence d'Alger, ou Description du pays occupé par notre armée d'Afrique; contenant des observations sur la géographie physique, la géologie, la météorologie, l'histoire naturelle, etc., suivies de détails sur le commerce, l'agriculture, les sciences et les arts, les mœurs, les coutumes, et les usages des habitans de la régence, de l'histoire de son gouvernement, de la description complète du territoire, d'un plan de colonisation, etc.; par M. Rozet, capitaine d'état-major, attaché à l'armée d'Afrique comme ingénieur géographe, membre de la société d'histoire naturelle et de géologie de France. Paris, 1833; 3 vol. in-8°, avec trois grands atlas; prix: 33 fr.

Chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23, éditeur d'un grand nombre de voyages nouveaux.

Ce livre arrive en son temps, précédé qu'il est de l'Histoire de la conquête d'Alger par le même auteur, et d'une foule d'autres ouvrages sur la même question, ouvrages qu'il résume dans leurs parties exactes, et réfute dans ce qu'ils ont d'erroné. C'est un voyage complet, tel qu'on pouvait l'attendre d'un homme versé dans plusieurs sciences, et qui a mis ses connaissances au service d'une question politique de la plus haute importance, la question de l'*occupation temporaire* ou de la *possession* d'Alger par la France. Il n'est pas un cœur généreux qui ne soutienne que la possession d'Alger ne soit le fruit logique et nécessaire de notre conquête et du sang qu'elle a coûté; mais il fallait encore prouver à la mauvaise foi qui cherche à représenter la régence comme une terre de désolation plus coûteuse qu'utile à la patrie, il fallait lui prouver ce que renferme de richesse le sol des côtes septentrionales de l'Afrique, et ce qu'on peut attendre un jour de cette terre fécondée par un soleil quasi-

Digitized by Google

tropical. Sans compter sur l'avenir, M. Rozet a fait des productions actuelles de l'Afrique septentrionale un tableau assez exact, pour donner la mesure de la mauvaise foi de ceux qui déprécient cette possession au profit de quelque convoitise étrangère.

M. Rozet commence par donner une idée générale du pays ; nous citerons de ce tableau les pages suivantes :

« Arrivé à Alger, l'observateur ira se placer sur le cavalier élevé au milieu du château de l'Empereur, situé à un quart de lieue sud-ouest de cette ville. En regardant du côté du midi, il verra un groupe de collines, dont l'ensemble présente un terrain fort ondulé, s'étendre de l'est-est-nord à l'ouest-ouest-sud. Au-delà de ces collines, l'observateur apercevra la vaste plaine de Metidja, qui s'étend à perte de vue vers l'orient et vers l'occident, et qui, du côté du sud, va se terminer à une chaîne de montagnes très élevées, le petit Atlas, dont la direction est sensiblement parallèle à celle du groupe de collines. Ainsi si l'on veut considérer l'ensemble des collines comme une petite chaîne de montagnes, on peut dire que la plaine de Metidja est comprise entre deux chaînes qui courent à très peu près de l'est à l'ouest, et dont celle du sud est beaucoup plus élevée que celle du nord. Ces deux chaînes viennent se terminer presqu'en ligne droite à la plaine, dans laquelle elles ne jettent que quelques contreforts peu étendus.

» La crête du petit Atlas présente beaucoup de découpures, on y remarque plusieurs pics pointus; mais en général les sommets sont arrondis, et les montagnes offrent quelque analogie avec celles de la chaîne du Jura. Les flancs de ces montagnes sont sillonnés par de profondes vallées dont quelques unes paraissent avoir leur origine très loin dans l'intérieur de la chaîne. Si l'observateur marche droit vers le sud, et qu'après avoir traversé la Metidja, il gravisse le versant du petit Atlas et se transporte sur la crête de cette chaîne, il verra le versant sud plus escarpé que celui du nord, et au-delà une masse de collines qui s'étend fort loin à l'est, à l'ouest et au sud. De ce côté il apercevra, tout-à-fait à l'horizon, une suite de sommets qui semble appartenir à une chaîne, le grand Atlas, semblable à celle sur laquel il est monté, et jusqu'où la masse des collines paraît s'étendre.

» En tournant les yeux vers l'est, il verra, à vingt-cinq lieues environ, une grosse montagne fort élevée, le mont Jurjura, présentant des arêtes vives et des têtes pointues. Sur les flancs de cette montagne la roche est à nu, et paraît dépourvue de végétation. Au sud-ouest, il remarquera

Digitized by Google

plusieurs sommets fort élevés, dont le plus éloigné, qui doit être sur les confins de l'empire de Maroc, a la forme d'un pain de sucre. C'est vers ce point que convergent les deux chaînes de l'Atlas; il semble en être le nœud. Si maintenant, descendu de l'Atlas, l'observateur marche le long de la côte, depuis le cap Matifou, à l'est d'Alger, jusqu'au cap Falcon, à l'ouest d'Oran, il parcourra d'abord une baie circulaire bordée par les petites collines qui bornent la plaine de Metidja au nord, et qui viennent se terminer à une plage étroite dont la portion la plus voisine de la mer est couverte de sables, formant çà et là quelques dunes, principalement près de l'embouchure des cours d'eau. En sortant d'Alger, il trouvera encore une petite baie de 600 mètres de diamètre, et au-dessus de laquelle s'élève brusquement la cime du mont Bou-Zaria, qui est une grosse montagne isolée au milieu du groupe de collines, et dont le dernier contrefort, du côté du nord-ouest, forme le cap Caxine, situé à deux lieues à l'ouest d'Alger. De l'autre côté du cap, les petites collines bordent la côte, le long de laquelle on trouve çà et là quelques dunes jusqu'à la montagne de Chenouha, à vingt lieues d'Alger. C'est au pied de cette montagne que se trouve la jolie petite ville de Cherchel. A partir de ce point, on voit une chaîne fort élevée, assez semblable au petit Atlas, régner le long de la côte, et former des falaises à pic, jusqu'à vingt-cinq lieues à l'ouest au cap Ivi, tout près de la ville de Moustaganem, située à l'embouchure d'un grand fleuve, le Chétif. Sur un espace de vingt-cinq lieues, du cap Ivi au cap Ferrat qui abrite la baie d'Azzeo, à l'ouest, le terrain est tout-à-fait plat; mais à partir du cap Ferrat, les montagnes recommencent et continuent jusqu'au-delà d'Oran... Après Oran, ces montagnes tournent une baie demi-circulaire de 5,000 mètres de diamètre, et forment le fameux havre de Mers-el-Kebir. A l'extrémité nord-ouest de cette baie, et au pied de la montagne, les Espagnols ont élevé de belles fortifications.... En arrivant à Oran, si l'observateur monte au fort Santa-Crux, situé sur un des sommets du Rammra, immédiatement au-dessus de la ville, par un beau jour, il verra distinctement à l'œil nu la côte du nord, les montagnes de la côte d'Espagne, et, en se tournant du côté du sud, de l'est, et de l'ouest, il apercevra les monts Rammra s'étendre fort loin vers le sud-ouest, et une vaste plaine, présentant çà et là quelques petits coteaux, aller jusqu'à la chaîne de l'Atlas, qui se trouve à huit lieues au sud d'Oran, à peu près à la même distance qu'elle est d'Alger. A deux lieues d'Oran, le terrain s'abaisse un peu, en sorte qu'il existe une plaine, entre le plateau d'Oran et l'Atlas, assez semblable à celle de Metidja entre Alger et l'Atlas. Cette plaine renferme deux grands lacs, qui

Digitized by Google

sont à sec pendant l'été, et que l'on voit très distinctement des ruines du fort Santa-Cruz.

Voilà certainement un magnifique coup d'œil jeté à vol d'oiseau sur une grande étendue de pays, immense panorama, où la nature surtout se montre grande. Ce beau théâtre est malheureusement presque vide. Ce beau pays est mal peuplé d'habitans, qui vivent sous des tentes et dans des cabanes faites de branches d'arbres ou de roseaux enduits de terre. Ce n'est guère que dans les villes que l'on trouve des maisons construites en chaux et sable, avec des briques ou de mauvaises pierres. Ces villes sont fort éloignées les unes des autres, et l'on n'en compte que dix dans l'espace que M. Rozet nous a fait parcourir des yeux.

La principale de ces villes est *Alger la guerrière*, capitale de la régence de ce nom; elle se trouve située sur le bord de la mer à 0 degrés, 42 minutes, 25 secondes de longitude orientale, et 36 degrés, 47 minutes, 25 secondes de latitude nord (à partir du méridien de Paris). La campagne autour de cette ville est couverte d'une quantité de fort jolies maisons de plaisance. Dans l'intérieur des terres, à onze lieues sud-sud-est d'Alger, se trouve *Belida*, bâtie au pied du petit Atlas, au milieu de superbes jardins d'orangers. Au nord, à cinq lieues de Bélida, de l'autre côté de la plaine, on découvre, sur le versant sud des petites collines qui bordent la mer, *El Colea*, ville un peu moins considérable que Belida, et autour de laquelle il n'existe point de jardins d'orangers, mais des vergers plantés d'arbres analogues à ceux de notre Provence. A quatre lieues de marche de Belida se trouve située *Medegu*, ville dont la construction et la campagne environnante font oublier que l'on est en Afrique et rappellent les bourgs de la côte châlonnaise, dans le département de Saône-et-Loire. A quinze lieues à l'ouest est située *Maliana*. Enfin, en suivant la côte de l'ouest, on rencontre Oran, bâtie au fond d'une baie à quatre-vingt lieues à l'ouest-ouest-sud d'Alger, *Gherchel*, *Tefassad*, *Tenez*, *Moustaganem*, et *Azzeo*.

M. Rozet termine sa topographie de la régence par le cours des fleuves qui arrosent cette partie septentrionale du continent, et qui coulent tous de l'est à l'ouest. Ce sont l'Harnise, l'Arrach, la rivière de Bou-Farik, la Chiffa, l'Affoun ou Ouad-jen, le Mazafran, sur le territoire d'Alger. A la suite viennent des descriptions géologiques et archéologiques faites dans le plus grand détail, et sur plusieurs points les études météorologiques de M. Rozet; celles sur le climat faites à son observatoire de la rue de la Fonderie, n° 7, à Alger, ont donné pour mesure moyenne de la chaleur atmosphérique le terme de 67 degrés. C'est le résultat des

Digitized by Google

observations assidues de MM. Rozet et Levrel pendant une année. Les productions animales et végétales du climat sont énoncées avec soin. M. Rozet soupçonne l'existence de plusieurs mines de houille dans les terrains tertiaires qui environnent Oran, ville où le manque de combustibles végétaux se fait particulièrement sentir. Si une telle découverte s'opérait, une révolution de progrès incalculable s'accomplirait sur tout le littoral africain de la Méditerranée.

L'auteur, dans le deuxième volume qui vient de paraître, fait une étude plus particulièrement physiologique des habitans. Il recherche les influences du climat sur les indigènes et sur les étrangers, particulièrement sur nos troupes; il divise les habitans en races diverses, qu'il décrit à part dans leur physionomie, leur costume, leurs mœurs, leur religion : ce sont les Berbères, les Maures, les Nègres, les Arabes, les Juifs, les Turcs, les Coulouglis, et au-dessus de toutes ces races, il en montre une qui n'est pas, si l'on veut, une race, mais une caste, qui les domine toutes, celles des marabouts. L'influence de ces hommes est trop grande dans un pays à demi-barbare, pour que je ne cite pas les observations que M. Rozet a pu faire sur eux durant un séjour de plus d'une année.

Marabouts. Ce nom que les Arabes prononcent *mrabet*, et que l'on devrait écrire *mourabet*, si nous ne l'avions pas francisé, est donné par les musulmans à des hommes plus instruits que les autres, qui vivent dans la retraite à peu près comme nos ermites des temps passés. A cause de la science qu'on leur suppose et du mystérieux de leur conduite qui en impose toujours à la multitude, les marabouts sont regardés comme des hommes inspirés de Dieu. Ils se marient; leur fils aîné hérite ordinairement des prérogatives de son père, et les autres jouissent encore d'une très grande considération. Chaque tribu, chaque ville, et bien souvent chaque village, a ses marabouts particuliers. Ces hommes sont entretenus par les dons des fidèles qui vont les consulter ou leur demander de prier pour eux, et ces dons suffisent pour les faire vivre dans l'opulence. Ils ont un pouvoir presque illimité, et jouissent d'une confiance sans bornes : eux seuls ont la prérogative de recevoir des femmes chez eux, de les voir à visage découvert, même à Alger, et de rester avec elles durant des heures entières sans que le mari le trouve mauvais. Quand il arrive que le saint personnage, oubliant son caractère et cédant à ses désirs charnels, se laisse emporter par la passion, la femme qu'il a bien voulu honorer de ses caresses en est toute joyeuse, et court bien vite le raconter à son mari, qui se prosterne aussitôt, et remercie le prophète d'avoir permis qu'un saint homme s'approchât de son épouse et la rendît mère, dans la persuasion

où il est que le fruit de ses entrailles est beni. Cette condescendance est poussée si loin, même chez les habitans d'Alger, qu'on a vu souvent sur la voie publique et jusque dans les rues de cette ville, les marabouts arrêter des femmes et les violer devant tout le monde, qui criait au miracle en levant les mains au ciel pour remercier Dieu. Quelques années avant la chute d'Alger, la fille d'un consul européen fut saisie au milieu de la rue par un de ces furieux, qui la viola devant un assez grand nombre de personnes sans qu'une seule vînt à son secours. Le père, outré de cet acte de barbarie, alla s'en plaindre au dey; ce prince lui répondit très tranquillement que telle avait été la volonté du Très-Haut, et qu'il devait s'estimer fort heureux qu'un saint personnage eût daigné s'approcher de sa fille.

» Chaque marabout a ses attributions : l'un protége les troupeaux, l'autre les récoltes, celui-ci la guerre; celui-là peut rendre les femmes fécondes, et cette dernière faculté est bien certainement la plus réelle de toutes. Toute personne qui va consulter un marabout ou le prier de la protéger dans ce qu'elle veut entreprendre, lui fait un cadeau. Quand un d'eux a besoin de quelque chose, il l'envoie chercher chez celui qu'il sait la posséder, sans craindre d'être jamais refusé. Ces hommes entrent dans les vergers, les jardins, les boutiques, et jusque dans les maisons; ils y prennent tout ce qui leur fait plaisir, sans que personne s'en fâche; bien loin de là, le propriétaire chez lequel le saint homme a fait sa main regarde cela comme un présage de bonheur. Voici un fait qui pourra donner une idée de la puissance des marabouts :

» Lorsque nous partîmes avec le général Clausel pour l'expédition de l'Atlas, nous prîmes pour nous guider, en passant à Belida, un marabout jeune et très actif, qui jouissait de beaucoup de considération dans les montagnes que nous devions traverser. Après la victoire du col de Teniah, l'ennemi se porta sur nos derrières, et le lendemain des masses de Berbères s'avançaient pour nous attaquer. Notre général leur dépêcha aussitôt son marabout, qui partit accompagné d'un seul gendarme, de la vie duquel il répondit. Les Berbères avaient attaqué notre arrière-garde et se disposaient à commencer le combat, lorsque le marabout parut. D'un seul geste il paralysa tous ces barbares, et, s'étant rendu auprès d'eux, il parla quelque temps avec les chefs, et vint annoncer au général qu'ils ne commettraient pas la moindre hostilité; effectivement, tous les groupes qui étaient en marche pour venir nous attaquer s'arrêtèrent, posèrent leurs armes, et nous regardèrent défiler tranquillement.

» J'ai vu, dans les environs d'Alger, des marabouts maures, arabes et

Digitized by Google

berbères qui étaient des hommes distingués, et paraissaient avoir reçu de l'éducation; mais ceux que j'ai rencontrés à Oran étaient des espèces de fous : couverts de haillons et de chapelets de différentes couleurs, ils traînaient pendus à une corde des morceaux de fer et une clef fort mal faite. Je les ai vus venir au palais du bey, se faire baiser les mains et les habits par le prince et tous ses officiers, recevoir leurs offrandes, et s'en aller ensuite. Un jour j'en fis arrêter un, et je lui adressai quelques questions auxquelles il ne voulut jamais répondre; je pris un de ses chapelets, et lui offrit un sondi-bondjou (3 fr. 75 c.) en échange. « Quand vous m'en » donneriez cent, me dit-il, vous ne l'auriez pas. » Voyant que je n'en pouvais rien tirer, je le laissai aller, et quelques instans après je le vis au milieu de la campagne qui retournait chez lui.

» Non seulement les marabouts sont honorés et respectés pendant leur vie, mais la vénération qu'on leur porte les accompagne au-delà du tombeau. Quand ils viennent à mourir, on les enterre avec pompe; on place sur la tombe une châsse en bois très artistement travaillée, et l'on enferme le tout dans un pavillon carré recouvert d'un dôme rond, construit très solidement en maçonnerie, et blanchi à la chaux. Une lampe est toujours allumée dans cette chapelle; la châsse est entourée des drapeaux des différentes tribus qui révèrent le saint. Les fidèles qui viennent implorer son secours suspendent leurs offrandes à cette châsse ou bien à des clous plantés dans le mur pour cet usage. Ceux qui protègent la guerre ont leur châsse ornée des dépouilles des ennemis; dans la chapelle de Beni-Sala nous trouvâmes le pantalon, le sac, le livret, et les jugulaires du sabre d'un soldat français, assassiné peu de temps avant dans le voisinage. On plante toujours un palmier auprès du tombeau de chaque marabout, et l'on l'entoure bien souvent d'un bois qui est sacré, et dans lequel aucun mahométan n'oserait porter la hache. Nous n'étions pas si scrupuleux, et ces bois sacrés nous ont souvent servi à faire de très beaux feux de bivouac.

» La famille d'un marabout est d'ordinaire enterrée dans le même lieu que lui; c'est une grande faveur pour les fidèles que d'obtenir après leur mort une place auprès de ces saints personnages : aussi les tombeaux des hommes les plus distingués sont-ils placés auprès de ceux des marabouts, et aussi près que possible. On rencontre un très grand nombre de tombeaux de marabouts dans toutes les parties de la régence d'Alger, autour des villes aussi bien que dans les campagnes. Je donnerai la description des principaux de ces tombeaux dans le troisième volume.

» Tels sont les hommes dans lesquels les Berbères, en plus même dite-

tous les habitans de la Barbarie, mettent leur confiance. Ils accordent les différends entre les familles et les individus; ce sont presque toujours eux qui décident de la paix ou de la guerre. Mazah-Mum lui-même n'oserait se mettre en campagne sans l'approbation des marabouts. Lorsqu'au mois de juillet 1831 il vint nous attaquer jusqu'aux portes d'Alger, il en avait amené avec lui plusieurs, qui, pendant le combat, encourageaient ses troupes du geste et de la voix. Nous en avons vu un, si vieux qu'il ne pouvait pas marcher, se faire conduire sur un âne au milieu des combattans, et ne se retirer que lorsqu'un boulet eut emporté la tête de sa monture et les jambes de celui qui la conduisait.

» Quoi qu'il arrive à un Berbère, il va trouver son marabout, et suit aveuglément tout ce qu'il lui prescrit : c'est le juge, le médecin, l'astrologue, et presque le Dieu de tous ceux qui ont confiance en lui; car chaque marabout a ses sectaires comme Mahomet eut ses successeurs. Ces hommes savent très bien tirer parti de leur position; ils exploitent la crédulité du public avec un talent extrême; ils sont si habitués à s'entendre appeler savans, saints, puissans, etc., qu'ils finissent par se persuader qu'ils le sont réellement, et un marabout de cinquante ans est un homme tout différent des autres hommes; plusieurs sont complètement fous.

» Les cimetières sont situés sur des plateaux élevés, rarement dans les vallées et sur le flanc des montagnes. Un marabout, entouré d'arbres, est presque toujours placé au milieu. On cultive des fleurs sur les tombes; on les visite souvent pour invoquer les mânes de ceux qu'elles renferment. »

Les deux premiers volumes que nous avons entre les mains sont pleins de détails de mœurs aussi curieux, et d'investigations archéologiques et géologiques dont nous n'avons pu rapporter que des lambeaux, mais auxquels nous renvoyons avec confiance, comme à l'ouvrage le plus complet et le plus savant sur nos possessions d'Afrique. Ces deux volumes sont accompagnés de deux atlas pleins de descriptions de costumes et des points stratégiques les plus importans de la régence. Un atlas semblable accompagnera le troisième volume, qui doit paraître prochainement, et dont nous rendrons également compte. Il contiendra la partie politique de l'ouvrage, et, à ce titre, il sera, s'il est possible, encore plus intéressant que ceux que nous avons entre les mains.

E. S.

57. LIVRE DES ACTES, publié par les femmes. Tome 1er, livraisons 1, 2, 3. Johanneau, libraire, rue du Coq. Paris, 1833.

L'idée dominante de la partie du saint-simonisme qui s'est rangée autour de M. Enfantin paraît être aujourd'hui l'attente d'une femme messie.

M. Enfantin a replacé toutes ses organisations et tous ses systèmes derrière cette hypothèse; et, sans se démettre de sa qualité fondamentale de révélateur, il réduit cependant le sens intime de sa révélation à une simple prophétie. En proclamant l'égalité *actuelle* de l'homme et de la femme, il s'enchaîne lui-même au jugement de ce qu'il appelle *la femme*. C'est à elle seule qu'il appartient de sanctionner par sa parole la parole du révélateur masculin, son égal. Quant à lui, tout en l'attendant et la faisant chercher, il n'a plus qu'à se taire, comme il l'a solennellement déclaré dans ce style monumental et fait en vue de la postérité qui lui est si familier :

L'*occident* écoute
Pour la dernière fois
Le VERBE de DIEU proféré
Par l'HOMME SEUL (1).

Il est souvent prudent de savoir s'arrêter et se taire; ici il y a plus que de la prudence, il y a de l'adresse et de l'habileté. Cette croyance à la venue d'un messie, d'une femme, cette croyance qui s'accorde si bien avec les dispositions mystiques et qui est si propre à les entretenir, a développé chez quelques uns des disciples une dévotion véritable et qu'on ne saurait nier; leur vie semble s'être concentrée tout entière sur cet être mystérieux et inconnu, et leur ineffable amour s'élève incessamment vers lui avec la même ferveur et le même naturel que celui des catholiques napolitains ou bretons vers la Vierge Marie. L'inconnu présente les mêmes profondeurs que l'incompréhensible, et la foi s'y prend comme à l'infini. M. Enfantin est un chef de secte d'un mérite incontestable; avec d'autres temps et d'autres peuples, il aurait pu faire ce que ses pareils, avec moins de valeur, ont souvent fait; on ne saurait, en définitive, lui refuser la gloire d'avoir véritablement réussi à établir dans le milieu du dix-neuvième siècle une petite espèce de religion, sous son patronage et sous l'égide plus puissante encore de la femme à venir. A l'encontre de ce qui se fait ordinairement, le révélateur, dans sa théorie, est placé en avant, et c'est une position bien plus obscure encore et plus éloignée du contact des enquêtes profanes que celle qui est habituelle. On peut bien contester avec ceux qui viendraient à croire que M. Enfantin a jamais fait des mises

(1) Il est bon de remarquer en passant le symbole typographique qui fait que l'homme seul est écrit en lettres capitales, et l'occident en petits caractères.

cles, mais non pas avec ceux qui voudraient penser que la femme-messie en pourra faire un jour. Il faut l'attendre, et, avant de nier que sa voix puisse transformer le monde, il faut au moins qu'elle ait parlé. Tout cela est donc fort adroit.

Devant ces questions bien plus essentielles et plus graves, il faut sérieusement en convenir, que celles qui avaient formé l'ancien saint-simonisme, mais aussi bien moins nettement abordées, le problème du prolétariat est complètement rentré dans l'ombre. Nous avons vu cet abandon sans regret, car cette chose est assez précise de sa nature pour pouvoir continuer sa route sans aucun renfort mythologique. Sous la direction spéciale de M. Enfantin, le saint-simonisme a cessé d'être exclusivement la cause du peuple travailleur, pour entrer peu à peu dans une voie nouvelle. Je ne sais où il aboutira. Il y a eu dans le monde bien des faux prophètes déjà. Je me suis souvent rappelé à ce propos la petite secte des Imamiés, en Orient, qui attendent toujours et depuis bien long-temps un descendant d'Ali que l'on croit caché dans une caverne, et qui doit changer la face du monde; il ne vient pas, mais les fidèles ne se lassent pas, et, sans augmenter ni décroître, ils attendent. L'espoir est le ressort le plus religieux qui soit en nous; il monte bien au-dessus de tous les autres sentimens humains, et se soutient bien plus hardiment qu'aucun d'eux. Mais mon intention n'est point de me livrer ici à une dissertation sur les éventualités. Je n'ai pas la prétention de vouloir calculer l'horoscope de cette arche nouvelle, qui est censée tenir en elle les destinées du monde, et qui flotte tant bien que mal avec sa petite population au-dessus des flots agités de notre anarchie religieuse. Sa construction me parait bien plus ingénieuse que solide, et je ne sais après tout si, à force de divagations et de mouvemens emphatiques, elle n'ira pas faire naufrage là où s'arrêta la première, sur quelque rocher désert d'Orient ou d'Arménie(1).

---

(1) Ceci imprimé, nous apprenons que M. Enfantin, accompagné de quelques uns de ses disciples, se rend effectivement sur la lisière de l'Orient. Il est difficile de prévoir ce qu'il y pourra faire, et lui-même l'ignore peut-être encore. Nous ne doutons nullement qu'il ne réussisse, s'il le veut, à constituer quelque secte ou quelque monastère; mais il y aurait un rôle plus grand et plus digne d'un *sage*. Ce serait de porter au sein du mahométisme, à son tour, l'inquiétude de ces hautes questions qui commencent à agiter chez nous le christianisme tout entier. C'est là la seule entreprise que l'on puisse glorieusement

Digitized by Google

Le dernier acte fait directement par les saint-simoniens dans l'intention du peuple a été ce voyage de quelques uns d'entre eux à travers les provinces du midi, où ils ont été porter les principes de l'égalité nouvelle et de la réhabilitation du travail. Élevant leur ambition moins haut que ceux qui s'en allaient dans le Levant pour voir s'il ne serait pas possible d'y découvrir cet introuvable messie dont l'éloignement les obsède, ils voulaient surtout frapper par leurs chants et leur costume l'esprit des populations, et laisser ainsi dans leur mémoire une empreinte durable. Ceux qui connaissent le midi savent combien une pareille entreprise était audacieuse et semée de dangers; et à plusieurs reprises, en effet, on a pu voir dans les journaux quel terrible accueil recevaient ces réformateurs dans les villes catholiques. A quelque opinion que l'on appartienne, on doit convenir qu'il est toujours beau d'avoir une conviction, quelle qu'elle soit, lorsqu'on sait la soutenir avec désintéressement et courage. Sous ce rapport, je connais peu de choses qui vaillent davantage que les lettres de M. Hoart, chef de cette mission, et ancien capitaine d'artillerie, à M. Enfantin, le chef suprême; elles font partie de la publication que nous annonçons, et forment assurément ce qui s'y trouve de plus sérieux et de plus attachant. Toute la parole de cet homme est pleine d'honneur et de netteté, et l'on y retrouve entièrement, quoique étrangement transformé, ce bon et loyal esprit français qui a si bien cours en France et que nous aimons tant. Indépendamment de toute autre considération, il faut même convenir qu'il y a dans toutes ces narrations un mérite littéraire très réel. On suit avec plaisir cet éloignement soutenu de toute affectation dans une position qui semblait y inviter d'elle-même, et de la tranquillité du récit résulte un intérêt dont on s'étonne et dont on ne peut se défendre. M. Hoart ne débute point d'une manière épique, ainsi que M. Barrault, le missionnaire d'Asie : « Les pachas ont pu employer contre nous la violence pour se débarrasser des inquiétudes que

---

essayer en Orient, et que nous puissions souhaiter à M. Enfantin, « Philosophe, lui dirions-nous volontiers, allez en Egypte, à Constantinople, à la Mecque, s'il le faut, et demandez aux croyans qui pensent tout savoir en sachant leur Bible et leur Prophète, ce qu'est la terre dans le mouvement du ciel, ce qu'est l'humanité sur la terre, et ce que sera la fin de ce progrès que nous lui voyons chaque jour accomplir. Demandez, si votre voix devient assez forte pour se faire écouter, demandez ces choses à l'Orient, et revenez ensuite parmi nous: vous aurez assez fait pour payer vos erreurs, et jouir en paix de l'action que vous aurez exercée sur les idées du monde.»

Digitized by Google

» nous leur inspirions, etc. » Ses phrases, en cherchant moins l'effet et davantage la vérité, marchent bien plus droit à leur but. Ce sont des sujets de descriptions bien pompeuses, sans aucun doute, que les vicissitudes d'un voyageur traité comme un aventurier par la police turque, et conduit de caïque en caïque sur les Dardanelles; à six cents lieues de distance, le mot seul de Dardanelles est d'une puissance magique, et il faut avouer que la plus pauvre caïque, dans une perspective aussi lointaine, se balance merveilleusement sur les eaux. Mais un spectacle qui nous paraît plus beau cependant et plus digne des réflexions d'un homme sage, c'est le simple tableau de M. Hoart, se faisant maître d'ouvriers dans l'atelier où il dominait jadis avec le droit de l'épaulette; et cela sans faste, sans exclamations, et uniquement dans l'espérance d'enseigner de cette manière la noblesse du travail et la dignité des travailleurs. Certes nous ne pensons pas que ce soit ainsi qu'il faille procéder à la réformation de l'industrie, et que de tels sacrifices, si sincères qu'ils puissent être au fond, deviennent jamais bien efficaces; mais nous admirons les choses lorsqu'elles sont faites dans la simplicité du cœur et sans emphase.

Je vais transcrire ici, afin d'y appuyer mon opinion, quelques citations de ces lettres qui ne sont guère connues, à ce que je pense, que parmi les adeptes : je crois ne pouvoir mieux choisir dans l'intérêt de nos lecteurs et en même temps dans celui du livre que j'ai pris la tâche d'annoncer. Entrer dans l'examen du livre lui-même et de sa force, ce serait entrer dans la discussion des principes enfantiniens et de ce faux système d'imitation qui s'est empreint ici jusque sur le titre de ce petit ouvrage. Nous y viendrons un jour ou l'autre, mais ce n'est maintenant ni le lieu ni l'occasion. Je ne m'attache en ce moment qu'à une histoire particulière, et je m'abstiens même de tout commentaire, pour laisser la narration courir toute seule et plus à l'aise.

Partis de Lyon au nombre de douze, et vêtus de ce costume à demi singulier que tout le monde connaît aujourd'hui, ils descendirent dans le midi en suivant le cours du Rhône :

« Jusqu'à Nîmes, où nous entrâmes le 9 mars, il n'y eut rien de bien remarquable. Nos chants retentirent sur les deux rives du Rhône, que nous descendions en ramant. Ils produisirent beaucoup d'effet à Valence. Nous nous sommes arrêtés quelques heures au bourg Saint-Andéol; Laurent était absent. Nous avons séjourné un jour à Avignon. Notre entrée à Nîmes eut lieu par le faubourg des Catholiques. Nous entonnâmes le chant du compagnonage et celui de : *Soldats, ouvriers, bourgeois*, etc.;

Digitized by Google

c'était votre jour. Toute la population fut sur pied. Des huées, des vociférations, quelques pierres furent lancées contre nous. Une auberge nous fut refusée. Mais, malgré tous ces obstacles, nous parvînmes, en suivant le cours et le faubourg de Montpellier, à nous faire accepter pour une nuit. Au moment où nos chants avaient cessé, une défense du commissaire de police arriva. La soirée fut calme. Plusieurs ouvriers et bourgeois assistèrent à notre repas, et nous reçûmes des compagnons cordonniers une invitation à dîner, pour le lendemain matin onze heures. Guillamot, ouvrier cordonnier de Toulouse, était avec nous à table.

» Le lendemain, au moment où nous sortions de notre auberge, le sac au dos, pour aller dîner, nous fûmes assaillis par une foule prodigieuse, poussant les cris sanguinaires de *sarra*, de mort, etc. Plusieurs hommes, aux manches retroussées, aux physionomies pâles de fureur, venaient à notre rencontre; mais leur rage expirait en présence de notre attitude calme et pacifique.

» Arrivés à la maison qui nous avait été désignée, après avoir traversé toute la ville, nous fûmes accueillis par les compagnons cordonniers d'une manière d'autant plus cordiale, que notre conduite avait manifesté plus de courage et de calme. Le commissaire nous demanda l'heure de notre départ; et bientôt la maison fut cernée par la troupe, pour éviter que les croisées et les portes ne fussent enfoncées par la multitude qui se ruait de tous côtés. Après une heure passée à table avec nos convives, après leur avoir fait entendre nos chants, nous sortîmes, entourés d'un peloton d'infanterie et d'une brigade de gendarmerie. Plus de dix mille personnes nous enveloppaient, vociférant, poussant des cris de sang, des hurlemens de cannibales. Mais notre calme, notre attitude pacifique, ne se démentirent pas un seul instant. Un moment, près de l'arbre de la liberté, il faillit y avoir une collision fâcheuse entre les protestans et les catholiques; mais elle fut promptement comprimée. Nous arrivâmes, au milieu d'un tumulte plus grand que les flots mugissans de la mer en courroux, jusqu'à un quart d'heure de la ville, sur la route de Montpellier. Là, la troupe s'arrêta pour nous isoler de la foule; et nous nous éloignâmes, après avoir reçu de la troupe et des commissaires les témoignages les plus affectueux d'intérêt. A peine avions-nous marché cinq cents pas, que nous fûmes serrés dans les bras des compagnons cordonniers qui ne nous avaient point perdus de vue. Guillamot était avec eux.

De Montpellier, où le premier accueil ne fut guère meilleur qu'à

Nîmes, ils se rendirent à Marseille, afin d'assister au départ de M. Barrault pour le Levant :

« A Arles, nous trouvâmes une tartane qui partait immédiatement pour Marseille. Le capitaine, nommé Avignon, nous reçut à bord sans rétribution, et, pendant les préparatifs du voyage, beaucoup d'hommes et de femmes nous entourèrent, enthousiasmés par notre parole et nos chants. Père, notre départ fut digne de votre amour, et fut un spectacle imposant et des plus religieux. Vos fils, au milieu du Rhône, sur le pont de la tartane, chantaient votre captivité, la venue de la mère; et le peuple, en foule sur le rivage, hommes, femmes et enfans, répondait par des cris d'allégresse, en faisant voler les chapeaux, en agitant les bras. Le soleil était pur, le Rhône était majestueux et légèrement agité. Le soir, nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve. Les vents nous empêchaient de franchir la barre. Il fallut attendre et passer la nuit dans de malheureuses cabanes de pêcheurs. Pendant notre repas de figues et d'amandes, nous fîmes entendre nos chants et notre parole en présence des pêcheurs et des équipages de dix-sept tartanes. Alors tous à l'envi nous prodiguèrent les moyens de passer la nuit le plus commodément possible; surtout le bon capitaine Avignon. Les pêcheurs nous préparèrent des joncs pour nous coucher; et des filets et des voiles de tartanes nous servirent de couvertures. Le lendemain matin, 20, les vents étant contraires, nous fûmes obligés, pour arriver le 21, jour convenu, de prendre un guide; et, après avoir traversé des bras de mer et des marais, le sac sur le dos et nos pantalons sur nos sacs, jambes et cuisses dans une eau agitée par un mistral glacial, nous parvînmes aux Martigues, et le 21 à Marseille. »

Après avoir embarqué sur le navire où ils avaient pris passage les compagnons allant chercher la femme en Orient, nos voyageurs se rendent à Aix et à Arles, où ils sont très convenablement accueillis par la population libérale, et de là ils se dirigent sur Beaucaire :

« Le soir, vers les six heures, nous entrâmes à Tarascon. La population avait été avertie de notre arrivée. Elle se précipita en foule sur nos pas, et comme on l'avait excitée contre nous, des houras plus féroces encore qu'à Nîmes furent dirigés contre nous. Bientôt la boue, le sable et les pierres commencèrent à pleuvoir de tous côtés. Reboul fut blessé à la tête. Néanmoins notre calme, notre sang-froid ne nous abandonnèrent

Digitized by Google

pas. Tous les compagnons restèrent unis en continuant leur route sans hésitation. Alors des jeunes gens ardens, généreux, vinrent, en s'élançant de leurs cafés, de leurs maisons, s'interposer entre le peuple et nous. D'abord ils voulurent employer la parole, mais ce fut vainement; et, irrités de voir leurs efforts impuissans, ils tirèrent leurs cannes à dard et mirent leurs fusils de chasse en joue. Nous fûmes obligés, malgré la fureur toujours croissante de nos assaillans, de nous interposer pacifiquement dans une lutte qui paraissait flagrante. Nous parvînmes à empêcher que le sang du peuple ne fût versé pour notre défense, sentant en nous que Dieu voulait que le nôtre seul coulât, pour éteindre toute lutte, toute guerre. Arrivés près du pont, la grille nous fut fermée un moment, et c'est à l'intercession de Rogé qu'elle s'ouvrit. C'est alors que nous courûmes un grand danger. Collins fut renversé et foulé aux pieds. Bientôt nous fûmes sur le pont; la grille nous sépara de nos assaillans, qui ne cessèrent de nous jeter des pierres. L'une d'elles, au moment où je parlais au commissaire, me frappa à la tempe droite, et faussa la branche de mes lunettes. J'en fus quitte pour un ébranlement dans le cerveau, sans meurtrissure extérieure.

» De l'autre côté du pont, la population de Beaucaire se préparait à une réception à peu près semblable à celle des Tarasconais. La police nous retint près d'une heure captifs entre les deux villes. Enfin nous entrâmes dans Beaucaire, ayant à mes côtés le maire, qui paraissait fort peu rassuré par le tumulte et les cris déchirans dont ses oreilles étaient frappées. Nous arrivâmes à notre auberge sans accident grave; et là Reboul fut pansé. Sa blessure était légère. Le maire aurait voulu nous faire partir malgré la nuit; mais notre volonté ferme déjoua son projet. Nous fûmes contraints, faute de lits, de coucher dans une écurie sur la paille. C'était l'écurie où, deux ans avant, couchait mon cheval, quand j'étais en garnison à Beaucaire. Au moment où nous prenions notre repas, plus de cinquante personnes, notabilités de la ville, étaient présentes. Nous leur fîmes entendre nos chants, et je leur adressai une allocution. Le peuple, qui entourait la maison en dehors, ayant eu connaissance de nos actes, voulut y participer; et les volets des fenêtres furent violemment agités. Le maire, saisi de frayeur, nous ordonna de nous taire, en traitant nos paroles de bêtises. Nous lui fîmes sentir toute l'inconvenance de sa conduite. Et quelle fut notre surprise, quand, le lendemain au moment de payer, nous apprîmes que le maire se chargeait de notre dépense. Nous n'acceptâmes point ces dispositions, et nous laissâmes un mot d'écrit, où nous disions que nous ne pouvions rien recevoir d'un

Digitized by Google

homme qui ne sentait pas la grandeur et la sainteté de notre ordre; Dieu ne voulant plus d'aumône. »

De Beaucaire ils retournent à Montpellier, et de là, à travers les provinces extrêmes du midi, ils visitent les villes de Pézénas, de Béziers, de Narbonne, de Castelnaudary, etc., jusqu'à Toulouse, où on les reçut avec beaucoup de froideur et d'indifférence. Après y être demeurés deux jours, ils se remirent en chemin pour traverser la France par le milieu, et revenir à Lyon. C'est aux environs de Mende que leur présence excita au plus haut degré l'exaspération publique :

« A six heures du soir, nous arrivâmes à Mende, pour y coucher, après avoir fait neuf lieues de pays. Notre auberge avait été indiquée. C'était, disait-on, chez un bon libéral, M. Creix. En entrant, nous commençâmes à recevoir quelques huées ; c'étaient quelques femmes et des enfans. On ne voulut pas nous recevoir à notre auberge ; il fallut continuer notre route le long du cours. La foule grossissait, les clameurs s'élevaient plus menaçantes ; enfin les pierres furent lancées. La tempête grenda, plus terrible, plus effroyable qu'elle n'avait jamais été. Des femmes se précipitaient sur nous avec des couteaux, des hommes nous lançaient des grêles de pierres. Il fallut des gendarmes et des fantassins pour nous soustraire à la rage de nos assaillans ; mais les pierres ne cessèrent point de siffler à nos oreilles, et j'en reçus une qui me frappa à l'œil gauche, fit sauter mes lunettes, après m'avoir laissé une forte contusion ; mon sang coula, mes lunettes furent foulées aux pieds. Voyant que le désordre augmentait, que personne ne voulait nous recevoir, nous gravîmes la montagne, protégés par la troupe. L'acharnement était si grand, que la population nous attendait à un quart de lieue pour nous écraser de pierres. La troupe dispersa ces assaillans : quelques soldats furent blessés. A deux heures de marche de la ville, une troupe d'une quintaine de paysans, armés de fourches et de bâtons, se disposa à tomber sur nous, mais ils furent repoussés, et un d'eux fait prisonnier. Deux coups de fusil ont été tirés sur nous. A neuf heures du soir, après deux heures et demie de marche, à partir de Mende, nous arrivâmes dans une auberge, près du Palais du roi, passage des Cévennes, couvert de neiges une grande partie de l'année. Là, nous fûmes comme dans un poste militaire ; sentinelle, mot d'ordre, rien ne manquait. A dix heures, le lieutenant commandant la gendarmerie arriva pour prendre les mesures nécessaires pour notre sûreté, jusqu'aux limites du département. Il voulut dresser procès-verbal des faits et de ma blessure. Le maréchal d'état

inutile, que je ne voulais rien signer, parce que nous pensions que nous avions été méconnus, et que nous pardonnions à ceux qui nous avaient assaillis. Un jour ils reviendront de leur erreur, et ils nous en aimeront davantage. Dieu s'était servi de ces hommes pour manifester au monde nos sentimens d'amour et de paix. Nous ne sommes point des juges ni des accusateurs, nous sommes des apôtres.

» Le lieutenant se retira. En retournant à Mende, il rencontra le préfet et le procureur du roi qui nous apportaient du pain, de l'eau-de-vie et qui avaient pour la troupe des cartouches. Une partie du pain et de l'eau-de-vie nous fut donné le matin à notre départ, et l'autre fut conservée pour notre halte. Le préfet et le procureur du roi ayant appris que nous étions en sûreté, revinrent à Mende.

» A onze heures, la femme et le père de notre prisonnier arrivèrent pour obtenir sa délivrance; nous joignîmes nos instances aux leurs, et le sous-lieutenant de gendarmerie le laissa partir, après lui avoir fait sentir toute la gravité de sa faute. Il avait reçu une forte correction; car, avec son bâton, l'arme qu'il dirigeait contre nous, il fut frappé vigoureusement au moment où il fut pris.

» Le 22, à quatre heures du matin, nous partîmes après avoir passé la nuit sur la paille; nous étions escortés par un piquet d'infanterie et de gendarmerie, le sous-lieutenant étant parti en avant pour reconnaître les dispositions des habitans et prendre les mesures convenables.

» A sept heures du matin nous arrivâmes à Château-Neuf, dans une auberge, vis-à-vis le tombeau de Duguesclin. Notre repas était préparé par le sous-lieutenant. Nous communiâmes matériellement avec la troupe. Là, j'eus une conversation avec le sous-lieutenant, et, d'après les renseignemens pris, nous nous assurâmes qu'il était impossible de suivre la grande route sans compromettre la vie des hommes qui nous servaient d'escorte. Partout les populations étaient irritées et se préparaient à des attaques. Pour juger de l'exaspération, on m'a refusé un verre d'eau pour laver ma plaie. Nous convînmes, pour tromper la piste, de nous jeter dans la traverse, sur la gauche. J'écrivis aussitôt au préfet, au maire de Mende, au général commandant la subdivision, pour leur faire savoir toute la sainteté de nos sentimens pacifiques, et pour les informer de leurs dispositions, tendantes à éviter toute lutte, toute violence. Nous allâmes coucher à Grand-Rieux. Le maire vint assister à notre repas, fêter notre délivrance, à la venue de la nièce il avait lieu, en 1833, lorsque votre père

» Le lendemain, nous nous arrêtâmes à une heure et demie du Puy.

Le 24, nous couchâmes à l'auberge de Lignon; le 25, à Saint-Étienne; le 26, à Givors; le 27, nous passâmes toute la journée chez Decaen, à Arboras; le dimanche 28, nous arrivâmes à Lyon, où la famille, conduite par Bruneau, vint à notre rencontre. »

Arrivés à Lyon, ils trouvèrent la société saint-simonienne dissoute par la nouvelle révélation de M. Enfantin, qui déclarait qu'aucune autorité mâle ne devait plus désormais peser sur les hommes. Ils se séparèrent donc pour aller travailler et enseigner la foi chacun de son côté et à sa guise. M. Hoart se rendit à Grenoble, où il espérait trouver de l'ouvrage dans les grands ateliers de construction qui y sont établis. Il reçut dans cette ville éclairée un accueil d'estime, et ses connaissances lui procurèrent aisément l'emploi qu'il désirait :

« Le 17 juin, j'allai, conformément aux instructions que j'avais reçues de M. Arnaud, l'entrepreneur, m'initier à la fonction de commis, qui équivaut, dans l'industrie active, au grade de sergent. Aujourd'hui, mon initiation étant terminée, j'ai pris la direction des ateliers. J'ai sous mes ordres quinze ateliers, ce qui fait environ soixante-quinze travailleurs ; plus, des voitures de transport, des manœuvres, etc. : je suis en costume. J'apparais au milieu du monde comme vous m'aviez placé l'année dernière à pareille époque dans notre retraite de Ménilmontant. Je ne parle point de doctrine, de religion, mon costume en dit assez. Je cherche à me distinguer par mon action. Tout le monde est frappé de voir un apôtre saint-simonien s'occuper de travaux industriels; aussi j'inspire le respect par mon silence. Mon passé parle haut pour moi; tous les ouvriers savent déjà que j'étais capitaine, et que, librement, j'ai donné ma démission. On sait à Grenoble que j'y étais en garnison en 1820; on se rappelle m'y avoir vu avec les épaulettes. Les officiers du génie, sous les ordres desquels je me trouve, me marquent de la déférence : les faits de cette nature donnent à penser et à réfléchir. Mon rôle est large et beau, car je suis l'intermédiaire entre le bourgeois et l'ouvrier, et je pense que je me ferai aimer de l'un et de l'autre. Je suis plein de foi en Dieu, et chaque jour je le glorifie de m'avoir élevé. »

R.

58. Solitude, par J.-M. Dargaud. Un volume in-8°. Paris, chez Paulin, libraire, place de la Bourse.

Rien n'échappe si obstinément à l'analyse que les inspirations rêveuses d'une âme inondée de poésie. Porter un jugement précis et motivé sur

Digitized by Google

des émotions élégiaques est impossible. Le critique, quoi qu'il fasse, se borne toujours à exprimer une répulsion ou une sympathie dont souvent même il ne sait pas expliquer la cause. Qu'on n'attende donc pas de nous un arrêt en forme sur l'ouvrage de M. Dargaud. Nous l'avons lu, nous en avons joui; nous nous sommes ému de sa mélancolie comme d'un reflet de nos propres douleurs; nous avons accueilli ses joies comme un écho de souvenirs heureux; nous avons senti, sous la forme peut-être un peu trop ornée de sa prose, une âme qui vibrait à l'unisson de la nôtre. Pour tout *compte rendu*, nous ne pouvons qu'essayer de mettre le lecteur en tiers dans cette muette causerie.

L'auteur de *Solitude* nous apprend lui-même quelle impression il a désiré produire, et quel prix il a prétendu obtenir de ses travaux. « Je voudrais, dit-il, que mon livre pût communiquer quelque chose de cette impression que produit une nef gothique.... S'il m'était donné d'amolir une seule douleur, une seule passion, je ne demanderais pas d'autre bonheur, d'autre gloire, d'autre moisson. » Qu'il soit satisfait, son but est rempli! Comme en parcourant les vieilles basiliques, nous avons, en le lisant, livré notre cœur à des rêveries sans fin, et entrevu de mystérieuses et puissantes vérités à travers le vague d'ornemens nombreux, toujours élégans et suaves, sans être toujours graves et corrects. Il a su charmer nos douleurs, ôter de l'aigreur à nos passions. Long-temps solitaire, étudiant loin de leur foyer les effets de nos discordes civiles, les catastrophes sociales et les monumens des arts, notre poète a fait seul le travail que se proposait la société dans son forum et dans ses théâtres, dans ses écoles, sur ses places publiques, et au milieu de ses musées. Il s'est retiré en lui-même, et il y a trouvé l'homme du dix-neuvième siècle tel que nous l'avons rencontré dans les faits. Il s'est proposé, comme nous, pour problème, l'humanité, la nature, et Dieu. Ses élégies composent donc tout un monde, toute une philosophie. Partant du point de vue individuel, des douleurs de son âme, des contemplations de la nature physique, il revient aux hommes, à la cause suprême, à l'enthousiasme des arts, et, chose étrange! comme nous il trouve pour solution à ces prodigieuses énigmes la loi du progrès, et pour mobile l'amour. Aussi, comme toutes nos préoccupations se retrouvent dans ces rêveries étrangères aux scènes dont nous avons été acteurs, aux passions qui nous ontagités! comme l'art lui apparaît au point où l'on conduit pour nous quinze ans de lutte! comme la vie sociale s'élève pour lui, sans transition, au niveau de la révolution de juillet! comme son âme dilatée dans la solitude se porte à l'unisson de celles qui ont le plus vécu! Aussi quel charme pour nous de rencontrer ce contrôle

Digitized by Google

vivant de nos idées! Solitaire, une âme élevée se trouve à côté des âmes élevées qui ont suivi le monde! Elle avance avec les années, elle embrasse l'horizon du siècle! Le progrès n'est donc pas un vain mot, et il suffit donc d'être homme, de connaître le passé, et d'avoir le coup-d'œil puissant qui embrasse l'avenir, pour comprendre la marche du temps et pour choisir à son siècle la place qui lui convient dans les révolutions des mondes!

Qu'il nous soit permis toutefois d'adresser à M. Dargaud un sérieux reproche. Pourquoi n'a-t-il eu à nous donner que les rêveries d'un solitaire? Lui qui comprend et qui embrasse tout, pourquoi s'est-il retiré dans les riantes vallées de sa province? Certes ses chagrins ne sont pas irréparables, un cœur comme le sien ne connaît pas le remords, la plume qui a décrit la *péri* a été conduite par une main qui a senti trembler sous sa pression une autre main aimée. Pourquoi ne s'est-il donc pas livré à cette société qu'il semble regretter en la fuyant? Ne point agir est faute grave, quand on est fait pour l'action. La poésie, l'amour de l'humanité, le talent, sont des missions divines. On est digne de blâme quand on ne les accomplit pas tout entières. Revenez donc, solitaire, au milieu des hommes; vous pouvez les consoler au lieu de pleurer sur eux! Aujourd'hui tous les amours sont des passions actives. Ils n'appellent pas seulement l'élégie; ils demandent d'énergiques accens et d'infatigables travaux. Vous êtes faits pour y prendre part. Revenez donc au milieu de nous. Votre livre nous révèle la sève cachée au fond de votre âme. Elle nous donne le droit d'être exigeans. Nous acceptons vos premières élégies, comme la révélation d'une noble nature; mais une seconde retraite, suivie même des jets d'une aussi abondante poésie, ne pourrait être regardée que comme une désertion.

A. R.

59. Les Ombrages, contes spiritualistes; par Gustave Drouineau. In-8°. Chez Ch. Gosselin, 1833.

J'aime qu'un artiste promette à son œuvre une utilité, une importance sociale; mais j'aime mieux de beaucoup pressentir et deviner moi-même ces intentions du poète, que de l'écouter se refroidir en me les détaillant. Je veux pouvoir douter que dans son âme l'adoration passionnée du beau et du vrai laisse tant de place aux froids et habiles calculs de l'utile. M. G. Drouineau, qui réunit en lui quelques unes des tendances du philosophe et du poète, croit, comme nous, qu'il serait oiseux et puéril de passer sa vie à sentir et à exprimer le *beau*, à chercher et à découvrir le *vrai*, sans vouloir les faire servir à la pratique du *bien*, du mieux éternel.

Digitized by Google

Je sais que c'est là une lourde et risible hérésie aux yeux de quelques docteurs en littérature; M. Drouineau ne l'ignore pas non plus, et brave courageusement leurs anathèmes. L'auteur des *Ombrages*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de ce livre, nous semble fait pour atteindre son but, même après l'avoir placé loin. Pour épuiser une idée grande et utile, il a en effet une rare fécondité, une ardeur qui ne se dément pas, d'excellentes prétentions et de la confiance en lui-même. Son talent n'a point pris encore sa forme définitive, comme le prouve ce vague désir d'essayer successivement différens genres. Nous sentons donc le besoin de lui dire notre pensée avec une franchise toute fraternelle, et de traiter ce volume comme l'ouvrage d'un homme jeune et persévérant qui a promis, et qui veut donner beaucoup mieux.

Après avoir jeté dans la préface quelques vues pleines de justesse sur la société actuelle et une profession de foi bien vague sur laquelle nous reviendrons, l'auteur nous introduit dans un vieux château entouré d'un parc aux frais et délicieux ombrages. Survient un hôte inattendu. C'est un vieillard, homme du monde, conteur aimable, et moraliste sévère; il veut utiliser sa présence, en puisant dans la collection de ses souvenirs trois histoires propres par leur sujet, leur enchaînement, leur moralité, à opérer la conversion d'un impie. L'âme qu'il s'agit de sauver est celle du fils de la maison, jeune homme blasé, gâté, sans foi et sans amour, séduit par une belle et astucieuse coquette, tout prêt de devenir le séducteur d'une pure et religieuse jeune fille.

Maximilien est athée, matérialiste, sceptique; M. Drouineau accumule sur sa tête tous les péchés d'une société qui a remplacé par des conventions hypocrites la sainteté de ses croyances perdues, tous les ridicules d'une littérature qui se passe d'idées neuves et fécondes, de douces et persuasives émotions, à l'aide de paradoxes immoraux, de commotions fébriles et galvaniques. Il faudra, pense le vieillard, prouver à ce malheureux jeune homme trois choses :

1° *L'existence et la puissance de l'âme.* Ce sera le sujet de notre prochain entretien, le but du premier récit que je veux faire à mes auditeurs sous l'un des beaux ombrages du parc. C'est là ce que M. Drouineau appelle, avec une hardiesse de langage que j'ai peine à lui pardonner, *Premier ombrage*, — *Nelly*.

2° Nous verrons sous le second ombrage *les Transactions* : *Comment l'âme perd sa volonté et sa liberté* si elle se laisse une fois aller à la paresse rêveuse du doute, ou étourdir par la voix des passions qui se prétendent invincibles et fatales;

Digitized by Google

3° Enfin le dernier récit nous apprend comment *la perte de la liberté et de la volonté peut conduire à la démence.*

Ce sont là, comme on voit, trois propositions philosophiques, abstraites, que l'imagination se charge de rendre évidentes en leur donnant *un corps, un esprit, un visage.* Je crois pouvoir reprocher à M. Drouineau non pas d'avoir posé sa thèse d'un ton un peu solennel, mais de ne l'avoir pas soutenue d'une façon assez vive, assez irrésistible, pour être dispensé de nous avertir de la conclusion que nous devons tirer de la démonstration qu'il a dû nous faire. Cependant, à ne prendre ces dissertations que pour des contes vraiment moraux, on ne les lit pas sans un vif intérêt. Mais le premier récit, qui est le plus attachant des trois, n'est-il pas précisément celui dont la traduction en termes abstraits serait la plus incertaine, la plus difficile à faire? Il est aussi un reproche que nous adresserons à la *manière* de l'auteur, aux inégalités souvent choquantes d'un style dont les allures habituelles sont brillantes et poétiques. M. Drouineau n'écrirait-il pas un peu trop pour se plaire à lui-même et sans mettre par la pensée, en présence de son œuvre, celui qui doit la lire ou l'écouter? C'est la seule explication que j'aie su trouver de certaines incorrections ou obscurités que je ne veux pas citer, et qui forcent à se demander comment celui qui possède un aussi bon instrument en laisse-t-il échapper de pareils sons?

Il y a du plaisir pour qui a mis du sérieux dans sa vie à se voir en butte aux persécutions railleuses des esprits légers, des hommes qui font profession d'être frivoles. Mais M. Drouineau n'a-t-il pas trop recherché ce plaisir? Peu s'en faut qu'il n'ait voulu se donner pour un de ces *fins* sublimes que vient de réhabiliter notre *Poète;* et cela pour n'avoir pas senti que cette croyance en l'avènement prochain d'une grande synthèse religieuse, morale et sociale, cette espérance qui inspire tant de foi et de courage, est commune aujourd'hui à une foule d'esprits, et par malheur apparaît également vague aux plus éminens et aux plus humbles. Qu'avez-vous de plus que nous tous? nous apportez-vous autre chose qu'une grande indifférence pour le provisoire actuel, et une attente active, inquiète de l'avenir, dont nul ne peut rien raconter, mais pour lequel chacun sent le besoin et le devoir de se préparer avec ardeur, comme s'il devait être prochain? Vous sentez en vous des *espérances d'ordre, d'égalité, de liberté, de fusion;* nos pressentimens sont les mêmes. Vous êtes persuadé que c'est *le fonds et non la forme de la sociabilité qu'il faut étudier aujourd'hui;* c'est aussi notre conviction. Vous prévoyez *une extension, une application nouvelle des doctrines du christianisme,* d'accord, mais pour que cette prophétie fût bien précise et par conséquent bien efficace,

Digitized by Google

combien de questions à résoudre auxquelles vous avez peu songé, vous qui vous amusez à réchauffer la vieille querelle du matérialisme et du spiritualisme, prêts aujourd'hui à se confondre en une seule croyance à l'unité de l'être humain? Suffit-il d'inscrire un vieux mot (*néochristianisme*) en gros caractères, pour le rajeunir et lui donner une valeur sociale? Non, il vaut mieux se condamner au labeur d'une recherche opiniâtre, sévère, que de *s'endormir soi-même*, en se berçant de présomptueuses illusions. A force de se répéter qu'on a *trouvé*, on finirait par le croire; or, s'il est de nos jours un signe irrécusable, c'est que l'atmosphère moderne a quelque chose en soi de bruyant, de lumineux, et d'agité, qui empêche les révélateurs d'y éclore et d'y venir à bien; d'où il faut conclure que le salut de la société, que le remède à ses maux actuels ne lui sera pas envoyé du dehors, fût-ce d'en haut, mais qu'il est au-dedans d'elle-même, principe latent et irrésistible, comme au-dedans de la chrysalide est le quelque chose qui n'a pas cessé de vivre et qui brisera demain son obscure enveloppe. J. M.

60. Les Roueries de Trialph, notre contemporain, avant son suicide, par M. Lassailly. Un volume in-8°. Paris, Sylvestre, libraire-éditeur, rue des Bons-Enfans, n. 30.

Je suis vraiment désespéré que M. Charles Trialph ait pris tout récemment la diligence pour aller se jeter dans la mer, auprès du Havre ou de tout autre port de mer; car il n'y avait que lui seul au monde qui peut-être eût été en état de donner l'explication de ses roueries. C'est une énigme pour la plupart des lecteurs, et cela semble une mystification pour les autres; c'est là, selon moi, la seule manière dont on puisse excuser l'auteur de cette œuvre bizarre autant que désordonnée. Il y a dans ces trois cents et quelques pages une verve si bizarre et un tel gaspillage de talent, que ce mélange monstrueux arrête la critique et forcerait presque la louange, si elle était possible. Tel qu'il est cependant, l'ouvrage de M. Lassailly brille par un luxe de beautés et de défauts qui lui sont propres, et qui doivent le faire distinguer sans aucun doute de cet amas énorme de contes et de romans jetés chaque jour en pâture à ce grand consommateur qu'on appelle *public*. L'auteur a prétendu faire une grande satire des extravagances de notre époque, en les résumant dans un type qui est son Charles Trialph. Mais sa pensée est demeurée si obscure dans la forme dont il l'a revêtue, que bien des gens s'y seront, à coup sûr, mépris, et lui auront attribué des intentions scandaleuses bien éloignées de

Digitized by Google

son esprit et de son sentiment. Ce qui [illegible] à M. Lassailly, c'est le désordre de sa composition, et le peu de soin qu'il paraît prendre de l'effet que chaque partie de son discours doit produire. Au milieu de tant de chapitres, de pages, de lignes, de mots qui se succèdent sans trop se suivre et s'enchaîner, à travers toutes ces folies d'une imagination déraisonnant comme à plaisir, nous étions tout étonné de nous heurter en route à des morceaux vraiment remarquables, de rencontrer des pensées nobles et grandes, des aperçus philosophiques de haute portée, qui devraient être, semble-t-il, tout honteux d'être nés dans la compagnie où ils se trouvent souvent. Pour exemple, j'avais pris au hasard un de ces pages où l'auteur, soulevant un instant son masque grotesque, fatigué de cette débauche de son esprit, s'abandonne à décrire en une rêverie triste et sérieuse l'œuvre du poète ici-bas. Ce passage pourra donner à nos lecteurs une idée de la manière dont M. Lassailly écrit en prose; dans notre dernier numéro, ils ont pu apprécier son talent poétique :

« ... Le poète n'est pas un être isolé dans la création ; le poète est l'expression la plus intime, le type le plus vrai de la société contemporaine dont il pressent l'avenir comme l'hirondelle devance le printemps, ou plutôt comme l'aube précède le soleil dont elle est elle-même une manifestation identique. Le poète n'est pas un membre inutile, superflu de la grande famille humaine....; car la chanson du poète, la plus frivole et la plus insouciante, est aussi nécessaire dans l'ordre universel des harmonies que le gazouillement du rossignol, la magnificence des nuages et le vermillon des roses, devant celui qui a répandu à profusion le bien des existences et des contrastes. Mais ne prends jamais racine sur l'égoïsme, ô mon fils (*c'est Dieu qui parle au poète*), et dans ces jours maudits où les peuples, comme des épis de blés, impatients de la main qui les sème, se relèvent debout et disent : De quel point descendra vers nous la rosée qui fertilise? il ne faut plus, mon fils, gaspiller sur des terrains ingrats les trésors de ta pensée ! » —

Cette dernière phrase est la critique du livre tout entier, et nous nous bornons à engager M. Lassailly à ne jamais l'oublier.

61. Une méchante Femme, par Hippolyte Bonnelier. 1 vol. in-8°. Paris, Dumont, libraire-éditeur, Palais-Royal, n° 88.

M. Hippolyte Bonnelier est l'auteur de plusieurs romans qui ont eu une espèce de succès dans les cabinets de lecture. Il paraît avoir l'intention louable d'emprunter les scènes diverses et les principaux personnages de

Digitized by Google

aux hommes dans le grand monde, dont il veut représenter les vices et les malheurs. Mais si cette mission qu'il s'est donnée à lui-même est susceptible d'heureux effets, je crains bien qu'en plus d'une occasion le talent de l'auteur ne se trouve pas à la hauteur de son sujet. Avoir la prétention de représenter avec ses couleurs véritables et sous le point vue qui lui convient l'état actuel de notre société, nos mœurs, et nos vices à la mode, mettre hardiment aux yeux du monde, qui voit et juge, le miroir de ses faits et gestes, et le forcer, par la naïveté du tableau et le talent de l'exécution, à s'y reconnaître, voilà une tâche bien plus difficile qu'on ne le croirait à la première vue : c'est un métier qui de nos jours est devenu bien chanceux. En attendant, voilà ce que M. Hippolyte Bonnellier a voulu représenter dans son nouveau roman intitulé : *Une méchante femme*. Ce qu'il nous raconte, a-t-il soin de nous dire en tête du livre, est un évènement véritable : c'est une suite de scènes qui se sont passées dans la société, et dont il est le chroniqueur plutôt que l'inventeur; seulement il a caché sous des noms de hasard les noms réels de ses personnages; mais qu'on lui montre la clé de tous ces noms, et il n'aura garde de la renier. Cela est fort bien, et ne saurait nuire en rien à l'intrigue d'un livre lorsqu'elle est intéressante; mais lorsque l'évènement qu'on nous raconte est commun, lorsque ses détails n'ont rien de neuf et de piquant, lorsqu'enfin ce roman n'est guère d'un bout à l'autre qu'une nouvelle édition de vingt autres ouvrages sur le même sujet, j'imagine qu'il importe fort peu au public de savoir que les faits qu'on lui raconte ne sont pas imaginaires, que les héros de l'aventure aient réellement, ont vécu dans la même ville que lui, et qu'il a pu même les rencontrer dans la rue, aux promenades, ou aux spectacles. Or, je le demande, ne vaut-il pas mieux encore pour le lecteur une fiction intéressante qu'une vérité sèche ou commune? Il se trouve cependant dans ce livre quelques scènes pathétiques; et la peinture d'une jeune fille qui, après s'être laissé séduire, est lâchement abandonnée par son séducteur, ne manque pas de charme. C. M.

62. Lélia, par Georges Sand. 2 volumes in-8°. Chez Dupuy, libraire, rue de la Monnaie, n° 11.

Lorsqu'après *Indiana* eut paru *Valentine*, et que les confidences des amis de l'auteur s'étant propagées au loin, on eut appris que, sous le masque de Georges Sand, se cachait une femme jeune et énergique, qui s'inspirait de ses malheurs dans ses écrits, on attendit un troisième roman

Digitized by Google

comme une promesse, et l'on augura un génie de romancier, peut-être parceque la littérature, avec ses mille essais de contes et de nouvelles, semble en solliciter un depuis long-temps, peut-être parce que c'est surtout aux années de stagnation dans la vie extérieure, de sollicitudes et de fatigues obscures, que l'on est le plus porté à désirer ces délicieuses visions d'une demi-réalité qui, jaillissant toutes riches et belles d'une seule inspiration, viennent murmurer de curieuses révélations du monde, de délicieux enseignemens entre les méditations du jour et les rêves de la nuit.

Lélia a trompé cette attente. Ce qui se pressentait de chaleur vaguement douloureuse dans *Indiana* et *Valentine* s'est développé au-delà des combinaisons ordinaires du roman. Un orage a éclaté au cœur du poète; son imagination a été sillonnée, et a été emportée aux régions de glace et de feu.

Ainsi donc, encore des accords de découragemens et de désespoir au-dessus de nos têtes, encore une âme meurtrie dont le sang retombe sur la foule, une sœur d'Harold que brûle une flamme sinistre au lieu de la sainte auréole.

Qui jugera cette œuvre, ce poète? On s'est déjà partagé çà et là entre le blâme et l'éloge, mais avec plus d'assurance que de conviction.

Dans la plus remarquable de nos *Revues* littéraires, on a lu avec surprise, sous le nom d'un critique d'une sensibilité jusqu'ici soigneusement voilée, des pages toutes tièdes de l'inspiration de l'auteur de *Lélia*, si bien qu'à travers une sorte de mystique exaltation il semble qu'on ne perde point un seul instant de vue l'ouvrage, et qu'on achève seulement de le connaître.

Quelques feuilletons ont blâmé l'exaltation du style ou des pensées. On s'est élevé avec une belle indignation contre cette manie obstinée de tristesse, contre ces désirs, ces élans opiniâtres vers l'avenir, vers des mondes inconnus, dans un temps où la vie de tout homme de bonne volonté est d'une si parfaite qualité, d'un ton si convenable, d'une quiétude si bien fortifiée. D'autres enfin, sans hésitation, ont levé le pied sur le livre, et l'ont déclaré infâme, même obscène; et leur bonne foi n'est pas suspecte, car ils annoncent l'avoir comparé à certaines œuvres typiques d'obscénité qu'ils nomment, pour juger des dissemblances et des ressemblances. Ce n'est pas une méthode de critique neuve, et l'on a quelquefois le malheur de voir, devant les statues échappées nues aux mains des artistes, des hommes dont les yeux dévorent en souvenir sur le marbre l'odeur et la chair de secrètes Phrynés.

Nous concevons d'autres critiques, et nous nous réservons de dire plus explicitement notre pensée sur *Lélia* dans un prochain article, où

Digitized by Google

nous traiterons de la poésie douloureuse à laquelle elle appartient ainsi qu'Obermann. Aujourd'hui, qu'il nous suffise de déclarer ici que, bien qu'il nous paraisse malheureux d'en être encore réduit à faire écho aux cris d'angoisses et aux blasphèmes d'impatience de Byron, Lélia est loin cependant d'être une œuvre sans valeur, soit d'art, soit de *philosophie*, aspects que nous ne séparons point. Elle nous paraît marquer une nouvelle nuance de la douleur et du doute, un pas hors des limbes, un progrès. C'est un livre *religieux*, parcequ'il y a religion dans tout effort qui se prend avec conviction aux grandes questions de l'infini et de l'humanité, parceque tourmenter son âme dans la recherche ou même dans la fuite de Dieu, c'est un saint travail, qui ne sera point perdu, et qui a droit au respect; et que ceux-là qui ne parlent de Dieu qu'avec les hypocrites convenances du monde, qui n'y pensent ni pour le bénir ni pour le maudire, sont seuls des athées. C'est un livre *moral*, parcequ'il y a moralité dans toute lutte sérieuse des passions, dans tout retour de l'âme sur elle-même, dans tout examen de la conscience, dans toute confession, et que ceux-là seulement qui, doués de quelque puissance, laissent indifféremment se traîner leur libre arbitre aux vagues mouvements de la foule, sans jamais s'interroger, sans jamais sonder leurs cœurs, sont des spectacles de scandale et d'immoralité.

63. Louis XVI a Varennes, drame en trois actes et en prose, par M. Henri Millot, de Varennes. Paris, 1833. Aimé André, libraire, quai Malaquais.

Ce petit drame, détaché du grand drame de notre grande révolution, offre du charme par sa naïveté et sa simplicité. Il est aisé de voir qu'il n'est pas fait pour la scène; c'est une narration animée de ce qui s'est passé à Varennes lors de la fuite de Louis XVI, et elle tire un intérêt tout particulier de ce que son auteur, étant un habitant de Varennes, a pu y mettre une vérité de détails et une couleur locale que tout autre n'aurait pas été capable d'y mettre. Cet événement, qui a donné une célébrité soudaine à une petite ville dont le nom, long-temps obscur, est désormais historique, a dû former parmi les habitans un sujet inépuisable de récits et de conversations. Ceux qui y ont assisté racontent sans doute aujourd'hui encore ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait; le nom, les paroles, les actions de chaque voisin, de chaque connaissance. Si on réunissait en un banquet patriotique tous ceux qui dans ce temps se sont réunis pour prêter main-forte à l'arrestation des fugitifs, ce serait assurément, après le dîner, un récit complet, figuré, dramatique, brisé en

Digitized by Google

une foule de voix et d'interlocuteurs, du mouvement qui est venu troubler alors l'habitude tranquille et silencieuse de la petite ville. C'est à quelque chose de semblable, peut-être aussi à ses souvenirs, ce que j'ignore, c'est à tout cet ensemble de traditions vivantes et de témoignages désintéressés, que M. Millot s'est inspiré. Nous le remercions de la manière simple et naïve dont il a traité son sujet; la chose était assez pleine d'action en elle-même pour pouvoir se passer de tout ornement étranger. Je me persuade que tout est vrai, depuis les personnes de ces braves patriotes Paul Leblanc et Jean Ponsin, qui sont à boire au Bras-d'Or quand arrive Drouet de Sainte-Ménehould qui vient sonner l'alarme, jusqu'à l'hospitalité que va chercher ce pauvre roi chez ce bon Sauce, le marchand de chandelles, dont toutes ses protestations amicales ne parviennent pas à égarer le patriotisme. Le courage hautain de la reine est bien rendu, et l'on aime à la voir lorsque, devant les municipaux et les notables, prenant le décret de l'Assemblée, que le roi venait de poser après l'avoir lu sur le lit des enfans, elle le jette à terre avec mépris, ne voulant pas que la trace d'une pareille insolence du pouvoir populaire vienne souiller la couche de ses royaux enfans. Tout cela est naturel, sincère, impartial; on comprend le pauvre roi croyant bien faire; Damas, Choiseul, Bouillé, croyant bien servir; Drouet, Sauce, la garde nationale, les patriotes, faisant bien, servant bien; chacun est dans son principe et dans sa ligne; pour les uns le salut du roi et de la monarchie; pour les autres le salut du peuple et de la nationalité. Ce petit drame est une œuvre d'histoire plutôt que d'art véritable; c'est bien un drame, mais un drame calqué sur nature. T.

64. Satires, Contes et Chansonnettes, par M. Boucher de Perthes. Un vol. in-12. Paris, Treuttel et Wurtz.

Après M. Bignan, le poète lauréat par excellence, le disciple fidèle des vieilles traditions, celui que l'Académie n'a jamais vainement appelé à ses concours, et le seul qui croie peut-être encore en France à l'influence des prix annuels sur la poésie, le versificateur laborieux et tenace par qui le culte mythologique d'Apollon et des neuf Muses eût été sauvé, s'il eût pu être sauvé, l'on peut citer, sans crainte d'être démenti, M. Boucher de Perthes comme l'une des plus fermes colonnes du temple brisé.

M. Boucher de Perthes est l'un de ces littérateurs probes et consciencieux qui, les yeux obstinément fixés sur les grands maîtres des siècles précédens, ne se sont pas aperçus que tout changeait autour d'eux, et que le siècle marchait plus vite qu'eux.

Ces disciples fervens d'un autre âge poursuivent vainement l'âge pré-

Digitized by Google

sent de leurs inspirations surannées, et chaque jour les rejette d'un pas en arrière.

Le recueil de poésies que M. Boucher de Perthes vient de publier peut être offert comme le type des œuvres de ces poètes. Il se compose de satires, de contes, et de chansonnettes, le tout travaillé en conscience, et fait avec un soin remarquable. Chaque pièce de vers n'est venue se placer à son rang dans le livre qu'après avoir été patiemment revue, et c'est une leçon de patience qu'à défaut d'autre chose nous donne M. Boucher de Perthes, et dont devraient bien profiter quelques uns de nos poètes d'aujourd'hui, si affamés d'une précoce et fugitive renommée. Tout en rendant justice à quelques morceaux fort piquans que nous avons remarqués dans les satires, et à plusieurs chansons pleines de grâce et d'une sensibilité douce et vraie, nous ne croyons pas le moment heureusement choisi pour remettre en faveur les essais de ce genre, et ramener à lui le public qui s'en est éloigné. Nous avons lu l'année dernière un recueil de contes en prose par M. Boucher de Perthes, dont plusieurs étaient très intéressans. Qu'il fasse des contes, qu'il sacrifie quelque peu aux exigences littéraires de l'époque, et nous pouvons lui prédire un fort honorable succès. C.M.

65. PLAISANT CONTRACT DE MARIAGE passé nouuellement à Arbreuilliers, le 35 de feurier 1333, entre Nicolas GRAND-IBAN et Guillemette VENTRVE; ensuite le festin dudict mariage apresté à la pleine de Long-Boyau, le 3 mars ensuivant, avec l'inuentaire des biens de feu Tavpin Ventrv. A Paris, chez N. Callemont, rue Quiquetonne, M.DC.XXXIII.

66. SERMON DV CORDELIER AVX SOLDATS, ensemble la response des soldats av cordelier; recueillis de plusieurs bons autheurs catholiques. Lisez hardiment, car il n'y a point d'hérésies. A Paris, imprimé pour Nicolas Lefranc, demeurant vis-à-vis les Cordeliers. M.DC.XXXIII. — Se vend à Paris, chez Techener, place du Louvre, n. 12; Chartres, imprimerie de Garnier fils, 1833.

Nous annonçons la réimpression de deux pièces assez anciennes, et de celles que les bibliophiles nomment *facettes*. C'est réellement une chose remarquable que de semblables écrits. Ils prouvent la légèreté de l'époque antérieure au dix-huitième siècle. On voit à quels sujets frivoles s'attachaient nos *dévots* aïeux. Aujourd'hui la publication de ces pièces, qui sont perdues dans quelques bibliothèques d'amateurs, peuvent servir à l'histoire des progrès de la littérature et surtout du goût des siècles antérieurs au nôtre. Ces petites brochures sont pleines de mots naïfs et qui provoquent le sourire. Nous les recommandons aux amateurs. La première a été réimprimée à

Digitized by Google

cinquante exemplaires, la seconde à trente, et toutes deux sortent des presses de M. Garnier fils, imprimeur à Chartres. Elles sont éditées avec soin, et prouvent beaucoup de goût dans l'imprimeur.

DOUBLET DE BOISTHIBAULT.

67. ESSAI SUR LES MONNAIES CHARTRAINES, frappées par les comtes de Chartres et de Blois jusqu'au quatorzième siècle, et sur quelques autres pièces qui ont à peu près le même type; par M. E. CARTIER, ancien caissier de la monnaie de Paris, membre associé de la société d'agriculture, sciences, arts, et belles-lettres de Tours. Brochure in-8° de 36 pages avec deux tableaux. Tours, 1833, imprimerie de Ad. Mame et C°.

Les ouvrages sur les monnaies de France ne manquent pas; mais ce qu'il est rare de rencontrer, ce sont des recherches sur les monnaies des différentes provinces que renfermait notre pays avant 1790. Il nous semble pourtant utile d'étudier les monnaies de ces époques; c'est une histoire comme une autre, à l'aide de laquelle on fixe souvent les faits, les événemens. On connaît le beau travail qui a été publié sur les monnaies et les médailles frappées pendant la révolution française; c'est une histoire *vivante* de cette époque. Nous ne connaissions sur les monnaies chartraines que quelques planches que M. Chevard avait données à la suite de son Histoire du pays chartrain; on y voyait aussi les monnaies du Perche. Le travail de M. Cartier est beaucoup plus étendu. Indépendamment des monnaies chartraines, dont il donne le type, il indique également celles des comtes de Blois. Les notices qui s'appliquent aux unes ou aux autres sont présentées avec beaucoup de réserve par l'auteur, et son érudition s'y montre toujours avec avantage. Cet essai est un appel que M. Cartier a fait aux hommes laborieux de nos provinces. Il leur demande de vérifier les observations contenues dans son travail; nous espérons plus, nous espérons que ce travail trouvera des imitateurs, et donnera de l'émulation.

D. DE B.

68. ATLAS DES OISEAUX D'EUROPE, pour servir de complément au *Manuel d'ornithologie* de M. Temminck; par J.-C. WERNE, peintre du Muséum d'histoire naturelle. Paris, Belin, imprimeur-libraire, rue Sainte-Anne, n° 55.—25e et 26e livraisons. Prix de chacune, composée de dix figures coloriées avec soin, sans texte, format in-4°, 6 fr.; sur grand-raisin vélin, 7 fr.; avec le texte, 6 fr. 50 et 7 fr. 50.

La publication de ce bel ouvrage se continue avec autant de soin que d'exactitude. Quoique l'atlas soit fait spécialement pour le Manuel de M.

Digitized by Google

Temminck, l'éditeur ayant eu soin de ne mettre qu'un seul individu par planche, chaque naturaliste peut adopter le classement qu'il préfère. Les planches de la 25e et de la 26e livraisons représentent des individus des ordres des granivores, des gallinacés, des alectorides, et des coureurs, dessinés par M. Werne avec son talent accoutumé. M.

69. Manuel du dessinateur, ou Traité complet du dessin, contenant le dessin géométrique, le dessin d'après nature, et le dessin topographique, par A.-M. Perrot; troisième édition entièrement refondue et considérablement augmentée, par A. Vergnaud, capitaine d'artillerie, ancien élève de l'école Polytechnique. Un vol. in-18 de 200 pages, avec des planches gravées, chez Roret, rue Hautefeuille, n° 10 bis; 1832. Prix : 3 fr.

Ce livre a déjà été annoncé dans la *Revue*; mais comme il a été entièrement refait par l'auteur, il est bon de faire connaître l'ordre qu'il a observé dans sa composition. Il expose d'abord les principes du dessin géométrique, et enseigne à se servir de la règle et du compas pour construire les figures avec précision. Des notions sur l'architecture et sur divers tracés réguliers sont ensuite présentées.

M. Vergnaud passe au dessin de la figure et du paysage d'après nature ou des modèles. Il enseigne l'usage du crayon, des plumes, des estampes, des couleurs et des pinceaux. Dans une troisième partie, il traite de la topographie, considérée sous le rapport du dessin de la carte, et termine par quelques notions sur l'usage des instrumens pour dessiner la perspective, et particulièrement du *diagraphe* de M. Gavard.

Comme j'ai moi-même composé un ouvrage sur le même sujet que ce manuel, je m'abstiendrai d'en exprimer ici mon opinion, que l'on serait en droit de regarder comme n'étant pas complètement désintéressée.

Francœur.

70. Manuel du menuisier en meubles et en batimens, suivi de l'Art de l'ébéniste, contenant tous les détails utiles sur la nature des bois indigènes et exotiques, la manière de les préparer, de les teindre, les principes du dessin géométrique et des projections exposées d'après la méthode de M. Francœur, et appliqués à la coupe des bois; la manière de mesurer et d'estimer les travaux du menuisier; la description des outils les plus modernes et les mieux confectionnés; l'art de faire la menuiserie fixe, la menuiserie mobile, et toute espèce de meubles; de les polir et vernir; d'exécuter le placage et la marqueterie; par M. Nosran,

Digitized by Google

menuisier-ébéniste. Deux vol. in-18, l'un de 376, l'autre de 380 pages, accompagnés de huit planches gravées. Troisième édition, 1832, chez Roret, libraire, rue Hautefeuille, n° 10 bis. Prix : 6 fr.

Le long titre de cet ouvrage nous dispense d'en faire l'analyse, puisque ce titre énonce la série des objets qui s'y trouvent décrits. D'ailleurs il a déjà été question de ce livre dans la *Revue*, et il serait inutile d'y revenir aujourd'hui. Nous nous bornerons à indiquer les additions qui recommandent cette nouvelle édition. L'auteur, dans un appendice, fait un résumé de tout ce qui a été publié récemment sur l'art qu'il traite. Il s'occupe successivement de la coloration des bois indigènes, des moyens de les conserver et de les vernir ; de la préparation du bois d'acajou, pour le garantir des influences de l'atmosphère ; suit la description d'une machine pour couper les bois, d'une presse d'établi, de mèches nouvelles, de diverses pièces d'ébénisterie, d'escaliers, etc. Cette nouvelle édition acquiert par ces augumentations un nouvel intérêt, et nous croyons pouvoir en garantir le succès. FR.

71. L'ARITHMÉTIQUE TRAITÉE SIMPLEMENT, ou Exposition de la science des nombres, suivant la marche régulière de l'intelligence, par M. BESSIÈRE, ancien élève de l'école Polytechnique. Un vol. in-8°, chez Mme de Bréville, libraire, rue de l'Odéon, n° 32, et chez Bachelier, quai des Augustins.

Le titre de cet ouvrage indique assez combien il diffère des traités d'arithmétique publiés jusqu'à ce jour. Il y a évidemment dans la science des nombres, comme dans toute autre science, une partie de faits et d'observation, et une partie de déductions logiques ou de raisonnement. Le but que l'auteur s'est proposé étant de décrire fidèlement les opérations de l'intelligence dans la formation de la science des nombres, il a eu l'heureuse idée de distinguer (ce qui n'avait pas été fait jusqu'ici) la partie expérimentale de la science de la partie rationnelle.

Un premier livre est destiné à l'exposition de toutes les observations sur lesquelles doivent porter les raisonnemens.

Un second livre contient l'ensemble des opérations intellectuelles sur les observations faites dans le premier.

Le soin particulier avec lequel l'auteur s'attache à faire suivre au lecteur l'enchaînement des idées est une garantie suffisante de la facilité avec laquelle toute personne qui raisonne peut s'élever des idées les plus simples aux idées les plus complexes de la science des nombres.

Ce traité est destiné aux pères de famille qui veulent élever eux-mêmes

Digitized by Google

leurs enfans; à ceux qui veulent apprendre l'arithmétique sans le secours d'un professeur; enfin à ceux qui veulent faire de l'étude de cette science un moyen de perfectionnement intellectuel.

Le jeune auteur, M. Bessière, est professeur dans l'excellente institution de Fontenay-aux-Roses que dirige avec tant de zèle et de succès M. Courrand, ancien élève de l'École normale. T.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

SÉANCES DES MOIS DE MAI ET JUIN.

ANALYSE MATHÉMATIQUE.

Mémoire sur les transcendantes elliptiques de première et de seconde espèce, considérées comme fonctions de leurs amplitudes, présenté par M. Liouville dans la séance du 24 juin.

Dans ce mémoire, M. Liouville s'est proposé de démontrer l'impossibilité de ces transcendantes sous forme finie, c'est-à-dire l'impossibilité d'en obtenir la valeur à l'aide d'un nombre limité quelconque d'opérations algébriques, exponentielles, logarithmiques, et circulaires. Les fonctions elliptiques sont donc des transcendantes d'un ordre plus élevé que celles dont il vient d'être question. L'auteur donne aussi un théorème général sur la forme dont l'intégrale d'une fonction algébrique quelconque est susceptible, toutes les fois qu'on peut l'écrire en employant seulement les signes mathématiques usités dans les élémens. Il regarde son travail comme un premier pas vers la solution générale du problème de l'intégration des formules différentielles en quantités finies.

ASTRONOMIE.

Introduction d'un mémoire sur les mouvemens de la lune autour de la terre, lue par M. Poisson dans la séance du 17 juin.

Après avoir brièvement indiqué les premiers travaux relatifs à cette question, M. Poisson rappelle que c'est dans les derniers temps seulement qu'on est parvenu à former des tables du mouvement de la lune uniquement fondées sur la loi de la pesanteur, et qui empruntent seulement à l'observation les données indispensables du problème, c'est-à-dire les élémens du mouvement elliptique à une époque déterminée. MM. Plana et Carlini, d'une part, et M. Damoiseau, de l'autre, sont parvenus, dans des mémoires couronnés en 1820 par l'Académie des sciences, et en suivant des méthodes assez différentes, à des formules définitives qui s'accordent généralement entre elles et représentent bien les observations : toutefois, on doit se proposer encore de chercher à rendre la solution du problème plus simple et plus facile. C'est le but que s'est proposé M. Poisson, qui reconnaît cependant que les formules où cette solution sera renfermée devront toujours être assez compliquées, si l'on veut obtenir un grand degré d'approximation. Il indique à l'avance les principales modifications qu'il a cru devoir introduire dans le calcul, puis il examine successivement tous les points principaux du mouvement de la lune.

Digitized by Google

Les nombreuses perturbations du mouvement elliptique de la lune sont autant de phénomènes variés, que les astronomes ont découverts pour la plupart, et qui ont été ensuite expliqués et soumis à la loi de la gravitation universelle par les travaux successifs des géomètres du siècle dernier. Ainsi, par exemple, dans une première approximation, Clairaut avait trouvé le mouvement progressif du périgée de moitié plus petit que celui qui résultait de l'observation; mais une seconde approximation lui donna à peu près l'autre moitié qui lui avait d'abord échappée, et aujourd'hui le mouvement progressif du périgée de la lune, aussi bien que celui du nœud de son orbite, calculés par M. Damoiseau et par M. Plana, ne diffèrent pas de l'observation d'un vingt-millième de leurs grandeurs respectives. De même, l'accélération du moyen mouvement de la lune, découverte par Halley, a long-temps arrêté les géomètres; mais Laplace en a enfin trouvé l'explication; il a fait voir que cette accélération est une variation périodique du genre des inégalités séculaires, qui provient de la variation de l'excentricité de l'orbite du soleil, et il a trouvé de plus, qu'en vertu de cette même cause, les mouvemens du périgée et du nœud de la lune sont assujétis à de semblables inégalités que l'observation n'avait point encore signalées; l'introduction de ces trois inégalités dans les tables du mouvement de la lune a donné à ces tables un degré de précision tel qu'on a pu les appliquer à tous les temps, et calculer par leur moyen les plus anciennes éclipses qui nous soient connues, et qui remontent jusqu'à 720 ans avant notre ère. A l'égard des autres perturbations, le calcul a également fini par être d'accord avec les observations, ou si l'on n'a pas encore obtenu cette concordance, c'est que les observations n'ont pas encore pu être poursuivies pendant un assez long espace de temps depuis qu'elles ont commencé à être exactes, pour donner une suffisante probabilité à l'existence d'inégalités dont la période embrasse des siècles entiers. Mais la détermination des perturbations qu'on remarque dans le mouvement des différens corps qui composent le système solaire, a fait naître une question de la plus haute importance qui s'agite actuellement parmi les astronomes, et sur laquelle la théorie du mouvement de la lune a pu jeter beaucoup de lumière.

Newton ayant déterminé la masse de Jupiter d'après l'action qu'il exerce sur ses satellites, comparée à l'action du soleil sur la planète, a trouvé cette masse égale à $\frac{1}{1067}$ de celle du soleil. En la déduisant des inégalités du mouvement de Saturne dues à l'action de Jupiter, cette même masse est égale à $1\frac{1}{1070}$ d'après la *Mécanique céleste*, ce qui diffère bien peu du premier résultat. Mais, dans ces derniers temps, M. Enke a déterminé la perturbation totale produite par l'action de Jupiter, pendant un temps donné, dans le mouvement de Junon, et en comparant le résultat de son calcul à celui de l'observation, il en a conclu une masse de Jupiter exprimée par $1\frac{1}{1053}$, résultat auquel M. Nicolaï était déjà parvenu en calculant de même la perturbation de Pallas. Il paraît que M. Gauss a aussi obtenu la même valeur de cette masse d'après son action sur Vesta.

En calculant la perturbation produite par cette même action dans le mouvement de la comète dont la période est de 1200 jours, M. Enke a encore trouvé $1\frac{1}{1050}$ pour la masse de Jupiter, ce qui s'accorde suffisamment avec la masse déduite de son action sur les petites planètes; et comme dans ces déterminations, ce qu'on prend pour la masse du corps attirant est le produit de sa quantité de matière, qui ne change pas, multipliée par son pouvoir attractif, il en faudrait conclure que le pouvoir attractif de Jupiter est le même sur la matière des petites planètes et sur celle de la

Digitized by Google

comète, malgré la différence de nature de ces deux corps, mais qu'il surpasse sensiblement le pouvoir attractif de ce même Jupiter sur la matière de ses satellites et sur celle de Saturne. Il faudrait donc alors renoncer au principe si simple de l'invariabilité du pouvoir attractif dans toute la nature; on ne pourrait plus admettre qu'à distance égale l'attraction mutuelle des corps est indépendante de leur nature propre et proportionnelle à leurs masses; l'astronomie physique changerait de nature, et deviendrait semblable à la chimie; car, pour déterminer les effets produits par l'action mutuelle des corps célestes, il faudrait connaître l'affinité particulière de l'un pour l'autre. Mais on doit observer que, pour calculer la masse de Jupiter, Newton s'est servi des élongations de ses satellites mesurées par un astronome contemporain. Or M. Airy vient de les mesurer de nouveau d'une manière sans doute plus exacte qu'on ne pouvait le faire à l'époque de Newton, et il en a déduit une masse de Jupiter exprimée par $\frac{1}{1049}$, ou sensiblement la même que celle qui a été déterminée par M. Enke. Si l'on substitue ce résultat à celui de Newton, il n'y aura plus que l'action de Jupiter sur la matière de Saturne qui présentera une différence un peu considérable, et en attendant qu'on ait expliqué ou fait disparaître cette anomalie, elle sera insuffisante, à elle seule, pour mettre en question le principe de l'attraction universelle.

Observons d'ailleurs que ce principe résulte avec une extrême précision d'un grand nombre d'expériences et de calculs directs. Ainsi M. Bessel, en faisant osciller des pendules de différens métaux, d'ivoire, de verre, de marbre, de pierres météoriques, a trouvé que l'attraction de la terre sur ces différentes matières est la même sans aucune différence appréciable. En calculant la distance de la lune à la terre dans l'hypothèse que la force qui retient le satellite dans son orbite soit la pesanteur terrestre affaiblie dans le rapport du carré des distances, on obtient une valeur de cette distance égale à celle qui résulte de la parallaxe de la lune. De même, la parallaxe du soleil, déduite d'une certaine inégalité du mouvement de la lune, coïncide à très peu près avec celle qu'on a conclue du dernier passage de Vénus sur le disque solaire. Or Laplace a fait voir que d'après cet accord on ne peut supposer une différence d'un millionième entre les pouvoirs attractifs du soleil sur la matière de la terre et sur celle de la lune.

Une considération semblable prouve aussi l'égalité du pouvoir attractif du soleil ou de la lune soit sur les eaux de la mer et sur l'air atmosphérique, soit sur la partie solide du globe terrestre. En effet, la force employée par chacun de ces deux astres pour soulever les eaux de la mer est, comme on sait, la différence de l'attraction qu'il exerce sur les points de la mer et sur le centre de la terre à raison de leurs positions respectives. Le terme principal de l'attraction, en raison inverse du carré des distances disparaît de cette différence, qui se réduit à une force beaucoup moindre, en raison inverse du cube des distances; et cette force secondaire est à peu près double pour la lune de ce qu'elle est pour le soleil. Or il n'en serait plus de même si le pouvoir attractif n'était pas identique sur la partie solide et sur la partie fluide de la terre: le terme principal de l'attraction ne disparaîtrait plus en entier dans l'expression de la force secondaire; une très petite inégalité dans le pouvoir attractif suffirait pour doubler, tripler, quadrupler la force qui produit le flux et le reflux; il pourrait arriver que cette force devînt plus grande pour le soleil que pour la lune, et les lois de ce phénomène seraient entièrement différentes de ce que nous observons.

La même remarque s'applique aux phénomènes des marées atmosphé-

Digitized by Google

riques, espèces d'oscillations qui ne sont pas produites par l'action échauffante du soleil. La moyenne d'un grand nombre d'observations montre qu'elles sont à peine appréciables, et elles pourraient au contraire devenir très sensibles si le pouvoir attractif du soleil ou de la lune était différent sur les molécules de l'air et sur la partie solide de la terre.

PHYSIQUE MATHÉMATIQUE.

Mouvement des fluides élastiques dans des tubes à section constante en particulier, et en général dans des tubes de forme quelconque, avec des applications des lois de ces mouvemens au tir des bouches à feu. Mémoire lu par M. Piobert, capitaine d'artillerie, dans la séance du 20 mai.

L'établissement des obusiers et des affûts du nouveau matériel adopté depuis quelques années par l'artillerie française a nécessité l'étude du mouvement des fluides élastiques développés dans la combustion de la poudre, et celle de leurs effets sur les projectiles et sur les bouches à feu. La connaissance de ces effets était indispensable pour fixer avec plus de précision qu'auparavant les charges et les longueurs d'âme d'après les plus grandes vitesses initiales qu'on voulait obtenir pour chaque espèce de projectiles, et surtout pour régler convenablement la distribution du métal dans les différentes parties des pièces.

On ne trouvait à cette époque que peu de ressources dans les travaux des savans. On supposait toujours que la tension des produits gazeux était proportionnelle à leur densité, quoique l'expérience indiquât que cette loi fût loin d'être l'expression de ce qui se passait dans l'âme des canons, à cause de l'abaissement considérable de température que ces fluides éprouvent pendant leur expansion. On ne tenait non plus aucun compte de la masse de la charge, qui égale quelquefois la moitié de celle du boulet, et enfin on supposait que la formation du gaz était instantanée. Lagrange avait bien fait des recherches sur ce sujet; mais elles n'ont été publiées que tout récemment par M. Poisson, et elles se trouvaient alors inédites dans les manuscrits de Lagrange, qui n'en a pas achevé la rédaction, sans doute parce que les résultats auxquels il est parvenu ne sont qu'approchés, et ne satisfont pas complètement à toutes les données de la question. En effet, pour éluder une partie des difficultés, ce savant a abandonné la solution générale, et a pris le cas d'une charge assez petite pour qu'on pût en négliger les puissances supérieures à la première, ou plutôt il suppose que les densités des diverses tranches diffèrent très peu les unes des autres. Pour rendre le résultat ainsi obtenu applicable à l'hypothèse d'une densité uniforme du gaz à l'origine du mouvement, M. Poisson a cherché à le modifier; mais cette nouvelle solution ne peut également convenir que pour des charges beaucoup plus petites que celles dont on se sert habituellement dans l'artillerie; d'ailleurs elle ne satisfait pas aux conditions de la question, exprimées par les équations du mouvement du boulet et de la pièce.

Le capitaine Piobert, cherchant avant tout des résultats applicables à la pratique, a procédé d'une façon toute différente : au lieu de partir de la loi hypothétique d'une densité uniforme dans toute l'étendue du gaz, et de chercher ensuite à la rectifier, il a tâché de déduire immédiatement des conditions de la question la loi générale qui doit exister entre les densités des diverses tranches. Il y parvient en comparant l'équation du mouvement du gaz à celles auxquelles sont assujéties les tranches extrêmes qui doivent posséder le même mouvement que les mobiles avec lesquels

Digitized by Google

elles sont en contact; il en résulte une nouvelle relation dans laquelle la force motrice n'entre pas, et qui par-là devient indépendante de la variation du temps.

L'auteur commence la discussion de cette relation générale en l'appliquant aux questions que divers savans avaient traitées dans certaines hypothèses; il s'attache surtout à la solution que Lagrange avait tentée de différentes manières, et qui se trouve être une solution particulière des équations différentielles. Il passe ensuite au cas de la formation instantanée du gaz, cas qui nécessite dans la loi de densité l'introduction d'une fonction arbitraire que la loi du cas précédent ne comporte pas. La relation conserve la même forme, quelles que soient les époques auxquelles on suppose que la densité du gaz est uniforme; cela permet de faire varier cette époque de manière à rapprocher autant que possible les conditions analytiques des circonstances observées dans la pratique. Les nombreuses applications que l'auteur a pu faire de cette analyse aux résultats des expériences exécutées en grand par l'artillerie lui ont permis de déterminer, pour les différentes espèces de poudre, les données nécessaires au calcul, avec une précision qui permet de calculer *à priori*, à $\frac{1}{500}$ près, les moyennes des vitesses initiales des projectiles de tous les calibres, lancés par des charges du quart à moitié du poids du boulet, dans des canons de 10 à 20 calibres de longueur d'âme.

Les tensions du gaz, déduites de cette analyse, ont aussi été vérifiées par un calcul de la résistance dont étaient susceptibles différentes pièces qui ont éclaté, et par la réussite de deux nouveaux obusiers, l'un en bronze, l'autre en fonte, dont les épaisseurs, réglées d'après les mêmes principes, étaient beaucoup plus faibles que celles que jusque-là on avait crues nécessaires. L'auteur conclut de cette concordance de résultats du calcul et de l'expérience, que le phénomène de l'explosion de la poudre peut être ramené, dans toutes ses circonstances, aux lois connues de la physique, et qu'il ne présente pas les anomalies auxquelles on a cru longtemps.

La question du mouvement des fluides élastiques ayant été complétée par l'examen des cas dans lesquels ces fluides reçoivent le mouvement de l'un des mobiles ou de tous les deux, l'auteur passe à la question des fluides qui agissent au moyen d'une force attractive à petite distance, comme l'action moléculaire, et indique la manière de résoudre plusieurs nouveaux problèmes relatifs aux liquides et aux solides. Enfin il montre que la méthode qu'il emploie conduit à la séparation des variables lorsqu'on en fait entrer une quatrième; de sorte qu'on peut attaquer avec succès le cas général où la densité varie en même temps que la section des corps, et que même dans certains cas la solution ne dépend que du calcul différentiel ordinaire.

— *Rapport* sur un mémoire de M. Lamé, intitulé : *Sur les surfaces isothermes dans les corps solides homogènes en équilibre de température*. M. Poisson, rapporteur. Séance du 24 juin.

Parmi les questions relatives à la distribution de la chaleur dans les corps solides, la plus simple est celle où il s'agit de déterminer les températures des points d'une barre cylindrique homogène d'une longueur indéfinie, entretenue par une extrémité à une température invariable, placée dans un milieu dont la température est aussi constante et parvenue à un état permanent. En supposant, avec Newton, la communication de la chaleur proportionnelle à la différence des températures, Lambert a résolu

Digitized by Google

ce problème dans sa *Pyrotechnie*, ouvrage où se trouvent les résultats d'expériences et de calculs qu'on doit regarder comme la première origine de cette partie de la physique qui a été nommée depuis *théorie mathématique de la chaleur*. Dans cette même théorie, la question la plus élevée qui ait été résolue jusqu'à présent se rapporte à la distribution de la chaleur au bout d'un temps quelconque, dans une sphère homogène, dont la surface est partout la même, primitivement échauffée d'une manière tout-à-fait arbitraire, et placée dans un milieu dont la température varie suivant des lois données avec le temps et d'un point à un autre. La première solution de cet autre problème a été donnée par Laplace, qui l'a présentée comme une application nouvelle de l'analyse dont il avait fait usage dans ses recherches sur le flux et le reflux de la mer, laquelle analyse est une extension de celle dont Lagrange s'est servi autrefois pour résoudre le problème des cordes vibrantes.

Il était nécessaire de fixer ces deux termes de l'intervalle qu'on a parcouru dans cette partie de la science avant de rendre compte du mémoire de M. Lamé.

Les questions que l'auteur a traitées dans ce mémoire sont relatives à l'état permanent d'un corps homogène où la température, en un point quelconque, est donnée indépendante du temps et ne dépend plus que d'une équation aux différences partielles à trois variables, qui sont les trois coordonnées de ce point. Lorsqu'un corps de forme quelconque est soumis à des sources constantes de chaleur, il parvient en effet dans un temps plus ou moins court à un semblable état que l'auteur appelle *équilibre de température*, mais dans lequel il y a néanmoins un flux continuel de chaleur tel que chaque point du corps perd dans chaque instant une quantité de chaleur égale à celle qui lui est communiquée par les points circonvoisins. M. Lamé appelle aussi *surfaces isothermes* les surfaces qui, tracées dans l'intérieur d'un corps échauffé, ont chacune en particulier la même température dans toute leur étendue. Il remarque que la détermination directe de ces surfaces serait en général aussi difficile que celle de la loi des températures intérieures; mais quelquefois la forme de ces surfaces se présente naturellement, et quand on est parvenu, par un moyen quelconque, à découvrir leur équation, il est facile d'en conclure la température en un point donné. Ainsi dans un corps terminé par des surfaces elliptiques, ayant les mêmes foyers et leurs axes dans la même direction, que l'auteur a nommées pour cela *surfaces homofocales*, et qui sont aussi isothermes, et entretenues chacune à une température donnée, l'auteur suppose que toutes les surfaces isothermes de cette couche elliptique sont des surfaces homofocales, comprenant en particulier les deux surfaces extrêmes. Or après avoir préféré cette hypothèse très naturelle, et avoir déterminé les longueurs des axes pour une surface isotherme quelconque, il en déduit la loi des températures permanentes dans l'épaisseur de la couche elliptique. L'auteur détermine aussi le flux de la chaleur, soit pour toute l'étendue d'une surface isotherme, soit pour les différens points de cette surface. La quantité de chaleur qui traverse à chaque instant une de ces surfaces entières est la même pour toutes; mais elle varie d'un point à un autre d'une même surface, et à ses sommités les flux de la chaleur sont entre eux comme les longueurs des axes correspondans.

En réduisant à un point l'étendue de la surface intérieure de la couche elliptique, M. Lamé applique ces différens résultats à un ellipsoïde entier. Quand il se change en un ellipsoïde de révolution, la fonction elliptique qui exprime la loi de température intérieure se réduit à un arc de cercle

Digitized by Google

ou à un logarithme ; et il y a cela de singulier, que la réduction à un arc de cercle a lieu dans le cas de l'ellipsoïde aplati, où la surface s'exprime par un logarithme, tandis que la réduction à un logarithme répond à l'ellipsoïde alongé, dont la surface s'exprime par un arc de cercle.

Le problème relatif à l'état permanent d'un corps terminé par deux surfaces elliptiques, homofocales, et isothermes, est l'objet principal du mémoire de M. Lamé. Quoiqu'il n'ait pas d'application actuelle, la solution qu'en donne l'auteur n'en est pas moins très remarquable, par la simplicité et la nouveauté des résultats, et surtout par les considérations synthétiques et le système particulier de coordonnées dont l'auteur a fait usage pour y venir. M. Lamé a compris dans la même solution le cas d'un solide indéfiniment prolongé renfermé entre des surfaces hyperboliques ou paraboliques, homofocales et isothermes ; et dans une deuxième partie de son mémoire, il a aussi fait voir comment son analyse pourrait s'étendre au cas où les surfaces extrêmes sont du deuxième degré et homofocales, mais ne sont pas supposées isothermes, et peuvent avoir des températures variables arbitrairement d'un point à un autre.

PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

Sur l'absorption du calorique par les verres colorés. Extrait d'une lettre de M. Melloni, lue dans la séance du 24 juin.

La force qui absorbe les rayons caloriques à leur passage dans l'intérieur d'un verre coloré arrête-t-elle toute la chaleur rayonnante à l'exception de celle qui est douée d'un certain degré de réfrangibilité, comme elle éteint toute la lumière en ne laissant passer que les rayons de telle ou telle couleur ? Telle est la question qui a fixé l'attention de M. Melloni, et dont l'examen l'a conduit aux résultats qui font l'objet de sa lettre.

Plusieurs expériences communiquées précédemment à l'Académie prouvent que les rayons caloriques traversent l'eau, l'alun, la chaux sulfatée, et d'autres corps transparens peu diathermanes, avec d'autant plus de facilité que leur réfrangibilité est moindre. Cette propriété offre, pour la classification des rayons caloriques, un moyen d'analyse presque aussi facile à saisir que la diversité des couleurs dans les rayons lumineux. Pour l'appliquer au cas présent, M. Melloni a pris un verre blanc et des verres colorés de toutes les nuances du spectre. Il a adapté successivement chaque verre à l'ouverture d'un grand écran métallique, percé à sa partie centrale, et en éloignant plus ou moins de l'écran une lampe allumée, il a fait en sorte que l'aiguille indicatrice d'un thermo-multiplicateur, placé de l'autre côté, donnât dans chaque cas particulier la même déviation de 40 degrés par l'action de la chaleur qui, après avoir traversé le verre, tombe sur le corps thermoscopique. L'appareil ainsi disposé, il fit passer à chaque fois les rayons émergens du verre par une lame de chaux sulfatée ; l'aiguille se rapprocha du zéro, et s'arrêta dans une certaine position d'équilibre. Or cette position a été exactement la même pour le verre blanc et pour les verres violet, indigo, bleu, jaune, orangé, rouge ; elle n'a varié que pour le vert. L'expérience était bien marquée, puisque l'aiguille tombait de 18 degrés à 10, et à 7 degrés, lorsqu'on passait de l'une quelconque des couleurs précédentes à une teinte verte. M. Melloni a obtenu des différences encore plus grandes en substituant une plaque d'alun à la lame de chaux sulfatée. Alors, sur la même déviation de 40 degrés, on a eu 8 degrés pour le verre blanc et pour toutes les plaques colorées, excepté les vertes, et 1 degré, ou 1 degré 6'' pour les deux lames de cette teinte.

Digitized by Google

Ainsi les rayons sortant des verres rouge, orangé, jaune, bleu, indigo et violet, possèdent la même force de transmission que les rayons émergeant du verre blanc. Donc les matières colorantes introduites dans la composition de ces verres n'ont point d'action élective sur les rayons caloriques; elles ne produisent qu'une diminution plus ou moins grande dans la transmission propre du verre. Mais les choses se passent autrement à l'égard des verres verts, d'où sortent des rayons pourvus d'une force de transmission très inférieure à celle du verre blanc; et il est évident, d'après ce que nous avons dit tout à l'heure, que la couleur verte doit intercepter la chaleur la plus réfrangible, pour ne laisser passage qu'à des rayons doués d'une faible réfrangibilité.

Pour mettre le fait hors de doute, il fallait opérer séparément sur ces deux espèces de chaleur; car alors en les faisant tomber successivement sur les lames vertes, il devait y avoir une forte transmission dans le premier cas, et une forte interception dans le second. Voici comment l'auteur a rempli cette double condition.

Rappelons d'abord qu'en comparant les transmissions des rayons caloriques provenant du spectre solaire et des sources terrestres, on trouve que ces dernières se comportent précisément comme si elles lançaient de la chaleur d'autant plus réfrangible que leur température est plus élevée.

Sur une lampe à alcool on suspendit une spirale conique en platine de même forme et de même dimension que l'enveloppe extérieure de la flamme; en faisant varier d'une manière convenable le nombre et la distance des tours, on peut rendre le platine incandescent, et faire disparaître presque en totalité la flamme de l'alcool. Comme ce système, d'où rayonne beaucoup de chaleur, a une température fort inférieure à celle d'une lampe d'Argant, il doit en sortir une grande quantité de rayons moins réfrangibles qui devront passer plus facilement par le verre vert que par tout autre verre coloré; c'est ce que l'expérience a confirmé, comme le montre le tableau suivant.

FLAMME D'ARGANT.		PLATINE INCANDESCENT.	
	RAYONS TRANSMIS.		RAYONS TRANSMIS.
Verre blanc	62	Verre blanc	50
violet	53	violet	27
rouge	51	rouge	25
orangé	44	vert	24
jaune	34	vert	25
bleu	33	orangé	23
vert	26	jaune	18
vert	23	bleu	17
indigo	19	indigo	10

On voit qu'en passant de la première à la seconde source, les quantités de chaleur transmises par les deux verres verts, n'ont souffert qu'une bien légère altération; tandis que pour toutes les autres lames, le verre blanc compris, les transmissions se sont réduites à la moitié environ de leur valeur respective.

La propriété que M. Melloni assigne au verre vert a été encore vérifiée au moyen de la propriété toute contraire qu'il a reconnue à l'acide citrique et à d'autres substances incolores. Ayant, en effet, appliqué à l'ouver-

Digitized by Google

ture centrale de son écran métallique une plaque d'acide citrique bien diaphane, il approcha suffisamment la lampe pour produire, à travers cette plaque, une déviation de 30 degrés; les lames de chaux sulfatée et d'alun interposées sur le passage des rayons émergens, ne firent descendre l'aiguille qu'à 28 ou 27 degrés, tandis qu'elles faisaient tomber l'aiguille de 30 degrés à 7 et à 4 degrés, lorsqu'elles étaient traversées par la chaleur libre des flammes les plus brillantes, ce qui prouve que les rayons qui sortent de l'acide jouissent à un très haut degré de la propriété de pénétrer les milieux diaphanes résistans, c'est-à-dire que ces rayons sont doués d'une grande réfrangibilité, ou, en d'autres termes, que les lames d'acide citrique interceptent les rayons d'une faible réfrangibilité, et ne laissent passer que la chaleur la plus réfrangible. Or si les verres verts ont réellement la faculté que leur assigne M. Melloni, ils doivent arrêter cette chaleur si réfrangible en quantité beaucoup plus grande que les autres lames. Pour voir si cet effet avait lieu, il a placé successivement chaque verre sur le passage de la chaleur à 30 degrés qui sortait de l'acide citrique. Dans le tableau des résultats qu'il a obtenus, on voit, en effet, que tandis que chaque lame transmet trois fois plus de chaleur qu'elle n'en transmettait sous l'action du rayonnement libre du platine incandescent, les transmissions des verres verts, qui étaient alors 23 et 24, au lieu d'augmenter se sont presque réduites à zéro.

Il résulte de là : 1° que les verres verts sont les seuls qui aient une coloration pour la chaleur rayonnante, et que les autres verres colorés agissent sur les rayons caloriques comme le feraient des milieux diaphanes, plus ou moins rembrunis relativement à la lumière; 2° que l'acide citrique, quoique parfaitement incolore, se comporte, à l'égard de la chaleur rayonnante, comme un corps coloré; 3° enfin, si l'on suit le parallèle entre les actions différentes de ces corps sur la lumière et la chaleur, que pour les rayons caloriques, le verre vert est rouge et l'acide citrique violet.

— *Marteaux hydrauliques.* Les observations suivantes ont été communiquées par M. Cagniard-Latour, dans la séance du 10 juin.

On peut amener jusqu'à 100 degrés l'eau d'un petit marteau hydraulique (petit tube fermé par les deux bouts, incomplètement rempli de liquide et purgé d'air) sans la faire bouillir, pourvu que la température soit élevée graduellement.

Lorsqu'on frappe avec le marteau sur le marbre, il se produit dans la colonne hydraulique des disjonctions, à la suite desquelles on peut faire vibrer facilement cette colonne en frottant le tube entre les doigts mouillés d'eau; mais lorsque le marteau a subi l'ébullition pendant un certain temps, il n'est plus possible, après un refroidissement complet, de le mettre en vibration par le frottement, ce qui vient sans doute de ce que, par l'ébullition prolongée, l'eau du marteau s'est complètement débarrassée du peu d'air qu'elle retenait encore en dissolution.

Avec deux autres marteaux hydrauliques qui contenaient, l'un de l'acide sulfurique à 66 degrés, et l'autre une huile fixe, l'auteur a observé un genre de phénomènes qui lui font soupçonner que les liquides visqueux sont naturellement poreux, et que si on les débarrasse de leurs pores par l'action de la chaleur, les liquides étant refroidis, ont une certaine tendance à se dilater ensuite pour reprendre leur état primitif.

Un marteau de mercure, construit avec tout le soin possible, vibre toujours très facilement; ce qui vient, suivant l'auteur, de ce que la co-

Digitized by Google

lonne mercurielle ne mouillant pas le tube, se trouve environnée de nombreux commencemens de disjonction.

Le mercure de ce marteau étant chauffé graduellement, se met plus facilement en ébullition après qu'il a vibré pendant long-temps qu'auparavant; ce qui, dit M. Cagniard, autoriserait à penser que le mercure peut devenir sensiblement poreux, à peu près comme les liquides visqueux. Dans un marteau d'eau où l'on avait mis de la limaille de fer, celle-ci, au bout de trois mois, n'avait rien perdu de son éclat métallique, mais il s'était formé dans le tube de l'oxide grisâtre de silicium et du gaz hydrogène, en même temps que le son hydraulique était devenu peu à peu semblable à celui d'un marteau hydraulique mal purgé d'air. Avec la limaille de fonte traitée de même, l'auteur a obtenu également les oxides des métaux qui décomposent l'eau et un dégagement d'hydrogène, sans que la fonte se soit rouillée sensiblement.

CHIMIE.

Mémoire sur l'acide malique de Scheele. Lu par M. R.-T. Guérin Varry, dans la séance du 29 avril. — *Rapport* fait sur ce Mémoire, par M. Dumas, le 13 mai.

Dans un Mémoire sur les gommes, lu à l'Académie, au mois de novembre 1831, M. Guérin exprima les doutes qu'il avait sur l'identité de l'acide malique artificiel de Scheele avec l'acide malique extrait des végétaux. A cette époque l'auteur n'avait fait qu'un petit nombre d'expériences, qui lui permettaient cependant de distinguer le premier de ces acides de tous ceux qu'on connaît aujourd'hui. Depuis la lecture de ce Mémoire, il a fait sur ce corps de nouvelles recherches dont nous allons donner les résultats.

Cet acide pouvant être représenté par de l'acide oxalique, plus de l'hydrogène, M. Guérin l'a nommé *oxalhydrique*. La composition de cet acide à l'état anhydre peut être exprimée par 6 atomes d'oxigène, 4 de carbone, 6 d'hydrogène. Celle de l'acide malique des végétaux, d'après M. Liebig, est de 5 atomes d'oxigène, de 5 de carbone, et de 2 d'hydrogène. L'acide malique artificiel diffère donc par sa composition élémentaire de l'acide malique des plantes. Il équivaut à 2 atomes d'acide oxalique, plus 6 atomes d'hydrogène, ou à 1 atome d'acide oxalique surhydraté, plus 2 atomes de carbone, ou bien enfin à 1 atome d'acide formique, plus 2 atomes d'hydrogène. A l'état hydraté il est formé de 2 atomes d'acide oxalhydrique et d'un atome d'eau; l'oxigène de l'acide est à celui de l'eau comme 12 est à 1, rapport qui est le double de celui de l'oxigène de l'acide à l'oxigène de la base dans les sels neutres. On peut assimiler cet acide à un bisel dans lequel l'eau fait fonction de base.

L'acide oxalhydrique a la consistance d'un sirop fort épais; il est incolore et inodore. Sa saveur a beaucoup d'analogie avec celle de l'acide oxalique. Sa densité est 1,416, à 20 degrés. Il se dissout en toutes proportions dans l'eau et dans l'alcool; il est très peu soluble dans l'éther froid ou bouillant. Il est très déliquescent. Il précipite les eaux de chaux, de strontiane, et de baryte. Ces précipités sont dissous par un léger excès de cet acide. Ce caractère lui est commun avec l'acide tartrique, dont il est distingué parce qu'il ne précipite pas, comme ce dernier, une dissolution concentrée de potasse ou d'un sel de cette base. Mais il ne peut être confondu avec l'acide malique des végétaux, qui ne donne pas de précipité avec ces trois alcalis. Le sous-acétate, l'acétate, le nitrate de plomb et le nitrate d'argent sont précipités en flocons volumineux incolores, par cet

Digitized by Google

acide. Il forme avec les bases satifiables des sels parfaitement caractérisés. Soumis à la distillation, il se décompose en entier, et se place, en raison de cette propriété, dans le groupe d'acides où se trouvent les acides tartrique, citrique, malique, mucique, méconique, qui tous ont la propriété de fournir ainsi des acides pyrogénés particuliers. Il partage d'ailleurs l'instabilité qu'on observe dans les acides que le feu décompose dans une simple distillation.

L'acide oxalhydrique hydraté ayant été abandonné dans un flacon bouché à l'émeri, a laissé déposer, au bout d'un mois, des cristaux qui jouissent de toutes les propriétés de l'acide oxalhydrique sirupeux. Une partie d'acide oxalhydrique ayant été mise avec trois parties d'acide nitrique, il s'est formé au bout d'un mois, à la température ordinaire, de beaux cristaux d'acide oxalique. On obtient tout de suite ce dernier à l'aide d'une légère ébullition. Une partie d'acide oxalhydrique, mélangée avec une partie d'eau, deux parties de peroxide de manganèse pulvérisé, et deux parties et demie d'acide sulfurique concentré étendu dans deux parties d'eau, donne naissance à de l'acide formique.

L'acide oxalhydrique est le produit constant de l'action de l'acide nitrique sur divers corps, tels que le sucre, la gomme, l'amidon, et beaucoup d'autres analogues. Pour le former on prend une partie de gomme arabique avec deux parties d'acide nitrique d'une densité de 1,339, à 10 degrés, étendu de la moitié de son poids d'eau. On chauffe ce mélange dans une cornue munie d'un ballon tubulé, jusqu'à ce que toute la gomme soit dissoute. Lorsqu'on aperçoit des vapeurs nitreuses, on enlève le feu. Il se produit un grand dégagement de deutoxide d'azote. Quand ce dégagement a cessé, on tient la liqueur à une ébullition lente pendant une heure, on l'étend de quatre fois son poids d'eau, on y verse de l'ammoniaque jusqu'à parfaite neutralisation, puis un peu d'une dissolution de nitrate de chaux, afin de précipiter l'acide oxalique qui se forme presque toujours en petite quantité; le liquide jaune-rougeâtre ayant été filtré, est précipité par l'acétate de plomb; le précipité est jeté sur un filtre, qu'on lave jusqu'à ce que la liqueur ne noircisse plus par l'hydrogène sulfuré. Ce précipité est ensuite décomposé par un courant de ce gaz lavé, ou par de l'acide sulfurique étendu de six fois son poids d'eau. L'acide ainsi obtenu est coloré en jaune. On le fait évaporer à une douce chaleur; quand la dissolution est suffisamment concentrée, on la neutralise par de l'ammoniaque, puis on l'évapore jusqu'à ce qu'elle commence à cristalliser. Les cristaux qui se forment sont décolorés par le charbon animal purifié; le liquide décoloré est précipité par l'acétate de plomb, et l'on continue comme il vient d'être dit. La dissolution acide qu'on se procure ainsi est évaporée presque jusqu'en consistance sirupeuse. Alors on achève l'évaporation dans le vide sec, sous le récipient de la machine pneumatique.

L'acide oxalhydrique forme différens sels neutres ou acides, cristallisables ou incristallisables avec l'ammoniaque, la potasse, la soude, la baryte, la strontiane, la chaux, l'oxide de zinc, et le protoxide de plomb. L'auteur a remarqué que tous les oxalhydrates qui cristallisent, donnent des cristaux courts dont les formes sont parfaitement nettes.

Le rapporteur chargé d'examiner le travail de M. Guérin, l'a fort approuvé. Les faits qui y sont contenus, dit-il, nous font connaître un acide nouveau, doué de propriétés fort curieuses, et ils font disparaître de la science une erreur qui avait résisté à de longues années et aux lumières des chimistes les plus habiles. Cependant il blâme la dénomination

Digitized by Google

d'*oxalhydrique* donnée par M. Guérin à son nouvel acide. Les noms significatifs, comme il le fait remarquer, expriment une pensée qui, dans l'état actuel de la science, n'obtient pas l'assentiment de tous les chimistes; et, au milieu de ces dissidences, les adversaires de l'opinion exprimée se croient le droit de changer le nom admis d'abord. Pour prévenir les abus de cette espèce, auxquels la chimie, plus heureuse que l'histoire naturelle, avait long-temps échappé, il devient indispensable, en ce moment où les matières organiques se multiplient rapidement, de fixer quelques bases de nomenclature qui, quoique provisoires, suffisent pour long-temps encore. Dans ce but, M. Dumas propose de prendre communément une racine insignifiante pour la base du nom, et de lui donner une terminaison qui soit adoptée pour toutes les espèces du groupe auquel le corps appartient : on formera ainsi des noms qui seront durables, et qui, à cet avantage, réuniront celui d'être agréables à l'oreille, si l'on prend les racines parmi les noms de la mythologie ancienne. C'est ainsi que l'acide nouveau eût pu recevoir le nom d'*acide protéique*, qui n'exprime rien, ou qui, si l'on veut, exprime qu'il a long-temps revêtu une forme trompeuse, et que, sous diverses influences, il change facilement de nature.

M. Dumas regrette aussi que l'auteur n'ait pas étudié les produits de la distillation de son acide oxalhydrique; car l'analogie indique, dans ces produits, l'existence d'un acide curieux à y chercher. Enfin, il rapproche l'acide oxalhydrique de l'acide acétique, qui n'en diffère que par une quantité double d'oxigène, et par conséquent s'il fallait lui donner un nom significatif, celui d'acide *peracétique* lui eût paru tout aussi convenable, et peut-être plus que le nom d'acide oxalhydrique.

— *Rapport* sur un mémoire de MM. Payen et Persoz, intitulé *Mémoire sur la diastase et la dextrine et sur les applications industrielles de ces deux substances*. M. Dumas, rapporteur. (Séance du 17 juin).

Depuis que MM. Payen et Persoz ont communiqué à l'Académie le résultat de leurs recherches sur le principe actif qui détermine la rupture des grains de fécule et met à nu la substance gommeuse, ou dextrine, qui est renfermée dans leur enveloppe, une question s'était élevée sur la priorité de la découverte qu'on revendiquait en faveur de M. Dubrunfaut. M. Dumas a donc jugé à propos de commencer son rapport par la discussion de cette question.

Les Anglais avaient aperçu une action spéciale que l'orge germée exerce sur les matières féculentes, et ils en tirèrent d'utiles conséquences pour la fabrication de la bière. Dès 1785, le docteur Irvine montra qu'un mélange d'orge germée et d'orge non germée acquiert, sous l'influence de l'eau chaude, une saveur sucrée, devient propre à la fermentation, et fournit en définitive plus d'alcool que n'en aurait donné une quantité d'orge germée, égale au poids du mélange employé. En 1823, M. Dubrunfaut, partant de l'observation primitive du docteur Irvine, et de faits connus dans les ateliers, savoir entre autres celui-ci, que la fabrication de l'eau-de-vie de pommes-de-terre peut s'exécuter au moyen d'une macération préalable de la matière avec $\frac{1}{20}$ de son poids d'orge germée des brasseurs, se livra à des expériences qui confirmèrent les observations précédentes, et les présentèrent sous un nouvel aspect. Il remarqua qu'à la température de 62 à 69 degrés centigrades un empois de fécule de pommes-de-terre, auquel il mêla une certaine quantité d'orge, de seigle, de froment ou d'avoine germés, se liquéfiait entièrement au bout d'un quart-

Digitized by Google

d'heure, et se convertissait au bout de deux heures en un sirop qui, par la fermentation, donnait beaucoup plus d'eau-de-vie que n'en auraient fourni ces mêmes substances germées, si elles eussent été employées toutes seules, ce qui montrait clairement que la fécule elle-même concourait à la formation du sucre, et qu'elle n'était pas inerte comme on le croyait auparavant. M. Dubrunfaut retrouva aussi la propriété fluidifiante, mais à un moindre degré et non associée à la propriété saccharifiante, dans la sciure de bois de hêtre, le lin brut, et la courte paille qui enveloppe le grain de l'orge. Il proposa même, pour la fabrication de l'eau-de-vie de fécule, un procédé fondé sur ces résultats, et prépara lui-même différentes sortes de bières. Il attribuait les phénomènes qu'on vient de citer au gluten dissous dans l'acide acétique; il était conduit à cette opinion par les expériences de Kirschoff sur la saccharification de la fécule au moyen du gluten; mais les observations nouvelles de MM. Payen et Persoz donnent une toute autre idée de ces phénomènes.

Leur procédé de fluidification et de saccharification ne diffère de celui de M. Dubrunfaut qu'en ce qu'ils mettent l'orge germée la première dans l'eau tiède, et que M. Dubrunfaut y introduisait d'abord la fécule. Mais en évitant la formation de l'empois ils obtiennent une fluidification plus facile et plus prompte de la fécule. Ils trouvent que pour 100 parties d'amidon ou de fécule, il faut employer 4 ou 500 parties d'eau et 5 à 10 parties d'orge germée, séchée et moulue. Ainsi la formation de la dextrine et celle du sirop de fécule, deux produits d'un haut intérêt dans les arts, peut s'exécuter en grand, sans difficulté et sans variation, par un procédé qui n'introduit dans ces matières aucune substance étrangère et surtout aucune substance nuisible.

Après avoir constaté le fait principal qui vient d'être énoncé, MM. Payen et Persoz ont cherché à isoler le principe actif de l'orge germée, principe auquel ils ont donné le nom de *diastase*. Ils l'ont trouvé non seulement dans les semences d'orge, d'avoine, de froment germés, mais dans les bourgeons de l'*Aylanthus glandulosa*, et, comme on pouvait s'y attendre, dans les germes de la pomme-de-terre. Ils ne doutent pas qu'elle ne soit propre à toutes les graines féculentes en germination.

D'après ces derniers résultats, on voit que la germination des graines ou la végétation des bourgeons, quand la jeune plante ou le bourgeon doivent, comme cela arrive ordinairement, se nourrir au moyen de la fécule, se fait sous l'influence de la diastase. Mais cette matière n'y préexiste pas, parce qu'elle détruirait la fécule; elle se forme à mesure que la végétation s'établit, et elle réagit au fur et à mesure de sa formation sur la fécule qu'elle crève pour donner passage à la dextrine, qui vient servir à la nutrition des organes soit en nature, soit après sa conversion en sucre.

Une partie de diastase suffit pour déterminer la rupture de 2000 parties au moins de fécule de pommes-de-terre, et la réaction s'opère en quelques minutes avec une quantité d'eau qui ne dépasse pas quatre fois le poids de la fécule.

Les auteurs, à l'aide de la diastase, ont pu se procurer la dextrine dans un état de pureté où on ne l'avait pas encore vue, mais qui cependant ne paraît pas être parfait, puisque cette matière, débarrassée d'un peu de sucre et d'une matière insoluble à froid qu'elle renfermait au moment de son extraction, ne cristallise pas. M. Guérin Varry avait déjà fait des observations semblables.

MM. Payen et Persoz ont encore observé que la dextrine bien pure et les tégumens bien lavés ne sont pas colorés par l'iode, tandis que la ma-

Digitized by Google

tière insoluble à froid prend une teinte d'un bleu noir par le contact des dissolutions iodurées. M. Raspail avait dit avant eux que la partie soluble de l'amidon est dépourvue de la propriété qui fait que l'amidon pris en masse se colore par l'iode.

La dextrine a été essayée dans diverses industries avec un succès complet; mais l'application la plus importante qu'on en ait faite, c'est à la confection du pain. On a pu introduire dans le pain 33 et même 45 p. 100 de dextrine, sans que les consommateurs aient rien aperçu d'extraordinaire dans le produit, qui possède, au contraire, d'utiles propriétés. Le pain ainsi préparé, est mieux levé et se conserve plus long-temps frais. Dans les premiers essais, il était un peu sucré; mais une préparation plus attentive de la dextrine a fait disparaître cet inconvénient. Ces qualités qui rendent le pain de dextrine supérieur à celui où la fécule entre en nature tiennent sans doute à ce que l'huile nauséabonde qui se trouve dans les eaux-de-vie de pommes-de-terre appartient non pas à la dextrine, mais aux enveloppes tégumentaires de la fécule, et les auteurs citent à l'appui de cette opinion divers faits qui paraissent concluans. La même explication rend compte de l'avantage réel que la dextrine peut offrir dans la fabrication de l'eau-de-vie de fécule et dans celle de la bière.

— *Rapport* sur un mémoire de M. Félix Boudet, ayant pour titre, *Nouvelles recherches sur la composition du serum du sang humain*; Commissaires, M. Robiquet et M. Chevreul, rapporteur. (Séance du 27 mai.)

M. Boudet a eu pour objet dans ses recherches de démontrer que l'alcool bouillant enlève au serum du sang, évaporé à sec et préalablement épuisé par l'eau bouillante, 1° un principe immédiat que l'auteur appelle *séroline*; 2° de la cholestérine; 3° un savon soluble dans l'eau et très probablement formé par du margarate et de l'oléate de soude; 4° de la matière grasse du cerveau.

La séroline se dépose par le refroidissement de l'alcool bouillant avec lequel on a traité le serum. La liqueur, filtrée après le refroidissement et évaporée, laisse un résidu qui a la consistance de la térébenthine. En y appliquant l'alcool froid à 36 degrés, on en sépare de la matière grasse du cerveau, et l'on dissout une matière que M. Lecanu a considérée comme une huile, mais qui, d'après les recherches de M. Boudet, est réellement formée de plusieurs corps distincts. En effet, la liqueur où elle est dissoute dépose, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, des cristaux de cholestérine, et retient le savon de soude dont nous avons parlé, avec un peu de graisse cérébrale.

Reprenons successivement l'examen de la séroline, de la cholestérine et du savon de soude.

Séroline. Elle est blanche, légèrement nacrée, et en filamens qui, vus au microscope, présentent des globules ou des renflemens globuleux. Elle n'a pas d'action sur les réactifs colorés; elle se fond en une huile incolore à la température de 36 degrés; elle diffère des stéarines et de l'oléine, en ce qu'elle n'est pas saponifiable, ou, ce qui revient au même, en ce qu'elle n'est pas susceptible de se changer en acide sous l'influence des alcalis. Comme la cholestérine, elle rougit par l'acide sulfurique concentré, et elle est acidifiée par l'acide nitrique; mais elle en diffère par sa fusibilité et par l'ammoniaque qu'elle donne à la distillation. Cette dernière propriété la rapproche de la matière grasse du cerveau; mais elle s'en éloigne par la manière dont elle se fond, car elle ne fait pas d'émulsion avec l'eau, etc.

Digitized by Google

Enfin elle est très soluble dans l'éther, même froid; et ce qui est remarquable, elle ne l'est pas pour ainsi dire dans l'alcool froid.

Cholestérine. La matière que M. Boudet a extraite du serum du sang humain, et qu'il regarde comme identique à la cholestérine, a été étudiée par lui comparativement avec un échantillon de cette dernière substance extraite des calculs biliaires. M. Chevreul affirme que l'auteur a fait cet examen avec le soin le plus scrupuleux, et que les résultats qu'il a consignés dans un tableau sont d'une parfaite exactitude. Ces deux matières ont le même aspect. La cholestérine du sang se fond de 135 à 137 degrés, la cholestérine des calculs biliaires à 137. Elles se comportent à très peu près de la même manière avec l'acide sulfurique, l'acide nitrique et la potasse.

Savon. Si la petite quantité de cette matière et la difficulté de l'isoler complètement de la graisse cérébrale n'ont pas permis à M. Boudet de prononcer un jugement définitif sur l'identité de ce savon avec celui qui résulte d'un mélange de margarate et d'oléate de soude, il est cependant très vraisemblable que le savon du sang a cette composition. Au reste, les doutes ne peuvent pas s'élever sur l'existence d'une graisse acide unie à un alcali dans le sang; ils ne peuvent concerner que l'identité de cette graisse acide avec l'acide margarique et l'acide oléique.

La découverte dans le serum du sang humain de la séroline, qui paraît différer essentiellement des espèces de corps gras connus, est importante; elle doit engager les chimistes à rechercher cette substance dans les organes des animaux, notamment dans le cerveau. L'existence de la cholestérine et d'une matière savonneuse dans le même liquide sont des faits précieux pour la physiologie; ils sont conformes à l'opinion de ceux qui pensent que le sang renferme les principes immédiats qui constituent les animaux.

GÉOGRAPHIE.

Globes aérophyses, par MM. Schmidt et Tardieu. Extrait d'un rapport fait par M. Savary dans la séance du 20 mai.

Le volume des globes terrestres, construits comme ils l'ont été jusqu'ici, les rend d'un transport difficile, et leur prix est fort élevé; aussi l'emploi en est-il encore extrêmement restreint, et cependant on n'y supplée que d'une manière imparfaite à l'aide des cartes géographiques qui embrassent une vaste étendue de pays. En effet, quel que soit dans la construction de ces cartes le genre de projection qu'on adopte, les grands contours tracés à la surface sphérique de la terre, par cela seul qu'ils sont représentés sur un plan, se trouvent singulièrement altérés et déformés. Il était donc à désirer que les globes pussent, en se multipliant, remplacer dans un grand nombre d'applications les cartes générales. Les efforts de MM. Schmidt et Tardieu semblent devoir atteindre ce but.

Substituer à une sphère solide une enveloppe flexible et remplie d'air, telle est l'idée sur laquelle repose leur travail. Dans le globe construit d'après ce principe, dont l'application était ce qu'il y avait surtout de difficile, l'enveloppe extérieure sur laquelle le trait est dessiné se compose d'un certain nombre de fuseaux tronqués, et, pour les régions polaires, de deux calottes d'une peau très souple et très lisse, enduite au dehors d'un vernis gras. Toutefois cette enveloppe extérieure n'est point destinée à retenir l'air qui la gonfle; la pièce destinée à cet usage est un sac formé de morceaux de baudruche réunis par un moyen d'art qui appartient aux au-

Digitized by Google

teurs. C'est cette enveloppe intérieure, imperméable à l'air, qu'on remplit sans difficulté en soufflant avec la bouche; c'est elle qui distend d'une manière uniforme l'enveloppe extérieure; celle-ci pourrait donc être endommagée et percée en quelques points sans que le globe entier fût hors d'usage.

Ces globes se gonflent et se vident facilement. Vides, ils se ploient et n'occupent plus qu'un très petit espace; gonflés, ils peuvent demeurer suspendus ou simplement posés sans se déformer; ils prennent une figure si peu différente de la sphère, qu'ils s'adaptent parfaitement aux montures des globes terrestres solides. Lorsqu'ils sont ainsi montés, en les faisant tourner autour de leur diamètre polaire, on amène successivement les différens méridiens tracés à leur surface dans le plan du cercle solide qui les entoure; tout le monde peut juger ainsi au premier coup-d'œil combien est uniforme la courbure de ces méridiens et de la surface entière.

L'impression du trait sur l'enveloppe de peau donne des contours d'une grande pureté. Ainsi, quant à la partie matérielle, le procédé nouveau semble ne rien laisser à désirer. Une seule question, celle de la durée, ne peut être résolue d'une manière certaine que par une longue expérience.

Aux avantages d'une belle exécution, d'une grande légèreté, d'une facile réductibilité à un petit volume, les nouveaux globes réunissent celui de l'économie, puisqu'ils ne coûtent que le quart de ce que coûtent les globes solides de dimensions pareilles.

— *Rapport sur les observations géographiques faites au Chili*, par M. Gay. M. Savary, rapporteur. (Séance du 24 juin.)

M. Gay n'a pu déterminer astronomiquement que la latitude d'un petit nombre de points; mais ses croquis et ses notes fourniront un bon itinéraire, une bonne description géographique de la seule province du Chili qu'il ait parcourue, celle de Colchagua. Les distances ont été évaluées à l'estime, et les directions fournies par la boussole. Le cours du Rio-Napel et celui de ses affluens ont été suivis dans tout leur développement, et se trouvent ainsi complètement connus. Parmi les levés à grande échelle se trouve un plan détaillé de la ville de Santiago. Le journal de M. Gay renferme des données statistiques fort étendues sur la population et le commerce du Chili.

NAVIGATION.

Mémoire sur un nouveau différentiomètre ou *clinomètre*, lu par M. de Conninck, capitaine de vaisseau, dans la séance du 10 mai.—Rapport fait sur ce mémoire dans la séance du 24 juin, par MM. de Freycinet, Savart et Ch. Dupin, rapporteur. (Séance du 10 juin.)

Les marins se servent du mot *différence* dans un sens absolu pour désigner l'inégalité du tirant d'eau à l'avant et à l'arrière du navire, ou, en en d'autres termes, la différence entre les perpendiculaires élevées en ces deux points depuis la quille jusqu'à la surface de l'eau. Un navire qui, par sa position, oppose le moins de résistance possible à la pression de l'eau, offre la différence la plus avantageuse, et, lors de la construction d'un bâtiment, on s'efforce toujours d'obtenir la différence que la théorie indique comme étant la meilleure. Quand le navire a toute sa charge, il résulte, de la forme sphéroïde du bâtiment, que celui-ci présentera à chaque variation dans la différence un autre plan à la pression de l'eau, et, si les calculs du constructeur sont exacts, ces variations nuiront à la marche du bâtiment. Il est donc de la plus haute importance de maintenir constam-

Digitized by Google

ment le navire dans la position où il offre la différence la plus avantageuse. Mais l'art ne possédait aucun moyen de s'assurer de cette position quand le navire était sous voile. On ne pouvait en effet connaître la différence qu'en mesurant le tirant d'eau vers l'avant et vers l'arrière du navire, à l'extérieur de celui-ci, quand la mer était calme et le bâtiment tranquille. La marine française est la seule qui ait essayé de remédier à ce grave inconvénient par l'emploi du différentiomètre. L'appareil dont elle fait usage consiste en deux tuyaux placés perpendiculairement à la quille, à l'avant et à l'arrière du vaisseau, et mis en communication avec la mer au moyen d'un conduit latéral qui passe au travers de la paroi du navire, et qui est garni d'un robinet. Lorsqu'on tourne celui-ci, l'eau monte dans le tuyau au niveau de la mer; il ne s'agit plus alors que de mesurer la hauteur des deux colonnes pour avoir la différence. Mais si la mer n'est pas tout-à-fait calme, ces colonnes éprouvent des oscillations qui rendent impossible la mesure exacte de la hauteur; il est, de plus, fort difficile de les observer toutes deux dans le même moment. Ces inconvénients et quelques autres ont porté M. de Conninck à chercher un moyen plus facile et plus exact de mesurer la différence du tirant d'eau, et c'est dans ce but qu'il a imaginé l'instrument qu'il a appelé *clinomètre*.

Pour connaître la différence d'un navire sous voile, il suffit d'avoir un instrument qui indique exactement l'angle que fait la quille avec le niveau de la mer. Mais cet angle est fort aigu : pour un vaisseau de ligne, il ne dépasse jamais cinquante minutes, et comme un angle de deux minutes répond à une différence de plus d'un pouce pour un vaisseau dont la quille a une longueur de cent soixante-cinq pieds, il faut que l'instrument soit assez sensible pour indiquer distinctement une minute de différence dans l'ouverture de l'angle, sans avoir une longueur qui entraînerait plusieurs inconvénients. Le nouvel instrument satisfait à ces conditions. Il consiste en un tube de verre étroit, horizontal, de deux pieds de longueur, et terminé à ses extrémités par deux tubes perpendiculaires de cinq pouces de hauteur et d'un pouce de diamètre. L'appareil est rempli de mercure jusqu'à la moitié des deux tubes perpendiculaires. A l'extrémité supérieure de l'un de ces tubes est ajusté un autre tube étroit par lequel on verse de l'alcool de manière à achever de remplir le tube large inférieur au moyen de ce liquide qui s'élève aussi dans la partie inférieure du tube étroit. Les aires de deux cercles étant entre elles comme le carré de leur diamètre, si le diamètre du tube large est à celui du tube étroit comme trois à un, lorsque le mercure montera d'une ligne dans le tube large, l'alcool devra monter de neuf lignes dans le tube étroit. Dans cet appareil, pour l'inclinaison d'un degré, le mercure montera de cinq lignes dans le tube large, et l'alcool de quarante-cinq lignes dans le tube étroit. Un robinet, adapté au tube horizontal, permet de rendre la communication entre les deux moitiés de l'instrument très étroite, et même de l'intercepter totalement; tellement, qu'on peut arrêter tout mouvement, toute grande oscillation qui nuirait aux observations, et transporter l'appareil, sans inconvénient. Pour détruire l'influence de la température, on a adapté au second tube large un tube étroit semblable à celui qui surmonte l'autre extrémité de l'appareil, et, pour rendre possible l'examen des deux colonnes à la fois, on a donné aux deux tubes à alcool une double courbure qui les amène parallèlement l'un à côté de l'autre. Derrière chacun des tubes à alcool se trouve une échelle de deux degrés divisés en minutes : le zéro est au milieu de l'échelle; chaque division est de deux minutes. Quand les deux colonnes d'alcool sont à la même

Digitized by Google

hauteur, l'instrument est de niveau. Si l'appareil est parallèle à la quille du navire, la différence qui existe entre les deux colonnes étant divisée par deux donne l'ouverture de l'angle que fait la quille avec le niveau de la mer. Lorsque les deux colonnes sont au-dessus de zéro, il faut soustraire le nombre des minutes indiquées par la colonne la moins élevée de celui que donne la colonne la plus haute; si, au contraire, l'une des colonnes est au-dessus et l'autre au-dessous de zéro, il faut additionner les deux quantités. Dans les deux cas, il faut diviser le résultat par 2.

L'instrument ne coûte que 300 fr., tandis que les différentiomètres coûtent au moins 500 fr. Il peut être employé à bord des plus petits bâtimens comme des plus grands, ce qui n'est pas le cas des différentiomètres.

La commission chargée d'examiner l'instrument de M. de Comninck a manifesté l'opinion qu'il sera utile surtout dans la marine militaire, dont les grands bâtimens doivent être étudiés avec plus de précision, et qui, dans certains cas, doivent pouvoir naviguer sans différence pour franchir un haut fond dangereux, comme certaines barres à l'embouchure des fleuves. Cependant ils font une remarque importante; c'est qu'une ligne tracée parallèlement à la quille dans l'intérieur du bâtiment, si elle a toute la longueur du navire, devant, comme le fait la quille, prendre en mer une courbure variable par l'effet de la différence de poids et de déplacement entre les différentes parties de la coque, la portion de cette ligne tracée dans la chambre du capitaine ou dans un entrepont quelconque ne conservera pas constamment son parallélisme avec la quille; il sera nécessaire de vérifier assez souvent ce même parallélisme.

— Dans la séance du 3 juin, M. Beautemps-Beaupré a fait un rapport verbal sur un mémoire relatif à la formation d'une *Société philanthropique des naufrages*, lu par M. Castera le 25 février dernier.

Suivant le rapporteur, le projet de M. Castera serait digne d'attention, à la condition que sa nouvelle société ajouterait des récompenses pécuniaires aux récompenses honorifiques dont le gouvernement honore les actes de dévouement envers les naufragés; qu'elle étendrait cette munificence philanthropique à tous les actes de même nature sur lesquels se fixerait son attention; enfin qu'elle donnerait aux habitans des côtes la certitude que s'ils périssent victimes de leur courageux dévouement, leurs familles ne seront pas livrées aux horreurs de la misère. Quant aux moyens matériels proposés par M. Castera, le rapporteur trouve que les circonstances malheureuses qui accompagnent les naufrages étant aussi variées que les naufrages eux-mêmes, les machines de ce genre ne peuvent répondre à tous les besoins, surtout quand elles ont une masse considérable; que prendre ostensiblement à bord des précautions pour prévenir les malheurs qui suivent trop souvent les naufrages, armer le marin d'un scaphandre, par exemple, ce serait rendre ces accidens plus fréquens et plus désastreux; qu'on ôterait au matelot les plus précieuses de ses qualités, le sang-froid dans le danger et la confiance dans ses chefs, si on lui faisait prendre, en l'embarquant, des précautions qu'il croirait pouvoir le soustraire aux périls dont il est à chaque instant menacé, et qui auraient l'inconvénient de les lui rappeler constamment; enfin que, comme c'est l'espoir du salut de tous qui rend les efforts communs au milieu de la tempête, si l'on détruisait ce lien puissant en donnant à chaque matelot une machine dont il croirait que son salut doit dépendre, le froid égoïsme viendrait remplacer ces traits sublimes de dévouement dont nos annales sont remplies.

Digitized by Google

GÉOLOGIE.

Rapport de M. Brongniart *sur les observations géologiques faites au Chili, en 1834, par M. Gay.* Séance du 24 juin.

L'étendue des terrains que M. Gay a observée paraît peu considérable, en comparaison du grand pays dont ils font partie. Ce sont principalement, d'une part, les environs de Santiago, de l'autre, le bassin du Rio Cachapual et du Rio Tinguiriripa, sur lequel est San-Fernando. Il les a suivis presque depuis leur source dans la Cordillière jusqu'aux rivages du grand Océan, où ils se rendent en formant, par leur réunion, le court fleuve Rapel. Les terrains limités dans cet espace présentent peu de formations différentes; on peut même dire que l'auteur n'y en a reconnu que trois principales, celle des terrains cristallisés ou primitifs, qui, au Chili, sont presque toujours recouverts, peu étendus et peu remarquables; celle des terrains plutoniques et volcaniques; enfin, celle des terrains de sédiment.

Dans les terrains d'origine ignée, M. Gay a signalé deux faits dignes d'une attention particulière : le premier est relatif à la forme des collines, dont les crêtes, garnies de parties contournées et recourbées, séparées par de nombreuses et profondes échancrures, ressemblent à des scies à larges dentelures, forme générale qui leur a fait donner le nom de *cerro*. Les vallons qui séparent ces rangées de collines ressemblent à des fentes immenses, par leur longueur et leur profondeur, et par la complète verticalité de leurs parois, disposition qui, sur une étendue quelquefois de dix lieues, rend leur sommet inaccessible, et qui n'a pas permis à M. Gay de déterminer la nature des grands filons blanchâtres qui coupent ces fentes sous une faible inclinaison.

Le second fait a été observé avec tout son développement dans l'*hacienda* de Canqueres. Les vallons de ce canton sont profonds, à parois escarpées, et composées uniquement de basaltes ou de roches analogues. On ne voit pas d'autres roches, dit M. Gay, à vingt lieues à la ronde. On ne connaît, ni dans ces vallons, ni à leur origine, ni dans cette circonscription, aucun banc, aucun pic, aucune masse de granit en place, et cependant ces vallons sont encombrés jusqu'au tiers de leur hauteur, et comme obstrués par une accumulation immense de galets et blocs de granit. Ce phénomène, signalé depuis quelques années dans toute l'Europe, notamment sur les bords de la Baltique, avait exercé la sagacité de presque tous les géologues, et le voilà qui se représente d'une manière encore plus inexplicable dans la partie occidentale de l'Amérique méridionale, et sur un terrain tout différent par sa nature de ceux où il s'est montré dans l'Europe septentrionale.

M. Gay a ajouté de nouveaux faits à ceux qui prouvent la ressemblance, l'identité presque complète des produits inorganiques, nonobstant la latitude, la longitude, et les hauteurs. Ainsi il nous montre au Chili, à plus de trois mille lieues de distance, sous un méridien et dans des zones entièrement séparées de l'Europe non seulement par la distance, mais par leur position, il nous montre, dis-je, un terrain presque identique avec celui du Vicentin, par exemple, que le rapporteur a eu l'occasion d'observer particulièrement. En effet, les roches volcaniques, les roches plutoniques, les agrégats, les minéraux, y sont les mêmes ou ne diffèrent que par de faibles nuances. Les débris organiques eux-mêmes, tout en présentant les différences qui doivent résulter de leur position géographique, semblent participer de l'uniformité des productions minérales.

Digitized by Google

La coupe du terrain de la Navidad, à l'embouchure du Rio Napel, laisse voir, comme dans le Vicentin, une alternance de lits composés, les uns de roches friables de sédiment, les autres de fragmens de diverses roches des terrains volcaniques. Le ciment calcaire qui lie quelquefois ces dernières a enveloppé et renferme à l'état fossile des coquilles qui appartiennent toutes aux genres dont les individus sont si nombreux dans les terrains tertiaires, et à des espèces tellement voisines de celles de l'Europe méridionale, qu'il est quelquefois difficile d'en signaler réellement les différences. Le nombre de ces espèces n'est pas considérable; mais peu importe pour les conséquences à tirer de ces rapprochemens, puisque, d'une part, le nombre des individus, et de l'autre, l'absence de genres et d'espèces étrangères à ces terrains, peuvent compenser ce petit nombre. On y a reconnu des bivalves, qui pourraient être des cythérées, un cardium, des pétoncles voisins du pulvinatus qui ne manque à aucun terrain thalassique, une pyrule, au moins trois fusus, un cassis, extrêmement voisin du *Cassis intermedius* de Brocchi, une ancile, une olive, une perdix, deux natices, et un sigaret très voisin du *S. caniculatus* de Bordeaux. L'agrégat qui les renferme ou qui les accompagne, tantôt à ciment calcaire, tantôt ne renfermant rien de calcaire, a la plus grande ressemblance avec l'agrégat du Vicentin désigné sous le nom de *bracciole*.

Cependant il y a entre les lits de sédiment de la Navidad du Chili et ceux du Val Nere du Vicentin, une différence minéralogique notable. Ceux de la Navidad, qui, au premier aspect, paraissent être des marnes à grain plus ou moins fin, ne renferment rien de calcaire : ce sont des roches presque entièrement sableuses, à grain souvent très fin, tout-à-fait semblables à ce qu'on appelle, dans les arts, *tripoli*, nettoyant et polissant même, comme ce dernier, le laiton. Mais l'absence du calcaire n'ayant d'importance que sous le rapport minéralogique n'altère presque pas la ressemblance qui existe entre ces dépôts et ceux du Vicentin.

Il ne faut pas confondre ces terrains stratifiés, composés de lits de roches assez dures, renfermant des coquilles évidemment altérées, et qu'on peut appeler *pétrifiées* dans l'acception ordinaire de ce mot, ces terrains qui ont plus de vingt-cinq mètres d'épaisseur et par conséquent d'élévation au-dessus du niveau de la mer qui en baigne le pied, avec des terrains d'alluvion tout récens, placés à quelques mètres seulement d'élévation au-dessus de ce niveau, composés de matières minérales sableuses et meubles, et renfermant des coquilles marines placées, il est vrai, au-dessus du fond qu'elles habitaient, mais à peine altérées, et appartenant aux mêmes espèces que celles qui peuplent les mers du Chili, notamment au concholepas, coquille caractéristique de ces côtes. On connaît le phénomène qui a fait sortir ces coquillages du sein des mers en 1822. Les causes qui ont formé les terrains de la Navidad peuvent être présumées comme étant très analogues à celles que nous venons de citer; mais il ne paraît pas qu'on puisse rapporter la formation de ce terrain à aucune époque historique; elle est d'un tout autre temps et d'un tout autre ordre que celle qui vient d'être rapportée, et ajoute un nouveau fait à ceux qui prouvent que les phénomènes antéhistoriques et leur résultat étaient notablement différens de ceux qui se passent actuellement à la surface du globe, et même dans l'intérieur de la partie de son écorce où nous avons pénétré.

— *Tremblemens de terre qui ont eu lieu aux Antilles depuis le com-*

mencement de 1833. Détails communiqués par M. Moreau de Jonnès dans la séance du 24 juin.

Le 7 février,	à minuit et demi,			une faible secousse.
10	8 heures	45	min. du soir,	une secousse médiocre.
14	2	30	du matin,	deux secousses fortes.
23 mars,	10	30	du soir,	une secousse.
15 avril,	9	45	*Id.*,	une secousse assez forte.
4 mai,	11	»	*Id.*,	secousse faible, mais prolongée.

En tout, six tremblemens de terre dans l'espace de trois mois. Aucun phénomène extraordinaire n'a été remarqué dans l'état de l'atmosphère; seulement une sécheresse très grande ayant régné aux Antilles depuis plusieurs mois, on a supposé quelque coïncidence entre ses causes et celles des tremblemens de terre.

MINÉRALOGIE.

Platine trouvé en France. — Dans la séance du 6 mai, M. Gautier de Claubry a adressé des échantillons de galène provenant de deux localités différentes de France, et qui renferment du platine. Ces minerais existent dans des terrains primitifs; ils y ont été découverts par M. Noël d'Argy. N'ayant reçu que quelques fragmens de ces minerais, M. Gautier de Claubry n'a pu déterminer ni dans quel état ni dans quelle proportion s'y trouve le platine; aussi n'est-ce que comme un fait géologique qu'il signale l'existence de ce métal, qu'on n'avait encore découvert que dans les minerais de l'Amérique méridionale et de la Sibérie.

BOTANIQUE.

Rapport fait par M. Ad. de Jussieu, dans la séance du 25 juin, sur les collections de botanique rapportées du Chili par M. Gay.

M. Gay partit en 1828 pour l'Amérique, où il se rendait sur l'invitation du gouvernement chilien. Avant même d'arriver à sa destination, il sut utilement employer le temps de deux relâches à Rio Janeiro et à Monté-Vidéo, et il put envoyer de là, au Muséum de Paris, quatre cents espèces, dont quelques unes, encore inconnues des botanistes, ont enrichi la *Flore du Brésil*. Débarqué ensuite à Santiago, sa première excursion fut dirigée dans la province de Colchagua. Il y visita le lac de Tagualtagua, couvert d'îles flottantes qui se forment là naturellement par un mécanisme analogue à celui qu'emploient les Chinois pour en fabriquer d'artificielles. On sait qu'ils réunissent, au moyen de liens, des faisceaux de roseaux assez légers pour supporter sans submersion une couche plus ou moins épaisse de terre, et qu'ils les coupent ensuite en dessous, puis les lancent avec des amarres comme de véritables radeaux. A Tagualtagua, c'est avec des liserons flexibles que la nature enlace dans des tiges de rundo et de typha, sur lesquelles viennent échouer d'autres plantes dont les débris forment le sol de l'île mobile. M. Gay s'aventura au milieu de ces archipels sur une embarcation assez semblable aux îles mêmes, et put récolter, parmi d'autres objets curieux pour l'histoire naturelle, beaucoup de plantes aquatiques intéressantes. Les hautes montagnes qui environnent le lac procurèrent aussi à M. Gay des récoltes botaniques plus abondantes encore.

Son second voyage fut dirigé vers le centre de la Cordillière, et le con-

Digitized by Google

duisit jusqu'aux sources du fleuve Cachapual. Là le voyageur fit des remarques intéressantes sur les formes nouvelles que ces grandes hauteurs impriment à la végétation qui les couvre, comparativement à celles qu'elle affecte à des hauteurs moindres et dans les plaines. Il fit, plus tard, une autre excursion dans une autre partie des Cordillières, et enfin il pénétra jusque au désert d'Atacama, qui dépend du Pérou, et qui borne le Chili au nord. Quoique cette dernière excursion n'ait pu être poussée jusqu'où M. Gay le désirait, elle fut encore fructueuse pour la récolte des plantes et les observations.

Les végétaux recueillis par ce voyageur forment environ neuf cents espèces réparties dans trois cents genres, lesquels appartiennent à cent familles connues : dans ce nombre, les espèces nouvelles entrent pour la moitié environ. Les composées s'y font remarquer principalement en ce qu'elles appartiennent en grande partie (la moitié environ) au sous-ordre des labiatiflores qui, étant presque toutes indigènes de l'Amérique méridionale, sont moins connues que celles qui forment le reste de la famille. Beaucoup de ces plantes du Chili peuvent prospérer dans nos jardins.

La végétation des îles un peu éloignées de tout continent, lorsqu'elle n'a pas encore été modifiée par le séjour de l'homme, est d'un haut intérêt pour la botanique. C'est donc une précieuse acquisition pour cette science que celle des plantes de l'île de Juan Fernandez, la même où fut abandonné le matelot Selkirk, dont le récit fournit à un auteur anglais l'idée et le cadre de Robinson Crusoé. Les plantes que M. Gay en a rapportées sont à peu près les mêmes que celles qu'y recueillit le malheureux Bertero ; ainsi l'on peut se flatter d'en posséder la flore presque complète. La liste se compose d'une centaine de plantes, dont plus de la moitié appartient aux cryptogames, notamment aux fougères, nouveau fait ajouté à ceux qui établissent la grande quantité de ces végétaux dans les îles. A Juan Fernandez, ils forment un cinquième de la végétation. Quelques espèces sont celles du continent le plus voisin ; mais les deux tiers paraissent propres à l'île, et dans ces deux tiers se trouvent des végétaux extrêmement remarquables, surtout parmi les composées ; notamment du groupe de chicoracées, où se trouvent des arbres d'un port assez extraordinaire pour cette famille.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

Nouvelles recherches de M. Biot sur les transformations des produits carbonisés et des sucs qui servent à la nutrition des plantes. Communiquées dans les séances du 13 et du 27 mai.

M. Biot avait trouvé précédemment (voyez notre livraison de mars) que les jeunes bourgeons gonflés, mais non développés, du lilas, intervertissent le sens de rotation du sucre de cannes contenu dans la sève qui les alimente, ce qui tient soit à ce qu'ils lui impriment une vraie fermentation, soit à l'influence de l'acide qu'ils exhalent : ces deux opérations, en effet, lui enlèvent également du carbone, substance que le bourgeon peut absorber. Aujourd'hui (9 mai) que les bourgeons ont développé des feuilles, qui décomposent l'acide carbonique de l'air, et s'en approprient le carbone, le résultat est différent : ils forment du sucre de fécule dont la rotation à droite, inaltérable par la fermentation et par les acides, dissimule l'inversion imprimée au sucre de cannes de la sève, en portant le résultat des deux rotations dans son propre sens, c'est-à-dire à droite.

Dans les jeunes bourgeons du sycomore, qui sont aussi alimentés par

Digitized by Google

[illegible] toire à droite du sucre de fécule des bourgeons et [illegible] nes de la sève, interverti par l'action de l'acide qu'ils dégagent ou de l'espèce de fermentation qui s'y opère; mais comme la sève du sycomore est très riche en sucre, c'est elle qui détermine le sens de la résultante de ces deux actions opposées, et la déviation a lieu vers la gauche.

M. Biot fait remarquer que l'intérieur de ces bourgeons, soit qu'ils contiennent des tiges à feuilles ou à fleurs, est d'un vert vif. Il se demande si cette coloration dans des organes qui ne sont pas frappés de la lumière indique chez eux le pouvoir de décomposer des produits organisés, ou si elle est l'effet d'une décomposition.

Si dans le lilas, c'est le sucre de la sève qui imprime à la résultante son sens de rotation, et si, dans le sycomore, c'est le sucre formé par les organes foliacés, dans le noyer, où le même antagonisme existe, il y a du moins à une certaine époque équilibre entre ces deux actions avant comme après la fermentation alcoolique.

Les botanistes considèrent en général le *cambium*, ou le suc qui sert à la formation des nouvelles couches corticales et ligneuses, comme un mélange de la sève ascendante et d'un suc descendant élaboré par les feuilles. Pour en bien constater la nature, M. Biot a fait les expériences suivantes :

Le 13 mai il fit couper à un mètre de terre un grand bouleau dont la tête était couverte de feuilles complètement développées et produisant par conséquent du sucre de cannes. Toute la partie du tronc supérieure à la section fut écorcée; il en fut de même des branches principales, et à mesure on recueillait, en raclant, le suc dont la couche externe de l'aubier était imprégnée. Le *cambium* ainsi obtenu était d'un goût sucré, légèrement acide après la filtration, et il exerçait la rotation à droite. Mis en contact avec le levain de bière, il fermenta vivement, donna du gaz acide carbonique pur, et, soumis alors à l'épreuve de la polarisation, il exerça la rotation à gauche, mais d'une manière plus faible. Ce cambium, par conséquent, contenait du sucre de cannes pareil à celui que les feuilles fabriquent.

A l'époque où l'expérience fut faite, les bouleaux ne versent plus de sève par les blessures qu'on fait à leur écorce. M. Biot [illegible] que l'ascension de la sève n'était pas arrêtée, et que la [illegible] feuilles l'empêchait seule de se répandre en dehors. [illegible] fit enlever une partie du tronc avec les branches, et la [illegible] recouverte, tout de suite, après l'opération, on ne tarda pas à [illegible] dant un certain temps de la sève, d'abord du canal [illegible] sol, puis des canaux supérieurs, puis de la section [illegible] s'humecter dans toute son étendue. La sève [illegible] premiers temps limpide comme de l'eau; mais après deux jours, celle qui continua à couler avait une apparence laiteuse. Dans ces deux états, elle ne jouissait d'aucun pouvoir de rotation, n'était point susceptible de fermenter, et par conséquent ne contenait aucune portion de sucre. Cette sève est, comme on le voit, bien différente de l'abondante sève du printemps, qui contient un sucre tournant à gauche; ce n'est donc pas elle qui a pu fournir au cambium le sucre qu'on y trouve, et il faut reconnaître que ce sucre, ainsi qu'on le soupçonnait déjà, est descendu des feuilles, on a été fabriqué immédiatement par l'écorce.

M. Biot a reconnu que l'apparence laiteuse de la sève à cette époque est due à une matière neutre qui, desséchée et obtenue [illegible]

[illegible]

On a vu que le suc contenu dans les feuilles naissantes du sycomore, bien différent de celui qu'on trouve dans les feuilles du lilas à pareille époque, exerçait très puissamment la rotation à gauche. Le suc renfermé dans les feuilles bien développées ayant été soumis à la même épreuve, après avoir été filtré et décoloré par le charbon, s'est conduit de la même manière. La levure de bière y a déterminé une fermentation alcoolique très vive, après laquelle la rotation était plus faible, mais encore dirigée dans le même sens. Un caractère cependant distingue du suc des bourgeons celui des feuilles développées : c'est que si l'on traite ce dernier par l'alcool, on y reconnaît la présence d'une matière analogue à la gomme, et qui exerce la rotation à gauche comme la résultante des élémens sucrés contenus dans la liqueur.

Le cambium du sycomore, recueilli par le moyen indiqué pour le cas du bouleau, montra une résultante de rotation assez faible, et dirigée non plus vers la gauche, comme celle du suc des feuilles, mais vers la droite. La fermentation alcoolique déterminée par la levure fut très vive, et il en résulta qu'un des élémens de cette résultante de rotation, celui qui indiquait du sucre de cannes, s'intervertit, et, passant à gauche, donna une rotation absolue dans ce sens cinq fois aussi grande que la première. Il y avait ainsi évidemment un mélange de sucre de cannes tournant à droite et d'un autre principe cause de la rotation à gauche, dans le suc observé avant l'inversion.

Il est singulier de voir le cambium présenter des résultats aussi différens de ceux qu'on observe dans le suc des feuilles avec lesquelles il est immédiatement en communication. On pourrait supposer, pour s'en rendre compte, qu'il existe encore dans le sycomore, comme nous l'avons vu pour le bouleau, une ascension de sève contenant, comme celle du premier printemps, du sucre de canne tournant à droite. Mais il faudrait que cette ascension s'opérât uniquement dans le voisinage des couches corticales, car la surface de la section chez les deux sycomores mis en expérience est restée constamment sèche.

— **Température propre des végétaux.** Un médecin dont le nom n'a pas été divulgué a adressé, dans la séance du 6 mai, quelques observations sur la température des végétaux. Il dit avoir observé que les végétaux vivans ont doués de la faculté de modérer le calorique, en résistant également à l'excès de la chaleur et à l'excès du froid. Il attribue à cette cause la peu de variation de la température de l'air dans les bois et les taillis comparativement à celle de l'air dans les lieux découverts. Selon lui, le végétal s'échauffe d'autant moins qu'il est plus vert ou plus vivace.

ANTHROPOLOGIE.

Charruas. — M. de Curel, ancien capitaine d'état-major, a annoncé, dans la séance du 3 juin, l'arrivée en France de quatre indigènes de l'Amérique méridionale échappés à l'extermination totale de la tribu des Charruas, et amenés en France des bords du Rio de la Plata. Le premier était un cacique redouté; le second est un soi-disant médecin; le troisième est un jeune et farouche guerrier, renommé par son adresse à dompter les chevaux sauvages; le quatrième est une femme, compagne du jeune guerrier. Ces quatre Charruas ont apporté leurs vêtemens habituels, leurs armes, et le peu d'ustensiles dont ils font usage dans leurs habitations nomades.

Digitized by Google

de séance intimate, M. Virey a communiqué dans une lettre, laquelle observations qu'il a faites sur ces quatre Chertrans. Selon lui, ces aborigènes ont, comme d'autres hommes non civilisés, un tégument moins de chair que ne l'est celui de la plupart des nations de race blanche. La mesure de la circonférence de la tête du front à l'occiput sur les cheveux est de 58 centimètres chez Vaimaca-Peru (chef), de 52 cent. 7 chez Sénaqui (fils du médecin), de 52 cent. 8 chez Tacuabé (jeune homme), et de 50 cent. 3 chez Guyumusa (femme).

Les os maxillaires, et surtout l'os malaire et l'arcade zygomatique ont plus d'étendue que chez les Européens, ce qui fait paraître bouclé le sinciput. Leurs yeux sont placés obliquement, le grand angle est abaissé et le nez; les paupières sont bridées, et à demi-ouvertes; les os du nez étant larges et déprimés à leur origine sous le front, leurs sinus nasaux sont peu étendus; le nez est court et gros, l'os frontal abaissé et un peu aplati.

Tout l'ensemble de ces traits, avec la rareté naturelle des poils toujours noirs, soit de la barbe, soit des cheveux, qui sont durs, plats et droits, se rapporte évidemment, suivant M. Virey, à ceux de la race mongole. Cependant M. Moreau de Jonnès, qui a vu plusieurs milliers d'aborigènes du Nouveau-Monde, assure que l'obliquité des yeux n'est point du tout un de leurs caractères physiologiques, et que, sous ce rapport, on ne peut les comparer aux Mongols.

M. Virey trouve encore des points de ressemblance entre ces naturels américains et la grande famille des peuples mongols qui habitent les contrées de l'Asie boréale et orientale dans la couleur de la peau, couleur uniforme, quelque plus ou moins foncée sous des climats divers, plus à texture, dans la taille trapue et carrée des individus; dans la couleur noire des cheveux et la faible menstruation chez les femmes. — Observation — il s'ensuit, dit M. Virey, qu'il ne paraît nullement exister dans toute l'Amérique du sud non plus que dans celle du nord une race d'hommes particulière ou distincte qu'on doive séparer des autres races du genre humain, sous le nom d'*américaine*, laquelle aurait été uniquement propre au nouveau continent. Ce grand fait anthropologique peut encore être confirmé soit par les attributs moraux et de tempérament, soit par le genre de vie et le mode de civilisation des aborigènes de l'Amérique, surtout chez les Mexicains et les Péruviens. Tous se rapprochent par leurs dispositions naturelles des autres peuples mongols dans leur chiet l'état de société ou de barbarie.

La race mongole, comprenant différentes branches plus ou moins modifiées par les climats et le mode de nourriture, serait donc la plus étendue de toutes à la surface du globe.

ZOOLOGIE.

Rapport de M. de Blainville sur les observations et collections zoologiques faites au Chili par M. Gay. (Séance du 24 juin.)

Jusqu'en 1782, la science n'a possédé en histoire naturelle que les détails bien incomplets des observations incomplètes rapportées par l'abbé Jean-Ignace Molina dans un ouvrage publié en Italie et traduit en français par Gruvel; encore cet ouvrage, fait de mémoire par Molina après son établissement en France, inspirait-il si peu de confiance, que Gmelin ne le avait admis dans son édition du *Systema naturæ* que quelques espèces proposées par le naturaliste chilien. Il était en effet difficile de croire, à un cheval lisse, à un sèche articulé, à une sèche présentant plus de sept

Digitized by Google

cinquante livres. Toutefois, cet ouvrage suffisait pour montrer ce que cette partie du versant américain sur l'Océan pacifique devait apporter de richesses à nos collections de zoologie.

Le séjour momentané que firent successivement les officiers de santé de la marine attachés à nos expéditions scientifiques de circumnavigation ne laissa pas que de nous fournir un assez grand nombre de faits ou d'objets nouveaux et intéressans. Cependant ces relâches momentanées de personnes, naturalistes par occasion plus que par choix, et qui ne quittaient pas le littoral, n'avaient pas dû nous satisfaire complètement sur l'histoire naturelle de ce pays curieux. M. Gay s'est trouvé dans des circonstances toutes différentes, et par conséquent ses observations auront à la fois plus d'étendue et une valeur beaucoup plus grande. Parti pour le Chili, depuis que ce pays s'est soustrait à la domination espagnole, comme professeur de physique envoyé par le gouvernement français, avec des connaissances phytologiques fort étendues, et dans l'intention formelle de s'occuper de l'histoire naturelle des provinces chiliennes, il s'est vu bientôt l'objet des prédilections du gouvernement chilien, et entouré de tous les moyens d'observation qu'il pouvait désirer. Aussi a-t-il pu, en deux à trois ans, obtenir des récoltes fort abondantes dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et les accompagner de dessins, de notes, de descriptions faites sur les lieux et sur les êtres vivans. Le rapporteur cite assez au long les espèces remarquables que M. Gay a rapportées; puis il termine en disant que les nouvelles collections, constituant un ensemble, permettront d'apprécier les rapports qu'il y a entre le sol et les êtres vivans à sa surface, et, par suite, de comparer le versant du continent américain du côté de la mer Pacifique avec nos versans européens qui en sont si éloignés.

—*Observations sur les changemens de forme que divers crustacés éprouvent dans le jeune âge.* Mémoire lu par M. Milne-Edwards dans la séance du 27 mai.

Une partie de l'histoire naturelle des crustacés sur laquelle nous manquons presque entièrement de données, et qui cependant est fort importante pour la physiologie, l'anatomie, et la classification, c'est celle de leur développement depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge adulte.

Conduit à s'occuper de ce sujet par ses études sur les crustacés, M. Milne-Edwards a constaté que, sous le rapport de la persistance des formes, les divers animaux compris dans la division des malacostracés diffèrent considérablement entre eux. Il en est qui, au moment de la naissance, ressemblent déjà en tous points, sauf le volume, à ce qu'ils deviendront par le progrès de l'âge, et il en est d'autres qui, dans les premiers temps de la vie, diffèrent tellement de leurs parens, qu'on pourrait les croire appartenir à une autre race. Ces différences portent tantôt sur une partie du corps, tantôt sur une autre; par les progrès de l'âge les mêmes organes prennent chez les uns un développement extraordinaire, tandis que chez d'autres ils deviennent, tout en grandissant, plus petits proportionnellement aux parties voisines. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la nature de ces changemens varie non seulement d'une famille à une autre, mais quelquefois aussi entre les genres les plus voisins.

Au premier abord, ces diverses modifications ne paraissent dépendre d'aucune tendance constante de l'organisme. Mais en les étudiant avec soin, M. Milne-Edwards a vu qu'elles peuvent se classer toutes et se rapporter à un petit nombre de principes régulateurs, principes qui se réve-

lent aussi dans les espèces de métamorphoses que l'embryon de ces animaux subit pendant son séjour dans l'intérieur de l'œuf.

M. Milne-Edwards a principalement opéré sur le cymothoé, animal qui présente quelques particularités de mœurs et de structure singulièrement favorables à ces sortes de recherches, notamment une poche sous-thoracique où les femelles déposent leurs œufs, et qui, comme la bourse des mammifères marsupiaux, sert de demeure pour les jeunes cymothoés pendant les premiers temps de leur vie, de façon qu'on peut se procurer un assez grand nombre de ces jeunes animaux pour les comparer aux individus mêmes dont ils proviennent.

Les diverses modifications que les jeunes cymothoés doivent subir pour acquérir les formes et la structure qu'on leur connaît à l'âge adulte sont de deux ordres : les unes consistent dans le développement d'un nouvel anneau avec ses appendices, les autres dans certains changemens qui s'opèrent dans la forme et les proportions de parties qui existaient déjà à l'époque de la naissance, et qui persistent pendant toute la durée de la vie.

Ces phénomènes et ces différences sont faciles à classer. Les belles recherches de M. Rathke sur le développement de l'œuf des écrevisses nous ont appris que chez l'embryon de ces animaux les divers anneaux du corps ne se forment pas tous simultanément ; ceux qui en occupent la partie antérieure se montrent les premiers, et les autres n'apparaissent que successivement à des époques plus avancées de l'incubation. Par analogie, nous devons admettre qu'il en est de même pour tous les autres malacostracés. Il en résulte que le développement d'un nouvel anneau est une espèce de métamorphose qui doit toujours avoir lieu à une certaine époque de la vie embryonaire, et si l'on compare ce phénomène avec ceux dont nous venons de parler, on verra qu'ils sont du même ordre. Ce qui a lieu partout dans l'œuf a lieu aussi après la naissance chez les jeunes isopodes des genres cymothoé, anilocre et cloporte, et la différence qu'on remarque à cet égard entre ces petits êtres et les autres malacostracés ne paraît dépendre que d'un simple retard dans leur développement, retard qui fait que l'évolution de certaines parties du corps ne s'achève qu'après la sortie de l'œuf, au lieu de s'opérer pendant l'incubation.

Cet état d'imperfection, qui cesse avant la naissance chez la plupart des crustacés, et qui persiste pendant les premiers temps de la vie chez les isopodes dont nous venons de parler, ne cesse jamais chez quelques autres animaux du même ordre, tels que les protons, les ancées, et quelques autres edriophthalmes. A cet égard, les cymothoés, les anilocres, et les cloportes, établissent donc le passage entre la première et la dernière de ces catégories.

La seconde série de phénomènes dont nous avons parlé, savoir les changemens de formes que les parties déjà existantes à l'époque de la naissance subissent par les progrès de l'âge, paraissent tous avoir un même caractère, et tendre à éloigner de plus en plus l'animal du type normal du groupe auquel il appartient. Les espèces dont les formes s'éloignent le plus de celles du type normal auquel elles se rapportent sont donc aussi celles qui doivent éprouver après la naissance les changemens les plus considérables, et tous les individus d'un même genre, d'une même famille, doivent plus se ressembler entre eux dans le jeune âge que dans l'âge adulte. C'est ce que M. Milne-Edwards a démontré par les observations qu'il a faites sur les cymothoés, les anilocres, les cyames, les phoxomes, l'amphitoé de Prévost et la pise serpulifère.

Digitized by Google

— *Observations sur la tarentule* (Lycosa tarentula), par M. Léon Dufour. Lues dans la séance du 13 mai.

Tout le monde sait que le nom de tarentule a été donné à une grande araignée observée d'abord plus particulièrement aux environs de Tarente, en Italie, et devenue célèbre parcequ'on attribuait à sa morsure, réputée vénéneuse, des maladies dont la musique et la danse étaient le remède. M. Léon Dufour a pu recueillir sur cet insecte quelques faits positifs qu'il a communiqués à l'Académie dans une lettre qui a été lue dans la séance du 13 mai.

Cette aranéide appartient au genre lycose, fondé par Latreille. Les contrées méridionales de l'Europe sont la partie privilégiée d'un nombre assez considérable d'espèces de ce genre, qui n'ont pas encore été suffisamment étudiées à cause des difficultés dont cette étude est entourée.

Considérées sous le rapport de leurs habitudes, les lycoses peuvent se partager en deux sections. Celles de la première section, généralement plus grandes, plus robustes, plus industrieuses, habitent des boyaux souterrains qu'elles se creusent elles-mêmes, de véritables clapiers; on peut les appeler lycoses *cuniculaires* ou *mineuses*. Celles de la deuxième section se tiennent plus habituellement à la surface du sol, et cherchent seulement un refuge, soit dans les anfractuosités du terrain, soit sous les pierres ou les débris entassés. La lycose qui fait le sujet des observations de M. Léon Dufour appartient à la première section. Il en résume la description dans la phrase spécifique suivante :

Supra grisea, nunc nigrescens, nunc lutescens, marginibus pallidioribus; cephalothorace plus minusve obscurius nebuloso; mandibulis nigris basi antica grisescente; abdominis dorso maculis geminis 2—3, semi sagittalis lineolisque posticis transversis nigris; subtus nigra, ventre atro-velutino marginibus anoque latè intensivè ochraceis; trochanteribus femorum basi tibiarumque maculis duabus nigris.—Habitat in aridis Europæ australioris.

Pour l'intelligence des mœurs de l'insecte, il est nécessaire d'ajouter que les mandibules et les pates sont grandes et robustes; que le second article des tibias et le premier des tarses sont armés de piquans assez longs, raides, mobiles sur leur base, lesquels servent puissamment à la tarentule pour saisir et retenir sa proie; que les tarses des deux paires de pates antérieures sont garnis en dessous d'un duvet disposé en brosse qui sert principalement à la tarentule pour sa toilette et pour se fixer lorsqu'elle grimpe sur des surfaces unies; enfin que les deux ongles qui terminent les tarses sont assez robustes et pectinés, c'est-à-dire garnis en dedans, à partir de leur courbure, d'une seule rangée de cinq dents.

M. Léon Dufour confronte les caractères que lui ont donnés ses observations avec ceux que les auteurs assignent à la tarentule, et après avoir ainsi constaté l'identité de l'espèce qu'il a examinée avec celle qui porte le même nom dans les livres, il passe à la description des mœurs de l'insecte.

La lycose habite de préférence les lieux découverts, secs, arides. Les clapiers cylindriques qu'elle se creuse ont jusqu'à un pouce de diamètre, et s'enfoncent jusqu'à plus d'un pied dans le sol. La construction de ce boyau est propre non seulement à dérober l'insecte aux poursuites de ses ennemis, mais encore à lui servir d'observatoire et à lui permettre de s'élancer comme un trait sur sa proie. Le conduit pénètre d'abord à peu près verticalement dans le sol; mais ensuite, à quatre ou cinq pouces de la surface, il se fléchit et forme un coude à peu près horizontal pour redevenir ensuite vertical. C'est à l'origine de ce coude que la tarentule s'établit en sentinelle, dirigeant vers la porte de sa demeure des yeux étincé-

Digitized by Google

jans et lumineux dans l'obscurité. L'orifice extérieur du terrier est ordinairement surmonté par un tuyau construit de toutes pièces par elle-même. Ce tuyau s'élève jusqu'à un pouce au-dessus de la surface du sol et a parfois deux pouces de diamètre, en sorte qu'il est plus large que le terrier lui-même, circonstance qui se prête à merveille au développement obligé des pates de l'araneide au moment où il lui faut saisir sa proie. Il est principalement composé de fragments de bois soudés par un peu de terre glaise; il est tapissé en dedans d'un tissu ourdi par les filières de la lycosé, et qui se continue dans tout l'intérieur du terrier. Il est facile de concevoir combien ce revêtement doit être utile, et pour prévenir les éboulements ou les déformations, et pour maintenir la propreté, et pour faciliter aux griffes de la tarentule l'escalade de sa forteresse.

Il semble que dans la construction de ce tuyau, cette araneide ait voulu combiner plusieurs avantages, tels que celui de mettre son réduit à l'abri des inondations, celui de le prémunir contre la chute des corps étrangers, et celui de tendre un piége aux mouches et aux autres insectes dont elle se nourrit, en leur offrant un point saillant où ils viennent se poser.

L'auteur entre ensuite dans des détails sur la chasse assez amusante de la tarentule. Il n'a jamais pu la rencontrer quand il a voulu s'en rendre maître directement par la force; il a dû employer des amorces au moyen desquelles il l'attirait hors de sa demeure, et comme, malgré les leurres qu'il lui présentait, il ne pouvait toujours parvenir à la saisir, il était souvent obligé de lui couper la retraite en enfonçant obliquement une lame de couteau qui barrait le clapier derrière l'animal.

La tarentule, si hideuse au premier aspect, surtout lorsqu'on est frappé de l'idée du danger de sa piqûre, si sauvage en apparence, est cependant très susceptible de s'apprivoiser, comme le prouve l'histoire de l'une d'elles que M. Léon Dufour a conservée vivante pendant plus de cinq mois dans un bocal. Cette tarentule, prise le 7 mai à Valence en Espagne, s'habitua promptement à sa réclusion, et finit par devenir si familière qu'elle venait saisir au bout des doigts de l'auteur la mouche vivante qu'il lui servait. Après avoir donné à sa victime le coup de la mort avec le crochet de ses mandibules, elle ne se contentait pas, comme la plupart des araignées, de lui sucer la tête; elle lui broyait tout le corps en l'enfonçant successivement dans sa bouche au moyen de ses palpes, elle rejetait ensuite les tégumens triturés, et les balayait loin de son gîte. Après un repas, elle manquait rarement de faire sa toilette, c'est-à-dire de brosser avec les tarses de ses pates antérieures ses palpes et ses mandibules, et après cela elle prenait son attitude de gravité immobile. Le soir et la nuit étaient pour elle le temps de la promenade et de ses tentatives d'évasion : ces habitudes nocturnes corroborent l'opinion de l'auteur, qui pense que la plupart des araneides ont la faculté de voir pendant la nuit et le jour. Le 28 juin, la tarentule captive changea de peau; et cette mue, qui fut la dernière, n'altéra d'une manière sensible ni la couleur de sa robe, ni la grandeur de son corps. Elle supporta, à deux reprises différentes, un jeûne de neuf jours sans en souffrir. Elle disparut pendant une absence que l'auteur fut obligé de faire.

L'auteur termine ses observations sur les tarentules par la description d'un combat singulier entre ces animaux.

M. V. Audouin avait présenté à l'Académie un mémoire intitulé : *Observations sur le nid d'une araignée construit en terre et remarquable par une grande perfection.* D'après le rapport verbal que M. G. Cuvier a fait sur ce mémoire dans la séance du 6 mai, l'espèce de nid dont il est ques-

Digitized by Google

tion a été apportée de Corse au jardin du Muséum, où il a été examiné par M. Audouin, qui y a reconnu l'œuvre de la mygale pionnière dont Rossi avait déjà possédé un individu pendant un an. Ce qui distingue ce nid, c'est sa forme cubique, c'est un opercule qui le protége et qui s'ouvre en dessus et se verrouille en dedans; ce sont des enfoncemens en demi-cercle où l'araignée pose ses pates et ses tentacules comme sur autant de points d'appui à l'aide desquels elle s'oppose avantageusement aux tentatives des ennemis du dehors; c'est enfin la toile dont elle tapisse l'intérieur de sa retraite et qui est artistement tissée. On ne sait par quel mécanisme la mygale pionnière se construit de pareils nids, qui ont quelquefois plus d'un pied de profondeur. Il faut sans doute reconnaître là dedans un effet de l'instinct, et à ce sujet le rapporteur se livre à quelques considérations sur cette singulière faculté des animaux inférieurs.

— *Observations sur un insecte qui passe une grande partie de sa vie sous la mer.* Lues par M. V. Audouin, dans la séance du 3 juin.

L'insecte qui fait l'objet des observations de M. Audouin appartient à la famille des carabiques, et fait partie du genre *blemus*. L'auteur le rencontra dans l'île de Noirmoutier, sur les dernières zônes de la plage abandonnée par la mer à l'époque des plus basses marées. Il le vit aussi, lors du flux, au lieu de chercher son salut dans la fuite, s'empresser de se cacher sous quelque pierre voisine qui, à l'instant, était submergée et recouverte par une masse d'eau toujours croissante. Il s'est d'ailleurs assuré que son organisation ne lui permettait ni de voler, ni de nager, ni de marcher de manière à se transporter à une certaine distance par un de ces moyens. Ainsi ces petits animaux ne quittent pas le fond de la mer pour gagner la côte, et ils restent recouverts de vingt, trente, ou quarante pieds d'eau pendant les six heures du flux, peut-être même pendant des semaines ou des mois entiers, puisque M. Audouin ne les a aperçus hors du domaine des eaux qu'à l'époque des grandes marées, et sur la limite même des dernières portions du rivage d'où les eaux s'étaient retirées. Ils ne peuvent donc respirer l'air qu'à des intervalles très éloignés, pendant fort peu de temps, et leur vie sous-marine est infiniment plus longue que leur vie aérienne, quoiqu'ils soient dépourvus des moyens de respirer dans l'eau, puisqu'ils ont, comme tous les insectes aériens, des stigmates situés sur les côtés de leur corps, et non des branchies. Ces faits étant bien constatés, M. Audouin chercha à se rendre compte du moyen que possédait l'animal pour ne pas être asphyxié durant son séjour dans l'eau. Ce ne pouvait être en se réfugiant dans des cavités restées pleines d'air, car la surface d'un grand nombre des pierres sous lesquelles ils se réfugiaient était parfaitement lisse et fort mal disposée pour retenir de l'air, lorsque la mer venait à les emprisonner de toute part. Pour rendre compte du mode de respiration de son petit insecte sousmarin, M. Audouin a donc recours à l'explication que M. Dutrochet donne du mécanisme de la respiration chez les insectes (voyez notre livraison de janvier, p. 218), particulièrement chez la phalène du *potamogeton*, qui, pourvue de stigmates, vit constamment dans l'eau, sans posséder aucun moyen de venir respirer l'air à la surface. Cette chenille, puisant par l'acte de la respiration l'oxigène de l'air atmosphérique qui l'environne, l'azote restant se dissout dans l'eau et en extrait du gaz oxigène; en même temps le gaz acide produit par la respiration se dissout dans l'eau et en extrait de l'air atmosphérique dont l'oxigène sert naturellement à la respiration, et dont l'azote répare la perte du gaz azote dissous. Il en est de

Digitized by Google

[illegible] de la dissolution de la gomme, ne se dissipe point, [illegible] ressemble des pierres [illegible] un certain point [illegible] de plus, il est [illegible] sur tout son corps de pile, [illegible] plusieurs [illegible] liquide, quand on fait passer instantanément l'huile de [illegible] liquide, [illegible] chacun une petite couche de fluide élastique, [illegible] particule se pénétrant [illegible] qui [illegible] corps de [illegible] contact [illegible] qui [illegible] assuré par l'expérience.

[illegible] du modèle [illegible] de la chenille du [illegible] appliqué également à plusieurs autres [illegible] marte [illegible] dans des [illegible] blablé [illegible]. A [illegible] l'anagrée [illegible] l'agrouette [illegible] qui [illegible] l'eau [illegible] véritable [illegible] de plongeur, et [illegible] l'a [illegible] pente [illegible] comme [illegible] plusieurs espèces de coléoptères, [illegible] dans, [illegible] on n'a vu respirer l'air à leur surface. Il en est de [illegible] des macroniques, et des georisses, qui appartiennent à la même famille.

ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

Observation d'un polype vrai du cœur, par M. Gendrin. (Extrait [illegible] lu le 24 [illegible]

Les médecins de notre temps rejettent généralement l'existence des polypes vrais du cœur; ils considèrent les faits cités par les auteurs qui en prouvent la réalité, comme des cas de concrétions fibrineuses [illegible] dans les cavités du cœur, ou intriquées entre des colonnes charnues [illegible] cette opinion, l'observation que M. Gendrin adresse à l'Académie [illegible] lui, que des polypes véritables peuvent se former dans le cœur. Il offre à l'exemple d'un polype fibreux du volume d'un petit œuf, trouvé dans l'oreillette gauche, chez un homme âgé de quarante-deux ans; ce polype se continuait par son pédicule avec la membrane fibreuse de l'oreillette gauche; il était implanté sur la cicatrice du trou de Botal; cette extrémité libre, qui était la plus volumineuse, présentait des renflements [illegible] et tendait à s'engager dans le trou ventriculo-auriculaire gauche.

DIAGNOSTIQUE.

Le sphygmomètre, instrument qui traduit à l'œil les mouvemens du cœur et toute l'action du pouls. D'après un Mémoire lu par le docteur Jules Hérisson dans la séance du 27 mai.

L'instrument que M. Hérisson appelle *sphygmomètre* se compose d'un tube en cristal, gradué sur la face antérieure, garni à sa face postérieure d'un papier de couleur destiné à dérober aux malades la vue de ce qui se passe dans le tube, et terminé en bas par un globe d'acier coupé dans son diamètre. Cette moitié de globe est fermée par une membrane très fine, en haut elle se continue avec le tube par un capillaire de même calibre. Toute communication entre les deux parties est interrompue à volonté par un petit robinet. Une quantité déterminée de mercure est renfermée dans le demi-globe; et quand on applique l'instrument d'une manière convenable sur le trajet d'une artère, les mouvemens de celle-ci

Digitized by Google

se communiquent au mercure, qui les manifeste dans le tube transparent. On se sert, pour explorer le cœur, du même instrument construit sur des proportions plus grandes, mais dont les parties sont entre elles dans des rapports propres à rendre les indications comparables.

On demandera si l'on doit donner au sphygmomètre la préférence sur le toucher, dans le but d'apprécier la force et le rhythme du pouls? M. Hérisson n'hésite pas à répondre à cette question par l'affirmative. Les raisons qu'il en donne, c'est que les résultats livrés par le tact dans l'appréciation du pouls sont aussi variables que les impressions qui ont lieu par ce sens; tandis que les données fournies par le nouvel instrument sont plus précises et sont immédiatement comparables, puisqu'elles sont rapportées à une même mesure.

M. Hérisson affirme qu'à l'aide de son instrument, il peut reconnaître, dès le principe, le moindre dérangement dans la circulation générale; et il croit qu'il n'est pas impossible alors de s'opposer au développement du mal dont l'organe principal est menacé, et qui, d'ailleurs, n'est pas si fréquent que l'affirment les nosologistes. Il affirme même que beaucoup d'affections indiquées comme organiques par l'exploration ordinaire, et jugées tout différemment après l'application du nouveau moyen d'investigation, se sont aisément dissipées sous l'influence d'une médication rationnelle.

THÉRAPEUTIQUE.

Second mémoire sur la galvanisation appliquée à la médecine, et principalement sur les moyens de faire parvenir dans le corps ou dans une partie déterminée du corps des substances médicamenteuses au moyen du courant galvanique; lu par M. Fabré-Palaprat dans la séance du 6 mai.

Pour démontrer qu'un réactif chimique peut être introduit dans le corps par l'intermédiaire d'un courant galvanique, M. Fabré-Palaprat jugea qu'il était indispensable d'employer une substance qui ne se trouvât pas ordinairement dans le corps de l'homme, encore moins sur la peau, et dont on pût reconnaître évidemment la présence à l'aide de certains réactifs. L'hydriodate de potasse lui ayant paru réunir les conditions requises, il a appliqué sur un de ses bras une compresse chargée d'une solution de cet hydriodate dans de l'eau parfaitement distillée, puis il a mis en communication avec l'autre bras une solution d'amidon. Dès que le sel et l'amidon ont été soumis à l'action d'une pile, l'auteur assure que l'amidon a pris une teinte violacée; d'où il conclut que le sel a été décomposé, que l'acide a été porté par le courant galvanique à la surface opposée du corps où se trouvait l'amidon, et qu'il s'est déposé sur ce même amidon. Il regarde comme certain que dans ce cas l'iode ne suit pas la surface du corps, mais qu'il traverse le corps, conducteur humide qui fait partie de l'arc galvanique. Il appuie son opinion sur des expériences dans lesquelles il avait pris soin de choisir pour ses expériences le moment où la peau du corps était très sèche, et de recouvrir une partie du bras d'une zone de vernis de gomme laque soumis à l'action du feu avant le commencement de l'expérience.

Pour connaître si l'iode restait dans la sphère du conducteur humide, au-delà, M. Fabré-Palaprat a placé la solution d'hydriodate d'amidon dans un godet de platine mis en communication avec le doigt de la main opposée à celle avec laquelle

Digitized by Google

communiquait le sel ; il a touché le bord du godet qui était parfaitement sec, l'amidon n'a pas changé de couleur. Quand, au contraire, il a touché l'amidon directement avec le doigt, la couleur violacée s'est manifestée. L'auteur conclut de là que, dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque l'amidon était séparé du corps, ou partie humide du conducteur, par un conducteur sec, tel qu'une partie du godet de platine, l'iode, qui avait été entraîné par le courant galvanique jusqu'à la partie où le conducteur n'était plus humide, n'a pu passer au-delà, et qu'il est resté dans le corps ; que, dans le second cas, au contraire, l'iode a dû sortir du corps pour se porter sur l'amidon, substance humide formant la continuation extérieure du conducteur également humide, mais intérieur, que lui présentait le corps, et qu'il avait traversé avec le courant galvanique. C'est par ces expériences que M. Fabré-Palaprat pense avoir prouvé qu'on peut à volonté faire rester ce réactif dans le corps ou le transporter au-delà.

Croyant donc s'être assuré que l'iode est entraîné vers la partie du conducteur qui fait la ligne de séparation entre la partie humide et la partie métallique du conducteur, l'auteur a pensé qu'en introduisant une aiguille de métal dans une région quelconque du corps, on pourrait accumuler dans cette région autour de l'aiguille le réactif employé comme agent thérapeutique. C'est ainsi qu'il a été conduit à l'emploi de la galvano-puncture pour la guérison de certaines maladies locales. L'acupuncture serait, selon lui, un moyen extrêmement simple de faire parvenir directement, presque sans douleur, et sans diffusion ou perte, le stimulus galvanique dans une partie située profondément, par exemple dans le foie, l'estomac, les glandes, et les nerfs, etc. Par ce moyen on obtiendrait des guérisons que le galvanisme non pratiqué à l'intérieur du corps ne saurait procurer, on opérerait, selon les indications, une traînée d'irritations qui, pour la vivacité, l'étendue, la profondeur, et la durée, varieraient depuis la plus légère rougeur manifestée sur la peau jusqu'à l'action désorganisatrice la plus intense, action qui, selon l'indication à remplir, produirait un ou plusieurs moxas avec une rapidité plus ou moins grande, et telle au besoin que la douleur deviendrait en quelque sorte nulle.

Par la méthode de la galvano-puncture, M. Fabré-Palaprat a obtenu la guérison de plusieurs affections qui avaient résisté à tous les autres modes de traitement, notamment d'un énorme sarcocèle et d'une fièvre quarte ; dans le premier cas, c'était l'iode qu'il avait fait pénétrer dans la tumeur par le courant galvanique ; dans le second, c'était la quinine qu'il avait introduite dans le corps au moyen de ce même agent. Il a aussi eu occasion d'employer la plupart des sels médicinaux de la même manière.

M. Pamard, chirurgien en chef des hospices d'Avignon, avait adressé à l'Académie un mémoire ayant pour titre : *Des avantages du mercure administré à l'intérieur à l'état métallique dans un cas où des balles de plomb, ayant été avalées par un jeune homme, s'étaient arrêtées dans ses intestins, et avaient occasionné des accidents graves.* M. Larrey a fait sur ce mémoire un rapport qu'il a lu dans la séance du 3 juin.

L'individu que M. Pamard a traité avait avalé quatre balles de plomb, croyant se guérir par ce moyen de colques qui le tourmentaient, mais qui ne firent qu'augmenter après l'introduction des balles dans le tube intestinal. Le malade ayant déclaré ne pas avoir rendu les balles avec les selles, M. Pamard, intimement persuadé qu'elles étaient retenues dans le cul-de-sac du premier des gros intestins, d'où elles ne pouvaient pas-

leur, selon lui, à cause de leur poids, ou parce qu'elles offraient une très grande résistance aux effets de la contraction des tuniques de cet intestin, pensa qu'il pourrait en obtenir la dissolution au moyen du vif-argent. Il administra donc au malade, qui était dans un état désespéré, trois livres et demie de mercure à l'état métallique, s'autorisant de l'exemple des anciens qui ont administré le mercure à de très grandes doses dans les cas de volvulus. Quelques heures après l'ingestion du métal, il survint différens accidens, notamment des nausées et des vomissemens. Ce ne fut qu'à l'aide de deux purgatifs qu'on obtint l'évacuation du mercure et d'une poudre noire d'apparence métallique. Il ne resta dans le corps qu'une once et demie de mercure. L'analyse qu'on a faite à Avignon de la poudre noire a donné environ 14 grammes de plomb. M. Robiquet, nommé commissaire avec M. Larrey, a traité l'opération qui a eu lieu dans le tube intestinal du malade de M. Pamard. Le résultat de l'expérience, qui a duré vingt jours, a été la dissolution d'un tiers seulement du poids d'une balle de munition, immergée dans une quantité proportionnée de mercure et dans une petite quantité d'eau. M. Larrey a également soumis à l'action du mercure une balle de calibre enfermée dans l'épaisseur d'un os de la jambe d'un invalide qui, pour cette cause, a subi l'amputation de ce membre; et bien qu'il ait prolongé l'expérience l'espace de trois semaines, on aperçoit à peine une très légère réduction de la superficie du plomb.

Le rapporteur conclut de là que les balles n'ont point été fondues et qu'elles existent toujours, à quelques grammes près de leur masse, dans le corps du sujet, s'il est vrai qu'il ne les ait pas rendues par les voies naturelles. Il ajoute qu'on ne saurait être trop circonspect dans l'administration du mercure liquide à l'intérieur, attendu que ce métal, lorsqu'il n'est pas très pur ou lorsqu'il rencontre à son passage, dans les canaux labyrinthiques des intestins, des substances acides qui le décomposent à des degrés relatifs, peut acquérir des propriétés irritantes capables d'altérer les organes.

La conclusion du rapporteur a été vérifiée par la mort du sujet, qui, d'après une lettre écrite par un membre de la commission des hospices civils d'Avignon postérieurement à l'époque où M. Larrey a lu son rapport, est décédé le 26 mai, et dans l'intestin grêle duquel on a retrouvé les quatres balles qui n'avaient subi aucune altération sensible.

A l'occasion de ce rapport, M. Duméril a rappelé des expériences faites sur des chiens il y a plus de trente ans, dans le but de reconnaître si le mercure est capable de dissoudre les métaux dans l'intérieur même du corps. Ces essais avaient montré que lorsque les pièces de métal ingérées dans le tube digestif étaient grasses ou pouvaient être maintenues sèches, elles se combinaient plus ou moins avec le mercure, et qu'elles ne s'y combinaient plus une fois qu'elles avaient été mouillées ou oxidées par le suc gastrique.

Du traitement des névralgies faciales ou tics douloureux par la pulpe des racines de belladone. Mémoire lu par le docteur Deleau jeune dans la séance du 13 mai.

Parmi les remèdes qu'on a proposés pour combattre les névralgies faciales, il en est un dans l'usage duquel on n'a pas, suivant M. Deleau, mis assez de persévérance : ce sont les narcotiques locaux, médicamens qui sont, autant qu'une substance peut l'être, les spécifiques des douleurs nerveuses qui ne sont pas accompagnées de lésions apparentes des tissus.

Digitized by Google

On n'a pas fait non plus assez de recherches sur le terme jusqu'où l'on peut prolonger l'emploi de cette sorte de remèdes, et sur les différences d'efficacité qu'ils peuvent avoir suivant leurs divers modes de préparation. La belladone, en particulier, mériterait de fixer l'attention des médecins, à cause de la facilité qu'on a de s'en procurer les racines dans toutes les saisons, et du peu de frais qu'exige son emploi après que l'ébullition l'a réduite en pulpe. Appliquée sans interruption sous forme de cataplasme et à nu sur l'épiderme, et laissée sur le lieu de la douleur jusqu'au début d'un commencement de suppuration, elle a rarement manqué de produire un effet salutaire. C'est surtout aux bûcherons de la Lorraine que M. Duleau a eu l'occasion de prescrire ce mode de traitement. Quant aux diverses préparations de la belladone tirées des officines et employées à l'extérieur chez les habitans des villes, elles ne lui ont jamais procuré autant de succès que les racines, et il en accuse le mode de préparation, le défaut de régime, ou les affections morales.

CHIRURGIE.

Mémoire sur une luxation de l'épaule en arrière ou dans la fosse sous-épineuse, réduite au bout d'un an et quinze jours. Lu par le docteur Sédillot, dans la séance du 17 juin.

L'observation rapportée par M. Sédillot paraît intéressante sous plusieurs rapports. Outre le prix qu'elle a en raison de l'extrême rareté de ces sortes de luxations, elle fait voir que les préceptes de l'école relativement aux luxations anciennes sont trop exclusifs, puisqu'ils interdisent toute tentative de réduction au bout de trois semaines ou un mois. Elle prouve la supériorité du nouveau bandage employé par M. Sédillot sur les moyens ordinaires d'extension et de contre-extension, et elle est propre à réhabiliter l'emploi des poulies. Quoique l'action de ces instrumens soit continue, graduée, progressive ou stationnaire, sans oscillations et sans secousses, avantages que ne peut jamais offrir la traction confiée à des aides, on en avait abandonné en partie l'usage sur le reproche qu'on leur faisait de déployer des forces qu'il était impossible de calculer; mais M. Sédillot a soumis ces mêmes forces à des moyens d'appréciation simples et exacts. Il a aussi imaginé un appareil nouveau qui lui a servi à maintenir la luxation réduite, sans aucune gêne pour les mouvemens et pour la nutrition du membre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Panification. — Le docteur Bouchardat et le duc de Luynes ont transmis dans la séance du 10 juin quelques résultats de leurs essais sur la panification. Ils ont substitué au gluten de froment le caseum qui paraît avoir, avec le premier, la plus complète analogie par ses propriétés fermentescibles. Ils ont lavé à plusieurs eaux du caseum privé de crème, ils ont pris 10 p. 100 de ce caseum bien exprimé et séché et l'ont traité par de l'eau contenant une quantité suffisante de carbonate de potasse. La fécule a été incorporée à cette solution, et le mélange séché au four. Mais comme le pain fait avec ce mélange ne levait pas, ils ont pensé que ce qui facilitait la dilatation de la pâte faite avec de la farine de froment, c'est que les grannles d'amidon étaient brisés par la meule; et pour placer dans des conditions pareilles le mélange qu'ils avaient préparé, ils l'ont envoyé au moulin après y avoir préalablement ajouté $\frac{1}{100}$ de gélatine, dont l'utilité a été démontrée par M. Darcet. La mouture s'est très facilement opérée, et avec la farine obtenue ils ont fabriqué un pain qui leur a paru réunir les conditions désirables.

Digitized by Google

STATISTIQUE.

Le 6 mai M. Ch. Dupin a fait un rapport verbal sur un ouvrage intitulé : *Description topographique et statistique des possessions britanniques au nord de l'Amérique*, par M. Bouchotte. Le rapporteur a loué l'exécution de cet ouvrage, et en a tiré des détails sur les progrès de ces établissemens, notamment sur les canaux qu'on y a construits et sur les frais qu'a exigés leur construction.

— *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis, et de son application en France*, suivi d'un appendice sur les colonies pénales et de notes statistiques ; par MM. G. de Beaumont et A. de Tocqueville (1).

Cet ouvrage a été l'objet d'un rapport fait par M. Girard, dans la séance du 20 mai.

L'adoption du système pénitentiaire aux Etats-Unis d'Amérique remonte à l'année 1786. La secte religieuse des quakers, dont les principes repoussent toute effusion de sang, parvint à obtenir de la législation de Pensylvanie l'abolition de la peine de mort, et à la faire remplacer par l'emprisonnement solitaire le jour et la nuit ; elle fit aussi substituer un emprisonnement moins rigoureux aux châtimens corporels infligés pour de simples délits. Ce fut dans cette vue qu'on établit à Philadelphie la prison spéciale de *Walnut-Street*, où les condamnés furent classés en catégories. Ceux d'entre eux qui devaient subir un isolement absolu devaient être aussi privés de toute occupation ; les autres, au contraire, étaient assujétis à exécuter certains travaux en commun. L'expérience ne tarda pas à apprendre que cet établissement ne remplissait pas complétement sa destination ; car les individus plongés dans un isolement complet se corrompaient par l'oisiveté, tandis que ceux qui travaillaient ensemble se corrompaient par leurs communications mutuelles. Quoi qu'il en fût, on continua de vanter le pénitencier de Walnut-Street, et quelques autres états de l'Union s'empressèrent d'en adopter le principe. Lorsqu'on vit qu'on n'en obtenait nulle part le succès qu'on en avait espéré, et que le retour perpétuel des mêmes individus dans ces nouvelles prisons accusait l'inefficacité des mesures prises pour les réformer, on crut que pour atteindre sûrement le but qu'on avait manqué, il suffisait de remédier à l'insuffisance du nombre des cellules et à l'encombrement des détenus, en donnant aux pénitenciers de plus grandes dimensions, et ce fut à ce principe unique d'amélioration qu'on s'en tint lorsqu'on construisit le pénitencier d'Auburn en 1816, celui de Pittsburg en 1817, et celui de Cherry-Hill en 1821. On y renonça aux classifications des criminels ; chacun d'eux fut enfermé dans une cellule solitaire où tout travail lui était interdit. Mais on ne tarda pas à reconnaître que cette solitude absolue était au-dessus des forces physiques de l'homme, et qu'elle ne l'améliorait pas sous le rapport moral, puisque de vingt-six condamnés qui, dans une seule année, recurent leur grâce, quatorze revinrent peu de temps après dans la prison par suite de nouvelles condamnations.

On pensa qu'on pourrait éviter les inconvéniens de l'isolement sans rien perdre de ses avantages, si l'on se bornait à tenir les condamnés renfermés dans leur cellule pendant la nuit, en les obligeant pendant le jour à travailler dans des ateliers communs, où ils seraient forcés de garder un silence absolu. M. Elam Lynds, appelé à la direction de l'établissement d'Auburn, confirma par l'expérience la supériorité de ce système sur tous

(1) Un volume in-8° de 440 pages. Paris, H. Fournier.

ceux qu'on avait suivis jusqu'alors, et il introduisit dans le nouvel établissement qui fut fondé en 1825 dans l'état de New-York, et à l'exécution duquel concoururent les condamnés mêmes qui devaient y être retenus. Le nouveau système fut, en 1827, l'objet d'une enquête dans l'état de Pensylvanie; mais il n'y fut adopté qu'en partie. La Pensylvanie, tout en repoussant l'isolement sans travail, conserva la séparation absolue des prisonniers, double principe auquel le nouveau pénitencier de Cherry-Hill fut soumis. Les autres états de l'Union qui adoptèrent le système pénitentiaire, savoir le Connecticut, le Massachussett, le Maryland, le Tennessée, le Kentucky, le Maine, et Vermont, préférèrent le mode suivi à Auburn, dont une plus longue expérience justifiait la réputation.

Tous ces établissemens élevés dans la vue d'améliorer le sort physique et d'opérer la réforme morale des condamnés ne sont destinés qu'aux criminels dont la peine excède un an ou deux d'emprisonnement. Il n'en existe aucun du même genre pour recevoir des individus dont la peine est d'une moindre durée, ou qui ont été arrêtés seulement comme prévenus. Le désordre, la confusion, le mélange des âges et des moralités, en un mot tous les vices de l'ancien régime les attendent dans ces maisons d'arrêt.

Malgré la différence essentielle qui existe entre le pénitencier d'Auburn et celui de Philadelphie, ces deux établissemens sont régis par un principe commun, celui de la séparation des condamnés. En effet, si dans le premier, ils sont forcés de travailler en commun pendant le jour, le silence absolu auquel ils sont continuellement assujétis les isole les uns des autres tout aussi complétement que si, comme dans le second, ils étaient obligés de travailler solitairement dans leurs cellules. L'isolement est donc la véritable peine infligée aux condamnés, et le travail, loin d'en être une aggravation, est au contraire pour eux un véritable bienfait. Au reste, dans le cas même où le criminel ne trouverait pas dans le travail un adoucissement à ses souffrances, il ne doit pas moins être forcé de s'y livrer; c'est l'oisiveté qui l'a conduit au crime; il faut qu'il apprenne en travaillant comment il pourra vivre honnêtement quand la liberté lui sera rendue.

MM. de Beaumont et de Tocqueville, qui ont fréquemment visité le pénitencier d'Auburn, seuls, et sans y être attendus, assurent que jamais ils n'ont pu surprendre un détenu proférant une seule parole. L'expérience fait donc voir qu'il est possible de maintenir un silence absolu dans un atelier où un grand nombre de malfaiteurs travaillent en commun, et par conséquent le système mis en pratique à Auburn aurait sur celui de Philadelphie, où le condamné, jeté dans sa cellule après son jugement, reste astreint au travail jusqu'à l'expiration de sa peine, l'avantage de plier les criminels à l'obéissance, qui est un principe de sociabilité. Le silence qui les isole les uns des autres les prive de toute force morale, tandis que leurs gardiens, pouvant se concerter sur les mesures qu'ils ont à prendre, jouissent de toute la puissance de l'association.

Partout l'administration des pénitenciers est confiée à un surintendant qui exerce son autorité sous l'inspection de personnages notables, désignés soit par les gouverneurs, soit par la législature, soit par la cour suprême de justice. Le surintendant choisit les gardiens et autres agens subalternes qui sont chargés de la surveillance des travaux, et qui doivent avoir une connaissance spéciale des professions exercées par les détenus.

Les pénitenciers des Etats-Unis, considérés comme des propriétés publiques, sont ouverts à qui veut y entrer; chaque année les inspecteurs rendent compte à la législature de leur état moral et de leur situation

Digitized by Google

financière. Cette publicité, en éclairant le pays, provoque la surveillance, et devient pour les agens responsables employés dans l'établissement l'aiguillon de leur zèle et la source d'une circonspection salutaire.

La nourriture des condamnés est grossière, mais saine et abondante; l'usage de toute boisson fermentée leur est interdit. L'assiduité au travail et la bonne conduite ne font obtenir aux détenus aucun adoucissement de peine. On a cru n'avoir besoin pour les stimuler d'aucune influence morale, attendu que la discipline des prisons en Amérique n'est appuyée que sur la terreur du châtiment. Il est d'ailleurs généralement admis que le condamné doit son travail à la société pendant sa détention, et qu'il en est suffisamment indemnisé à l'expiration de sa peine, puisqu'on lui aura fait apprendre un métier dont l'exercice pourra plus tard lui procurer des moyens d'existence.

Quoique le travail des détenus soit presque toujours adjugé, comme en France, à un entrepreneur, moyennant un certain prix attribué à la journée de l'ouvrier, il y a cependant cette différence, que l'adjudicataire n'a aucune influence directe ou indirecte sur la discipline de la maison. Il ne communique même que très rarement avec les condamnés, et seulement quand il s'agit de les perfectionner dans la pratique de leur profession. Malgré ces restrictions, quelques personnes, et notamment M. Elam Lynds, craignent que la présence tolérée de l'entrepreneur dans la prison ne finisse par en ruiner entièrement la discipline.

Cette discipline est plus ou moins sévère dans les différens pénitenciers. Celui de Philadelphie se distingue entre tous par l'exclusion des châtimens corporels. Le réglement ne permet d'y infliger d'autre punition que l'emprisonnement dans une cellule privée de lumière, avec réduction de nourriture. Partout ailleurs les infractions à la discipline sont punies de la peine du fouet; mais ce mode de correction étant usité dans la marine américaine qui n'y attache aucune idée d'infamie ne peut rien avoir d'ignominieux pour un malfaiteur sequestré temporairement de la société.

Dans les anciennes prisons de Philadelphie et de New-York, la mortalité était, année commune, d'un sur seize et d'un sur dix-neuf; elle est beaucoup moindre dans les nouveaux pénitenciers. Ainsi à Sing-Sing il meurt annuellement un détenu sur trente-sept; à Wethersfield, un sur quarante-quatre; à Baltimore, un sur quarante-neuf; à Auburn, un sur cinquante-six; enfin à Boston, un sur soixante. On sait d'ailleurs que dans tout l'état de Pensylvanie il meurt chaque année un individu sur trente-neuf, et dans le Maryland un sur quarante-sept; d'où l'on voit que la mortalité dans les prisons pénitentiaires est moindre non seulement que dans les anciennes prisons, mais encore que parmi les individus qui jouissent de leur liberté.

Après avoir préservé les condamnés de la corruption dont ils étaient menacés dans les prisons, on a dû chercher les moyens de les rendre meilleurs. Les auteurs exposent dans un chapitre de leur ouvrage les divers moyens qui ont été employés pour obtenir ce but.

L'instruction morale et religieuse est le premier de tous. Afin de la mettre à la portée du plus grand nombre, on apprend à lire aux détenus qui ne le savent pas. Il se tient à cet effet une école tous les dimanches. Personne n'est forcé de s'y rendre; c'est même une faveur d'y être reçu. Ajoutons que chaque cellule est munie d'une Bible dans laquelle le détenu peut lire quand il ne travaille pas. L'isolement dans lequel on tient les condamnés à Philadelphie, où l'on met d'ailleurs beaucoup d'importance à l'instruction religieuse, paraît très propre à favoriser leur régénération morale; mais il expose l'instituteur ou le chapelain à perdre beau-

Digitized by Google

coup de temps, tandis que dans les établissemens où les condamnés sont réunis pendant le jour, les sermons du chapelain s'adressent à la prison tout entière, et peuvent par cela même se renouveler plus souvent. Ce ecclésiastique, dont les discours ne roulent jamais que sur des points de morale admis par toutes les sectes chrétiennes, n'intervient en rien dans la discipline de la prison; il n'a d'influence que comme intercesseur auprès des administrateurs à qui il porte les réclamations des détenus.

S'il est permis d'entretenir quelques doutes sur la réforme de la conscience des condamnés par les moyens employés jusqu'à présent, ces incertitudes ne s'étendent point à la réforme de leurs mœurs. Par l'isolement dans lequel on les retient, par le silence absolu qu'on leur impose, ils échappent à la contagion du mauvais exemple et des mauvais conseils; le travail auquel on les assujettit les force de contracter l'habitude d'employer utilement leur temps et leur prépare un meilleur avenir.

En comparant le nombre des crimes qui se commettaient chaque année aux États-Unis avant l'établissement du système pénitentiaire au nombre des crimes qui s'y commettent aujourd'hui, il serait facile sans doute d'apprécier rigoureusement les effets de ce système; mais on ne s'est occupé de rassembler des renseignemens sur ce sujet que depuis trop peu de temps pour qu'on puisse en tirer un résultat général. Un autre moyen d'asseoir un jugement à cet égard c'est la comparaison des crimes en récidive qui ramenaient les coupables dans les anciennes prisons aux récidives qui les ramènent aujourd'hui dans les nouveaux pénitenciers. Or il résulte des renseignemens publiés par MM. de Beaumont et de Tocqueville, que dans l'ancienne prison de New-York, le nombre des condamnés en récidive était au nombre total des détenus comme 1 à 9; dans celle de Mayland, comme 1 à 7; dans celle de Walnut-Street à Philadelphie, et dans celle de Boston, comme 1 à 6; enfin dans l'ancienne prison du Connecticut, comme 1 à 4. Aujourd'hui, au contraire, le rapport du nombre des récidives au nombre total des condamnés n'est que de 1 à 19 dans le pénitencier d'Auburn, et de 1 à 20 à Wethersfield. On a même constaté que sur 160 détenus sortis du premier de ces établissemens après y avoir subi leur peine, 112 ont tenu une bonne conduite, et que les 48 autres sont revenus à des habitudes équivoques qui, cependant, n'ont point provoqué contre eux de nouvelles condamnations.

Ces observations autorisent suffisamment à croire qu'on obtiendrait d'établissemens fondés sur les mêmes principes des résultats qui ne seraient pas moins satisfaisans. Cependant l'expérience faite en Amérique du système pénitentiaire ne suffit pas encore pour garantir le succès de son adoption parmi nous; car les mêmes actes ne portent pas toujours le même caractère de culpabilité dans les deux pays, et les institutions morales et politiques qui y rendent certains délits plus ou moins fréquens y aggravent ou y atténuent la sévérité des châtimens qu'on leur inflige.

Les dépenses de construction et de premier établissement des prisons varient suivant que les prisonniers sont toujours enfermés dans une cellule particulière ou qu'ils travaillent ensemble pendant le jour, et suivant d'autres considérations particulières. Les limites extrêmes de cette variation pour chaque cellule ont été 800 francs et 6,000 francs. Quant aux dépenses relatives à l'entretien personnel et à la surveillance des détenus, on y pourvoit dans la plupart des pénitenciers en y affectant le produit du travail exécuté par les détenus mêmes. Il est même constant que ce produit s'est accru dans quelques endroits, notamment à Wethersfield dans le Connecticut. Le terme moyen de la dépense journalière, dans quelques

pour sa nourriture, son entretien, son mobilier, et la surveillance dont il est l'objet, s'élève à 80 centimes, et cette dépense ne subit que peu de variations; il en est tout autrement des produits du travail exécuté par les prisonniers, suivant que ces produits sont plus ou moins demandés. L'entrepreneur auquel l'administration les livre lui paie pour la journée du détenu la moitié du prix qu'on donnerait pour le même espace de temps à un ouvrier libre qui exercerait le même métier.

ÉLECTIONS.

Séance du 8 mai. — M. Lejeune Dirichlet, de Berlin, est élu correspondant de l'Académie, pour remplacer dans la section de géométrie M. Libri, devenu membre titulaire. Il a obtenu 37 suffrages sur 43.

Séance du 13. — Élection d'un correspondant pour la place devenue vacante dans la section d'anatomie et de zoologie par la mort de M. Huber, de Genève. M. Lesson est élu à une faible majorité : il avait obtenu 23 suffrages sur 45.

Séance du 27. — M. Jacobson, de Copenhague, qui, dans la séance du 20 mai, avait réuni le plus de suffrages après M. Lesson, a obtenu dans celle-ci la majorité des voix pour le remplacement de sir Everard Home, comme correspondant de la même section. 26 votans sur 39 s'étaient déclarés en sa faveur.

Séance du 3 juin. — La même section ayant encore à pourvoir au remplacement d'un troisième correspondant, M. Rudolphi, l'Académie a décerné ce titre à M. Duvernay, de Strasbourg, pour qui 25 membres sur 40 avaient voté.

HONNEURS RENDUS A CUVIER.

Dans la séance du 24 juin, l'Académie a appris de l'intendant général de la liste civile que le roi voulant honorer la mémoire de Cuvier, et donner en même temps une preuve de son intérêt pour les importans travaux de l'Académie, avait commandé, pour lui en faire présent, le buste en marbre de l'illustre savant dont la France déplore la perte, et que cet ouvrage, dont l'exécution a été confiée à M. Pradier, étant terminé aujourd'hui, elle le recevra dans peu de jours.

Un mois auparavant M. Arago avait annoncé qu'il venait de recevoir le montant d'une souscription ouverte à la Société géologique de Londres pour l'érection d'un monument à la mémoire de notre grand naturaliste. Ce produit, recueilli dans le sein de la Société géologique, s'élevait à près de 3,000 francs. D'autres sommes avaient été également reçues des pays étrangers. « Je mentionne ce fait, ajoutait M. Arago, non seulement pour faire savoir qu'on s'occupe toujours de l'exécution de ce projet, mais encore pour montrer que les liens de confraternité entre les savans des différentes parties de l'Europe se fortifient de jour en jour. »

Le fait suivant est un autre témoignage de cette même tendance au rapprochement. — M. Ouvaroff, récemment nommé ministre de l'instruction publique en Russie, a prié M. Silvestre de Sacy de faire connaître à l'Académie qu'il mettra le plus grand prix à toutes les relations qui pourront s'établir entre cette savante compagnie et le ministère qui lui est confié. M. Ouvaroff joint à son titre de ministre celui de président de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

Digitized by Google

BULLETIN DRAMATIQUE.

Les arts, ce mois dernier, ont été, pendant trois jours, poussés du dedans au dehors, du salon sur la place publique, de l'aristocratie vers le peuple. Par ordre du gouvernement, on a voituré le drame au grand jour. Pauvre drame, accoutumé aux pâles lueurs du quinquet, on l'a exposé au soleil, en plein vent; on a tâché de l'agrandir à la taille du peuple souverain, lui mesquin et étriqué! on l'a enflé, on l'a multiplié, on l'a éparpillé; on s'est battu les flancs pour le rendre amusant. On a fait tout ce que l'on a pu, peu de ce que l'on aurait dû faire. La position était si délicate! on sentait le volcan se réchauffer par-dessous terre; on s'est bien gardé d'en ébranler le cratère sous les pas des Bacchantes. On craignait qu'Harmodius et Aristogiton ne cachassent leur glaive sous les faisceaux de myrte. Oh! nos Panathénées ont été froides et insipides!

Et pourtant il y avait d'heureuses et nobles idées dans le programme des fêtes de juillet.

Oui, il est bien qu'une de ces trois journées soit consacrée au deuil; il est bien que la douleur ait sa place dans ces grandes commémorations de la puissance humaine, et qu'on mette le souvenir de la mort et du sacrifice à côté du souvenir de la victoire et de la patrie. Dans les choses les plus triomphantes se cache une secrète et nécessaire amertume. Le cœur passe toujours par quelques tempêtes pour arriver au bonheur. L'avenir comme le passé aura des déchiremens et des larmes. Dans l'infinie carrière qui reste devant l'homme, il y aura encore des combats et des ruines. L'humanité ne rencontrera jamais un paradis où elle n'ait qu'à s'endormir sous les ombrages; sa destinée est de lutter et de vaincre toujours, de rendre témoignage à sa puissance par ses misères, et de se glorifier dans ses souffrances.

Que cela soit donc ainsi. Le premier jour, pleurons sur la tombe des martyrs; promenons nos rêveries élégiaques par les carrefours où ces

Digitized by Google

hommes sont morts, rappelons-nous les tristesses passées, rouvrons les plaies saignantes de nos âmes, évoquons de blêmes fantômes et de mélancoliques idées, faisons une halte dans la poésie lamentable et solitaire. Mais le lendemain relevons le front vers le ciel, embrassons-nous, mes frères; soyons pleins de courage et de joie; demandons à nos poètes de chaleureuses inspirations, à nos artistes d'excitantes et prophétiques images. Car nous sentons notre vie et notre force; nous savons d'où nous venons et où nous allons; nous avons des devoirs à accomplir et des droits à conquérir; notre amour s'épand vers tous les êtres; notre intelligence s'élance vers l'avenir; notre volonté appelle les fatigues et les obstacles: l'humanité est éternelle et divine.

Et l'occasion était belle de réveiller au fond de tous les cœurs la conscience de notre dignité. L'apothéose de Napoléon, c'était l'exaltation de la personnalité humaine à la fois et de la nationalité française. Tous les sentimens généreux étaient intéressés à ce que ta resplendissante statue reparût sur ta colonne, ô mon empereur! Sublime parvenu, qu'il devait y avoir dans ton âme une foi vivace en l'énergie de l'homme et en l'avenir du monde! Quel défi c'est au destin que ta vie! comme tu jouais avec le passé, comme tu savais l'abolir ou le résumer! comme tu usais religieusement du présent! Tes quinze années de pouvoir sont aussi grandes qu'un siècle. Si quelques idées t'ont manqué, ta volonté a servi toutes les idées que tu as eues. Et ta volonté était infaillible et héroïque; c'était comme la volonté d'une multitude; elle a foudroyé les trônes, et illuminé les peuples; elle a sillonné et ensemencé la féconde terre d'Europe; elle s'est imposée à tous les esprits comme une indestructible unité; elle a laissé dans les âmes les plus distraites et les plus légères une salutaire stupeur. Tu as été le fléau dont le peuple a frappé les lâches et les traînards; tu les emportais tous dans ton infatigable mouvement.

L'enthousiasme, que cette face de bronze devait exciter, était prévu. Quand au coup de sifflet de la royauté s'est déchiré le linceul qui cachait le grand homme, nous tous, au pied de la colonne, nous Français, bons enfans et naïfs, nous avons crié *Vive l'empereur!* Apparemment nos acclamations ne s'adressaient pas à une ombre, mais à l'héroïsme national dont elle est le glorieux symbole. Puis, quand nous avons osé lever les yeux vers la Majesté impériale, nous sommes restés ébahis devant la mesquinerie de ce modèle. Nous cherchions l'empereur, son génie, sa rayonnante tête dont toutes nos femmes vantent l'antique beauté, la vaste sérénité de son front, la profondeur et la flamme de son regard. Hélas! on nous a caché ce large cerveau, on a penché ce regard sur la

Digitized by Google

terre... Qu'y as-tu aperçu, notre empereur? qu'avait-on à cacher sous les pans de ta capote traditionnelle pour leur donner cette ampleur ignoble?

Quand j'ai vu cela, je me suis souvenu des pygmées qui affectent tes allures et le culte de ta gloire, et je me suis retiré l'amertume au cœur.

Ainsi au premier jour l'élégie, au second l'apothéose; mais que ferons-nous le troisième jour? Nous avons pleuré les victimes, nous avons adoré le héros, mais tout cela c'est du passé, entendez-vous? A ceux qui nous disaient : Dieu c'est le hasard, l'humanité ce n'est rien; à ceux-là nous avons opposé Napoléon. Il est bon que ce colosse soit debout entre eux et nous, comme un témoignage excessif de la virtualité humaine et de la providence des peuples; mais l'avenir sera, nous l'espérons, dispensé de la tutelle de ces protecteurs dangereux; il faudra que l'égalité s'accomplisse, mais non plus sous la verge d'un dictateur. L'héroïsme que cet homme résume, fractionnons-le, dispersons-le dans les masses, que chacun en ait sa part et en exprime le sentiment.

Quand les choses en seront là, quand les temps s'accompliront où tout homme sera une majesté, alors nous dirons : En ce troisième jour, venez artistes élus entre tous pour l'irrésistible influence de votre foi, venez représenter par la lutte spontanée de vos inspirations la lutte pacifique, harmonieuse, éternellement engagée au sein de cette multitude qui vous juge.—Ce jour sera celui de l'émulation; tout homme se sentant de la poésie au cœur montera sur les tréteaux et chantera son hymne; tout homme ayant une mâle éloquence s'improvisera des rostres et un forum; à tout homme qui se sentira une puissance musicale, on donnera un orchestre et des chœurs; et le drame, cette littérature des peuples grands et libres, déploiera devant d'immenses amphithéâtres ses solennels enseignemens. Il faudra que ces hommes, qui se sont hier oubliés devant les mausolées ou le char triomphal des morts, deviennent tous acteurs dans leur propre fête, y développent leur énergie présente, y donnent les gages de leur avenir, et ressuscitent au profit de la pensée, de l'industrie, et de la moralité *moderne*, les merveilles athlétiques d'Olympie.

Nous sommes loin encore de cet avenir. La représentation que le gouvernement donnait à son bénéfice les 27, 28 et 29 juillet, ressemble misérablement aux représentations que MM. les entrepreneurs des plaisirs publics donnent chaque jour sur leurs planches; les poètes ont manqué à la royauté, comme depuis long-temps ils manquent à M. Harel : les doublures ont partout usurpé les premiers emplois. Au théâtre, n'est-ce pas, l'on a des faiseurs qui gachent des mélodrames ou des vaudevilles, et qui s'appellent Scribe, Dupeuty, Anicet, ou n'importe quoi?... Eh bien!

Digitized by Google

au château, on a sous la main des faiseurs ; on les convoque ; ils plantent sur le Pont-Neuf trois mâts de cocagne où l'on pend les couleurs nationales ; ils habillent un joli vaisseau d'eau douce, coquet et léché comme les romans maritimes de M. E. Sue. Au théâtre, on nous donne des pièces brisées, bruyantes, où rien n'est amené ni achevé, où la scène absorbe le personnage, le pétrit pour elle, le défigure et l'écrase. La pièce du gouvernement abondait aussi en scènes tapageuses qui se heurtaient, qui s'arrachaient les spectateurs ; on n'avait pas le temps de voir un verre de cette lanterne magique qu'aussitôt il était remplacé par un autre. Après l'infanterie, la cavalerie, et puis l'artillerie, et puis les sapeurs-pompiers ; après la revue, le concert, et puis la petite guerre, et puis le feu d'artifice, et puis le bouquet, et puis les illuminations. Demandez à ces gens-là des verres de couleurs, des fusées bleues, rouges, tricolores même, ils sont riches, ils vous en donneront ; mais si vous leur demandez quelque chose qui *passe l'épiderme*, qui aille à l'âme, qui mette la personnalité humaine en mouvement, qui formule ou élargisse ses idées, ils se garderont bien de vous comprendre.

Avez-vous vu le bon peuple promener son flot à travers tous ces apprêts d'allégresse officielle? Il ne demandait pas mieux que d'être ému ; peut-être même ne demandait-il pas tant. Partout il manifestait une heureuse tranquillité de joie ; il interrogeait de l'œil l'obélisque, et il passait ; il se dispersait dans les Champs-Elysées ; là il se faisait sa fête, à lui, il retrouvait toutes ses distractions du boulevard ou du coin des rues, ses harangueurs intarissables et ses rauques chanteurs. Je l'ai cru voir, le bon peuple, ouvrir la bouche grandement ; était-ce que son admiration fut fatiguée ou déçue?...

Il faut cependant constater un fait. La musique, cette puissance religieuse, est sortie des temples et des théâtres. Installée au milieu de la multitude, elle a su s'en emparer. Le prolétaire a senti frémir ses fibres aux vives et chatouillantes mélodies de Rossini. Il s'est soulé d'harmonie, lui que nos poètes-dandys croient uniquement fait pour l'ivresse du vin. Cette idéaliste et intime partition de *Robert le Diable*, il l'a aussi vraiment comprise et aussi nettement jugée que les dilettanti. Conviez-le souvent à de semblables émotions, il rentrera chez lui plus grave, plus heureux, plus penseur, et plus moral.

Et moi, enfant, marchant dans cette foule, curieux comme elle, mais peu content, je rêvais à quelque chose de plus grand que toutes ces parades, de plus éclatant que les carrousels des chevaliers, de plus religieux que les jeux de la Grèce ; à quelque chose de populaire, de progressif, et

Digitized by Google

souhaitons vivement que les prochaines représentations populariseront le succès de cette belle musique.

Vous plaît-il maintenant de passer avec moi de la rue Lepelletier à la place de la Bourse? Peut-être feriez-vous bien de m'y laisser aller tout seul, et de vous arrêter en chemin devant les plâtres grotesques de Dantan. Ces bouffonneries-là valent mieux que celles que j'ai à vous conter. Après la musique d'Hérold, délicate et ténue, frêle comme le souffle d'un phtisique, gracieuse et enfantine comme les illusions dont on berce un homme mourant, musique de petit jour, de petit bruit, de petite sensibilité, mais qui sait se faire écouter pour sa facilité et sa finesse; après cette douce musique d'Hérold, l'*Opéra-Comique* nous a fait entendre la musique de M. Carafa. La partition de la *Prison d'Edimbourg* est la chose du monde la plus anarchique, la plus désunie, la plus incolore, la plus insaisissable; vous courez après un sentiment, on vous jette une roulade; le musicien rencontre une situation animée, il l'esquive; il ne sait quel caractère donner à un couplet, il l'englobe dans un tutti. — On a vanté un chœur de prisonniers; ce chœur est chanté si fort que je ne l'ai pas entendu. J'ai seulement compris que ces vociférations s'adressaient au *dieu des voleurs, dieu des filous*; et ce public, composé de ce qu'il y a de plus honnête dans l'aristocratie financière et bourgeoise, applaudissait à tout rompre. Public moral!

Je voudrais pourtant dire quels élémens de succès il y avait dans ce rôle de George, ce fils de pair devenu chef d'insurrection par boutade et par tempérament, se réfugiant au milieu de la virginale nature d'Écosse et des naïves amours du peuple, lui, ennuyé de la vie factice de Londres, sorte de don Juan régénéré, et puis se trouvant en lutte contre son père, et puni par le bonheur même de ses passions. Le drame et la musique devaient avoir leur centre dans l'âme de ce jeune homme. C'était la partie pathétique et enseignante de cette fable. Une donnée aussi féconde que celle-là pouvait faire la gloire d'un artiste qui l'aurait comprise. Elle a été livrée par un faiseur à un faiseur; que pouvait-il en sortir? des contredanses pour la saison prochaine? — peut-être.

Mais voyez-vous, ce mois-ci la musique s'est déplacée. Les *dilettanti* se sont retirés dans leurs petits cénacles. Les jeunes gens sont allés s'asseoir autour de l'orchestre forain de M. Musard, et les concerts du jardin Turc ont immobilisé le Marais, comme autrefois Orphée faisait des bêtes. La musique a vécu de ses précédens, de ronflantes ouvertures et d'ariet-

Digitized by Google

ses ambitions. Le héros comique a pris son vol. Il n'est mis à l'abri que en toute liberté, par les carrefours, sur les boulevards, dans les jardins, le long des promenades publiques. Je ne sais pas comment l'on fera pour le remettre en cage. En vérité, ce n'est pas la peine qu'on courre après lui; son ramage est devenu singulièrement fade et monotone.

Il y a des choses sur lesquelles le public est blasé, et qu'il faut avoir sacrifiés. Tenez, le *Théâtre-Français* comptait un jour que les marchés de MM. Jody et d'Epagny étaient usés; il s'accoutra avec M. Rozier, jeune homme dont la vivacité déguise l'insuffisance, et nous avons eu le *Mari de Figaro*.

Certes personne plus que nous ne sympathise avec Figaro qui inspiré cette œuvre, et nous avons vu avec tristesse les feuilletons de la presse libérale répandre sur M. Rozier les fleurs coutumières de leurs élégantes railleries. Mais enfin, pour accomplir cette énorme tâche de nous dessiner Figaro sous un quatrième et suprême aspect, il fallait étudier Beaumarchais avec plus de patience ou de bonheur; il fallait pénétrer sa pensée plutôt que s'habiller de sa phrase. L'auteur du nouveau drame a écrit le rôle entier de Figaro avec une fidélité de verve que de plus habiles enviraient. Mais le style, ce n'est pas tout. L'homme, quoi qu'en ait dit M. de Buffon. — Un drame, c'est une dualité, une lutte. A ce Figaro qui se tient si bien sous son vieux costume, incisif et amer, il fallait opposer quelque chose qui fût selon la conception de Beaumarchais. Or les trois drames du maître ne sont pas espagnols, ils sont français. Ils se souciaient peu de la couleur locale, beaucoup des sympathies de parterre. Dans le *Barbier*, Figaro triomphe des astuces d'un vieillard; dans *la Folle Journée*, il déroute la surveillance et les séductions d'un grand seigneur; dans *la Mère coupable*, il écrase un Tartufe à épaulettes. Mais ces trois figures mystifiées, Bartolo, Almaviva et Bégearss, sont aussi françaises que l'espiègle figure de Figaro. C'est ce que M. Rozier n'a pas compris. Pour l'antithèse de Figaro, il a choisi Torrijos, un inquisiteur, un moine sceptique, un fanatique hypocrite, un Satan bien noir, bien épileptique, bien byronien, bien espagnol. Je vous demande comme cela important à notre public.

Aussi il a été bien puni, ce pauvre Figaro, pour avoir fait cette bévue. Malgré le chaleureux talent de Monrose, il a été méconnu et repoussé. Et à qui a-t-il cédé la place, bon Dieu! au maréchal de Richelieu et à toute cette turpitude du dix-huitième siècle contre laquelle il avait écorché son

Digitized by Google

bois vert. A sa prose rampante, ont succédé les hémistiches perlés de M. Alexandre de Longpré. Après la chute et *la Mort de Figaro*, le succès de *l'Alibi* ! Cela n'est pas possible. Mais à quelle classe s'adressait donc ce sale vaudeville rimé qui jette de la boue à toutes les classes ? On ne peut pas mettre plus d'esprit à être dégoûtant et faux. On veut refaire à tout prix les ordures du passé ; au moins faudrait-il les comprendre. Le premier acte de *l'Alibi* est insignifiant, le deuxième inintelligible, et le troisième superflu. C'est le total le plus nauséabond que je sache. Il est honteux d'avoir à parler de telles choses.

Oh ! j'aime bien mieux, croyez-moi, M. Fontan, qui, durant les cinq longs actes de *Bergami*, s'efforce de *réparer les outrages* que le vin et la débauche avaient imprimés sur la figure de Caroline de Brunswick, et de restaurer l'incapacité et la perfidie de George IV. Cette prétention est contraire à la vérité, mais elle tend à une démonstration utile. Avec cette donnée d'un roi honnête et d'une reine vertueuse, si horriblement malheureux en ménage, on raillerait efficacement l'inévitable aveuglement de leur sublime et exceptionnelle position. Cela n'est pas précisément un drame, mais enfin c'est une idée. Le pathétique est du reste presque nul dans cette œuvre ; cependant, lorsque le dénouement vous montre le roi George d'un côté, la reine Caroline de l'autre, et le postillon Bergami entre eux deux, il en résulte une impression vraiment solennelle et forte. On sent que ce sujet avait d'autres élémens de succès que le scandale attaché à une anecdote contemporaine. Mais il aurait fallu que le drame commençât et se soutînt entre ces trois grands acteurs qui l'achèvent.

C'est le malheur des ouvrages qu'on représente sur la scène de la Porte-Saint-Martin, de chercher plus la variété que l'ensemble, le mouvement que le sens, le pittoresque que l'émotion. On croit peut-être que l'intérêt naît des détails et non de l'unité : on se trompe. Si l'on a eu quelque raison de vouloir détrôner les anciens maîtres du théâtre, ce n'est point parce que leur génie n'était pas assez divers, mais parce que leur unité n'est plus la nôtre. Il est certainement, dans la plupart des drames du jour des situations imprévues, ingénieuses ou terribles, qui témoigneraient à la postérité des ressources de notre imagination, si ces situations savaient faire penser les têtes et vibrer les âmes de la génération présente. On *chauffe* à grand'peine une belle scène ; mais le public, qui ne s'y intéresse ni pour un homme, ni pour une idée, reste froid.

Ce tort est grand dans *la Chambre ardente*.

Voici bien long-temps que le mélodrame de la Porte-Saint-Martin ne se copiait lui-même. *Richard d'Arlington* a engendré les *Dix Ans de*

Digitized by Google

la vie d'une femme; *la Tour de Nesle* a engendré *Perinet Leclerc*; *Lucrèce Borgia* a engendré *la Chambre ardente*. Quand le caissier a trouvé, par hasard, un poète sous sa main, il l'a bien toisé, bien étudié; et puis, descendant dans la populace des auteurs, il leur a dit : J'ai besoin d'un mannequin tout semblable à ce poète. Cette fois, M. Mélesville a eu l'adjudication. Et vraiment sa machine ne manque ni d'élasticité ni de jeu; mais enfin la marquise de Brinvilliers est calquée sur la dona Lucrecia, Marie sur Jemaro, le chevalier de Sainte-Croix sur Gubetta, ou qui vous voudrez. Le mouchard Desgrais et le philantrope comte de Guiche sont la propriété de M. Mélesville. Ces deux physionomies se heurtent au troisième acte, mais elles n'y produisent pas l'effet qu'elles devraient faire. M. Mélesville sait assurément ce que c'est qu'une scène; il ne saura jamais ce que c'est qu'un drame. Le comte de Guiche ne devait pas mourir si vite; il devait finir par se rapprocher du peuple, comme Desgrais finit par s'en séparer.

Je ne puis laisser passer, sans la qualifier, l'idée qui est au fond de *Lucrèce Borgia* et de *la Chambre ardente*. J'ai lu, il y a deux jours, en tête d'un journal fashionable, que la question du drame était entre M. Hugo et le passé. Oh! que non pas, mes maîtres, la question est entre vous et l'avenir. Moi, j'ai toujours beaucoup aimé *Hernani*. C'était, à vrai dire, une tragédie sourde, un peu embarrassée et désordonnée; mais enfin il y avait là de l'énergie, de la verdeur, une grande exaltation lyrique, un sauvage sentiment d'individualisme. Un poète qui fait cela *sent* les hommes; peut-être ne les *sait-il* pas. Cela promettait beaucoup. Mais déjà dans *la Maison Delorme* perce le système qui s'est essayé dans *le Roi s'amuse*, et a éclaté dans *Lucrèce Borgia*. Ce système, si c'en est un, est une conception bien pauvre. M. Hugo vous dit : Prenez cette pleine fiole de vices, infusez-y une goutte de vertu, et vous aurez une potion que le public avalera avec fureur. Eh bien! où espère-t-on nous mener en voulant ainsi nous intéresser à la biographie de tous les scélérats? à aimer le crime, ou à redouter la fatalité? A qui peut-il importer qu'on réhabilite le brigandage et la débauche? Ni à la société actuelle qui les flétrit, ni à la société future qui les prévendra. Mais tâchez donc un peu de vous souvenir de la moralité de votre mission et de la gloire de ceux qui vous ont devancés dans cette haute carrière. Si les tragédies de Voltaire ont effacé celles de Crébillon, c'est que Voltaire était un poète d'avenir comme nous en attendons un, et Crébillon un oisif comme vous, s'ingéniant à

Digitized by Google

s'épouvanter inutilement, comme vous. Le règne de la terreur est passé; il est aussi impie au théâtre qu'impossible en politique. Ce n'était pas la peine de vous insurger si hautement contre le siècle de Louis XIV, pour refaire celui de Périclès, ni de tuer Boileau, pour faire revivre Aristote; car vous en êtes vraiment là, et vous seriez stupéfaits si, dans ces vieux rhéteurs grecs, on vous montrait le thème favori de vos plus nouvelles préfaces. Vous devriez savoir cependant que Corneille a fait une chose grande et providentielle en substituant dans la poétique scénique *l'admiration* à la *pitié*. Marchez dans cette voie si vous voulez avoir une célébrité sérieuse et durable; créez des héros qu'on veuille suivre, et non pas des monstres qu'on craigne de revoir dans son sommeil; donnez aux hommes du courage, et non pas de la peur; — ou bien, si vous avez plus de satire dans le cœur que de dogmatisme dans la tête, voyez que de nobles passions sont à l'étroit dans notre société, auxquelles il faut assurer l'émancipation et l'avenir; faites-vous l'avocat des infortunes du siècle; usez contre les sots et les méchans cette vitalité qui s'épuise en inventions bizarres. Oui, il y a des préjugés à heurter, des mesquineries à confondre, des victimes et des idées à réhabiliter. Mais quand vous réhabiliterez *la prostitution*, *l'assassinat* ou *le poison*, nous vous demanderons quel péché vous avez commis pour être frappés de ce vertige.

On cherche à produire des effets; on ne songe pas à obtenir un résultat: on se retranche dans un monde abstrait; et, comme le *Journal des débats* a osé y inviter, on se forge des passions dramatiques qui ne touchent ni à notre politique, ni à notre philosophie, ni aux regrets, ni aux espérances de qui que ce soit, ni à la manière dont chacun sent et fait habituellement. En se plaçant ainsi en dehors de toute réalité, on évite la contestation; on est également loué par la *Quotidienne* et le *Courrier français*. La préférence accordée à un auteur devient tout-à-fait une question de tempérament et de nerfs. Les fiévreux de toutes les classes, des plus élevées surtout et des plus excentriques, toutes les organisations exaltées dont la générosité a été déviée et la force tournée en manie, tous ces enfans qui, en brisant leurs dieux, ont cru briser la divinité, toutes les intelligences avortées à qui il n'est resté du sentiment de leur grandeur qu'une intrépidité aventureuse, hommes sans issue à leur ambition, femmes sans sympathie pour leur amour, tous ces tristes et inconsolables élus se ruent à la porte Saint-Martin. Et les béats, les froids, ceux que le bonnet de coton a préservés de la foudre, ceux qui sont bienveillans par état, dont le sang n'a été brûlé que par le gaz du comptoir, toute cette population active sans intelligence, honne sans mérite, contente sans

Digitized by Google

bonheur, mitoyenne entre le génie inutile et le manœuvre mécanisé, ces bourgeois adorateurs de l'or, peu soucieux de l'ordre idéal, passionnés pour ses apparences matérielles, hommes dont les muscles absorbent les nerfs, dont les sens empêchent l'âme d'éclore, femmes sans vices et sans moralité, tout ce troupeau également dénué de religion et d'impiété s'écoule au Théâtre-Français. Ce sont ces excellentes gens qui font les succès de M. Casimir Delavigne, qui s'abreuvent de la rosée lente que distille le ciel de ce pur poète, qui s'endorment paisiblement avec Philippe de Comines, sous les hêtres de Plessis-les-Tours, sans songer aux infernales trappes pratiquées sous leurs pas, qui s'amusent à voir la tapisserie que dessine lady Élizabeth, qui joueraient volontiers au volant avec le cadet des enfans d'Édouard, et qui admirent comme quoi ce pendard de Tyrrel est le plus honnête homme de père.

Mais cette foule qui, à certains jours solennels, tient ses comices au théâtre de la rue Richelieu, s'éparpille habituellement, selon son instinct ou sa commodité, dans toutes ces petites salles groupées autour de la mère commune.

Le *Gymnase*, la plus éloignée et la plus aristocratique de toutes ces colonies, faillit, il y a quelques années, éclipser le lustre du grand théâtre. En ce temps-là M. Scribe avait volé à M. Delavigne la moitié de son manteau royal. Dieu! comme le soleil de juillet a mangé la couleur de cette pourpre! — Toutes ces jolies petites pièces à repentances et à sympathies, toutes ces larmoyantes péripéties d'amours ingénus, resserrées dans un boudoir, et contenues dans un quart d'heure, où mademoiselle Léontine Fay baissait et relevait suavement ses soyeuses paupières; je ne sais ce qu'elles sont devenues, les blanches colombes! M. Ancelot a tué le vaudeville de chambre à coucher avec le vaudeville historique. Alors M. Scribe a renoncé au marivandage et au fauteuil d'académicien; il a ouvert sa voile mignonne au vent nouveau. C'est à cette stoïque résolution que nous devons le *Moulin de Javelle*. Mon bon régent, comme vous voilà fait, en sortant des mains de M. Scribe; régent, berger arcadien, inoffensif et doucereux, pastoureau timide, aussi laineux que les moutons qu'on vous mène paître sur les bords du fleuve de *Tendre*! Oh! il n'y a rien de comparable à cette stupidité, que le travestissement de Dubois en gâte-sauce. Le Gymnase a vu que cette sucrerie serait bien vite usée. Avec la *Femme de l'avoué*, il a voulu nous transporter

Digitized by Google

dans la réalité actuelle, cela ne lui a guère mieux réussi. C'est qu'une femme d'aujourd'hui est comme toutes les autres : elle touche du piano et pince de la harpe, donne deux bals par an, reçoit un jour de la semaine, et sait s'ennuyer patiemment. Mais quand on veut faire de la comédie à tout prix, on crée des distinctions qui n'existent nulle part. Le Gymnase a été, ce mois dernier, au périgée de sa gloire. Il touche la terre de l'aile, appauvri et éclaircé qu'il est. La société qui fréquente ce théâtre est de mœurs élégantes, accessible aux affections tendres et à la souveraineté des femmes. Il me semble que, malgré les notables changements survenus dans nos idées et dans nos relations depuis trois ans, il ne serait pas difficile de saisir l'unité et la portée de ce public. On lui a donné une petite comédie qui tendrait à concilier ses exigences avec la virilité de notre époque. C'est *Pauline*, le plus intelligent et le plus décent des vaudevilles faits avec les souvenirs du dix-huitième siècle ; eh bien ! il a été peu apprécié.

Voici les *Variétés*, salle ouverte aux flaneurs qui passent, salle plébéienne où l'artisan, enrichi par sa personnelle industrie, aime à venir entendre les quolibets et les bêtises de son premier état. Ce théâtre a essayé avec bonheur la peinture de la vie du peuple. Le prolétaire a quelquefois pris sur ces planches des allures vives et poétiques. Le succès d'*Étienne et Robert* est encore récent. *Monsieur*, l'homme de bureau, peureux et mesquin, est un tableau assez grotesque, mais peu attrayant. *Le Comédien du roi de Prusse*, dans un cadre assez bien dessiné, renferme une anecdote vulgaire. *L'Assassin* est la plaisanterie la plus triste qu'Odry ait jamais eu à égayer. Je voudrais ne pas parler de la *Salle de bain*, sorte de pornographie empruntée à ces luxurieuses images qui encombrent les cartons des marchands d'estampes. Le théâtre des Variétés a des précédens plus heureux à rappeler. Étant au milieu de la richesse, qu'il évoque le souvenir de la pauvreté, qu'il entretienne ses habitués des vertus et de la dignité du peuple. On ne peut mieux faire.

Un peu plus loin il est certain lieu mystérieux et retiré où l'on voit assez jolie compagnie et des vaudevilles fort graveleux. Dans ce coin privilégié, la gaieté va jusqu'à la gaillardise : on peut se permettre ces choses en petit comité. Collé se serait trouvé à l'aise en cette espèce qui semble faite pour perpétuer la tradition des friandises sensuelles et fines

rochepchées de nos pères. Le Palais-Royal abrite ce petit serpent tapi dans les hautes herbes, et guettant la morale publique pour la mordre au talon. A la place de la prude déesse, je me méfierais de ce reptile flexueux qui va changeant de peau, s'affublant de toutes les robes, féerie, conte, histoire, cancan; je m'en méfierais surtout lorsqu'il prend le minois tentateur et la voix agaçante de mademoiselle Déjazet; car alors il est inévitable. Mais mademoiselle Déjazet est absente, et, pour en tenir lieu, on nous a donné *le Bon Enfant* de M. Paul de Kock. Ce bon enfant là, c'est tout ce que vous voudrez, un niais, un viveur, un pauvre diable, un mendiant vertueux, tout, excepté un bon enfant. Je vous recommande plus spécialement M. Tigré, ex-marchand fourreur de leurs majestés impériales; homme exempt de préjugés, qui a fait la fortune de cette pièce mal conçue. Je n'ai pas compris ce qu'il pouvait y avoir de divertissant dans *les Baigneuses*, si ce n'est cette hardiesse de trivialité qui arrache le rire par surprise. Autrefois l'aristocratie se gaudissait à l'écart dans ses petites maisons; aujourd'hui la bourgeoisie, meilleure, prend ses ébats publiquement. Eh bien! tant mieux! Les plus sévères pourront s'y montrer sans trop rougir, et le vieux Caton n'aurait pas eu à voiler sa face si les jeux de Flore n'eussent pas eu d'autres rudités.

Au *Vaudeville*, le public est fort mêlé, fort variable, comme le répertoire. Ce théâtre est vraiment en contact avec toute la superficie de la société, il peut essayer tous les genres jusqu'à une certaine profondeur, et a vu favorablement accueillies trois pièces aussi diverses que *Madame Grégoire*, *le Duel sous Richelieu*, et *Faublas*. Cette fois M. Anicet n'a commis qu'un vaudeville, mais cet *Escroc du grand monde* est une abstraction bien pitoyable, et qui se traîne dans de bien froides banalités. — M. Lockroy s'est vengé de la médiocrité de *Perrinet Leclerc* par sa jolie comédie de *Pourquoi?* C'est une bonne étude de mœurs intérieures, que nous aurions voulu voir développée plus sérieusement et plus longuement. Ces types sont maigres, mais ils sont vrais et bien compris. — La raison de commerce Fontan et Dupeuty, qui a livré *Bergami* à la Porte-Saint-Martin, avait réservé la *Camargo* au Vaudeville. Çà, je vous prie, messieurs, qu'était-il besoin que madame Albert allât prendre des leçons chez M. Vestris, et revînt en jupon court, empanachée, et secouant le tambour de basque, pirouetter de son mieux devant nous; c'est l'âme de l'artiste que nous avions intérêt à connaître; et vous l'avez malheureusement sacrifiée à un faux luxe de scène; et puis la vertu chez la Camargo,

Digitized by Google

ce ne devait pas être l'absence, mais la vérité de l'amour. — Après cela sont venus *le Roman nouveau* et *les Femmes d'emprunt* : ce sont deux excès contraires : la première de ces deux pièces est trop fade, la seconde trop salée et trop spirituelle. S'il est vrai que ce soit là le genre de gaudeville dont nos pères goûtaient la malice, l'esprit français a bien dégénéré. Quant à *Jean Dacert*, prétention à la féerie, brutalité goulue, il n'en faut rien dire, sinon que M. Scribe en est l'auteur, et qu'il a prouvé que l'ignoble était aussi dans son possible.

C'est ainsi que les heureux du siècle s'amusent ; ils s'amusent de peu. Mais la classe de Paris la plus remuante et la plus impressionnable, celle qui est à la fois plus près des idées, plus près de la nature, plus près de la réalité ; qui a de l'indépendance et de la fierté, toutes les nobles passions enracinées dans le cœur, la classe ouvrière s'est choisi les théâtres les plus reculés du boulevard ; elle comprend et applaudit Deburau, elle admire les fantasmagories de madame Saqui, elle a fait de l'Ambigu-Comique son Théâtre-Français, et de la Gaîté sa Porte-Saint-Martin. Pour ces imaginations vierges, pour ces cœurs ardens, pour ces intelligences ouvertes, on pourrait faire essai d'une poésie grande et nouvelle. Un poète patient et intelligent opérerait facilement une régénération dramatique, en consacrant son génie à ces théâtres populaires. Si Shakespeare avait le malheur de vivre de nos jours, il établirait probablement ses tréteaux près du Château-d'Eau. Béranger a pris la chanson dans la rue pour en faire l'hymne. Croyez-en son exemple, il faudrait prendre le mélodrame au boulevard pour en faire la tragédie.

Avec quelle merveilleuse bonne volonté ce public s'est prêté au succès du *Festin de Balthazar !* Et assurément ce n'était pas une représentation fort recréative. Il y avait pourtant dans cette conception des élémens secrets d'opportunité, que de plus adroits ou de mieux instruits eussent exploités. La nationalité hébraïque, telle qu'elle a été récemment dévoilée, plus positive que mystique, si heureusement constituée qu'en défendant son existence elle défendait l'idée la plus large des temps primitifs ; cette nationalité, qui avait divinisé toutes ses institutions, qui appelait *prophètes* ses tribuns, et rédempteur du monde le Sauveur promis à ses propres calamités, ne semble-t-elle pas être le modèle de notre nationalité française, dont les plus grands égoïsmes ont un intérêt cosmopolite, à qui Dieu a donné les tables de la civilisation moderne et confié l'arche de l'alliance universelle ? A prendre ainsi pour sujet le peuple juif, sa *personnalité* jalouse et sa mission générale, il aurait fallu bâtir le drame au-

Digitized by Google

tour de Daniel, le jeune héros de ce peuple. Mais le faiseur sympathisait bien plus vivement avec Balthazar, qui lui permettait d'appeler à son aide le décorateur et le maître de ballets. L'art visible nous déborde.

Dans les *Deux roses* par M. Mallian, j'ai trouvé assez remarquable la peine que l'auteur a dû se donner pour trouver des transitions à des scènes sans rapport intime, et l'idée originale qui lui est venue de placer au quatrième acte le vrai et définitif dénouement de son drame. L'auteur a parfaitement senti que les batailles de Barnet et de Torbury ne pouvaient pas avoir dans son drame une importance aussi décisive que dans l'histoire. Un songe, dont l'impression est grande, révèle à Édouard la plus lointaine issue de ces mortelles péripéties. Parmi tous ces personnages qui se heurtent, qui grimacent et qui vocifèrent sous les arceaux et les ogives, un seul a vraiment ému le parterre, c'est Warwick, ce faiseur de rois, qui, à défaut de conscience, avait du moins l'honneur pour le conduire à travers toutes ces luttes déplorables.

La Gaîté s'est mise en frais pour séduire nos imaginations. L'affiche vous annonce que *les Quatre élémens* sont une pièce-féerie, moi je vous déclare que c'est une bêtise à grand spectacle. Pour Dieu! quand on fait du mythe, il faut y cacher une idée quelconque. Quand vous nous montrerez la race aplatie du Roi des taupes, nous essaierons de vous comprendre; mais vous suivre à travers ces drolatiques naïades, ces sylphes et ces salamandres qui vivent dans le calembourg plus encore que dans l'eau, l'air ou le feu, c'est par trop puéril. — M. Lesguillon s'est fait le champion de la morale du code civil (Titre VII, ch. 3, § 2. De la reconnaissance des enfans naturels). Nous savions bien que la recherche de la paternité est interdite, mais nous n'avions jamais prévu à l'art. 340 une sanction aussi sanglante que celle dont *le Fils naturel* de M. Lesguillon nous a rendus témoins. Tuer son père en duel en le prenant pour un simple particulier, c'est un poids terrible sur une conscience timorée; mais rassure-toi, infortuné jeune homme! si MM. du parquet jugent à propos de te poursuivre, la loi du moins, par une judicieuse compensation, leur défendra de requérir contre toi la peine du parricide.

Et maintenant, à vous, lecteur, qui avez bien voulu venir vous asseoir à notre foyer, moi, l'*affranchi*, qui ai été choisi pour vous accompagner aux théâtres de notre cité glorieuse, je voudrais pouvoir vous dire : Hôte, asseyons-nous sous les portiques d'un temple, et cherchons ensemble la leçon et les espérances qui restent à un homme, après avoir vu tout cela. Vous avez été du mont Palatin où les rois avaient groupé les patriciens,

Digitized by Google

jusqu'à l'Aventin où le peuple s'est retiré; vous avez ouï avec une égale patience les *comœdiæ palliatæ* et les *atellanæ*, les pièces solennelles et les triviales : eh bien! emportez-vous de ces spectacles un plus grand amour des dieux, un désir plus ardent de gloire et de vertu? Que pensez-vous qu'il advienne de notre ville, où l'imagination et le cœur des hommes n'ont que ces pâles manifestations? Obtiendra-t-elle l'éternité qui lui est promise, ou bien deviendra-t-elle silencieuse et effacée comme ces grandes villes de l'Orient dont on parle et qui ne sont plus? — Hélas! mon hôte, le siècle marche si vite qu'il n'est pas la peine de nous arrêter pour si peu. Le glaive de César a courbé la génération qui s'achève. Tant pis pour elle! Au lieu de s'apitoyer sur sa caducité et de larmoyer à ses funérailles, les jeunes hommes doivent saluer l'aurore qui jette ses feux précurseurs dans le ciel.

Et puis nous ne prétendons pas tenir l'art dramatique prisonnier dans les barrières de la capitale. Nous voudrions pouvoir suivre Mme Dorval et Frédérick sur les théâtres des départemens.

Nous recommandons comme pouvant avoir une grande influence sur les plaisirs de la France, un projet de *réforme théâtrale* (1) émané de la jeune presse bretonne. Il consiste à faire exploiter simultanément les théâtres de neuf grandes villes par neuf troupes dramatiques complètes dans neuf genres différens, se succédant dans chaque ville de cinq semaines en cinq semaines, et réunissant aux artistes les plus distingués de la province quelques uns des premiers talens de la capitale. Le résultat serait d'importer en province une continuelle variété de représentations et une unité d'impressions qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à Paris.

HIPPOLYTE FORTOUL.

(1) Un Projet d'une nouvelle organisation des théâtres des départemens et principalement des grandes villes. Imprimerie de Mellinet, à Nantes. 1835.

TABLE DES MATIÈRES

DANS LA 17e LIVRAISON DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

JUIN 1835.

ARTICLES.

Pages.

1. De la philosophie éclectique enseignée par M. Jouffroy 341
2. Des essais de classification de l'espèce humaine 383
3. Cours de M. Lerminier (les trois dernières leçons) 406
4. Études historiques (la Fronde) 429

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIVRES FRANÇAIS.

Vues sur l'histoire contemporaine, par Louis de Carné, 459; — Essais sur la philosophie des Hindous, par M. H.-T. Colebrooke, 466; — Astronomie des Arabes : Traité d'Aboul Hhassan Ali, traduit, par feu J.-J. Sédillot, 471; — Archives historiques et littéraires du nord de la France, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux, 474; — Cours d'histoire moderne, par M. Filon, 475; — Voyage dans la régence d'Alger, par M. Rozet, 477; — Livre des actes, 484; — Solitude, par J.-M. Dargaud, 494; — Les ombrages, par Gustave Drouineau, 496; — Les Roueries de Trialph, par M. Lassailly, 499; — Une mé-

Digitized by Google

chante femme, par Hippolyte Bonnelier, 500; — Lélia, par Georges Sand, 501; — Louis XVI à Varennes, par M. Henri Millot, 503; — Satires, contes et chansonnettes, par M. Boucher de Perthes, 504; — Plaisant contract de mariage, etc., 505; — Sermon dv cordelier avx soldats, etc., 505; — Essai sur les monnaies chartraines, par M. E. Cartier, 506; — Atlas des oiseaux d'Europe, par J.-C. Werne, 506; Manuel du dessinateur, par A.-M. Perrot, 507; — Manuel du menuisier en meubles et en bâtimens, par M. Nosban, 507; — L'arithmétique traitée simplement, par M. Bessière, 508.

SOCIÉTÉS SAVANTES. Académie des sciences : séances des mois de mai et juin, 510.

BULLETIN DRAMATIQUE, 550.

IMPRIMERIE DE AD. MOESSARD,
rue de Furstemberg, n° 8.

Digitized by Google

TABLE

ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

DU CINQUANTE HUITIÈME VOLUME

DE LA

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE.

AVRIL, MAI, JUIN, 1833.

On a réuni aux trois mots indicatifs des *grandes divisions* de ce recueil :

I. MÉMOIRES OU ARTICLES, ET MÉLANGES;
II. BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE;
III. NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES;

le détail et le renvoi des articles qui s'y rapportent; puis on a caractérisé ces articles, à la suite du nom de leurs auteurs, par l'une des trois abréviations ci-après : M. (MÉMOIRES OU ARTICLES); B. (BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE); N. (NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES). La désignation C. après les noms propres indique les collaborateurs de la *Revue*.

Au lieu de comprendre sous la dénomination générale SCIENCES ET ARTS les différentes sciences dont traite ce volume, on a cru devoir, pour rendre les recherches plus faciles, indiquer séparément, *en lettres capitales*, non seulement chacune des branches des connaissances humaines : AGRICULTURE, ANATOMIE, etc.; chacun des élémens de la civilisation et des moyens principaux de communication entre les hommes : ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES, DICTIONNAIRES, ENSEIGNEMENT MUTUEL, INSTRUCTION PUBLIQUE, JOURNAUX, THÉATRES, etc., mais encore chacun des pays dont il est fait mention dans ce recueil.

A

ACADÉMIES. *Voy.* SOCIÉTÉS SAVANTES.
Acétique (Sur la formation de l'acide) par la germination, par MM. Colin et Edwards, 292.
Acide malique de Scheele (Mémoire sur), par M. Guérin-Varry, et rapport de M. Dumas sur ce mémoire, 519.
AGRICULTURE, 270, 477.

Digitized by Google

ALGER, 477.
Alger (Voyage dans la régence d'), par M. Rozet, 477.
ALLEMAGNE, 162, 170.
Almanach historique, publié par Fréd. de Raumer, 164.
Amérique du nord (Trois ans dans l'), par James Stuart, 157.
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, 525, 528, 530, 534.
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE, 157, 545.
Ampère. *Voy.* Courant.
ANATOMIE, 523, 535, 540.
ANGLETERRE. *Voy.* GRANDE-BRETAGNE.
ANTHROPOLOGIE, 383, 533.
ANTILLES, 429.
Antiquaires de Normandie (Mémoires de la société des), 221.
ANTIQUITÉS. *Voy.* ARCHÉOLOGIE.
Antiquités (Cours d') monumentales, par M. de Caumont, 223.
ARCHÉOLOGIE, 178, 216, 221, 231, 272, 474.
ARCHITECTURE, 222.
Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux, 474.
Arithmétique d'Emile, par Emile Develey, 268.
Arithmétique (L') traitée simplement, par M. Bessières, 508.
Arnauld, C. B., 249.
Arnoult (Edmond). *Voy.* Paul.
ART MILITAIRE, 174, 513.
ART NAUTIQUE. *Voy.* MARINE.
ARTS INDUSTRIELS. *V.* INDUSTRIE.
Asparamide et sur l'acide asparamique (Mémoire de MM. Boutron-Charlard et Pelouze sur l'), 282.
ASTRONOMIE, 5, 275, 471, 510.
Astronomie des Arabes, traité d'Aboul-Hhassan-Ali, trad. de l'arabe par feu G.-G. Sédillot, et publié par les soins de L.-Am. Sédillot, 471.
Audouin (V.) *Voy.* Insecte. — *Voy.* Nid.
AUTRICHE, 162.

B

Baltisch (*Franç.*). *Politische Freiheit*, 170.
Basselin (Olivier). *Voy.* Vaux-de-Vire.
Beaumont (G. de). *Voy.* Système.
BEAUX-ARTS, 270.
Becquerel. *Voy.* Electro.
— *Voy.* Fluide.
BELGIQUE, 162, 176, 234.
BELLES-LETTRES. *Voy.* LITTÉRATURE.
Benoiste, C. B., 192, 465, article signé B.
Bères (Emile), du Gers, C., 96.
Bessières. *Voy.* Arithmétique.
Bible (La), traduction nouvelle, par M. Cahen, avec l'hébreu en regard, 201.
BIBLIOGRAPHIE, 177, 178, 505.
BIOGRAPHIE, 145, 178.
Biot. *Voy.* Nutrition.
Blachette. *Voy.* Manuel.
Blainville (de). *Voy.* Zoologiques.
Boisthibault (Doublet de), C. B., 506.
Bonnelier (Hippolyte). *Voy.* Femme.
BOTANIQUE, 289, 293, 531.
Botanique (Rapport de M. Ad. de Jussieu sur les collections de) rapportées du Chili, par M. Gay, 530.
Bouchardat. *Voy.* Panification.
Boucher de Perthes. *Voy.* Satires.
Bouchotte. *Voy.* Description.
Boudet (Félix). *Voy.* Serum.
Boué (Ariste), C. B., 262, 265, 266.
Boussingault. *Voy.* Fluides.
Brongniart. *Voy.* Géologiques.
Buchez. *Voy.* Histoire.
BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE : Allemagne, 162; — Belgique, 176; — France, 184, 459; — Grande-Bretagne, 145; — Italie, 179.
Burnouf (Eug.). *Voy.* Yacna.

C

Cagniard-Latour. *Voy.* Marteaux.
Cahen (J.), C., 29.

Digitized by Google

Cahen. *Voy.* Bible.
Calcul des limites, mémoire de M. Cauchy, 275.
Calculeux (Deuxième compte rendu du traitement des) à l'hôpital Necker, par le docteur Civiale, 297.
Caliban, par deux ermites de Ménilmontant, 249.
Calorique rayonnant (Nouvelles observations sur la transmission du) à travers des corps diaphanes, par M. Melloni, 276.
Calorique (Sur l'absorption du) par les verres colorés, par M. Melloni, 516.
Capello (*August.*). *Opusculi scelti scientifici*, etc., 179.
Carné (Louis). *Voy.* Histoire.
Carnot (Hipp.), C. B., 167, 169, articles signés H. C.
Carnot (H.), C. N., 319.
Cartier (E.). *Voy.* Monnaies.
Castéra. *Voy.* Société.
Cauchy. *Voy.* Calcul.
Caumont (de). *Voy.* Antiquités.
Cavernes calcaires de Cusy (Notice sur les), dans les Beauges, et sur les sables aurifères de Chéran, en Savoie, par M. Héricart de Thury, 287.
Chabouillet (Anatole), C. B., 274.
Chapus (Eug.). *Voy.* Titime?
Charles-Quint et sa cour (Particularités inédites sur), par le baron de Reiffenberg, 178.
Charlier (Victor). *Voy.* Titime?
Charruas (Observations sur les), par M. Virey, 533.
Chauveau (Adolphe). *Voy.* Tarif.
Chevreul. *Voy.* Serum.
CHILI, 525, 528, 530, 534.
CHIMIE, 267, 270, 280, 281, 282, 284, 286, 289, 519, 521.
CHIRURGIE. *Voy.* SCIENCES MÉDICALES.
Chlorures métalliques (Combinaisons de) avec l'acide chromique, mémoire de M. Eugène Pélégot, et rapport de M. Dumas sur ce mémoire, 281.
CHOLÉRA-MORBUS, 267.
Choléra-morbus (Recherches sur la nature et la cause du), par C. Ledeschault, 267.
Chronique du dix-neuvième siècle, par le docteur Carl Venturini, 162.
Chronique du jour des morts, par A. Labutte, 254.
Ciel (De l'infinité du), par M. Jean Reynaud, M., 5.
Circulation (Nouvelles idées sur la), par M. Tanchou, 297.
Citadelles (Sur le projet d'entourer Paris de), par M. Jean Reynaud, 303.
Civiale. *Voy.* Calculeux.
Classification de l'espèce humaine (Des essais de), par le docteur Prichard, 383.
Clausen. *Voy.* Comètes.
Code d'instruction criminelle, annoté par J.-B. Duvergier, 261.
Code pénal, annoté par J.-B. Duvergier, 261.
Colebrooke. *Voy.* Hindous.
Colin. *Voy.* Acétique.
Colonie sociétaire (Fondation d'une) à Condé-sur-Vesgres, 328.
Comètes de 1743 et de 1819 (Travail de M. Clausen sur les), 275.
COMMERCE, 262, 477.
CONCHYLIOLOGIE, 175, 296, 535.
Connaissances humaines (De la connexité des), et en particulier de l'influence de l'étude de l'économie politique, par M. A. Walras, 258.
Conninck (de). *Voy.* Différentiomètre.
Contract (Plaisant) de mariage passé nouuellement à Avbervilliers, le 35 feurier 1333, entre Nicolas Grand-Jean et Gvillemette Ventrve, etc., 505.
Courant électrique (Sur la production d'un) dans un fil roulé en hélice autour d'un barreau aimanté, par M. Ampère, 278.
COURS, 406.
Cours de M. Lerminier; les trois dernières leçons, par M. Charles Emmanuel, M., 406.
Cours d'histoire moderne : De la

Digitized by Google

France et de l'Angleterre, par M. Filon, 475.
Crowe (Eyre), C. B., 162, article signé E.
Crustacés (Observations sur les changemens de forme que divers) éprouvent dans leur jeune âge, par M. Milne-Edwards, 535.
CULTE. *V.* SCIENCES RELIGIEUSES.
Cuvier (Honneurs rendus à), 549.
Cuvier. *Voy.* Règne.

D

Dargand. *Voy.* Solitude.
Deleau jeune. *Voy.* Névralgies.
Depping, C. B., 171, 176, article signé D.
Description topographique et statistique des possessions britanniques au nord de l'Amérique, par M. Bouchotte, 545.
DESSIN, 507.
Dessinateur (Manuel du), ou traité complet du dessin, etc., par A.-M. Perrot; troisième édition, entièrement refondue, et considérablement augmentée, par A. Vergnaud, 507.
Develey (Em.). *Voy.* Arithmétique.
— *Voy.* Géométrie.
Diastase (Mémoire sur la) et la dextrine, et sur les applications industrielles de ces deux substances, par MM. Payen et Persoz, et rapport de M. Dumas sur ce mémoire, 521.
Différentiomètre ou clinomètre (Mémoire sur un nouveau), par M. de Conninck; rapport de M. Ch. Dupin, 525.
Dinaux (Arth.). *Voy.* Archives.
Documens statistiques (Recueil de); — Belgique. Publiés par M. Philippe Vander-Maelen, 176.
Dramatique (Bulletin), par M. Hippolyte Fortoul, 329.
DROIT. *Voy.* JURISPRUDENCE.
— *Voy.* LÉGISLATION.
Drouineau (Gustave). *Voy.* Ombrages.
Duchâtellier. *Voy.* Salaires.
Dufour (Léon). *Voy.* Tarentule.
Dumas. *Voy.* Acides.
— *Voy.* Chlorures.
— *Voy.* Diastase.
Dumersan, C. B., 272.
— *Voy.* Médailles.
Dupin (Ch.). *Voy.* Différentiomètre.
Duvergier (J.-B.). *Voy.* Code.

E

ÉCONOMIE POLITIQUE, 30, 258, 301, 320.
Economie (De l') politique, par M. Jules Leroux (deuxième article), M., 30.
ÉCONOMIE RURALE ET DOMESTIQUE, 284, 299, 521, 523, 544.
Edwards (Milne-). Voy. Acétique.
—Voy. Crustacés.
—Voy. Méduse.
ÉLECTRICITÉ, 277, 278, 279, 289.
Electro-chimie (Premier mémoire sur l'application de l') à la physiologie végétale, par M. Becquerel, 289.
Emmanuel (Charles), C., 428, 213.
ENTOMOLOGIE, 175, 537, 538, 539.
Esclavage (De l') des noirs et de la législation coloniale, par Victor Schœlcher, 257.
Esclaves (Condition des) dans la Caroline et la Géorgie, 157.
ETATS-UNIS, 162, 301, 545.
ETHNOLOGIE, 384.
Etudes historiques. La Fronde, par M. Hippolyte Fortoul, M., 429.
Evolution des plantes (Mémoire de M. Girou de Buzareingues relatif à l') et à l'accroissement en grosseur des exogènes, 293.

F

Fabré-Palaprat. Voy. Galvanisation.
Fécule (Recherches sur le principe actif qui détermine la rupture des grains de), et sur ses usages économiques, par MM. Payen et Persoz, 284.

Digitized by Google

Femme (Une méchante), par Hippolyte Bonnelier, 500.
Femmes (Deuxième lettre sur la condition des) au dix-neuvième siècle, par Mlle Marie de G...., M., 124.
Fichte. Voyez Homme.
Figurine trouvée à Tigy (Loiret); rapport à ce sujet fait à la Société royale des sciences, arts et belles-lettres d'Orléans, par M. Vergnaud-Romagnesi, 231.
Filon. Voy. Cours.
FINANCES, 258, 301.
Fistules (Nouvelles applications du procédé de M. Velpeau pour la guérison des), faites par l'auteur lui-même, 299.
Flaxman. Voy. Œuvre.
Fluides élastiques (Recherches chimiques sur la nature des) qui se dégagent des volcans de l'équateur, par M. Boussingault, 286.
Fluide positif (Expériences de M. Becquerel sur les propriétés du) et du fluide négatif, 277.
Fontenelle (Julia). Voy. Tanneur. —Voyez Manuel.
Fortia (de) d'Urban. Voy. Histoire.
Fortoul (Hippolyte), C. M., 338, 459.
Fossiles et humatiles (Des causes de la plus grande taille des espèces) comparées aux espèces vivantes, par M. Marcel de Serres, M., 97.
FRANCE, 81, 162, 184, 216, 221, 231, 234, 240, 275, 429, 475, 545.
Francœur, C. B., 269, 270, 507, 508, articles signés FR.

G

Gadebled (L.), C. B. 195, 261, articles signés L. G.
Galéron. *Voy.* Statistique.
Galvanisation (2e mémoire sur la) appliquée à la médecine, par M. Fabré-Palaprat, 541.
GALVANISME, 541.
Gannal. *Voy.* Panification.
Gay. *Voy.* Géographiques.
— *Voy.* Géologiques.
— *Voy.* Botanique.
— *Voy.* Zoologiques.
Gendrin. *Voy.* Polype.
Geoffroy-Saint-Hilaire (Isidore). *Voy.* Zoologiques.
GÉOGRAPHIE, 179, 477, 524, 525.
Géographiques (Observations) faites au Chili par M. Gay, 525.
Géologie, 97, 179, 286, 287, 477, 528.
Géologiques (Rapport de M. Brongniart sur les observations) faites au Chili, en 1831, par M. Gay, 528.
GÉOMÉTRIE, 269, 507, 514.
Géométrie (Elémens de), par Em. Develey, 269.
Géruzez, C. B., 258, article signé G—z.
Girondins (Le dernier banquet des), suivi de recherches sur l'éloquence révolutionnaire, par M. Ch. Nodier, 240.
Girou de Buzareingues. *Voy.* Evolution.
Globes aérophyses, par MM. Schmidt et Tardieu (Rapport de M. Savary sur les), 524.
Gœthe's werke, 171.
Golbéry, C. B., 174. *Voy.* Histoire.
GRAMMAIRE, 177.
GRANDE-BRETAGNE, 145, 162, 475.
GRAVURE, 270.
Guérin-Varry. *Voy.* Acide.
Guyse (Jacq. de). *Voy.* Histoire.

H

Hachette. *Voy.* Piles.
Harrisson. *Voy.* Mémoires.
Héricart de Thury. *Voy.* Cavernes.
Hérisson (J.) Voy. Sphygmomètre.
Hhassan Ali (Aboul). *Voy.* Astronomie.
Hindous (Essais sur la philosophie des), par M. H.-T. Colebrooke; trad. de l'angl. et augment. de textes sanskrits, etc., par G. Pauthier, 466.
HISTOIRE, 21, 162, 164, 167, 170, 177, 178, 201, 216, 221, 234,

Digitized by Google

240, 258, 429, 459, 474, 475, 477.
Histoire contemporaine (Vues sur l'), par Louis de Carné, 459.
Histoire de la ville d'Orléans, par M. Vergnaud-Romagnesi, 232.
Histoire du Hainaut, par Jacques de Guyse, trad. en français, par M. de Fortia d'Urban, 234.
Histoire (Essai sur l') et les antiquités du département du Haut-Rhin, par M. de Golbéry, 216.
Histoire (Introduction à la science de l'), par M. Buchez, 201.
Homme (Destination de l'), par Fichte, trad. de l'allem. par Barchou de Penhoen, 184.
Houx (Jean le). *Voy.* Vaux-de-Vire.
Hydraulique, 518.

I

Ichtyologie, 175.
Indes, 466.
Industrie, 269, 270, 507.
Insecte (Observations sur un) qui passe une grande partie de sa vie sous la mer, par M. V. Audouin, 939.
INSTITUT. *Voy.* SOCIÉTÉS SAVANTES.
INSTRUCTION PUBLIQUE, 406.
Intensité magnétique (Observations d') faites à Paris, à Gœttingue et à Berlin, par M. Rudberg, 278.
ITALIE, 162, 179.

J

Jouffroy. *Voy.* Philosophie.
— *Voy.* Philosophiques.
JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES : En France, 474.
JURISPRUDENCE, 214, 261, 262, 265.
Jussieu (Ad. de). *Voy.* Botanique.

L

Labutte. *Voy.* Chronique.
Lamé. *Voy.* Surfaces.
Langue allemande (Syntaxe de la), par E. Tandel, 177.
Lasalle (N.-F. de). *Voy.* Philosophiques.
Lassailly. *Voy.* Rouveries.
Lebrun (Isidore), C. B., 231.
Ledeschault (P.). *Voy.* Choléra.
LÉGISLATION, 170, 195, 214, 257, 406, 545.
Lélia, par Georges Sand, 501.
Lerminier. *Voy.* Cour.
— *Voy.* Philosophie.
Leroux (Jules), C., 80.
Leroux (Pierre), C., 382.
Leroy (Aimé). Voy. Archives.
Lettres de Mirabeau pendant son séjour en Angleterre, trad. en angl., 145.
Liberté politique, par Franç. Baltisch, 470.
Lindau (Rudolf). Voy. Militaire.
Liouville. Voy. Transcendantes.
LITTÉRATURE allemande, 164, 171, 174.
— anglaise, 145, 174.
— arabe, 471.
— française, 145, 235, 236, 240, 249, 252, 253, 254, 256, 429, 474, 484, 494, 496, 499, 500, 501, 503.
— hébraïque, 201.
— orientale, 201, 214, 215, 466, 471.
— persane, 215.
— sanskrite, 214, 215, 466.
Littérature dramatique, 329; 429, 587.
Livre des actes, publié par les femmes, 484.
Logique (Principes de), suivis de la bibliographie de cette science, par le bar. de Reiffenberg, 177.
Lois de Manou. Voy. Manava.
Loiseleur-Deslonchamps. Voy. Manava.
Longchamp. Voy. Soufre.
Louis XVI à Varennes, drame, par M. Henri Millot, 503.
Lune (Introduction d'un mémoire sur les mouvemens de la) autour de la terre, par M. Poisson, 510.
Luxation (Mémoire sur une) de l'épaule en arrière, par M. Sedillot, 544.

Digitized by Google

M

Maelen (Ph. Vander). Voy. Documens.
MAGNÉTISME, 278, 279.
MANAVA-DHARMA-SASTRA. Lois de Manou, trad. du sanskrit, par A. Loiseleur-Deslonchamps, 314.
Manuel du fabricant et du raffineur de sucre de cannes, de betteraves, d'érable, etc., par MM. Blachette et Zoéga. 2e édit. augmentée par M. Julia Fontenelle, 270.
Manuscrit des lois d'Oléron, découvert par M. Warnkœnig, 178.
Marbeau (J. B. F.). Voy. Traité.
MARINE, 525, 527.
Marie de G.... (Mlle), C., 144.
Marteaux hydrauliques (Observations sur les), par M. Cagniard-Latour, 518.
MATHÉMATIQUES, 268, 269, 275, 508, 510, 513, 514.
Médailles inédites ou nouvellement expliquées, publiées par M. Dumersan, 272.
MÉDECINE. Voy. SCIENCES MÉDICALES.
Méduse marsupiale (Observations sur la), ou carybdée, de Peron et Lesueur, par M. Milne-Edwards, 296.
MÉLANGES Voy. MÉMOIRES.
Melloni. Voy. Calorique.
Mémoires du docteur Harrisson, 256.
MÉMOIRES ET MÉLANGES. — De l'infinité du ciel (*Jean Reynaud*), 5; — Le Thalmud (*S. Cahen*), 21; — De l'économie politique, 2e art. (*Jules Leroux*), 30; — D'une statistique générale de la France (*Emile Bères*), 81; — Des causes de la plus grande taille des espèces fossiles et humatiles, comparées aux espèces vivantes (*Marcel de Serres*), 97; — Deuxième lettre sur la condition des femmes au dix-neuvième siècle (*Marie de G.....*), 124; — De la philosophie éclectique enseignée par M. Jouffroy, 1er article. (*Pierre Leroux*), 341; — Des essais de classification de l'espèce humaine. (Doct. *Prichard*), 383; — Cours de M. Lerminier, les trois dernières leçons (*Charles Emmanuel*), 406; — Etudes historiques : la Fronde (*Hippolyte Fortoul*), 429.
Ménétrier (Charles), C. B., 239, 254, 256, 475, 501, 505, articles signés C. M.
Menuisier (Manuel du) en meubles et en bâtimens, par M. Nosban, 507.
Mercure administré à l'intérieur à l'état métallique dans un cas où des balles avaient été avalées par un jeune homme, etc.; mémoire de M. Pamard, 542.
MÉTALLURGIE, 281.
MÉTÉOROLOGIE, 477.
Metman (Jules), C. B., 499, article signé J. M.
Militaire (Tableaux de la vie), par Moyse Sherer, trad. de l'angl. par Rudolf Lindau, 174.
Millot (Henri). Voy. Louis.
MINÉRALOGIE, 287, 289, 530.
Mirabeau en Angleterre, 145.
Mirabeau's letters during his residence in England, 145.
Monnaies (Essai sur les) chartraines, frappées par les comtes de Chartres et de Blois, etc., par M. E. Cartier, 506.
Monnaies fabriquées aux Etats-Unis pendant l'année 1832 (Tableau de la valeur des), par M. Warden, 301.
Montgolfier (madem. Adélaïde), C. B., 157.
Moreau de Jonnès. Voy. Tremblemens.
Mouvement des fluides élastiques dans des tubes à section constante en particulier, et en général dans des tubes de forme quelconque, avec des applications à l'artillerie; mémoire, par M. Piobert, 513.

N

Nature (de la) progressive des plié-

Digitized by Google

nomènes économiques, 30.
NAVIGATION. *Voy.* MARINE.
Névralgies faciales (Du traitement des) par la pulpe des racines de belladone, mémoire de M. Deleau jeune, 543.
Nid d'une araignée construit en terre (Observation sur le), par M. V. Audouin, 538.
Nodier (Charles). *Voy.* Girondins.
Noël d'Argy. *Voy.* Platine.
Nominations académiques. M. Nobili, correspondant de l'Académie des sciences, à Paris, 302; — M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, membre de la même académie, *ibid.*; — M. Hensten de Christiana, correspondant de la même académie, *ibid.*; — M. Lejeune Dérichelet, correspondant de la même académie, 549; — M. Lesson, membre de la même académie, *ibid.*, — M. Jacobson, corespondant de la même académie, *ibid.*; — M. Duvernoy, correspondant de la même, *ibid.*
Mosban. *Voy.* Menuisier.
NOUVELLES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES : France, 275, 311, 320, 510, 549.
NUMISMATIQUE, 231, 272, 506.
Nutrition (Sur la) des plantes, par M. Biot, 531.

O

Œuvre complet de Flaxman. Recueil de ses compositions gravées au trait, par Reveil, 270.
Œuvres de Goethe, 171.
Oiseaux d'Europe (atlas des), par J. C. Verne, 506.
Ombrages (Les), contes spiritualistes, par Gustave Drouineau, 496.
Opuscules scientifiques (Choix d') d'Augustin Cappello, 179.
ORNITHOLOGIE, 175, 295, 506.
Oynhausen. *Voy.* Sondage.

P

Pamard. *Voy.* Mercure.
Panification (Sur la) en général, et particulièrement sur la fabrication du pain de fécule de pommes de terre, par M. Gannal, 299.
Panification (Sur la), par le docteur Bouchardat, 544.
Paris (Paulin). *Voy.* Romans.
Paul Guy, l'ouvrier, roman, par Edmond Arnoult, 253.
Paulthier (G.), C. B., 216, article signé G. P.
Pauthier (G.). *Voy.* Hindous.
Payen. *Voy.* Diastase.
— *Voy.* Fécule.
Péligot (Eug.). *Voy.* Chlorures.
Penhoen (Barchou de). *Voy.* Homme.
Perrot. *Voy.* Dessinateur.
Persoz. *Voy.* Diastase.
— *Voy.* Fécule.
PHILOLOGIE, 177, 235, 384.
PHILOSOPHIE, 5, 21, 124, 177, 184, 192, 195, 201, 256, 257, 258, 341, 459, 466.
Philosophie (De la) éclectique enseignée par M. Jouffroy; par M. Pierre Leroux, M., 341.
Philosophie (De l'influence de la) du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième par E. Lerminier, 195.
Philosophiques (Conjectures), religieuses et politiques, par N. F. de Lasalle, 192.
Philosophiques (Mélanges), par M. Théodore Jouffroy, 341.
PHRÉNOLOGIE, 384.
PHYSIOLOGIE, 236, 297, 535.
PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE, 289, 293, 531.
PHYSIQUE, 275, 277, 278, 279, 289, 513, 514, 516.
Piles sèches (Nouvelles propriétés des), et des piles thermo-électriques, note, par M. Hachette, 270.
Platine trouvé en France, par M. Noël d'Argy, 530.

Digitized by Google

Poésie, 171, 174, 178, 235, 236, 494, 504.
Poisson. Voy. Surfaces.
Politique, 157, 170, 192, 195, 257, 303, 320.
Pologne, 162.
Polype vrai du cœur (Observation d'un), par M. Gendrin, 540.
Prichard (le D.). Voy. Classification.
Propriété au sujet des forêts et de la chasse en Allemagne (Exposé historique des rapports de), par Chrét. Louis Stieglitz, 170.
Prusse, 162.

R

Rage (Recherches sur la), 179.
Ranke (Léopold). Die Serbische Revolution, 167.
Raumer (Fréd. de). Historisches Taschenbuch, 164.
Règne animal (Le) rangé d'après son organisation, par le bar. Cuvier; trad. en allem. par M. Voigt (tom. II), 175.
Reiffenberg (De), C. B. 177, 236.
— Voy. Logique.
— Voy. Ruines.
— Voy. Charles-Quint.
Religion. Voy. Sciences religieuses.
Réunion de l'Ouest, par M. H. Carnot, 311.
Reveil. Voy. OEuvre.
Révolution (La) servienne, par Léopold Ranke, 167.
Reynaud (Jean), C., 20.
Reynaud (Jean), C. B., 221, 311, 471, 494, articles signés J. R. et R.
Richard (David), C. B., 183, 268, art. signés D. R.
Richesse (Définitition de la), 53.
Roche (Ach.), C. B., 496, article signé A. R.
Romagnesi (Vergnaud-). Voy. Figurine.
— Voy. Histoire.
Romans, 235, 249, 252, 253, 254, 405, 499, 500, 501.
Romans (Li) de Garin le Loherain, publ. pour la première fois par M. Paulin-Paris, 235.
Roueries (Les) de Trialph, par M. Lassailly, 499.
Rozet. Voy. Alger.
Rudberg. Voy. Intensité.
Ruines et souvenirs, par le bar. de Reiffenberg, 178.
Russie, 162.

S

Saint-Simonisme, 484.
Salaires (Essai sur les) et les prix de consommation, de 1202 à 1830, par M. Duchâtellier, 258.
Salicine. Réclamation de M. Buchner, de Strasbourg, qui revendique en faveur de son père la découverte de cette substance, 284.
Sand (Georges). Voy. Lélia.
Satires, Contes et Chansonnettes, par M. Boucher de Perthes, 604.
Savary. Voy. Globes.
Schmidt. Voy. Globes.
Schœlcher (Victor). Voy. Esclavage.
Science économique (De la) chez les anciens, 38.
Sciences médicales, 179, 267, 297, 299, 540, 541, 542, 543, 544.
Sciences naturelles, 97, 175, 179, 383, 477, 506.
Sciences religieuses, 21, 192, 201, 214, 215, 459.
Sédillot (J.-J.). Voy. Astronomie.
— (L. Am.) Voy. Astronomie.
— C. B., 477.
— Voy. Luxation.
Sermon dv cordelier avx soldats, ensemble la response des soldats av cordelier, etc., 505.
Serres (Marcel de), C., 123.
Serum du sang humain (Nouvelles recherches sur la composition du), par M. Félix Boudet; et rapport de M. Chevreul sur ce mémoire, 523.
Sherer (Moyse). Bilder aus dem Kriegsleben, 174.

Digitized by Google

SOCIÉTÉS SAVANTES, en France : Académie, à Paris, 275, 510.
Solitude, par M. d'Argaud, 494.
Sondage (Travaux de) faits en Prusse suivant la méthode chinoise, par M. Oynhausen, 289.
Soufre (Les produits de la combustion du), par M. Longchamp, 280.
Sphygmomètre (Mémoire sur le), par M. Jules Hérisson, 540.
STATISTIQUE, 81, 176, 224, 545.
Statistique de l'arrondissement de Falaise, par M. Galeron, 224.
Statistique étrangère, 93.
Statistique nationale, 81.
Statistique (D'une) générale de la France, par M. Emile Bères, du Gers, M., 81.
Stieglitz (Chrét.-Louis). Geschichtliche Darstelluug der Eigenthumsverhaeltnisse an Waldund Jagd, 170.
Stimmen der zeit, 174.
Stuart (James). Three years in North America, 157.
Surfaces (Sur les) isothermes dans les corps solides homogènes en équilibre de température; mémoire de M. Lamé, et rapport de M. Poisson, 514.
Système (Du) pénitentiaire aux Etats-Unis, et de son application en France, par MM. G. de Beaumont et A. de Tocqueville, 545.
Société philantropique des naufrages (Mémoire sur la formation d'une), par M. Castera, 527.

T

Tableau de la classification des matières entrant dans la statistique générale de la France par départemens, 96.
Tanchou. Voy. Circulation.
Tandel (E.). Voy. Langue.
Tanneur (Manuel du), du corroyeur, du l'hongroyeur, etc., par M. Julia Fontenelle, 269.
Tardieu. Voy. Globes.
Tarentule (Observations sur la), par M. Léon Dufour, 537.
Tarif (Commentaire du) en matière civile, par M. Adolphe Chauveau, 265.
TECHNOLOGIE. Voy. ARTS INDUSTRIELS.
Thalmud (le), par M. S. *Cahen*, 21.
THÉATRE, 329. 503, 587.
THÉOLOGIE. Voy. SCIENCES RELIGIEUSES.
Thorine (Découverte de la) dans le pyrochlore, par M. Wœhler, 289.
Titime? histoire de l'autre monde, par Eugène Chapus et Victor Charlier, 252.
Tocqueville (A. de). Voy. Système.
TOPOGRAPHIE, 216, 477, 507, 545.
TRADUCTIONS :
— *en allemand* de l'anglais, 174.
— — du français, 175.
— *en anglais* — 145.
— *en français* de l'allem., 184.
— — de l'anglais, 406.
— — de l'arabe, 471.
— — de l'hébreu, 281.
— — du sanskrit, 214.
Traité des transactions, d'après les principes du code civil, etc., par J. B. F. Marbeau, 262.
Transcendantes elliptiques (mémoire sur les) de première et de deuxième espèce, considérées comme fonctions de leurs amplitudes, par M. Liouville, 510.
Travers (Julien). Voy. Vaux-de-Vire.
Tremblemens de terre qui ont eu lieu aux Antilles depuis le commencement de 1833 (Détails sur les), par M. Moreau de Jonnès, 530.
TURQUIE, 167.

V

Vaux-de-Vire (Les), édités et idédits d'Olivier Basselin et de Jean Le Houx, publ. par Julien Travers, 236.

Digitized by Google

Végétaux (Température propre des), 533.
Velpeau. Voy. Fistules.
Venturini (*Carl*). *Chronik des Neunzchnten Jahrhunderts*, 162.
Vergnaud (A.). Voy. Dessinateur.
Virey. Voy. Charruas.
Voigt. Voy. Règne.
Voix du temps, poésies d'un allemand, 174.
VOYAGES, 157, 477.

W

Walras (M. A.). Voy. Connaissances.
Warden. Voy. Monnaies.
Warnkœnig. Voy. Manuscrit.
Werne (J. C.). Voy. Oiseaux.
Wœhler. Voy. Thorine.

Y

Yacna (Commentaire sur le), l'un des livres des Parses, expliqué pour la première fois par Eugène Burnouf, 215.
Young, C. N., 302, 549.

Z

Zoéga. Voy. Manuel.
ZOOLOGIE, 97, 175, 295, 534.
Zoologiques (Études) publiées par M. Isid. Geoffroy-Saint-Hilaire, 295.
Zoologiques (Rapport de M. de Blainville sur les collections) faites au Chili, par M. Gay. 534.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google